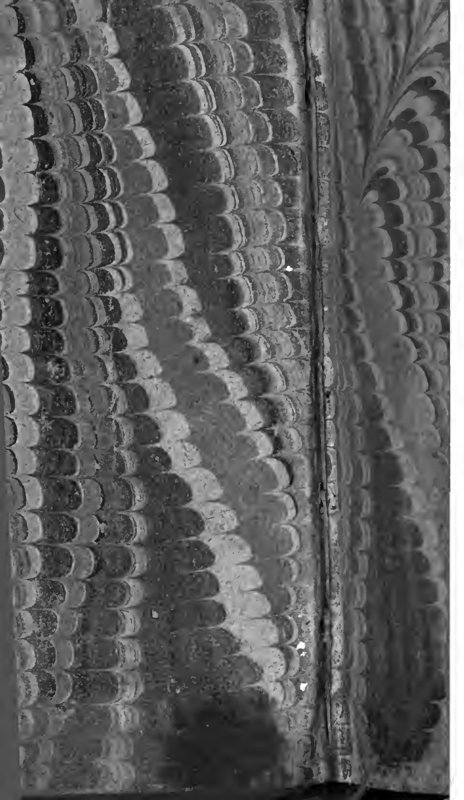
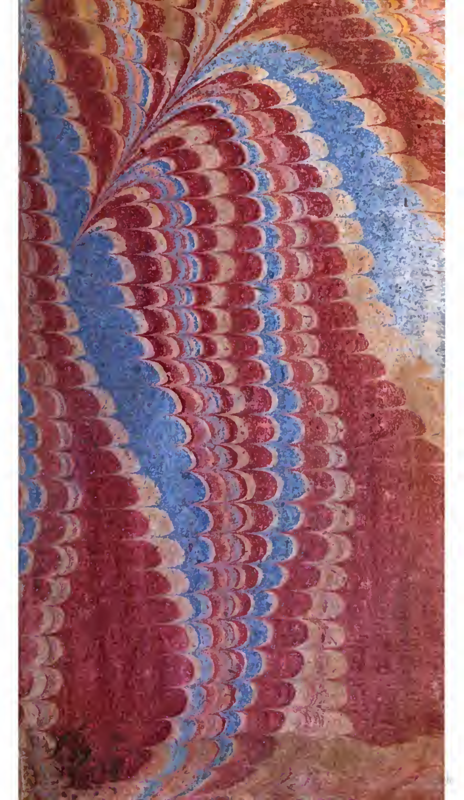







PUFFENDORF
INTRODUCTION
A
L' HISTOIRE
A AMSTERDAM. Chez Z. CHÂTELAIN.

INTRODUCTION
A
L'HISTOIRE
GENERALE ET POLITIQUE
DE L'UNIVERS,

Où l'on voit l'Origine, les Révolutions, l'Etat présent, & les Intérêts des Souverains;

Commencée

Par MR. LE BARON DE PUFENDORFF,

Complétée, & continuée jusqu'à 1745.

Par MR. BRUZEN DE LA MARTINIERE,

Prémier Géographe de Sa Majesté Catholique, Sécrétaire du Roi des deux Siciles, & du Conseil de Sa Majesté.

TOME SEPTIEME.



A AMSTERDAM,
Chez ZACHARIE CHATELAIN.
M. DCC. XLV.

SOMMAIRE
DU
SEPTIEME LIVRE.

SUITE DE L'ASIE. Pag. I.

CHAPITRE VI. *De l'Isle de* JAVA, ibid. *Le Sultan* AGOUM, *Roi de Bantam cede la Couronne à Sultan* AGUI *son fils*, 2. *Il veut remonter sur le Trône*, 3. *Agui appelle à son secours les Hollandois, qui profitent des divisions du Père & du Fils*, ibid. *Le Général Speelman fait assembler le Conseil pour savoir ce qu'il y avoit à faire dans cette conjoncture*, ibid. *Tout le Conseil opine qu'il ne faut point se mêler de ce différend du Père & du Fils*, ibid. *Le Général est d'un avis opposé, & se détermine à donner du secours à Agui*, 4. *Il déclare le Baron de St. Martin, Major de Batavia, Chef de cette entreprise*, ibid. *Ce Baron se présente devant Bantam, oblige le vieux Sultan d'en lever le siege, & entre dans la Ville*, ibid. *Ordre aux François & aux Anglois*

che avec son Armée vers le Royaume d'Ava, 24. *Il y assiege la Ville de Melintey*, ibid. *Il force le Roi d'Ava de se rendre à lui*, ibid. *Royaumes qu'il subjugue*, ibid. *Il est tué par un Peguan, nommé Xemin de Zatan, qui s'empare de la Couronne*, ibid. *Xemindoo se revolte contre ce nouvel Usurpateur, le tue, & est déclaré Roi*, ibid. *Celui-ci est défait par Chaumigrem parent de Brama, qui le fait mourir, se rend maitre du Royaume, reprend toute l'autorité que le Brama avoit eue, & devient un des plus puissans Rois de l'Orient*, ibid. *Il part avec une Armée d'environ un million d'Hommes, deux cens mille Chevaux, cinq mille Elephans, trois mille Chamaux, & va assieger Siam*, 25. *Il se rend maitre de cette Ville*, ibid. *Le Royaume de Siam devient une Annexe du Pegu*, ibid. *Chaumigrem laisse à Siam un Roi Tributaire, & obligé de le servir au prémier commandement*, ibid. *Nouveaux troubles après sa mort*, ibid. & suiv. *Le Roi d'Ava déclare la guerre au Roi de Pegu*, 26. *Le Roi de Pegu fait avancer ses Troupes jusques sur les frontieres d'Ava*, ibid. *Il est tué en duel*, ibid. *Le Roi de Pegu devient maitre du Royaume d'Ava*, 27. *Il se rend avec une Armée formidable dans le Royaume de Siam*,

nemens de son regne, ibid. SEC-OMOR, *un de ses Fils, hérite de ses principaux Etats*, 38. BABAR, *ou* BUBAR, *parvient à la Couronne*, ibid. *Il porte aux Indes la domination des Mogols*, ibid. *Il entre dans Dely, & soumet tout à sa domination*, ibid. *Son fils* AMAYUM, *ou* HOMAYUM, *est traversé au commencement de son Regne par Chira, Prince de la race que Babar avoit détronée*, ibid. *Amayum est obligé de se retirer en Perse*, ibid. *Il se remet en possession du Royaume des Indes*, 39. AKEBAR, *son Fils, lui succède, & augmente son Empire par ses conquêtes*, ibid. *Victoire qu'il remporte sur le Roi de Guzurate*, ibid. *Il se rend maitre des Royaumes de Decan & de Candé*, ibid. *Autres expéditions qu'il entreprend*, ibid. *Il se saisit du Royaume de Cachemire*, ibid. *Son fils* JEHAN-GUIR *hérite de ses Etats*, ibid. *Il se laisse gouverner par la Sultane Nur-Jaham*, ibid. *Révolutions*, ibid. *Sa mort*, 40. BALAQUI *est mis en possession du Royaume*, ibid. *Il est obligé de se sauver en Perse*, ibid. CHORROM *est proclamé Empereur, & prend le nom de* CHA-JAHAM, ibid. *Il déclare la guerre aux Portugais, & assiege la Ville d'Ougli, qui se rend à discrétion*, ibid. *Il se donne tout entier aux plai-*

gou, *ou* Hulacou-Kan, *détruit l'Empire des Khalifes*, 136. *Il forme de ses conquêtes un vaste Etat, qu'il laisse à son fils.* Abaca, *ou* Abga-Kan, *son unique Héritier*, 137. *Quels sont les Païs qu'il rangea sous sa domination*, ibid.

Chapitre X. *De la* Perse, 138. *Origine des* Sophis *de Perse*, ibid. *De qui descendoit Sophi que la Maison Royale reconnoit pour sa Tige*, ibid. *Temps auquel il vivoit*, 139. *Présent qu'il reçoit de Timur-Bec ou Tamerlan*, ibid. *Son zèle pour une nouvelle Secte*, ibid. Guines *son Successeur*, ibid. *Réputation de son Fils* Scheich-Eidar, *à qui la Maison des Sophis doit le commencement de son élévation*, ibid. *Il réforme la Religion*, ibid. *Sa vie édifiante*, ibid. *Peuples qui accouroient à Ardevil, lieu de sa naissance, pour s'instruire de sa nouvelle Religion*, ibid. *Il leur persuade, comme une vérité dont il avoit eu révélation, qu'il n'y auroit de Musulmans de sauvés, que ceux qui suivroient la Doctrine d'Hali, telle qu'il l'enseignoit*, 140. *Il épouse la Fille d'*Usum-Cassan, *qui de Gouverneur d'Armenie s'étoit fait Roi de Perse en détrônant son Maitre*, ibid. Jacup, *surnommé* Chiorzeinal *ou le Borgne*, *succède à Usum-Cassan*, ibid. *Il monte sur le Trône par*

trois Frères Helcas, Becrain, & Sormisa, 150. *Leur apanage*, ibid. *Soliman II mène son Armée en Perse contre Thamas, & prend Tauris*, ibid. *Il se rend maitre de Babylone, & s'y fait couronner Roi de Perse par le Khalife de cette Ville*, ibid. *Toutes les Villes de l'Assyrie & de la Mésopotamie lui ouvrènt leurs portes*, ibid. *Il reprend le chemin de Tauris*, 151. *Thamas se retire dans les Montagnes pour épier l'occasion de surprendre l'Armée ennemie*, ibid. *Avantages qu'il remporte*, ibid. *Soliman laisse la Perse & Thomas en paix*, ibid. *La guerre se renouvelle entre les deux Puissances*, ibid. *Thamas, secouru des Portugais, défait entierement les Turcs*, 152. *Soliman est blessé dans cette bataille; perte qu'il y fait*, ibid. *La paix se fait*, ibid. *Mort de Thamas*, ibid. *Son portrait*, ibid. *Ismaël II est mit sur le trône, au refus de Codabendé son aîné*, 153. *Ses exploits contre les Turcs*, ibid. *Il fait mourir son Frère Casdar-Mirizès*, 154. *Stratagème dont il se sert pour découvrir qui étoient ceux des Grands qui avoient porté le Roi son Père à le tenir en prison*, ibid. *Il fait mourir ceux qui lui étoient suspects, & se dispose à faire la guerre aux Turcs*, 155. *Il est empoisonné par sa Sœur*, ibid. Codabendé *cede aux* in-

DE L'AFRIQUE.

ſeul, ibid. *Regardé comme un grand Roi, ſavant, homme de guerre*, 370. *Sa mort*, ibid. BASILIDES *ſon Fils chaſſe de l'Empire tous les Jéſuites, en fait mourir quelques-uns, & défend à ſes Sujets tout commerce avec les Européens*, ibid. *Sa cruauté & ſes autres vices*, ibid. *Il fait mourir ſon Frère le Prince Claude*, 371. JEAN-ALEAF-SAGHED *monte ſur le Trône*, 373. AYASOU-ADIAM-SAGHED *eſt proclamé Roi*, ibid. *Il eſt dépouillé de ſes Etats par ſon Fils* TAKLI-MANOUT *qui eſt maſſacré par ſes propres Troupes*, 374. TIFILIS, *ſon Oncle, eſt proclamé Roi*, ibid. OUSTAS *monte ſur le Trône*, ibid. *Son avenement à l'Empire ſignalé par la cruauté*, ibid. DAVID *eſt proclamé Roi*, ibid. *Etat de l'Empire des Abiſſins*, ibid. *Combien il y a de Royaumes*, ibid. *En quel endroit le Roi tient ſa Cour*, ibid. *Etendue de cet Empire*, 375. *Montagnes dont l'Abiſſinie eſt remplie*, ibid. *D'où vient ſa fertilité*, ibid. *Ce qu'elle produit*, ibid. *Ignorance des Abiſſins*, 376. *Leur gout pour la Poëſie*, ibid. *Ils ſont ennemis des procès*, 377. *Leur averſion pour notre Juriſprudence*, ibid. *Ils vivent très mal proprement*, 378. *Comment ils font leur Pain*, ibid. *Leurs habits*, ibid. *Leur manière de combattre*, 379. *Ils ne bâtiſſent point*, ibid.

Pour-

fait égorger les principaux de la Cour de son Père, toutes ses Concubines, leurs Pères, leurs Mères, leurs Frères, leurs Sœurs, son Frère aîné, ibid. *Il déclare la guerre aux Portugais, & leur présente la bataille*, ibid. *Il est défait, il se sauve & se cache dans des Déserts*, ibid. Zingha Bandi *est reconnue Reine de presque tous les Sujets*, 405. *Ses belles qualités*, ibid. *Ses vices*, ibid. *Elle cherche à ôter la vie à son Neveu, qui étoit en dépôt chez le Giague Casa*, ibid. *Elle le fait noyer*, 406. *Haine qu'elle porte aux Portugais*, ibid. *Elle prend la résolution de leur déclarer la guerre, & fait pour cela alliance avec les Hollandois, qu'elle introduit dans ses Terres*, ibid. *Princes Idolâtres qu'elle attire dans son Parti*, ibid. *Avantages qu'elle remporte d'abord sur eux*, ibid. *Les Portugais remportent plusieurs victoires, & obligent cette Princesse de se retirer dans les Solitudes*, 407. Jean I, *de la Famille d'Angola Aarii, est créé Roi*, ibid. *Il embrasse la Religion Chrétienne*, ibid. *Les Portugais gardent presque toute l'autorité pendant son règne*, ibid. *Il meurt après un court règne*, ibid. Philippe, *Prince Chrétien, est choisi Roi par les Portugais*, 408. *Regardé comme un bon Roi*, ibid. *Il protège de toutes ses*

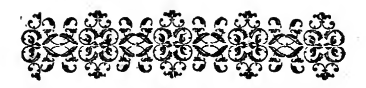
quent le Pavillon François, 532. *Flotte que Louis XIV met en Mer contre ces Corsaires*, ibid. & suiv. *Ils envoient des Députés à ce Prince, & conjurent l'orage par un Traité*, 533. *Ils ne gardent pas leurs promesses*, ibid. *Ils déclarent la guerre à la France*, ibid. *Et enlevent ses Bâtimens*, 534. *Le Marquis du Quesne chargé d'une expédition contre eux*, ibid. *Il bombarde Alger*, 536. *Tumulte dans cette Ville à l'occasion du Bombardement*, 537. *Le Divan s'assemble*, ibid. *Et envoie demander la paix aux François*, ibid. *La Paix est rompue*, 538. *Rage des Algériens*, ibid. *Mr. le Vacher Consul, & en même temps Vicaire Apostolique de Carthage, est mis à la bouche d'un gros Canon que l'on tire*, ibid. *La Ville d'Alger après avoir été bloquée, est réduite à demander la Paix*, ibid. *Conditions du Traité*, ibid. *Les Algériens recommencent leurs violences*, 539. *Les François remettent une Escadre en Mer*, ibid. *Rude combat près de Ceuta, où le Vice-Amiral Algérien est coulé à fonds*, ibid. *Idée des Algériens*, ibid. *Depuis quel temps le Dey est regardé comme Souverain & comme simple Allié du Grand Seigneur*, 540. *En combien de Gouvernemens le Royaume d'Alger est à*

présent

taillée



I N-



INTRODUCTION
A
L'HISTOIRE
DE
L'UNIVERS.
LIVRE VII.

Contenant la Suite de l'ASIE avec l'AFRIQUE.

SUITE DE L'ASIE.
CHAPITRE VI.
DE L'ILE DE JAVA.

CEtte Ile, ſituée au Sud-Eſt de *Sumatra* & au Midi de *Borneo*, a deux-cens quatre-vingt lieues de longueur d'Occident en Orient. Comme elle ferme d'un côté le Détroit de la *Sonde*, les deux Royaumes de l'Ile qui ſont voiſins de JAVA.

JAVA. de ce Détroit, étoient ce que les Européens connoissoient le mieux. C'étoit le Royaume de *Bantam* & celui de *Jacatra*. Le prémier subsiste encore. L'autre a été conquis par les *Hollandois*, qui ont élevé la Ville de *Batavia* sur les débris de *Jacatra*, ci-devant Capitale du Royaume de même nom.

1680. Le Royaume de *Bantam* vers l'an 1680 avoit pour Monarque Sultan AGOUM, Prince Mahometan. Les *Anglois*, les *François* & les *Hollandois* avoient leurs Comptoirs dans sa Capitale. Il craignoit ces derniers qu'il voyoit maitres de *Batavia*, qu'ils avoient bâtie à dix lieues de *Bantam*. Il ménageoit les autres, comme des amis qui avoient intérêt à le proteger contre les *Hollandois*, en cas qu'il en fût attaqué. Mais les *Anglois* avoient le plus de part à sa confiance. Ce Prince, vers l'an que nous avons dit, jugea à propos de se démettre du Gouvernement en faveur du Prince son fils Sultan AGUI, pour ne plus s'occuper que de son Serrail & de ses plaisirs. Ce jeune Roi voulut d'abord gouverner à sa tête, & changea tout selon son caprice, sans avoir égard aux instructions que son pere lui avoit données en le couronnant. Il commença par eloigner de sa Cour ceux qui avoient eu le plus de part aux affaires sous le Regne précédent, soit qu'il fût mal-content de leur conduite, soit qu'il les regardât comme des Espions secrets qui rendroient compte à son pere de tout ce qu'il feroit dans le Gouvernement de ses Etats. Il exila entre autres deux *Pangrans*, que son pere lui avoit principalement recommandés. Sultan *Agoum* sentit vivement ce coup, & reconnut, mais trop tard, qu'il étoit plus aisé de quitter un Sceptre, que de ne se pas repentir de l'avoir quitté. Il ne put s'empêcher de s'en plaindre à son fils, & de lui

Sultan AGOUM Roi de Bantam céde la Couronne à Sultan AGUI son fils.

JAVA.

lui dire qu'il étoit furpris, que fa recommandation & les fages confeils qu'il lui avoit donnés euffent fait fi peu d'impreffion fur fon efprit. Le jeune Roi, piqué d'une remontrance qu'il prenoit pour un fanglant reproche, envoya ordre fur le champ de fe défaire de ces deux Seigneurs, qui furent d'abord maffacrés. Cela joint aux follicitations de fes anciens Sujets qui fe croyoient opprimés fous ce nouveau Gouvernement, & aux fecretes jaloufies que femoient, dit-on, ceux qui efpéroient de trouver leur compte dans la mauvaife intelligence du pere & du fils, détermina Sultan *Agoum* à prendre les armes pour rentrer par force dans un Royaume qu'il venoit de quitter de fon bon gré. Il marcha donc à la tête d'une groffe Armée contre fon fils, qui fe trouva en un moment abandonné de tous les fiens, affiegé dans fa Capitale, & fur le point de fe rendre ou d'être livré entre les mains du vainqueur. Dans cette extrémité, il réfolut de rifquer tout plutôt que de fe foumettre à la clémence de fon pere, qu'il avoit fi fort irrité.

Il veut remonter fur le Trône.

Enfin ne voyant point d'autre reffource dans fon malheur, il implora le fecours des *Hollandois*, par un Javan fidele qui fe fauva à *Batavia* à la faveur de la nuit. Le Général *Speelman* vivoit encore, & comme c'étoit un homme d'un efprit vif, qui aimoit les grandes entreprifes & qui ne fe gouvernoit pas par des vues ordinaires, il fit affembler fon Confeil pour déliberer fur ce qu'il avoit à faire. Tout le Confeil opina qu'il ne faloit point fe mêler du différend qui étoit entre le pere & le fils; qu'il n'y avoit point de parti à prendre entre les deux Princes, puifqu'ils étoient également leurs alliés & leurs amis; que s'ils prenoient la réfolution de fecourir Sultan *Agui*, les *François* & les *Anglois* fe

AGUI appelle à fon fecours les Hollandois, qui profitent des divifions du pere & du fils.

JAVA. se déclareroient immanquablement contre eux, & qu'ainsi ils s'attireroient une fâcheuse guerre sur les bras. Le Général eut beau leur représenter qu'ils perdroient l'occasion de se rendre maitres d'une Place & d'un Royaume si considérable, & si fort à leur bienséance; qu'en faisant lever le siège, ce qu'on feroit sans doute, on alloit mettre le jeune Sultan tout-à-fait dans leurs intérêts, & peut-être se rendre maître de sa personne, de son Royaume & de tout le Commerce de l'Ile de *Java*, qui étoit ce que la Compagnie avoit le plus à souhaiter : le Conseil ne changea point d'avis pour toutes ces raisons; on soutint toujours qu'il falloit demeurer neutre. Alors le Général, qui avoit bien d'autres vues, se servant de l'Autorité souveraine qu'il a dans ces rencontres, dit publiquement qu'il vouloit secourir ce Prince son Allié, qui imploroit son secours; qu'il se chargeoit de l'évenement, & de faire approuver son procedé par la Compagnie en Hollande. Il fit appeller aussi-tôt le Baron de *S. Martin* Major de *Batavia*, le déclara Chef de cette entreprise, & lui ayant ordonné de ramasser le plus de Troupes qu'il pourroit parmi les Soldats de la Garnison de *Batavia*, & parmi les Bourgeois Européens ou Indiens, il les fit mettre sur douze Vaisseaux qui se trouverent alors à la rade devant Batavia.

Le Baron de *S. Martin* ne fut pas plutôt arrivé devant *Bantam*, qu'il fit sa descente, où il trouva peu de résistance. Alors, sans donner aux assiegeans le temps de se reconnoitre, il marcha droit à leurs retranchemens, & à la seconde attaque il les força à lever le siege en desordre. Après cette victoire, Sultan *Agui* fit ouvrir les portes, & reçut le Baron de *S. Martin* avec toutes ses Troupes dans la Ville.

Cet Officier, qui n'ignoroit pas le but du Gé-

né-

néral *Speelman*, se voyant ainsi dans la Capitale, en état de subjuguer le reste du Royaume, crut devoir se rendre maitre du Roi *Agui*. Il l'avoit déja entre ses mains ; il lui donna une bonne Garde Hollandoise, dont ce Prince s'effaroucha d'autant moins, qu'il craignoit beaucoup ses Sujets. Ensuite le Baron voulant profiter de sa victoire, emporta l'épée à la main la Citadelle de *Tangran*. Le vieux Sultan s'étoit réfugié à *Carthiace* : les Troupes victorieuses l'en chasserent, & taillerent en pieces la Garnison composée de seize cens *Macassars*, les meilleurs Soldats de tous ces Barbares, qui se firent tous tuer dans leurs postes, après une vigoureuse résistance. Le vieux Sultan chercha vainement à se sauver; il fut pris & mené à son fils, qui vouloit le punir de sa révolte & l'envoyer au supplice. Les *Hollandois* eurent horreur de ce parricide, & empêcherent le jeune Sultan de tremper ses mains dans le sang de celui de qui il tenoit la vie. Tout ce qu'ils lui permirent, ce fut de s'assurer de sa personne en le faisant garder dans quelque lieu de sureté. Il y fut quelque tems, sans que l'on permît à ses femmes de l'accompagner ; mais lorsque le Royaume fut calmé entierement, & que le Sultan *Agui* se vit paisible possesseur de la Couronne, il se relâcha sur cet article. JAVA.

Peu de jours après cette révolution, le jeune Roi donna ordre aux *François* & aux *Anglois* de se retirer, sous prétexte qu'ils lui étoient suspects, & qu'il savoit qu'ils favorisoient le parti du Roi son pere. Les François emporterent leurs effets, & sortirent de *Bantam*, bien persuadés que s'ils résistoient avec opiniâtreté, leurs effets seroient perdus, & que quand même on envoyeroit une Flotte pour tirer satisfaction des outrages qu'on leur auroit faits, elle arriveroit trop tard. Ils prirent donc le parti le plus prudent,

JAVA. dent, & ſe retirerent ailleurs. Les *Anglois* eurent une conduite tout oppoſée; ils proteſterent contre les *Hollandois* de la violence qu'ils leur faiſoient ſous le nom du Roi, & ſortant de la Ville, ils laiſſerent tous leurs effets dans leurs Magaſins, bien réſolus de les redemander en Europe à la République des Provinces-Unies. En effet, cela cauſa entre les deux Nations un différend qui fit beaucoup de bruit, & qui duroit encore en 1685.

Les *Hollandois* laiſſerent au Roi de *Bantam* ſa Capitale, ſon Royaume, en un mot toute la grandeur attachée à ſa Dignité; mais ils ſe prémunirent contre les retours de ſon inconſtance, & s'aſſurerent de la dépendance où il s'étoit mis à leur égard. Pour cet effet ils ont gardé le Château de *Bantam*, où ils ont une forte garniſon. Elle étoit d'environ 400 hommes en 1706. Le Prince qui regnoit alors, avoit environ 33 ans, & un pareil nombre d'enfans.

Ils font la conquête de Jacatra.

Il n'en fut pas de même du Royaume de *Jacatra*. La Compagnie Hollandoiſe y avoit un Etabliſſement. Ce n'étoit d'abord qu'une Loge, qu'elle fortifia avec le tems pour mettre ſes Magaſins à couvert de toute inſulte, ſur-tout de la part des *Anglois*. Ils voyoient avec jalouſie le Commerce des *Hollandois*, qu'ils auroient voulu exclure de celui de toute l'Ile. Ils ſe liguerent avec les *Javans*, qu'ils avoient aigris contre la Compagnie Hollandoiſe; ils aſſiegerent la Loge: les Hollandois ſoutinrent le ſiege avec courage, & un ſecours qui leur arriva fort à propos leur ayant donné la ſupériorité ſur leurs ennemis, ils chaſſerent les *Anglois* du Royaume de *Jacatra*, & aſſiegeant à leur tour la Capitale, ils s'en rendirent maitres & la détruiſirent. Cette Conquête leur ayant ſoumis une aſſez belle étendue de Païs, ils y bâtirent *Batavia*, dont ils firent

la

la Capitale de leur Commerce, & l'une des plus belles Villes de toutes les Indes. Le nom de *Jacatra* feroit entierement aboli, fans un petit Fort dans la plaine à quelque distance de la Ville. C'est une simple Redoute entourée d'un fossé sec, où il y a trente ou quarante Soldats tirés de la Garnison de *Batavia*, & commandés par un Enseigne & deux Sergens. Parcourons maintenant les autres Etats de l'Ile; nous aurons encore occasion de revenir à *Bantam*. JAVA. Bâtissent Batavia.

On peut partager cette Ile de plusieurs manieres. I. Selon les Côtes. II. Selon l'intérieur du Païs. Division de l'Ile.

La Côte du Nord est sous la domination de la Compagnie Hollandoise, qui y a établi des Forts & y entretient des Garnisons, selon que le demande la sureté de son Commerce.

La Côte Méridionale est presque entierement occupée par le SOERAPATI, & autres Princes indomtés qui se sont retirés entre une longue chaine de montagnes qui courent de l'Occident à l'Orient, & le rivage qui est bordé de dangers & de roches. Ce sont ces écueils qui font regarder cette Côte du Sud comme très dangereuse aux Vaisseaux d'Europe, & c'est pour cela que la Compagnie défend à ses Vaisseaux de prendre ce chemin-là, de peur du naufrage. Un Capitaine qui y contreviendroit, seroit puni par une suspension d'emploi, ou par quelque autre châtiment, supposé même qu'il fût assez heureux pour n'y pas périr entre les roches.

L'intérieur du Païs est sous la domination d'un Empereur, que l'on appelle communément le *Madarm*, mot corrompu de celui de MATARAM, qui est le nom d'une Ville autrefois Capitale de l'Empire, & présentement si déchue de son ancienne splendeur, qu'elle tombe presque en ruine; le Siege de l'Empire ayant été trans- Le MATARAM.

 féré

JAVA. feré à *Cartafoura*, ou, comme l'écrivent les Hollandois * *Cartafoera*. Outre le *Mataram*, il y avoit autrefois plufieurs Rois dans l'Ile; tous indépendans les uns des autres. On y comptoit les Rois de

BANTAM,	JAPARA,
JACATRA,	GRESSIK,
TSIERIBON,	MADION,
TAHAL,	MADJAPAIT,

& quelques autres.

Mais la plupart de ces Royaumes ont difparu, & ont été envahis par le *Mataram*, qui à l'occafion de quelques guerres, fe les eft rendus tributaires, & y a mis des Princes fes créatures qui y vivent fous fa domination. La Compagnie elle-même lui a aidé à fe les conferver, en trouvant bon que les Princes qui les occupent, lui rendent les honneurs de foumiffion, & reconnoiffent qu'il a la plénitude de la Souveraineté. Comme il ne la peut conferver qu'autant que la Compagnie y confent à l'égard de la plupart de ces Souverains fubalternes, & qu'ils fe dégageroient aifément de cette fubordination, pour peu que les Hollandois vouluffent les proteger; cet Empereur a d'autant plus de ménagement à garder avec la Compagnie, qu'il a fur la Côte Méridionale des ennemis puiffans qui cherchent à le renverfer de fon Trône, comme je le dirai-ci après.

Il faut excepter des Princes fubordonnés au *Mataram*, le *Soerapati* & fes Alliés; les Rois de *Bantam*, & de *Tfieribon*. Entrons maintenant dans

* Cette remarque a lieu pour tous les autres noms de ce Chapitre, où l'on trouvera *oe*: il faut prononcer *ou*, & c'eft ainfi que les Hollandois prononcent eux-mêmes.

dans un plus grand détail de ces différens E- JAVA.
tats.

Le Royaume de BANTAM contient la partie BANTAM. la plus Occidentale de l'Ile, jusqu'à la Riviere de *Tangerang* qui le séparoit autrefois du Royaume de *Jacatra*, & présentement des terres de la Compagnie. Il n'y a point d'autres Villes que celle de BANTAM, qui en est la Capitale.

Depuis le prémier coin situé vis-à-vis de l'*Ile du Prince*, laquelle est aux Hollandois, jusqu'à la pointe la plus Septentrionale de cette Côte, le Païs est garni de Bourgades & bordé de montagnes en quelques endroits. Une autre chaine de montagnes paralleles à ces Côtes, occupe une partie de l'intérieur du Royaume; le reste consiste en des plaines couvertes de Ris, à la reserve de quelques espaces qui sont couverts de Forêts. Outre le Païs que le Roi de *Bantam* possede dans l'Ile de *Java*, il est maitre d'une partie de l'Ile de *Sumatra*, d'où il tire quantité de Poivre. Le Païs & le Golphe de *Lampons*, & quelques Iles qui y sont situées, lui obéissent. De plus, les Provinces de *Bandong* & de *Sidammer*, qui sont au Midi du Royaume de *Jacatra*, sont soumises à des Princes de sa famille qu'il y place, & sur lesquels il domine absolument. Ce Roi est indépendant, & ne doit ni Tribut ni soumissions à l'Empereur: il est ami de la Compagnie, avec laquelle il vit dans une parfaite intelligence.

Le Royaume de JACATRA ne subsiste plus, & le Titre en est entierement éteint. La Ville de *Jacatra* a fait place, comme nous avons dit, à celle de *Batavia*, le centre de la Domination Hollandoise dans les Indes Orientales; & cet Etat s'apelle présentement les TERRES DE LA COMPAGNIE. Elles s'étendent depuis la ri- TERRES DE LA COMPAGNIE.

JAVA. viere de *Tangerang*, jusqu'à une autre riviere que les Hollandois appellent *de Schey Rivier*, ou *Riviere de Séparation*, parce qu'elle les sépare du Royaume de *Tsieribon*.

TSIERIBON. Le Royaume de TSIERIBON commence à cette riviere de *Schey*; il est borné au Midi par le mont *Tamponus*, & par les *Vattas*, hautes montagnes. (Le mot *Vattas* signifie dans la Langue Javane, *Limites*, *Bornes*.) Il comprend les Provinces de *Tsieribon* propre, de *Tsiassem*, de *Pamanoekan* & de *Gabbang*.

Les Provinces de *Tsiassem* & de *Pamanoekan* sont arrosées chacune par une riviere de même nom. La Province de *Tsieribon*, entre autres rivieres, est arrosée par le grand fleuve d'*Indramaia*. Il a sa source dans les montagnes de la Province de *Priangan*; il la traverse aussi bien que celle de *Sammadang*, & après avoir longtems serpenté vers le Nord-Est jusqu'à l'Orient du Fort de *Tsieribon*, il se recourbe vers le Nord, où il se jette dans la Mer par deux embouchures: les bords de ce fleuve sont fort peuplés dans l'étendue de cette Province. Le Fort de *Tsieribon* appartient à la Compagnie; & à peu de distance du Fort vers le Septentrion, est un Lieu où la Cour fait sa résidence. Ce Roi ne dépend point du *Mataram*, & vit tranquillement en ménageant l'amitié de la Compagnie.

MADION. La Principauté de MADION étoit une Souveraineté, autrefois très puissante; mais son Prince ayant été vaincu par le *Mataram* avec qui il étoit en guerre, il a perdu son prémier état & est réduit à la qualité de Vassal, avec un pouvoir fort borné. Elle est entre les Provinces de *Jagaraga* & de *Cadiri*.

GRESSIC. Le petit Royaume de GRESSIC a son Roi particulier, qui est le meilleur ami qu'ait la Compagnie dans tout le Païs. Il prend son nom

de

JAVA.

de sa Capitale, située sur le Détroit qui est entre les Iles de *Java* & de *Madura*. Une riviere l'enferme au Couchant & au Nord, il a la Mer à l'Orient, & au Midi la Principauté de *Soerabaja* dont il est séparé par des montagnes.

DJAPAN ou MADJAPAIT.

Le Païs de DJAPAN prend ce nom de sa Capitale. Il n'est point différent du Royaume de MADJAPAIT, & avoit un Roi particulier, absolu & Souverain dans ses Etats; mais ce Prince s'étant engagé dans les guerres civiles de l'Ile contre le Parti que les Hollandois avoient pris sous leur protection, la Compagnie l'a vaincu & a remis son Païs au *Mataram*, qui le fait gouverner par une de ses créatures.

PASSAROEWAN.

A l'Orient de cet Etat, au bord de la Mer, on trouve la Province de PASSAROEWAN, ainsi nommée d'une Ville de même nom sur la petite riviere de *Gombong*, au bord de laquelle la Compagnie a bâti une Forteresse. Cette Province est bornée au Midi par de hautes montagnes, nommées *Brame*.

PANAROEKAN. BALAMBOANG.

La Côte Orientale de l'Ile est divisée en deux parties très inégales. La plus petite, qui est au Nord, contient le Royaume de PANAROEKAN: l'autre plus grande, qui est au Midi, comprend la Province de BALAMBOANG. Cette derniere Province est vis-à-vis de l'Ile de *Baly*, autrement la *Petite-Java*. Elle est pleine de forêts, & de plaines semées de Ris. Il y a aussi de hautes montagnes, qui n'ont point d'autre nom sur les Cartes que celui de la Province.

Presque toute la Côte Méridionale est bordée de montagnes. Du côté de la Mer & au Sud de la Ville de *Mataram*, il s'en détache une chaine qui s'avançant dans l'Ile, devient parallele à celles du rivage de la Mer, & enferme un Païs presque inaccessible. C'est entre cette chaine &

JAVA. & la Mer que se trouve le Païs de KADOEWANG, qui est soumis au *Soesoeboenan*, c'est-à-dire à l'Empereur; & les Provinces de PANARAGA, de LOEDAJA, de POEGAR, & autres qui obéissent au *Soerapati*, Souverain qui ne reconnoit l'autorité, ni de l'Empereur, ni de la Compagnie Hollandoise, & dont les Etats sont une retraite pour les mécontens qui sont réduits à s'y refugier.

KADOEWANG. PANARAGA. LOEDAJA. POEGAR.

Après avoir parcouru les différens Etats dont cette Ile est composée, je donnerai ici une Histoire abregée de la grande révolution arrivée dans l'Empire du *Mataram*, & qui a fait de très grands changemens dans les Souverainetés qui en dépendent.

Révolution arrivée dans l'Empire du MATARAM.

Vers le milieu du siecle passé, TANGALWANGY Empereur de *Mataram* ayant une fille assez belle, & quelques fils, oublia les bornes que la Nature a mises à la tendresse paternelle, & brula pour elle d'un amour incestueux. Après avoir fait la prémiere faute d'en abuser, il en fit une seconde en la mariant au Prince de *Madura*, qui en l'épousant crut s'affermir sur le Trône de cette Ile par une protection avantageuse. Ce Prince ne tarda guere à s'appercevoir de son deshonneur. La Princesse lui avoua qu'elle étoit enceinte, & que c'étoit un fruit des criminelles faveurs que l'Empereur son pere avoit exigées d'elle. Il dissimula son ressentiment. Elle accoucha d'un fils, qu'il fit élever & nommer *Troenayjaga*. Lorsqu'il le vit en âge de porter les armes & de se prêter aux vues de vengeance qu'il conservoit depuis tant d'années, il l'appella, & lui découvrit le secret de sa naissance: il accompagna ce récit de tout ce qui pouvoit l'animer contre l'Empereur, & n'oublia point de lui faire connoitre les obligations qu'il lui avoit de l'avoir élevé avec autant de tendresse que s'il

s'il eût été son fils; au-lieu que l'Empereur son pere, après lui avoir fait l'injustice de le deshonorer avant sa naissance, l'avoit abandonné entierement. Il lui offrit les secours nécessaires pour entrer dans l'Ile de *Java*, & s'y former un Etat digne de lui. JAVA.

La proposition fut acceptée. Le Prince partit avec une Armée de quatorze-mille hommes, dont quatre-mille étoient de *Madura*, & le reste de *Macassars* commandés par un homme de leur Nation, nommé *Amarou*, homme de tête & de main. L'attaque étoit imprévue, personne n'étoit sur ses gardes. Il prit d'abord *Soerakaja*, & parcourut comme un torrent les Païs de *Madjapait*, de *Djapan*, de *Cadari*, de *Madion*, de *Jagaraga* & de *Panaraga*; & arriva enfin dans le *Kadoewang*.

TANGALWANGY étoit trop âgé pour se mettre à la tête de ses Troupes, & repousser un ennemi dont les rapides progrès lui faisoient tout craindre pour sa Couronne. Il assembla trois fils légitimes qu'il avoit. L'ainé s'appelloit *Amankoerat*, le second *Poeker*, & le troisieme *Pamoelarer*. Il leur déclara qu'il se retiroit à *Takal*, & cedoit la Couronne & la Résidence de *Cartasoera*, à celui d'entre eux qui auroit assez de courage pour les garantir de l'invasion de *Troenayjaga*.

Les trois freres étant à déliberer sur les mesures qu'il falloit prendre dans ce péril commun, l'ainé *Amankoerat* s'excusa de prendre les armes, sur ce que n'ayant aucune inclination pour la guerre, il étoit résolu d'accompagner son pere dans sa retraite à *Tagal*. En-vain *Poeker* son puîné lui représenta son droit d'ainesse qui l'appelloit à l'Empire; en-vain il l'exhorta de prendre courage, avec promesse de le seconder de tout son pouvoir; *Amankoerat* ne changea point

 de

JAVA. de résolution, & suivit le vieil Empereur. Le troisieme n'étoit ni en droit, ni dans la disposition de disputer la Couronne; ainsi elle demeura à *Poeker*, qui demeura seul à *Cartasoera.*

Tangalwangi partit de sa Capitale, accompagné de son fils ainé & d'une foule de Courtisans & de peuple, effrayés par l'approche de *Troenayjaga.* Ce dernier fut bientôt averti de la fuite de la vieille Cour, & s'approcha de jour en jour du centre de l'Empire. Le Prince *Poeker*, nouvel Empereur, ne voyant autour de soi qu'une poignée de monde incapable de résister à son Ennemi, s'en alla vers le Sud de l'Ile, où il rassembla une petite Armée. *Troenayjaga* prit ce tems, s'avança vers la Capitale avec un Détachement de trois ou quatre-cens hommes, & y fit un riche butin. Le *Mataram* a dans ses Etats une Mine d'or, à laquelle il fait travailler. Mais une maxime de Politique ne lui permet pas de l'épuiser, & borne la quantité de laquelle il faut que l'on se contente tous les ans. Il fait chaque année ce voyage avec un grand appareil, & en rapporte la quantité d'or qui est prescrite par cet usage, qui tient lieu de Loi. On conservoit dans le Palais quantité de lingots d'or. Le Prince *Troenayjaga* en fit emporter la charge de vingt chariots, & se retiroit avec ces richesses vers le gros de son Armée; lorsque *Poeker* tomba sur lui, & l'obligea de sortir du Païs de *Mataram.* Le vaincu se retiroit en bon ordre, & sa défaite entiere eût été très difficile, sans l'inconstance d'*Amankoerat* frere aîné de l'Empereur.

Ce Prince, qui avoit renoncé à la Couronne, parce qu'il voyoit trop de péril à s'en charger, encouragé sans doute par son pere qui lui reprochoit sa lâcheté, ne vit pas plutôt son frere

prêt

prêt à s'affermir sur un Trône qu'il lui avoit cédé volontairement, qu'il se repentit de sa renonciation. Il s'adressa au Commandant *Koeper* (*Couper*) qui étoit au service de la Compagnie Hollandoise, lui représenta son droit d'ainesse, & offrit que, si la Nation vouloit lui aider à reprendre une Couronne qui lui appartenoit, il feroit avec elle un Traité duquel elle tireroit de grands avantages. JAVA.

La Compagnie n'avoit alors aucune habitude dans l'intérieur du Païs, qu'elle ne connoissoit guere. Elle ordonna à *Koeper* de traiter avec *Amankoerat*, & lui donna des Troupes pour le soutenir. Avec cette protection il alla à *Cartasoera*, dont il prit possession, tandis que *Poeker* étoit occupé à faire la guerre à leur ennemi commun. Il fut bien surpris quand il vit que son frere venoit s'emparer du fruit de ses travaux, après une renonciation à laquelle il avoit eu la générosité de s'opposer. Heureusement pour lui, *Amarou*, le Chef des Macassars, avoit péri dans une des batailles que *Troenayjaga* avoit perdues. Il ne perdit point courage, & essaya de faire tête à son frere, & à ses autres ennemis. Mais *Amankoerat* fut si bien servi par ses Alliés, qu'il eut l'avantage sur *Poeker*. D'un autre côté *Troenayjaga*, profitant de cette diversion, reprit la supériorité qu'avoient eue sur lui les armes de l'Empereur. *Poeker* dans cette extrémité demanda un Armistice de deux jours aux *Hollandois*, & engagea une négociation avec la Compagnie. Il représenta son droit à la Couronne; il convint que comme elle avoit déja établi son frere, ç'auroit été trop exiger d'elle, qu'elle le destituât en sa faveur; mais il demanda qu'après la mort de ce frere, elle le reconnût pour Successeur, soit qu'*Amankoerat* eût des fils, soit qu'il n'en eût point; il offrit

à

JAVA. à cette condition, de perpétuer à la Compagnie le Traité avantageux que son frere avoit fait avec elle. Cela lui ayant été accordé, il mit bas les armes, se rangea sous l'obéissance de son ainé, & resta sous la protection de la Compagnie. Après cela il ne fut pas difficile de donner la chasse à *Troenayjaga*, qui fut tué auprès de *Soerabaja*.

Amankoerat étant mort l'an 1682, laissa un fils unique qui prit possession du Trône sans aucun obstacle. Son prémier soin fut de rendre les derniers devoirs à son pere, dont il fit porter le corps à *Mataram* pour être mis dans le Tombeau de ses Ancêtres. *Poeker* son oncle fut chargé de cette fonction, & suivit le Convoi avec les Princes ses fils.

Quelques Courtisans prirent le temps de l'absence de ce Prince, pour le perdre. Ils firent entendre au jeune Empereur, que *Poeker* avoit fait un Traité avec les *Hollandois*, & qu'il ne manqueroit pas de cabaler pour avoir une Couronne qu'il n'avoit cedée à son frere que durant sa vie. *Poeker* étant de retour, l'Empereur le fit appeller, & lui demanda où étoit son fils *Loerapasser*. Ce Prince avoit quitté son pere, qui s'en retourna sans lui à *Cartasoera*. L'Empereur n'étant pas satisfait des réponses que le Prince son oncle lui donna, ayant d'ailleurs l'esprit prévenu, il l'envoya aux arrêts avec sa famille, & le mit sous la garde de deux grands Officiers, qui par bonheur pour le Prince étoient ses amis secrets. Ils eurent horreur des desseins que leur Maitre avoit sur cette famille, & comme le lendemain étoit destiné à la faire périr, ils profiterent de l'obscurité de la nuit, & menerent les prisonniers à *Samarang*. Pour mieux assurer leur fuite, ils briserent un pont qu'ils avoient passé, & arrêterent ainsi ceux qu'on avoit envoyés à leur

leur poursuite. La Compagnie reçut le Prince avec de grandes marques d'amitié, lui donna pour sa sureté une Garde de deux Compagnies: & après l'avoir gardé environ un an, elle le fit conduire à *Cartasoera*. Le neveu n'eut pas le courage d'attendre *Poeker*. Il s'enfuit de la Capitale; & après s'être défendu environ deux ans, il fut obligé de se rendre à la Compagnie, qui l'envoya dans l'Ile de *Ceylan*, où il étoit encore en 1725. JAVA.

Le fameux SOERAPATI périt en le défendant. J'ai parlé des Etats de ce Prince. La maniere dont il les avoit aquis, mérite d'être inserée ici. Histoire de SOERAPATI.

L'an 1678 un des Vassaux du Roi de *Bantam*, n'ayant pu s'accommoder avec ceux de sa Nation, se jetta dans la Montagne bleue qui est au Sud de *Batavia*. Il avoit rassemblé une centaine d'hommes, avec lesquels il fourageoit tout le Païs voisin. La Compagnie, avertie de ce desordre, envoya divers Détachemens pour s'en saisir; mais, soit que l'on n'envoyât pas assez de monde, soit que ceux qui commandoient ces Détachemens s'y prissent mal, on ne gagna rien, & il continua ses ravages de plus en plus. Un Capitaine *Balien* s'offrit de l'amener mort ou vif, si on lui vouloit donner cent hommes. Il les choisit parmi les Soldats de sa Nation, qui sont au service de la Compagnie. Il prit effectivement le rebelle, & l'emmena jusqu'à *Tanjoeg-Poera*, où commandoit alors l'Enseigne *Kuffelaer*, avec une garnison d'environ 40 hommes. *Soerapati*, c'est le nom du Capitaine Balien, voyant que son monde étoit fatigué & avoit besoin de repos, pria cet Officier de vouloir lui garder son prisonnier quelques jours, pour donner à ses Soldats le temps de se rafraichir sans inquiétude, parce qu'il

JAVA. qu'il n'avoit ni fer, ni chaines, pour s'assurer de sa capture. L'Enseigne accepta la proposition avec joye. Mais lorsque le Capitaine voulut reprendre le prisonnier, pour le mener à *Batavia*, & recevoir la récompense qu'il croyoit avoir méritée, on le lui refusa. Cette conduite l'irrita de telle sorte, qu'il voulut le reprendre en attaquant le Fort durant la nuit. L'Officier, qui avoit prévu cet assaut, le repousa avantageusement. Le Capitaine ayant perdu toute espérance, & n'osant plus retourner à *Batavia*, après avoir insulté un des Forts de la Compagnie, prit la résolution de retourner à *Bali*, ou de tenter fortune ailleurs avec sa troupe, qui ayant été complice de son attentat, promit de s'attacher à sa fortune. Il la mena à *Cartasoera* où regnoit *Amankoerat*, qui l'arrêta à son service, & mit cette Compagnie entre ses Gardes, quoiqu'il eût déja pour sa Garde cent Européens. *Soerapati* fut à cette Cour environ trois ans, sans que la Compagnie sût, ou fît semblant de savoir qu'il y étoit. Il profita de ce temps, & se mit si avant dans les bonnes graces de l'Empereur, qu'il en obtint une de ses filles en mariage. La Compagnie étant enfin informée de la destinée de ses déserteurs, envoya un Officier nommé *Tack* en qualité de Commissaire à *Cartasoera*. Il prit avec lui soixante hommes, dans l'espérance que cela suffiroit pour emmener le Balien. Ce dernier, averti de l'arrivée & du dessein du Commissaire, jura sa mort. En-vain, on avertit l'infortuné *Tack* du malheur dont il étoit menacé, s'il se risquoit; il se rendit sur la place accompagné de quarante-huit hommes. Le Balien, qui l'attendoit avec sa troupe, essuya le prémier feu qui eut peu d'effet, & tua l'Officier & tout son monde, avec ses piques. Le Balien ne s'en tint

tint pas là; il alla égorger la Garde Hollandoise, qui étoit à la porte du Palais, & après tous ces meurtres, il fut trouver l'Empereur pour lui demander ses ordres. Ce Prince, qui craignoit le ressentiment de la Compagnie, n'osa le garder davantage auprès de sa personne, ni le mécontenter; il le congédia en lui ordonnant d'aller prendre possession des Provinces de *Pasaroewan, Madjapait* & de quelques autres, dont il lui permit de jouïr à condition de le servir, lorsqu'il l'appelleroit à son secours. A ces conditions, le Balien *Soerapati* devint Souverain de plusieurs Provinces, quoique Vassal du *Soesoeboenam*, c'est-à-dire, de l'Empereur. Les *Hollandois* retirerent les Gardes qu'ils lui avoient donnés, & qui se rendirent à *Japara*. Après la mort d'*Amankoerat*, son fils qui voulut lui succeder, éprouva la reconnoissance de *Soerapati*, qui se dévoua pour le maintenir contre *Poeker*, installé Empereur par la Compagnie. Il périt même en le défendant. Mais *Soerapati* avoit des Enfans, qui lui succederent, & qui se voyant obligés de ceder à la Compagnie, se retirerent au-delà de la chaine de montagnes dont il a été parlé, & s'établirent un Etat au bord Méridional de l'Ile. Delà vient que les Hollandois les appellent *les Rebelles d'au-delà des montagnes*.

JAVA.

On peut voir par ce peu de détails, que la Compagnie Hollandoise a la supériorité territoriale dans toute l'Ile de Java; que l'Empereur lui-même ne regne, que par la protection qu'elle lui donne, & qu'à plus forte raison elle peut compter sur le respect des Princes Vassaux de cet Empereur. Elle n'a rien à craindre des Peuples, qui sont entre la Mer & les Montagnes au Midi de l'Ile. Mais ce qui lui assure la possession de la Grande *Java*, c'est la conquê-

Les Hollandois maîtres de l'Ile.

JAVA. quête qu'elle a faite depuis peu de l'Ile de *Madura*. Le Souverain de cette Ile étant en guerre contre la Compagnie, les Hollandois commencerent l'an 1721 à le resserer dans son Païs, & le réduisirent à leur en ceder la Souveraineté: le Traité en fut conclu & exécuté l'an 1725.

Livres qui traitent de l'Ile de Java. *Voyages de la Compagnie Hollandoise aux Indes Orientales.*

L'Ouvrage du Ministre *Valentin*, écrit en Hollandois, sur les *Indes*, contient bien des détails touchant l'Ile de *Java*.

On peut y ajouter ce qu'on trouve dans le *Dictionnaire Géographique*, où l'on a profité des Mémoires manuscrits dressés sur les lieux.

CHAPITRE VII.

LE PEGU, AVA, ARRACAN.

LE PEGU. LEs fréquentes révolutions arrivées dans ce grand Empire, le manque d'occasions d'y voyager, les difficultés, qui ont empêché les Missionnaires d'y porter la Foi, & plusieurs circonstances réunies, font que nous n'avons qu'une connoissance très confuse de l'Histoire des vastes Païs, qui sont entre le *Mogol* & le Golphe de *Bengale* au Couchant, la *Tartarie* au Nord, & le Royaume de *Siam* à l'Orient; Païs que les Anciens comprenoient sous le nom de l'*Inde au-delà du Gange*. Il s'y est formé dans ces derniers siecles un grand Empire, qui a été alternativement la proye de divers Princes.

Le PEGU avoit ses Rois depuis très longtemps, & ils avoient accru leur puissance par la dé-

défaite de plusieurs Rois voisins. La Famille LE PEGU. qui occupoit ce Trône, regnoit depuis longtemps; & une Domination qui avoit duré bien des siecles, sembloit d'autant plus solide qu'elle attachoit à ces Princes une vénération particuliere. Le Roi de *Pégu* avoit sous lui plusieurs Royaumes, qu'il faisoit gouverner par des Lieutenans. Ces Officiers avoient sur les Peuples une autorité sans bornes, dans le lieu de leur District. Celui qui commandoit dans le *Tangut* se lassa d'être Sujet, & leva l'étendard de la révolte. Le Roi espéra de le réduire, marcha contre lui, fut défait, perdit le Trône & la vie. Pour s'assurer le fruit de cette victoire, l'Usurpateur fit main-basse sur tous les Grands, qui auroient pu venger le feu Roi. Le nom de cet infortuné Monarque étoit BRESAGUKAN. Il commandoit à neuf Royaumes, qui furent la proye de son Vainqueur. Le Conquérant étoit connu sous le nom de BRAMA de *Tangut*.

Il ne se contenta pas de ces prémiers avantages. Vers l'an 1530. Profitant de la consternation dans laquelle une révolution si promte, & si peu attendue avoit jetté les peuples, il n'eut pas plutôt pris la Capitale, qu'il songea à étendre ses conquêtes vers le Midi. Le Roi de *Martavan* éprouva bientôt ses armes : le BRAMA leva dans le *Pégu* six-cens-mille hommes, qu'il joignit aux cent-mille qu'il avoit déja, & équipa une Flotte de sept-cens voiles. Après ces préparatifs, il marcha contre le Roi de *Martavan*.

Il n'y trouva pas toute la facilité à laquelle il s'étoit attendu. Le siège avoit déja duré plus de six mois, & les assiegés lui avoient fort diminué son Armée. Mais ils payoient cher les efforts qu'ils faisoient pour retarder leur ruine. De cent-trente mille hommes qu'ils avoient été,

LE PEGU. il n'en restoit plus que six-mille. Le Roi de *Martavan* ne voyant aucun jour à être secouru par ses amis, & desesperant de faire tête encore longtemps, à un ennemi si opiniâtre, & si supérieur par le nombre de ses Troupes, chercha à sauver au moins sa famille & quelques débris de sa fortune.

Il offrit au *Brama* de lui abandonner sa Ville, son Royaume, & ses Trésors, à la reserve d'une somme d'argent spécifiée, d'une Pension annuelle, & de deux Vaisseaux qu'il demandoit pour le transporter à Siam, lui, sa famille & quelques Sujets fideles. Le cruel *Brama* n'ignoroit pas l'impuissance où étoit CHAMBAINTA de se défendre plus longtemps. Outre qu'il étoit irrité, de la longue résistance que le Roi lui avoit faite, & qui lui avoit couté une partie de son Armée, il ne crut pas devoir acheter un Royaume, que son Ennemi ne pouvoit plus lui disputer: il refusa ces offres, & voulut que le Roi se rendît à discrétion. Il lui promit néanmoins la vie; mais il tint mal sa parole. *Chambainta* étoit gendre de *Bresagu-Kan*, dont il avoit épousé la fille *Njay-Canata*. L'Usurpateur craignit qu'en laissant échaper le gendre, & la fille d'un Roi qu'il avoit fait périr, eux ou leurs enfans ne le renversassent lui-même du Trône, où il venoit de se placer.

Le Royaume d'*Ava* étoit alors partagé entre plusieurs Rois, Vassaux du Roi de *Pégu*. La Ville de *Prom* étoit Capitale d'un de ces Royaumes. Le Prince qui y regnoit mourut sur ces entrefaites, & laissa un fils âgé de treize ans. Avant que de mourir, il avoit eu soin de lui assurer la protection du Roi d'*Ava*, dont il lui avoit fait épouser la fille. Cette précaution ne fit que hâter le malheur du jeune Roi. Le *Brama* avoit eu lui-même des vues sur la fille

du Roi d'*Ava*, qui la lui avoit refusée. Animé par deux passions aussi violentes que l'ambition & la vengeance, le *Brama* ne se vit pas plutôt maître du Roi, & du Royaume de *Martavan*, qu'il se prépara à une nouvelle guerre contre celui de *Prom*. Et afin de ne rien laisser derriere lui qui pût l'inquiéter, il fit mourir *Chambainta* & tous les Grands de sa Cour, qui furent jettés dans la Mer avec une pierre au cou: la Reine & plusieurs Dames furent étranglées, la Capitale fut pillée, & ensuite on y mit le feu. Cent-quarante-mille maisons, dix-sept-cens Temples, & soixante-mille Idoles ne firent bientôt plus qu'un amas de pierres & de cendres. Ce peu de détail suffit pour faire connoitre, quelle Ville ce devoit être que *Martavan*. LE PEGU.

Après cette expédition barbare, il marcha contre la Ville de *Prom*, avec une Armée de neuf-cens-mille hommes, & une Flotte de douze-mille barques couvrit la riviere sur laquelle cette Ville est située. Le jeune Roi n'ignoroit point les motifs qu'avoit le *Brama* en l'attaquant; il fit une vigoureuse défense, & fut d'abord assez bien servi par ses Troupes. L'ennemi fut vivement repoussé; mais sans se rebuter des pertes qu'il faisoit chaque jour, il s'arma de la même constance, qui lui avoit si bien réussi devant *Martavan*. Il sut se pratiquer des intelligences dans la Ville; le Roi fut trahi, la Ville prise, & le Roi & la Reine tomberent entre les mains d'un Vainqueur impitoyable, qui les traita avec la derniere ignominie. La Reine n'en fut pas quitte pour une mort ordinaire; le *Brama* la fit déchirer de coups le long des rues, & elle mourut dans ces affreux tourmens, qu'on n'auroit pas voulu infliger à un criminel de la plus vile populace.

L'U-

LE PEGU. L'Usurpateur marcha ensuite avec son Armée vers le Royaume d'*Ava*. Il y assiegea la Ville de *Melintey*, où il tua trente-mille hommes; mais il en perdit bien quatre fois autant. Il força le Roi d'*Ava* de se rendre à lui. Ainsi, de victoire en victoire, il subjugua le Royaume de *Pégu*, & ceux de *Martavan*, de *Prom*, de *Melintey*, d'*Ava*, de *Calam*, & de *Bacam*, qui en étoient des dépendances, quoiqu'occupés par des Princes, qui y avoient une Souveraineté subordonnée à celle du *Pégu*.

Une Couronne aquise par une si grande effusion de sang, ne pouvoit guere être tranquilement possedée. Quelque soin que le *Brama* eût pris de se défaire de tous ses Ennemis, il s'en trouva un qui prit ses mesures assez juste pour le vaincre. Il fut tué par un Péguan, nommé XEMIN DE ZATAN, qui s'empara aussitôt de la Couronne.

Ce nouveau Roi avoit donné un exemple qui fut suivi. Le Trône qui étoit devenu la récompense de sa valeur, parut à un autre Conquérant valoir bien la peine d'être acheté au même prix. XEMINDOO se révolta contre *Xemin de Zatan*, le tua, & fut Roi.

Ce Regne dura peu: CHAUMIGREM, proche parent de *Brama*, défit *Xemindoo*, le fit mourir & s'étant rendu maître du Royaume, reprit en peu de temps toute l'autorité que le *Brama* avoit eue, & devint un des plus puissans Rois de l'Orient. Il se vit maître de plusieurs Villes, qui passoient alors pour Capitales d'autant de Royaumes, entre lesquelles étoient *Ava*, *Cavelan*, *Cablan*, *Bakam*, *Tangran*, *Prom*, *Jangoma*, *Laran*, *Tracon* & *Siam*. Il gouvernoit ces Païs, par ses Parens ou par ses Officiers, & avoit donné le département d'*Ava* à son frere. Le moindre prétexte lui suffisoit pour attaquer un

un Etat voisin, & il s'y prenoit d'une maniere à n'en pas manquer la conquête. LE PEGU.

Le Roi de *Siam* avoit un Elephant blanc, dont *Chaumigrem* eut envie. Les Siamois, charmés aussi-bien que lui de la rareté de cet animal, célébroient une Fête superbe en son honneur. Le Conquérant du *Pégu* se mit en tête de l'avoir, & sur le refus qu'on lui en fit, il partit avec une Armée d'environ un million d'hommes, deux-cent-mille chevaux, cinq-mille Eléphans, & trois-mille chameaux. Avec cette multitude il alla assieger *Siam*. Le siège dura vingt-deux mois; mais *Chaumigrem* prit la Ville. Le Roi de *Siam* périt avec la plus grande partie de sa famille, si nous en croyons le rapport des Péguans; & son Royaume devint une Annexe du *Pégu*. Mais cette conquête, couta au Vainqueur plus de cinq-cens-mille hommes, qu'il perdit en cette guerre: prix énorme, & que ne méritoit pas un Païs, qu'il ne lui étoit point possible de conserver.

1568.

Vers l'an 1570.

Chaumigrem laissa à *Siam* un Roi tributaire, & obligé de le servir au prémier commandement. Mais les évènemens qui survinrent après sa mort, rendirent au Royaume de *Siam* sa prémiere liberté. Le Roi de *Pégu* avoit établi son frere Roi d'*Ava*, & lui avoit donné une de ses filles en mariage. Ce Prince, qui tenoit son pouvoir de *Chaumigrem*, vêcut avec lui dans la subordination, dont ils étoient convenus en lui donnant cette Couronne. Il n'eût pas été sûr pour lui de manquer à la fidelité qu'il lui avoit jurée. Mais quand il le vit mort, il n'eut pas les mêmes égards pour son neveu, qui venoit de succeder, & il prétendit se rendre absolu & indépendant.

1578.

Il commença par cabaler & se faire des créatures, pour mettre son neveu hors d'état de lui dis-

LE PEGU. disputer la liberté entiere à laquelle il aspiroit. Il parvint même à se faire un grand Parti. Mais le jeune Roi de *Pégu* en fut informé, & essaya de ramener son oncle par la douceur. Il lui envoya un Ambassadeur extraordinaire, pour le porter à payer le tribut, à vivre en bonne intelligence avec lui, & à renoncer aux intrigues, que ce Prince faisoit d'intelligence avec les Grands du *Pégu*, pour troubler l'Etat. Il lui témoigna, que se ressouvenant de la priere que le Roi son pere lui avoit faite en mourant, en faveur du Roi d'*Ava*, il vouloit bien oublier le passé, à condition qu'il rentreroit sincerement en lui-même, & se conduiroit avec plus de fidelité envers son Souverain. Le Roi d'*Ava* se voyant découvert, prit le plus mauvais parti, & osa soutenir la gageure. Il fit tuer l'Ambassadeur, & déclara la guerre au Roi de *Pégu*. Celui-ci, qui avoit une Armée de trois-cens-mille hommes, voulut avant que de se mettre en campagne, ne pas laisser derriere lui des Grands, qu'il savoit être d'intelligence avec son oncle, à qui ils avoient promis de le livrer. Il joua d'adresse, les assembla sous prétexte de prendre leurs avis sur les opérations de la campagne qu'il se proposoit, les fit arrêter, & bruler vifs avec leurs femmes & leurs enfans. Afin de ne se pas charger de la haine d'une si cruelle exécution, il fit dire au Juge de la différer jusqu'à nouvel ordre. Cet Officier, qui avoit un autre ordre, s'y conforma, & fit exécuter les coupables.

Débarassé de ces ennemis domestiques, le Roi marcha à la tête de son Armée. La Petite-Verole dont il fut malade à l'extrémité, retarda ses projets militaires. Dès que sa santé fut rétablie, il fit avancer ses troupes jusques sur les frontieres d'*Ava*. Son oncle qui ne se voyoit pas

pas une Armée égale pour le nombre, proposa le Duel, qui fut accepté, & fut tué à la vue des deux Armées. Cette victoire valut au Roi de *Pégu*, la conquête du Royaume d'*Ava*, qui se soumit à discrétion sans coup férir. La Reine d'*Ava*, qui étoit sa sœur, tomba entre ses mains, & fut enfermée dans un Palais, où elle fut servie en Reine, & où rien ne lui manqua que la liberté, jusqu'à sa mort. LE PEGU.

Le Roi de *Siam*, voyant un jeune Roi traversé par un oncle qui soulevoit sa Cour contre lui, crut pouvoir profiter de cette conjoncture. Il se mit en chemin à la tête d'une Armée, & accourut vers le *Pégu*, sous prétexte de secourir le Roi, dont il se reconnoissoit Vassal. Cette démarche ne plut point au Roi de *Pégu*, qui pénétra le motif de cet armement. Il prit lui-même neuf-cens-mille hommes, se rendit avec cette Armée dans le Royaume de *Siam*, & commença le siége de la Capitale. Une inondation ayant surpris cette multitude, répandue dans les vastes prairies du *Mênam*, en noya une partie. Les Siamois, qui avoient prévu le desordre, étoient dans leurs barques, & tuoient un grand nombre de ceux, qui tâchoient d'échaper à ce Déluge. Le Roi fut heureux de pouvoir ramener soixante & dix-mille hommes à *Martavan*, sans bagages, sans chevaux, & sans Eléphans.

Il ne se rebuta point: il hazarda une seconde Campagne, où il fut également malheureux, & il y perdit son fils. Piqué au jeu, il résolut de marcher avec toutes ses forces, & d'obliger tous ses Sujets à le suivre contre le Roi de *Siam*. L'effroi étoit trop général chez les Peuples du *Pégu*, personne ne se pressa d'obéir; quantité se cacherent dans les Bois, d'autres se firent *Talapoins* pour s'exemter du service. Il ne

LE PEGU. laissa pas de faire enrôler ces derniers, ordonnant que l'on prendroit les plus jeunes, & il relégua les plus vieux au Païs de *Brema.* Il fit marquer d'un fer chaud en la main droite chaque *Pégusien*, & cette marque désignoit son nom, sa condition & sa patrie. Cet ordre causa un soulevement, qui commença à *Cosmi.* Le Roi y fit marcher une Armée qui ravagea la Campagne, & remporta un riche butin. Quelques mécontens furent pris & menés au Roi, qui les fit bruler; les autres manquant de vivres se rendirent au Roi, qui les fit mourir de divers supplices.

Les habitans d'*Ava* n'étoient pas demeurés tranquiles, dans cette occurence. Il leur avoit donné son fils pour les gouverner: il lui commanda de les mener tous au *Pégu*, que ces desordres avoient dépeuplé, afin qu'ils le cultivassent. Ils y furent transportés, sans distinction d'âge ni de sexe. Le changement d'air donna lieu à une maladie contagieuse, qui se communiqua aux naturels du *Pégu;* & le mal devint si violent, que plusieurs se noyerent dans la riviere, pour se délivrer d'un tourment si cruel.

Quelques *Péguans*, retirés aux environs de la Forteresse de *Marmolan*, songerent à s'en emparer, & en vinrent à bout avec le secours des *Siamois*. Le Roi de *Pégu* envoya des Troupes pour reprendre cette Place: les *Siamois* chasserent ses Troupes dont ils tuerent une partie, & firent beaucoup de prisonniers, sans compter ceux qui se noyerent dans la déroute. Ainsi tout ce Païs tomba au pouvoir du Roi de *Siam*. Les principaux du Païs entre *Pégu*, & les Villes de *Martavan* & de *Marmolan*, voyant le Roi de *Siam* si près d'eux, & à portée de les proteger, se donnerent à lui. Le *Brama*, indigné de leur infidelité, fit mourir leurs femmes & leurs enfans, & acheva

cheva de dépeupler son Païs en ces quartiers-là. LE PEGU.
Il commanda ensuite au plus jeune de ses fils d'aller assieger *Marmolan*. Ce Prince gouvernoit alors le Royaume de *Prom* en qualité de Vice-roi. Au-lieu d'obéir, il s'enfuit avec son Armée de mer, & commença une guerre civile contre son pere. Le Roi de *Siam* ne fut pas plutôt averti de cette révolte, qu'il se mit d'abord lui-même en campagne, pour aller profiter de cette mesintelligence. Il vole vers la Capitale du *Pégu*, où il trouva que le Roi l'avoit déja prévenu, en faisant moissonner tout ce que l'on put, & bruler le reste des grains de la campagne. La Ville ne laissa pas d'être assiegée au commencement de l'année 1596: mais le siege fut levé 1596.
peu de temps après, sur le bruit qui se répandit que les *Portugais*, profitant de l'absence du Roi de *Siam*, étoient entrés dans ses Etats. Il courut aussi-tôt pour prévenir l'invasion. Après son départ, les Princes qui étoient venus au secours du *Pégu* se retirerent. Le Roi de *Tangut*, qui étoit de ce nombre, se voyoit à peine revenu dans sa Province, lorsqu'il reçut du *Brama* un ordre, qui rejetta tout dans de nouveaux troubles. Le *Brama*, toujours attentif au besoin de repeupler le *Pégu*, ordonnoit au Prince de *Tangut* de ne laisser au Païs que sa femme, & ce qu'il faudroit de monde pour garder la Ville, & la Forteresse de *Tangut*; & de venir avec le reste au *Pégu*. Il le chargeoit de faire recueillir tout ce qui se trouveroit de vivres & de grains dans le *Tangut*, & de les lui envoyer aussi-tôt, & d'en partir ensuite lui-même avec tout le peuple.

Cet ordre fut suivi d'un refus; dont le Roi de *Pégu* se trouvant offensé, il dépêcha aussitôt quatre Seigneurs accompagnés d'une bonne escorte, avec ordre d'emmener, de gré ou de force, les vivres, & le Roi même. Ce Prince, qui se

LE PEGU. ſe tenoit ſur ſes gardes, fit mourir les quatre Seigneurs, & ſe ſaiſit des Soldats qui les avoient accompagnés; & coupant les vivres au *Pégu*, prit ſes meſures pour empêcher que l'on y en pût recevoir d'ailleurs. La famine s'y augmenta à tel point, que les *Péguans* ſe tuoient & ſe mangeoient les uns les autres. Le *Brama*, dans cette extrémité, s'aviſa d'un expédient: ce fut de faire égorger ſept-mille *Siamois*, afin de diminuer le nombre de ceux à qui il devoit fournir la ſubſiſtance. Après cette boucherie, il ne reſtoit plus dans la Ville que trente-mille perſonnes. Le Prince ſon fils, qui s'étoit révolté, étant rentré en lui-même, ſongea à ſecourir le Roi, & à racheter ſes bonnes graces par un ſervice auſſi important, que l'étoit celui de lui envoyer des vivres. Il s'engagea en même temps à lui mener tous les habitans de *Prom*, au nombre de cinquante-mille hommes, pour cultiver les terres. Il étoit ſur le point d'exécuter ſa promeſſe, lorſqu'il fut empoiſonné par ſon Gouverneur, qui ayant eu bonne part à ſa révolte, craignoit que la réconciliation du pere & du fils ne lui fût fatale. Le Prince fut vengé par quelqu'un qui tua le meurtrier, & la deſunion s'étant miſe entre les habitans de *Prom*, ils s'acharnerent les uns contre les autres, & de cinquante-mille perſonnes qu'ils étoient, il n'en reſta qu'un très petit nombre en état de porter les armes. Ce reſte ayant été embarqué, & conduit au *Pégu*, le Royaume de *Prom* demeura déſert; & bientôt ce Lieu, ſi floriſſant autrefois, ne fut plus peuplé que de Tigres, & de bêtes ſauvages. Ce n'eſt pas que les *Péguans* euſſent entierement péri: il en reſtoit encore beaucoup, mais éloignés de leur patrie, & diſperſés dans les Païs voiſins. En 1599, on en comptoit encore environ cent-mille au Royaume de *Jangoma*, vingt-mille dans l'*Arracan*,

& environ cent-mille aux Royaumes de *Siam* & de *Laos*. LE PEGU.

Le Roi de *Jangoma*, qui leur avoit donné retraite, étoit frere du *Brama*. Les *Talapoins* lui repréſenterent la mauvaiſe conduite du Roi de *Pégu*, & l'encouragerent à ſe mettre lui-même ſur le prémier Trône de cet Empire. Il s'excuſa d'abord ſur le ſerment qu'il avoit fait à ſon pere, & ſur la fidelité qu'il avoit promiſe. Ils lui firent entendre, que la Couronne du *Pégu* lui appartenoit plus qu'à ſon frere, parce que ſon frere étoit né avant que ſon pere fût parvenu à la Couronne, & qu'ainſi il n'étoit pas fils de Roi: qu'outre cela, il n'avoit pas l'avantage d'avoir une mere du ſang royal; au-lieu que le Roi de *Jangoma* étoit né en quelque façon ſur le Trône, & de plus le fils d'une Princeſſe du ſang royal; puiſque *Naicbimo* ſa mere étoit fille du dernier Roi du *Pégu*.

Quoique ces conſeils euſſent quelque choſe de bien ſéduiſant, le Roi de *Jangoma* ne voulut point contribuer à la perte d'un frere, qu'il étoit accoutumé de regarder comme ſon Souverain; mais ce qu'il n'oſoit faire, d'autres le firent. Le Roi de *Tangut* leur beau-frere, & le Roi d'*Arracan*, entrerent dans le *Pégu* avec leur forces réunies, & aſſiegerent le *Brama*, qui ſe réfugia avec ſa famille & ſes tréſors dans la Fortereſſe de *Macbao*, qui n'eſt éloignée de *Syriam* que de cinq ou ſix lieues. Ils l'y réduiſirent à leur demander une capitulation. Ce Prince n'ayant égard qu'au nœud qui l'attachoit au Roi de *Tangut* ſon beau-frere, crut qu'il en ſeroit mieux traité dans ſon malheur, que par le Roi d'*Arracan*. Il ſe livra à lui, avec ſa femme, ſes enfans & ſes tréſors; & fit une aſſez bonne part de ſes richeſſes au Roi d'*Arracan*, qui s'en retourna fort ſatisfait de ſon butin. Il ſe l'attacha encore davantage en lui don-

LE PEGU. donnant en mariage une de ses filles, que ce Roi n'avoit pu voir sans en devenir amoureux. La Princesse porta en dot à son mari le titre de Roi de *Pégu*, & le fameux Eléphant blanc qui avoit été funeste à tous ceux qui l'avoient possedé.

Le *Brama* comptoit bien de s'être fait en lui, un protecteur qui pourroit adoucir ses infortunes; mais il avoit choisi lui-même un maitre bien dangereux, en se donnant à son beau-frere le Roi de *Tangut*. Ce Prince le fit mourir, lui, sa femme, & ses treize enfans; il n'en échapa que la Reine d'*Arracan*, & deux de ses freres, qui avoient été donnés en ôtage au Roi son mari. Après s'être ainsi défait de cette malheureuse famille, il alla prendre dans la Forteresse de *Machao*, l'or & les pierreries du défunt, & chargea sept-cens Eléphans, de ce qu'il choisit entre ces richesses, dont il laissa ce qui lui parut moins capable de tenter son avidité, parce qu'il ne lui étoit pas possible de tout emporter.

Le Roi d'*Arracan*, informé de cette barbare conduite, rassembla en peu de temps une Armée, & courant à la Forteresse de *Machao*, se saisit de tout ce que le Roi de *Tangut* y avoit laissé. Il y trouva encore trois millions en or, & trois-mille deux-cens pieces d'Artillerie; & manda les *Portugais* de *Bengale* qui étoient à sa solde.

D'un autre côté, le Roi de *Jangoma* s'unit avec le Roi de *Siam*, pour venger la mort de son frere. Ils l'assiegerent ensemble: mais touchés de son repentir, & plus encore de la part qu'il leur fit, des richesses qu'il avoit enlevées au feu Roi, ils se retirerent. Le Roi de *Siam* en s'en retournant se saisit de la Ville & du Royaume de *Martavan*, qui étoit à sa bienséance; & le Roi d'*Arracan* resta maître du *Pégu*, dont le peuple avoit péri, ou s'étoit réfugié ailleurs: de maniere que

que ce Royaume, faute d'habitans pour le cultiver, n'étoit plus qu'une triste & stérile solitude. *Philippe Britto*, qui étoit venu à la tête des *Portugais* que ce Roi avoit appellés, n'eut pas de peine à en obtenir le Port de *Syriam*, avec permission d'y bâtir une Ville, & de la fortifier. La Forteresse fut commencée en 1599, & achevée en 1602. LE PEGU.

Le Roi d'*Arracan* établit un peu plus avant dans les terres un *Bagna*, Dignité que le Portugais exprime par celle de *Duc*. Ce Seigneur, qui étoit *Péguan* de Nation, songea d'abord à rassembler ses compatriotes, & à l'aide des gens de guerre que le Roi lui avoit laissés, se fit un mérite de resserrer les *Portugais* dans leur nouvelle Colonie. *Philippe de Britto* crut qu'il étoit de son devoir, & de l'honneur de sa Nation, de faire sentir au *Bagna*, qu'ils n'étoient pas gens à se laisser braver impunément. Il fit prendre les armes à une poignée de *Portugais* qu'il avoit, força le retranchement que le *Bagna* avoit élevé, lui tua trois-cens Soldats, & en fit neuf-cens prisonniers. La défaite du *Bagna* fit sentir aux *Péguans*, combien la protection des Portugais étoit puissante. Le bon traitement, qu'ils firent à ceux qui étoient restés tranquiles, & la liberté qu'ils leur laissérent, en attira un plus grand nombre. Les soins que cette foule de nouveaux Sujets se donnoit pour rendre la Colonie florissante, & pour la pourvoir de vivres; la recolte des terres que le *Bagna* avoit fait ensemencer; la prise de plus de deux-cens bâtimens, de quelques chevaux, & d'un grand convoi de vivres; tout cela fit espe-rer aux *Portugais*, que leur établissement auroit un succès solide. Ils comptoient que quand les *Péguans*, retirés dans les Etats voisins, sauroient qu'il ne tenoit qu'à eux, de vivre paisi-

LE PEGU. blement dans leur patrie, ils reviendroient tous peu à peu, & formeroient un Royaume soumis au Roi de *Portugal.*

Les choses prenoient assez ce train-là. *Britto* s'étoit assuré de l'Alliance des Rois voisins, contre celui d'*Arracan*; & il avoit été faire hommage de cette conquête au Viceroi des Indes, qui lui donna une Flotte de seize vaisseaux, à voile & à rame, où il y avoit trois-cens Soldats Portugais; il en prit soixante autres de l'Ile de *Sundiva*, & trente d'*Arracan*, & avec ce renfort, il comptoit bien d'assujettir tous les Ports du *Pégu*, & de la côte jusqu'au *Bengale*. Le Roi d'*Arracan* vit bien l'importance d'un voisinage si contraire à sa liberté, & tâcha de s'y opposer. Il mit son fils à la tête d'une Armée qu'il envoya contre les *Portugais*: ses Troupes furent défaites, son fils resta prisonnier, & environ mille pieces d'Artillerie de different calibre. Le P. *Salerne* Jésuite se chargea d'aller négocier la paix, & on rendit au Roi le Prince son fils, comptant qu'il seroit sensible à la générosité, avec laquelle on commençoit ainsi l'exécution du Traité, sans attendre qu'il en eût lui-même rempli les conditions. Il s'étoit engagé de ceder l'Ile de *Sundiva* aux *Portugais*, & d'être le protecteur de la Religion Chrétienne. *Marc Britto*, fils de *Philippe*, fut député pour aller achever ce qui restoit à regler; il étoit accompagné de deux Capitaines. Dès qu'il furent arrivés au Palais du Roi, ils furent massacrés. Après une cruauté de cette nature, le Roi se prépara à la guerre, & *Philippe Britto* à se défendre. Ses précautions ne furent pas inutiles. Le Roi vint assieger la Forteresse Portugaise, & eut la douleur d'en lever le siege. En 1608, un accident mit le feu à la Ville, & la réduisit en cendres, aussi-bien que

Le 28. Janvier 1605.

1608.

la

la Forteresse. *Britto* rebâtit l'une & l'autre, mais plus haut & dans une assiette plus avantageuse. LE PEGU.

Les Mémoires manquent pour la suite de cette Histoire. On regarde comme un seul & même Empire, les Etats d'*Arracan*, d'*Ava* & de *Pegu*. Cependant, lorsque *Schouten* fit le voyage vers le milieu du siecle passé, ils avoient des Souverains différens, qui même étoient en guerre. La vérité est, que les Voyageurs qui ont fréquenté cette côte depuis six-vingts ans, n'ont pas eu assez d'attention à recueillir l'Histoire de ces Royaumes. Si quelques-uns l'ont fait, leurs Rélations n'ont pas été publiées, ou du moins elles ne sont point parvenues à ma connoissance.

Je ne connois rien de suivi sur ces Etats en particulier; si ce n'est quelques lignes dispersées dans les Rélations où l'on traite des Païs voisins, & où l'on parle de ceux-ci par occasion.

CHAPITRE VIII.

DU MOGOL,

Empereur de L'INDOUSTAN.

ON a vu dans le Chapitre de la *Tartarie*, l'origine de *Timur-Bec*, Empereur Tartare de la race de *Gengbiz-Can*, & Fondateur de l'Empire des *Mogols* dans les Indes. Ce Prince, après avoir entamé les Indes par les ravages qu'il fit au *Cabulestan*, tourna ses armes contre la DU MOGOL.

DU MOGOL. la *Perse*, & la *Syrie*, dont il fit la conquête très rapidement, & revint vers la fin du XIV. siecle pour réduire le *Cabulestan*, qui l'avoit cru assez occupé ailleurs pour pouvoir secouer impunément sa domination. Il châtia les rebelles; passa l'*Indus*, vainquit plusieurs petits Souverains entre qui l'*Indoustan* étoit alors partagé, & se vit maitre de *Dely* Capitale des Indes. Ses exploits contre quantité de Souverains Tartares qu'il asservit, ses victoires qui renverserent le Trône de l'orgueilleux *Bajazet* Empereur des Turcs, & tous les détails qui seuls occupent un Ouvrage de quatre volumes, n'ont qu'un rapport fort éloigné avec l'Histoire de l'*Indoustan*. Il mourut en 1405, âgé de soixante-six ans; & laissa ses vastes Etats partagés entre ses enfans. *Miracha* son troisieme fils eut pour sa part de la Succession, l'*Iraque Persienne*, le *Cabulestan* & les *Indes*. C'est à ce Prince que commence l'Empire auquel nous donnons le nom de L'EMPIRE DU GRAND MOGOL, par excellence. Il ne faut pas le confondre avec le *Mogolistan*, patrie des *Mogols* dans la *Tartarie*. Le Païs dont il est ici question, est l'INDOUSTAN soumis à la postérité de *Timur-Bec* & de *Gengbiz Can*, Princes Mogols.

MIRACHA. MIRACHA établit son séjour en *Perse*, & les Indiens s'étant révoltés contre lui, il les soumit. Mais un des Princes des Indiens qu'il avoit pris

1451. prisonnier, le perça d'une fleche l'an 1451.

ABOU-CHAÏD. ABOUÇHAÏD, que l'on croit son fils, lui succeda. Il fut peu de temps après dépossedé par ses Sujets, qui mirent en sa place son frere, second fils de *Miracha*. Mais ils furent bientôt lassés de son gouvernement tyrannique, & rappellerent *Abouchaïd*, qui le fit mourir. Il entreprit ensuite une guerre contre *Ulug-Beg* petit fils de *Timur-Bec*, pour défendre les droits d'*Abdalatif* fils

fils de ce Roi, & réussit dans cette entreprise DU MOGOL.
en prenant la Ville de *Samarcand*, & en y rétablissant *Abdalatif*, qui peu de tems après vainquit son pere *Ulug-Beg*, & le fit mourir. Mais *Abdalatif* périt à son tour, & laissa le Royaume de *Samarcand* à son frere *Abdalla*. *Abouchaïd* étant allé dans l'*Indoustan*, y exerça des violences qui le rendirent odieux. Il marcha ensuite contre *Abdalla*, & étant appuyé par *Usbek-Kan* fils de *Hussein*, que *Timur-Bec* avoit dépouillé de son Royaume, il défit l'Armée d'*Abdalla*, & se rendit maitre du Royaume de *Samarcand*. Mais en même temps il fut dépouillé de celui de *Khorasan* par *Ibrahim-Mirza*. *Abouchaïd* revint pour l'en chasser, mit ses troupes en fuite, & se rendit maitre d'*Herat* Capitale du Royaume. Pendant ce temps-là, *Giougbi* fils d'*Abdalatif* se voulut rendre maitre de *Samarcand*, mais il fut bientôt réduit. Il s'éleva quelque tems après un autre Prince plus brave & plus formidable: ce fut *Usum-Cassan*, Prince de la race des *Turcomans*, qui ayant mis à la raison les autres Princes de la Famille, & pris toutes les Provinces de la *Turcomanie*, devint un ennemi redoutable à *Abouchaïd*. Cet Empereur jaloux de ces conquêtes lui déclara la guerre, & vint l'attaquer avec une Armée considerable. *Usum-Cassan* le laissa entrer dans son Païs, & lui ayant coupé les vivres, l'obligea de s'enfuir, & le fit prisonnier dans sa retraite. Il lui fit trancher la tête l'an 1469, & aveugler ses trois fils, & se 1469.
rendit maitre de toute la *Perse* jusqu'aux Indes. *Usum Cassan* ayant fait la guerre à *Mahomet II*, Empereur des Turcs, fut vaincu dans la *Natolie*; & *Ismaël Sophi*, de la famille d'*Hali* gendre de *Mahomet*, s'empara du Royaume de *Perse*, dont sa postérité jouït encore à présent. Les enfans d'*Abouchaïd*, profitant de la déroute d'*Usum*-

B 7 *sum*-

DU MOGOL. *ſum-Caſſan*, reprirent une partie des Etats de leur pere.

SEC-OMOR. SEC-OMOR, ou SEICK-OMAR, fut celui des enfans d'*Aboucbaïd* qui hérita de ſes principaux Etats. Il regna vingt-quatre ans en paix, & ſe précipita par mégarde du haut d'une terraſſe, l'an 1493.
1493.

BABAR. Son fils BABAR, ou BUBAR, ne fut pas plutôt parvenu à la Couronne qu'il fut attaqué par *Schaïbek-Kan* fils d'*Usbek-Kan*, qui avoit été dépouillé de ſes Etats par *Aboucbaïd*. *Schaïbek-Kan* vint avec une Armée de *Tartares* pour aſſieger *Samarcand*. *Babar*, abandonné de ſes Sujets, s'enfuit dans les Indes, & abandonna à *Schaïbek-Kan* le Royaume de *Samarcand*. Depuis ce temps-là, l'ancien Empire des *Mogols* fut diviſé en deux Monarchies : les *Usbecs* regnerent à *Samarcand*, & BABAR porta aux Indes la domination des *Mogols*. Il ſe rendit maitre de ce Païs, qui juſqu'alors n'avoit point été bien ſoumis aux *Mogols*, & où il y avoit un Prince nommé *Amuvixa*, qui lui en conteſta la Souveraineté, & vint au devant de lui avec une Armée d'*Indiens*. Les *Tartares*, que *Babar* conduiſoit, les chargerent avec tant de vigueur, qu'ils les défirent. *Amuvixa* perdit la vie dans la bataille, & *Babar* après cette victoire entra dans *Dely*, Capitale du Royaume, le ſoumit tout entier à ſa domination, & y regna en paix juſ-
1530. qu'à l'an 1530, qui fut celui de ſa mort.

AMAYUM. Son fils AMAYUM ou HOMAYUM fut traverſé au commencement de ſon Regne par *Chira*, Prince de la race que *Babar* avoit détrônée. Après pluſieurs combats dans la Ville de *Dely*; le parti de *Chira* devint ſupérieur, & *Amayum*
1541. chaſſé ſe retira en *Perſe*. Cette diſgrace lui arriva l'onzieme année de ſon Regne. Pendant la vie de *Chira*, *Amayum* ne ſongea point à rentrer.

trer dans son Royaume ; mais au bout de neuf ans, *Chira* étant mort, il revint avec une Armée de *Persans*, & se remit en possession du Royaume des *Indes*. Il ne vécut que deux ans, neuf mois & quatorze jours, après son rétablissement; & mourut l'an 1552. DU MOGOL. 1550.

AKEBAR OU EKBAR, son fils, augmenta son Empire par ses conquêtes. Il vainquit *Babare* Roi de *Guzuratte*, assisté par les Portugais de *Goa*, & se rendit maitre des Royaumes de *Décan* & de *Cande*; il fit rebâtir la Ville d'*Agra*, pour y établir le Siège de son Royaume; assiegea la Forteresse de *Chitor*, & en enleva par trahison le Prince *Rana*; mais la femme de ce malheureux Prince soutint le siège, & trouva moyen de faire sauver son mari. *Akebar* revint assieger le Château de *Chitor*. *Rana* ayant été tué, la Place se rendit. Il eut ensuite à combattre des Païsans révoltés. Il réduisit son fils *Jehan Guir* qui avoit attenté à sa vie, & l'envoya ensuite contre les *Patanes*, qui s'étoient fait un Etat indépendant entre *Cabul* & les *Tartares*; mais l'entreprise ne réussit pas. *Akebar* se saisit ensuite du Royaume de *Cachemire*; & après avoir établi un puissant Empire, il mourut en l'année 1605. AKEBAR. 1605.

Son fils JEHAN-GUIR hérita de ses Etats, & non pas de sa valeur ni de ses bonnes qualités. Il se laissa gouverner par la Sultane *Nur-Jaham*, & fut arrêté par un de ses Ministres nommé *Mahobet-Cham*. Cependant *Cosrou* fils de *Jehan-Guir* s'empara de l'autorité; mais *Mahobet-Cham* le défit & mit *Jehan-Guir* en liberté. *Cosrou* fut emprisonné, & étranglé dans la prison par ordre de *Chorrom* son frere, qui avoit épousé la fille de *Nur-Jaham*. Mais *Chorrom* ne jouït pas de son crime, & fut renvoyé dans son Gouvernement de *Guzuratte*, où il se ré- JEHAN-GUIR.

volta.

DU MOGOL. volta contre son pere, & mit sur pied une Armée de soixante-mille hommes. *Jehan-Guir* la défit dans trois combats. *Chorrom*, qui s'étoit sauvé, revint quand il fut que son pere étoit absent. Il fut encore vaincu une seconde fois, revint une troisieme à la charge, & fit enfin sa paix avec son pere, qui vêcut le reste de ses jours en repos, & mourut à *Bimber*, l'an 1627. 1627.

CHA-JAHAM. Après sa mort, *Bolaqui* fils de *Cosrou* fut d'abord mis en possession du Royaume. *Chorrom* feignit d'être malade, & ensuite fit courir le bruit de sa mort. On fit demander à *Bolaqui*, que le corps de son oncle fût enterré dans le Sepulcre de ses peres; & sous ce prétexte, *Chorrom* suivit lui-même, étant déguisé, son prétendu cercueil. *Bolaqui* sorti d'*Agra*, pour aller au devant du convoi, fut surpris & eut bien de la peine à se dérober à son concurrent, & à se sauver en Perse. *Chorrom* fut aussi-tôt proclamé Empereur, & prit le nom de CHA-JAHAM. Au commencement de son Regne, il déclara la guerre aux *Portugais*, & assiegea la Ville d'*Ougli* qui se rendit à discrétion. Après cette expédition, ce Monarque se donna tout entier aux plaisirs, & regna tranquillement. Il avoit quatre fils, à qui, suivant la coutume des *Mogols*, il donna des Gouvernemens. *Dara*, qui étoit l'ainé, demeura auprès de lui: la Viceroyauté de *Bengale* fut donnée à *Cha-Chuia*; *Orang-Zeb* fut envoyé à *Decan*, en qualité de Viceroi; & la Viceroyauté de *Guzuratte* fut donnée à *Moradbax* quatrieme fils de *Cha-Jaham*. *Dara*, qui étoit demeuré à la Cour, y devint puissant, & étoit regardé comme l'Héritier présomptif de la Couronne: mais s'étant mal conduit, il s'attira la haine des peuples. Pendant ce temps-là, *Orang-Zeb* se saisit du Royaume

de

de Golconde, & en auroit pris la Capitale, s'il n'eût été arrêté par les ordres de son pere. *Cha-Jaham* étant tombé malade, chacun de ses enfans se prépara à s'emparer de l'Empire, à l'exclusion de ses freres. Le prémier qui se déclara fut *Cha-Chuia*, qui s'avança avec une Armée vers *Dely*, obligea son pere de se retirer à *Agra*, & l'ayant poursuivi, fut vaincu & contraint de se retirer à *Bengale*. D'un autre côté *Moradbax* se révolta aussi contre son pere, & s'avança vers *Dely*. *Orang-Zeb* se joignit à lui avec les troupes de *Mirja-Mula*, Général de l'Armée du Roi de *Golconde*. Quand les deux freres se furent joints, *Orang-Zeb* fit déclarer Empereur son frere *Moradbax*: ils marcherent ensemble à grandes journées vers *Dely*, & défirent l'Armée de *Cha-Jaham* leur pere. *Dara*, à qui son pere avoit résigné l'Empire, vint au-devant d'eux avec une Armée; le combat fut rude, les bataillons de *Moradbax* & d'*Orang-Zeb* auroient été enfoncés: mais *Dara* fut mal servi par son artillerie. Il fit des prodiges de valeur, & des deux Généraux sur lesquels il se reposoit le plus, l'un fut tué, l'autre se déclara pour l'ennemi; & *Dara* se sauva avec peine vers *Agra*, d'où il se rendit à *Dely*. Cependant *Orang-Zeb* & *Moradbax* firent avancer leur Armée victorieuse aux environs d'*Agra*: ils prirent cette Ville; & après s'être rendus maitres de la personne de *Cha Jaham*, ils marcherent contre *Dara*. En chemin *Orang-Zeb* fit arrêter son frere *Moradbax*, se fit déclarer Empereur, & mena toutes ses troupes contre *Dara*, qui de *Labor* se retira dans une Forteresse éloignée, & ensuite dans le Royaume de *Guzuratte*. *Cha-Chuia* averti de tout ce qui s'étoit passé, s'avança vers *Agra*. *Orang-Zeb* revint promtement à la rencontre de son frere *Cha-Chuia*, le mit en fuite,

&

DU MOGOL.

DU MOGOL. & demeura paisible possesseur de l'Empire. *Dara* ayant voulu rassembler de nouvelles forces, fut encore défait, & s'étant retiré en *Perse* fut livré à *Orang-Zeb*, enfermé dans une prison, condamné à mort, & étranglé le 22 du mois 1657. d'Octobre l'an 1657. *Orang-Zeb*, après s'être défait de *Dara*, poursuivit *Cha-Chuia*, qui se retira dans le Royaume d'*Arracan*, où il fut massacré. *Orang-Zeb* trouva encore moyen de s'assurer de *Chacba*, fils ainé de *Dara*; & enfin fit mourir *Moradbax*, & laissa son pere *Cha-Jaham* trainer une vie languissante dans une prison.

ORANG-ZEB. La tranquillité du Regne d'ORANG-ZEB fut troublée par la guerre que lui fit *Sevagi*. Ce rebelle avoit été autrefois Gouverneur d'une Province du Royaume de *Visapour*, & s'étant défait d'*Assel-Cam* Général des Armées de ce Roi, avoit pris le parti d'*Orang-Zeb* alors Gouverneur de *Decàn*, qui lui avoit cédé quelques Places de l'Empire du *Mogol*. Quand *Orang-Zeb* fut parvenu à l'Empire, il voulut enlever ces Places à *Sevagi*. Ce dernier, qui les regardoit comme un domaine qu'il avoit bien acquis par ses services, refusa de les rendre, & n'envisageant que l'ingratitude du *Mogol*, ravagea les terres de l'Empire: il envoya un Détachement qui entra dans le Camp de *Chabest-Cam* Général d'*Orang-Zeb*, y mit la terreur, & dissipa son Armée. *Orang-Zeb* voulant reparer cet échec, leva une nouvelle Armée pour l'opposer à *Sevagi*. Ce Prince ne se croyant pas assez fort pour résister à la puissance du Mogol, vint le trouver afin d'entrer en négociation avec lui; mais voyant qu'on lui vouloit faire un mauvais parti, il se retira & recommença ses hostilités sur les Etats de l'Empereur, prit & saccagea *Suratte*. *Orang-Zeb*, chagrin de cette perte, en tom-

tomba dans une maladie qui dura assez long-tems. Cependant ses enfans firent quelques mouvemens pour parvenir à la Couronne, ou pour rétablir *Cha-Jaham* qui étoit toujours en captivité. *Orang-Zeb* le fit empoisonner, & appaisa par ce parricide tous les troubles de son Royaume. Il réduisit les révoltés soutenus par *Mirsa-Mula*, soutint les efforts du Roi de *Perse*, & mit à la raison *Sevagi* & les autres mécontens. Il dompta le Prince *Rana*, & arrêta les projets de son fils *Akebar*, qui se retira en *Perse*. Il avoit encore trois autres fils, *Cha-Halam*, *Azemdara*, & *Cambax*, qui tous trois aspiroient à l'Empire. *Cha-Halam* étant à la tête des Armées, conquit le Royaume de *Golconde*, & fit ensuite la paix avec *Abdulacen* qui en étoit Roi. D'un autre côté *Orang-Zeb* réduisit le Roi de *Visapour*, & étant devenu jaloux de *Cha-Halam*, il le fit arrêter avec les Princes ses enfans. *Azam-Cha*, l'ainé des deux autres fils du Roi, fut mis à la place de *Cha-Halam*.

Orang-Zeb porta lui-même la guerre dans le Païs de *Golconde*, en assiegea la principale Forteresse, & ayant pensé être tué, il se retira, & laissa le commandement du siège à *Azam-Cha*, qui fit surprendre *Abdulacen* Roi de *Golconde* dans sa Ville, l'envoya à *Orang-Zeb*, qui le fit renfermer pour le reste de ses jours dans une Citadelle. En la personne d'*Abdulacen* finit en 1698 la race des Rois de *Golconde*, qui tiroient leur origine des anciens Empereurs de *Narsingue*. Il ne restoit plus à *Orang-Zeb*, pour être maitre de cet Empire entier, qu'à conquérir les Souverainetés du *Carnate* & des Montagnes possédées par *Sambagi*, & le Païs de *Maduré*. Il envoya son fils *Azam-Cha* avec une Armée dans la Province de *Carnate*, & marcha en personne vers les montagnes. *Sambagi* se défendit vigoureu-

1698.

reu-

 reusement ; mais *Orang-Zeb* le fit prisonnier par la trahison d'un des Officiers de ce Prince, & le fit mourir. *Ram-Raia* frere de *Sambagi* ayant été déclaré Souverain en sa place, soutint la guerre contre *Orang-Zeb*, le défit, & l'obligea de lever le siege de devant *Pamala-guere.* D'un autre côté, *Azam-Cha* prit la Citadelle de *Gingi*, & se rendit maitre de tout le Païs de *Carnate.* Le succès de ce Prince donna de la jalousie à son pere *Orang-Zeb*, qui fit metttre *Cha Halam* en liberté, & lui donna le Commandement de l'Armée contre le Roi de *Perse*, qui lui avoit déclaré la guerre pour retablir *Akebar.* *Azam-Cha* fut fait Viceroi de *Guzuratte*, & les Viceroyautés de *Visapour* & de *Golconde* furent données à *Kambacb*, troisieme fils d'*Orang Zeb.* Ces trois Princes avoient en leur pere un modele, qu'ils ne suivirent que trop bien. Son grand âge leur faisoit connoitre que le Trône alloit bientôt être vacant : chacun d'eux comptoit bien de s'y placer, & ils faisoient chacun de leur côté des préparatifs pour s'en emparer. *Kambacb*, qui, quoique le plus jeune, avoit les deux principaux Gouvernemens, fut le prémier à remuer. *Orang-Zeb* en ayant eu avis, le fit revenir à la Cour. *Azam-Cha* craignant que son frere étant en Cour ne devînt le plus fort, s'y rendit, & y fit un Parti considerable. Enfin *Cha-Halam* qui commandoit dans l'*Indoustan*, & y avoit une Armée considerable pour s'oppofer aux efforts du Roi de *Perse*, après avoir repoussé *Akebar*, se déclara ouvertement. *Orang-Zeb*, à l'extrémité de sa vie, fit par son Testament un partage de ses Etats entre ses enfans. Il laissoit l'*Indoustan* & les Provinces d'au-delà de l'*Indus*, à *Cha-Halam*; les Royaumes de *Decan* & de *Guzuratte*, à *Azam-Cha*; & ceux de *Golconde* & de *Visapour*, à *Kambacb.* La défaillance dans laquelle

quelle il tomba au mois de Fevrier 1707, arma les deux Princes qui étoient à la Cour, *Kambach* & *Azam-Cha*, l'un contre l'autre. Le Roi étant revenu, leur donna ordre à tous deux de se retirer. *Kambach* obéit ; mais *Azam-Cha* resta à la Cour jusqu'à la mort de son pere, qui arriva le 4 du mois de Mars de la même année. Il étoit âgé de plus de cent ans.

DU MOGOL. 1707.

Azam-Cha s'empara de l'Empire & des Trésors de son pere, & se mit à la tête de son Armée. *Cha-Halam* ayant reçu la nouvelle de la mort de son pere, ramassa ses forces, se fit couronner Empereur à *Dely*, & marcha avec une grande Armée contre *Azam-Cha*. Les deux Armées en étant venues aux mains, se battirent avec chaleur ; la nuit les sépara ; & le lendemain *Azam-Cha* ayant recommencé le combat, fut vaincu, & se tua de desespoir. Ainsi CHA-HALAM fut déclaré Empereur des Etats du *Mogol*, & attaqua ensuite son frere *Kambach*, le dépouilla de ses Etats, le fit périr dans un combat, & demeura ainsi maitre de tous les Etats que son pere avoit possédés.

CHA-HALAM.

Le prodigieux nombre de Troupes que l'Empereur entretient toujours à sa solde, le rend, sans comparaison, le plus redoutable Souverain des Indes. On dit d'ordinaire en Europe, que ses Armées sont plus à craindre par la multitude des combattans, que par leur valeur. Mais à dire le vrai, c'est moins le courage qui manque à la Milice du Mogol, que la science de la guerre, & l'adresse à se servir de ses armes. A comparer les Armées de l'Indoustan avec celles d'Europe, on peut dire que celles-là seroient dans un combat beaucoup inférieures aux nôtres. Cependant nulle de ces Nations qui sont au delà de l'*Indus*, n'égale les Sujets des Empereurs Mogols en bra-

Des Armées du Mogol.

DU MOGOL. bravoure. La difcipline même de leurs Armées, auffi bien que l'art de faire la guerre, font encore mieux obfervés chez eux, que chez leurs voifins. C'eft par-là qu'*Akebar* & *Orang-Zeb* ont fi fort étendu les limites de leur Empire, & que celui-ci a fi longtems rempli tout l'Orient de la terreur de fon nom.

Trois Ordres de ces Troupes.

On peut rapporter comme à trois Ordres, toute la Milice de ce grand Empire. Le prémier eft de cette Armée que le Mogol entretient toujours dans fa Capitale, & qui tous les jours monte la garde devant fon Palais. Le fecond eft de ces Soldats qui font répandus dans toutes les Provinces de l'Empire. Le troifieme eft de ces Troupes auxiliaires d'*Indiens*, que les *Rajas*, Vaffaux de l'Empereur, font obligés de fournir au Mogol.

Des Milices de la Garde.

L'Armée qui campe tous les jours aux portes du Palais, foit que la Cour foit à *Dely* ou dans *Agra*, monte au moins à cinquante-mille hommes de Cavalerie, fans compter cette prodigieufe multitude d'Infanterie dont les deux Capitales font pleines. Auffi, lorfque l'Empereur fort en campagne, les deux Villes ne font plus guere que comme deux Camps déferts, qu'une groffe Armée auroit abandonnés. Tout fuit la Cour; & fi l'on en excepte le quartier des *Banianes*, c'eft-à-dire des gros Négocians, le refte paroît dépeuplé. Un nombre prodigieux de Vivandiers, de Porte-faix, d'Efclaves, & de petits Marchands de toutes les fortes, marche à la queue des Armées, pour leur rendre les mêmes fervices que dans les Villes. Au refte, cette Milice de la Garde n'eft pas toute fur le même pied. Les quatre-mille *Efclaves de l'Empereur*, c'eft ainfi qu'on les appelle, pour marquer leur dévouement à la perfonne du Prince, compofent le Corps le plus confiderable parmi les

les Troupes du Mogol. Leur Chef, qu'on nomme le *Daroga*, eſt un Officier de conſideration, à qui l'on confie ſouvent le Commandement des Armées. On marque au front tous les Soldats qu'on veut bien admettre dans une Troupe ſi diſtinguée. C'eſt delà qu'on tire les *Manſebdars*, ou les Officiers ſubalternes, pour les faire monter par dégrés juſqu'au rang des *Omrbas* de guerre; Titre qui répond aſſez à celui de nos Officiers-Généraux. DU MOGOL.

Les *Gardes* de la *Maſſe d'or*, de la *Maſſe d'argent*, & de la *Maſſe de fer*, compoſent auſſi trois Compagnies différentes, dont les Soldats ſont marqués diverſement au front. Leur paye eſt plus groſſe, & la conſideration qu'on a pour eux eſt plus grande, à proportion du métail dont leurs Maſſes ſont revêtues. Tous ces Corps ſont remplis de Soldats choiſis, que la valeur a rendus dignes d'y entrer. Il faut néceſſairement avoir ſervi dans quelqu'une de ces Troupes, & s'y être diſtingué, pour parvenir aux Dignités de l'Etat. Dans les Armées du Mogol, la naiſſance ne donne point de rang, le mérite ſeul y regle la prééminence. Souvent même le fils d'un *Omrba* du prémier ordre ſe voit confondu dans les derniers dégrés de la Milice. Auſſi l'on ne reconnoit point d'autre Nobleſſe parmi les Mahometans des Indes, que celle de quelques deſcendans de *Mahomet*, qui ſont toujours reſpectés dans tous les lieux où l'on obſerve l'Alcoran.

Milices des Royaumes.

Pour connoitre la multitude de Soldats que le Mogol entretient hors de ſa Cour, il eſt à propos de faire le dénombrement des Royaumes qui compoſent le grand Empire du Mogol. Si l'on en croit les Hiſtoriens du Païs, on en compte juſqu'à cinquante-quatre dans la vaſte étendue des terres qui obéiſſent à l'Empereur d'aujour-

DU MOGOL. jourdhui. Nous nous contenterons ici de suivre une distribution moins détaillée, & telle qu'on la fait d'ordinaire en Europe. Nous réduirons donc tant de Royaumes compris dans l'enceinte du Mogol, environ à vingt ; car les autres, à vrai dire, ne sont présentement que de grandes Provinces, dépendantes de quelqu'un des Royaumes dont nous allons parler.

Détail de ces Royaumes par rapport aux Milices.

Le Royaume de *Dely*, situé au centre de l'Empire, a pour Capitale une Ville du même nom. Souvent elle est la demeure des Empereurs Mogols. Lorsque la Cour y réside, on peut assurer que l'Empereur y entretient à sa solde, même en tems de paix, près de deux-cens-mille hommes. Pour le Royaume d'*Agra*, lorsqu'à son tour sa Capitale est habitée par l'Empereur, il contient aussi le même nombre de Soldats. Mais lorsque la Cour en est absente, on y laisse d'ordinaire en garnison quinze-mille hommes de Cavalerie, & le double d'Infanterie. C'est une règle qu'il faut observer ici, dans le dénombrement des Troupes du Mogol : toujours les gens de pied, à tout compter, y sont au double des gens de cheval. Ainsi nous ne parlerons que de la Cavalerie, l'esprit suppléera l'Infanterie. Deux raisons obligent les Mogols à tenir toujours dans *Agra* une petite Armée sur pied. La prémiere, c'est qu'on y conserve en tout temps le Trésor de l'Empire. La seconde, c'est qu'on y est presque toujours en guerre avec les Païsans de la Contrée, gens intraitables & belliqueux, qu'on n'a point encore soumis depuis la conquête de l'*Indoustan*.

La Cour fait aussi quelquefois sa résidence dans le Royaume de *Labor*. Lorsqu'elle est ailleurs, l'Empereur y paye toujours douze-mille hommes de Cavalerie, & de l'Infanterie à proportion. Au Royaume d'*Asmir*, on compte six-mille

mille Cavaliers de garnison, & dix-mille dans le Royaume de *Guzuratte*. On entretient dans celui de *Malua* sept-mille chevaux, & tout autant dans le Royaume de *Patana*. Six autres mille gardent le Royaume de *Multan*. A l'égard du Royaume de *Cabul*, l'Armée qui le défend est toujours très nombreuse. L'Ennemi le plus formidable qu'ait le Mogol, c'est sans doute le *Persan*. Pour l'empêcher donc de porter ses conquêtes au-delà de *Candahar*, aussi-bien que pour arrêter les courses des Tartares, & pour contenir les *Patanes* dans le devoir, les Mogols entretiennent dans ce Royaume; inculte d'ailleurs & d'un très médiocre revenu, une Armée de soixante-mille chevaux. Les Royaumes de *Tata*, de *Bacar*, d'*Urecba* & de *Cachemire*, n'ont guère que chacun quatre-mille chevaux de garnison. On en compte huit-mille dans le Royaume de *Decan*, sept-mille dans celui de *Barar*, six-mille au Royaume de *Brampour*, cinq-mille dans celui de *Baglana*, quatre-mille pour la défense de celui de *Ragemal*, & six-mille pour la sûreté du Royaume de *Nandé*. DU MOGOL.

Les Royaumes de *Bengale*, d'*Ugen*, de *Visapour* & de *Golconde*, ont de plus fortes garnisons. *Bengale*, qui confine d'un côté avec cette partie des Indes qui est située au-delà du *Gange*, & de l'autre au Royaume d'*Arracan* & à la Ville de *Chatigan*, aussi bien qu'à quelques autres Colonies *Portugaises*, a besoin d'un plus grand nombre de Soldats pour sa défense. Aussi l'on y entretient en tout temps une Armée de quarante-mille chevaux. *Ugen*, quoique situé assez avant dans les Terres de l'Empire, se trouve enclavé au milieu des Terres des plus puissans *Rajas*: pour la sureté de ce Royaume, on y entretient toujours une Armée raisonnable, & capable d'arrêter les entreprises des Princes Indiens; la garni-

DU MOGOL. ſon n'y eſt jamais moins forte que de quinze-mille chevaux. Le *Viſapour* a auſſi une forte Armée, à proportion des autres conquêtes. Il ne faut pas moins que vingt-mille chevaux pour conſerver le Royaume de *Golconde*, où ſont les Mines de Diamans; & une autre Armée, dans le Royaume de *Carnate*, eſt néceſſaire pour tenir dans un reſpect continuel quantité de petits Rois des environs, qui ne ſont plus que les Fermiers & les Receveurs du Mogol dans leurs propres Etats.

Il eſt certain que ce nombre infini de Soldats & d'Officiers, qui ne vivent qus de la ſolde du Prince, aſſure en partie la tranquillité de l'Etat, & la détruit en partie. Tandis que le Souverain conſerve aſſez d'autorité ſur les Vicerois, & aſſez d'empire ſur ſes Troupes, pour les rendre fideles, nul ſoulevement des Peuples n'eſt à craindre. Mais lorſque des Princes du Sang Mogol, révoltés contre leur véritable Maitre, ont une fois pris les armes, ils trouvent ſouvent, dans la Milice de leur Souverain, dequoi lui faire la guerre. C'eſt ainſi qu'*Orang-Zeb* s'éleva ſur le Trône, & qu'en ménageant l'affection des principaux Officiers de l'Empire & des Gouverneurs de Provinces, il vit tourner en ſa faveur toutes les forces que ſon pere entretenoit pour ſa défenſe. C'eſt néanmoins par une Providence particuliere de Dieu, que les Mogols ont préféré ce genre de Gouvernement à tout autre. Comme ils ſont les propriétaires de toutes les terres de leur Empire, il étoit à propos, ſans doute, qu'ils fiſſent ſubſiſter de leurs revenus une bonne partie de leurs Sujets.

Des Troupes Auxiliaires. Les Troupes auxiliaires que les *Rajas*, Vaſſaux de l'Empire, ſont obligés de fournir au Mogol, augmentent encore ſes forces. Il eſt vrai qu'on s'en ſert ſouvent dans les guerres, moins

par

par néceſſité que par grandeur. C'eſt un tribut **DU MOGOL.**
qu'il eſt toujours honorable d'exiger; & l'on s'aſſure de la fidelité des Tributaires, par leurs Troupes qu'on retient à ſon ſervice. On compte dans l'*Indouſtan* juſqu'à quatre vingt-quatre de ces Princes Indiens, qui conſervent encore une eſpece de Souveraineté dans leur ancien Païs. Cependant on peut dire que la plupart d'entre eux ne ſont diſtingués des *Omrbas* à la Cour du Mogol, que par les mépris du Prince, & par les mauvais traitemens des grands Officiers du *Mahal.* Il eſt vrai que les *Rajas* ont des terres en propre, & que leur poſtérite hérite de leur dépouille. C'eſt preſque le ſeul avantage que la Souveraineté leur donne ſur les *Omrbas* Mahometans, qui tous ſont des gens de fortune, dont les enfans retournent ſouvent dans le néant, d'ou le mérite, ou la faveur, avoit tiré leurs peres. A l'égard de ces *Rajas* Idolâtres, quelques-uns d'eux conſervent encore une ombre de grandeur, même en la préſence du Mogol. Trois ſur-tout, dont les Etats ſont également peuplés, riches, & inabordables, font leur cour à l'Empereur avec dignité.

Le Rana. Le prémier, qui prétend tirer ſon origine de *Porus*, & qui ſe fait appeller *le Fils de celui qui ſe ſauva du Déluge* (comme ſi c'étoit un titre de Nobleſſe qui le diſtinguât des autres hommes)! eſt Souverain du Royaume de SEDUSSIE'. Sa Capitale eſt *Uſepour.* Tous les Princes de ce grand Etat prennent, de pere en fils, le nom de *Rana*, qui veut dire, *l'Homme de bonne mine.* Il a toujours ſur pied cinquante-mille chevaux, & deux-cens-mille d'Infanterie. C'eſt le ſeul des Princes Indiens qui ait conſervé le droit de marcher ſous le paraſol, honneur qui n'eſt reſervé qu'au ſeul Monarque de l'*Indouſtan.*

Le Raja de Rator. Le *Raja* de RATOR égale celui de *Seduſſié* en

 ri-

DU MOGOL. richeſſes & en puiſſance. Il gouverne neuf Provinces avec Souveraineté. Son nom étoit *Jacont-Sing*, c'eſt-à-dire, *le Maitre Lion*, lorſqu'*Orang-Zeb* monta ſur le Trône. Comme il peut mettre ſur pied une auſſi groſſe Armée que *Rana*, on a pour lui à la Cour des Mogols une égale conſideration, que pour le deſcendant de *Porus*. Un jour *Cha-Jaham*, dit-on, menaça *Jacont-Sing* de *rendre une viſite à ſes Etats*, c'étoit ainſi qu'il s'exprimoit. L'Indien répondit fierement au Mogol, *que le lendemain il lui donneroit un ſpectacle capable de lui épargner le voyage.* En effet, c'étoit le tour du *Raja* de monter la garde à la porte du Palais. Il rangea donc vingt-mille hommes de ſa Cavalerie ſur les bords du fleuve, & pria l'Empereur de contempler la Milice de ſes Etats du haut d'un balcon. *Cha-Jaham* fut ſurpris de voir les armes luiſantes, & la mine guerriere de ces braves *Rageputtes*. *Seigneur*, dit alors le *Raja* au Mogol, *tu as vu ſans frayeur, des fenêtres de ton Palais, la bonne contenance de mes Indiens ; tu ne la verrois peut-être pas ſans péril, ſi tu prétendois faire violence à leur liberté.* Le *Raja* fut applaudi, & reçut un préſent.

Le Raja de Chagué.

Le troiſieme Souverain qu'on reſpecte dans la Cour Mogole, peut mettre en campagne quarante-mille hommes de Cavalerie. Son Etat s'appelle CHAGUÉ, & ſa Capitale *Amber*. Au temps des guerres d'*Orang-Zeb*, le Prince qui y regnoit étoit ce fameux *Ja Sing*, dont l'Hiſtoire a tant parlé. Outre ces principaux *Rajas*, on pourroit en compter plus de trente dont les forces ne ſont pas mépriſables. Quatre, entre autres, entretiennent à leur ſolde plus de vingt-cinq-mille hommes de Cavalerie. Tous ces Princes, dans les beſoins de l'Etat, joignent leurs Troupes à celles du Mogol ; ils les commandent en per-

personne, ils font payer à leurs *Rageputtes* la même solde qu'on donne aux Soldats de l'Empire; enfin ils reçoivent eux-mêmes des appointemens égaux à ceux du prémier Général Mahometan. DU MOGOL.

De si grosses Troupes auxiliaires, & de si formidables Armées répandues dans tout l'*Indoustan*, procurent d'ordinaire de la sûreté aux Frontieres, & sur-tout de la paix au centre de l'Empire. Il n'y a point de si petite Bourgade, qui n'ait au moins deux Cavaliers & quatre Fantassins. Ce sont les Espions de la Cour, qui sont obligés de rendre compte de tout ce qu'ils voyent. Sur le pied de leurs délations, on envoye des ordres en Province.

Des Chevaux du Mogol.

Les Ecuries de l'Empereur répondent au nombre de ses Soldats. Elles sont peuplées d'une multitude prodigieuse de Chevaux & d'Eléphans. Ses chevaux, dit-on, montent, à-peu près à douze-mille. Il est vrai qu'on n'en choisit guère que vingt ou trente pour la personne du Prince; le reste est pour la pompe, ou destiné à faire des présens. C'est l'usage de l'Empereur, de donner un habit & un cheval à tous ceux dont il a reçu le plus léger service. On fait venir tous ces chevaux de la Perse, de l'Arabie, & sur-tout de Tartarie. Ceux qu'on éleve aux Indes, outre qu'ils sont rétifs & ombrageux, sont mous & sans vigueur. Il en vient donc tous les ans plus de cent-mille de *Balk*, de *Bocbara* & de *Cabul*. C'est un profit considerable pour les Douanes de l'Empire. Au passage de l'*Indus*, on fait payer vingt-cinq pour cent de leur valeur. Les meilleurs sont séparés pour le service du Prince; le reste se vend à ceux qui, par leur emploi, sont obligés de monter la Cavalerie. La nourriture des chevaux n'est pas semblable, aux Indes, à celle qu'on leur donne en Europe. Dans

DU MOGOL. un terroir sec & brulé par les ardeurs du Soleil, on ne recueille guère de fourrage que sur le bord des rivieres. On y supplée par des pâtes qu'on assaisonne. Le matin, on mêle du pain avec du beurre & du sucre; c'est pour le déjeûner des chevaux. Le soir, on prépare du ris au lait, où l'on jette du poivre & de l'anis; c'est pour leur souper. Tous les chevaux de l'Empereur retiennent le nom qu'il leur a imposé. L'un s'appelle *Rad-Baftar*, c'est-à-dire, *l'agilité du Vent*; l'autre *Chaa-Passand*, c'est-à-dire, le *Favori du Prince*.

Des Eléphans. Les Eléphans de l'Empereur sont encore une des forces de son Armée, & un ornement de son Palais. Il en nourrit jusqu'à cinq-cens, sous de grands porches bâtis exprès. Le Mogol leur donne à tous des noms pleins de majesté, & qui conviennent à ces grands animaux. *Memumbabarecq* est le nom d'un Eléphant; il veut dire, *celui qui marche posément*. *Dul-Singar* en est un autre, & signifie, *la terreur des Armées*. Les harnois de ces Eléphans sont d'une magnificence qui étonne, sur-tout celui que monte l'Empereur, a sur le dos un Trône tout éclatant d'or & de pierres précieuses. Les autres sont couverts de plaques d'or & d'argent, de housses en broderie d'or, de campanes & de franges d'or. Il semble que le Mogol ait pris plaisir d'épuiser sa magnificence à parer ces superbes animaux. Aussi ce sont ses carosses & ses voitures les plus ordinaires. L'Eléphant du Trône, qu'on appelle *Orang-Gas*, c'est-à-dire, *le Capitaine des Eléphans*, a toujours un gros train à sa suite, & grand nombre d'Officiers à son service. Il ne marche jamais qu'il ne soit précédé de timbales & de trompettes, & qu'on ne porte devant lui des bannieres. Il a triple paye pour sa dépense. La nourriture de chaque Eléphant

phant eſt comptée par jour, ſur le pied de vingt-cinq *Roupies*, c'eſt-à-dire, de trente-deux à trente-trois livres de notre monnoye. On entretient encore dix Valets pour avoir ſoin de chaque Eléphant, & pour le ſervir. Deux, qu'on appelle *Cornaques*, ont ſoin de l'exercer, de le conduire & de le gouverner; deux autres lui attachent ſes chaines; deux lui fourniſſent ſon vin, & l'eau qu'on lui fait boire; deux portent la lance devant lui, & font écarter le peuple; deux allument des feux d'artifice à ſes yeux, pour l'y accoutumer; un eſt gagé pour ôter ſa litiere, & pour en fournir de nouvelle; un autre enfin pour chaſſer les mouches qui l'importunent, & pour le rafraichir en lui verſant par intervalles de l'eau ſur le corps. Ces Eléphans ſont également dreſſés pour la chaſſe, & pour le combat. Ils attaquent les Lions & les Tigres, & c'eſt par-là qu'ils s'accoutument au carnage. Surtout le manège qu'on leur fait faire pour enfoncer les portes des Villes, a quelque choſe de fort militaire.

DU MOGOL.

Des armes de l'Armée Mogole.

Il n'y a point d'Arſenaux aux Indes: chaque Conducteur de Troupe eſt obligé de fournir des armes à ſes Soldats. On voit dans les Armées un mélange de mouſquets, d'arcs, d'épées, de cimeterres & de lances. Souvent même la maniere de s'armer n'eſt pas égale dans chaque Corps. L'un combat avec l'arc & la fleche, au côté d'un Camarade armé du mouſquet ou de la lance. C'eſt un deſordre qu'*Orang-Zeb* a commencé un peu de réformer. Pour l'Arſenal particulier de l'Empereur, on peut dire que rien n'eſt plus magnifique. Ses javelines, ſes carquois, & ſur-tout ſes ſabres, y ſont rangés par ordre. Tout y éclate de pierreries. Il donne des noms à ſes armes, comme à tout le reſte. Un de ſes cimiterres s'appelle *Alam-*

DU MOGOL. *Guir*, c'est-à-dire *le Conquérant de la Terre*; & un autre *Fate-Alam*, qui signifie *le Vainqueur du Monde*. Tous les vendredis au matin, le Mogol fait sa priere dans son Arsenal. Il demande à Dieu, qu'*avec ses sabres, il puisse remporter des victoires, & faire respecter le nom de l'Eternel à ses Ennemis*.

De l'Artillerie. L'Artillerie de l'Empereur est nombreuse, & les pieces de canon qu'il employe dans ses Armées, sont pour la plupart plus anciennes qu'aucune de celles que nous avons en Europe. Certainement, le Canon & la Poudre étoient connus aux Indes, longtems avant que *Timur-Bec* en fît la Conquête. On prétend que les *Chinois*, qui, dit-on, en sont les Inventeurs, en avoient fondu des pieces à *Dely*, dans le temps qu'ils en étoient les maitres. C'est une tradition du Païs. On a donné des noms à chaque piece d'Artillerie, selon la coutume de l'Empire. Un de ces canons s'appelle *Orang-Var*, c'est-à-dire, *la force du Trône*; & un autre, *Bargiscan*, qui signifie, *celui qui rompt les boulevarts*. Les Canonniers de l'Empire étoient presque tous Européens, sous les Empereurs qui ont précédé *Orang-Zeb*. Le zèle que le Mogol avoit pour l'Alcoran, l'engagea à n'admettre plus à son service que des Mahometans. On ne voit plus guère de *Franguis* à la Cour, que des Médecins ou des Orfevres. Tout le reste a quitté un Païs, où la liberté de la Religion n'étoit plus comme autrefois. L'Empereur n'a que trop appris à se passer des Canonniers, & généralement parlant, de tous nos Ouvriers d'Europe.

Magnificence de l'Empereur. La description, que nous avons faite des Forces & des Armées du Mogol, suffit pour donner une haute idée d'un si grand Monarque. C'est surtout dans ses Voyages & dans ses Chasses extraor-

ordinaires, qu'il étale aux yeux le plus beau ſpec- DU MOGOL.
tacle de ſa magnificence. Il ſe fait ſuivre de toutes ſes Armées. On porte à ſa ſuite un Palais, qui ne cède point en grandeur à ceux qu'il a dans ſes Capitales. On l'érige tous les jours au milieu du Camp, composé des magnifiques Tentes que les Seigneurs de ſa Cour font dreſſer. Cet appareil effraye toujours les Nations voiſines ; & il eſt preſque ſûr de vaincre, lorſqu'il prend les armes contre les Peuples Indiens.

Ses richeſſes.

On conçoit aſſez, qu'une Cour ſi magnifique ne peut ſubſiſter, & que de ſi nombreuſes Armées ne peuvent s'entretenir, que par d'immenſes revenus. A parler en général, on eſt convaincu en Europe des richeſſes du Mogol; & peut-être même que l'éloignement du Païs, & les Rélations fabuleuſes qu'on en a faites, les ont groſſies dans nos imaginations. Pour en donner une idée juſte, nous inſiſterons ſur trois choſes. Prémierement, ſur la fertilité de l'*Indouſtan*, & ſur l'abondante recolte qu'on y fait. Secondement, ſur les richeſſes que le Commerce y tranſporte de l'Europe, de l'Afrique & de l'Aſie. Troiſiemement, ſur les Tributs que l'Empereur exige de ſon Peuple.

Ses Domaines.

On ſait que l'étendue du Domaine Impérial égale l'étendue des terres de l'Empire. Le Mogol eſt le ſeul Propriétaire de tous les fonds de la Souveraineté, & l'unique héritier de ſes Sujets. Ainſi, pour connoitre ſes richeſſes, il faut connoitre les fruits qu'on recueille ſur ſes terres. Alors on jugera, autant qu'on le peut, des revenus du Souverain, par l'abondance de l'*Indouſtan*. Pour cela nous parcourrons les principaux Royaumes de ce vaſte Empire, nous marquerons leur ſituation, ce qu'ils produiſent, & le Commerce qu'on y fait.

Détail de ſes Royaumes.

Le Royaume de DELY tient le prémier rang

DU MOGOL. mes par rapport aux productions.

aux Indes. Sa Capitale eſt ſituée par les trente-un dégrés quarante-cinq minutes de latitude, & les cent-vingt-trois de longitude. C'eſt un terroir fertile en Grains, & qui paroît plus cultivé que celui des Provinces éloignées.

Le Royaume d'AGRA, dont la Capitale du même nom eſt placée au vingt-neuvieme dégré vingt minutes de latitude, & au cent-vingt-troiſieme de longitude, eſt moins abondant que celui de *Dely* en Ris & en Froment. En récompenſe, on y recueille de l'Indigo, & les ouvrages qu'on y fabrique y entretiennent un gros Commerce. Les Toiles blanches, les Etoffes de ſoye, les Toiles d'or & d'argent, qu'on employe ſur-tout pour les turbans, auſſi-bien que les Dentelles qu'on y travaille, rendent *Agra* un des Païs les plus opulens des Indes.

Le Royaume de PAINGIAB a la Ville de *Lahor* pour Capitale. Elle eſt ſituée par les trente-trois dégrés de latitude, & les cent-dix neuf dégrés quarante minutes de longitude. On y fait des Toiles fines, des Pieces de ſoye de toutes les couleurs, des ouvrages de Broderie, des Tapis plains, des Tapis à fleurs, & de groſſes Etoffes de laine. C'eſt delà qu'on tire ce Sel de roche, qu'on tranſporte dans tout l'Empire.

La Ville d'ASMIR donne ſon nom à un Royaume. Se ſituation eſt par les trente dégrés de latitude, & les cent-vingt & demi de longitude. Le Païs eſt abondant en Grains & en Pâturages.

Le Royaume de GUZURATTE ne cède en richeſſe à aucun autre de l'Empire. Sa Capitale, nommée *Amadabat*, eſt par les vingt-trois dégrés de latitude, & les cent-ſeize dégrés trente minutes de longitude. L'abondance des Grains qu'on y recueille, & les Marchandiſes précieuſes qu'on y fabrique, donnent beaucoup de ré-

pu-

putation à ce Royaume. On en transporte des Toiles d'or & d'argent, & des Etoffes de soye. On y travaille en Orfevrerie, & en Joyaux de toutes les sortes. DU MOGOL.

MALUA est la Capitale d'un Royaume qui porte le même nom. Elle est au vingt-sixieme dégré de latitude, & au cent-troisieme dégré cinquante minutes de longitude. Le Païs est fertile en Grains, & abondant en Toiles blanches & en Toiles de couleur.

Le Royaume de BEAR, a la Ville de *Patna* pour sa Capitale. Cette Ville est située par les vingt-cinq dégrés trente minutes de latitude, & par les cent-trente-deux dégrés de longitude. On y trouve du Salpetre, dont on charge des Vaisseaux pour l'Europe; & l'on y fait une espece de Poterie d'une odeur agréable, & presque aussi mince que du papier. On s'en sert dans le Serrail du Mogol, & dans les Palais des Princes.

Le MULTAN, dont la Ville principale se trouve par les trente-trois dégrés quarante minutes de latitude, & par les cent-quinze dégrés vingt minutes de longitude, ne fournit guère au Commerce que quelques Chevaux, & des Chameaux sans poil.

Le CABULESTAN, plus abondant en paturages, produit d'assez bons Chevaux, & des Chameaux à poil. *Cabul* sa Capitale est située par les trente-six dégrés vingt minutes de latitude, & les cent-treize dégrés cinquante minutes de longitude.

Les Royaumes de TATA & de BACAR, que nous confondons en un, à cause de leur proximité & de leur petitesse, sont également riches en excellent Blé & en Bétail. La Capitale du dernier de ces Royaumes est placée par les vingt-

DU MOGOL. huit dégrés trente minutes de latitude, & par les cent-douze dégrés vingt-cinq minutes de longitude.

URECHA eſt le nom d'un Royaume, & d'une aſſez bonne Ville, ſituée par les vingt dégrés vingt-minutes de latitude, & les cent-vingt-cinq dégrés vingt minutes de longitude. Le terroir en eſt fertile en Ris.

La Ville de *Banares* eſt ſituée au Royaume d'ILLAVAS, par les vingt-neuf dégrés vingt-cinq minutes de latitude, & les cent-vingt-neuf dégrés quinze minutes de longitude. Les Légumes, & généralement toute ſorte de Grains, y croiſſent en abondance. Les Etoffes de ſoye, les Toiles d'or & d'argent, les magnifiques Turbans, les belles Ceintures, & les vêtemens légers pour les femmes du Serrail, qu'on y fait, rendent la Contrée une des plus riches de toutes les Indes.

Orangabat eſt la Capitale du Royaume de DECAN. L'Empereur *Orang-Zeb* l'a bâtie à dix-neuf dégrés vingt-cinq minutes de latitude, & à cent-vingt dégrés vingt-cinq minutes de longitude. On y fait des Etoffes de ſoye, & de belles Toiles blanches.

Un des plus abondans Royaumes de l'Indouſtan eſt celui de BARAR. On y recueille du Blé, du Ris, & l'on y ſeme des Légumes. C'eſt-là que le Pavot, dont on tire l'*Opium*, abonde. Les Cannes de ſucre y croiſſent preſque ſans culture. La Capitale d'un Royaume ſi fertile eſt par les vingt-trois dégrés de latitude, & par les cent-vingt-cinq dégrés quarante minutes de longitude.

Le terroir du Royaume de BRAMPOUR eſt fertile en Grains; & ſa Capitale, qui porte le même nom, eſt placée par les vingt-trois dégrés de latitude, & les cent-vingt-trois dégrés trente minutes de longitude.

BA-

BAGLANE & NANDE', deux Royaumes fameux par les Toiles blanches & les Toiles peintes, portent les mêmes noms que leurs Capitales. La prémiere est située par les dix-neuf dégrés de latitude, & les cent-dix-huit de longitude; la seconde par les vingt-sept dégrés de latitude, & les cent-vingt-quatre dégrés vingt minutes de longitude. DU MOGOL.

BENGALE est, de tous les Royaumes du Mogol, le plus connu en France. Les richesses prodigieuses qu'on en transporte toutes les années en Europe, sont une marque de sa fécondité. On peut dire qu'il ne cède en rien à l'Egypte, & qu'il la surpasse même par la recolte de ses Soyes, de ses Cotons, de son Sucre & de son Indigo. Tout y abonde, les Fruits, les Légumes, les Grains, les Toiles fines, les Etoffes d'or & de soye. *Daca* sa Capitale est par les vingt-trois dégrés trente minutes de latitude, & les cent-trente-trois dégrés quarante minutes de longitude.

Le Royaume d'UGEN ne produit que des Grains & du Sel. Sa Capitale, qui porte le même nom, Ville fort ancienne, est par les vingt-huit dégrés vingt-cinq minutes de latitude, & les cent-vingt-deux dégrés trente minutes de longitude.

Les Toiles fines du Royaume de RAGEMAL sont estimées, & le Ris y croît en abondance. La Capitale est par les vingt-quatre dégrés vingt minutes de latitude, & les cent-trente-deux de longitude.

Les Royaumes de VISAPOUR & de GOLCONDE sont de nouvelles terres, ajoutées par *Orang Zeb* à l'Empire des Mogols. La Mine de Diamans est de la dépendance de ce dernier Royaume. C'est une source de richesses pour le Conquérant. Les Toiles peintes & les Toiles blan-

 blanches qu'on y fait, le Fer qui y abonde, les Bézoars qui s'y trouvent, augmentent le prix d'une si belle conquête. La Capitale de *Visapour* est située à dix-sept dégrés vingt-cinq minutes de latitude, & cent-dix-huit dégrés cinquante minutes de longitude. On place d'ordinaire *Baganagar*, la principale Ville de *Golconde*, par les dix-neuf dégrés quarante minutes de latitude, & par les cent-vingt-quatre dégrés quarante minutes de longitude.

Le dénombrement de tant de Royaumes, dont les terres appartiennent toutes au Souverain, doit donner quelque idée de son opulence. Il est vrai qu'il ne faut pas mesurer les revenus qu'on tire des terres de l'Indoustan, sur le pied de ce qu'elles produiroient en France. On voit aux Indes de grands Païs incapables de culture. On en trouve d'autres dont le sol seroit fertile, mais que les habitans négligent. On ne s'applique pas dans l'Indoustan à faire valoir son propre domaine. C'est un inconvénient qui suit naturellement du Despotisme, que les Mogols ont établi dans les lieux de leurs conquêtes. Pour y remédier en quelque sorte, *Akebar*, qui fut le Réformateur des Finances de son Empire, ne paya plus en argent les Vicerois & les Gouverneurs. Il leur abandonna quelques terres de leurs départemens, à faire cultiver pour leur compte. Il exigea d'eux une certaine somme pour le reste des terres de leur district. Elle fut plus ou moins forte, selon que leurs Provinces étoient plus ou moins fertiles. Ces Gouverneurs, qui ne sont à proprement parler que les Fermiers de l'Empire, afferment à leur tour ces mêmes terres à d'autres. La difficulté est de trouver à la Campagne des Laboureurs, qui veuillent se charger du grand travail de cultiver les terres, toujours sans profit, & seulement pour leur nourriture.

ture. C'eſt donc avec violence qu'on conduit DU MOGOL. les Païſans à l'ouvrage. Delà leurs révoltes, & leurs fuites dans les terres des *Rajas* Indiens, qui les traitent avec un peu plus d'humanité. C'eſt ainſi que les terres du Mogol ſe dépeuplent inſenſiblement, & qu'elles reſtent en friche.

L'Or & l'Argent, que le Commerce apporte dans l'Indouſtan, réparent bien le défaut de la culture, & augmentent infiniment les richeſſes du Souverain. Si l'on en croit Mr. *Bernier*, qui n'a point le vice des Voyageurs, & qui n'exagere point les avantages de l'Empire où il a vêcu, l'Indouſtan eſt un abîme de tous les tréſors, qu'on tranſporte de l'*Amérique* au reſte du Monde. Tout l'argent du *Mexique*, dit-il, & tout l'or du *Pérou*, après avoir circulé quelque temps, en Europe & en Aſie, vient aboutir enfin dans l'Empire du *Mogol*, pour n'en plus ſortir. On ſait, continue-t-il, qu'une partie s'en tranſporte en Turquie, pour payer les marchandiſes qu'on en tire. De la *Turquie*, l'argent paſſe dans la *Perſe* par *Smyrne*, pour les ſoyes qu'on y va prendre. De la *Perſe*, il entre dans l'*Indouſtan* par le commerce de *Moka*, de *Babelmandel*, de *Baſſora*, & de *Bander-Abaſſi*. D'ailleurs il en vient immédiatement d'Europe, aux Indes, ſur-tout par le Commerce des *Hollandois*, & des *Portugais*. Preſque tout l'argent que les prémiers tirent du *Japon*, reſte ſur les terres du *Mogol*. On trouve ſon compte à en rapporter des marchandiſes, & à y laiſſer ſon argent. Il eſt vrai que l'*Indouſtan*, tout fertile qu'il eſt, tire quelques denrées des autres Nations d'Europe & d'Aſie. On y tranſporte du Cuivre, qu'on prend au *Japon*; du Plomb, qui vient d'*Angleterre*; de la Canelle, de la Muſcade, & des Eléphans, qu'on y fait venir

DU MOGOL. venir de *Ceylan*; des Chevaux qu'on y tranfporte d'*Arabie*, ou qu'on y conduit de *Perfe* & de *Tartarie*. Mais d'ordinaire les Négocians fe payent en marchandifes, dont ils chargent aux *Indes* les Vaiffeaux, fur lefquels ils ont apporté leurs denrées. Ainfi la plus grande partie de l'or & de l'argent du Monde, trouve mille voyes pour entrer dans l'*Indouftan*, & n'a prefque aucune iffue pour en fortir.

La réflexion de Mr. *Bernier* mérite attention. Malgré cette multitude prefque infinie d'or & d'argent, qu'on voit entrer au *Mogol*, & qui n'en fort point, il eft étonnant, dit-il, de n'y en trouver pas plus qu'ailleurs dans les mains des Particuliers. On ne peut difconvenir que les Toiles, & les Brocards d'or & d'argent qu'on y fabrique fans ceffe, que les ouvrages d'Orfevrerie, & fur-tout que les Dorures n'y confument une affez grande quantité d'efpeces; mais après tout, il faut avoir recours à d'autres raifons. Il eft vrai encore, que les *Indiens* ont une créance fuperftitieufe, qui les engage à enfouir leurs tréfors, & à faire difparoître l'argent qu'ils ont amaffé. Ils s'imaginent qu'après la mort, leurs ames pourront peut-être paffer dans le corps de quelque autre Indien, & qu'alors ils trouveront, au temps de leur indigence, une reffource dans les richeffes qu'ils auront cachées. On avoue que par-là, une partie des plus précieux métaux retourne dans l'*Indouftan*, au fein de la terre, dont on l'avoit tiré en *Amerique*. Après tout, ce qui contribue le plus à la rareté des efpeces dans l'Empire du Mogol, c'eft la conduite de la Cour. Les Empereurs amaffent de grands tréfors, & quoiqu'on n'ait accufé que *Cha-Jaham* d'une avarice outrée, tous aiment à renfermer dans des caves fouterraines de l'or & de l'argent, qu'ils regardent com-

comme pernicieux entre les mains du Public, lorſqu'il y abonde. C'eſt donc dans les Tréſors du Prince, que tout ce qui ſe tranſporte d'argent, aux *Indes* par la Commerce, vient fondre à la fin. Ce qu'il en reſte, après avoir aquitté tous les fraix de l'Empire, n'en ſort guère que dans les plus preſſans beſoins de l'Etat.

Détail du revenu du Mogol dans tout l'Empire.

Ce que nous avons dit juſqu'ici, eſt un préjugé favorable, pour rendre croyable ce que nous allons dire ; on ne ſera plus ſurpris des immenſes revenus que le Mogol recueille de ſes Etats. En voici la Liſte, tirée des Archives de l'Empire. L'état du produit de ce grand Domaine, que l'Empereur poſſede lui ſeul dans toute l'étendue de ſa Souveraineté, étoit en l'année 1697, tel que nous l'allons repréſenter. Pour en avoir l'intelligence, il faut ſuppoſer deux choſes. Prémierement, que tout les Royaumes de l'Empire ſe diviſent en *Sarcars*, qui veut dire *Provinces ;* que les *Sarcars* ſe diviſent encore en *Parganas*, c'eſt-à-dire, en *Gouvernemens dans l'étendue d'une Province.* Ce ſont, à proprement parler, des Sous-fermes. Secondement il faut ſuppoſer, que ſelon la maniere de compter dans l'*Indouſtan*, un *Carol* vaut cent *Laqs*, c'eſt-à-dire, dix millions ; & qu'un *Laq* vaut cent-mille *Roupies :* enfin, que les *Roupies* valent à peu près *trente ſous*, monnoye de France.

Le Royaume de *Dely* a dans ſon Gouvernement huit *Sarcars*, & deux-cent-vingt *Parganas*, qui rendent *un Carol, vingt-cinq Laqs & cinquante-mille Roupies.*

Le Royaume d'*Agra* compte dans ſon enceinte quatorze *Sarcars*, & deux-cens-ſoixante & dix-huit *Parganas*. Ils rendent à l'Empereur,

deux

DU MOGOL. *deux Carols, vingt-deux Laqs & trois-mille-cinq-cens-cinquante Roupies.*

On trouve dans l'étendue du Royaume de *Labor*, cinq *Sarcars*, & trois-cens-quatorze *Parganas*, qui rendent *deux Carols, trente-trois Laqs & cinq-mille Roupies.*

Le Royaume d'*Asmir*, ses *Sarcars* & ses *Parganas*, payent *deux Carols, dix-neuf Laqs, & deux Roupies.*

Celui de *Guzuratte*, qui dans son enceinte renferme neuf *Sarcars* & dix-neuf *Parganas*, donne à l'Empereur *deux Carols, trente-trois Laqs, & quatre-vingt-quinze-mille Roupies.*

Le Royaume de *Malua*, divisé en onze *Sarcars*, & en deux-cens-cinquante petits *Parganas*, ne rend que *quatre-vingt-dix-neuf Laqs, six-mille deux-cens-cinquante Roupies.*

On compte dans le Royaume de *Béar*, huit *Sarcars*, & deux-cens-quarante-cinq petits *Parganas*. L'Empereur en tire *un Carol, vingt & un Laqs, & cinquante-mille Roupies.*

Les quatorze *Sarcars* partagés en quatre-vingt-seize *Parganas*, du Royaume de *Multan*, ne donnent à l'Empereur que *cinquante Laqs, & vingt-cinq-mille Roupies.*

Le Royaume de *Cabul*, divisé en trente-cinq *Parganas*, ne rend que *trente-deux Laqs, & sept-mille-deux-cens-cinquante Roupies.*

Le Royaume de *Tata* paye *soixante Laqs, & deux-mille Roupies*; & celui de *Bacar*, seulement *vingt-quatre Laqs.*

Dans le Royaume d'*Uretba*, quoiqu'on compte onze *Sarcars*, & un assez grand nombre de *Parganas*, on ne paye que *cinquante-sept Laqs, & sept-mille-cinq-cens Roupies.*

Les quarante-six *Parganas* du Royaume de *Cachemire*, ne rendent que *trente-cinq Laqs, & cinq-mille Roupies.* Le

Le Royaume d'*Illavas*, avec ses dépendances, rend *soixante & dix-sept Laqs, & trente-huit mille Roupies.* DU MOGOL.

Le Royaume de *Decan*, qu'on divise en huit *Sarcars*, & en soixante & dix-neuf *Parganas*, paye *un Carol, soixante & deux Laqs, & quatre-mille-sept-cens cinquante Roupies.*

Au Royaume de *Barar*, on compte dix *Sarcars*, & cent-quatre-vingt-onze petits *Parganas*. L'Empereur en tire *un Carol, cinquante-huit Laqs, & sept-mille-cinq-cens Roupies.*

La grande Province de *Candis*, que nous mettons ici sur le pied des Royaumes, rend au Mogol *un Carol, onze Laqs & cinq-mille Roupies.*

Le Royaume de *Baglana* a quarante-trois *Parganas*. L'Empereur en tire *soixante & huit Laqs, & quatre-vingt-cinq-mille Roupies.*

On ne paye au Royaume de *Nandé* que *soixante & douze Laqs.*

Dans celui de *Bengale*, on donne à l'Empereur *quatre Carols.*

Le Royaume d'*Ugen*, rend *deux Carols.*

Celui de *Ragemahal*, *un Carol, & cinquante-mille Roupies.*

L'Empereur exige du Royaume de *Visapour*, & d'une partie de la Province de *Carnate*, *cinq Carols.*

Enfin le Royaume de *Golconde*, & une autre partie du *Carnate*, rendent aussi *cinq Carols.*

Le tout supputé fait *trois-cens-quatre-vingt-sept millions de Roupies, & cent-quatre-vingt-quatorze-mille.* Ainsi, à prendre les *Roupies* des Indes pour trente sous, ou environ de notre monnoye de France, le Domaine de l'Empereur Mogol, lui produit tout les ans, *cinq-cens-quatre-vingts millions, sept-cens-quatre-vingt-onze mille livres.*

Ou-

DU MOGOL. Autres Revenus.

Outre ces revenus fixes du Domaine, qu'on tire ſeulement des fruits de la terre, le Caſuel de l'Empire eſt une autre ſource de richeſſe pour l'Empereur.

La Capitation.

1. On exige tous les ans un tribut par tête, de tous les Indiens Idolâtres. Comme la mort, les voyages & les fuites de ces anciens habitans de l'*Indouſtan*, en rendent le nombre incertain, on le diminue beaucoup à l'Empereur : les Gouverneurs profitent de leur déguiſement.

Les Douanes.

2. Toutes les marchandiſes, que les Négocians Idolâtres font tranſporter, payent aux Douanes cinq pour cent de leur valeur. *Orang-Zeb* a exemté les Mahometans de ces ſortes d'impôts.

Le blanchiſſage des Toiles.

3. Le blanchiſſage de cette multitude infinie de Toiles qu'on travaille aux Indes, eſt encore la matiere d'un tribut.

La Mine de Diamans.

4. La Mine de Diamans paye à l'Empereur une groſſe ſomme. Il exige pour lui les plus beaux & les plus parfaits ; c'eſt-à-dire, tous ceux qui ſont au-deſſus de *trois huit.*

Les Ports de mer.

5. Les Ports de mer, & particulierement ceux de *Sindi*, de *Barocha*, de *Suratte*, & de *Cambaye*, ſont taxés à de groſſes ſommes. *Suratte* ſeul rend ordinairement *trente Laqs* pour les droits d'entrée, & onze *Laqs* pour le profit des monnoyes qu'on y fait battre.

La Côte de Coromandel, & les Ports du Gange.

6. Toute la Côte de *Coromandel*, & les Ports ſitués ſur les bords du *Gange*, produiſent de gros revenus au Souverain.

Les Succeſſions.

7. Ce qui les augmente infiniment, c'eſt l'héritage qu'il perçoit univerſellement de tous ſes Sujets Mahometans, qui ſont à ſa ſolde. Tous les meubles, tout l'argent & tous les effets de celui qui meurt, appartiennent de droit à l'Empereur. Par-là les femmes des Gouverneurs de Province, & des Généraux d'Armée, ſont ſouvent réduites à une penſion modique ; & leurs enfans, s'ils ſont ſans mérite, ſont réduits à la mendicité.

Les Tributs des Rajas.

8. Les tributs des *Rajas* ſont

font affez confiderables, pour tenir place parmi les principaux revenus du Mogol. DU MOGOL.

Tout ce Cafuel de l'Empire égale, à peu près, ou furpaffe même les immenfes richeffes, que l'Empereur perçoit des feuls fonds de terre de fon Domaine. On eft étonné, fans doute, d'une fi prodigieufe opulence; mais il faut confiderer, que tant de richeffes n'entrent dans les Tréfors du Mogol, que pour en fortir tous les ans, du moins en partie, & pour couler une autre fois fur fes terres. La moitié de l'Empire fubfifte par les liberalités du Prince, ou du moins elle eft à fes gages. Outre ce grand nombre d'Officiers & de Soldats, qui ne vivent que de leur paye, tous les Païfans de la Campagne, qui ne labourent que pour le Souverain, font nourris à fes fraix; & prefque tous les Artifans des Villes, qu'on fait travailler pour le Mogol, font payés du Tréfor Impérial. On conjecture affez quelle eft la dépendance des Sujets, & par conféquent quelle eft leur déférence pour leur Maître.

Il y a peu de chofes à dire fur le genre de Gouvernement, & fur la Police que les Mogols ont établie aux Indes. Certainement rien n'eft plus fimple, que les refforts qui remuent ce grand Empire. L'Empereur feul en eft l'ame. Comme fa Jurifdiction n'eft pas plus partagée, que fon Domaine, toute l'autorité eft dans fa feule perfonne; & à proprement parler, il n'y a qu'un feul Maître dans l'*Indouftan*. Tout le refte doit plutôt être regardé comme des Efclaves, que comme des Sujets.

Les affaires d'Etat font toutes, à la Cour, entre les mains de trois ou quatre *Omrbas* du prémier ordre, qui les reglent fous l'autorité du Souverain. L'*Etmadoulet* a le rang de Prémier Miniftre de l'Empereur, & occupe aux Indes, au- Des Miniftres.

DU MOGOL. auprès du Mogol, la même place que le Prémier-Vizir tient en Turquie auprès du Grand-Seigneur. Après tout, ce n'est assez souvent qu'un titre sans Emploi, & une dignité sans fonction. On choisit quelquefois pour *Etmadoulet*, un homme sans expérience, & qui n'a de sa Charge que les appointemens. Tantôt c'est un Prince du Sang Mogol, dont la vie a été assez paisible pour qu'on le laissât vivre jusqu'à la vieillesse; tantôt c'est le pere d'une Reine favorite, sorti quelquefois du plus bas rang de la milice, ou de la plus vile populace. Alors tout le poids du Gouvernement retombe sur les deux Secretaires d'Etat. L'un rassemble les Trésors de l'Empire, & l'autre les dispense. Celui-ci paye les Officiers de la Couronne, les Troupes & les Laboureurs; celui-là leve les revenus du Domaine, reçoit les tributs, & exige les impôts. Un troisieme Officier de Finances, mais d'une moindre consideration que les Secretaires d'Etat, est chargé de recueillir les héritages de tous ceux qui meurent au service du Prince. C'est une commission lucrative, mais odieuse. Au reste, on n'arrive à ces postes éminens de l'Empire, que par la voye des armes. C'est toujours d'entre les Officiers d'Armées que l'on tire également, & les Ministres qui gouvernent l'Etat, & les Généraux qui conduisent les Troupes. Lorsqu'on a besoin de leur entremise auprès du Prince, on ne les aborde jamais que les présens à la main. C'est plutôt comme une marque de respect de la part des suppliants, que par avarice du côté des *Omrbas*. On ne regarde guère à la valeur du présent; le capital est de ne paroître point les mains vuides en présence des grands Officiers de la Cour.

Des Officiers Militaires.

Lorsque l'Empereur n'est pas lui-même à la tête

tête de ses Troupes, le Commandement des Armées est souvent confié à un Prince du Sang. En l'absence d'un Sultan de la Famille Impériale, deux Généraux sont choisis par le Souverain, un du nombre des *Omrbas* Mahometans, l'autre parmi les *Rajas* Indiens. Les Troupes de l'Empire sont commandées par l'*Omrba*, & les *Rageputtes* auxiliaires n'obéissent qu'à un *Raja* de leur Nation. Ce fut l'Empereur *Akebar* qui regla l'état de ses Armées, & qui y établit l'ordre que nous allons exposer. Il voulut que tous les Officiers de ses troupes fussent payés sous trois titres différens. Les prémiers, sous le titre de douze mois; les seconds, sous le titre de six mois; & les troisiemes, sous le titre de quatre mois. Ainsi lorsque l'Empereur donne à un *Mansebdar*, (c'est ainsi qu'on appelle les bas Officiers de l'Empire,) vingt *Roupies* par mois au prémier titre, sa paye monte par an à sept-cens-cinquante *Roupies*, car on en ajoute toujours dix de plus: celui à qui l'on assigne vingt *Roupies* par mois au second titre, en retire par an trois-cens-soixante & quinze; & celui dont la paye n'est qu'au troisieme titre, n'a par an que deux-cens-cinquante *Roupies* d'appointement. C'est un reglement bizarre; car ceux qui ne sont payés que sur le pied de quatre mois, ne rendent pas un service moins assidu pendant l'année, que ceux qui reçoivent la paye sur le pied de douze mois. Les Empereurs ont cru se donner par-là un air de grandeur & de justice, qui convient au génie des Orientaux. Ils ont voulu faire concevoir, que s'ils donnoient moins à quelques-uns de leurs Officiers qu'à d'autres, c'est qu'ils en tirent des services moins constans. D'ailleurs, lorsque le Mogol ordonne la pension d'un *Mansebdar*, il ne se sert jamais du terme de *Roupies*;

DU MOGOL.

De leur Paye.

il

DU MOGOL. il employe toujours le mot de *Dams:* c'eſt une petite monnoye, dont il y a peu d'eſpeces dans le commerce. il en faut quarante pour valoir une *Roupie.* Ainſi lorſque l'Empereur attribue mille *Roupies* de penſion à un Officier, *Je lui aſſigne*, dit-il, *cinquante-mille Dams d'appointement.* C'eſt une emphaſe dans l'expreſſion, qui n'augmente point l'opulence. Cela revient aſſez à la maniere Eſpagnole de compter par *Maravedis.*

Paye des Omrhas.

Lorſque la penſion d'un Officier de l'Armée, ou de la Cour, monte par mois juſqu'à mille *Roupies* au prémier titre, c'eſt-à-dire, juſqu'à un *Azari-Omarbao*, ſelon la maniere de compter au Mogol, on n'eſt plus cenſé du nombre des *Manſebdars;* on porte la qualité d'*Omrba.* On voit que ce titre de grandeur eſt tiré de la paye qu'on reçoit. Alors on eſt obligé d'entretenir un Elephant, & deux cent-cinquante Cavaliers, pour le ſervice du Prince. Sans doute ces cinquante-mille *Roupies* de penſion par an ne ſuffiroient pas, même aux Indes, pour tenir ſur pied une ſi groſſe compagnie; car l'*Omrba* eſt obligé de fournir au moins deux chevaux à chacun de ſes Soldats. L'Empereur y pourvoit d'ailleurs. Il aſſigne quelques terres de ſon Domaine à l'Officier. On lui compte la dépenſe de chaque Cavalier, ſur le pied de dix *Roupies* par jour; mais les fonds de terre qu'on abandonne aux *Omrbas* pour les faire cultiver, produiſent beaucoup plus, que la dépenſe qu'ils doivent faire pour leur Cavalerie.

Les *Omrbas*, au reſte, ne reçoivent pas tous les mêmes appointemens. Il y en a dont la paye monte à deux *Azaris;* d'autres à trois *Azaris;* quelques-uns à quatre; quelques-uns encore à cinq; enfin ceux du prémier rang en reçoivent juſqu'à ſix, c'eſt-à-dire, qu'à tout prendre, la pen-

penſion de ces derniers peut bien aller par an à trois millions de *Roupies*. Auſſi leur train eſt magnifique, & la Cavalerie qu'ils entretiennent égale nos petites Armées. Par-là l'on a vu quelquefois de ces *Omrbas* ſe rendre formidables au Souverain. L'exemple de *Mabohet-Cham* auroit dû ſans doute faire réformer une libéralité ſi dangereuſe, qui approche des Sujets trop près du Trône. Mais c'eſt un reglement d'*Akebar*: nul Empereur n'y a oſé donner atteinte. On compte d'ordinaire ſix *Omrbas* de la groſſe penſion; l'*Etmadoulet*, les deux *Secretiares d'Etat*, le Viceroi de *Cabul*, celui de *Bengale*, & le Viceroi d'*Ugen*. Pour les ſimples Cavaliers & le reſte de la Milice, leur paye eſt à la diſcrétion des *Omrbas*, qui les levent & qui les entretiennent. C'eſt une loi, qu'on doit les payer tous les jours; mais on l'obſerve mal. On leur fait, à la vérité, tous les mois quelque diſtribution d'argent; mais ſouvent on les oblige d'accepter en payement les vieux meubles du Palais, & les habits que les femmes des *Omrbas* ont quittés. C'eſt par ces véxations que les prémiers Officiers de l'Empire accumulent de grands tréſors, qui retournent à leur mort, dans les coffres du Souveran.

DU MOGOL.

Exercice de la Juſtice.

Rien de plus uniforme, que l'exercice de la Juſtice dans les Etats du Mogol. Les Vicerois, les Gouverneurs de Provinces, les Chefs des Villes & des ſimples Bourgades, ſont précisément au Lieu de leur Département, ſous la dépendance de l'Empereur, ce que le Mogol fait dans *Agra* ou à *Dely*. Eux ſeuls rendent la Juſtice, & décident ſur les biens & ſur la vie des Sujets. Il eſt vrai que dans toutes les Villes de l'Empire, un *Cotwal* & un *Cazi* ont été établis pour juger certaines affaires. Après tout, rien ne ſe décide à leurs Tribunaux, que ce qu'il a plu

DU MOGOL. aux Parties d'y porter. Tous ont droit de recourir immédiatement, ou à l'Empereur lui-même, dans le lieu où il réside, ou aux Vicerois dans la Capitale de leur Viceroyauté, & aux Gouverneurs dans le lieu de leur séjour.

Du Cotwal. Le *Cotwal* fait tout à la fois la fonction de Juge de Police, & de Grand-Prévôt. Sous *Orang-Zeb*, zèlé observateur de l'Alcoran, la principale fonction du Juge de Police étoit d'empêcher l'yvrognerie, d'exterminer les cabarets à vin, & généralement tous les lieux de débauche, de punir tous ceux qui distillent de l'*Arrak*, espece d'eau de vie qu'on tire du sucre. Il doit rendre compte à l'Empereur des desordres domestiques de toutes les familles, des querelles, des dissensions, & des assemblées nocturnes. Il a donc dans tous les quartiers de la Ville un nombre prodigieux d'Espions. Ceux dont il se sert le plus, sont une espece de gens qu'on nomme *Alacors*. Leur métier est de balayer les maisons, & de remettre en ordre ce qu'il pourroit y avoir de dérangé dans les meubles. Tous les matins ils entrent chez les Citoyens, ils s'instruisent du secret des familles, ils interrogent les Esclaves & font leur rapport au *Cotwal*. Ce prémier Officier de Justice, en qualité de Grand-Prévôt, est responsable, sur ses appointemens, de tous les vols qui se font dans son district, à la Ville & à la Campagne. On peut juger par-là, de son zèle & de sa vigilance. Il a toujours des Soldats en campagne, & des gens déguisés dans les Villes, dont le soin est de veiller au bon ordre.

Du Cazi. Au regard du *Cazi*, sa jurisdiction ne s'étend guère au-delà des affaires de Religion, des divorces & de la dissolution des mariages.

Du

Du reste, il n'est permis ni à l'un ni à l'autre de ces Juges subalternes, de prononcer des sentences de mort, sans en avoir fait le rapport à l'Empereur. Il faut que le Souverain ait agréé lui-même trois fois, à trois jours différens, l'Arrêt de condamnation, avant qu'on l'exécute. On garde la même conduite en Province, & les seuls Vicerois ou les Gouverneurs peuvent y condamner à mort. DU MOGOL.

La Justice ne s'administre point dans le Mogol avec lenteur. Sans tant de formalités, chacun expose son droit, ou le fait exposer par les *Omrhas*. On entend les témoins, & sur le champ on rend un jugement, presque toujours aussi équitable qu'il est promt. On ne peut disconvenir que la corruption des Juges, & la subordination des Témoins, ne puisse avoir lieu dans l'Indoustan comme ailleurs; mais on punit de mort les Faux-Témoins, & les Juges intéressés. Par-là on remédie au mal comme on peut. L'iniquité des Jugemens est, ce semble, un desordre universel, que la longueur des procedures ne corrige pas toujours. Au reste, ce petit nombre d'Officiers de Judicature, qui se réduisent à trois dans les plus grandes Villes comme dans les plus petites, n'est pas même aussi occupé, que les moindres de nos Juges, qui sont en si grand nombre dans l'Europe.

Intérêts du Mogol.

Telles sont les Coutumes de ce grand Empire. Il reste à en examiner les Intérêts. Le Mogol n'a rien à craindre au Midi, du côté des petits Royaumes de la Côte de *Malabar*. L'inégalité de forces, & les longues Montagnes de *Gate*, lui répondent d'une bonne intelligence avec ces Peuples. L'effroi que son nom a répandu dans toute la Côte de *Coromandel*, lui a plus servi que ses Armées à soumet-

DU MOGOL. mettre les Souverains, qui se sont mis sous sa protection. Le Roi d'*Arracan* seroit un voisin plus dangereux, s'il étoit vrai qu'il fût Souverain de *Timpra*, d'*Ava*, de *Pégu*, & de toute la Côte orientale du Golphe de *Bengale*. Mais quand même ce Païs seroit réuni sous un même Monarque, il ne paroît pas qu'il fût assez peuplé, & assez riche pour contrebalancer une puissance telle que celle du Mogol; & d'ailleurs il ne pourroit l'attaquer que du côté du *Gange*, où sont les principales forces de l'Indoustan. Les Tartares seroient plus à craindre; mais les Montagnes de l'*Imaus* sont un rempart fortifié par de nombreuses Armées, & ce rempart défend les Indes de ce côté-là. D'ailleurs, les Tartares sont partagés en un si grand nombre de Branches & de Tribus, qu'ils ne sont plus à beaucoup près aussi redoutables, qu'ils l'ont été lorsque toutes les forces de la Tartarie étoient unies sous un Chef guerrier & entreprenant, tels qu'ont été *Gengbiz-Can* & *Timur-Bec*. Le plus grand danger que courent les Empereurs de l'Indoustan, ne peut venir que de la révolte des Princes du Sang, & de la séduction des Armées.

Auteurs qui ont parlé du Mogol.

L'Histoire générale du Mogol par le P. *Catrou*. In 4. Paris 1715. avec le Regne d'*Orang-Zeb*.
Voyages de Bernier.
Voyages de Carré, in 12.
Voyages de Tavernier, seconde Partie.
Voyages de Thevenot. in 4.
Voyages de la Compagnie des Indes Orientales.
Lettres Edifiantes.

CHA-

CHAPITRE IX.

DES KHALIFES.

LEs *Sarazins* s'étant emparés de la Perse l'an de l'Ere Vulgaire 632, la diviserent en plusieurs Souverainetés subordonnées à un Chef, qu'ils appelloient *Khalife.*

DES KHALIFES. Années de l'Ere Chrétienne.

HALI fils de *Fatime*, fille de *Mahomet*, regna depuis 654 jusqu'en 660. *Hali* étant tué, son fils *Hassan* lui succéda, & renonça la même année, à la Couronne, en faveur de son frere, comme nous allons voir.

DINASTIE DES OMMIADES.

I. MOAVIE.

MOAVIE fut le prémier Khalife de la Maison d'*Ommie*, personnage de grande réputation parmi les Arabes, & qui donna le nom aux *Ommiades.* Il avoit été Gouverneur de la Province de *Syrie*, pour les Musulmans, qui l'avoient nouvellement conquise sur les Grecs, sous le Khalifat d'*Ottoman* troisieme Khalife après *Mahomet*, & qui fut tué par ses Sujets dans une Révolte. *Hali* en fut soupçonné, & *Moavie* s'en étant declaré hautement le Vengeur, refusa de reconnoitre *Hali*, qui étoit élu pour lui succéder. Les *Syriens* & les *Egyptiens* embrasserent le parti de *Moavie*; les Peuples de l'*Arabie*, & ceux de l'*Iraque Babylonienne*, suivirent celui d'*Hali.* Ces deux Parties divisés se firent la guerre avec une telle fureur, & les Musulmans y souffrirent de si grandes pertes, que trois Musulmans particuliers se dévouerent, pour la cessation de ce fleau, & résolurent d'assassiner les trois

DES KHALIFES. trois Chefs; mais les deux qui devoient expédier *Moavie* & *Amrou*, ayant manqué leur coup, il n'y eut qu'*Hali* de massacré. Son fils ainé *Hassan* fut declaré Khalife par ses Partisans, & la guerre auroit recommencé, s'il ne s'en fût démis en faveur de *Moavie*, pour éviter une plus grande effusion de sang. C'est proprement à cette abdication que commença le Regne de *Moavie*, qui transféra la dignité & l'autorité de Khalife, de la Maison de *Haschem* dont étoiēnt *Mahomet*, & *Hali* son gendre, à la Maison d'*Ommie*, dans laquelle il demeura cent ans; au bout desques *Aboul-Abbas Saffah* le remit dans celle d'*Haschem*, dont lui & tous les Abassides étoient issus.

MOAVIE commença son Regne, l'an 661, après
661. avoir vu toute l'Afrique subjuguée, & la Ville de *Cairouan*, qui en devint la Capitale, bâtie sur les ruines de l'ancienne *Cyrene*, qu'on acheva de démolir. Onze ans après, il envoya son fils ainé *Jesid*, faire la guerre aux *Grecs*, dans l'*Arménie* & la *Natolie*. Ce Prince poussa les Ennemis jusqu'aux fauxbourgs de *Constantinople*, qu'il tint assiegée si longtemps, qu'il sema & moissona pendant le siège. Il y perdit un Capitaine nommé *Aboud*, qui fut enterré sous les murs de *Constantinople*: les Turcs ont encore en telle vénération son tombeau, qu'ils le visitent par dévotion, & que le Sultan s'y fait ceindre son épée; cérémonie qui chez eux tient lieu de Couronnement. *Moavie* fit aussi la guerre aux *Asrakbéens*, Partisans d'*Hali*, & les battit à platte couture. Il établit dans les Mosquées un lieu séparé, & plus élevé, où le Khalife, qui alors étoit également Grand-Pontife de la Religion, & Souverain de l'Etat, commençoit la priere & les instructions. On remarque que le pouvoir de *Moavie* fut si grand, qu'un Voleur condamné à la mort lui

ayant

ayant fait quatre vers, il lui accorda sa grace sur le champ, & que ce fut chez les Musulmans la prémiere sentence qui ayant été prononcée n'ait pas été mise à exécution, les Khalifes n'ayant jamais osé innover rien à cet égard. Ce qui lui attira la vénération de ses Sujets, ce furent les vertus qu'il pratiquoit: on admiroit sa douceur, sa générosité, sa clémence, sa retenue dans ses discours, lorsqu'il parloit même de ses ennemis. Etant mort après un Regne de 19 ans, & enterré dans la Ville de *Damas* sa Capitale, il fut transferé ensuite à *Ambar*, & aux autres lieux où fut établi le Siege du Khalifat, lorsqu'il passa des *Ommiades* aux *Abassides*. On regardoit ses os comme une partie essentielle du Trésor public.

II. JESID. 680.

JESID son fils, qui lui succéda, n'imita ni la clémence, ni la liberalité de son pere. Il étoit cruel, avare, & sans Religion; de sorte que les Auteurs n'en parlent qu'avec abomination; & cela moins encore pour ses vices particuliers, que pour la mort d'*Hali-Hussein*, qu'il avoit manqué par le poison, & qu'il fit assassiner, avec sa famille entiere, dans la plaine de *Kerbela*, pour avoir refusé de le reconnoitre légitime Khalife. Les habitans de *Cuffah* ayant proclamé *Hussein* & déclaré *Jesid* Usurpateur, ce dernier envoya *Obeidalab* avec ses Troupes, pour combattre son Concurrent, qui étant averti, s'enfuit avec toute sa famille, qui consistoit en 72 personnes. Ce Capitaine l'ayant atteint dans la plaine de *Kerbela*, le tua, lui & toute sa famille, & envoya aussi-tôt sa tête au Khalife; ce qui donna lieu à la haine que les *Abassides* ont toujours conservée depuis, contre la Race des *Ommiades*, cette famille étant en grande vénération parmi eux. *Jesid* fut reconnu Khalife dans tout le Musulmanisme, hors les Villes de la *Mecque*, de *Medine*, &

DES KHALIFES. & quelques Villes de la Chaldée, de même que *Hussein*, qui prit le titre de Khalife. Après sa mort *Abdalla* le prit encore, quoique presque toutes les Provinces se fussent soumises. *Jesid* envoya cependant des Troupes pour assieger ce dernier dans *Medine*, & pour presser ensuite *la Mecque*; mais il mourut dans cet intervalle. Il avoit regné trois ans, neuf mois, quelques jours. Il étoit bon Poëte, & fut le prémier Khalife qui but du vin publiquement, & se servit d'Eunuques. Il aimoit & nourrissoit des Chiens, animaux que les Musulmans ont en horreur.

Il laissoit deux fils. L'ainé, qui n'avoit que 21 ans, fut désigné son Successeur au Khalifat. Il s'appelloit MOAVIE, comme son ayeul. Il balança s'il devoit accepter la Dignité que son pere, & son ayeul avoient possedée; & consulta *Omar-Al-Macsous*, qui lui dit que s'il se sentoit assez fort, pour en remplir les devoirs, il devoit l'accepter; sinon, qu'il valoit mieux y renoncer. Il s'en chargea néanmoins, ou plutôt il essaya s'il pourroit s'en aquitter; & au bout de six semaines, il assembla les Grands de sa Cour, & leur dit, que dans le dessein où il étoit d'abdiquer, il auroit voulu à l'imitation d'*Abubeker* se désigner lui-même un Successeur; mais que ne connoissant point d'homme semblable à *Omar*, il ne vouloit point se charger des risques du choix, & qu'il leur laissoit ce soin. Après avoir abdiqué dans toutes les formes, il se retira & s'enferma dans une chambre, d'où il ne sortit point durant le reste de sa vie, qui fut fort courte. Sa démission fit peine, & *Omar-Al-Macsous* périt pour la lui avoir conseillée. Son frere *Khaled* étoit trop jeune pour succéder: ainsi on jugea à propos d'élire un autre Khalife. Ce fut *Marvan* fils de *Hakem*, qui avoit épousé la veuve de *Jesid* mere de *Khaled*, en faveur de qui on statua, qu'a-

III. MOAVIE II. 684.

qu'après la mort de son Beau-Pere, il succéderoit au Khalifat préférablement aux enfans qu'il avoit du prémier lit. *Marvan* accepta cette condition. DES KHALIFES.

Il tint mal sa parole. Il ne fut pas plutôt revêtu du Khalifat, qu'il songea à l'assurer à ses enfans, à l'exclusion du jeune *Khaled*; mais d'autres soins l'occuperent d'abord. L'*Arabie* & l'*Egypte* s'étoient détachées du Khalifat de Syrie, & s'étoient donné un Khalife particulier, savoir *Abdalla* fils de *Zobeïr*, qui avoit une Armée sous un Général nommé *Zhobac*. *Marvan* marcha contre lui, défit *Zhobac*, & fut reconnu Khalife unique des Musulmans. La Secte d'*Hali* demandoit toujours vengeance de la mort de *Hussein* fils d'*Hali*. Protegée par les Villes de *Cufah* & de *Bassora*, & par les Peuples de l'*Iraque Arabique*, elle remua contre *Marvan*, qui étoufa d'abord ces troubles. Il ne fut pas si heureux dans sa famille. *Khaled* voyoit avec douleur qu'on le privoit du Khalifat, & que son Beau-Pere destinoit cette Dignité à *Abdalmelec* son fils du prémier lit. Il s'en plaignit amerement, & poussa à bout *Marvan*, qui s'oublia jusqu'à l'appeller fils de P.... La mere du jeune Prince, ne pardonna point au Khalife son mari une injure si atroce, & prenant le temps qu'il dormoit, elle l'étouffa avec un oreiller. Il n'avoit joui du Khalifat que dix mois. IV. MARVAN I. La même année.

Son fils ABDALMELEK lui succeda. Il étoit extrêmement avare, & infectoit par la puanteur de son haleine. Sa puissance fut au-dessus de celle de ses Prédécesseurs. Il conquit les *Indes* en Orient, & ses armes pénétrerent jusques dans l'*Espagne* en Occident. Il y fit longtemps chercher un Château, qu'on disoit avoir été bâti par les Fées. Ce Khalife étendit ensuite son Empire vers le Midi; se rendit maitre de la *Mecque*, où *Abdallah* fils de Zobeïr s'étoit can- V. ABDALMELEK. 685.

DES KHALIFES.

cantonné & conservoit une ombre de Khalifat; & défit *Masaab* frere du même *Abdalla.* Il étoit dans le Château de *Cufah*, lorsqu'on lui en apporta la tête. Un de ceux qui étoient présens fit une remarque : *J'ai vu*, dit-il, *apporter dans ce même Château, la tête de* Hussein *fils d'Hali, à Obeidallah qui l'avoit défait; celle d'*Obeidallah, *à Moktar* son vainqueur; celle *de* Moktar, *à Masaab; & celle de* Masaab *que l'on vous porte maintenant. Abdalmelek*, troublé & surpris de ce discours, frémit, & commanda qu'on démolît à l'heure même ce Château, pour détourner le mauvais augure. Il avoit une si forte aversion contre les descendans d'*Hali*, qu'il ne put seulement pas souffrir *Ferozdac*, Poëte illustre parmi les Arabes, parce qu'il avoit loué *Hali.* Dans toute autre occasion, on remarqua sa modération. Il ne voulut pas même ôter aux Chrétiens une Eglise, qu'il leur avoit demandée, & qu'ils lui refuserent. Il mourut au bout d'un Regne de 21 ans, & fut enterré hors la porte de *Damas.*

VI. VALID. 706.

VALID son fils lui succéda, & se rendit le plus célèbre de tous les Empereurs, par les grandes conquêtes que les *Arabes* firent sous son Khalifat. En 9 ans & demi qu'il regna, l'*Espagne*, la *Sardaigne*, les Iles de *Majorque*, de *Minorque*, & une partie de la *Gaule Narbonnoise*, furent subjuguées par les Musulmans; la grande Province de *Marawalnahar*, avec le *Turkestan*, reçurent le joug des Mahometans; & une grande partie des *Indes* d'au-deçà du *Gange*, se rendit tributaire. Ce même Khalife rebâtit le Temple de *Medine*, où sont les sepultures de *Mahomet* & des prémiers Khalifes, beaucoup plus grand & plus magnifique qu'il n'étoit; & fit construire encore la fameuse Mosquée de [illegible]s, qui porte le nom des *Ommia-*

des;

des : il y joignit auſſi la ſuperbe Egliſe de *S. Jean Baptiſte*, que les Empereurs Grecs avoient enrichie pendant pluſieurs ſiecles ; & il obligea les Chrêtiens de la lui vendre. Enſuite il commanda à *Omar*, Gouverneur pour lui en *Arabie*, d'y faire démolir les maiſons des femmes de *Mahomet*, pour en aggrandir la Moſquée; mais les habitans lui repréſenterent qu'il ôtoit par-là le plus bel exemple de la modeſtie de *Mahomet*, aux Muſulmans, qui venoient en ce lieu de toutes les parties du Monde admirer ce grand Prophete, d'avoir logé ſes femmes dans des maiſons ſi ſimples. *Valid* fit auſſi bâtir des Tours fort élevées à la Moſquée de *Damas :* il n'y en avoit point eu juſques-là aux Moſquées. Il aggrandit auſſi celle de *Jeruſalem* , qui avoit été bâtie par le Khalife *Omar*.

DES KHALIFES.

Les Hiſtoriens ſont partagés ſur les actions de ce Prince. Les uns le font paſſer pour le plus grand homme de la Dinaſtie des *Ommiades* ; & les autres diſent qu'il étoit au contraire , cruel, & violent. L'un d'eux raconte que *Valid* ayant envoyé *Catbah* à la tête d'un grand nombre de troupes, pour gouverner le *Khoraſſan* , *Catbah*, pour ne pas demeurer oiſif, paſſa le fleuve *Gihon*, & alla mettre le ſiege devant la Ville de *Samarcande* , ou *Magourek* Roi de ce Païs s'étoit enfermé pour la défendre. Pendant qu'il aſſiegeoit cette Ville, un homme cria à pleine voix, du haut des murailles , *qu'elle ſeroit plutôt priſe par un Bât de Chameau* , *que par lui.* Dès que *Catbab* eut entendu cette voix , il loua Dieu , & dit à ce Soldat : *C'eſt donc moi qui la prendrai ; car voilà juſtement le Sobriquet qui m'a été donné étant jeune.* Auſſi-tôt , il fit renforcer les attaques de la Place & contraignit enfin *Magourek* de capituler. Les Articles furent , qu'il payeroit par an au Khalife deux millions de *Dinars* d'or ;

DES KHALIFES. & donneroit trois-mille Esclaves pour Tribut. Dès que *Valid* l'eut prise, il en fit abâttre toutes les Idoles, & y fit construire une superbe Mosquée. Il mourut après avoir regné près de 10 ans. Son frere *Soliman* lui succeda.

VII. SOLIMAN. 716. SOLIMAN regna deux ans & huit mois. Il eut pendant son Regne une guerre à soutenir contre les *Grecs*. Son frere *Moslemah* assiegea *Constantinople* par ses ordres, tandis qu'il fit marcher son Armée à *Magdabek*. *Jésif*, grand Capitaine, conquit dans ce temps là les Provinces de *Giorgian* & de *Thabarestan*. Il fut appellé pour ces grandes actions, *Mestab-Alcaïre*, qui signifie, *la Clef du Bien*, *ou de la Bonté*. Il déclara *Omar-Ben-Abdalazir*, le meilleur Prince de tous les Khalifes, pour son Successeur. Il n'étoit que son cousin germain, & il le préféra à son frere, pour le bien du peuple: à condition, qu'à la mort d'*Omar* la Succession reviendroit à *Jesid* son neveu, fils de son frere. Cette action a été transmise à la postérité, comme très-glorieuse à la mémoire de ce Prince; & l'ordre fut ponctuellement exécuté.

VIII. OMAR. 719. OMAR commença à regner en 719, & ne regna que 2 ans & 5 mois. Il fut empoisonné, dans sa 40 année, par un Esclave suborné. Il gouverna avec équité. L'occasion de sa mort vint de la crainte que les parens de *Jesid* eurent, qu'il ne transmît le Khalifat hors de cette Maison. Leur crainte fut redoublée par la révolte de *Scouzib*, qui prétextoit, pour demander ce changement, les mauvaises mœurs & le peu de Religion de *Jesid*. Outre cela ils remarquoient dans le Khalife une forte inclination pour *Hali*, & un bruit se répandoit en faveur des *Abassides*, qu'on disoit avoir plus de droit au Khalifat, comme plus proches parens de *Ma-*

homet

homet que *Jesid* & les *Ommiades*, qui ne lui é- DES KHA-
toient pas seulement alliés. LIFES.

JESID regna 4 ans, avec un esprit opposé en IX.
tout à son Prédécesseur. Il fit beaucoup de chan- JESID II.
gemens dans l'Etat. Il fut assez heureux pour 722.
défaire *Jesid* fils de *Mabaleb*, son plus cruel Ennemi, & qui soutenoit un gros Parti contre lui dans l'*Iraque Arabique*. Il le contraignit de fuir à *Ormus*, Forteresse. *Mosselaimah* frere du Khalife tua ce Chef, dont le fils nommé *Moavie*, après la déroute de la Bataille, ayant voulu se réfugier dans une Forteresse que son pere avoit fait bâtir pour servir de retraite en cas de malheur, le Commandant lui en refusa l'entrée par trahison. Il prit le parti de s'enfuir, & fut poursuivi par les Généraux du Khalife jusqu'au fleuve *Indus*, & toutes ses troupes furent taillées en pieces. Ainsi fut exterminée la Race de *Mabaleb*, si renommée pour sa valeur. Le Khalife remporta encore de grands avantages sur les Turcs qui s'étoient répandus dans l'Asie; son frere *Mosselaimah* les défit à platte couture dans l'*Aderbigian*, & les contraignit d'abandonner entierement les Etats du Khalife. Il eux deux concubines, qu'il aima si éperdument, qu'il mourut frénétique de douleur, de ce qu'une des deux nommée *Habbabah* s'étoit étranglée, en avalant un pepin de raisin. Il déclara pour son Successeur *Hischam* son frere; à condition que son propre fils, nommé *Valid*, succéderoit à son oncle: ce qui fut suivi.

HISCHAM ou HESCHIAM succéda à son frere, X.
& regna 19 ans & 8 mois. Il étoit le 4e fils HISCHAM.
d'*Abdalmalek* qui jouït du Khalifat. Il remporta 726.
plusieurs Victoires signalées sur le Roi de *Turkestan*, surnommé *Khacan*, lequel fut tué dans un combat, par *Assad* fils d'*Abdallah*, Général de

DES KHALIFES. de ses Armées. Il défit aussi *Zeïd* petit-fils de *Hussein*, fils d'*Hali*, qui avoit été proclamé Khalife dans la Ville de *Cufah*. Il étoit un peu louche, fort avare, & gardoit lui-même les clefs de ses Trésors & de toute sa Garderobe. Il aimoit cependant si passionnément les chevaux, qu'il en nourrissoit 4000. Il donna à deux de ses enfans le commandement de l'Armée, pour aller combattre les *Romains*, c'est-à-dire les *Grecs*. L'Empereur *Constantin* surnommé *Copronyme*, fils de *Leon Isaurique*, étant venu au-devant d'eux, fut entouré, vaincu, & fait prisonnier. Mais le Païs qui comprend la côte Occidentale de la Mer Caspienne, où est la Ville de *Derbent*, aux pieds du mont *Caucase*, fut conquis par les *Arabes*. Il mourut d'une esquinancie, en 746. Son neveu lui succéda.

XI. VALID II. 746. VALID II. du nom, ne regna que 14 ou 15 mois. Ce Prince, qui pendant le Regne de son Prédécesseur avoit mené une vie très louable, s'abandonna à toutes sortes de débauches, dès qu'il fut sorti de la Palestine pour prendre possession du Khalifat. Tout ce qui se passa de mémorable sous son Regne, fut la défaite & la mort de *Zeïd* fils de l'Imam *Zein-Alabedin*, petit-fils d'*Hali*, qui s'étoit cantonné dans le *Korassan*, où il fut tué par les troupes du Khalife. Il étoit naturellement prodigue. Il fut détrôné par *Jesid* son neveu, fils de *Valid*. Ses débordemens en furent cause; ils causerent la révolte de ses plus proches parens, & *Jesid* vint l'attaquer à leur tête, dans son Palais, où *Valid* se défendit peu de temps: il y fut forcé & tué.

XII. JESID III. 748. JESID ne regna que 6 mois; il mourut de la Peste. La mort de son cousin-germain & Prédécesseur, dans laquelle il avoit trempé, lui attira plusieurs soulevemens dans ses Etats; il lui en couta beaucoup d'argent pour les appaiser, & ve-

venant à en manquer, il diminua la paye des Soldats. DES KHALIFES.

JERACHIM son frere, qui lui succéda, ne regna qu'un an. XIII. JERACHIM. 748.

MARVAN, II. du nom, & le dernier Khalife des *Ommiades*, regna 3 ans, selon quelques-uns. Ce fut dans la seconde année de son Regne, que les Provinces Musulmanes se souleverent en faveur des *Abassides*. Il avoit été longtemps Gouverneur en *Mésopotamie*, & delà lui venoit le Sobriquet d'*Ane de la Mésopotamie*. *Abdallah* oncle d'*Aboul-Abbas-Saffah*, d'*Abou-Giaffar-Almanzor*, & d'Imam *Ibrahim* que *Marvan* avoit fait mourir, s'avança avec une puissante Armée vers celle de *Marvan*, qui étoit auprès de *Mosul*, campée en un lieu nommé *Tubar*, où il attendoit le succès de son Armée de *Syrie*, que *Cahtabah*, un des Généraux des *Abassides*, avoit attaquée auprès de l'*Euphrate*. Ce *Cahtabah*, un des plus vaillans hommes de son siecle, avoit déja engagé le combat, lorsque son cheval l'emporta dans l'*Euphrate* qui étoit alors débordé: ce Général fut entrainé par les eaux, & y périt. Malgré son malheur, ses troupes combattirent & ne laisserent pas de vaincre *Jésid* Capitaine-Général de *Marvan*, lequel sans perdre courage résolut de livrer une seconde Bataille à *Abdallah*, dont l'Armée étoit proche. Les deux Armées étant en présence, le malheur voulut que *Marvan* qui étoit à la tête de la sienne, ayant mis pied à terre pour un besoin, le cheval s'échapa, prit le frein aux dents, courut au milieu de l'Armée, & y répandit la consternation dans les Chefs, qui voyant le cheval du Khalife sans son maitre, s'imaginerent qu'il avoit été tué dans la prémiere escarmouche; & sans s'en informer plus surement, se débanderent si fort, qu'il fut absolument impossible à ses soins de les ral-

XIV. MARVAN II. 749.

DES KHALIFES. rallier. Toute l'Armée fut défaite : il voulut fuir vers *Damas*, Capitale de son Empire, & fut tué. Après sa mort, l'Empire fut transferé des *Ommiades* aux *Abassides*. Il étoit fort brave & magnanime, & généralement aimé.

DINASTIE DES ABASSIDES *Khalifes de* BAGDAD.

I. ABUL-ABBAS SAFFAH. 752. ABUL-ABBAS-SAFFAH, prémier Khalife des *Abassides*, monta sur le Trône à l'âge de 32 ans, & en regna 4 & 9 mois. Il eut pour Successeurs 37 Khalifes de sa Famille, qui regnerent l'espace de 524 ans, depuis sa proclamation dans la Ville Impériale de *Cuffah*. Dès qu'il se fut emparé du Gouvernement, il disposa en faveur de sa famille, avec une autorité souveraine, de tous les Emplois & de toutes les Charges. Il envoya *Abdalla* un de ses oncles contre *Marvan* dernier Khalife, qui fut défait. La Ville de *Damas*, pour-lors Siege du Khalifat, fut assiegée & prise. *Marvan* s'étoit enfui en *Egypte*, où *Salei* oncle d'*Abul-Abbas* le poursuivit si chaudement, que sans lui laisser le temps de s'y fortifier, il lui livra une seconde Bataille, dans laquelle *Marvan* périt, comme nous l'avons dit. *Abul-Abbas* fut surnommé *Saffah*, parce qu'il n'obtint la possession paisible du Khalifat, qu'après une très-grande effusion de sang; on fit en effet un massacre épouvantable des *Ommiades*, & de leurs créatures, dans toute l'étendue de l'Empire des Khalifes : sans compter ceux qui furent tués dans les Batailles données sur l'*Euphrate*, près de *Damas*, & en *Egypte*. On prétend qu'il eut Révélation de la fin de son Regne. Il mourut de la Petite-Vérole.

II. ABUL ZEPHAR AL-MANSOR. 757. ABUL-ZEPHAR-ALMANSOR regna vingt-deux ans & trois mois. Son nom étoit *Abul-Gia-*

Giafar, dit *Almansor-Bilba*. Il succéda à son frere en 757. Il étoit Chef de la Caravanne des Pélerins de la *Mecque*, lorsque le Trône fut ouvert pour lui. Il ne perdit point de temps. Dès qu'il eut appris la mort de son frere, il dépêcha *Abou Meslen* à *Cufah*, pour-lors Siege des Khalifes, pour y faire prêter le serment de fidélité aux habitans, & se faire proclamer. L'Envoyé arriva avec toute la diligence nécessaire, & fort à propos; car *Issa* fils de *Mussah*, son neveu, cabaloit pour envahir le Khalifat; mais l'arrivée de ce Capitaine, qui fut suivie peu après d'*Abou Giaffar*, dissipa les entreprises du neveu, qui obtint sa grace, aux conditions de vivre en particulier. Mais si cette prétention fut bientôt évanouie, celle de l'oncle, nommé *Abdallah*, couta beaucoup à *Almansor*: il avoit pris la qualité de Khalife dans *Damas*, & ne vouloit point reconnoitre son neveu, qui avoit été proclamé à *Cufah*. Il disoit pour ses raisons, que son neveu *Abul-Abbas-Saffah*, prémier Khalife de sa Maison, l'ayant envoyé pour combattre *Marvan* dernier Khalife des *Ommiades*, avoit déclaré que s'il lui portoit la tête de cet ennemi, il seroit reconnu Khalife après lui; & qu'il avoit rempli la convention. Pour faire valoir son droit, il vint à la tête d'une grande Armée qu'il avoit prise dans le *Khorassan*, camper prés de *Nisibe*. Mais *Abou-Meslem*, qui commandoit l'Armée du Khalife, le défit & après l'avoir harcelé pendant 5 mois, l'obligea à prendre la fuite & à se sauver à *Bassora*, où après s'être caché quelque temps, il fut découvert par son neveu, qui l'ayant fait enfermer dans une maison faite de pierres de sel, fit couler de l'eau au pied de ce bâtiment, qui se fondit, écrasa son oncle, & l'ensevelit sous les ruines. Depuis, *Abou-Meslem* fut assassiné dans sa chambre, par des gens apostés

DES KHALIFES.

postés exprès, par ordre du Khalife. Après cette mort, *Sinan* de *Nichabur*, Mage, ou Adorateur du Feu, qui avoit pris les Trésors d'*Abou-Meslem*, fit révolter la Province de *Khorassan* contre *Almansor*; mais il fut bientôt défait par *Giambour*, que le Khalife envoya. Ce Général ayant fait un très gros butin, le Khalife, naturellement avare, envoya un homme en son nom pour s'en saisir; ce qui causa un si grand dépit à ce Général, qu'il arma contre son Maitre. Mais ayant appris que le Khalife envoyoit contre lui une très grosse Armée, il quitta la Ville de *Rei* où il étoit cantonné, & alla se saisir d'*Ispahan*, & des environs. Il demeura maitre de ces quartiers, jusqu'au moment qu'arriva l'Armée du Khalife, qui commençoit à le serrer de près, lorsqu'il s'enfuit dans l'*Aderbigian*. Il y fut vivement poursuivi, & enfin défait entierement par l'Armée du Khalife, sous le commandement de *Mahomet* fils d'*Aschâat*. D'un autre côté, les *Ravandiah* ou *Ravendiens*, race descendue d'*Abdallah*, après la mort de *Meslem*, vinrent faire leur procession au Palais d'*Almansor*, l'invoquant comme leur Dieu. Cette extravagance provenoit de leurs sentimens en fait de Religion, & de ce qu'ils croyoient à la Métemsycose. Le Khalife, indigné de cette impiété, en fit emprisonner 100 des principaux. Les autres, irrités de cette action de sévérité, résolurent d'assassiner le Khalife, s'il ne vouloit pas être reconnu pour leur Divinité, & d'en choisir un autre à sa place. Ils allerent au Palais pour cet effet, avec tant de promtitude, qu'ils surprirent *Almansor* avec très peu de gens; mais *Mâan* fils de *Zeidat*, qui avoit été un des principaux Chefs de la race des *Ommiades*, & proscrit en cette qualité, se mit à la tête d'un petit Corps de troupes qu'il rassembla, & char-

gea

gea les Rebelles si rudement, qu'il les défit. DES KHALIFES.
Almansor, piqué d'avoir reçu cet affront dans sa Ville capitale, en sortit, & se bâtit une autre demeure dans la Ville de *Bagdet*, dont il jetta les prémiers fondemens. Ses actions les plus éclatantes sont, la conquête de l'*Arménie*, de la *Cilicie*, & de la *Cappadoce*. Ce Prince, qui regna 22 ans & 3 mois, mourut d'une Dyssenterie à *Bir-Maimoun*, comme il alloit à la *Mecque* en pélerinage.

III. MEHEDI. 780.

MEHEDI ou MAHDI, son fils & son Successeur, eut un caractere tout opposé à celui de son pere. Il étoit prodigue, & dissipa tous ses Trésors. Il ne fit point la guerre personnellement, mais par son second fils, qu'il envoya contre les *Grecs*, sur lesquels il gagna plusieurs combats, & emporta quelques Places; ce qui obligea l'Impératrice *Irene* de chercher la paix, qu'il lui accorda aux conditions qu'elle lui payeroit 70000 écus d'or par an. Elle se sauva par-là des incursions des Arabes, qui alloient l'insulter jusques dans sa Capitale. La plus grande occupation qu'ait eu ce Khalife, fut de réduire *Burkay*, c'est le surnom de *Hâllem* fils de *Haschem*, qui avoit fait révolter la Province de *Khorassan*. Il y alla avec ses troupes, le défit, & mit en fuite cet Imposteur. Il fit un Pélerinage à la *Mecque*, qui lui couta 6000000 d'écus d'or. Il mourut d'avoir eu les reins cassés à la chasse, après avoir regné 10 ans & 1 mois, & avoir déclaré son fils ainé pour Successeur, à condition que son frere cadet regneroit après lui, au préjudice de ses enfans.

IV. MUSA-MAHADI. 791.

MUSA-MAHADI, ou simplement HADI, ne regna qu'un an.

V. HAROUN-AL-RASCHID. 792.

HAROUN-AL-RASCHID, fils de *Mahadi*, fut le cinquieme Khalife de la Maison des *Abassides*,

DES KHALIFES. *des*, & commença à regner auſſi-tôt après la mort de ſon frere, en vertu de la ſubſtitution qu'il avoit faite. C'eſt celui que nos Hiſtoriens appellent *Aaron*, Roi des *Sarazins* ou de *Perſe*, qui fit des préſens à *Charlemagne*.. On peut remarquer une action toute ſemblable de ces deux grands Princes, en ce qu'ils partagerent tous deux leur Succeſſion à trois de leurs enfans. *Haroun* donna à MAMMON ſon ſecond fils, tout l'Orient de l'Etat des Khalifes, ſavoir la *Perſe*, le *Kirman*, les *Indes*, le *Khoraſſan*, le *Tabareſtan*, le *Zabul*, & le *Cabul*, avec le *Mawaralnahar*, ou Païs delà le Fleuve *Gihon*, ou *Oxus*. AMIN l'aîné de ſes fils eut *Bagdet*, avec la *Chaldée Babylonienne*, les trois *Arabies*, la *Méſopotamie*, l'*Aſſyrie*, la *Médie*, la *Syrie*, la *Paleſtine*, l'*Egypte* & toute l'*Afrique* juſqu'aux derniers confins de l'Occident ; avec la qualité de Khalife. MOTASSAN ſon troiſieme fils, qui avoit été comme oublié, n'eut que l'*Arménie*, la *Natolie*, la *Géorgie*, la *Circaſſie*, & tout ce que les Khalifes poſſedoient au-deſſus & aux environs de la Mer Noire. Ces trois freres ſe ſuccéderent l'un à l'autre, à la Dignité de Khalife. Après la mort de *Hadi*, *Giafar* ſon fils avoit tenté d'enlever la qualité de Khalife à ſon oncle *Haroun* ; mais n'ayant pu réuſſir, il lui demeura ſoumis & attaché. Ce Khalife fit beaucoup de bien aux Gens de Lettres, qu'il aimoit paſſionnément. Il avoit lui-même étudié avec attachement dans tout le cours de ſa jeuneſſe, & ſe plaiſoit à faire traduire des Livres qui étoient dans des Langues inconnues juſqu'alors, afin de s'inſtruire par-là des choſes les plus dignes d'être ſues, ne voulant ignorer rien de tout ce qui pouvoit venir à ſa connoiſſance. Il fut auſſi grand Guerrier. *Nicephore* Empereur Grec, & Succeſſeur de l'Impératrice *Irene*, refuſa

ſa de lui payer le Tribut auquel cette Impéra- DES KHALIFES.
trice s'étoit engagée avant lui ; & expliqua ce refus par un faiſceau d'épées qu'il lui envoya par ſon Ambaſſadeur, en lui faiſant ſavoir qu'il étoit plus diſpoſé à lui faire la guerre, qu'à lui donner de l'argent. Auſſi-tôt *Haroun*, pour réponſe, prit ſon cimeterre, & coupa toutes ces lames, ſans que ſon cimeterre en reçût la moindre breche ; & loin d'attendre & de donner le temps à *Nicephore* de lui déclarer la guerre, il vola comme un éclair juſqu'aux portes de *Conſtantinople*, ayant pris d'abord la Ville d'*Heraclée*. Il mourut dans la Ville de *Thous*, à la tête de ſon Armée. Sa maladie n'auroit peut-être pas été mortelle, ſans l'agitation d'un ſonge, qui ſembloit lui annoncer qu'il devoit mourir dans cette Ville. Il déclara ſon fils aîné *Mohammed*, Succeſſeur au Khalifat après lui ; & déſigna ſon ſecond fils *Mamout*, ou *Almamon*, pour ſuccéder après la mort de ſon ainé. Il avoit regné 22 ans.

VI. AMIN-MOHAMMED. 815.

AMIN-MOHAMMED, l'ainé des enfans d'*Haroun*, ſuccéda ſelon les ordres de ſon pere : mais il n'eut pas l'équité d'en ſuivre toutes les diſpoſitions, puiſqu'il commença par ôter à ſon frere l'Armée du *Khoraſſan*, & fit transporter à *Bagdet* les meubles que ſon pere lui avoit donnés, avec le Gouvernement de cette Province. *Mamout*, tout maltraité qu'il étoit par ſon frere, lui gardoit toujours la fidélité, & même il fut mettre à la raiſon avec le peu de troupes qu'il avoit, quelques ſéditieux qui s'étoient ſoulevés ; lorſqu'*Amin* trop plongé dans les plaiſirs, qu'il préféroit aux ſoins du Gouvernement, choiſit *Fadel* pour Grand-Vizir. Ce Miniſtre qui diſpoſoit de l'eſprit de ſon maitre, & qui haïſſoit *Mamout*, lui ſuggera ſous les adroits ſoupçons qu'il ſut lui inſinuer, de faire pro-

DES KHALIFES.

proclamer ſon fils au préjudice de ſon frere. *Amin* ne goûta que trop ce conſeil, & le Vizir fit le vendredi ſuivant, jour des Prieres publiques, ſupprimer le nom de *Mamout*, dans la publication ſolennelle de la priere; la coutume déſignant chez les Muſulmans l'Héritier préſomptif au Khalifat par cette Priere, où il eſt nommé immédiatement après le Khalife. *Mamout*, irrité de l'injuſtice de ſon frere, coupa toute communication entre *Bagdet* & le *Khoraſſan*, & fit ſavoir à ſon frere, que ſon pere lui ayant confié le Gouvernement de cette Province, il ſeroit reſponſable de tous les deſordres qui pourroient y arriver, s'il s'en abſentoit. *Amin* voyant la défiance de ſon frere, & ſon deſſein avorté, lui déclara ouvertement la guerre, & envoya contre lui une Armée de 60000 hommes, ſous le commandement d'*Hali-Ben-Iſſa*. *Mamout* de ſon côté donna à *Thaber* le commandement des troupes qu'il put ramaſſer. Ce Général expérimenté en choiſit 4000 hommes des plus intrépides, & fut à leur tête ſe préſenter à l'ennemi, à 10 lieues de la Ville de *Rei*. *Hali-Ben-Iſſa* mépriſa cette poignée de gens, ne ſe doutant pas que ce fuſſent des hommes déterminés à tout entreprendre. Il reſta dans une ſécurité imprudente, qui lui couta cher. Il fut pris par un détachement que *Thaber* avoit envoyé à la découverte. *Adon*, Chef de cette Garde avancée, lui trancha la tête & la porta à *Thaber*. La déroute devint générale dans l'Armée du Khalife; & *Thaber* profita de l'occaſion pour aggrandir la puiſſance de ſon Maitre, qui à ſon tour diſputa avec ſuccès le Khalifat à ſon frere, le fit effacer des Prieres publiques dans les lieux de ſa dépendance, & leva une ſeconde Armée qu'il confia au Général *Harthamah*. Ces deux Armées formerent enſemble le ſiege de *Bagdet*, Capitale du

du Khalife, dont la molleſſe tourna en ſtupidité. DES KHA-
Il ne fit aucun état des avis qu'il recevoit : en- LIFES.
vain on lui annonça que *Thaber* avoit pris *Hamadan* & qu'il étoit aux portes de la Capitale, dont les attaques étoient commencées. Ainſi il fut dépoſé par les ſiens, pour ainſi dire : car après avoir refuſé de profiter des avantages que la fortune lui procuroit, elle l'abandonna. Il fut pris par *Thaber* dans une chaloupe où il s'étoit embarqué ſur le *Tygre*, pour s'aller rendre à diſcrétion à *Hartamah*. Ce prémier Général, fâché de la prédilection que le Khalife donnoit à ſon Collegue, ne lui fit point de quartier, lui dreſſa une embuche, & fit couler à fond la chaloupe, dont il ne ſe ſauva que pour tomber entre les mains de *Thaber*. Il fut tué auſſi-tôt, ayant à peine atteint l'âge de 30 ans, & après quatre ans & 7 mois de Regne. Il fit voir dans toute ſa vie, que la prudence & la fortune vont ordinairement de compagnie.

AL-MAMON, ou *Almanon*, ou *Mamout*, ſe- VII.
cond fils d'*Haroun*, auquel il ſuccéda par la diſpo- AL-MA-
ſition de ſon pere, devint auſſi-tôt paiſible poſ- MON. 827.
ſeſſeur du Khalifat. Son prémier ſoin fut de recompenſer *Thaber* ſon ancien Général, des ſervices qu'il lui avoit rendus : il le gratifia du Gouvernement de la Province de *Khoraſſan*, pour lui & ſes deſcendans, avec un pouvoir preſque abſolu. *Thaber* partit auſſi-tôt pour aller prendre poſſeſſion de ce Païs. Il hâta ſon départ, ſur ce qu'il crut avoir remarqué que *Mamon* ne le regardoit qu'avec une émotion qui ne pouvoit guère venir que de ce qu'il avoit tué l'ancien Khalife. Entre les Officiers de l'Empire que *Mamon* confirma dans leurs Charges, il diſtingua le Vizir *Fhadel*, en réuniſſant en ſa faveur les deux Commandemens, le Militaire & le Politique, de ſes Etats. Ce prémier Officier des Muſulmans,

par

DES KHALIFES.

par zèle pour la Secte d'*Hali* qu'il profeſſoit, fit faire une grande faute à ſon Maitre en le portant à déclarer pour ſon Succeſſeur l'Iman *Riza*, que les Sectateurs d'*Hali* regardent comme une des XII Colomnes du Muſulmaniſme. Après cette déclaration, *Mamon* quitta auſſi-tôt l'habit noir, livrée des *Abaſſides*, pour prendre la couleur verte, affectée à la Race d'*Hali* & de *Mahomet*; ce qui faillit à cauſer la ruine de ſa perſonne & de ſon Etat, par la révolte des *Abaſſides* dont le nombre montoit déja à plus de 33 mille, qui pendant ſon abſence de *Bagdet* y reconnurent pour Khalife ſon oncle *Ibrahim*, fils du Khalife *Mahadi*. *Mamon* n'eut pas plutôt appris cette nouvelle, qu'il ſe hâta de revenir à *Bagdet*, où il fut contraint de révoquer ſa déclaration touchant la ſucceſſion de l'*Iman*, qui fut empoiſonné peu après. Le Vizir *Fhadel* fut auſſi tué, dans le même temps, par ſes propres domeſtiques. Il exclut enſuite de la ſucceſſion au Khalifat *Môtaman* ſon frere à qui elle venoit de droit, & nomma pour ſon légitime Héritier *Motaſſem* ſon autre frere. N'ayant plus rien qui l'arrêtât, il porta la guerre chez les *Grecs*. Il avança avec ſes troupes juſqu'à *Tharſe*, Ville de Cilicie, & prit 14 ou 15 Villes ou Châteaux. Après cette expédition, paſſant vers la ſource [illegible] fleuve *Bedidon*, ou *Bezizon*, qui étoit ſur ſa route, pour retourner à *Bagdet*, il fut ſi charmé du cryſtal de cette eau, qu'il en but exceſſivement après avoir mangé des Dattes, qui lui cauſerent une indigeſtion dont il mourut. Il avoit toutes les vertus royales: il pouſſa la douceur juſqu'à pardonner à ſon oncle, d'avoir voulu lui ôter le Khalifat; & cela ne l'empêcha point de lui faire éprouver en toute occaſion, des effets de ſa libéralité. Il étoit grand Capitaine, aimoit les Belles-Lettres, ſur-tout les Sciences ſpécu-

lati-

latives & particulierement l'Astronomie, dont il introduisit l'étude en Turquie, de même que celle de la Philosophie. Il se plaisoit à favoriser les Savans.

DES KHALIFES.

VIII. MUTAUM OU MOTASSEM. 840.

MUTAUM OU MOTASSEM, fils d'*Haroun-Al Raschid*, & frere d'*Amin* & d'*Al-Mamon* ses Prédécesseurs, succéda à ce dernier, qui l'avoit nommé au préjudice d'*Abbas* son propre fils, & à l'exclusion de *Môtaman* son autre frere, quoique leur pere eût reglé la succession en faveur de cet ainé. Avant la mort du Khalife *Mamon*, quelques factieux tâcherent d'inspirer à *Abbas* son fils des sentimens de révolte. *Mamon* l'ayant appris, fit venir son fils, & lui remontra si vivement ses devoirs envers son oncle, qu'*Abbas* pénétré de ces sentimens, prêta devant tous ses Courtisans le serment de fidelité à son oncle, en présence du Khalife, & engagea aussi par cette démarche à en faire de même ceux qui avoient parlé de le couronner lui-même. *Motassem* envoya d'abord après son élévation au Khalifat, des troupes à *Ispahan* & à *Hamadan*, Villes principales de l'*Iraque Persienne*, pour y châtier les peuples qui favorisoient la révolte d'un Imposteur fameux nommé *Babec-Alkhorémi*, surnommé aussi *Khorremdin*. Cet impie, qui n'étoit d'aucune Secte de Religion connue en Asie, avoit attiré après lui une Armée nombreuse, sous l'empire du dernier Khalife, qu'il avoit vaincu en bataille rangée, & il avoit tué le Général *Ebn-Hamid*. Cette victoire l'avoit rendu si puissant, qu'il fallut que *Motassem* levât une Armée considerable pour le réduire. Le commandement en fut donné à *Hedar*, fils de *Khaous*, surnommé *Asschin*, Turc de naissance, qui y acquit la réputation de grand Capitaine. Il marcha vers l'*Aderbigian*, où pour arrêter les courses des rebelles, il fit rebâtir les Châteaux que *Babek* avoit fait démolir entre

DES KHALIFES.

Arzinghian & *Ardebil*. Enſuite ayant pourvu à la garde des montagnes, il deſcendit dans la plaine, & vint camper près de la Bourgade d'*Aſchak*, où il livra bataille aux Rebelles. *Babek* fut défait & contraint de fuir, avec la moitié de ſes troupes, juſqu'à *Mogan*, & delà à *Kasbabek*, lieu de ſa naiſſance, & ſon principal Fort. Pour tout cela il ne perdit pas courage; ayant fortifié pluſieurs Forts dans les monts du *Curdiſtan*, d'où il incommodoit l'Armée d'*Aſſchin* qui le pourſuivoit, il lui enlevoit quelquefois des Quartiers & lui coupoit ſouvent les vivres. Ce Général de ſon côté ne ſe rebutoit d'aucunes difficultés, il pouſſoit toujours ſon Ennemi devant lui: *il lui* enleva peu à peu tous ſes Forts; & ſe ſaiſit ſi à propos de tous ſes retranchemens, qu'il le contraignit enfin à s'enfermer dans ſon Château de *Kasbabek*, ſa derniere reſſource, où il le preſſa de ſi près, qu'il fut obligé après quelques aſſauts de s'enfuir en *Arménie*, avec ſon fils *Abdalla*, & *Moavie* ſon Général. Le Khalife entra victorieux dans la Place, & peu après *Babek* fut pris, par la ſupercherie d'un Capitaine Grec nommé *Sabal* fils de *Sanbac*, Gouverneur d'un des Châteaux du Khalife dans l'Arménie, où *Babek* fuyoit. Cet Officier envoya au-devant de *Babek* avec des préſens, le traitant d'Empereur; & avec de feintes ſoumiſſions il l'engagea à venir dans le Château, où il ne fut pas plutôt entré, qu'il lui fit mettre les fers aux pieds & aux mains, en donna avis au Khalife, & fit violer ſes femmes & ſes filles devant lui, pour lui rendre la même punition qu'il avoit exercée ci-devant ſur les priſonniers & autres perſonnes qu'il faiſoit mourir. *Babek* fut conduit à *Sambarab*, pour-lors devenu Siege du Khalife; on l'y promena en ſpectacle ſur un éléphant dans toutes les rues; après quoi le Khalife lui fit couper les bras & les jambes,

bes, & son corps fut attaché à un gibet, après avoir souffert tous les outrages de la populace. A *Bagdet* on en fit autant à son frere. Ainsi finit la Faction appellée *Hermétique* ou *Horrémétique*, qui signifie l'*Auteur d'une Religion joyeuse & voluptueuse*. Après cette heureuse exécution des troupes du Khalife, où elles firent passer 60000 hommes au fil de l'épée, il eut encore besoin d'armer contre les *Grecs*, dont l'Empereur *Théophile*, après avoir couru victorieux les Provinces Musulmanes, avoit pris & saccagé la Ville de *Zabatrab*. Cependant *Motassem* le repoussa jusqu'à la Ville de *Mopsueste* en Cilicie, où il gagna la bataille contre les Grecs, leur tua plus de 30000 hommes, & revint à *Sambarab*, où il découvrit une dangereuse Conspiration formée contre lui. Les conjurés avoient formé le dessein de le tuer avec *Afschin* & *Asbab*, ses deux meilleurs amis, & d'élever ensuite sur le Trône son neveu *Abbas*. Leur dessein ayant été découvert, ils furent punis de mort, & *Abbas* enfermé dans un lieu où l'on le fit mourir de soif, lui donnant à manger & point à boire. Depuis, sur quelques soupçons qu'eut le Khalife contre *Afschin* Capitaine-Général de ses Armées, il le fit mourir. Il ne lui survêquit que très peu, & mourut après avoir regné 8 ans, 8 mois, & 8 jours. Il faisoit sa résidence à *Sambarab*, Ville qu'il avoit fait bâtir à cause des fréquentes séditions du peuple de *Bagdet*, qui avoient longtems troublé son repos. Ce Prince étoit fort charitable, & fort liberal. Son fils lui succéda.

DES KHALIFES.

IX. VATHEC. 849.

AARON-VATHEC-BILLA étoit fort attaché à la *Secte* d'*Hali*, dite *Motazalle*: elle soutenoit que l'Alcoran avoit été créé. *Hamet* fils de *Nasser*, le plus célèbre Docteur & Conservateur des Traditions prophétiques d'une Secte contraire, engagea plusieurs de ses Partisans à déposseder

DES KHALIFES. *Vatbec* du Khalifat, pour monter sur le Trône à sa place. Le jour étoit pris; mais la vivacité de quelques-uns des conjurés leur ayant fait anticiper le tems dont on étoit convenu, le Gouverneur de *Bagdet* en eut vent: il se fit éclaircir, & envoya aussi-tôt arrêter *Hamet* à son logis, lui fit mettre les fers aux pieds, & le fit conduire à *Sambarab*, Siege Royal des Khalifes. *Vatbec* l'ayant fait venir en sa présence, sans lui parler de la Conjuration, le pressa seulement sur la Religion, & particulierement sur la question de Controverse. Le Docteur *Hamet* persistant toujours à refuser d'admettre la création de l'Alcoran, le Khalife irrité de ce refus, tira son cimeterre & lui trancha la tête. On ne voit point pendant le Regne de ce Khalife, d'autres expéditions militaires que celle de *Sicile* : les Musulmans ayant assiegé la Ville de *Messine*, elle se rendit à eux, & sa perte fut suivie de celle de l'Ile entiere. Ce Khalife employa aux Sciences la plus grande partié de sa vie, sur-tout à l'Astrologie. Il étoit en tout l'imitateur de *Mamoun* son oncle. Il avoit le regard terrible. Il mourut dans sa 36 année, la cinquieme de son Regne. Son frere lui succéda.

X. MOTAVAKKEL. 854. MOTAVAKKEL eut d'abord quelques contestations avec les principaux Seigneurs de l'Etat. Ils étoient sur le point de reconnoitre un fils de *Vatbec* ; & cet enfant se nommoit *Mohamed* : mais *Vassif* Chef de la Milice Turque s'y opposa, & représenta si vivement à l'Assemblée des Grands de l'Etat, qu'il seroit honteux aux Musulmans d'avoir un Khalife incapable de leur faire le *Salaouar*, c'est-à-dire la Priere & l'Instruction, devoir indispensablement attaché à la qualité de Khalife, que l'on changea aussi-tôt d'avis dans le Conseil. Dès que *Motavakkel* eut été proclamé, il défendit aux Chrétiens & aux Juifs d'exer-

d'exercer aucune Charge, dans la Police ou dans DES KHA-
la Justice, & d'avoir d'autres montures que des LIFES.
ânes, ou des mulets; il leur enjoignit aussi de porter une large ceinture de cuir, pour les distinguer. Le caractere de ce Prince ne lui fait point d'honneur. Il avoit pour les moindres fautes une sévérité qui alloit jusqu'à la cruauté, & voyoit les peines des autres avec une insensibilité extrême. Il avoit un fourneau de fer, armé de pointes de clouds, où il fit périr entre autres au bout de 40 jours de souffrances, son Vizir *Zaïat*, qui tâcha inutilement d'exciter sa pitié. Il regardoit la compassion comme une bassesse: on peut juger de son humanité par ce principe. Il avoit partagé le Droit de la Succession au Khalifat, entre 3 de ses enfans, savoir, *Montasser*, *Môtaz*, & *Mouïad*, qui en devoient jouïr successivement. *Motavakkel* découvrit peu après une Conjuration des Principaux de l'Etat contre sa personne. Cet avis lui fit prendre la résolution de les prévenir, en se défaisant de tous ceux qui lui étoient suspects: il les fit convier pour cet effet à un festin, qui fut le dernier de leur vie; car à la fin du repas, le Khalife prenant son cimeterre, en tua plusieurs de sa propre main, & fit mettre les autres entre les mains des Exécuteurs. Plusieurs actions de cette nature le rendirent si odieux, que son fils *Montasser*, qui avoit beaucoup souffert de ses caprices, entra dans le complot qui fut fait pour l'assassiner. *Vassif*, à qui ce Khalife avoit donné de grands chagrins en lui retranchant les occasions de s'enrichir, pour en gratifier d'autres; emporté par le ressentiment & étant maitre de la Garde du Khalife, autorisa ce parricide, & prit pour prétexte la haine que ce Khalife portoit aux Descendans d'*Hali*. Ce fut à la fin du souper, que les meurtriers entrerent, & massacrerent le Khalife. Il avoit regné 16

 ans

DES KHALIFES. ans & 2 mois, & avoit près de quarante ans.

XI. MONTASSER. 870. MONTASSER n'étoit entré dans ce parricide que pour en profiter. Dans la crainte qu'il eut qu'après sa mort, ses freres devenus Khalifes ne vinssent à punir cet attentat sur ceux qui y avoient trempé, il se préparoit à les exclure du Khalifat, lorsqu'ils renoncerent d'eux-mêmes à la succession à la laquelle ils étoient appellés. Ce Khalife étoit très liberal. Une apparition de son pere, qu'il crut voir en songe, le fit tomber dans une profonde mélancolie; la fievre s'y joignit, & il mourut de langueur dans la vingt-cinquieme année de son âge, & n'ayant été Khalife que 6 mois. Les Turcs, sur la déclaration que *Montasser* leur avoit donnée touchant l'exclusion de ses freres de la succession au Khalifat, & à laquelle ils avoient consenti, procederent à une nouvelle Election, & firent tomber le choix sur *Mostain* son petit-fils. Mais ils n'eurent pas assez de crédit pour l'y maintenir longtemps, au préjudice de *Motaz* frere du Khalife.

XII. MOSTAIN. 870. MOSTAIN, par le crédit de *Buga Kebir*, *Buga-Sagbir*, *Vassif*, & *Bagher*, Chefs des Milices Turques, détruisit bientôt le parti de *Motaz*, & parut en peu de temps paisible possesseur des Etats de ses Prédécesseurs, & reconnu pour le véritable Khalife. La révolte d'*Hiabia* Prince de la race d'*Hali*, soutenu de la Ville de *Cufah*, & de beaucoup de gens de l'*Iraque Arabique* qui grossirent encore ce parti contre le Khalife, fut aussi bientôt appaisée par *Mohammed* Prince de la Dinastie des *Thaberiens*. Il étoit pour-lors Général de l'Armée du *Khalife*, & tua de sa main le Chef des Rebelles. Dans la même année, *Hassan*, autre Chef de la Maison d'*Hali*, se révolta avec un plus heureux succès, dans la Province du *Tabarestan*, & demeura maitre de cette Province qu'il avoit enlevée au

au Khalife. Il en jouït 19 années entieres, & la laiſſa à ſon frere *Mohammed*, qui la poſſeda paiſiblement après lui durant 18 ans. Juſques-là le Khalifat étoit aſſez ſolidement affermi en faveur de *Moſtain*, & on ne ſongeoit plus à l'en priver: mais une diſpute arrivée entre les Chefs qui l'y maintenoient, l'ayant obligé d'opter, il fut la victime de cette autorité partagée. Ils étoient maitres abſolus du Khalifat. *Bagber* étant venu expoſer au Khalife ſes prétentions contre *Vaſſif*, ce dernier fut favoriſé. Le reſſentiment porta *Bagber* à ſe défaire de *Vaſſif*, & à dépoſſeder le Khalife, pour en élever en ſa place un autre qui lui fût plus favorable. *Vaſſif* découvrit la Conjuration au Khalife, qui fit arrêter *Bagber* dans le Palais Impérial. Les Turcs de ſon parti n'eurent pas plutôt appris cet emprisonnement, que ſous prétexte de redemander leur Chef, ils prirent les armes. Le Khalife fit tuer *Bagber*, comptant d'appaiſer par-là la ſédition; mais il arriva le contraire, elle augmenta: les Chefs devenus plus furieux pillerent la Ville & menacerent de mettre le feu au Palais Impérial, ſi on ne leur livroit *Vaſſif* & *Buga*, auteurs du meurtre de leur Général. Ces deux Officiers dans cette extrémité enleverent le Khalife, & le menerent à *Bagdet*. Auſſi-tôt que les ſéditieux l'eurent appris, ils ſe repentirent d'avoir contraint le Khalife de quitter *Sambarah* ſa Réſidence ordinaire: ils députerent au Khalife. Le Gouverneur de *Bagdet*, ravi de l'avoir dans ſa Place, non ſeulement maltraita les Députés, mais leur ôta toute eſpérance d'être entendus. Irrités de ce mépris, les Turcs dépoſerent *Moſtain* & mirent en ſa place ſon oncle *Motaz*, qui leva des Troupes. Dès qu'il fut élevé ſur le Trône, il fit marcher à la tête d'une grande Armée *Mouaffec* un de ſes freres, pour aſſieger *Moſtain*

DES KHALIFES.

DES KHALIFES. *tain* & tous ses partisans dans la Ville de *Bagdet*. Ce Prince se voyant pressé par les assiegeans, après une assez longue déliberation, pendant laquelle le Gouverneur manda au nouveau Khalife, que s'il vouloit bien lui laisser le Gouvernement & assurer la vie de *Mostain* & des Turcs de son parti, ils feroient ensorte de tirer la démission de son neveu qui la donneroit lui-même; ce nouveau Khalife accepta le Traité qui fut conclu, & *Mostain* se résolut à mener dans le Palais de *Bagdet* une vie privée. *Motaz* l'y fit garder soigneusement un temps, au bout duquel, sur quelques soupçons, il le fit venir dans la Ville de *Sambarab*, où le Vizir *Zaïd* l'expédia. *Mostain* avoit regné 3 ans & 9 mois.

XIII. MOTAZ. 874. MOTAZ, fils de *Motavakkel*, étant placé sur le Trône par ces mêmes Chefs de la Milice qui l'en avoient auparavant éloigné, balança longtemps, s'il ne les feroit pas mourir; mais quelques prudens conseils l'en empêcherent. On lui fit voir le danger des conséquences: ainsi, au-lieu de punir *Vassif* & *Bagber*, il leur donna de nouvelles Charges, & augmenta leur pouvoir. Il fit mettre en prison dans la même année un de ses freres cadets nommé *Mouïad*, sur quelques faux soupçons, & à cause du crédit qu'il avoit dans l'Etat. Il en fit autant & aussi mal-à-propos, peu après, à son autre frere *Mouaffec*. L'année suivante, les Turcs s'étant mutinés dans *Sambarab* pour le payement de leur solde, *Vassif* leur Général voulut trop aigrement leur remontrer leur devoir, & appaiser la sédition: il eut l'imprudence de maltraiter de paroles un de leurs Chefs, ce qui acheva de les aigrir contre *Vassif*, & ils le hacherent en pieces. Ensuite *Buga*, ancien Favori du Khalife, s'étant apperçu que son Maitre n'avoit plus pour lui la même consideration, craignit les suites de ce re-

refroidissement & décampa brusquement de la Cour, pour aller du côté de *Mosul.* Aussi-tôt après son départ, les Soldats du Khalife allerent piller sa maison. *Buga* apprit cette nouvelle, rebroussa chemin, & vint vers *Sambarah* avec les troupes qu'il commandoit, sous prétexte de vouloir châtier les séditieux, mais en effet pour se venger du Khalife, qui n'ignorant pas ses mauvais desseins, commanda à *Valid* d'aller au-devant de lui avec une Armée. *Valid* chargea *Buga* si à propos, qu'il défit non seulement ses troupes, mais encore il le fit prisonnier. Dès que *Motaz* le sut, il envoya ordre à *Valid* de lui faire trancher la tête. Pendant cet intervalle, les Turcs qui avoient tué *Vassif*, & qui s'appercevoient que cet appui leur manquoit auprès du Khalife, éleverent sur leurs épaules *Sallei* son fils, & le proclamerent leur Chef à la place de son pere. Ils coururent prendre le fils de *Buga*, à qui on avoit tranché la tête, & investirent le Palais Impérial, en demandant insolemment les arrérages de la paye qui leur étoit due. Le Khalife, hors d'état de résister à leurs violences, fut tiré hors de son Palais, & contraint de se déposer lui-même en faveur de *Mohammed* fils du Khalife *Vathec.* *Mohammed* porta le nom de *Mohtadi* après ce changement. *Motaz* fut envoyé à *Bagdet*, où peu de temps après on le fit mourir de soif, dans la 24e. année de son âge, après 3 ans & 7 mois de Regne.

DES KHALIFES.

XIV. MOHTADI. 877.

MOHTADI aimoit fort la Justice; il la rendoit assiduement à ses Sujets, en supprimant une partie des Tributs dont ils étoient chargés. Il fit fleurir la Religion Musulmane, en abolissant l'usage du Vin, des Jeux & des Danses défendues par la Loi. Dans les prémiers jours de son Regne, *Moussa* fils de *Buga*, Général des Armées du Khalife, & qui faisoit la guerre à *Has-*

DES KHALIFES. *ſan* fils d'*Iéſid* Chef des *Halides*, ayant appris la mort de *Motaz*, quitta le Camp qu'il avoit près de la Ville de *Bagdet*, & s'approcha de *Samahrah*, à deſſein de tirer vengeance de ceux qui avoient trempé dans la mort de ſon pere. Son arrivée fit peur à *Saleh*, Vizir du Khalife *Mohtadi*, qui y avoit eu part. Il quitta la Cour, à deſſein de ſe tenir caché quelque tems. Mais les Eſpions que *Mouſſa* avoit mis à ſa découverte, le livrerent entre ſes mains, & il le fit punir ſur le champ. Sur la fin de la même année, les *Zingbiens*, Peuples d'*Ethiopie*, dont la côte prend le nom de *Zanguebar*, s'étant répandus dans les environs de la Ville de *Caſah*, ſe révolterent contre leur Gouverneur, ayant à leur tête *Hali*, qui ſe diſoit de la Race du Prophete. Ces brigands étoient ſi bien armés & en ſi grand nombre, qu'ils ſe rendirent maitres des Villes de *Baſſora*, de *Ramlah*, & de beaucoup d'autres Places de l'*Iraque*, & même d'une partie de l'*Arabie*. *Hali* ſe fit une Souveraineté qu'il conſerva 14 ans, malgré tous les efforts que fit le Khalife pour le réduire à ſon obéiſſance. Il ſe qualifia de *Prince des Zingues*, & tranſmit ce Titre à ſes Succeſſeurs, qui ont beaucoup affligé les Khalifes Succeſſeurs de *Mohtadi*. Quelque temps après, le Khalife voulant réprimer les deſordres de la Milice, s'attira leur haine au point, que *Bankial* & *Mouſſa* leurs Chefs s'étant unis la porterent à un ſoulevement. Le Khalife fit d'abord punir *Bankial*; mais ſa ſévérité, loin d'appaiſer la ſédition, l'échauffa de plus en plus: les Turcs l'aſſiegerent dans ſon Palais, le prirent, & le tirant du lieu où il s'étoit caché, le firent mourir en lui ſerrant ce que la pudeur ne permet pas de nommer: deſorte que ſon Regne ne fut que d'onze mois, pendant leſquels il réforma

ma le luxe de la Cour. Il ne tiroit que très peu de chofe du Tréfor Royal pour fon entretien. Il fut unanimement regretté, comme le meilleur des Khalifes. DES KHALIFES.

MOTAMED, fils de *Motavakkel*, n'avoit point eu de part dans le choix que fon pere avoit fait de 3 de fes enfans pour monter fucceffivement fur le Trône après lui. Il y parvint néanmoins après la dépofition de *Mobtadi*. *Mouaffec*, maltraité fous le Regne précédent, s'en dédommagea fous celui-ci. Il eut toute la confiance du Khalife & porta fon autorité fi loin, qu'il affura le Khalifat à fon fils, au préjudice du fils de *Motamed*. Les affaires prirent une nouvelle face. L'union des deux freres les mit en état de réprimer l'infolent Gouvernement de la Milice. Ils la mirent hors d'état d'attenter fur la puiffance du Souverain, dont elle regloit la deftinée felon fes caprices, ofant les élever & les dépofer à fon gré, fous le moindre prétexte. Il fe vit en même temps obligé d'oppofer beaucoup de troupes aux irruptions que les *Zingbiens* avoient commencé de faire dès le Khalifat précédent, & d'arrêter leurs progrès dans l'*Iraque*, l'*Arabie*, & la *Perfe*. *Motamed* fut obligé de fe fervir des Turcs : pour cet effet, il joignit les troupes de fon frere; mais il fut défait par les *Zingbiens*, qui le battirent deux fois de fuite, & l'obligerent par-là à recevoir des conditions de Paix. Il fut obligé de marcher l'année fuivante contre *Jacub* Sultan de la race des *Soffarides*, qui s'étoit emparé de l'*Iraque Perfienne*, fans lui avoir déclaré la guerre. *Mouaffec* vint au-devant de *Jacub*, comme il approchoit de *Bagdet*, & ils fe livrerent près de *Catoul* une bataille fanglante, dans laquelle *Jacub*, quoique grand Capitaine, fut défait, & eut bien de la peine à fe fauver. Enfuite *Mouaffec*, & fon fils *Motaded*, fe firent raifon des affronts XV. MOTAMED. 878.

DES KHALIFES. que leur avoient fait les *Zingbiens* : ils les battirent d'abord en plusieurs rencontres, & enfin en dix ans qu'ils les harcelerent continuellement, ils les épuiserent si bien, que leur Prince s'enfuit dans la Province d'*Abuaz*, où ayant enfin donné le dernier combat, il y perdit tout, même la vie, & sa tête fut envoyée à Bagdet. Telle fut la fin des *Zingbiens*. *Mouaffec* acquit par cet victoire le surnom de *Protecteur de la Religion Musulmane*. Il continua de gouverner jusqu'à sa mort, après laquelle *Motaded* son fils prit en main, comme un héritage qui lui appartenoit, le Gouvernement des Etats du Khalife son oncle. Il devint si absolu, que l'année suivante il porta le Khalife même à convoquer une Assemblée générale des principaux Seigneurs, dans laquelle le Khalife ôta à son propre fils la succession immédiate qui lui appartenoit de droit, pour en revêtir son neveu. Il mourut la même année, d'une esquinancie, âgé de 50 ans & 6 mois, & dans la 23 année de son Regne.

XVI. MOTADED. 901. MOTADED qui lui succéda, ne fit que prendre le titre de Khalife, dont il exerçoit déja le pouvoir. Ce Prince étoit visionnaire, & favorisoit la Secte d'*Hali*, sur les Apparitions qu'il disoit avoir eues d'un Fantôme qui la lui avoit recommandée, & qu'il croyoit voir si souvent, qu'en ayant donné avis à son Conseil, qui ne prit pas la chose de même, on fit châtier plusieurs des domestiques qu'on soupçonna de troubler le repos du Khalife par des enchantemens magiques ; mais on n'en put tirer d'éclaircissement, quelque chose que l'on fît. Cette affection du Khalife pour les *Halides*, le porta à vouloir faire maudire publiquement dans toutes les Mosquées du Khalifat le nom de *Moavie* prémier Khalife de la Race des *Ommiades*, afin de venger

ger la postérité d'*Hali*, de la malédiction que ce Khalife avoit fait publier, contre le Chef de leur Maison. *Soliman* son Vizir l'en détourna, en lui faisant connoitre que cette action le feroit haïr, d'une grande partie de ses Sujets, qui formeroient des entreprises contre lui. Deux ans après, *Abou-Sayd*, Chef & Prince des *Carmathes*, se mit à la tête d'une Armée considérable, & courut une partie de l'*Arabie*, & de la *Chaldée*, pillant, ravageant tout le Païs, & ne faisant quartier à aucun Musulman. Le Khalife ayant envoyé contre lui, l'année suivante, *Abbas* avec des troupes, celui-ci fut fait prisonnier avec 800 des siens. Il desesperoit entierement de sa vie, lorsqu'*Abou-Sayd* le vint trouver, & lui dit: „ Promets-moi de „ rapporter sincerement tout ce que je te dirai, „ & tu auras la vie sauve ". *Abbas* lui ayant juré de le faire, *Abou-Sayd*, lui parla ainsi. „ Tu diras au Khalife, que je suis habitant du „ Désert, accoutumé à me passer de peu; que „ je ne lui ai enlevé ni Villes, ni Bourgades; „ que toutes les troupes qu'il a envoyées contre „ moi jusqu'ici, ont été défaites, parce que mes „ Soldats sont accoutumés à travailler, & à me„ ner une vie dure, au-lieu que les siens cher„ chent si fort leurs aises, & les commodités „ de la vie, que lorsqu'ils se trouvent man„ quer de beaucoup de choses dans le Désert, „ ils se débandent, & je ne leur fais point de „ quartier. Ainsi, que le Khalife considere le „ peu de profit, qui lui revient de la guerre „ qu'il nous fait, & qu'il prenne la résolution „ de nous laisser vivre en repos ". Le Khalife ayant entendu ce rapport, profita de l'avis du *Carmathe* quelque temps; mais ayant appris 3 ans après, que les Rebelles étoient aux environs de *Cufah*, où ils vivoient en toute assurance,

DES KHALIFES.

DES KHALIFES. ce, il les fit surprendre par ses troupes, qui enleverent un de leurs Quartiers, où commandoit un des principaux Chefs. Il fut envoyé aussitôt au Khalife, qui lui fit quelques questions sur la Religion, & se sentit si fort piqué des réponses insultantes du *Carmathe*, qu'il l'envoya au supplice. Quelque temps après, ayant mandé un homme qu'il savoit être fort riche, afin d'en emprunter de l'argent, cet homme le pria de prendre ce qu'il voudroit de son Bien. Le Khalife, surpris de cette genérosité, lui dit, „ Quelle sûreté avez-vous que je vous rende „ cet argent? Quoi donc? *repartit ce Sujet*, „ Dieu vous ayant confié le Gouvernement de „ ses serviteurs, & de ses terres, dont vous„ vous aquittez si bien, pourquoi ferois-je dif„ ficulté de vous confier aussi mon argent"? Ces paroles attendrirent si fort le Khalife, qu'il versa des larmes, & se désista de l'emprunt. On rapporte de lui beaucoup de grandes actions, remplies de modération, de justice, & de sévérité, qui ont donné lieu au parallele qu'on en a fait avec *Almansor*. Il vêcut 49 ans, dont il ne regna que 9 ans & neuf mois. Il déclara *Moctafi* son fils pour Successeur, & exigea le serment des Peuples.

XVII. MOCTAFI. 911. MOCTAFI étoit à *Racab*, lorsque son pere mourut. Il y fut d'abord reconnu pour Khalife; puis à *Bagdet*, où il alla faire son entrée & sa résidence. Dans la même année, *Zacarviah*, Prince des *Carmathes*, fit une irruption en *Syrie:* il y fut défait & tué par les troupes du Khalife. Mais *Hussain* son frere ayant pris sa place, y fut plus heureux; car il se rendit maître en fort peu de temps, de plusieurs Villes de la *Syrie*. Il les avoit déja pillées ou mises à contribution, lorsque le Khalife vint à *Mosul* avec une Armée de 100000 hommes pour le com-

combattre, & envoya de *Rachab* jusqu'où il s'avança, *Mohammed* fils de *Soliman*, un de ses Généraux, aux trousses des *Carmathes*. Ceux-ci fuyoient déja, sur la nouvelle de l'arrivée du Khalife, lorsqu'ils furent attaqués : leur déroute fut complette, & *Hussain* & son Général, avec 360 des siens, furent faits prisonniers, comme ils vouloient passer l'*Euphrate*. *Moctafi* au bout de deux ans retourna victorieux à *Bagdet*, où il fit trancher la tête à tous les prisonniers *Carmathes*. Cette défaite n'empêcha pas cette Nation, de faire une autre invasion dans la *Syrie*, deux ans après. *Moctafi* courut d'abord à eux; mais ils ne l'attandirent point, & quitterent aussi-tôt ce Païs, pour passer dans celui de l'*Iraque*, où ils défirent l'Armée du Khalife, dans un lieu nommé *Sabran* auprès de *Cadesiah*. L'année suivante, Il prirent le chemin du Désert, tomberent sur la Caravanne de la *Meque*, la pillerent, & tuerent prés de 20000 Pelerins. *Moctafi*, sur cette nouvelle, envoya pour les réprimer, *Vassef* un de ses Généraux, avec des Troupes trés considerables. *Vassef* les rencontra chargés de butin, & des dépouilles qu'ils avoient faites, & les vainquit aisément. Le combat ne laissa pas d'abord d'être rude de part & d'autre, & *Zacarviah* leur Chef y fut tué. Les Troupes du Khalife y firent un très grand nombre de prisonniers; & l'Armée des *Carmathes* fut entierement dissipée. *Moctafi* mourut l'année suivante, âgé de 33 ans, après avoir regné 6 ans & demi. Il s'étoit toujours utilement servi des conseils de *Cassem* fils d'*Abdallah*, son Vizir.

DES KHALIFES.

XVIII. MOCTADER. 917.

MOCTADER monta sur le Trône après la mort de son frère. Il n'avoit alors que 13 ans, & en regna 25, c'est-à-dire, plus que n'avoit fait encore aucun des Khalifes ses Prédécesseurs.

Les

DES KHALIFES. Les Vizirs & les Dames gouvernerent si absolument dans ses Etats, que plusieurs ont prétendu qu'une des filles de la Reine sa mere présidoit à la Chambre criminelle. Il essuya diverses fortunes, il fut dépossedé deux fois du Khalifat, & deux fois rétabli. Voici comment. Lorsque *Moctader* eut été salué Khalife par les soins d'*Abbas* son Vizir, on commença beaucoup à murmurer du bas âge de ce Prince. Tout le blâme de cette Election tomboit sur le Vizir, qui se répentant aussi de son choix, jetta les yeux sur *Mohammed* fils du Khalife *Moctafi*. Ce Prince mourut dans le temps que l'on pensoit à le couronner. Ce dessein ayant manqué, le Vizir prit encore la résolution de mettre le Khalifat, sur la tête d'un des enfans de *Motavakkel*; mais il fut aussi trouvé mort. *Abbas* fut lui-même tué, dans le temps qu'il se donnoit tous les mouvemens, afin de détrôner le Khalife. Ces incidens affermirent la Couronne sur la tête de *Moctader*, qui courut cependant un autre danger de la perdre. *Hussain* fils d'*Amadan* fit déclarer Khalife un *Abdalla* fils de *Motaz*, & se saisit du Palais Impérial, où il mit le nouveau Khalife, & en chassa *Moctader*, qui fut obligé de se réfugier dans la maison d'un de ses Eunuques, nommé *Munas*. Ses Domestiques, qui avoient aussi été chassés du Palais, trouverent le moyen le même jour d'y rentrer, & le firent si à propos, qu'ils surprirent le nouveau Khalife, lui mirent la tête dans un sac de chaux-vive, & le firent ainsi mourir. *Moctader* ne fut pas plutôt averti de l'heureux succès d'une entreprise si hardie, qu'il retourna au Palais, se plaça de nouveau sur son Trône, & se fit prêter un nouveau serment de fidelité. Ce Prince eut plusieurs guerres à soutenir contre les *Carmathes*, Peuples dont les principes sont très

très oppofés au Mahometifme. Ils avoient fait de grands ravages fous le Regne de *Moctafi.* *Abu-Taber*, jeune Prince qui les commandoit, attaqua *Baffora*, qu'il prit d'affaut, tua un grand nombre de fes habitans, & l'abandonna après l'avoir pillée. L'année fuivante, il défit la Caravanne qui revenoit de la *Mecque*, & fit prifonnier *Hamadan* pere du Sultan *Seiffedulah*, qui la conduifoit. Il le renvoya pourtant peu après, dans la vue de fe ménager une réconciliation avec le Khalife. Il ne demandoit que la ceffion de la Province d'*Abuas*, avec la Ville de *Baffora* dont il étoit maître. Le Khalife reçut affez bien les Ambaffadeurs du Prince *Carmathe*, mais il rejetta la propofition qu'ils venoient lui faire. *Abu-Taber* piqué de ce refus, prit la Ville de *Cufah* l'année fuivante, la pilla entierement, paffa au fil de l'épée une partie des habitans, & referva le refte pour l'efclavage. Il alla enfuite braver le Khalife jufqu'aux portes de *Bagdet*. L'Empereur de *Conftantinople* envoya des Ambaffadeurs à *Moctader*, qui furent reçus à *Bagdet* magnifiquement. Le Palais Impérial étoit paré de Coloffes d'or & d'argent, & de toutes fortes de pierreries. On avoit rangé dans la Cour les Soldats de la Garde du Khalife, qui montoient au nombre de 160000 hommes, auxquels on paya la folde dans des bourfes d'or. On fit paroître 40000 Eunuques blancs, & 30000 Eunuques noirs, avec 700 Huiffiers ou Portiers, aux portes & aux avenues du Palais du Khalife, qui étoit fi richement meublé, qu'il excitoit la furprife & l'admiration des Ambaffadeurs, & de tout le monde. Sur ces entrefaites, *Moctader* découvrit que fon frere *Kaber* avoit formé le deffein de le détrôner: il le fit mettre en prifon, & réfolut de lui ôter la vie. *Kaber* averti de fe deffein, fubor-

DES KHALIFES.

933.

DES KHALIFES. suborna un Barbaresque, bon homme de cheval, & fort affectionné à son service, pour se défaire de *Moctader.* Le Barbaresque choisit, pour l'exécution de son crime, le jour des Jeux d'Armes & des Courses de chevaux. En effet, le Khalife s'y trouva, & prit tant de plaisir à voir l'agilité du cheval de ce Maure, & la dextérité du Cavalier à s'en rendre le maître & à courir les têtes, qu'il lui fit répéter sa Course à plusieurs reprises, commandant à ses Gardes de s'éloigner de lui, afin qu'il pût voir plus librement ce spectacle. Mais le Barbaresque, qui épioit l'instant de faire son coup, poussa si rudement son cheval du côté du Khalife, & lui lança sa demi-pique, avec tant de force dans le milieu de la poitrine, qu'il le fit tomber du lieu où il étoit assis, & disparut comme un éclair. Il courut à toute bride, droit à la Prison de *Kaber*, à dessein de délivrer son Maître; mais un âne chargé de bois ayant rendu son cheval ombrageux, il se cabra contre l'étau d'un Boucher, où son Maître demeura suspendu à un crochet qui le prit au menton: le cheval s'esquiva de-dessous lui, & les gens du Khalife qui le suivoient l'ayant arrêté, le brulerent sur le champ dans la Place, avec le même bois qui avoit causé la fuite de son cheval. Ainsi le supplice suivit de près l'assassinat commis. Cependant le Khalife mourut de sa blessure peu après, âgé de 38 ans; & *Kaber* son frere prit sa place. *Moctader* aimoit la Justice, & avoit fait rebâtir aux Chrétiens, les Eglises que ses Prédécesseurs avoient fait démolir. Ayant su qu'on les avoit surchargés de Tributs, il les rétablit aussi-tôt dans leurs prémieres franchises.

XIX. KAHER. 942. KAHER, ou CAHER-BILLA, donna d'abord de grandes preuves de sa cruauté, & de son avarice. Il commença par chercher à se défaire

de

de ceux qui l'avoient élévé sur le Trône. *Munas*, l'Eunuque qui y avoit le plus contribué, & qui outre cela lui avoit servi de Gouverneur pendant sa jeunesse, piqué de trouver dans ce Prince tant d'ingratitude, entra dans une Conjuration, que l'aversion générale des Seigneurs pour ce Prince avoit formée; mais il fut découvert & pris, & eut aussi-tôt la tête tranchée, de même que *Balic*. Les autres Chefs se sauverent par la fuite, & *Mocla* demeurant caché, conduisit si bien son intrigue, qu'il gagna *Sima* Chef de la Milice Turque, qui assiegea le Palais Impérial, & se saisit de la personne du Khalife. Il fut privé aussi-tôt de la vue & de la liberté, & ne put joüir du Khalifat qu'un an & six mois. Il vêcut néanmoins jusqu'au Khalifat de *Motbi*, & fut réduit, après avoir recouvré sa liberté, à une telle misere, qu'il alloit tous les Vendredis à la porte de la Mosquée, avec les autres Aveugles, & disoit: „ Souvenez-„ vous de celui qui étoit autrefois votre Kha-„ life, & qui vous demande aujourdhui l'au-„ mône ". Telle fut la fin d'un Prince, dont l'avarice & la cruauté avoient été jusqu'au point, de faire souffrir la Question à ses Neveux, & à sa belle-mere, pour avoir de l'argent. Ce Prince vêcut ainsi miserable, souffrant la punition de ses forfaits, & mourut à la cinquante-cinquieme année de son âge. DES KHALIFES.

RADHI-BILLAH fils de *Moctader* fut tiré de prison, pour succéder à son oncle *Kaher*, qui l'y avoit fait mettre. Les Provinces du Khalifat, étoient alors tellement partagées entre divers Princes, que le Khalife ne possédoit plus qu'une espece de prééminence en dignité, qui regardoit plus les affaires de la Religion, que le Gouvernement politique. Les Villes de *Bassora*, XX. RADHI-BILLAH. 944.

DES KHALIFES.

sora, de *Cufab*, avec le reste de l'*Iraque Arabique*, étoient entre les mains de la *Perse* proprement dite, qui étoit possedée par *Amadaldoulat*, Prince & Chef de la Dinastie des *Bouïdes*, qui tenoit son Siege Royal dans la Ville de *Schiraz*. L'*Iraque Persienne* appellée autrement *Gébal*, qui est la partie montueuse de la *Perse*, & le Païs des anciens *Parthes*, reconnoissoit pour maître *Rokvaldourat* frere d'*Amadaldourat*, qui résidoit à *Ispahan*. *Mosul* avec toute la *Mésopotamie*, avoit pour Princes les *Sultans* de la race d'*Amadan*. L'*Egypte* & la *Syrie* n'obéïssoient plus aux Khalifes, mais seulement à *Mohammed* fils de *Tagasch*, surnommé *Akschid*, que les mêmes Khalifes en avoient autrefois établi simples Gouverneurs. L'*Afrique* avoit été subjuguée par les *Fathimites*, qui en avoient chassé les *Aglabites*, Gouverneurs de ce Païs pour les Khalifes: *Cayem* fils d'*Obeïdalah-Almhadi* en étoit pour-lors le maître, & ses Successeurs fonderent un nouveau Khalifat en Egypte. L'Espagne avoit pour Maître *Nasser* de la Race des *Ommiades*, qui portoient pour-lors le titre de Khalifes. Les Provinces du *Khorassan*, & de *Mawaralnahar* qui est la *Transoxane*, étoient sous la domination de *Nasser* fils d'*Amed*, de la Dinastie des *Sammanides*. Les Provinces du *Tabarestan*, du *Giorgian*, du *Mazanderan*, avoient des Rois de la prémiere Dinastie des *Dilemittes*. Et enfin les Provinces de *Barheim* & *Diémah*, dans l'Arabie, étoient possédées par des *Carmathes*. Ainsi l'Empire des Khalifes dégénera si bien, peu à peu, que les Princes de ces Provinces particulieres ne regarderent les Khalifes, que comme Souverains-Pontifes de la Religion des Musulmans; ils ne s'ingeroient même plus que de faire la Priere publique, & de décider sur quel-

quelques points de Droit, jusqu'à la venue des Tartares, ou Mogols, qui abolirent entierement le Khalifat. DES KHALIFES.

Pour revenir au Regne de *Radhi*, il fut presque entierement gouverné par *Raïk*, qui possédoit alors la Charge d'*Emir-Al-Omara*, c'est-à-dire, *Commandant des Commandans*. *Radhi* donna cependant la Charge de Vizir à *Moclah:* il la lui ôta quelque temps après, peu content de ce Ministre qui avoit l'esprit fort brouillon; & fut obligé ensuite de la lui rendre, à cause de son extrême habileté. *Raïk* qui, comme j'ai dit, gouvernoit l'Etat, capitula deux ans après avec les *Carmathes*, qui pilloient depuis longtemps les Etats du Khalife; & si particulierement l'Arabie, que le Pelerinage à la *Mecque* en avoit été interrompu. Il accorda pour cet effet avec *Abou-Thaher* leur Général, de lui payer tous les ans 50000 *Dinars* d'or; moyennant quoi, les Carravannes pourroient marcher en sureté. L'année suivante, le Vizir *Ebn-Moclah* entreprit de déposséder *Raïk* de sa dignité, pour la faire tomber sur *Jabkem*, à qui il écrivit en conséquence une Lettre par laquelle il lui manda, que le Khalife lui ordonnoit de s'approcher de *Bagdet*, pour le delivrer de la tyrannie de *Raïk*, & remplir sa place. Mais cette Lettre tre ayant été interceptée, *Raïk* informa le Khalife de la trahison du Vizir, qui avoit écrit sans ses ordres. *Moclah* nia le fait, & fut convaincu par sa Lettre. Le Khalife irrité de son impudence, autant que de son infidélité, lui fit couper la main droite. Il se plaignit fort de la sentence, qui le privoit d'une main, qui avoit trois fois copié l'Alcoran, & qui avoit produit des Chef-d'œuvres d'écriture: car il écrivoit parfaitement bien, & même on lui attribue l'invention des nouveaux caracteres Arabes. On pré-

DES KHALIFES. prétend que ce fut la main gauche que *Radhi* lui fit couper, & que *Moctader* lui avoit déja fait couper la droite pour une autre faute; & que ce fut alors qu'il fit les plaintes que nous venons de rapporter. Quoiqu'il en soit, lorsqu'on vint à exécuter la sentence, il prononça contre ses Juges, contre le Vizir, & contre le Khalife même, des imprécations si violentes, qu'on ne se contenta pas de lui couper la main; on lui coupa aussi la langue. *Jabkem* cependant profita de l'avis du Vizir: voyant l'occasion offerte, il s'avança vers *Bagdet*, le prit, obligea *Raïk* de s'enfuir, & eut sa Charge. Le Khalife vêcut également dans la dépendence, & mourut d'hydrosipie après un Regne de 6 ans, 10 mois, 10 jours. Il étoit d'un bon caractere, équitable & bienfaisant.

XXI. MOCTAFI II. 948. MOCTAFI, fils de *Moctader*, monta sur le Trône & regna 6 ans, 10 mois, 15 jours. Il y eut pendant son Regne une grande famine, qui fut suivie de la peste. Il fut déposé & aveuglé par *Tosun* Turc, qui étant devenu maître du Khalifat, avec le secours de la Milice Turque, en disposa en faveur de *Mostacfi-Billa*, fils de *Moctafi*.

XXII. MOSTACFI. 955. MOSTACFI ne fut pas plutôt élevé sur le Trône, que *Tosun* mourut, & laissa sa Charge de Lieutenant & Administrateur de l'Empire à *Ben-Schirzad*, autre Turc, qui ne fut pas moins violent que lui. Il tyrannisa si fort les habitans de *Bagdet*, qu'ils appellerent à leur secours un Prince de la Maison de *Buïah*, qui fut ensuite surnommé *Moëz-Aldoulat*, pour les délivrer des mains de ce Turc. Ce Prince, qui étoit alors dans l'*Iraque Arabique*, marcha aussi-tôt vers la Ville de *Bagdet* avec une grosse Armée. Le bruit de ses armes épouvanta tellement *Schirzad*, qu'il s'enfuit avec *Mostacfi*; mais ce Khalife

life ayant depuis appris que le *Buïde* s'étoit rendu maître de la Ville, & qu'il n'avoit plus rien à appréhender des Turcs, il retourna fur fes pas dans fa Capitale pour le recevoir, & lui rendre tous les honneurs qu'il méritoit. Ce fut alors que le Khalife lui donna le titre de *Moëz-Aldoulat*, c'eft-à-dire, *celui qui fortifie l'Etat, & qui le rend floriffant.* Non content d'avoir honoré ce Prince d'un titre fi éclatant, il voulut encore faire honneur à fes freres, & donna à fon aîné, qui s'étoit rendu maître de toute la Perfe, le titre de *Omad-Aldoulat*, c'eft-à-dire, *Soutien de l'Etat*; & à leur autre frere, qui commandoit dans toute l'*Iraque Perfienne*, celui de *Rokn-Aldoulat*, c'eft-à-dire, *Colomne de l'Etat.* Le Khalife, qui ne pouvoit affez reconnoitre le grand fervice que *Moëz-Aldoulat* lui avoit rendu, lui confia pour fa propre fureté, la garde des dehors du Palais, & lui donna par ce moyen une entiere autorité, dans fes Etats & fur fa perfonne. Il ordonna encore que fon nom fût publié dans toutes les Mofquées, après celui du Khalife; & que l'on battît monnoye à fon coin. Malgré tous ces honneurs qui devoient attacher ce Prince au Khalife, la bonne intelligence ne dura pas longtemps entre eux. Il étoit comme impoffible que deux Princes également abfolus, puffent demeurer fans brouillerie dans un même Etat. Auffi *Moëz-Aldoulat*, fur quelques foupçons que le Khalife lui veuloit ôter une partie de fon autorité, fe faifit de fa perfonne, lui fit perdre la vue, & après l'avoir dépofé, mit à fa place *Mothi* fils de *Moctader*. Ainfi *Moftacfi* ne regna qu'un ans, 4 mois & deux jours. Il avoit pris pour titre, *le Souverain-Pontife de la Juftice, de la Vérité, & de Dieu.*

DES KHALIFES.

MOTHI

DES KHALIFS. XXIII. MOTHI. 956. MOTHI regna ſans autorité. *Moëz-Aldoulat* ne lui permit pas d'avoir un Vizir, mais ſeulement un Intendant, qui n'avoit d'autre emploi, que de tenir compte de ſes revenus, & de la dépenſe de ſa Maiſon. *Moëz-Aldoulat* faiſoit peu d'état du Khalife, parce qu'il étoit ſi prévenu pour les *Halides*, qu'il croyoit que le Khalifat leur appartenoit de droit, à l'excluſion des *Abaſſides*. Il voulut même élever à cette Dignité un des principaux Chefs de la Maiſon d'*Hali*, nommé *Aboul-Haſſan*, homme recommandable parmi les Muſulmans, pour ſa doctrine & ſa piété: mais *Moammet-Alzameri* ſon Vizir l'en diſſuada, lui repréſentant que ce changement bouleverſeroit l'Etat, & mettroit en grand deſordre ſes propres affaires.

Moëz-Aldoulat mourut peu après, & laiſſa pour Succeſſeur dans tous ſes Etats, ſon fils *Ezzaldoulat* ſurnommé BACHTIAR, lequel ne traita pas mieux le Khalife qu'avoit fait ſon pere; ce qui joint aux infirmités de *Mothi*, l'obligea de renoncer au Khalifat en faveur de ſon fils *Taï*, au bout d'un Regne de 28 ans & 6 mois.

XXIV. THAÏ. 985. THAÏ-BILLAH monta ſur le Trône par l'abdication de ſon pere, l'an 985. La prémiere année de ſon Regne, la Milice Turque eut des différends avec *Ezzaldoulat*, qui avoit toute l'autorité du Khalife en main. Ces gens s'étant mutinés contre lui, l'obligerent de ſortir de *Bagdet*, pour ſe retirer à *Vaſſeth*, d'où il demanda du ſecours à *Adhad-Aldoulat* qui regnoit en *Perſe*. Cependant les Turcs le pourſuivirent, le Khalife à leur tête: ils lui livrerent pluſieurs batailles, qu'ils gagnerent. *Ezzaldoulat* fut obligé d'aller dans l'*Iraque Perſique*, joindre le ſecours que ſon couſin lui amenoit. Lorſque les

les Turcs apprirent cette jonction, ils se retirerent à *Bagdet*, & voyant que les deux Princes s'en approchoient dans le dessein de l'assieger, ils l'abandonnerent. Le Khalife ne laissa pas de tenir ferme quelque temps après leur retraite; néanmoins, comme il n'avoit pas assez de forces pour se défendre, il fut obligé après quelque résistance d'ouvrir les portes. Les Princes *Bouïdes* lui rendirent toute sorte d'honneurs, & il leur en fit réciproquement. *Adbad-Aldoulat*, après avoir rétabli son cousin dans son ancienne autorité de Lieutenant-Général du Khalife, retourna dans son Royaume de *Perse*: mais deux ans après, *Adbad-Aldoulat* & *Ezzaldoulat* s'étant brouillés ensemble, ils se mirent en Campagne, & se donnerent plusieurs combats. Ils furent à la fin funestes à *Ezzaldoulat*, qui fut obligé d'aller en Syrie pour lever de nouvelles troupes. *Adbad-Aldoulat*, averti de toutes ces démarches, partit de *Bagdet*, & fut au-devant de lui jusqu'à *Tekrit*, où les deux Armées combattirent. *Ezzaldoulat* perdit encore la bataille, & fut pris & tué. *Adbad-Aldoulat* demeura ainsi maître de *Bagdet*, & mourut, laissant *Saimfant-Aldoulat* son fils pour Successeur.

DES KHALIFES.

Il n'en jouït pas longtemps, car *Scherf-Aldoulat* son frere lui ôta la liberté, & le resserra dans une étroite prison, après l'avoir dépouillé de tous ses biens. Il obtint du Khalife tous les honneurs qu'il s'avisa de lui demander, & le gouverna jusqu'à sa mort. *Baba-Aldoulat* son frere, qui fut appellé à la même dignité, n'en usa pas aussi bien avec le Khalife, qu'avoient fait ses deux freres. Poussé par l'avidité de se mettre en possession de ses biens, il s'en saisit, sans en avoir demandé permission, comme ses Prédécesseurs avoient fait. Il entra avec les gens de sa Nation dans la chambre du Khalife, qui crut qu'il ve-

DES KHALIFES.

noit le ſaluer, le fit aſſeoir, & tendit la main pour la donner à baiſer aux autres; mais ceux-ci l'ayant pris par les bras & par les pieds, le trainerent dans un autre appartement, où ils le retinrent priſonnier. En même temps, *Baba-Aldoulat* ſe ſaiſit de tous les Tréſors qui l'avoient porté à faire le coup, & dépêcha un Exprès à *Abdmed* fils d'*Isbak*, & petit-fils du Khalife *Moctader*, pour l'inviter à venir prendre la place de *Thaï*. Ce Prince vint, & *Baba-Aldoulat* l'ayant mis ſur le Trône, il prit le nom de *Cader*, & regna à la place de *Thaï*. Celui-ci, réduit à la vie privée, vécut encore quelque temps après ſa dépoſition, & mourut âgé de 69 ans. Il en avoit regné 17 & 10 mois.

XXV. CADER. 1003.

CADER commença à regner l'an 1003. Il vivoit dans une fortune privée, auprès de *Mabadbebeddulab* Prince d'*Albathaib*, Marais où les eaux du *Tigre* & de l'*Euphrate* ſe répandent depuis *Vaſſeth* juſqu'à *Baſſora*. Il eut un ſonge, qui lui annonçoit le Khalifat & un long Regne: & dans le temps qu'il racontoit ce rêve à ſon Vizir, il reçut des dépêches du Sultan *Baba-Aldoulat*, qui lui faiſoit ſavoir qu'ayant dépoſſedé le Khalife *Thaï*, il l'avoit deſtiné pour remplir cette place. *Mabadbebeddulab* apprenant la nouvelle Dignité de ſon hôte *Cader*, lui donna un magnifique équipage pour le conduire à *Bagdet*, & l'accompagna en perſonne avec toutes ſes Troupes, juſqu'aux frontieres de ſes Etats. Le Sultan *Baba-Aldoulat* l'y vint recevoir avec tous les Grand de la Cour, & lui prêta le ſerment de fidelité accoutumé; après quoi *Cader* fit ſon entrée ſolennelle dans la Ville, où il ordonna tout avec beaucoup plus d'autorité, que n'avoient fait depuis longtemps ſes Prédéceſſeurs. Le Sultan, qui avoit fait dépoſer *Thaï* à cauſe qu'il en prenoit trop, trouva la ſienne

beau-

beaucoup affoiblie sous ce Khalife, qu'il avoit élevé lui-même. Son Regne fut long, suivant la prédiction qu'*Hali* lui en avoit faite dans son rêve, & il fit beaucoup de bien à la famille d'*Hali*. Il eut un grand différend avec *Mahmut* Sultan des *Gaznévides*, au sujet de *Ferdussi* Auteur d'un Livre fameux intitulé, l'*Histoire des Rois de Perse*. Il s'en fallut peu que ce Poëte ne fût cause d'une grande guerre entre ces deux Princes. Il avoit quitté la Cour du Sultan, de qui il avoit reçu de grands bienfaits, & s'étoit réfugié chez le Khalife, qui fut charmé de retirer chez lui un homme de ce mérite. Le Sultan le redemanda, & *Cader* refusa de le rendre. Les choses s'accommoderent. Plusieurs années après, *Cader* déclara son fils *Benrillah* pour son Successeur, & mourut âgé de 81 ans, dont il avoit regné 41 ans & 4 mois. Il fut fort regretté du peuple, qu'il avoit toujours gouverné avec beaucoup de justice, & de bonté.

DES KHALIFES.

XXVI. CAYEM. 1044.

CAYEM BENRILLAH monta sur le Trône en 1044. *Abu-Calangiar*, Généralissime des Troupes du Khalife, étant mort 5 ans après, son fils *Malek-Al-Rahim* lui succéda dans la même Dignité. En 1069, *Raïs-Al-Rusa* Vizir du Khalife, ayant eu de grands démêlés avec *Bessassiri*, un des Principaux Chefs de l'Armée des Sultans de la Race de *Buïah*, qui gouvernoient pour lors le Khalifat, *Bessassiri* fut obligé de sortir de *Bagdet* pour quelque temps. Il s'alla mettre sous la protection de *Mostanser* Khalife d'Egypte, qui lui fournit des Troupes, avec lesquelles il vint piller tous les environs de *Bagdet*; ce qui obligea *Cayem* d'appeller à son secours *Togrul-Beg*, Turc, dont la puissance s'étoit établie depuis peu dans le *Khorassan*. Ce Sultan entra dans *Bagdet* avec une grosse Armée de Turcs, il rendit au Khalife tous les honneurs qui é-

1069.

DES KHALIFES. toient dus à sa Dignité; mais le peuple, quelque temps après, s'étant soulevé contre les Turcs qui lui étoient fort à charge, & les ayant chargés à coups de pierres, *Togrul-Beg* fit piller la Ville par ses Turcs, & fit dire au Khalife, que si le Sultan *Malek-Al-Rahim* Généralissime de ses Armées, n'avoit point eu de part au tumulte excité contre les Turcs, il eût à le venir trouver. Ce Sultan s'y étant rendu, *Togrul-Beg* se saisit de lui aussi-tôt, & le fit mettre en prison. Ce fut en la personne de ce Prince, que finit la Dinastie des *Buïdes* ou *Bouïdes*, qui avoit duré 127 ans.

1070. Le trouble s'appaisa aussi-tôt. L'an 1070, *Bessassiri* se rendit maître de la Ville de *Mosul*, & *Togrul-Beg* le contraignit peu après d'en sortir. Un oncle maternel de *Togrul-Beg*, nommé *Ibrahim-Nial*, s'étant emparé de la Ville de *Hamadhan*,
1072. l'an 1072, le Sultan marcha aussi-tôt pour l'en chasser; mais *Bessassiri* prit cette occasion, & vint en diligence à *Bagdet*, dont il se rendit maître, se saisit de la personne du Khalife, l'enferma, & fit publier le nom de *Mostanser*, Khalife d'Egypte, dans toutes les Mosquées de la Ville. *Togrul* l'ayant appris, s'accommoda aussi-tôt avec son oncle, & retourna vite vers *Bagdet*, où *Bessassiri* qui ne pouvoit se défendre, s'enfuit. *Togrul* entra dans la Ville, alla d'abord à la prison pour délivrer le Khalife, & l'ayant fait monter sur sa mule, tenant tantôt l'étrier, & tantôt la bride, pour marque de son respect, il le conduisit marchant lui-même à pied, jusques dans le Palais Impérial. Le Khalife touché de reconnoissance, lui confera le titre de *Rokneddin*, c'est-à-dire, *Soutien de la Religion*. L'année suivante, *Togrul-Beg* poursuivit *Bessassiri* jusqu'à la Ville de *Cufah* dans l'*Iraque Arabique*, où quelques Soldats de *Bessassiri* le trouvant mal accompagné, le

le tuerent, & porterent sa tête au Sultan, qui revint à *Bagdet*, où il mourut l'an 1073, laissant son neveu *Alp-Arslan* héritier de tous ses Etats, avec un plein-pouvoir dans *Bagdet*. Ce Prince tint le Khalife dans une espece de Tutèle, pendant les 10 années qu'il regna ; & *Maleck-Schâb* son fils lui ayant succédé, vêcut encore deux ans de la même maniere avec *Cayem*. Ce Khalife déclara pour son Successeur son fils *Abdalla*, & le surnomma *Moctadi*. On rapporte, que sur la fin du Regne de *Cayem*, les grandes pluyes qui tomberent dans l'*Iraque Arabique*, firent déborder si extraordinairement le *Tigre*, que les animaux domestiques & sauvages furent emportés par le courant des eaux. Le Khalife même étant assis sur son Trône, en fut tout à coup investi à tel point, qu'il fallut qu'un Esclave le prît sur ses épaules pour le sauver. Il avoit joui de la Dignité de Khalife 40 ans & 8 mois. Il étoit vertueux, fort civil, aimant la Poësie, & composant lui-même des vers qui sont encore estimés. Il mourut en 1089.

XXVII. MOCTADI. 1089.

MOCTADI-BENRILHA monta aussi-tôt sur le Trône. Il reçut deux ans après la visite de *Maleck-Schab* Sultan de Perse, qui vint à *Bagdet*, lui rendit beaucoup d'honneurs, & vêcut toujours bien avec lui. Ce Khalife, qui aimoit fort la Justice, corrigea pendant son Regne une infinité d'abus, qui se commettoient. Il étoit Homme de Lettres: de concert avec le Sultan, il forma une Assemblée des plus grands Astronomes qui florissoient dans ce temps-là. Ces Savans fixerent le prémier jour de l'Année Solaire du Calendrier Persien, au prémier dégré du *Belier*. Ce jour, par la négligence des Astronomes & la suite des années, avoit si fort reculé, qu'il se trouvoit au quinzieme dégré des *Poissons*, de sorte qu'il falut alors supprimer 15 jours entiers, com-

DES KHALIFES. comme nous avons été obligés d'en supprimer 10, dans la Réformation du nouveau Calendrier l'an de l'Ere Chrétienne 1682, pour faire retourner l'Equinoxe du Printemps au prémier Signe du Bélier. Cette année de l'Egire 467, ou de l'Ere Chrétienne 1089, est donc la véritable Epoque de la Correction du Calendrier Persien, qui fut appellé *Gellaléen*, à cause du titre de *Gelaleddin* que portoit le Sultan. Le Sultan retourna en Perse, & Moctadi épousa onze ans après la fille du Sultan, Princesse douée d'une très grande beauté. Les fêtes qui se firent lorsqu'elle fit son entrée à Bagdet, surpasserent toutes les réjouïssances, qui s'étoient faites jusqu'alors chez les Musulmans en pareille occasion. Toutes les rues de la Ville furent éclairées de flambeaux de cire, ou de fanaux; le festin fut si magnifique, qu'on employa au dessert seulement 80000 livres de sucre, du poids de 12 onces; tout le reste de la dépense de ce grand appareil montoit à proportion. Cependant cette Princesse ne vêcut pas longtemps en bonne intelligence avec son mari: elle retourna auprès de son pere au bout de 2 ans, & elle y mourut. Le Sultan fit encore un second voyage à *Bagdet*, d'où étant retourné en *Perse*, il mourut aussi peu de temps après. Enfin le Khalife ayant regné 19 ans & 5 mois, mourut après avoir soupé à son ordinaire avec ses amis. Ils s'étoient retirés, & il étoit resté avec deux de ses femmes. Les Auteurs attribuent cette mort subite à une sorte de Peste, qui est très commune dans ce Païs-là; & pour justifier le peu de soin que prennent les Mahometans pour s'en garantir, ils disent que cette mort vient d'un Ange qui tue les hommes, & sur ce principe ne font aucun remede.

XXVIII. MOSTADHAHER. 1109. MOSTADHAHER, ou MOSTEDHAHER, succéda à son pere, par l'autorité de *Barkiarok*, fils de *Malek-Schah*

Scbab Sultan de la Dinaftie des *Selgiucides*, qui étoit alors le plus puiffant Prince de l'Afie, & qui gouvernoit le Khalifat. Mais le Sultan étant mort 3 ans après, fon frere enleva au jeune Sultan fon neveu, tous les Etats qui lui devoient appartenir, s'empara de *Bagdet*, & laiffa vivre paifiblement, mais fans autorité, le Khalife *Moftadbaber*. Trois ans après, ce Sultan mourut. *Mamout* fon fils qui lui fuccéda, trouva dans fes coffres onze millions d'écus d'or, & autant en meubles ou pierreries. Ce nouveau Sultan vécut bien avec le Khalife. On ne dit rien des actions militaires de ce Prince, mais feulement, que ce fut fous fon Khalifat que les Chrétiens Francs, ou Latins, porterent la guerre dans la Terre Sainte. On regarda cet évenement comme prédit par les Aftrologues, qui avoient menacé cette année d'un Déluge, lequel n'arriva pas. Le Khalife mourut peu après, âgé de 41 ans & 6 mois. Il avoit regné 25 ans, 6 fix mois, 15 jours. Il aimoit la Juftice, & étoit bon Poëte.

DES KHALIFES.

XXIX. MOSTARSCHED. 1135.

MOSTARSCHED fuccéda à fon pere, la même année. Il étoit fort éloquent, & avoit le talent de s'expliquer fi bien, qu'il renfermoit toujours un grand fens dans fes difcours. Il fut affez malheureux. La prémiere année de fon Khalifat, fon frere *Aboul-Haffan* quitta la Cour, & s'alla cantoner à *Hellab*, Ville de l'*Iraque Arabique*, où il amaffa quelques Troupes, avec lefquelles il fe faifit de l'importante Place de *Vaffeth*, fur le *Tigré*. Il s'y révolta ouvertement contre fon frere, & y prit le titre de *Kbalife*: mais il ne le porta pas longtemps. *Dobaïs*, Gouverneur de tout ce Païs-là pour *Moftarfched*, ayant affemblé les troupes de fon Gouvernement, combattit *Aboul-Haffan*, & le défit à platte couture. Ce jeune Prince fut fait prifonnier, & mis entre

DES KHALIFES. tre les mains de ſon frere, qui lui donna généreuſement la vie & la liberté. Ainſi les troubles ceſſerent d'un côté. Cependant ce même *Dobaïs*, ſi fidele dans les prémieres années du Regne de *Moſtarſched*, prit enfin le parti de ſes ennemis, & ſe joignant avec *Togrul* le Selgiucide, ils entreprirent de ſurprendre le Khalife dans *Bagdet*. Mais une fievre ardente ayant pris *Togrul*, & un orage ayant retardé la marche de *Dobaïs*, il manqua le temps du rendez-vous, & ces deux incidens firent échouer l'entrepriſe. Le Khalife ſut profiter de leur dérangement, & tailla en pieces toute l'arriere-garde de l'Armée de *Dobaïs*, qui fuyoit. Cette guerre dura 10 à 12 ans, au bout deſquels *Maſſoud* fils de *Mohammed Gayatbédin*, ſuccéda à ſon frere *Mamout*. Le Khalife, après avoir fait publier le nom de ce Sultan dans toutes les Moſquées, changea de ſentiment pour *Maſſoud*, & fit, à la ſollicitation des Grands de la Cour, ſupprimer ſon nom des Prieres publiques; il lui ôta même la qualité de Sultan. *Maſſoud* l'ayant appris dans la Ville de *Rei*, où il réſidoit ordinairement, partit auſſi-tôt à la tête d'une puiſſante Armée, & ſe rendit dans l'*Iraque Babylonienne*, pour venger cette injure. Il n'eut pas de peine à vaincre les troupes qui s'oppoſerent à lui. Il vint enſuite juſqu'à *Bagdet*, qui lui ouvrit ſes portes, & il ſe rendit maître du Khalife ſans oppoſition.

Maſſoud ayant encore une autre guerre à ſoutenir dans l'*Aderbigian*, y mena ſon priſonnier. C'étoit delà qu'il avoit, diſoit-il, réſolu de le renvoyer à *Bagdet*, à la charge de lui payer tous les ans 400000 écus d'or, & de demeurer dans *Bagdet* avec ſa ſeule garde, ſans lever d'autres troupes. *Moſtarſched* & *Maſſoud* arriverent à la Ville de *Margab*, dans une bonne intelligence appa-

apparente. Les égards que le Sultan affectoit d'avoir pour le Khalife, donnerent lieu à la négligence de la garde de ce dernier, qui se croyoit en sureté; lorsque les *Batheniens*, troupe d'Infideles, nommés communément depuis *Assassins*, entrerent dans la Tente du Khalife, lui couperent le nez & les oreilles, & le tuerent. On soupçonna le Sultan d'avoir fait faire le coup, & on crut que le Traité qui se projettoit, n'étoit qu'une feinte pour amuser le Khalife. Quoiqu'il en soit, *Mostarsched* regna 17 ans & 6 mois. DES KHALIFES.

RASCHED succéda à son pere, l'an 1151 de l'Ere Vulgaire. L'année suivante, *Massoud* lui envoya demander la somme d'argent, que son pere étoit convenu de payer. Cette demande irrita si fort *Rasched*, qu'il chassa les Envoyés de *Bagdet*, & tous ceux de la Famille de *Massoud*, hors *Daoud*, qui, quoique de la même Famille, étoit d'une Branche ennemie jurée de *Massoud*: aussi joignit-il ses troupes à celles du Khalife, pour combattre leur ennemi commun. Le Khalife fit rayer le nom de *Massoud* des Prieres publiques, & proclamer Sultan *Daoud* à sa place. Dès que *Massoud* le sut, il vint à *Bagdet* avec des forces considerables, & tint la Ville assiegée 5 jours, pendant lesquels le Khalife qui se voyoit pressé dans sa Capitale, se sauva du côté de *Naarvan* dans la Ville de *Mosul*, où ne se croyant pas en sureté, il songeoit encore à en décamper, lorsqu'il fut tué par des Assassins, après un peu plus d'un an de Regne. Son oncle lui succéda. XXX. RASCHED. 1151.

MOCTAFI, fils de *Mostabader*, fut élevé sur le Trône après que *Massoud* eut dépossedé son Prédécesseur, dans une Assemblée solennelle de Docteurs, qu'il avoit convoquée à ce dessein l'an 1154. Comme ce Khalife avoit été mis sur le Trô- XXXI. MOCTAFI. 1154.

DES KHALIFES Trône de son neveu par le crédit & l'autorité de *Massoud*, ce Sultan fut entierement le maitre du Khalifat, tant qu'il vécut; mais après sa mort qui arriva 15 ans après, *Moctafi* reprit son autorité & tira les Khalifes de l'esclavage où ils avoient été. *Massoud* cependant, avant que de mourir, avoit nommé *Melikschah* pour son Successeur au Sultanat: mais le Khalife ne lui laissa aucun pouvoir, & demeura seul le maitre dans toute l'étendue de l'*Iraque Babylonienne*, de la *Chaldée*, & de l'*Arabie*. Enfin, ce fut sous ce Khalife que finit la puissance des *Selgiucides*. *Moctafi* mourut après un Regne de plus de 24 ans, laissant son fils pour Successeur.

XXXII. MOSTANGUED. 1178. MOSTANGUED succéda, l'an 1178. Son frere *Abou-Ali*, qui vouloit d'abord le déposseder, conspira avec sa mere, & gagna des femmes du Palais Impérial pour le poignarder. Le dessein fut découvert, & le Khalife ayant fait mettre en prison son frere & sa mere, fit jetter les femmes dans le *Tigre*. Ce Khalife fut si grand amateur de la Justice, qu'ayant fait mettre en prison un Calomniateur, & un Grand de sa Cour lui ayant offert 2000 écus d'or pour la délivrance de ce prisonnier, il lui dit, *Mettez-moi entre les mains un autre homme qui ait toutes les mauvaises qualités de ce prisonnier; & je vous en ferai compter dix-mille; tant je souhaite ardemment de purger mon Etat de cette peste.* Il mourut après un Regne de 11 ans.

XXXIII. MOSTADHI. 1189. MOSTADHI son fils étant monté sur le Trône, fut surnommé HASSEN. On remarque qu'il est le seul des Khalifes qui ait porté ce nom, après le fils ainé d'*Hali*, dont il imita beaucoup les vertus, particulierement la libéralité. Il dissipa en peu de temps les Trésors que son pere avoit amassés. *Kimar* Général de ses troupes empiéta si bien sur son autorité, qu'il dispo-

disposoit déja de tout sans la participation du DES KHALIFES.
Khalife, qui, suivant les conseils de *Zebir* son Vizir, jugea qu'il étoit temps de mettre des bornes à cette usurpation & de s'opposer aux entreprises de *Kimar*. Ce Général ne pouvant souffrir la fermeté du Vizir, qu'il savoit être l'auteur des mesures qu'on prenoit pour limiter sa puissance, essaya de se saisir de sa personne & fit entourer sa maison. Mais *Zebir* qui en avoit eu avis, s'étoit sauvé dans le Palais Impérial. Le Général sachant sa fuite, investit le Palais avec des troupes, croyant par-là intimider le Khalife, & tirer le Vizir de ses mains. Mais sitôt que *Mostadbi* eut entendu le bruit des gens de *Kimar*, il parut à un balcon & dit au peuple qui s'étoit assemblé tumultueusement, au bruit que les gens de *Kimar* avoient excité: *Vous voyez assez, mes enfans, l'insolence de Kimar; & de quelle maniere, passant le pouvoir qu'il tient de moi, il entreprend tous les jours sur mon autorité: c'est pourquoi, afin de le punir de ce nouvel attentat, je vous abandonne tous ses biens, & je me reserve seulement la punition de sa personne.* Dès que le peuple eut entendu les paroles du Khalife, il quitta le Palais, & courut vers la maison du Général, qui fit aussi-tôt retourner ses Troupes, pour la garantir du pillage: mais la populace s'augmentant d'heure en heure, il ne put résister. Sa maison fut forcée & pillée; il fut obligé même de faire une breche dans la muraille de son logis, pour se sauver. Il gagna la Ville de *Mosul*, où il resta jusqu'à sa mort.

Mostadbi, après avoir rendu la Justice à ses Sujets, & fait fleurir les Sciences & les Arts dans ses Etats, pendant un Regne de 9 ans 10 mois, mourut fort regretté de son peuple. Ce fut sous son Khalifat, que finit celui des *Fathimites*

DES KHALIFES. *mites* en Egypte, desorte que l'autorité légitime fut réunie dans sa seule personne ; ce qui arriva après que le Sultan *Nourreddin*, & *Saladin* son Général, se furent rendus maitres de toute la Syrie & de toute l'Egypte.

XXXIV. NASSER. 1199. NASSER succéda à son pere. Il joignoit à toutes les vertus politiques & militaires, une application particuliere pour les affaires de la Religion. Il fit bâtir dans tous ses Etats un grand nombre de Mosquées, de Colleges & d'Hopitaux. L'an 1212, il envoya *Moucad* son Vizir à la tête d'une Armée, pour domter les rebelles du *Kusistan*. *Moucad* défit en plusieurs rencontres les troupes des Mécontens de cette Province, & la réduisit enfin à l'obéissance du Khalife. *Sangiar*, Esclave affranchi de *Nasser*, & qui depuis s'étoit poussé dans les Charges de l'Etat par son mérite & par la faveur de son
1225. Maitre, obtint ce Gouvernement, & lui soumit ensuite tous les Peuples les plus méridionaux de la *Perse*, jusqu'au Golphe Persique & sur le rivage de la Mer des Indes. L'an d'après, le Khalife supprima tous les impôts qu'on levoit dans ses Etats sur les marchandises qui se débitoient en détail, & ne permit point qu'on exigeât d'autres droits que ceux de la Douane,
1236. sur celles qui se vendoient en gros. Dix ans après, *Mohammed* Sultan de *Khouaresme* fit éclater son ressentiment contre *Nasser*, à cause de quelques Lettres qui se trouverent de la main de ce Khalife & adressées à *Schaabeddin* Sultan de la Dinastie des *Gaurides*, par lesquelles il lui donnoit des éloges magnifiques, & l'exhortoit à faire une vive guerre aux *Khouaresmiens*. Ces papiers s'étoient rencontrés parmi les Trésors de ce Sultan après sa mort ; & étoient tombés entre les mains de *Mohammed*, qui avoit envahi les Etats & les biens de *Schaabeddin*. Le mé-

mécontentement qu'en eut *Mohammed* le porta à faire irruption avec une puiſſante Armée dans les Etats du Khalife, & d'en pourſuivre la dépoſition dans une Aſſemblée générale, où il le fit paſſer pour Uſurpateur d'un Trône qui, ſelon lui, appartenoit aux enfans d'*Hali*. Il cauſa par-là un Schiſme dans le Muſulmaniſme, & ſe retirant de l'obéiſſance religieuſe qu'il devoit à *Naſſer* comme Chef ſpirituel des Muſulmans, il marcha avec une Armée de 300000 hommes vers *Bagdet*, pour ſe rendre maitre tant du Siège que du Khalife, qui n'eut pas plutôt appris cette réſolution, qu'il lui envoya des Ambaſſadeurs, à deſſein de le fléchir; mais *Mohammed* les fit maltraiter, ſans vouloir même leur donner audience. *Naſſer* ſe voyant obligé de ſoutenir un ſiège, préparoit tout pour cela dans *Bagdet*, n'ayant pas d'Armée à pouvoir tenir la campagne; mais les neiges ayant bouché les défilés des montagnes, *Mohammed* fut obligé d'abandonner l'entrepriſe, après y avoir perdu beaucoup de monde. Cette diſgrace ne lui fit pas changer de deſſein: ſans ſe rebuter du mauvais ſuccès de ſa prémiere tentative, il en vouloit faire une ſeconde, lorſque *Gengbiz-Kan* vint faire irruption dans ſes Etats, & l'empêcha d'exécuter ſa réſolution. *Naſſer* vêcut encore ſept ou huit ans. Sa vue & ſon eſprit s'affoiblirent beaucoup. Une femme de ſon Serrail & un de ſes Eunuques regloient les affaires de concert, & contrefaiſoient ſi bien ſon écriture, qu'ils gouvernoient l'Etat & expédioient tous les ordres ſous ſon nom. Un Médecin Chrétien du Khalife ayant découvert au Vizir toute cette intrigue, fut auſſi-tôt aſſaſſiné. Mais ſa mort ne demeura point impunie, & ſes meurtriers furent eux-mêmes traités ſelon leurs mérites. *Naſſer* mourut âgé de ſoixante-neuf ans.

DES KHALIFES.

DES KHALIFES. Il en avoit regné près de 47, terme auquel pas un de ses Prédécesseurs n'étoit arrivé. Son fils lui succéda.

XXXV. DHAHER. 1246. DHAHER fut tiré de la prison pour monter sur le Trône ; & comme il étoit âgé de plus de 50 ans, il dit à ceux qui le proclamerent, que *ce n'étoit pas la peine d'ouvrir la boutique le soir.* Il se rendit recommandable par sa Justice. Il avoit déja fait bâtir un pont sur le *Tigre* à *Bagdet*, lorsqu'il mourut au bout de 9 mois & 15 jours de Regne. Son fils lui succéda.

XXXVI. MOSTANSER 1247. MOSTANSER fut proclamé l'an 1247. Tous les Historiens disent qu'il surpassa tous ses Prédécesseurs, en clémence & en libéralité. Il fit bâtir plusieurs édifices publics pour la commodité de ses Sujets. Il faisoit souvent dresser dans la Ville de *Bagdet* un grand nombre de tables fort bien servies, où tout le monde étoit bien venu. On lui apprit que les habitans de *Bagdet* étoient si pauvres, qu'ils étoient obligés de faire blanchir leurs vieux habits pour leur Fête solennelle qui approchoit, faute d'être en état d'en avoir de neufs; il leur en fit donner aussi-tôt. Ce Prince mourut dans la 51 année de son âge, après un Regne de 18 ans, 11 mois. Son fils lui succéda.

XXXVII. MOSTADEM. 1266. MOSTADEM, ou MOSTAZEM, fut le dernier Khalife des *Abassides*. Ce Prince, le plus riche, le plus respecté, & le plus malheureux de sa Race, fut reconnu par tous les Musulmans pour le seul & unique Khalife Successeur de *Mahomet*, les autres Khalifes qui étoient alors dans l'Afrique & dans l'Espagne, n'étant reconnus en cette qualité que par leurs seuls Sujets immédiats. L'an 1264, *Nasser Eddin* son Vizir étant venu à mourir, il eut le malheur de choisir pour le remplacer *Mouïad-Eddin Alcomi*, le plus traitre & le plus ingrat des Ministres. En

1272,

1272, il s'éleva dans *Bagdet* une dispute de Religion, qui dégénera en sédition. Deux Sectes sous le nom, l'une des *Traditionaires*, l'autre des *Sectateurs* d'*Hali*, partageoient toute la Ville. *Abubeki* fils du Khalife, qui penchoit pour les prémiers, fit remplir les prisons des principaux Chefs de la Secte d'*Hali.* Cette action parut criante au Vizir, qui en étoit: il forma dès-lors le dessein de perdre les *Abassides* & leur Parti. Il se lia secretement pour cet effet avec *Nassir-Eddin* Mathématicien, qui pour quelque mécontentement avoit quitté la Cour du Khalife, & s'étoit retiré auprès d'*Hulacou-Kan*, Empereur des Mogols ou Tartares. Ils persuaderent à ce Prince ambitieux, qu'il lui seroit facile de faire la conquête des Etats du Khalife, & lui donnerent les avis nécessaires pour y réussir. Le Vizir, d'un autre côté, représenta au Khalife qui aimoit l'argent, qu'étant respecté comme il étoit de tous les Musulmans, qui se qualifioient d'être les Esclaves de la sublime Porte, il pouvoit licencier grand nombre de ces troupes qu'il entretenoit inutilement; que les *Tartares* tournoient leurs armes du côté du Septentrion; que quand même ils lui feroient la guerre, ils étoient trop foibles pour que l'on en eût rien à craindre; d'ailleurs il lui proposa des plaisirs séduisans, auxquels ce Prince n'étoit que trop accoutumé de se livrer, & par lesquels le Vizir s'étoit si fort acquis sa confiance. Le Khalife suivit aveuglément ce conseil pernicieux, & le Vizir, sous différens prétextes, dispersa en même temps tous les Chefs en divers lieux éloignés, & en donna avis à *Hulacou*, qui fit défiler aussi-tôt ses troupes dans l'*Iraque Arabique*. Cependant les Seigneurs de la Cour avoient presque perdu les bonnes graces du Khalife, pour lui avoir donné avis de cette descen-

DES KHALIFES.

1272.

DES KHALIFES. defcente; lorfqu'il apprit de nouveau qu'*Hulacou* avoit détaché de fon Armée *Sougougiak* & & *Mangou*, pour venir affieger *Bagdet*. Cette nouvelle le réveilla à demi; il fongea enfin à fe défendre : il détacha *Tatbeddin* & *Megiabeddeddin* fes Généraux, & les envoya reconnoitre l'ennemi à la tête de dix-mille hommes, qui malgré leur intrépidité furent accablés par le plus grand nombre. *Hulacou* parut tout à coup aux portes de *Bagdet*, qui fut furprife & emportée l'an 1278. Le Khalife & un de fes fils étant tombés entre les mains des Tartares, furent liés étroitement dans un fac de feutre, & trainés par toutes les rues de la Ville : après quoi le Khalife fut étouffé, & fon fils maffacré. Telle fut la fin déplorable du dernier Khalife des Mufulmans, dans la 46 année de fon âge. Quant au Vizir, il étoit allé au-devant du Conquérant avec fa famille, avant la prife de *Bagdet*.

1278. Telle fut la fin des Khalifes de la Race des *Abaffides*, & en même temps la fin du Khalifat de *Bagdet*. J'ai cru devoir en marquer la fucceffion, parce que c'eft pour ainfi dire une Tige, qui toute morte qu'elle eft, revit aujourdhui dans un grand nombre de Branches: la Perfe, la Turquie, toutes les Souverainetés de la Côte intérieure d'Afrique, ne font que des démembremens de l'Empire des Khalifes; de même que la France, l'Italie, les Païs-Bas, la Lorraine, diverfes Principautés d'Allemagne, font des démembremens de l'Empire que *Charlemagne* avoit formé.

HOLAGOU, ou HULACOU-KAN, qui détruifit l'Empire des Khalifes, étoit fils de *Tuli-Kan* petit-fils de *Gengbiz-Kan*, dont nous avons déja parlé au fujet de la Tartarie. Il n'étoit qu'en qualité de Gouverneur dans le *Khoraffan*, au

au nom & sous l'autorité de *Mangou-Kan* son frere ainé. Les Auteurs dont nous avons suivi la Chronologie dans l'Article de la Tartarie, mettent la chute du Khalifat vingt ans plutôt; mais cela vient de ce que les Historiens Orientaux ne comptent pas tous d'une même maniere. Les uns ont égard aux nombres rompus, les autres les méprisent entierement. DES KHALIFES.

Hulacou ne se borna pas à cette conquête. Voyant que la fortune favorisoit ses armes, il suivit la carriere qu'elle lui ouvroit, & forma de ses conquêtes un vaste Etat, qu'il laissa à son fils *Abaka* ou *Abga-Kan*, son unique héritier. Voici quels étoient les Païs qu'il avoit rangés sous sa domination.

Le KHORASSAN, dont la Capitale étoit alors *Nischabur*.

Le GEBAL ou l'*Iraque Persienne*, dont *Ispaban* étoit Capitale.

L'IRAQUE ARABIQUE, qui comprend l'*Assyrie* & la *Chaldée*, dont la Capitale étoit *Bagdet*.

L'ADERBIGIAN, dont la Capitale étoit *Tabris* ou *Tauris*.

La PERSE PROPRE, ou le FARS, dont *Schiras* étoit Capitale.

Le KHUSESTAN ou KHUSISTAN, qui est la *Susiane* des Anciens, dont la Capitale étoit *Toster*.

Le DIARBECK, dont la Capitale étoit *Masul*.

Le ROUM, qui comprend l'*Arménie*, la *Géorgie*, la *Natolie*, dont la Capitale étoit *Coni*, l'*Iconium* des Anciens. C'est principalement de cette Province de *Roum* que s'est formé l'Empire Turc.

Hulacou-Kan mourut l'an 1285 de l'Ere Chrétienne, s'il est vrai, selon *D'Herbelot*, qu'il meu-

DES KHALIFES. mourut l'an 663 de l'Hégire. Sa postérité posseda quelque temps la *Perse*. On peut voir la Liste des Princes *Mogols* qui regnerent, dans l'Article de la *Tartarie*, sans la répéter ici. Ils la perdirent enfin, & elle passa des Khans qui en jouïssoient, à *Timur-Tascb*, dont la postérité connue sous le nom de TIMURIDES, commença uue nouvelle Dinastie. Elle dura peu, comme on verra dans la suite. USUM-CASSAN, qui n'étoit qu'un simple Gouverneur d'*Arménie*, renversa son Maitre de dessus le Trône, & s'y plaça. C'est d'une des filles de ce Prince, que descend la Maison qui regne présentement dans la *Perse*.

Auteurs qui font l'Histoire des Khalifes. Les Auteurs de l'Histoire des *Sarazins* sont *Elmacin*, *Ximènes*, les *Annales* traduites par *Leunclave*, & la *Bibliotheque Orientale* de *D'Herbelot*.

CHAPITRE X.

DE LA PERSE.

DE LA PERSE. Origine des Sophis de Perse. ON a vu dans le Chapitre précédent, que les Sectateurs d'*Hali* avoient depuis longtemps un fort Parti dans la Perse. Ce gendre de *Mahomet*, si l'on en croit les Persans, eut deux fils, dont l'ainé fut empoisonné; l'autre nommé *Hussein* succéda à son frere & laissa douze fils, qu'ils réverent comme autant de Prophetes. C'est de *Muza-Caïm* ou *Moussa Kaizem*, l'un des doûze petits-fils d'*Hali*, que descendoit *Sophi* que la Maison Royale reconnoit pour sa Tige.

Tige. Il vivoit vers la fin du XIV. Siecle, & fut en si grande estime pour sa vertu & sa sainteté, que *Timur-Bec* ou *Tamerlan*, qui conquit la Perse, y étant revenu après la défaite de *Bajazet*, & voulant donner à *Sopbi* des marques de son estime, lui fit présent de trente-mille captifs qu'il avoit pris dans la derniere guerre. *Sopbi* qui avoit ses vues s'attacha cette multitude, l'instruisit des principes de sa Secte, & s'en servit pour la répandre avec succès. Des gens qui se voyoient garantis de l'esclavage du Tartare, se donnerent à *Sopbi*, comme à un Liberateur qui avoit mérité leur dévouement par ce bienfait. On verra dans la suite, que cela ne lui fut pas inutile.

Sopbi eut pour Successeur dans son zèle pour la nouvelle Secte, son fils *Guines*, dont on ne rapporte rien de considerable, & qui est moins connu par lui-même, que par le mérite & la réputation de son fils *Scheich-Eidar*, à qui proprement la Maison des *Sopbis* doit le commencement de son élevation.

Celui-ci ne s'en tint pas au nouveau plan de Religion qu'avoit prêché son ayeul, & dont son pere l'avoit instruit; il le réforma à sa maniere, & y fit beaucoup de changemens. La vie édifiante qu'il menoit, & les dehors de régularité & de sainteté qu'il affectoit dans toute sa conduite, lui firent une si grande réputation, que du fond de la Perse & de l'Arménie les peuples accouroient à *Ardevil* lieu de sa naissance, pour s'instruire de sa nouvelle Religion. Ils s'y livroient avec ardeur, & quand ils l'avoient une fois embrassée, ils en observoient les regles & les statuts avec l'exactitude la plus scrupuleuse & la plus févere. Ce qui les lui attachoit le plus étroitement, c'est qu'il leur avoit persuadé comme une vérité dont il avoit eu révélatios,

DE LA PERSE. tion, qu'il n'y auroit de *Musulmans* qui fussent sauvés, que ceux qui suivroient la doctrine d'*Hali* telle qu'il l'enseignoit.

C'est ainsi qu'il prêchoit à *Ardevil* sa Patrie, dont on prétend qu'il étoit Seigneur, ainsi que l'avoient été ses ancêtres, & dont dans la suite on lui donna le nom, en l'appellant d'*Ardevil*. Mais comme, malgré le rang qu'il y tenoit, & les grands biens qu'il possedoit, il faisoit paroître dans sa maniere de vie simple, modeste, & même dure & austere, un grand mépris pour les honneurs & les richesses, une vertu si rare & si extraordinaire fit tant d'éclat dans la Perse, & lui acquit une si grande réputation, que quoiqu'il ne fût point d'un rang à pouvoir aspirer à l'alliance du Roi, USUM-CASSAN, qui de Gouverneur d'Arménie s'étoit fait Roi de Perse en détrônant son Maitre, & qui étoit parvenu à se rendre possesseur paisible du Trône qu'il avoit usurpé, le choisit préférablement aux plus grands Seigneurs du Royaume, pour en faire son gendre. Il lui fit épouser sa fille *Marthe*, qu'il avoit eue de son mariage avec une Princesse fille de *Calo-Jean*, Roi de *Trebisonde* & de *Pont*.

USUM-CASSAN.

Usum-Cassan étant mort en 1478, il eut pour Successeur son troisieme fils nommé JACUP, & surnommé *Chiorzeinal*, c'est-à-dire *le Borgne*, parce qu'il avoit perdu un œil. Le pere avoit fait mourir l'ainé, pour s'être révolté contre lui; & *Jacup* avoit empoisonné le second, selon quelques Auteurs, ou, selon d'autres, il l'avoit tué la nuit même que mourut *Usum-Cassan*, afin de n'avoir point de concurrent au Trône.

JACUP.

Quoiqu'il y fût monté par une mauvaise voye, il s'y gouverna avec beaucoup de sagesse & de

de modération, & à la satisfaction de toutes les Provinces. Mais au bout de sept ans de Regne, il fut la victime de la débauche de la Reine sa femme. Cette Princesse s'étoit prostituée à un des prémiers Seigneurs de la Cour, qu'elle aimoit éperduement ; & ne croyant pas que ce fût en faire assez pour un Amant si chéri, que de le recevoir dans le lit du Roi son Epoux, si elle ne le plaçoit encore sur son Trône, elle résolut de se défaire de *Jacup* par le poison. Elle avoit préparé pour cela un breuvage, qu'elle lui présenta un jour au sortir du bain. Quelque assurance qu'elle affectât dans le moment de l'exécution de son crime, le Roi son mari, qui crut démêler de l'embarras dans son air, en conçut du soupçon. Il exigea d'elle qu'elle fît l'essai du breuvage, & qu'elle en bût la prémiere. Comme elle ne pouvoit s'en défendre sans se condamner elle-même, elle avala le poison avec une intrépidité affectée, qui trompa le Roi, & le rassura tellement, qu'après en avoir bu lui-même, il en fit boire aussi au Prince son fils, âgé de huit ans, qui l'avoit accompagné chez la Reine. Le poison étoit si présent, que tous trois en moururent la nuit même, en 1485.

DE LA PERSE.

1485.

Jacup étant mort sans enfans, JULAVER l'un des prémiers du Royaume, & qui étoit un peu son parent, s'empara du Trône & regna trois ans.

JULAVER.

BAYSINGIR lui succéda en 1488, & regna jusqu'en 1490.

BAYSINGIR.

1488.

RUSTAN, jeune Seigneur de vingt ans, occupa le Trône après celui-ci, & regna sept ans. Ce fut sous son Regne que *Scheich-Eidar d'Ardevil* perdit la vie, de la maniere que je le vais dire.

RUSTAN.

1490.

Quoique personne n'eût plus de droit à la Cou-

DE LA PERSE.

Couronne que *Scheich-Eidar*, comme ayant épousé la fille d'*Usum-Cassan*, il étoit d'une naissance si disproportionnée à ce haut rang, & si fort au-dessous de celle des Grands du Royaume, que dans ces changemens de trois Rois qui se succéderent l'un à l'autre en cinq ans, non seulement il ne fut jamais question de lui, mais que ceux-mêmes qui occuperent le Trône, & dont aucun n'y avoit de droit bien légitime, ne prirent point d'ombrage des prétentions qu'il pouvoit y avoir.

Le prémier qui y fit attention fut *Rustan*. Il commença à s'allarmer de ce concours de peuple qui se rendoit de toutes parts à *Ardevil* auprès de *Scheich-Eidar*, pour embrasser sa Religion & s'attacher à sa personne. Il craignit que l'affection secrete que les Persans conservoient dans le cœur pour le sang de leurs Rois, & la vénération qu'ils avoient pour la vertu de *Scheich-Eidar*, ne donnassent lieu à quelque guerre civile en faveur d'un homme qui paroissoit d'autant plus digne du Trône, qu'il sembloit le dédaigner malgré les justes droits qu'il y avoit. Il prit sur cela la résolution de s'en défaire, & le fit tuer à *Ardevil* par des Assassins qu'il lui aposta. Il ne s'en tint pas-là; & regardant la nouvelle Secte qu'*Eidar* avoit voulu établir, comme plus dangereuse encore pour l'Etat, que pour la Religion Musulmane, il la persécuta tellement, que plusieurs de ceux qui l'avoient embrassée, l'abandonnerent.

C'étoit ainsi que *Rustan* travailloit à s'affermir sur le Trône, lorsqu'après un Regne de sept ans, il fut tué par un des grands Seigneurs du Royaume, nommé AGHMAT, qui profitant de la foiblesse que la mere de *Rustan* avoit pour lui, la rendit complice de sa trahison, & la fit consentir à la mort d'un fils qui l'aimoit unique-

AGHMAT.

quement. Mais *Agbmat* ne jouït que durant six mois, du Trône qu'il avoit usurpé; car les Soldats de la Garde de *Rustan* ne voulant point obéir à un homme qui avoit tué leur Roi, allerent trouver à *Van* un des principaux Officiers de *Rustan* qui y demeuroit, nommé *Carabés*, pour le porter à venger la mort de leur ancien Maitre. Cet Officier ayant assemblé par leur moyen un Corps de troupes assez considerable, marcha droit à *Tauris*, où ayant surpris *Agbmat* qui n'étoit pas en état de lui résister, il le fit mourir dans les tourmens. DE LA PERSE.

Le Trône se trouvant vácant par la mort de l'Usurpateur, on choisit pour le remplir un Seigneur nommé ALVANTE, à qui la parenté dont il touchoit à *Usum-Cassan*, fit donner la préférence. ALVANTE.

Telle fut la destinée de la Perse depuis la mort d'*Usüm-Cassan* & celle de son fils *Jacup*, jusqu'à ce qu'*Ismaël*, fils du célèbre *Scbeicb-Eidar d'Ardevil*, fixa enfin dans sa Maison, de la maniere qu'on va le dire, un Sceptre qui pendant le cours de quatorze à quinze ans avoit passé par tant de mains différentes.

Scbeicb-Eidar que *Rustan*, alors Roi de Perse, fit tuer à *Ardevil*, laissa en mourant trois fils, qui couroient le même risque que leur pere, s'ils fussent tombés entre les mains de ce Prince. De ces trois fils, les deux ainés qui étoient en âge de connoitre le péril, se sauverent, l'un dans l'*Asie Mineure*, & l'autre à *Alep*. Le troisieme nommé *Ismaël*, qui étoit encore dans l'enfance, fut soustrait au danger par des amis de son pere, qui le firent sauver dans l'*Hircanie* ou le *Gbilan*, chez un Seigneur nommé *Pyrcbalim*, ami de leur Maison, & qui étoit maitre de quelques Places sur la Mer Caspienne. 1499.

Pyrcbalim, qui prit grand soin de son éducation,

DE LA PERSE.

tion, le fit élever dans les principes de la Secte de *Scheich-Eidar* son pere; & le jeune-homme, qui comprit que c'étoit le meilleur moyen de former un grand Parti, & de gagher la faveur des peuples dont il avoit besoin pour faire valoir les justes prétentions qu'il avoit au Trône, fit paroître un grand zèle à répandre cette nouvelle Religion & à l'observer. Comme il étoit extrêmement bien-fait, & qu'à une physionomie noble & heureuse il joignoit beaucoup d'éloquence & de courage, on conçut une idée si avantageuse de sa personne, que ce ne fut plus simplement la populace, comme durant la vogue de son pere, qui se rangeoit de son parti, mais que les gens de qualité même commencerent à s'attacher à lui; à quoi l'on peut dire que les pronostics que son pere avoit faits à son sujet, ne contribuerent pas peu. Car *Scheich-Eidar*, qui étoit très savant dans l'*Astrologie*, & que le peuple avoit toujours révéré comme un Saint & un Prophete, avoit eu l'habileté de hazarder en faveur d'*Ismaël*, une de ces sortes de prédictions qui ne sauroient jamais nuire à ceux au profit desquels on les fait, & qui leur sont souvent d'un grand secours dans l'exécution de leurs projets, par les préventions avantageuses que les peuples en conçoivent pour eux. Il avoit prédit que ce fils seroit un grand Prophete & un grand Conquérant; & que par son zèle, & par la conquête d'une grande partie de l'Orient, il égaleroit un jour la gloire de *Mahomet* même.

Dès qu'*Ismaël*, sorti de l'enfance, commença à paroître dans le monde, il tint une conduite tout-à-fait propre à confirmer les grandes espérances qu'on avoit conçues en sa faveur; & par la noble indifférence qu'il témoignoit en toute rencontre pour le commandement & pour les gran-

grandeurs, il s'y traçoit une route d'autant plus sure, qu'il sembloit s'en montrer plus digne. Cependant, comme un soin légitime de recouvrer son patrimoine n'avoit rien qui fût contraire au desintéressement dont il se piquoit, il se servit de ce prétexte pour faire prendre les armes à un bon nombre de ses Disciples; & leur ayant joint quelques secours que lui envoya *Pyrchalim*, il entra dans l'*Arménie*, où étoient les terres qu'*Usum-Cassan* avoit données en dot à sa mere, & s'en mit en possession par la voye des armes. DE LA PERSE.

Ce prémier succès, aussi-bien que le bon état des Troupes dont il étoit suivi, donna de la réputation à son Parti, & lui ramena un grand nombre des anciens Disciples de son pere, que sa mauvaise fortune & la persécution avoient contraints de renoncer à sa Secte. Ils s'y dévouerent de nouveau avec d'autant plus de zèle, qu'ils en avoient toujours conservé les principes dans le cœur. Fortifié de ces nouveaux Soldats, qui prirent parti dans son Armée, il alla attaquer le Château de *Marmulac*, qui étoit plein de richesses. Après l'avoir forcé & pillé, il mena son Armée contre *Sumach*, la Capitale de la *Mésopotamie*, qu'il força encore avec le même bonheur, & dont il donna le pillage à ses Troupes.

Le bruit de ces prémiers exploits rendit son nom si célèbre, & le butin que le Soldat avoit fait sous son commandement fut un appât si séduisant pour le petit peuple des Contrées voisines, qu'on vint de tous côtés se ranger sous ses étendarts; & comme il avoit trouvé dans les lieux qu'il venoit de piller, dequoi fournir des armes à la plupart de cette multitude qui en manquoit, il se vit à la tête d'une Armée considerable, & en état de ne plus se borner à atta-

DE LA PERSE. quer simplement des Villes & des Châteaux. Il se livra dès-lors aux idées de la fortune la plus éclatante ; & ne se proposant pas moins que la conquête de la *Perse* entiere, il mena son Armée vers *Tauris* qui en étoit alors la Capitale, & où *Alvante* monté depuis peu sur le Trône, comme nous l'avons dit, faisoit sa résidence.

Ce Prince sortoit tout fraichement de l'embarras d'une guerre civile qu'il avoit eu à soutenir contre *Morat-Kan* son frère, ou son fils, comme quelques-uns le veulent, qui lui avoit disputé la Couronne, & qui ayant perdu une bataille contre lui, s'étoit sauvé hors de ses Etats de *Perse* & d'*Arménie*. Les persécutions & les cruautés dont *Alvante* usa après sa victoire, à l'égard de plusieurs des principales familles de *Tauris* qui avoient pris le parti de son Concurrent, furent une conjoncture très favorable pour *Ismaël*. En effet, ayant été instruit de l'animosité qu'on avoit conçue contre le Roi dans la Ville, où il n'y avoit presque pas de maison qui n'eût ressenti des effets de sa vengeance, il pressa sa marche & vint se présenter devant les portes, ISMAEL. qui lui furent d'abord ouvertes. Le Roi *Alvante*, qui, ne s'attendant point à cette irruption, se trouvoit dénué de forces suffisantes pour soutenir un siege, & qui savoit d'ailleurs qu'il avoit autant d'ennemis dans la Ville qu'il y étoit resté d'habitans, avoit pris la fuite à l'approche de l'Armée, & s'étoit retiré du côté de l'*Arménie*. *Ismaël* entra victorieux dans *Tauris*, où il n'y eut de sang répandu que celui de quelques Gardes du Roi fugitif, qui n'avoient pas été assez diligens à le suivre ; de sorte que par l'évenement le plus heureux du monde, il se vit d'abord, & sans avoir besoin de tirer l'épée, maitre de la prémiere Ville du Royaume.

Cependant il ne se laissa pas si fort éblouir de sa

ſa bonne fortune, qu'il ne jugeât bien que tant DE LA que le Roi *Alvante* vivroit, il ne ſeroit point le PERSE. maitre dans la *Perſe*. Il ſe preſſa d'autant plus de le pourſuivre, qu'il apprit que les deux freres s'étant reconciliés pour repouſſer l'ennemi commun, *Morat-Kan* qui levoit des Troupes dans l'*Aſſyrie* du côté de *Babylone*, ſe préparoit à aller joindre ſon frere *Alvante*, qui étoit déja à la tête d'une groſſe Armée dans l'*Arménie*. *Iſmaël* prévint la jonction, & ayant ſurpris *Alvante*, il le défit dans une bataille, où ce Prince lui-même fut tué en combattant à la tête de ſes Troupes. *Morat-Kan*, qui étoit prêt à venir joindre ſon frere, ayant appris ſa défaite & ſa mort, mena ſon Armée vers *Tauris* pour s'en emparer; mais *Iſmaël*, averti de ſon deſſein, l'atteignit à moitié chemin, le battit à platte couture, & le mit en fuite: ce fut l'an 1499, qui eſt regardé comme 1499.
le prémier du Regne d'*Iſmaël*.

Morat-Kan s'étant retiré chez *Aladul* Roi de *Cappadoce*, *Iſmaël* entra dans les Etats de ce Roi l'année ſuivante 1500, avec une Armée de ſoixante & dix-mille hommes; mais ſans grand ſuccès. Son Armée y ſouffrit beaucoup de la rigueur de la ſaiſon, & de la diſette des vivres. Il y revint l'année d'après avec une Armée de 40000 hommes, & défit *Aladul* & *Morat-Kan*, proche de *Babylone*. *Morat-Kan* ſe ſauva chez le Sultan d'Egypte, & ne revint plus en *Perſe*; *Aladul* ſe retira en *Cappadoce*; & *Iſmaël* recueillant le fruit de ſa victoire, s'empara de *Babylone*, de la *Méſopotamie* & de toutes les Provinces voiſines, qu'il réduiſit ſous ſon obéiſſance.

Iſmaël n'ayant plus d'ennemi en tête, porta la guerre chez les *Albaniens*, les *Iberiens* & les *Tartares*, qui depuis quatre ans s'étoient diſpenſés de payer le tribut qu'ils devoient à la *Perſe*, & auquel il les obligea de ſe ſoumettre de nouveau.

DE LA PERSE. Il tourna ensuite ses armes contre le Roi de *Samarcand*, Prince très puissant, & remporta sur lui une victoire plus éclatante encore que toutes celles qu'il avoit remportées jusques-là; elle allarma jusqu'au Soldan d'*Egypte*, & jusqu'au Grand-Seigneur même, qui étoit alors *Bajazet II.*

Il eut la guerre contre lui, & contre *Selym* son Successeur. La prémiere ne se fit qu'entre leurs Lieutenans. Dans la seconde, *Selym* vint la faire en personne, & prit *Tauris* sur *Ismaël:* mais au bruit de l'approche de celui-ci, *Selym* fut obligé de se retirer avec précipitation; & quoiqu'il eût eu de l'avantage sur *Ismaël* par le moyen de son Artillerie, en quoi les Turcs d'alors étoient beaucoup plus entendus que les Persans, il perdit tant de monde dans cette guerre, & les Janissaires en furent si rebutés, qu'ils ne craignoient rien tant que d'être obligés de faire la guerre en *Perse.* Si les Turcs prévaloient du côté de l'Artillerie, *Ismaël* l'emportoit pour la bonté des Troupes, & pour leur fidélité & leur zèle. Elles lui étoient si inviolablement attachées, que durant ces guerres, quoiqu'il passât un grand nombre de transfuges du Camp des Turcs dans celui des Persans, qui par-là étoient instruits de l'état de l'Armée ennemie, jamais aucun Persan ne déserta du Camp d'*Ismaël* pour passer dans celui des Turcs. Les Persans d'ailleurs, prévenus d'une haute estime pour *Ismaël* qu'ils regardoient comme un homme tout divin, croyoient n'avoir rien à craindre en combattant sous ses ordres, & bravoient les plus grands dangers, & la mort même, avec une intrépidité que rien ne pouvoit alterer. Aussi se soutint-il jusqu'au bout contre tous les efforts des Turcs, qui ne purent jamais lui ôter un pouce
1525. ce de terre de ses conquêtes. Il mourut en 1525,

à l'âge de 45 ans, possesseur paisible d'une des plus vastes & des plus puissantes Monarchies du Monde, & dans la réputation d'un des plus grands Rois & des plus célèbres qui ayent jamais paru dans l'Orient. Il laissa en mourant quatre fils, dont THAMAS l'ainé, de qui nous allons parler, fut son Successeur à la Couronne, les trois autres ayant eu chacun leur appanage particulier, selon qu'*Ismaël* l'avoit reglé. DE LA PERSE.

A juger de ce second Roi de la Maison des *Sophy*, par le portrait que nous en font *Olearius &* quelques autres, c'étoit un très mauvais Sujet ; mais *Bizarus* dans son Histoire de *Perse*, & *Chalcondyle* dans celle des *Turcs*, nous en donnent une meilleure idée, quoiqu'ils conviennent des défauts que les autres lui reprochent. Pour juger sainement de ce Prince, il faut le considerer sous deux points de vue différens, c'est-à-dire, dans la paix & dans la guerre. Dans le prémier de ces deux regards, ce fut un fort mauvais Roi, avide du bien de ses Sujets, commettant les injustices les plus criantes à l'appât de profits même peu considerables, & abandonnant le Gouvernement à la discrétion de ses Ministres; tandis que livré totalement à la volupté & aux plaisirs, il se tenoit renfermé dans son *Haram*, où il fut une fois dix ans de suite sans en sortir. THAMAS. 1525.

Mais à le considerer sous le second regard, c'est-à-dire, dans le temps de troubles & de guerre, il y a beaucoup à gagner pour lui: car quoiqu'il n'ait eu ni la valeur intrépide, ni toute la capacité d'*Ismaël* son pere, & que les Turcs lui ayent enlevé *Babylone* avec la *Mésopotamie* & l'*Assyrie*, il n'a pas laissé de se gouverner en Prince habile dans ses guerres; & s'il se fût aussi bien conduit dans la paix, il y auroit peu de chose à lui reprocher.

Thamas n'avoit que 18 ans, quand il monta

fur le Trône en 1525. Il avoit trois freres, qui étoient *Helcas*, *Becram* & *Sormifa*. Chacun d'eux eut fon appanage, tel qu'il leur avoit été affigné par le Roi leur pere. *Helcas* eut pour fa part l'*Affyrie* & la *Méfopotamie*, avec la Ville de *Babylone*. *Becram* eut la *Médie*, la *Géorgie* & l'*Albanie* vers la Mer Cafpienne. *Sormifa* eut la *Parthie*, qui eft aujourdhui la Province de *Khoraffan*. Mais tous ces appanages furent réunis depuis à la Couronne de Perfe, par la mort de ces Princes. *Helcas* s'étant révolté pendant les guerres des Turcs, fut pris par les Troupes du Roi fon frere, qui le fit mourir. *Thamas* fe défit du fecond de la même maniere, dans la crainte qu'il ne fe révoltât. Et le troifieme mourut de fa mort naturelle.

Thamas regna neuf ans, fans avoir de guerre confiderable à foutenir au dehors. Mais en
1534. 1534, *Soliman*, animé en partie par *Vlama* Seigneur Perfan & beau-frere de *Thamas*, qui s'étoit réfugié chez lui, mena fon Armée en perfonne contre la Perfe & s'avança jufqu'à *Tauris*, qu'il prit, mais fans y faire aucun defordre. Il s'avança delà jufqu'à *Sultanie*, Ville qui a été autrefois la réfidence des Rois de Perfe, & que *Tamerlan* avoit fort maltraitée. *Soliman II.* s'étant arrêté quelque temps aux environs de cette Ville, en fut chaffé par un orage des plus furieux dont l'Hiftoire faffe mention. Il rebrouffa chemin vers l'*Affyrie*, où il fe rendit maitre de *Babylone*, & s'y fit couronner Roi de *Perfe* par le Khalife de cette Ville, à qui, en qualité de Souverain Pontife de la Religion Mahometane, cette fonction appartenoit. Après cette conquête, toutes les Villes de l'*Affyrie* & de la *Méfopotamie* ouvrirent leurs portes à *Soliman*, qui réduifit encore fous fon obéiffance le *Curdiftan* & le *Diarbek*. Il paffa l'Hiver à *Babylone*,

ne, & avec le renfort de Troupes qui lui vint d'*Egypte* & de *Syrie*, il reprit le chemin de *Tauris*. *Thamas*, qui y étoit rentré depuis le départ de *Soliman*, en sortit à l'approche de l'Armée, comme il avoit fait l'année précédente, & il se retira dans les montagnes pour épier l'occasion de surprendre l'Armée ennemie. Mais en quittant *Tauris* cette année 1535, il fit un si grand dégât dans toutes les Provinces des environs, que l'Armée ennemie mourant de faim, fut obligée de sortir de *Perse*. *Thamas*, qui venoit de rentrer de nouveau dans *Tauris* où *Soliman* avoit tout désolé cette seconde fois, donna le commandement de ses Troupes à un Brave *Caramanien* ou *Carmathe* nommé *Deliment*, qui s'étant mis à la poursuite des Turcs, les atteignit près de *Betlis* à la gauche du Lac de *Van*, le 13 Octobre, & les ayant surpris dans le desordre d'une retraite, lorsqu'ils s'y attendoient le moins, il les tailla en pieces & remporta sur eux une des victoires les plus complettes que les Persans ayent jamais remportées sur les Turcs. Quoique *Soliman* eût pris l'*Assyrie* & la *Mésopotamie* sur la *Perse*, ces conquêtes lui couterent tant, qu'il se repentit de les avoir entreprises ; & qu'à son retour à *Constantinople*, il fit mourir *Ibraïm-Bacha* son Favori, qui avoit été l'instigateur de cette guerre. On tient que de cinq-cens-mille hommes qui avoient passé l'*Euphrate* pour attaquer la *Perse*, il n'en revint pas quatre-vingt mille à *Constantinople*.

DE LA PERSE.

1535.

Depuis cette perte, *Soliman* laissa la *Perse* & *Thamas* en paix, jusqu'en 1548. La guerre se renouvella entre ces deux Puissances au sujet de *Bajazet* fils de *Soliman*, qui s'étoit réfugié en *Perse*, & que *Thamas* ne voulut point rendre à *Soliman* qui le redemandoit. *Soliman* se mit en cam-

1548.

DE LA PERSE. campagne avec une Armée de deux-cens-mille hommes. *Thamas* qui en avoit plus de cent-mille, ayant obtenu des Portugais, alors fort puissans en Asie, un Corps de dix-mille hommes de leur Nation, avec vingt pieces de canon, joignit les Turcs sur le bord de l'*Euphrate*. Il les attaqua lui-même en personne, & les défit entierement par la valeur des *Portugais*. *Soliman*, qui fut lui-même blessé dans cette bataille, y perdit cent-trente-mille hommes, sans compter plusieurs milliers qui moururent ou de leurs blessures, ou de disette & de misere en se retirant. Cette bataille se donna en 1549. La paix se fit
1549. peu après, aux dépens de la vie de *Bajazet*, que *Thamas* fit mourir, à la demande de *Soliman*.
1556. Cet Empereur Turc étant mort en 1556, eut pour Successeur son fils *Selym II.* avec qui *Thamas* renouvella la paix faite avec *Soliman*. Les affaires demeurerent sur ce pied-là tout le reste du Regne de *Thamas*, qui mourut en 1576, âgé d'environ 68 ans. Il étoit de taille médiocre, fort robuste de corps, il avoit le teint bazané, & les levres un peu allongées. Il fixa son séjour à *Casbin*, abandonnant *Tauris*, qui avoit toujours été la Capitale du Royaume & le lieu de la résidence ordinaire des Rois ses Prédécesseurs. Ce qui l'en dégouta fut, que comme cette Capitale avoit dans son voisinage *Ardevil* dont il étoit originaire, il ne se plaisoit pas dans une Ville où l'on pouvoit se trop souvenir de la médiocrité de la fortune de *Scheich-Eidar* son ayeul. Il nomma pour Successeur *Caidar-Mirizès* le troisieme de ses fils, âgé de 17 ans, qu'il aimoit tendrement, & qui étoit déja comme Lieutenant-Général du Roi son pere dans tout le Royaume. Mais les Grands du Royaume, à qui ce choix ne plut pas, n'y eurent aucun égard, & déférerent la Couronne à *Codabendé*,

bendé, l'ainé, qui étoit pour-lors dans la Province du *Khorassan*. Celui-ci l'ayant refusée, ils la donnerent à *Ismaël* second fils de *Thamas*, dont nous allons parler. DE LA PERSE.

Ismaël avoit 43 ans, & étoit actuellement en prison, quand au refus de *Codabendé* son ainé, il fut mis sur le Trône. Ce Prince qui aimoit la guerre, où il étoit fort entendu & fort heureux, s'étoit opposé aux entreprises des Bachas Turcs, qui nonobstant la trêve qu'il y avoit entre la Perse & le Grand-Seigneur, s'émancipoient à faire quelquefois des courses sur les terres du Roi. Il les avoit battus en trois rencontres considerables, en l'une desquelles il tailla en pieces les Troupes du Bacha d'*Erzerom*, qui eut bien de la peine à se sauver lui-même. Loin de lui tenir compte de ces services, on lui en fit un crime à la Cour. *Maessum-Begh*, qui ne l'aimoit pas, & qui avoit l'oreille de *Thamas* plus qu'aucun autre de ses Ministres, empoisonna ces exploits, en lui représentant, que lever des Troupes & faire la guerre de son chef dans un temps de trêve, étoit quelque chose de bien hardi pour un jeune Prince, qui ne pourroit rien faire de plus quand il seroit Roi. Il ajouta, qu'*Ismaël* se croyoit déja indépendant; & pour en donner au Roi son pere des preuves capables de le frapper, il lui remit entre les mains plusieurs Lettres de ce jeune Prince, par lesquelles il sollicitoit les Gouverneurs des Places de son voisinage à se joindre à lui pour faire la guerre aux Turcs, nonobstant la trêve. Il n'en fallut pas davantage pour allarmer l'esprit soupçonneux du pere, qui, de l'avis de son Ministre, fit arrêter le Prince *Ismaël* son fils, & l'enferma dans le Fort de *Kabkaé* proche d'*Ardevil*, le même ou le Prince *Helcas* frere du Roi étoit prisonnier, lorsqu'on le fit mourir. *Ismaël* ISMAEL II. 1576.

DE LA PERSE.

y fut tenu fous une étroite garde, durant plufieurs années. Le Roi fon pere qui l'aimoit, & qui rendoit juftice à fon mérite, fut plufieurs fois tenté de le remettre en liberté, & il l'auroit fait, fi ces grandes qualités mêmes qu'il eftimoit en lui, & l'affection des peuples fort prévenus en fa faveur, ne lui avoient fait craindre qu'il ne le détrônât lui-même. Cette crainte faifoit d'autant plus d'effet fur le Roi, qu'elle étoit fomentée adroitement par les Grands de la Cour & par les Gouverneurs de Province, qui avoient pris ombrage du caractere haut & fier d'*Ifmaël*, & qui appréhendoient que fi ce Prince étoit jamais le maître, il ne les dépoffedât de leurs Gouvernemens, pour y mettre des gens qui lui fuffent affidés. Cependant le Roi fon pere n'ofant rien faire de plus pour lui, tâchoit du moins de lui adoucir fa prifon, où il lui envoya même de très belles filles. Mais le Prince n'en approcha jamais, & il fit dire au Roi fon pere, que pour lui, il fouffroit fans peine fa captivité; mais qu'il ne favoit pas s'il auroit la force de foutenir celle de fes enfans, en cas qu'il lui en vînt; & qu'il aimoit mieux n'en point avoir, que de les voir naitre pour être malheureux. Il ajoutoit à cela, que ces fortes de plaifirs n'étoient pas faits pour un homme réduit à l'état d'efclavage où il fe trouvoit.

Il étoit dans ces fentimens, lorfqu'il paffa tout d'un coup de la prifon au Trône; & il vérifia en y montant, ce qui fut dit autrefois au fujet de *Tibere*, que les Princes qui y parviennent de la forte, font ordinairement cruels. En effet, il commença par faire mourir fon frere *Caidar Mirizès*. Enfuite voulant démêler qui étoient ceux des Grands qui avoient porté le Roi fon pere à le tenir fi longtemps en prifon, il fe fervit du même ftratagême qu'avoit autrefois employé avec

vec succès *Usum-Cassan* pour attraper son fils aîné, qui s'étoit révolté contre lui; c'est-à-dire, qu'il se renferma quelques jours dans son Palais, sans se laisser voir qu'à très peu de domestiques affidés. Au bout de quelque temps, il leur ordonna de déclarer qu'il étoit mort, & de faire toutes les cérémonies & tous les préparatifs qu'on avoit coutume de faire en pareil cas. Le tout réussit selon ses vues. Ceux qui lui étoient mal affectionnés, le croyant réellement mort, ne dissimulerent point leurs sentimens au sujet d'un Roi dont ils croyoient n'avoir plus rien à appréhender. Le Roi, qui avoit ses espions aux écoutes, fut informé de tout; & il ne reparut pas plutôt en public, qu'il en fit arrêter une partie, tandis que les autres qui se sentoient aussi coupables, prirent la fuite & se sauverent aux extrémités du Royaume. Le Roi qui en fut averti, monta aussitôt à cheval pour les poursuivre, avec ce qu'il avoit de Cavalerie. Les *Turcs* apprenant qu'il s'approchoit de la frontiere, en prirent l'allarme, & regardant sa marche comme une déclaration de guerre, ils se mirent en campagne de leur côté, & firent des courses sur les terres du Roi. *Ismaël* fut fâché de ce contre-temps; & pour n'avoir pas à soutenir en même temps deux guerres différentes, l'une au dehors contre les *Turcs*, & l'autre au-dedans contre les Grands, par la défiance où il les avoit jettés, il fit mourir ceux d'entre ces derniers qui lui étoient le plus suspects, & se disposa à faire la guerre aux *Turcs*. Mais tandis qu'il faisoit ses préparatifs pour cette expédition, il fut empoisonné par sa sœur *Petianconcona*, à l'instigation des Grands du Royaume & de ses propres freres, qui redoutoient sa cruauté. Il mourut en 1577.

DE LA PERSE.

Après la mort d'*Ismaël II.* les Grands du Royaume firent de nouveau une députation à Co- CODABENDE. 1577.

DABENDÉ, qui étoit toujours resté dans la Province du *Khorassan*, pour le presser d'accepter la Couronne. Il s'en défendit encore quelque temps; mais il ceda enfin aux vives instances des Députés, & s'étant rendu à *Casbin*, il y fut proclamé Roi, au grand contentement de tout le Royaume, fort prévenu en faveur d'un Prince qu'on croyoit d'autant plus digne du Trône, qu'il l'avoit déja refusé.

Il est difficile d'établir un jugement bien certain sur son sujet, tant les Auteurs en parlent différemment. *Bizarus*, qui écrivoit son Histoire du vivant de ce Prince, en parle comme d'un Roi qui s'étoit proposé d'imiter ceux des Rois ses Prédécesseurs, qui avoient eu le plus à cœur la gloire du Royaume & l'augmentation de sa puissance. *Olearius*, qui voyagea en Perse sous le Regne de *Sephi* son arriere-petit-fils, & environ cinquante ans après la mort de *Codabendé*, prétend que les Auteurs Persans disent au contraire, que jamais Prince ne mania le Sceptre avec plus de nonchalance; qu'il ne se plaisoit qu'à demeurer enfermé dans son Palais, y passant le temps au jeu & avec les femmes; qu'il n'eut point de bonheur à la guerre, & que les Ennemis de l'Etat, c'est-à-dire les *Turcs* d'un côté, & les *Usbecs* de l'autre, profitant de sa foiblesse, enleverent à la Couronne plusieurs Provinces qu'ils conserverent durant tout son Regne. *Chalcondyle* en parle à peu près sur le même ton, en marquant son avenement à la Couronne: mais dans la déduction des faits, il lui est en plus d'un endroit presque aussi favorable que *Bizarus*.

Il y a toute apparence qu'il avoit les sentimens que lui donne *Bizarus*, & il est certain que s'il eût été aussi mou & aussi imbécille que le représentent les Auteurs qui lui sont contraires, il n'auroit pas conduit avec autant d'habileté & de

succès

succès qu'il le fit, la guerre qu'il eut à soutenir contre les *Turcs* durant tout son Regne. Il est vrai que, comme il avoit la vue naturellement très foible; non à cause d'une lame d'or ardente que son frere *Ismaël* lui eût fait passer sur les yeux, car ni *Bizarus*, ni *Chalcondyle*, ni *Olearius* n'en parlent point, mais par défaut de nature ou par maladie; il leur fit plus la guerre par ses Lieutenans, que par lui-même, & qu'il demeuroit assez ordinairement renfermé dans son Palais. C'est peut-être ce qui l'a fait passer, quoiqu'à tort, pour un Prince moins habile qu'il n'étoit. DE LA PERSE.

Il commença son Regne par la mort de trois de ses freres, qui s'étoient d'abord enfuis vers la frontiere des *Turcs*, & qu'il fit mourir après les avoir attirés à sa Cour à force de belles promesses. Se trouvant engagé dans la guerre contre les *Turcs* dès la prémiere année de son Regne, il donna le commandement de son Armée à son fils ainé, qui leur prit d'abord la Ville de *Van* sur les confins de l'*Arménie*, & gagna contre eux une grande bataille en 1577. Il en gagna encore une depuis plus considerable, auprès de *Babylone*, & l'on prétend, que les *Turcs* y eurent soixante & dix-mille hommes de tués: ils en perdirent quatre-vingt-mille dans une autre occasion, où la victoire ne laissa pas de couter beaucoup aux *Persans*, qui y perdirent quarante-quatre-mille hommes de leur côté; mais ils reprirent la Ville de *Schamachi* dont les *Turcs* venoient de s'emparer dans le *Schirvan*, Province qui confine à la côte occidentale de la Mer Caspienne. Ceci arriva en 1578. 1578.

Les *Turcs* reçurent un échec encore plus triste, l'année suivante. Ils avoient envoyé vingt-cinq mille chevaux & sept-mille chameaux dans une plaine abondante en fourage, pour les y re-

DE LA PERSE. faire, avec trente-mille hommes de Troupes pour les garder. Les *Persans*, qui n'étoient qu'à quatre journées delà, ayant été informés de la négligence & de la sécurité où paroissoient ces Troupes, vinrent les surprendre la nuit, & la défaite fut si entiere, qu'on prétend qu'il ne s'en sauva ni homme, ni cheval, ni chameau. *Mustapha*, Grand-Vizir, qui commandoit l'Armée Ottomane, fut rappellé à *Constantinople*, & ayant été déposé, il se fit mourir lui-même.

Sinan Bacha, qu'on mit à sa place, fut envoyé en *Perse* commander l'Armée. Mais comme le séjour de *Constantinople* convient mieux à un Grand Vizir que toute commission, quelque honorable qu'elle soit, il y sollicita tant son retour, qu'à la faveur d'un Ambassadeur *Persan*, qui étoit venu jusques dans son Camp lui faire des propositions de paix, il obtint d'*Amurath III.* de retourner à *Constantinople*, & d'y amener avec lui
1582. l'Ambassadeur *Persan*, ce qu'il fit en 1582. *Mahomet* Bacha, qu'on envoya à sa place, ne fut pas plus heureux que les autres Généraux qui l'avoient précédé dans cette guerre : il fut battu à platte couture dans la *Géorgie* par les *Persans* & les *Géorgiens* joints ensemble, & il perdit tout son bagage. *Chalcondyle* convient lui-même de tous ces avantages des *Persans* sur les *Turcs*, qui à la vérité gagnerent quelques Places sur eux, mais qui les acheterent bien cher par le grand nombre d'hommes qu'ils perdirent en toutes ces occasions, & en d'autres encore depuis : d'où il est naturel de conclure, qu'un Prince qui sût soutenir une guerre si rude ; & avec autant de succès que le fit *Codabendé* durant tout son Regne, n'est pas aussi méprisable que l'ont prétendu quelques Auteurs. Il mourut en 1585, laissant trois fils. Les deux prémiers regnerent pendant quelques mois seulement ; & le troisieme, qui fut le

Grand ABAS, pendant un grand nombre d'années. La plupart des Auteurs qui parlent des Rois de la Maison des *Sophy*, ne parlent point de ces deux prémiers, & ne les mettent point au nombre des Rois. Mais je croi les y devoir placer, sur l'autorité d'*Olearius*, qui ayant demeuré quelque temps à la Cour de *Perse*, neuf ans après, la mort de *Schah-Abas le Grand*, a dû être bien informé de ce qu'il rapporte de la destinée des deux ainés de ce Prince. DE LA PERSE.

EMIR-HEMSE succéda à son pere *Codabendé*, comme l'ainé de ses enfans. Mais *Ismaël* ayant gagné les Grands de la Cour qui donnerent les mains à sa mort, le fit tuer dans sa chambre même par des assassins, qui, déguisés en femmes, tromperent les Gardes du Roi. *Olearius* lui donne huit mois de Regne, aussibien qu'à *Ismaël* qui suit: ce qui feroit un an & quatre mois pour les deux. En quoi il se contredit visiblement lui-même, puisque faisant regner *Abas*, le dernier des trois freres, la même année que mourut *Codabendé*, c'est-à-dire, en 1585, il est impossible que ces deux ainés ayent regné 16 mois entre eux deux. Tout ce qu'on en peut dire, c'est qu'ils ont regné très peu de temps, sans qu'on puisse déterminer rien de plus précis. EMIR-HEMSE. 1585.

ISMAEL III. second fils de *Codabendé*, ne fut pas plutôt monté sur le Trône par un crime, qu'il songea à s'en assurer la possession par un second fratricide, en se défaisant de son cadet *Mirza-Abas*; mais il fut prévenu par le Gouverneur de ce dernier, nommé *Murschid-Kuli-Kan*. Celui-ci persuadé que sa vie dépendoit de celle de son Maître, engagea quelques Grands de la Cour, à se défaire d'*Ismaël*. On se servit pour cela d'un valet de chambre, Barbier de ce Prince, qui en lui faisant la barbe, lui coupa ISMAEL III. 1585.

DE LA PERSE. la gorge. Les Seigneurs qui se trouverent présens à cette exécution, dont ils étoient complices, tuerent dans l'instant même le valet de chambre, afin qu'on ne pût point approfondir l'affaire. *Ismaël* ne regna guere plus que son ainé, & laissa la Couronne à *Abas*, qui s'en mit en possession sans avoir de Concurrent.

ABAS surnommé LE GRAND. 1585. ABAS, surnommé *le Grand*, étoit le troisieme fils du *Codabendé*. Du vivant du Roi son pere, il demeuroit à *Heri* ou *Herat*, Ville du *Khorassan*, & gouvernoit ce qui dépendoit de la *Perse*, dans cette Province. Le Prémier-Ministre de *Codabendé*, nommé *Mirza-Salmas*, qui ne l'aimoit pas, & qui ne cherchoit qu'à le sacrifier à l'intérêt du Prince *Emir-Hemse* dont il étoit beau-pere, persuada au Roi qu'*Abas* s'étoit révolté contre lui, & songeoit à s'emparer de la Couronne, & lui conseilla d'aller l'assieger dans *Heri*, pour s'assurer de sa personne. *Abas* qui en fut informé, & qui avoit toujours été très soumis au Roi son pere, lui envoya deux des Seigneurs qui lui étoient attachés, qui vinrent offrir leur tête au Roi, se soumettant à la mort, en cas qu'*Abas* se trouvât coupable de la moindre desobéissance. L'affaire ayant été examinée avec rigueur, sur les informations que le Roi fit faire dans toute la Province, & aux environs, *Abas* se trouva innocent; & le Prémier-Ministre au-contraire s'étant trouvé coupable, eut la tête tranchée.

Ce Monarque a été le plus Grand Roi qu'ait eu la *Perse* depuis plusieurs siecles, & celui dont la mémoire y est le plus en vénération. Il monta sur le Trône à l'âge de dix-huit ans. Quoique dès-lors il donnât de grandes espérances de ce qu'il devoit être un jour, il surpassa encore tout ce qu'on en attendoit; & hors quelques actes de cruauté, qu'on peut justement lui repro-

reprocher, il eut toutes les parties d'un grand Prince. Il fit bien connoitre dès le commencement de son Regne, qu'il n'étoit pas d'humeur à se laisser gouverner; car *Murschid-Kuli-Kan* qui avoit été son Gouverneur durant sa jeunesse, & à qui il devoit la Couronne, se prévalant trop de ses services, & voulant toujours conserver une sorte d'empire sur l'esprit de son Maître, se rendit si odieux à *Abas*, que ce Prince, après lui avoir donné le prémier coup lui-même, le fit achever par un des Palefreniers de ce Seigneur, qui étoit accouru au bruit, & que le Roi fit Kan pour récompense, en lui donnant le Gouvernement de *Herat*. Le lendemain, il fit tuer tous les parens & les amis du défunt, pour se délivrer une bonne fois de toutes les inquiétudes, que leur ressentiment pourroit lui causer.

La rigueur cruelle dont il usa en cette occasion, à l'égard de l'homme du monde, à qui il avoit les plus grandes & les plus essentielles obligations, fit comprendre à tous les Grands, qu'ils avoient affaire à un Maître qui gouverneroit par lui-même, & dont les Ministres ne seroient que simples Ministres, c'est-à-dire, toujours très dépendans & très subalternes.

Comme à son avenement à la Couronne, il trouva le Royaume fort dégradé, par les conquêtes que les *Turcs* d'un côté, & les *Tartares Usbecs* de l'autre, avoient faites sur la *Perse*, il forma dès-lors le dessein de se remettre en possession de toutes les Provinces qu'on lui avoit enlevées. Il commença par la Province de *Khorassan*, située au Sud-Est de la Mer Caspienne, & dont il ne restoit plus à la *Perse* qu'un petit coin, où il avoit commandé lui-même durant le Regne de son pere. Il se rendit maître de la plus grande partie de cette Province, dans une

DE LA PERSE.

une extrémité de laquelle il força *Abdulla*, Prince des *Usbecs* à se retirer, en le recoignant dans *Meszat* ou *Mesched*, lieu devenu si fameux depuis, par le Pélerinage qu'y établit le même *Abas*, & qui tient lieu aux Persans du Pélerinage de la *Mecque*. Au bout de trois ans qu'il s'étoit tenu dans cette Province, pour y affermir sa domination, *Abdulla* voulut faire un effort pour y rentrer: mais cette entreprise lui fut fatale: car son Armée fut entierement défaite; & étant tombé lui même avec *Tilem-Kan* son frere, & avec ses trois fils entre les mains du Vainqueur, *Abas* leur fit à tous trancher la tête.

Après s'être assuré du *Khorassan* par cette exécution, & par le bon ordre qu'il y mit, il tourna ses armes contre les *Turcs*, sur qui il avoit bien plus à conquérir, & qui étoient des ennemis bien plus puissans, & plus redoutables que les *Usbecs*. Je n'entrerai point, par rapport aux évenemens de cette guerre, dans un détail que ne comporte pas un Abregé, & qui seul demanderoit un gros Volume: il suffit d'en dire assez, pour mettre le Lecteur au fait sur la splendeur, & la puissance où *Schah-Abas* rétablit alors la *Perse*, dont il a été regardé depuis avec juste raison, comme le Restaurateur.

Il faut supposer d'abord, que les *Turcs* avoient conquis sur la *Perse*, depuis la mort d'*Ismaël I.* au moins cent-cinquante lieues du Sud au Nord, à prendre depuis *Tauris* jusqu'aux extrémités du Royaume de *Caket*; & autant ou plus même en largeur, en tirant de la Côte Occidentale de la *Mer Caspienne*, vers la *Mer Noire*; c'est-à-dire, autant qu'eux, & les *Moscovites* en ont conquis dans la derniere Révolution. Il est vrai qu'ils viennent de pousser leurs conquêtes encore plus avant dans le cœur de la *Perse*, où ils possedent jusqu'à *Hamadan*, qui

est

eſt à plus de ſoixante & dix lieues au Sud de *Tauris;* mais outre la Côte Occidentale de la *Mer Caſpienne* qu'ils ne poſſedent pas aujourd'hui, & dont ils étoient maîtres alors, ils avoient encore pris ſur la *Perſe* la Ville de *Bagdet*, avec toute la *Méſopotamie* & l'*Aſſyrie*. DE LA PERSE.

Schab-Abas reprit tous ces Païs durant ſon Regne, & outre cela il conquit ſur le *Turc* grand nombre de Places ſur la *Mer Noire*, & même un Port proche de *Trebizonde*. Il en fit autant le long de la *Mer Rouge* juſqu'à l'Océan, à commencer dès l'embouchure de l'*Euphrate*. Il prit *Balſora* dans le *Golphe Perſique*, & porta ſes conquêtes ſi avant dans l'*Arabie*, d'où il ſe propoſoit de chaſſer entierement les *Turcs*, qu'il s'empara même de *Medine*, Ville célèbre pour avoir été la patrie du Prophete *Mahomet*. Il prit auſſi l'Ile d'*Ormus* ſur les *Portugais*, & abaiſſa fort leur puiſſance dans les Indes. Enfin, à ne le conſiderer que par rapport à ſes exploits militaires, il peut paſſer pour un des plus grands Capitaines qu'ait jamais eus la *Perſe*.

Mais ſi par tous ces grands faits d'armes il ſe montra habile guerrier, il ſe fit connoitre pour plus habile politique encore, dans la maniere dont il s'y prit, pour ſe rendre abſolu dans ſon Royaume & pour le policer. Il fut le prémier qui mit, pour ainſi dire, les Rois de *Perſe* hors de Page.

Quand il parvint à la Couronne, une partie du Royaume étoit comme partagée par pieces entre vingt petits Princes, qui s'étoient fait chacun une Souveraineté particuliere du Païs qu'il avoit uſurpé, & qui s'épauloient l'un l'autre pour ſe maintenir dans une indépendance totale à l'égard des Rois de *Perſe*. Ces Rois n'étoient pas abſolus, comme ils l'ont été depuis. Ils dépendoient des Grands & des Troupes, qui, quoi-

DE LA PERSE.

quoiqu'entretenues à leurs dépens, leur faisoient quelquefois la loi, les dépofoient, & leur ôtoient même la vie. Dans la résolution que prit *Schab-Abas* d'établir dans son Royaume un Systême de Gouvernement despotique & arbitraire, tel qu'il a été depuis lui, il s'attacha à ruiner les vieilles Troupes, & les anciennes Familles du Païs. Il y parvint en détruisant peu à peu les *Courtches*, dont étoient issues ces Familles, & qui composoient le Corps de Milice le plus redoutable aux Rois; mais il ne leva le masque à cet égard, qu'après qu'il eut rempli sa Cour & ses Troupes, de ces Peuples qui habitoient les extrémités Septentrionales de la Perse, comme les *Géorgiens* & autres Païs d'alentour. Car étant originairement Chrétiens, ils étoient naturellement ennemis des *Courtches*, comme descendus de ces anciens *Turcomans* & *Sarazins*, si célèbres dans l'Histoire par leurs invasions, & par tous les maux qu'ils ont faits autrefois aux Chrétiens. Il ménagea cependant les Grands Seigneurs, dont il avoit besoin dans la guerre qu'il fit aux *Turcs*; mais son petit-fils & Successeur *Sephi* y mit ordre, en achevant de ce côté-là ce qu'*Abas* n'avoit fait qu'ébaucher. Pour l'ancienne Milice des *Courtches*, quoiqu'elle ait toujours subsisté depuis, les Rois de *Perse* Successeurs de celui dont nous parlons, l'ont toujours tenue si bas, qu'elle n'a jamais été en état de leur donner la moindre inquiétude. C'est encore de lui qu'ils ont appris à ne confier le Ministere, & les grandes Charges du Royaume, selon la méthode des *Turcs*, qu'à des Etrangers, qui étant Esclaves d'origine, ne sont attachés par aucun lien du sang, ni à leurs pareils, ni aux Grands du Royaume. De maniere que le Gouvernement, qui étoit anciennement fort temperé, devint par ses soins, despo-

despotique & absolu à un point, qu'on peut di- DE LA re qu'il n'y a peut-être point dans l'Univers, PERSE. de Roi qui soit plus maître de la vie & du bien de ses Sujets, que l'ont été *Schah-Abas* & ses Successeurs.

Au milieu de tant de gloire, & d'une puissance si grande & si bien établie, il eut le malheur de concevoir injustement des soupçons contre ses enfans mêmes. De trois fils qu'il avoit, il fit créver les yeux aux deux puînés, reservant l'ainé nommé *Sephi-Mirza*, pour être son Successeur. Mais ce jeune Prince ayant eu un fils qui fut nommé *Sain-Mirza; Schah-Abas*, qui voyoit *Sephi-Mirza* en âge de lui succéder, & qui ne doutoit pas que les Grands, à qui il s'étoit rendu odieux durant tout le cours de son Regne, ne prêtassent la main au jeune Prince pour le détrôner s'il vouloit l'entreprendre, ne put s'assurer contre ses allarmes qu'en le faisant mourir. Le coup ne fut pas plutôt porté, qu'il en eut un violent repentir. Il demeura dix jours enfermé dans un lieu obscur, & pleurant sans cesse : il en porta le deuil une année entiere; & il n'usa jamais, durant tout le reste de sa vie, que d'habits les plus simples & sans aucune parure.

Il tomba dans une grande maladie en 1629. 1629. Sentant approcher sa fin, il nomma pour son Successeur son petit-fils *Sain-Mirza*, & chargea quatre de ses principaux & plus confidens Officiers, de l'installer sur le Trône après sa mort, & de lui faire prendre le nom de *Sephi* qu'avoit porté son pere. Ces Seigneurs lui ayant parlé alors d'une prédiction, que les Astrologues avoient faite au sujet de ce jeune Prince, qu'ils prétendoient qui ne regneroit que trois mois au plus: *Qu'il regne tant qu'il pourra*, répondit-il, *quand ce ne seroit que trois jours; je*

serai

DE LA PERSE. *ferai content de me voir assuré, qu'un jour du moins, il verra sur sa tête la Couronne qui étoit due au Prince son pere.*

Ce fut dans ces sentimens de regret de la mort de son fils, qu'il expira sur la fin de l'année 1629, avec la réputation d'un des plus grands Princes que la *Perse* eût jamais eu, & laissant à ses Successeurs des exemples, & des leçons dont ils ont la plupart fort mal profité. Il mourut à *Ferabat* dans la Province de *Mazanderan*, au Sud de la Mer Caspienne, Ville qu'il avoit fait bâtir sur le bord de cette Mer, & le lieu de son Royaume où il se plaisoit le plus. Il étoit âgé de 63 ans, & en avoit regné 45. Au reste, on peut remarquer dans la conduite qu'ont tenue les *Agbvans*, qui s'étoient rendus maîtres du Royaume, qu'en détruisant la Noblesse de Perse & l'ancienne Milice de cette Nation, ils n'ont fait que suivre les maximes & les exemples de *Schah-Abas*, & qu'ils ont pratiqué à l'égard de la Noblesse de ces derniers temps, ce que *Schah-Abas* & *Schah-Sephi* son Successeur avoient fait à l'égard de l'ancienne Noblesse, & des *Courtches*.

SEPHI. 1629. Avant le Regne de *Schah-Abas*, les enfans des Rois de *Perse* paroissoient à la Cour, & y vivoient en liberté. On les employoit même, & on leur donnoit des Gouvernemens quand ils étoient en âge de les administrer. Mais depuis la mort de *Mirza-Sephi*, qui fut la victime des soupçons du Roi son pere, ce Prince changea cette méthode, & fit élever son petit-fils d'une maniere qui a depuis servi de règle, pour l'éducation de tous les fils des Rois. C'est-à-dire, qu'il le tint renfermé dans le *Haram*, où il n'avoit commerce qu'avec des Eunuques. On ne lui apprit autre chose qu'à lire & à écrire; & tous ses divertissemens se bornoient à tirer de l'arc,

l'arc, & à se promener sur un âne dans les jardins. *Schah-Abas* étoit si fort en garde contre ce jeune Prince, quoiqu'incapable par la tendresse de son âge de rien entreprendre contre lui, qu'on prétend que dans la crainte, qu'il n'eût plus d'esprit qu'il ne souhaitoit, il lui faisoit tous les jours donner de l'*Opium*, pour le rendre plus stupide. DE LA PERSE.

Soit que *Schah-Sephi* eût eu des Mémoires & des instructions du Roi son ayeul & son Prédécesseur, pour se défaire des prémieres têtes du Royaume, soit qu'il suivît en cela son humeur cruelle, il est certain qu'il n'y a point eu en *Perse*, de Regne plus cruel ni plus sanguinaire que le sien. On dit qu'il étoit venu au monde avec les deux mains pleines de sang, & que *Schah-Abas* en pronostiqua, qu'il baigneroit un jour ses mains dans le sang; ce qui ne se vérifia que trop dans la suite.

Il commença ses cruautés par un frere unique qu'il avoit, à qui il fit créver les yeux. Il fit précipiter du haut d'un rocher ses deux oncles, freres puînés de *Mirza-Sephi* son pere, à qui *Schah-Abas*, comme on l'a dit ci-dessus, avoit fait créver les yeux, & qu'il tenoit prisonniers dans un Château. Il allégua pour raison, que ces Princes étant aveugles, n'étoient bons à rien dans le monde. Il fit encore tuer non seulement ceux des Grands Seigneurs, qui pouvoient lui être en quelque sorte suspects, mais même plusieurs de ceux qui étoient les plus attachés à sa Maison, & qui ayant été les principaux Ministres du feu Roi son ayeul, avoient eu le plus de part à son estime, & à sa confiance.

Je n'entrerai point dans un plus grand détail sur toutes les cruautés dont son Regne ne fut qu'un tissu. Elles l'avoient rendu si odieux à ceux-mêmes qui l'approchoient de plus près, qu'on

DE LA PERSE.

qu'on conspira contre lui dans son *Haram* même, & au milieu de ses femmes & de ses concubines. Il fut résolu qu'on l'empoisonneroit, & la chose fut exécutée; mais ayant résisté au poison, dont la qualité où la dose n'étoit pas assez forte, il ne fut pas plutôt guéri au bout de deux mois de maladie, qu'après bien des perquisitions il sut que ce poison avoit été préparé dans le *Haram*, & que sa tante, veuve d'un des prémiers Officiers de sa Cour qu'il avoit fait mourir, avoit tramé la Conjuration & conduit toute l'intrigue. La nuit d'après qu'il fut instruit de tout ce détail, on entendit des cris terribles dans le *Haram*; & l'on sut le lendemain, qu'ayant fait faire une grande fosse dans les Jardins, il y avoit fait enterrer toutes vives quarante femmes, qui avoient eu part à la Conjuration. On prétend que sa mere même fut du nombre, & que ce ne fut que pour couvrir l'horreur de ce fait, que dans ce même temps on fit courir le bruit, qu'elle étoit morte de peste.

Ce Prince n'avoit d'ailleurs aucune vertu considerable, qui pût contrebalancer ses vices: car quoiqu'il se piquât de courage, il y avoit plus de témérité que de valeur, dans la maniere dont il se conduisoit à la guerre; & si dans les prémieres années de son Regne il força les *Turcs* de lever le siege de *Bagdet*, & prit *Erivan* d'assaut, il fut plus redevable de ces exploits à la capacité, & à la bonne conduite de ses Généraux, qu'à son habileté & à sa prudence. Il perdit durant son Regne, deux des plus importantes Places des frontieres de son Royaume, qui furent *Candahar* & *Bagdet*, l'une à l'Orient & l'autre à l'Occident; & toutes deux furent perdues par sa faute. Voici comment il perdit la prémiere de ces deux Villes.

Abas

Abas son ayeul, qui devoit ses conquêtes autant à sa politique qu'à la force de ses armes, avoit eu une occasion d'engager le Prince, qui étoit alors Souverain de *Candahar*, à se mettre sous sa protection; & pour l'y porter avec moins de repugnance, il s'engagea que ce seroit toujours un Prince de la Maison de ce Seigneur, qui commanderoit dans *Candahar*, comme Vassal & Tributaire du Roi de Perse. Il lui tint parole; non seulement il lui conserva la possession de *Candahar*, il la continua encore à *Alimerdan-Kan* son fils, après la mort du pere. *Schah-Sephi* changea de maximes. *Alimerdan-Kan* avoit d'immenses richesses, qu'il avoit en partie héritées de ses ancêtres. Il vivoit chez lui en Souverain. Les Ministres de *Sephi*, qui comptoient de s'emparer de cette proye, lui inspirerent l'envie de perdre le Prince de *Candahar*. Il avoit envoyé deux de ses fils en ôtage: comme ils ne doutoient point que des gages si précieux ne le forçassent de se rendre à la Cour quand il y seroit appellé, ils lui donnerent l'ordre de s'y rendre. *Alimerdan-Kan*, qui sentit le danger, n'eut garde de porter sa tête en un lieu, d'où il voyoit que tant d'autres avant lui n'étoient point revenus. Il jugea que ce seroit hâter la perte de ses enfans, que l'on ménageroit encore moins quand on l'auroit immolé lui-même. Il passa chez le *Mogol*, à qui il remit la Ville de *Candahar*. Ce qu'il avoit pensé à l'égard de ses deux fils, se trouva juste: on les épargna, & même ils furent traités avec plus de distinction qu'auparavant. Le Prince, qui avoit emporté toutes ses richesses dans l'*Indoustan*, y mena une vie paisible & agréable, sans être à charge au *Mogol* qui l'avoit reçu.

DE LA PERSE.

Disons maintenant de quelle maniere *Sephi* perdit l'autre Ville. Il y avoit à *Bagdet* un Gou-

DE LA PERSE. verneur homme de mérite, nommé *Sephi-Kuli-Kan*, originaire d'*Arménie*. Ce brave Commandant avoit déja soutenu avec succès deux sieges contre les *Turcs*, & il commandoit encore dans la Place, lorsque le Grand-Seigneur
1638. *Amurat* vint l'assieger en 1638. *Schab-Sephi*, au lieu de se reposer de la défense de cette importante Ville, sur un homme de cette expérience, s'avisa d'y envoyer un de ses Favoris à qui il en donna le gouvernement. L'ancien Gouverneur se voyant destitué, en faveur d'un jeune-homme sans mérite, fut si pénétré de l'affront qu'on lui faisoit, que pour n'y pas survivre, il prit du poison, & en fit prendre en même temps à sa femme & à son fils. La Garnison, qui aimoit son ancien Commandant, n'eut plus le cœur de combattre sous les ordres du nouveau; & s'étant révoltée contre lui, elle traita avec *Amurat*, à qui elle livra la Place, & qui au mépris de la Capitulation, fit passer tous les *Persans* au fil de l'épée. C'est ainsi qu'au bout de 26 ans que *Schab-Abas* eut pris *Bagdet* sur les *Turcs*, elle retomba entre leurs mains, & n'en est point sortie depuis.

Lorsque *Schab-Sephi* monta sur le Trône, il étoit si refroidi par l'*Opium*, que son ayeul lui faisoit mêler dans sa nourriture, que les Médecins lui préscrivirent l'usage du vin pour le réchauffer. Il y prit tellement goût, qu'un de ses plus grands plaisirs étoit de boire, & de le faire avec beaucoup d'excès. Sa cruauté n'étoit jamais plus à craindre, que lorsqu'il se trouvoit dans cet état. Il se mêloit assez peu du Gouvernement, passant sa vie à boire, ou avec les femmes, ou à la chasse; de sorte que sans ses cruautés infinies qui ensanglanterent son Regne, à peine se seroit-on apperçu qu'il eût regné. Il mourut en 1642, après douze ans de

Regne.

Regne. On attribua sa mort à un excès de vin; mais comme il s'étoit rendu odieux à toute sa Cour par ses cruautés, on a toujours cru que le poison y avoit beaucoup aidé. Il étoit d'une taille médiocre, fort bien fait de sa personne, & portoit dans sa physionomie un air de douceur & d'humanité, qu'ont démenti toutes ses actions. DE LA PERSE.

ABAS II. étoit âgé de treize ans, lorsqu'il succéda à *Sephi* son pere, après avoir couru grand risque, d'être hors d'état de jamais lui succéder. *Schah-Sephi*, dont la cruauté alla jusqu'à n'épargner pas même le seul fils qu'il eût, ordonna un jour à un de ses principaux Eunuques, sans qu'on en ait su la raison, de passer le fer sur les yeux à *Abas*. Son intention étoit bien que le fer fût rouge; mais comme il ne l'avoit pas exprimé, l'Eunuque qui eut pitié du Prince, & qui se doutoit que le Roi n'ayant point d'autre héritier, auroit regret un jour à l'ordre qu'il avoit donné, se contenta de passer sur les yeux du Prince un fer froid, & dit au Roi que son ordre étoit exécuté. Cependant le Prince, instruit par l'Eunuque, contrefit si bien l'aveugle, qu'on crut effectivement qu'il avoit perdu la vue. Quand *Schah-Sephi* se vit au lit de la mort, & qu'il se sentit mourir, il eut grand regret de s'être privé, en faisant perdre la vue à son fils, du seul héritier à qui il pût laisser la Couronne. Comme il en étoit dans une extrême affliction, & qu'il témoignoit qu'il seroit mort content, s'il avoit eu un fils pour lui succéder; l'Eunuque qui le voyoit prêt à mourir, l'assura qu'il avoit un secret pour rendre la vue au Prince, & qu'il lui en donneroit la preuve en le lui amenant à l'instant. Le Roi, transporté à cette nouvelle, envoya aussi-tôt avec l'Eunuque un des principaux Seigneurs de sa Cour, nommé *Ali-Kuli-Kan*, pour lui amener le Prince, dont la vue lui causa ABAS II. 1642.

DE LA PERSE.

tant de joye, qu'elle lui prolongea la vie jusqu'au lendemain.

Le Regne d'*Abas II.* fut fort différend de celui de son pere, & l'on peut dire qu'après *Ismaël I.* & *Schah-Abas* le Grand, la Perse n'a point eu de meilleur Roi de la race des *Sophy*. C'est n'est pas qu'il ne fût comme lui trop sujet au vin, & qu'il n'ait commis quelques actes de cruautés ; mais à quelques traits près qu'on peut légitimement lui reprocher, il s'est montré durant tout son Regne, véritablement digne de la place qu'il occupoit.

Comme il n'avoit que 13 ans quand il prit le Sceptre en main, il se reposa du Gouvernement du Royaume sur sa mere & sur l'*Athemadoulet*, vieillard de près de quatre-vingt ans, en qui cette Princesse avoit une entiere confiance. Les choses se passerent assez paisiblement durant les trois prémieres années, jusqu'à ce que *Jani-Kan*, Seigneur le plus puissant de la Cour, & qui étoit devenu ennemi déclaré du Prémier Ministre, interpretant selon sa passion, un mot qu'avoit dit le Roi, alla tuer l'*Athemadoulet* chez lui, comme par l'ordre de ce Prince. La mere du Roi, qui en fut outrée au dernier point, & qui se crut bravée par un coup si hardi, pressa le Roi de venger cet attentat. Ce Prince qui n'avoit que 16 ans, fut contraint de dissimuler, & loin de punir *Jani-Kan*, il lui donna la Charge du défunt, avec la confiscation de ses biens; & deux jours après, il le fit Généralissime de la Perse, ce qui mettoit trente-mille hommes sous ses ordres. Peut-être ce nouveau Ministre se feroit-il encore soutenu longtemps, malgré la haine que la mere du Roi lui portoit, & malgré tout le crédit qu'elle avoit sur le Roi son fils; mais ayant formé un complot pour forcer le *Haram*, & y aller tuer cette Princesse, le Roi qui en fut instruit,

truit, le fit maſſacrer le lendemain dans la Salle du Conſeil, lui & ſes complices, lorſqu'ils ne s'attendoient à rien moins. Ce fait eſt attribué à *Schab-Sephi* par *Tavernier*; mais *Chardin* beaucoup mieux inſtruit que lui, & bien plus exact en toutes manieres, le met ſur le compte de *Schab-Abas II.* DE LA PERSE.

Ce jeune Prince ayant établi ſon autorité par ce coup de vigueur, prit en mains les rênes du Gouvernement, & commença à regner par lui-même. Il n'avoit guère que 18 ou 19 ans, lorſqu'il alla faire le ſiege de la Ville de *Candahar*, qui ſous le Regne de ſon pere avoit été livrée au *Grand-Mogol*. Il la reprit avec toute la Province où elle eſt enclavée, & la conſerva toujours depuis, malgré tous les efforts de ce même Empereur des Indes, qui la fit aſſieger pluſieurs fois, mais toujours inutilement, par des Armées de trois-cens-mille hommes. Il en eut tant de confuſion lui-même, que ni lui, ni ſes Succeſſeurs n'ont oſé depuis l'attaquer. C'eſt ce qui a fait dans ces derniers temps le malheur de la Perſe; puiſque ſi *Candahar* eût été entre les mains du *Grand-Mogol*, jamais les *Aghwans* n'auroient entrepris de conquérir le Royaume, comme il l'ont fait.

Plus *Schab-Abas II.* avança dans ſon Regne, & plus il ſe fit aimer de ſes Sujets, & ſe rendit redoutable à ſes Voiſins. Il aimoit la Juſtice, & étoit ſans miſericorde pour les Gouverneurs, & autres Officiers publics, qui abuſant de leur autorité, opprimoient le peuple. Il avoit l'ame grande & noble, aimoit fort les Etrangers, & protegeoit hautement les Chrétiens, qu'il ne vouloit pas qu'on inquiétât en aucune maniere ſur leur Religion, diſant qu'il n'y avoit que Dieu qui fût maître des conſciences; que pour lui, il n'avoit que l'Etat extérieur à gouverner,

DE LA PERSE.

& que tous ses Sujets, étant tous également membres de l'Etat, de quelque Religion qu'ils fussent, il leur devoit également la Justice à tous.

Il le fit bien voir dans une occasion, où un Persan ayant poignardé un *Arménien*, pour lui avoir vu prendre dans le bassin d'une Mosquée un de ces poissons, qu'ils regardent comme sacrés, parce qu'ils appartiennent à la Mosquée, en avoit eu pour peu de chose l'absolution du *Sedre* ou Grand-Pontife du Royaume, qui jugea que l'Arménien avoit été tué justement. Mais *Schah-Abas II.* qui en fut instruit, ne se trouva pas de cet avis, & se moquant du raisonnement ridicule du Pontife, qui prétendoit que de prendre un poisson consacré, fût un crime, que le prémier venu étoit en droit de punir de mort, il lui fit de sévères reprimandes, le condamna à une amende applicable à la famille de l'Arménien, & fit punir le meurtrier.

Il n'avoit que 37 à 38 ans, quand il mourut. Il étoit alors dans la force de l'âge, & il avoit formé le projet d'étendre les limites de son Royaume du côté du Septentrion. Il avoit fait de si grands préparatifs pour l'exécution de son dessein, qu'on ne doutoit pas qu'il ne réussît. Ses Troupes étoient en grand nombre & en bon état, & il avoit trouvé moyen d'amasser de l'argent, sans qu'il en coutât à ses peuples. Le secret dont il s'étoit servi pour cela, étoit de ne point remplir certains grands postes, lorsqu'ils venoient à vaquer, & d'appliquer à son Epargne les grands appointemens qui y étoient attachés : œconomie qui lui valoit plus de douze millions par an. La mort le surprit au milieu de ses grands projets. Il tomba malade dans une de ses maisons de plaisance, située à deux lieues de *Damagaan*, Ville de la Province de *Teber-Estoon* ou du *Tabristan*, comme la nom-

nomment nos Cartes; & après quatre mois d'u- DE LA
ne langueur causée par une maladie vénérienne, PERSE.
il y mourut le 25 Septembre 1666, à quatre 1666.
heures du matin. Il laissa deux fils; l'ainé âgé de vingt ans, nommé *Sephi-Mirza*; & le cadet âgé de huit, & nommé *Hamzeb-Mirza*. Mais il n'en nomma aucun des deux pour son Successeur.

Abas II. n'ayant déterminé aucun de ses fils pour lui succéder, on délibera sur celui des deux, qu'il falloit choisir pour son Successeur. On tint sur cela un grand Conseil dans le Camp même, qui étoit aux environs du Château, où étoit mort le Roi, & la déliberation se fit sans que personne, hors les onze tant Ministres que principaux Officiers de l'Armée, qui composoient le Conseil, & deux Eunuques du prémier rang qui y étoient présens, sussent rien de la mort de ce Prince.

Comme il est toujours plus avantageux à ceux qui sont en place, d'avoir pour Maître un Roi mineur, qu'un Roi en âge de gouverner, toutes les voix alloient unanimement à donner la Couronne au cadet, que le Roi avoit amené avec lui dans son voyage, & qui se trouvoit présent: & pour colorer l'injustice qu'on faisoit à l'ainé, on supposoit avec assez de vraisemblance, que *Schab-Abas* avoit fait perdre la vue à ce Prince. La vraisemblance étoit fondée sur ce que le feu Roi étant parti, pour le dernier voyage où il étoit mort, avoit rebroussé chemin vers *Ispahan*, lorsqu'il n'en étoit encore qu'à huit lieues. Il y retourna peu accompagné, & n'y fit autre chose que d'entrer au *Haram* à l'impourvu. Il n'y fut que deux heures, & on remarqua qu'il en étoit sorti fort rêveur. Cela avoit donné lieu de juger qu'il n'y étoit venu, que pour faire perdre la vue à *Sephi-Mirza*. La conjecture

DE LA PERSE.

étoit bien fondée, mais elle se trouva fausse. Cependant, ceux qui avoient part à la déliberation, s'en prévaloient pour exclure l'ainé, & proclamer le cadet, qui avoit eu généralement tous les suffrages; lorsque *Mubarek-Aga*, l'un des deux Eunuques qui étoient présens à la déliberation, & celui de qui on devoit moins l'attendre, en ce qu'il étoit le Gouverneur du Prince qu'on choisissoit, fit manquer l'élection. Quoiqu'il n'eût point de voix déliberative dans l'Assemblée, il prit la porole avec fermeté, & leur garantissant sur sa tête, que *Sephi-Mirza* n'avoit point perdu la vue, il leur représenta si vivement l'injustice, qu'on faisoit à un Prince de son âge, de lui préférer son cadet encore enfant, qu'il fit changer la résolution qu'on avoit prise en faveur de *Hamzeb-Mirza*, & força, pour ainsi dire, toute l'Assemblée à choisir l'ainé.

SEPHI-MIRZA, autrement SOLIMAN.

La chose ayant été ainsi résolue, le Conseil nomma des Députés pour en aller porter la nouvelle au Prince SEPHI-MIRZA. Il y avoit cent-quarante lieues de l'endroit où le Roi étoit mort, jusqu'à *Ispahan*. Les Députés firent ce voyage avec tant de diligence, qu'ils arriverent à *Ispahan* en sept jours: ce fut le 21 d'Octobre, sur les sept heures du soir. Le Chef de la Députation ayant demandé à parler au Prince de la part du Roi, dont on ne savoit pas la mort, l'allarme fut grande au *Haram*, où l'on crut que le Roi n'envoyoit de si loin un Officier du prémier rang, que pour ôter la vie au Prince, & l'on fut près d'une heure sans pouvoir l'arracher des bras de sa mere, qui croyoit qu'on l'alloit mettre à mort. Enfin le Prince étant sorti du *Haram*, le Chef des Députés se prosterna devant lui, & le reconnut pour son Roi, en lui rendant les hommages dus à cette qualité.

Il

Il fut installé & couronné, & il voulut garder le nom de *Sephi* qu'il portoit déja. Ce ne fut que le lendemain qu'on apprit à *Ispahan*, & la mort du feu Roi, & le couronnement de son Successeur; & l'Armée partit du Camp pour revenir à la Capitale, sans avoir rien su de la mort de *Schah-Abas*, ni de l'élection de *Schah-Sephi*, dont elle n'apprit la nouvelle que lorsqu'elle fut fort avancée dans sa route. DE LA PERSE.

Quoiqu'il eût d'abord conservé son ancien nom, il le changea deux ans après, à l'occasion que je vais dire. Comme au bout de ces deux ans, les débauches du vin & des femmes avoient fort alteré sa santé, les Médecins qui ne pouvoient la rétablir, en rejetterent la faute sur les Astres, accusant les Astrologues d'avoir mal pris le moment favorable pour son Couronnement. Cette opinion, toute ridicule qu'elle étoit, prévalut dans un Païs où l'on a grande foi à l'Astrologie. Le Roi fut couronné de nouveau, & quittant son ancien nom, il prit celui de SOLEIMAAN ou SOLIMAN, qu'il conserva jusqu'à la mort. Il étoit si fort & si robuste, qu'en pressant d'une main des tasses d'or de l'épaisseur d'un écu, il les plioit en deux. *Chardin* dit avoir vu & manié lui-même, plusieurs des tasses que ce Prince avoit pliées de la sorte. Du reste il dégénéra fort des vertus de *Schah-Abas II.* son pere, & ne rendit son Regne remarquable que par mille traits de cruauté, dont le récit seul fait horreur. Quand il étoit dans le vin ou dans la colere, personne autour de lui n'étoit sûr de ses biens, ni de sa vie. Il faisoit couper les mains, les pieds, le nez & les oreilles, arracher les yeux & ôter la vie, au moindre caprice qui lui prenoit; & tel en étoit la victime à la fin de la débauche, qui au commencement étoit le plus avant dans ses bonnes graces. C'est le portrait que nous en fait *Chardin*, qui a

DE LA PERSE. été témoin d'une partie de ce qu'il rapporte à cet égard. On pouvoit si peu compter sur sa vie avec lui, dès qu'on l'approchoit, qu'un grand Seigneur de sa Cour disoit, que *quand il sortoit de devant lui, il tâtoit toujours si sa tête étoit encore sur ses épaules.* Ce fut sous ce Prince, que la Perse commença à tomber en décadence.

Il pensoit si peu en Roi, que lorsqu'on lui représentoit ce qu'il avoit à craindre de la part des *Turcs*, qui, lorsqu'ils auroient fait la paix avec les Chrétiens, viendroient se jetter sur ses plus belles Provinces, s'il ne se mettoit en état de les repousser; il répondoit froidement, *qu'il ne s'en embarrassoit pas, pourvu qu'on lui laissât Ispahan.*
1694. Il mourut sur la fin de Juillet, en 1694, laissant deux fils, l'un nommé *Hussein*, & l'autre *Abas*. Il avoit vêcu 48 ans, & en avoit regné 28. *Gemelli* lui en donne 53 de vie, & 30 de Regne; mais il se trompe en l'un & en l'autre point. *Soliman* étoit né en 1646, selon *Chardin* qui se trouva à *Ispahan* dans le temps de son Couronnement. Ce fut en 1666 qu'il parvint à la Couronne, & non en 1664, comme le dit *Gemelli*, qui ne me paroît guère sûr dans ce qu'il avance, & qui, quoiqu'il prétende s'être trouvé au Couronnement de *Schah-Hussein*, ignore jusqu'au nom de ce Prince qu'il nomme toujours *Schah Offen.*

SOLIMAN avoit laissé le Trône indécis entre ces deux Princes; la Nature avoit marqué aux *Persans* le choix qu'ils avoient intérêt de faire. *Mirza-Abas*, qui étoit l'ainé, avoit toutes les qualités nécessaires pour faire un grand Roi. Bien fait, robuste, l'air & les inclinations nobles, aimant les exercices du corps, sur-tout ceux qui ont rapport avec la vie militaire, il en avoit appris tout ce qu'on en peut apprendre dans le Haram. *Hussein* le plus jeune, quoiqu'as-

qu'aſſez beau d'ailleurs, avoit les jambes monſ- DE LA
trueuſement courtes, & les pieds cagneux. Sans PERSE.
ambition, ſans paſſion, il n'aimoit que la retraite. Attaché à ſa Religion & ne s'occupant que de la lecture de l'Alcoran, il faiſoit paroître autant de modeſtie dans ſes paroles & dans ſes actions, que de probité dans ſes ſentimens. En un mot, l'ainé ſembloit né pour le Trône, & le ſecond pour la Moſquée.

Soliman ne décida point; il dit ſeulement aux Eunuques qui l'environnoient & qui étoient devenus tout-puiſſans ſous ſon Regne, que c'étoit à eux & aux autres Grands, de choiſir celui des deux Princes qui leur conviendroit le plus. *Si vous voulez*, leur dit-il, *un Roi guerrier, qui vous tienne toujours en campagne & le pied à l'étrier, prenez* Mirza-Abas. *Si vous aimez mieux un Regne paiſible, un Roi pacifique, adreſſez-vous à* Huſſein. C'eſt ainſi que, par une tendreſſe indéterminée, il cauſa la perte de ſes enfans & celle de ſa famille. Les Eunuques vouloient gouverner, ils y étoient accoutumés ſous le Regne de *Soliman*; ils choiſirent *Huſſein*. Les Miniſtres furent gagnés; & tandis que l'on proclamoit le cadet, l'ainé fut renfermé dans le *Haram* plus étroitement que jamais.

Les Eunuques ne ſe contenterent pas des diſpoſitions que le nouveau Roi avoit pour la vie tranquille; ils chercherent à le rendre encore plus incapable des ſoins de la Royauté, en le plongeant dans la débauche. Ils craignoient qu'un Roi ſobre ne leur échapât avec le temps. *Huſſein* avoit pour le vin toute l'horreur que l'Alcoran peut inſpirer pour cette liqueur, qu'il ne connoiſſoit pas. Il fit briſer dans une Place publique tous les vaiſſeaux, où il y en avoit, & défendit aux *Arméniens* du Faubourg de *Julfa* ou *Zulfa*, d'en vendre, & même d'en faire pour

leur uſage. Les Grands, accoutumés au vin par l'exemple de leurs Souverains, frémirent de cette déſenſe, & les Eunuques encore plus. Ils mirent dans leurs intérêts l'ayeule du Roi: elle feignit d'être malade; on jugea que le vin ſeul étoit capable de lui ſauver la vie; elle refuſa le remede. Le Roi lui-même la preſſa avec inſtance de s'en ſervir; enfin feignant de ceder, elle exigea que pour lever la déſenſe, il en goutât le prémier. Une action préparée ſous des prétextes ſi plauſibles, couta d'abord quelque repugnance au Roi, qui ſe laiſſa vaincre. Il but du vin, pour lever les ſcrupules de ſon ayeule; mais ce qu'il en but, leva les ſiens à lui-même. Après cette prémiere démarche, le vin fut un de ſes beſoins journaliers, & il s'y livra, comme ſes Prédéceſſeurs, avec excès.

Sous les Regnes précédens, les Eunuques avoient une fortune fort bornée. C'étoient d'abord des Etrangers achetés dans l'enfance, élevés dans le *Haram*, gens iſolés, qui ne tenant à aucune famille, n'en étoient que plus attachés au Prince. Les *Perſans* étoient exclus de cet état. Ces Eſclaves mutilés étoient renfermés avec les femmes, à la garde deſquels ils étoient naturellement deſtinés. La laideur étoit une des choſes qui les faiſoient choiſir, & qu'on leur comptoit pour un mérite. Mais les ſervices qu'ils rendoient au Prince, tout mépriſables qu'ils ſont, les approchoient de ſa perſonne. Il s'en trouva qui eurent aſſez de génie pour profiter de l'occaſion & pour devenir ſes Favoris. Les Charges de l'intérieur du Palais furent pour eux. Les Grands mêmes s'accoutumerent à ménager des hommes qui pouvant obſeder le Souverain jour & nuit, étoient à portée de contribuer à la bonne ou à la mauvaiſe fortune des prin-

principaux Seigneurs. Mais cette faveur ne les suivoit pas : lorsqu'ils sortoient du Palais, ils rentroient dans tout le mépris & dans toute l'ignominie de leur état. Montés sur des ânes, ou sur des mules, ou marchant à pied, le cheval leur étant interdit, la présence du Souverain ne les sauvoit pas des huées du peuple. Les Rois s'accommodoient assez de ce mépris du peuple pour les Eunuques; il faisoit mieux sentir à ces derniers le prix des bontés qu'ils éprouvoient de sa part.

Les deux dernieres années de *Soliman* commencerent la grande fortune des Eunuques. Retenu au lit pendant deux ans par une goute très douloureuse, il s'accoutuma à les regarder d'un autre œil qu'il n'avoit fait. Il n'avoit qu'eux qui l'approchassent, & les petits soins qu'ils lui rendoient, étoient comptés pour des services très importans.

Ce fut bien pis sous *Hussein*. Ils oserent se montrer en public dans l'équipage le plus brillant, & avec une suite & un cortege qui apprit au peuple à ne les plus mépriser. Sous les ancêtres de *Hussein*, le soin des Eunuques étoit borné au ministere des femmes & de la chambre du Roi, & tout au plus à l'éducation des jeunes Princes renfermés dans le Palais. *Soliman* en éleva quelques-uns, dont il forma un Conseil, auquel les Ministres & les Officiers du dehors étoient subordonnés. Sous *Hussein*, les Eunuques gouvernerent tout; l'*Athemadoulet*, ou Vizir, étoit lui-même soumis à leurs ordres, comme le reste des Sujets. Le brigandage dans la disposition des Emplois, l'ingratitude envers les services importans rendus par des Sujets de mérite, les concussions criantes & mille autres désordres mirent la *Perse* dans une désolation générale.

Les Eunuques se partagerent en deux Factions,

DE LA PERSE. tions, déja préparées par la Nature. Les noirs & les blancs ayant également concouru à faire couronner *Hussein*, partageoient également sa reconnoissance. Cela ne suffisoit pas, chaque Parti voulut l'emporter sur l'autre. Cette division, qui avoit fait la sureté du Roi & de l'Etat sous les Rois qui avoient eu l'ésprit d'en profiter, en causa la ruine sous un Roi foible. *Schah-Abas* comptoit si fort sur la division des Sujets, qu'il avoit procuré deux Factions opposées dans chaque Ville, où elles faisoient comme deux Peuples différens. C'étoit le moyen de pouvoir compter sur l'un des Partis, au défaut de l'autre. Il falloit bien de l'habileté, pour entretenir & pour mettre en usage ce ressort de la Politique.

Les Eunuques divisés entre eux ne laissoient guère un Officier dans un poste. Un Gouverneur étoit-il placé par les uns, il étoit *presque* aussi-tôt renversé par les autres, qui étoient avides de l'argent qu'on leur offroit pour la même Charge. Un Général nommé par un Parti, ne pouvoit compter sur l'agrément de l'autre Faction, & par conséquent ne jouïssoit guère de sa dignité. Le savoir militaire & l'expérience n'élevoient point à ce grade : tout s'achetoit des Eunuques. Les Grands, qui en murmuroient tout bas, n'osoient s'ouvrir à ceux qui auroient pu se joindre à eux pour y apporter du remede. Brouillés entre eux par la malignité des Eunuques, ils étoient dans une défiance continuelle.

Hussein, abruti dans la débauche du vin, laissoit à ces deux Partis la liberté de ruiner le peuple à l'envi l'un de l'autre. Son goût pour le bâtiment leur servit de prétexte à augmenter les Impôts ; & la *Perse* souffroit dans le silence les exactions dont elle étoit accablée. *Hussein* enfermé

fermé dans son Palais, & assoupi dans la crapule, n'avoit garde d'être sensible à des plaintes qui n'arrivoient pas jusqu'à lui. D'un autre côté, des Gouverneurs qui connoissoient le peu de solidité de leurs postes, se hâtoient d'en tirer parti aux dépens du peuple. Ils pilloient les Provinces & les Villes, d'une maniere à n'y rien laisser pour ceux qui leur succederoient; & ceux-ci à leur tour n'en exigeoient pas moins les richesses sur lesquelles ils avoient compté. *Hussein* avoit un grand fonds d'humanité: cela donna aux Eunuques un nouveau prétexte de tirer de l'argent. Son aversion pour les supplices servit à colorer les plus grandes prévarications. Tous les crimes ne se punissoient plus que par des châtimens pécuniaires. Les vertus mêmes de ce Prince devenoient fatales à son peuple, par l'abus qu'en faisoient ceux qu'il employoit pour le gouverner. Les choses ne pouvoient rester plus longtemps en cet état violent.

DE LA PERSE.

Origine des Aghwans.

Les *Aghwans*, Peuple inconnu à l'Europe, & presque ignoré dans l'Asie, où ils vivoient aux frontieres de la *Perse* & de l'*Indoustan*, furent les prémiers qui songerent à profiter de ces desordres. Cette Nation est un reste de ces anciens habitans du *Schirwan*, qui firent tant de résistance à *Timur-Bec* lorsqu'il entreprit la conquête de leur Païs. Il ne les soumit qu'après en avoir taillé en pieces le plus grand nombre; encore le reste porta-t-il le joug si impatiemment, que le Vainqueur ne comptant guère sur leur docilité, les transplanta à l'autre bout de la *Perse*, à *Candabar*. *Schab-Abas* les engagea à le reconnoitre pour Souverain, & laissa le Gouvernement de leur Etat au Prince particulier auquel ils obéissoient. Nous avons vu que *Schab-Sephi* reprit *Candahar* en 1650, & malgré les efforts que le

Mo-

DE LA PERSE. *Mogol* fit pour y rentrer, elle demeura à la *Perse* dont elle étoit devenue une clef très importante, depuis que l'Empereur des Indes l'avoit fortifiée. C'est autour de cette Ville que les *Aghwans* étoient répandus, la plupart dans des Tentes, à la maniere des *Tartares*.

Histoire de MIR-WEIS. *Mir Weis*, c'est-à-dire *le Seigneur Weis*, étoit un des Principaux de la Nation des *Aghwans*. Comme il étoit très riche, il étoit chargé de recevoir les Droits du Roi dans ce Païs-là. Caressant, doux, insinuant, comblant d'honnêtetés & de bienfaits, tous ceux qui avoient à faire à lui, il devint suspect au Prince de *Géorgie*, que le Roi de *Perse* tenoit à *Candahar* en qualité de Gouverneur, dans une espece d'exil. Le Prince craignit qu'un Peuple aussi remuant que les *Aghwans* ne se joignît aux Ennemis de l'Etat, s'il avoit un homme de tête pour Chef; & *Mir-Weis* sous ce prétexte fut envoyé à *Ispahan*, non pas comme un prisonnier, à la vérité, mais comme un homme, dont le crédit & le pouvoir donnoient de l'ombrage. On le fit accompagner par des personnes qui le veilloient avec soin.

Si *Mir-Weis* avoit eu jusques-là quelques dessein, ils avoient été combattus par une espece d'impossibilité de réussir. Il ne connoissoit pas encore toute la facilité du succès; mais son voyage d'*Ispahan* la lui fit appecevoir. Ses manieres insinuantes, qui avoient effarouché le Gouverneur de *Candahar*, produisirent à la Cour un effet tout opposé: il y gagna tous les cœurs par ses liberalités, & par sa conduite pleine de ménagemens. Ce ne fut plus cet homme suspect au Gouvernement: on cessa de le veiller: on revint même si absolument des mauvaises impressions, que l'on avoit eues à ce sujet, que

la

la défiance paſſée ſe convertit en une pleine confiance, & il ſe mit fort avant dans les bonnes graces du Roi. DE LA PERSE.

Ce fut alors que voyant de près cette Puiſſance Royale, qui de loin lui avoit paru ſi formidable, il connut ſans peine combien il y avoit de foibleſſe, & de déreglement dans cette vaſte machine, & l'impuiſſance où elle étoit de faire tête à quiconque auroit le courage de l'attaquer. Des Miniſtres partagés entre deux Partis, dont chacun n'étoit occupé qu'à prévenir, ou à renverſer les projets de l'autre; des Troupes découragées, parce qu'on les payoit mal; un Roi foible, & qui n'avoit plus d'autre uſage de ſon autorité, que certains hommages frivoles, que lui rendoient extérieurement des Eunuques, qui abuſoient de ſon nom; du reſte, plus mal inſtruit de l'état de ſon Royaume, & même de ſa propre Cour, que le moindre de ſes Sujets. Cet objet détermina *Mir-Weis*, à profiter de ſes lumieres. Mais il falloit de la prudence, & ne rien bruſquer. Pour réuſſir, il falloit être dans ſa Patrie, où il étoit ſûr de trouver un Antagoniſte dangereux dans le Prince de *Géorgie*, dont il n'étoit pas aiſé d'effacer les impreſſions. Il falloit de plus y retourner avec des Titres, qui redoublaſſent l'affection que ſon Parti avoit déja pour lui. Commencement de ſes intrigues.

Il commença à ménager infiniment les deux Partis. S'il ſe trouvoit avec des gens attachés au *Géorgi-Kan*, ce Gouverneur qui l'avoit écarté de *Candabar*, il en parloit ſi reſpectueuſement, & en faiſoit des éloges où il paroiſſoit une ſi grande ſincerité, que le *Divan-Beg* ou Chef de Juſtice, frere de ce Prince, y fut trompé le prémier, & écrivit au Gouverneur de *Candabar* en termes très forts, ſur le tort qu'il avoit eu de vouloir rendre ſuſpect à la Cour un

DE LA PERSE.

un homme qui lui étoit très attaché, & qui parloit de lui dans les meilleurs termes. Sitôt qu'il se rencontroit avec des gens de la Faction opposée, il changeoit de batterie : le *Géorgi-Kan* n'étoit plus alors qu'un ambitieux, toujours agité du même esprit inquiet, qui lui avoit déja fait tenter le projet de se rendre maître absolu de la *Géorgie*. „ Il ne m'a écarté de „ *Candahar*, *disoit-il*, que pour se délivrer „ d'un homme trop clairvoyant, qui l'incom„ modoit. On nourrit, on laisse engraisser „ sous ses ordres, une Armée dont il se servira „ en temps & lieu pour l'execution de ses „ desseins ". Il faisoit envisager ce Gouvernement comme une amorce capable d'animer à la perte de ce Prince, ceux qui se croyoient à portée de l'obtenir. „ Il a, *disoit-il*, des „ Géorgiens qu'il rassemble, & qu'il fait sub„ sister agréablement dans cette délicieuse Pro„ vince, en attendant l'instant décisif où il doit „ les employer. Ne seroit-il pas plus utile d'y „ envoyer une Armée Persane, qui jouïroit „ de ce beau Païs, & qui en assureroit la pos„ session à la Couronne "? Ce manège produisit tout l'effet que *Mir-Weis* en attendoit.

Il restoit toujours une grande difficulté; c'étoit de donner aux peuples une raison éblouïssante qui les fît entrer dans ses vues avec chaleur. Voici ce qu'il mit en œuvre pour cela. Pareil aux rameurs, qui tournent le dos à l'endroit où ils veulent conduire leur barque, il songea à s'éloigner de sa Patrie. Il en étoit déja à plus de deux-cens lieues, il résolut d'aller encore à quatre ou cinq-cens lieues plus loin. En un mot, il entreprit le Pélerinage de la *Mecque*. Ce parti acheva de persuader la Cour, qu'elle n'avoit rien à craindre d'un homme, qui pouvant vivre à *Ispahan* dans les déli-

Son voyage à la Mecque.

ces,

ces, les sacrifioit à sa piété, & s'exposoit aux dangers & aux fatigues d'un si long voyage, pour la seule satisfaction de remplir en fidele Musulman un devoir, dont les Persans étoient dispensés depuis bien du temps. *Schah-Abas le Grand*, persuadé que ce voyage, si recommandé à tous les Mahometans sans distinction de Secte, avoit de mauvaise suites pour ses Sujets, substitua un autre Pélerinage, où sans sortir de ses Etats ils pouvoient contenter leur dévotion. DE LA PERSE.

Mir-Weis obtint sans peine la permission d'aller à la *Mecque*. Son Mahometisme, différent de celui de la Nation Persane, & le même que celui des Turcs, fut ûn prétexte suffisant, pour préférer le voyage de la *Mecque* au Pélerinage des *Persans*. La Cour fut édifiée de sa piété & de son courage, & crut y gagner un nouveau Saint; car on traite ainsi ceux qui ont vu le saint Tombeau du Prophete.

Usage qu'il en fait.

Mir-Weis arrivé dans cette Ville, y remplit avec une scrupuleuse exactitude tous les devoirs d'un Pélerin zélé & fervent. Il fit demander aux principaux Docteurs de la Loi, qui étoient tant à la *Mecque* qu'à *Medine*, une conference secrete, dans laquelle il pût prendre leurs avis sur les scrupules dont sa conscience étoit, *disoit-il*, troublée depuis longtemps. Ils s'assemblerent, & *Mir-Weis* ouvrit la conférence par de magnifiques présens. Il distribua à ces Docteurs tout ce qu'il avoit apporté de plus précieux & de plus beau; & leur expliqua ensuite ce dont il s'agissoit. Il leur déclara, qu'il avoit souhaité depuis longtemps d'entreprendre ce Voyage, & de visiter le saint Tombeau; mais ce qui l'y avoit plus fortement déterminé, c'étoit le desir de consulter les plus grandes Lumieres de la Religion. Il représenta le péril où il

DE LA PERSE.

il étoit avec tous les hommes de sa Nation, sous la domination d'un Prince hérétique, qui les gênoit dans l'exercice de leur Religion, contre la foi des Traités, & au mépris des Privileges que le Roi même avoit confirmés avec serment. „ Nous vivons, *dit-il*, dans une „ indigne servitude sous les fers d'un Prince „ Infidele; au hazard de nous voir enlever nos „ femmes & nos enfans pour les transporter en „ Géorgie; ou de nous voir forcés nous-mêmes „ par les Persans à embrasser leur Secte héréti- „ que ". Car les Turcs regardent le Mahometisme des Persans, comme un sentiment très opposé à l'Orthodoxie Musulmane, & les *Aghwans* étoient toujours attachés à l'opinion des Turcs, quoiqu'ils vécussent sous la domination Persane.

Les Docteurs pensoient comme *Mir-Weis*, & étoient piqués d'ailleurs contre la Cour de Perse, qui par l'établissement d'un nouveau Pélerinage, détournoit ses Sujets du Voyage de la *Mecque*, & privoit ainsi cette Ville du tribut, que lui auroit porté ce grand nombre de Pélerins qui n'y alloit plus. Ils prononcerent selon ses vues, & lui donnerent leur décision munie du Grand Sceau de la *Mecque*, & revêtue de toutes les formes qui pouvoient lui donner plus d'autorité. Avec cette Piece importante, qu'il se garda bien de divulguer, il s'en retourna à *Ispahan*, où il fut vu de très bon œil des deux Factions, qui comptoient également de l'avoir mis dans leurs intérêts. Il dissimula l'envie qu'il avoit d'être renvoyé à *Candahar*, où il bruloit d'arriver pour y faire valoir la décision de la *Mecque*, & commencer la révolution qu'il méditoit. Il attendoit pour cela une occasion. Une affaire, la plus frivole du monde, la lui présenta.

Un

Un *Arménien* que le Czar de *Moſcovie* envoyoit, en qualité d'Ambaſſadeur à la Cour de *Perſe*, arriva à *Scamachie* avec un nombreux cortege d'*Arméniens*, qui fourniſſoient aux fraix de cette Ambaſſade. Il avoit auſſi avec lui quantité de *Moſcovites*, qui étant deſtinés à la garde des Vaiſſeaux que le Czar entretenoit ſur la Mer Caſpienne, accompagnerent ce Miniſtre juſqu'à cette Ville. Cette ſuite, qui avoit l'air d'une Armée, quelques diſcours de l'*Arménien* qui avoit eu la vanité de dire à *Scamachie* qu'il deſcendoit des anciens Rois d'*Arménie*, & quelques autres circonſtances auſſi frivoles que celle-là, jetterent l'allarme dans *Iſpahan*. On s'y figura qu'un Prince auſſi puiſſant & auſſi politique que le Czar, n'envoyoit pas pour rien une Ambaſſade; que ce prétexte cachoit une entrepriſe ſur l'*Arménie*, dont il vouloit s'emparer, ſous ombre d'y rétablir un Prince du Sang Royal. *Mir-Weis* ſe ſervit utilement de cette chimere. Il l'appuya fortement. Il exagera le danger où l'on étoit. Il n'oublia rien pour faire ſentir „ combien il étoit „ aiſé aux *Arméniens*, enrichis par le Commer- „ ce, de ſe donner à un Prince qui leur promet- „ troit de les rétablir dans la liberté, & dans la „ gloire dont ils avoient joui ſous leurs anciens „ Rois; qu'ils ſeroient ſecondés par les *Géor-* „ *giens*, dont un des Princes étoit actuellement „ entretenu à la Cour du Czar; qu'en tout cas, „ le Prince de *Géorgie* Gouverneur de *Candahar*, „ où il n'étoit qu'à regret, ne reſteroit pas oiſif, „ & qu'il attaqueroit la *Perſe* de ſon côté, afin „ d'augmenter l'embaras & d'en profiter". Par ces diſcours, & par d'autres qui n'avoient pas plus de ſolidité, puiſque cette prétendue conſpiration n'étoit fondée que ſur la folle vanité d'un Arménien, *Mir-Weis* intimida le Roi, & le Prémier-Miniſtre qui n'aimoit pas le Gouverneur de

DE LA PERSE.

Can-

DE LA PERSE.

Candabar. Ils crurent le danger réel, & n'y trouverent point de meilleur remede que d'envoyer *Mir-Weis* dans sa Patrie; & pour l'y rendre plus respectable, le Roi lui accorda la Veste Royale, & lui fit expédier des Patentes qui le rétablissoient dans ses prémiers honneurs, & lui donnoient un pouvoir plus ample, afin qu'il fût plus en état de s'opposer au Prince *Géorgi-Kan*.

Son retour à Candahar.

Mir-Weis retourna donc ainsi triomphant à *Candabar*, vers la fin de 1709. Il y fut reçu de sa Nation avec une joye qui éclata de toutes parts. Il ne perdit point de temps: il mit tout en œuvre pour faire les dispositions nécessaires à son projet; & quand la mine fut prête, il y mit le feu, fit égorger le Prince de *Géorgie*; & dans le même temps une partie des *Agbwans* à qui il avoit fait prendre les armes, firent main-basse sur tout ce qu'il y avoit de *Géorgiens* & de *Persans* en garnison dans la Ville.

Sa révolte.

Il étoit trop prudent pour laisser refroidir cette chaleur; il assembla toute la Nation, & la félicita de ce que par un coup de vigueur elle venoit de se ressaisir de ses anciens droits. „ Vous „ avez, dit-il, brisé les fers dont les *Géorgiens* „ vous accabloient; mais cela ne suffit pas. Il „ faut que les mêmes armes qui vous ont servi „ à vous rendre la liberté, servent à vous la „ conserver à l'avenir. Pourvu que vous ne „ vous manquiez pas à vous-mêmes, vous n'a„ vez rien à craindre des ressentimens de la „ Cour; la division des Partis, la foiblesse du „ Gouvernement, la crainte que l'on a des „ *Moscovites*, des *Arméniens* & des autres Peu„ ples voisins, y donnent assez d'occupation, „ & empêcheront que l'on ne hazarde une „ guerre civile qui avanceroit les malheurs que „ l'on appréhende. Nous sommes même en

„ état

„ état de profiter de ces desordres, & vous en avez une occasion qu'il ne faut pas laisser échaper ". Il s'apperçut que l'idée de prendre les armes contre la Cour, causoit quelque scrupule dans l'esprit de quelques-uns. Il tira l'Acte qu'il avoit apporté de la *Mecque*, & qui produisit d'abord l'effet pour lequel il avoit été obtenu. Les *Aghwans* y virent une approbation de leur révolte. Leurs scrupules se dissiperent; on ne parla plus que de liberté. *Mir-Weis*, regardé comme le Pere de la Patrie, fut sur le champ proclamé Prince de *Candahar*, avec un pouvoir illimité de faire la guerre ou la paix.

DE LA PERSE.

Il se fait proclamer Prince de Candahar.

Le nouveau Prince sentit bien que dès que la Cour seroit informée de ces desordres, les Partis ne manqueroient pas de se réunir contre lui, & qu'il auroit sur les bras une Armée à laquelle il ne seroit pas en état de résister. Il eut soin de faire agir ceux de la Cour qui étoient dans ses intérêts, & les trompant les prémiers, il se servit d'eux pour donner au Roi & aux Ministres une fausse idée de ce qui s'étoit passé. Il leur fit entendre, „ que le tumulte arrivé à *Candabar* n'étoit qu'une suite assez naturelle de la „ vie licencieuse & tyrannique qu'y menoient „ le Gouverneur & ses Troupes Géorgiennes: „ Que le peuple s'étoit lassé de se voir traité „ comme auroit pu l'être le peuple d'une Ville „ prise d'assaut; & de voir ses biens au pillage, „ & ses femmes & ses filles exposées à la „ brutalité de ces étrangers: Que le desespoir „ s'étant tourné en fureur, les habitans de „ *Candabar* n'avoient point fait d'autre faute „ que de s'immoler eux-mêmes des victimes, „ que le Roi n'auroit pas manqué de leur „ sacrifier, si l'éloignement & les autres cir- „ constances avoient permis de l'informer des

Ses intrigues pour s'y maintenir.

DE LA PERSE.

„ sujets de plainte qu'ils avoient : Qu'il fal-
„ loit donner à la fureur des *Aghwans* le loisir de se calmer, que ce feu s'amortiroit de lui-même; mais que s'ils avoient lieu de soupçonner, qu'on les voulût châtier de ce qu'ils avoient fait, on les réduiroit à ne point mettre les armes bas, & à se donner au *Mogol:* Que s'il avoit accepté le Commandement qu'ils lui avoient déféré, c'étoit afin de pouvoir employer cette autorité à prévenir les maux dont on étoit menacé, si on les poussoit à bout ". Il finissoit ce détail par des protestations de fidelité.

Cette intrigue réussit. La mort de *Géorgi-Kan* gagnoit à son meurtrier le cœur du Parti nombreux qui avoit juré la perte de ce malheureux Prince. Ce fut autant de bouches ouvertes pour justifier la révolte de *Candabar*. La Cour crut, ou feignit de croire, que le rapport qu'on lui en faisoit étoit sincere, & laissa couler deux ans avant que de songer à rien entreprendre pour se ressaisir d'une si belle Province.

Le Chef des *Aghwans* ne s'endormit point, & employa le loisir qu'on lui accordoit à se préparer. Il pouvoit bien s'attendre, que dès que la Cour feroit plus exactement informée de la vérité, & délivrée enfin des fausses allarmes qu'elle avoit eues au sujet de la prétendue conquête de l'*Arménie*, elle ne manqueroit pas de tomber sur lui avec toutes les forces de la Perse. Cela arriva en effet. Persuadée que personne ne seroit plus intéressé à venger le sang des Géorgiens & de leur Kan, qu'un Prince de la même Nation, elle envoya un Prince de Géorgie, neveu du feu *Géorgi-Kan*, avec une Armée de Géorgiens. Elle y joignit une Armée Persane, qui en partageant l'honneur de la défaite de *Mir-Weis*, fût

fût capable de prévenir l'abus que les Géorgiens en pourroient faire en s'appropriant leur conquête. Les mesures de la Cour ne pouvoient être plus sages, & elles auroient vraisemblablement réussi ; mais la mesintelligence des Partis gâta tout. Les Ministres dont *Mir-Weis* avoit servi la passion, & qui le regardoient comme un instrument nécessaire à leurs desseins, étoient eux-mêmes intéressés à affoiblir les coups qu'on lui préparoit.

Vains efforts des Persans contre lui.

Plusieurs choses conspirerent en sa faveur. D'un côté les Trésoriers ne payerent les sommes destinées pour les opérations de la Campagne, qu'avec une extrême lenteur. Encore, sous prétexte de l'épuisement des Finances, n'en fournirent-ils qu'une partie. Les Troupes Persanes ne se presserent point de se joindre à celles de Géorgie, & l'antipathie qui les divisoit, empêcha qu'elles ne se secondassent mutuellement: de sorte que cette Armée n'arriva dans la Province de *Candahar* que lorsque la saison fut fort avancée. *Mir-Weis*, informé de sa marche, & ne se voyant pas des forces capables de la repousser à coup sûr, usa d'adresse & résolut de la ruiner sans coup ferir. La moisson étoit déja faite ; il fit enlever tous les grains & tous les fourages de la campagne à *Candahar*, & fit ravager tout le Païs par où l'Armée Royale devoit venir, desorte qu'elle ne trouva aucun moyen de subsister. Elle ne laissa pas d'avancer & d'approcher de la Capitale. La disette de vivres & de fourage redoubla la mesintelligence entre les Troupes de Perse & celles de Géorgie : les Troupes Persanes, qui consistoient principalement en Cavalerie, manquant absolument de nourriture pour leurs chevaux, abandonnerent le Prince de *Géorgie*, qui ne pouvant rien en-

DE LA PERSE. treprendre ſeul avec ſes Géorgiens, fut forcé de ſe retirer.

C'étoit là ce que *Mir-Weis* attendoit. Il s'étoit tenu tranquille dans ſa Ville où les munitions ne lui manquoient pas, pendant que l'Armée Royale ſe conſumoit inutilement aux environs. Il ne vit pas plutôt qu'elle ſe retiroit, que profitant du délabrement que la diſette y avoit cauſé, il ſortit avec des Troupes fraiches, & tomba ſur l'arriere-garde des Géorgiens. Il la trouva encore plus forte qu'il ne penſoit. C'étoit l'élite des Géorgiens, & le Prince lui-même la commandoit. *Mir Weis* ſe contenta donc de la harceler, juſqu'à ce qu'un autre Corps qui marchoit plus lentement, eût pu le joindre. Ce renfort venoit ſur huit-cens chameaux, dont chacun portoit deux Soldats dos à dos, & armés de groſſes carabines. Auſſi-tôt après la jonction, il fondit tout à coup ſur les Troupes *Géorgiennes*, qui crurent en être quittes pour une de ces eſcarmouches dont il les inquietoit ſouvent. L'attaque fut ſérieuſe, & le Prince de *Géorgie* fut taillé en pieces avec ſes Troupes Nationales. *Mir-Weis* ne s'en tint pas-là: encouragé par ce prémier ſuccès, il atteignit les Troupes Perſanes qui ignoroient la défaite de l'autre partie de l'Armée; elles ſe croyoient encore couvertes par l'Armée des Géorgiens. Il en fit une cruelle boucherie, prit le bagage, & s'en retourna à *Candahar* avec ſes *Aghwans* chargés de butin.

La Cour, découragée par cette diſgrace, laiſſa l'affaire de *Candahar* pendant deux ans. La ſeconde tentative ne lui réuſſit pas mieux que la prémiere, & la défaite des nouvelles Troupes qu'elle y envoya ne ſervit qu'à rendre le nom des *Aghwans* plus formidable que jamais. Deux au-

tres

tres années après, elle risqua un troisieme ef- fort. Cette Armée marcha, & se retira sans avoir fait autre chose que de montrer l'impuissance de la Cour contre un Parti, qui s'étoit mis en état de braver le ressentiment & les menaces de ses Maitres. Les quatre ans qui s'étoient écoulés depuis la prémiere entreprise, avoient été employés par les rebelles à se fortifier; & *Mir-Weis*, trop habile pour les laisser s'amollir dans le repos, les aguerrit en les exerçant par des courses sur les Provinces de la Perse qui avoient le malheur d'être voisines du Païs de *Candahar*. Le butin qu'elles en rapportoient, leur servoit d'amorce pour entreprendre souvent de pareilles courses; & gagnoit au Général les cœurs de toute une Nation, naturellement portée au brigandage. DE LA PERSE.

Mir-Weis étoit au comble de la gloire où un Particulier puisse s'élever. Libérateur de sa Nation, il en étoit devenu le Souverain. La Cour de Perse, effrayée des coups qu'il lui avoit déja portés, étoit hors d'état non seulement de le réduire, mais encore de garantir ses Provinces des insultes continuelles des *Aghwans*. En un mot, il jouïssoit paisiblement des fruits de sa dissimulation & de sa révolte, lorsque la mort le surprit à *Candahar*. Le respect qu'on avoit pour sa personne, passa à sa famille, dans laquelle l'Armée lui choisit un Successeur. Ses fils étoient encore trop jeunes, on déféra la Souveraineté à son frere. C'étoit un Seigneur d'un caractere très différent de celui de *Mir-Weis*. Moderé, circonspect, il sentoit toute la supériorité qu'auroit la Monarchie Persane sur une poignée d'Etrangers, dès qu'elle sortiroit de la léthargie où quelques Ministres l'entretenoient. Il craignoit que le Roi venant à ouvrir les yeux, ne se délivrât enfin de la tutele de quelques Eunuques, & par un

Sa mort. 1717.

Son frere lui succede.

changement de Gouvernement ne ſe mît en état de regner en Maitre ; auquel cas il lui ſeroit aiſé d'écraſer un Peuple peu nombreux, en comparaiſon du reſte de ſes Etats. Un Prince qui penſoit ainſi, devoit avoir de grandes diſpoſitions pour la paix. Les plus ſages de la Nation étoient de même ſentiment que lui, & croyoient que le véritable intérêt des *Agbwans* étoit de profiter de l'effroi où la Perſe ſe trouvoit, & d'en obtenir un Traité avantageux, dont deux des prémiers articles ſeroient, qu'ils n'auroient plus de Gouverneurs choiſis par la Cour de Perſe, & que pour prévenir des tyrannies pareilles à celles qui avoient donné lieu à la révolution, le Gouvernement ſeroit affecté à la famille de *Mir-Weis*, à l'exemple de pluſieurs Provinces qui, quoique ſoumiſes à la Perſe, obéiſſoient encore immédiatement à des Princes particuliers, pour qui le Gouvernement étoit une Dignité héréditaire. C'étoit le moyen d'éviter à l'avenir le retour des miſeres dont on ſe plaignoit. L'autre condition devoit être une diminution conſiderable des Impôts. La Cour étoit hors d'état de rien refuſer ; & les plus ſages *Agbwans* le ſentoient bien.

Le Succeſſeur de *Mir-Weis*, & les principaux de la Nation, dreſſerent ſur cette idée des Inſtructions pour des Députés qu'ils réſolurent d'envoyer à *Iſpaban*, afin d'y négocier ce Traité ; mais le gros de la Nation y mit obſtacle. Les gens de guerre, enflés du ſuccès de leurs armes, & charmés du butin que leur valoient les fréquentes courſes dans les Provinces de la Perſe, s'oppoſerent à une paix qui alloit les ſoumettre de nouveau à une Nation qu'ils mépriſoient. *Pourquoi*, diſoient-ils, *nous jetter nous-mêmes dans des fers que l'on n'oſe pas nous préſenter?* Ils jugeoient qu'il valoit mieux continuer la guerre ſeuls, & faire entrer de gré ou de force dans leur

Parti

Parti, les Provinces voisines, qui étoient encore soumises à la Perse. DE LA PERSE.

Ces discours étoient d'autant mieux reçus, qu'ils s'accordoient parfaitement avec les derniers conseils de *Mir-Weis*. Lorsqu'il étoit à l'extrémité, les Principaux de la Nation lui demanderent quelles mesures ils prendroient, s'ils avoient le malheur de le perdre. *Si les Persans*, leur répondit-il, *s'obstinent à venir vous attaquer, faites la paix à quelque prix que ce soit: s'ils s'endorment sur cette guerre, allez vous-mêmes les attaquer jusques dans Ispahan.*

Cette disposition du Peuple, si opposée au projet de pacification, porta le nouveau Gouvernement à dissimuler, & à traiter secrettement avec la Cour. Mais leur secret échapa; il transpira quelque chose de la négociation. *Magbmud* l'un des fils de *Mir-Weis*, jeune homme de dix-sept à dix-huit ans, nourri avec son pere au milieu des Soldats, dont il avoit gagné l'affection, prit une résolution digne d'un Barbare accoutumé dès l'enfance au brigandage & au meurtre. Il logeoit avec son oncle, qui étoit bien éloigné de se défier de lui. Il entra de nuit dans sa chambre, & l'égorgea. Il monta ensuite à une Tour, sur le haut de laquelle étoient deux tambours qui servoient à convoquer les Assemblées du peuple, & prenant en main ses pabouches faute de bâtons, il sonna l'allarme. Delà descendant dans la place, il fit part aux prémiers qu'il y trouva, de ce qu'il venoit de faire; justifia cette cruauté, par la lecture des Instructions qu'il avoit saisies dans les papiers de son oncle; & enfin il exhorta le peuple à pousser la guerre avec plus de vigueur que jamais. Il promit que s'ils vouloient marcher courageusement sous sa conduite, il sauroit bien mettre en pratique les leçons qu'il avoit pri-

Il est massacré par son neveu.

DE LA PERSE.

prises en suivant son pere dans toutes ses Campagnes.

MAGHMUD succede à son oncle.

Le mal étoit fait, il n'y avoit plus de remede ; on approuva ce qui s'étoit passé, MAGHMUD fut déclaré Chef, & cette Dignité fut la récompense de son parricide. Il voulut commencer par un coup qui lui assurât le Commandement. La Cour de Perse s'étoit flatée que la fin de *Mir-Weis* feroit celle de la révolte, & que les dispositions pacifiques où elle savoit qu'étoit son Successeur, lui rendroient cette Province sans qu'il fût besoin de la conquérir par les armes. Dans cette sécurité, elle laissa passer le temps d'armer; & quand elle apprit la nouvelle révolution, il étoit trop tard de se préparer à une guerre qui demandoit que l'on transportât une Armée à plus de deux-cens lieues de la Capitale. De son côté *Mir-Maghmud* se mit en campagne ; par des excursions fréquentes & toujours heureuses il acquit la confiance de ses Soldats, & répandit la terreur dans les Provinces de Perse.

Au voisinage de *Candahar* est la Province d'*Hazaray*, habitée comme celle de *Candahar* par des *Aghwans*. Ces deux Peuples, qu'une origine commune auroit dû inséparablement unir, étoient divisés par la différence de Religion. Tous deux Mahometans, ils ne s'accordoient point pour la Secte. Ceux de *Candahar* étoient *Sunni*, c'est-à-dire Mahometans comme les *Turcs*; ceux d'*Hazaray* étoient *Rafi*, ou Mahometans comme les *Persans* ; & cette diversité étoit un mur qui les rendoit ennemis les uns des autres. *Maghmud* songea d'abord à joindre ensemble tous les *Aghwans*. La haine dont la Religion étoit la cause ou le prétexte, y mettoit obstacle, & elle servit à fortifier quelque temps la fidelité des *Aghwans* d'*Hazaray* envers le Roi de Perse. *Maghmud* ayant inutilement tenté avec eux la voye de la né-

négociation, eut recours à celle des armes. Il courut sur leurs terres & les désola de maniere, que ce Peuple pour se délivrer des hostilités fut réduit à quitter les intérêts d'un Monarque qui l'abandonnoit sans le défendre, & à se donner à un ennemi aux insultes duquel il ne pouvoit résister. DE LA PERSE.

La réunion des *Aghwans* fit d'autant plus d'honneur à *Maghmud*, que son pere l'avoit extrêmement souhaitée sans y avoir pu réussir. D'un autre côté, elle redoubla la consternation où étoit déja la Cour de Perse. Elle voyoit revivre dans le fils un ennemi redoutable, & *Maghmud* lui paroissoit encore plus à craindre que *Mir-Weis*. Il étoit plus entreprenant; & sa jeunesse signalée par d'heureux exploits, & par la réunion des *Aghwans*, annonçoit à la Cour des guerres sanglantes & opiniâtres, si on n'y remédioit de bonne heure. On se repentit d'avoir laissé en repos ce jeune homme, durant deux ans qui s'étoient écoulés depuis la mort de son oncle. On résolut d'envoyer contre lui une Armée commandée par *Sephi-Kouli-Kan*. Les deux Factions de la Cour se réunirent pour ce choix. Il avoit été *Divan Beg*, ou Chef Souverain de la Justice à *Ispahan*. Son intégrité, & l'exactitude avec laquelle il s'acquittoit de son emploi, lui ayant attiré beaucoup d'ennemis qui le desservoient à la Cour, il s'étoit retiré, bien résolu de ne plus se mêler des Charges publiques. Il refusa le Généralat. Le besoin qu'on avoit de lui, fit recourir à une ruse qui le mit dans la nécessité de servir le Roi dans cette occasion. Les honneurs qu'il refusoit, parce qu'il en connoissoit tout le danger, on les présenta à son fils unique, qu'il aimoit très tendrement, & qui n'avoit encore que dix-sept ans. Le piege étoit délicat. Pouvoit-il s'opposer à l'élévation de son fils? & s'il ne

Réunion des Peuples Aghwans.

Sephi-Kouli-Kan marche contre eux.

DE LA PERSE. ne s'y oppoſoit pas, pouvoit-il lui refuſer dans un tel poſte ſa préſence & ſes conſeils? Il prit le parti d'aller ſervir comme Lieutenant de ſon fils, & la perfidie des Courtiſans ne manqua pas de faire ſentir au Roi, que *Kouli-Kan* avoit accordé ſans peine aux intérêts de ſon fils, ce que toutes les prieres du Roi, & le preſſant danger de l'Etat n'avoient pu arracher de lui.

Les préparatifs ne pouvoient être plus brillans; mais la fortune de la Perſe les rendit inutiles. Le pere & le fils ayant formé une Armée de ſeize-mille hommes de bonnes Troupes, le jeune Général ſe rendit avec ſon pere auprès du Roi, qui le combla de careſſes & de marques de diſtinction. Il partit d'*Iſpahan*, & n'eut pas plutôt mis le pied dans la Province ennemie, que laiſſant derriere le gros de l'Armée ſous la conduite de ſon pere, il s'avança avec quelques eſcadrons. Il n'alla pas loin ſans trouver des Troupes, qu'il attaqua avec une bravoure téméraire, & il périt

Il y périt. miſérablement. Le pere, bientôt informé de ce malheur, n'écouta plus que ſon deſeſpoir; il joignit les *Aghwans*, ſe battit comme un homme qui n'avoit plus rien à ménager, & trouva dans la mort le remede qu'il cherchoit à ſa douleur. La perte des deux Généraux entraina celle de l'Armée, qui prit auſſi-tôt la fuite.

La Cour, accoutumée à ces ſortes de diſgraces, ne ſe découragea point. Le choix d'un Général embaraſſoit. L'*Athemadoulet*, ou Prémier-Miniſtre, offrit ſes ſervices. On fit entendre au Roi, qu'il étoit dangereux qu'un homme à qui ſa Charge donnoit déja une autorité abſolue, eût encore le commandement des Armées; & que c'étoit lui mettre en main dequoi ſe faire lui-même couronner ſi l'envie lui

Succès de Luft-Ali-Kan. en prenoit. A ſon défaut, il préſenta ſon beau-frere *Luft-Ali-Kan*, qui fut agréé. C'étoit un hom-

homme de tête, également propre pour le conseil & pour l'action. Avant que de rien entreprendre contre les *Aghwans*, il voulut se signaler par quelque exploit éclatant qui lui acquît de la réputation. Il y avoit quelques années que les *Arabes* s'étoient emparés de *Mascate*; il se mit en tête de la reprendre, & dès que son Armée fut assemblée, il la fit marcher de ce côté-là. Il convint, avec les *Portugais*, d'une somme pour transporter ses Troupes par le Golphe. Les *Portugais* envoyerent des Vaisseaux, mais l'argent stipulé ne se trouva point; les envieux de la gloire du Général empêcherent qu'il ne fût prêt, & les Portugais se retirerent, laissant *Luft-Ali-Kan* désolé sur le rivage.

DE LA PERSE.

Courses de Maghmud. 1720.

Tandis qu'il soulageoit sa douleur par les imprécations qu'il faisoit contre les perfides auteurs de ce contre-temps, *Mir-Maghmud*, profitant de la diversion, avoit traversé une partie du *Sablestan* & du *Kirman*, & formé le siege de la Capitale de cette derniere Province. Les intelligences qu'il avoit dans cette Place lui en avoient ouvert les portes, & il en étoit déja maitre. Il songeoit à en faire sa Place d'armes. A ces nouvelles, le Général Persan ne crut pas devoir donner à *Maghmud* le temps de s'y fortifier. Toute son Armée ne pouvant marcher aussi vite qu'il le souhaitoit, il prit seulement quelques Troupes les plus lestes, & alla tomber sur les *Aghwans* qu'il battit à platte couture, & ayant chassé *Maghmud* du *Kirman*, il le poursuivit jusques dans la Capitale de *Candahar*, où il l'obligea de se renfermer. La défaite fut complette, & fit comprendre qu'il y avoit encore des Persans capables de lui faire tête.

Cette victoire, la prémiere qu'on eût remportée sur les *Aghwans*, causa une extrême joye dans *Ispahan*. *Luft-Ali-Kan* ayant vu par la prise de

DE LA PERSE.

Kirman quel étoit le but de *Magbmud*, employa ses prémiers soins à mettre cette Place hors d'insulte. Il y laissa une bonne garnison, & la fortifia, sur-tout dans la haute Ville. Après cette attention, il songea à marquer son ressentiment aux Grands qui avoient malicieusement fait manquer l'entreprise de *Mascate*. Il connoissoit bien la Cour, & savoit qu'il n'avoit nulle justice à attendre d'un Roi obsedé nuit & jour par ces mêmes Grands. Il résolut donc de se la faire soi-même, & fit marcher son Armée vers les bords du Golphe Persique, où ils avoient de belles terres & des biens considerables. Il y mit ses troupes à discrétion, sous prétexte que faute de paye, il ne pouvoit pas les faire subsister autrement. Chevaux, chameaux, armes, tout ce qui se trouva à la bienséance du Soldat, fut enlevé sans aucun ménagement; sans parler des contributions qu'on exigea de la Province. Du reste, la Discipline militaire étoit rigoureusement observée. L'Armée eut ordre de s'avancer vers *Chiras* où étoit le rendez-vous, & elle s'y trouva rassemblée au mois de Novembre; avec d'amples provisions de bouche & de guerre, que portoient plusieurs milliers de chameaux.

Les mesures étoient prises pour la conquête de *Candabar*. L'ardeur des troupes, augmentée par la confiance qu'elles avoient en un Général intrépide & expérimenté, répondoit de la défaite des *Agbwans*. Mais les Grands qui avoient fait manquer l'entreprise de *Mascate*, firent aussi avorter celle-ci. Outrés contre lui, & plus piqués encore de la hauteur avec laquelle il les avoit traités dans le ravage de leurs terres, que de toutes les pertes qu'il leur avoit causées, ils prévoyoient que les avantages qu'il alloit remporter sur les *Agbwans* le rendroient encore plus puissant à la Cour, & qu'alors l'*Athemadoulet* son beau-frere,

frere, & lui, réunissant leur crédit & toute l'autorité du Gouvernement, ils pourroient les opprimer sans ressource. Ils résolurent de les prévenir. Les deux Cabales opposées de la Cour, également jalouses de son élevation, se liguerent contre lui. Une terreur panique que l'on donna au foible *Hussein*, en l'avertissant d'une conspiration chimérique de l'*Athemadoulet*, le porta à sacrifier ce Ministre, & à donner les ordres qu'on lui demandoit pour faire arrêter le Général. L'*Athemadoulet* eut les yeux crévés. Un retour de *Hussein* porta ce Prince à le vouloir entendre lui-même. Il se justifia; mais l'outrage étoit déja fait, il étoit trop tard de réparer cette conduite : on ne pouvoit le déclarer innocent, sans deshonorer le Roi qui l'avoit déja traité en criminel; ou du moins, il falloit lui sacrifier ses injustes délateurs, qui pour le perdre s'étoient joués du Souverain. C'en eût été trop pour un Prince, qui étoit l'esclave de ses Eunuques. L'*Athemadoulet* reconnu innocent par son Prince fut pourtant envoyé au Château de *Chiras* comme prisonnier, & il y fut traité avec quelque douceur jusqu'à sa mort, qui arriva un peu après la prise d'*Ispahan*.

DE LA PERSE.

Chute de l'Athemadoulet.

Le Général *Luft-Ali-Kan* étoit encore à *Chiras* avec son Armée, lorsque les Couriers qui portoient l'ordre de l'arrêter arriverent. Plein de son projet contre les *Aghwans*, il ne songeoit qu'à les aller surprendre par une marche rapide, en traversant les deserts avec son Armée; lorsqu'il fut arrêté. L'effroi se jetta dans son Armée, qui ayant eu part aux ravages faits dans les terres des Grands, craignoit d'avoir part à son malheur. Tout se dissipa, & il ne resta rien de cette Armée.

Disgrace de Luft-Ali-Kan.

Les Grands en furent charmés. Ils croyoient la Perse délivrée de deux ennemis bien redoutables.

DE LA PERSE.

bles. D'un côté, *Magbmud* leur paroissoit trop rebuté de sa défaite, pour souhaiter autre chose que la paix; de l'autre, les *Lesgiens* sembloient assez occupés par les *Géorgiens*, dont ils étoient menacés.

Ravages des Lesgiens.

Les *Lesgiens* sont des Peuples voisins de la *Géorgie* & du *Caucase*. Ils passent l'Hiver dans la plaine, & lorsque les chaleurs les en chassent, ils vont jouïr de la fraicheur dans les montagnes, dont en échange le froid les feroit périr en Hiver, s'ils se hazardoient de l'y passer. Ces Peuples suppléoient souvent par le pillage du Païs voisin, ce que leur refusoit leur Païs. La Perse avoit longtemps acheté la paix avec eux, par un tribut déguisé sous le nom de subside; & le dérangement des Finances en avoit fait suspendre le payement depuis quelque temps. Ils se payoient par leurs mains, & menaçoient d'une irruption; lorsque le Prince de *Géorgie*, sur les terres de qui ils avoient aussi fait des courses, arma sa Noblesse contre eux & prit la résolution de les détruire. Ainsi les Grands de Perse, que les menaces de ce Peuple avoient effrayés, s'en inquieterent moins quand ils le virent aux prises avec les *Géorgiens*.

Mécontentement de Vachtanga Prince de Géorgie.

En effet, les choses en étoient venues à un tel point, qu'il n'y avoit plus rien à craindre pour la Perse de la part des *Lesgiens*. *Vachtanga*, Prince de *Géorgie*, marchoit contre eux avec une Armée formidable, & se préparoit à les détruire entierement. *Hussein* s'étoit de nouveau abandonné aux misérables qui le dupoient depuis si longtemps. Un des freres du Prince de *Géorgie* étoit gendre de l'*Athemadoulet* disgracié. Ceux qui avoient causé l'injuste chute de ce Ministre, craignirent que le Prince de *Géorgie* après la défaite des *Lesgiens* ne vînt fondre sur la Perse, & ne demandât au moins la punition des délateurs.

Ils

Ils effrayerent le Roi, & lui firent entendre que *Vacbtanga* n'avoit levé cette Armée que pour venir l'attaquer; qu'il falloit sauver les *Lesgiens*, qui demandoient à la Perse pardon du passé & protection pour l'avenir ; & qu'en les sauvant, on auroit des Troupes que l'on pourroit opposer au Géorgien. DE LA PERSE.

Hussein les crut; il envoya à *Vacbtanga* un ordre de laisser là cette Nation, & de mettre les armes bas. L'ordre étoit conçu en des termes si impérieux, si peu mesurés, que *Vacbtanga* en fut outré. La peur qu'il eut que s'il desobéissoit, les siens mêmes ne fussent gagnés & ne le trahissent, lui fit prendre le parti de la soumission. Mais il accompagna cette obéissance d'un serment qui fut bien funeste à la Cour de Perse. Il jura de ne la jamais servir & de ne se mêler jamais des affaires de cette Couronne, quelque ennemi qui pût l'attaquer.

Les Barbares que cette imprudence venoit de sauver, n'en eurent guère de reconnoissance. Ils voyoient d'un côté le Prince de *Géorgie* irrité contre la Perse; de l'autre, les Places de ce Royaume dégarnies de leur côté. Ils employerent trois ou quatre mois à se remettre de leur frayeur, & sous prétexte que l'*Athemadoulet* disgracié étoit originaire de leur Païs, ils prétendirent que sa disgrace n'étoit arrivée qu'en haine de leur Nation; & sans réfléchir que leur nouveau Traité de paix avec la Perse avoit été conclu depuis la disgrace de ce Ministre, ils prirent le prétexte de le venger & se jetterent sur les Provinces de Perse; bien assurés que le Prince de *Géorgie*, dont le frere étoit gendre de l'*Athemadoulet*, & qui d'ailleurs étoit retenu par son serment & plus encore par son dépit, ne se mêleroit point de cette querelle. Ravages commis par les Lesgiens.

Dès le Printemps de l'année suivante, ils fondirent 1721.

DE LA PERSE.

dirent sur les Provinces de leur voisinage, & y firent des ravages d'autant plus grands, que la Perse comptant sur leur fidelité n'avoit fait aucuns préparatifs pour se garantir de leurs attaques. Ils saccagerent tout le *Schirvan*. Ce fut dans ce même temps que la Ville de *Tauris* fut renversée par un tremblement de terre, & ensevelit quatre-vingt-mille personnes sous ses ruines. A ce fleau, & à celui de la guerre s'en joignit un autre, savoir, la consternation que jetta dans tous les esprits un phénomene qui dura deux mois de l'Eté. Au travers des nuages dont le Ciel étoit couvert, le Soleil paroissoit teint de couleur de sang. Les Astrologues, dont ce Païs-là est rempli, en tirerent les présages les plus effrayans.

Les Ahgwans reprennent courage.

La chute de *Luft-Ali-Kan* redonna aux *Aghwans* un courage qu'ils avoient perdu. Avant qu'ils en eussent reçu la nouvelle, ils étoient effrayés des avantages qu'il avoit remportés sur eux; ils savoient qu'il avoit une Armée bien fournie de munitions, & qu'il venoit fondre sur eux avant la récolte. Ils ne songeoient qu'à calmer l'orage, en obtenant la paix à quelque prix que ce fût. Mais quand ils surent la catastrophe de l'*Athemadoulet*, & l'arrêt de son beau-frere, *Maghmud* sentit ses espérances se relever. Ce Général étoit le seul Persan, que les *Aghwans* redoutassent. La dispersion de son Armée, & la dissipation des préparatifs qu'il avoit faits, l'imprudence d'une Cour qui venoit de se priver d'un sage Ministre, & d'un guerrier qui seul pouvoit faire tête aux ennemis de la Couronne, tout cela fit comprendre à *Maghmud*, que bien loin d'avoir rien à craindre de la Cour de Perse, il pouvoit hardiment tout entreprendre contre elle. Il commença par ranimer le courage de ses compatriotes;

tes; & s'efforça de leur faire comprendre par lui-même, & par les Emiſſaires qu'il avoit, qu'on étoit dans la conjoncture où le feu *Mir-Weis* avoit dit qu'il falloit attaquer les Perſans juſques dans leur Capitale; qu'ils ne devoient rien craindre d'une Cour, qui venoit de ſe faire elle-même plus de mal, que ſes plus grands ennemis ne lui en auroient pu faire; que de longtemps elle ne ſeroit en état de mettre ſur pied, une Armée pareille à celle qui venoit d'être diſſipée par ſa mauvaiſe conduite; que quand elle pourroit en raſſembler une ſemblable, elle ne trouveroit plus de Général qui eût le génie, la capacité & le bonheur, de celui que la Cour venoit de dégrader; qu'il ne reſtoit plus au Gouvernement que des Troupes délabrées, & des Capitaines ſans expérience; en un mot, qu'on n'avoit plus à opoſer à leur Nation, que des Armées pareilles à celles, qu'ils avoient tant de fois battues depuis dix ou douze ans.

DE LA PERSE.

Maghmud employa ainſi toute l'année 1721 à inſpirer ſes ſentimens à ſa Nation, & à obſerver le train que prendroient les affaires de la Perſe, par rapport aux autres Peuples ſes voiſins. Le ſerment du Prince de *Géorgie* augmenta ſa confiance. Il ſe contenta de prendre ſes meſures, pour ſe tenir ſur la défenſive. Lorſqu'il eut nouvelles de l'irruption, que les *Leſgiens* avoient faite dans le *Schirvan* & aux environs, il obſerva quelle conduite tenoit la Cour, pour reprimer ces Barbares. Il vit qu'elle avoit laiſſé paſſer le Printemps, & une partie de l'Eté, ſans faire le moindre effort, & qu'elle ſouffroit patiemment le ravage de ſes plus belles Provinces; il apprit des Eſpions qu'il entretenoit à *Iſpahan*, qu'on y étoit dans un abattement ſtupide, & qu'on gémiſſoit du mal, ſans

Préparatifs de Maghmud.

DE LA PERSE.

sans savoir par-où s'y prendre pour y apporter du remede; qu'on n'y avoit ni Troupes pour agir, ni argent pour en lever; encore moins de Généraux pour commander les hommes, que l'on pourroit engager à prendre les armes; & que quand même il s'en trouveroit quelqu'un, l'exemple de *Luft-Ali-Kan* le décourageroit. Il n'ignoroit pas que le Roi enfermé dans son *Haram*, abîmé dans la molesse, mal instruit de la mauvaise conduite de ceux dont il étoit obsedé; se livroit à eux plus que jamais, & ne cherchoit qu'à s'étourdir sur le mauvais état de ses affaires, dont il ne vouloit point entendre parler. Il jugea qu'il étoit temps de prendre son parti, & de se saisir d'une part des débris d'une Monarchie qui s'écrouloit.

Il ne songea d'abord qu'à s'emparer de quelques Provinces voisines qui étoient à sa bienséance; mais la fortune le mena plus loin qu'il n'avoit compté d'aller. Il employa le reste de l'Eté, tout l'Automne & même le commencement de l'Hiver, à assembler un grand nombre de Troupes, à se pourvoir de munitions, en un mot, à faire tous les préparatifs qui lui parurent nécessaires, pour assurer le succès de l'expédition qu'il méditoit. Dès le mois de Décembre 1721, il se trouva prêt, laissa son frere ainé à *Candahar*, pour y commander en son absence, & marcha vers *Kirman*, où il arriva au mois de Janvier 1722, à la tête de quatre-vingt-dix-mille hommes, dont une bonne partie étoit pour le service des gens de guerre; & de soixante-mille chameaux qui portoient les bagages & les munitions. Dans cette Armée il n'y avoit pas seulement des *Aghwans* de *Candahar*, mais encore des *Aghwans* de *Hazaray*, des *Guebres*, des *Indiens* de *Cabul*, & des Avan-

1722. Il veut prendre Kirman.

Avanturiers de diverses Nations: desorte que le nombre des combattans pouvoit se réduire à environ cinquante-mille hommes. DE LA PERSE.

La Ville basse lui fut d'abord ouverte par les *Guebres*, qui sont les Adorateurs du Feu, reste de la postérité des anciens Perses. La haute Ville, à la sureté de laquelle *Luft-Ali-Kan* avoit pourvu avant sa disgrace, fit une longue résistance. Les Troupes de *Maghmud* en furent si rebutées, que quatorze-mille hommes le quiterent & retournerent à *Candahar*. Cette retraite lui fit connoitre que s'il perdoit plus de temps devant cette Place, il se verroit peu à peu abandonné par le reste de son Armée. Il se détermina à marcher droit à *Ispahan*, moins dans l'espérance de forcer cette grande Ville, que pour éloigner ses Soldats de leur patrie, & leur ôter en même-temps la facilité & l'envie d'y retourner. Il les amorça par l'espérance des richesses qu'ils trouveroient aux environs de la Capitale. Il n'avoit garde de se promettre qu'il prendroit la Ville même, lui qui venoit d'échouer devant une Place de Province.

Il ravagea tous les environs de *Kirman*, pour ôter aux habitans les moyens de faire des magasins; & après quarante ou cinquante jours de marche, il se trouva au commencement de Mars à quatre lieues d'*Ispahan*, après avoir traversé de vastes Déserts où l'on ne marche que sur un sable mouvant, qui au moindre vent se disperse de côté & d'autre, & couvre les chemins. On y trouve à peine quelques citernes creusées pour les Caravanes, & qui ne suffisoient pas pour une Armée aussi nombreuse que celle-là.

La levée du siege de *Kirman* fut prise à la Cour pour un effet du découragement; & on n'avoit garde de penser que le Chef des *Aghwans* fût en route pour venir insulter la Capitale. Il marche vers Ispahan.

DE LA PERSE.

tale. Quand on l'en vit si proche, on fut dans une consternation inexprimable. On fit à la hâte quelques levées, qu'on joignit à la Garde ordinaire du Roi, & à quelques vieilles Troupes qui étoient alors dans la Ville. On délibera dans le Conseil Royal, si avec ce Corps, qui formoit environ cinquante-mille hommes, & qui suffisoit pour arrêter la prémiere fougue de l'ennemi, il seroit plus à propos de l'attendre, ou d'aller au-devant de lui. Les plus sages conseillerent d'en faire un Camp retranché devant la Ville, pour la couvrir; ajoutant que delà on pourroit faire de temps en temps, quelques escarmouches pour aguerrir peu à peu les Troupes, sans risquer une action générale; que l'on couperoit les vivres à l'ennemi, & qu'on tireroit la guerre en longueur, pour donner le temps aux vieilles Troupes dispersées dans le Royaume, de venir au secours de la *Capitale*. D'autres opinerent pour une résolution tout opposée, & jugerent qu'il y alloit de l'honneur de la Nation à temporiser. Ils prétendirent qu'il falloit d'abord en venir à une bataille. Ils firent même pour cela d'assez belles dispositions, qui auroient assuré la défaite des *Aghwans*. La bataille fut donné le 8 Mars, auprès de *Giulnabad*. Deux Généraux Persans, savoir *Mirza-Rostom*, & *Ali-Merdan-Kan*, devoient charger *Maghmud* de front. *Machmet-Wali*, Prince Arabe, devoit pendant ce temps-là attaquer le Camp des *Aghwans*, & le prendre ensuite en queue. Ils les chagerent comme on en étoit convenu. *Machmet-Wali* acheva de les épouvanter, par le succès des *Arabes* qu'il commandoit. Les *Aghwans*, allarmés de se voir pris de tous côtés, étoient prêts à prendre la fuite, quand l'un des Généraux Persans, jaloux de ce que le Prince Arabe alloit remporter la principale

Bataille de Giulnabad.

pale

pale gloire de cette journée, se retira avec son monde. Les Persans prirent la fuite. Cette bataille, qui leur couta deux-mille hommes, n'en couta guère moins aux ennemis. Ceux-ci, surpris d'une fuite dont ils ne pénétroient pas la raison, crurent que c'étoit un piège qu'on leur tendoit, & n'oserent s'engager à la poursuite. On avoit pillé leur Camp, ils pillerent le Camp Royal qu'on leur avoit abandonné; & y trouverent une bonne Artillerie qui leur manquoit, & un Trésor qui les dédommageoit amplement de leurs pertes.

DE LA PERSE.

La consternation fut extrême dans la Capitale. Si les *Aghwans* avoient su en profiter, la guerre étoit terminée; mais ils ne comptoient pas que la fortune leur fût aussi favorable qu'elle l'étoit effectivement. Leur prémier soin fut de déliberer s'ils avanceroient vers *Ispahan*, ou s'ils retourneroient achever le siege de la Ville de *Kirman*. Le prémier leur parut impraticable: ils crurent qu'il seroit trop dangereux d'aller assieger une Ville, qui feroit assez de résistance pour les occuper longtemps; que pendant qu'ils s'y amuseroient, on leur couperoit les vivres; & qu'ils se trouveroient enfin investis par les Troupes des Persans, qui accourant de toutes parts au secours de la Capitale, fondroient sur eux; qu'alors ne pouvant leur résister, ils ne pourroient plus se retirer: au-lieu que la prise de *Kirman* étoit immanquable, après la précaution qu'ils avoient prise pour l'affamer. Huit jours se passerent à déliberer, & à préparer tout pour le départ. Ils comptoient si bien de s'en retourner, qu'ils ne songerent pas à garder les vingt-cinq pieces de canon, qu'ils avoient prises aux Persans. Ceux-ci, étonnés de l'inaction de l'ennemi, envoyerent des Espions qui les trouverent tranquilles; & sur

Incertitude des Aghwans.

DE LA PERSE. sur leur rapport, on détacha des Soldats qui ramenerent le canon.

Ils ne doutoient point que les Persans ne fussent découragés par la bataille du 8 de Mars: craignant qu'ils ne se remissent de leur frayeur, ils résolurent de l'augmenter encore, pour leur ôter l'envie de les venir inquiéter dans leur marche. Le jour qui précéda la nuit qu'ils avoient fixée pour le départ de l'Armée, *Maghmud* envoya un Détachement de neuf-mille hommes, qui devoit s'approcher d'*Ispahan*, y faire une fausse attaque, y jetter l'épouvante, & revenir joindre le gros de l'Armée, & la suivre en faisant l'arriere-garde.

Imprudence des Persans.

Ce mouvement allarma si fort la Cour, que le Roi cherchant à conjurer cette tempête, fit une nouvelle faute, plus grande encore que les précédentes. Si dans son effroi il étoit demeuré tranquille, les *Aghwans* partoient, & il en étoit quitte pour la peur. Mais il envoya faire des propositions à *Maghmud:* il lui offrit, s'il vouloit s'en retourner à *Candahar*, de lui accorder par un Traité, la Souveraineté de cette Province, sans aucune dépendance de la Perse, & une grosse somme d'argent pour le payement des troupes. Ces propositions faites par *Machmet-Wali*, auxquelles les *Aghwans* ne s'étoient guère attendus, leur causerent autant de joye que de surprise, & leur firent mieux sentir tous les avantages, qu'ils pouvoient tirer de leur victoire. Ils tinrent Conseil, & les sentimens furent partagés. Les uns voyoient qu'on leur offroit plus qu'ils n'eussent osé demander, & étoient d'avis qu'on l'acceptât, & que l'on fît une glorieuse retraite. D'autres jugerent que le Regne du foible *Hussein* pouvoit finir lorsqu'on s'y attendroit le moins, & qu'un Suc-

Leurs offres.

ceſſeur plus vigoureux & mieux inſtruit de ſes intérêts, ne manqueroit pas alors de ranimer la Monarchie languiſſante, & commenceroit par ôter aux *Aghwans* cette indépendance qu'ils auroient obtenue par le Traité. *Miangi*, Indien de naiſſance, vieillard qui avoit eu ſoin de l'éducation de *Maghmud*, & à qui l'eſtime que ſon Maître lui conſervoit donnoit un grand crédit dans la Nation des *Aghwans*, propoſa un plan qui concilioit les deux ſentimens. Il fit voir que la Perſe leur offroit alors, ce qui étoit le but de la guerre qu'ils avoient entrepriſe: qu'il ne ſeroit pas impoſſible dans la conjoncture préſente, d'en obtenir un accroiſſement de la Souveraineté qu'elle accordoit, en y joignant les *Aghwans* de *Hazaray*. Il inſiſta ſur le peu de ſureté qu'il y avoit à compter ſur les engagemens de la Perſe, qui les contractoit & les violoit avec la même facilité: „ Mais on peut, „ *pourſuivit-il*, exiger d'elle deux choſes, qui „ aſſureront autant qu'il eſt poſſible la conceſ- „ ſion qu'elle veut faire. C'eſt en prémier „ lieu, que le Roi donne ſa fille en mariage à „ *Maghmud*; & qu'en ſecond lieu, il lui accor- „ de pour ſa dot la Province des *Aghwans* de „ *Hazaray*. Alors s'il arrive que le Roi, ou „ ſon Succeſſeur, oublie la qualité ou de gen- „ dre ou de beau-frere, l'Etat des *Aghwans* ſe „ trouvera par cette réunion plus en état de ſe „ ſoutenir ". L'avis de cet Indien fut généralement applaudi. On répondit à *Machmet-Wali* conformément à ce plan, qui ne plut point à la Cour. Elle céda ſans peine la Souveraineté de *Hazaray*: mais une délicateſſe hors de ſaiſon empêcha le Roi d'accorder ſa fille à un rebelle, qui alloit ceſſer de l'être par le Traité qu'on lui offroit. On offrit tout, hors la Princeſſe. Les *Aghwans* ſe piquerent d'honneur à leur

DE LA PERSE.

Propoſition des Aghwans.

DE LA PERSE.

leur tour, & voyant la facilité avec laquelle le Roi cedoit les autres demandes, ils jugerent que le refus qu'il faisoit, ne provenoit que d'un grand fond de mépris pour leur Nation. Piqués au vif, & prenant sur eux l'affront que l'on faisoit à leur Chef, ils n'écouterent plus rien, & résolurent de pousser la guerre plus vivement que jamais, jusqu'à ce que les Persans fussent réduits à leur accorder les suretés qu'ils vouloient, ou qu'eux-mêmes fussent contraints par des forces supérieures à se retirer.

La Négociation est rompue.

Les Persans n'espérant plus rien de cette négociation, songerent à se préparer à soutenir le siege dont la Capitale étoit menacée. Ils commencerent par une très grande faute. *Ferabad*, Maison Royale, est à une petite lieue d'*Ispaban*. *Hussein* l'avoit bâtie avec une dépense incroyable. Elle étoit entourée de murailles très fortes & très hautes, de fossés larges & profonds, & munie de plusieurs pieces de canon. La Cour, en y jettant une Garnison, l'auroit dû garder, & cette espece de Forteresse eût couvert la Ville, arrêté les ennemis, & leur auroit sans doute couté beaucoup de temps & de monde.

Ferabad abandonné.

Les Persans l'abandonnerent précipitamment; & ne se donnant pas même le temps d'en emporter le canon, ils l'enterrerent.

Les Aghwans s'en emparent & prennent Zulfa.

Les *Aghwans* profiterent de cette faute, s'emparerent de ce poste le 19 Mars, déterrerent le canon, & le pointerent contre la Ville. *Zulfa*, gros Bourg peuplé d'*Arméniens*, & voisin de *Ferabad*, ne tarda guère à être pris. Ce lieu, qui peut passer pour une assez grande Ville, est un des fauxbourgs d'*Ispaban*, dont il est séparé par la Riviere de *Zenderou*, que l'on y passe sur un fort beau Pont, accompagné de trois autres, un au-dessus, & les deux autres au-dessous. *Zulfa* devint le Camp & la Place d'Armes des *Aghwans*, qui

qui y entrerent le 20 Mars. Ils pillerent les maisons des *Arméniens*, y tirent un riche butin, & livrerent quelques assauts du côté des Ponts. Ils s'y prirent si mal, que les Persans reprirent courage. *Maghmud* s'apperçut du mauvais effet, & songea à le reparer par un assaut général qu'il donna le Lundi 23 Mars. Les assiegeans furent vivement reçus, & les Persans alloient remporter sur eux un avantage entier & décisif, si *Machmet-Wali* eût voulu faire son devoir. Il trouvoit son intérêt à faire durer la guerre, & cela l'empêcha d'agir. L'ennemi, effrayé de ce revers, se cacha quelques jours dans son Camp, & regreta de n'avoir point accepté le Traité qu'on lui avoit offert. DE LA PERSE.

Ils cherchoient à renouer la négociation; les nouvelles qu'ils eurent de ce qu'on pensoit dans la Ville, dissiperent leur frayeur. Ils se bornerent à affamer la Ville, & à enlever de la campagne les provisions. On resta de part & d'autre dans une espece d'inaction, jusqu'au mois de Mai. Alors *Maghmud*, qui sous prétexte de négocier avec la Cour, avoit pratiqué secretement des intelligences dans la Ville, voyant la partie bien liée, surprit les *Géorgiens* qui gardoient un Pont, & s'assura de ce passage. Ses Partis couroient la campagne, & alloient piller les Bourgs & les Villes, pour en rapporter des vivres & du butin. Content d'avoir passé la riviere, il se pourvoyoit de vivres, & empêchoit que la Ville n'en reçût. Ses Partis furent battus en une douzaine de rencontres, & ils auroient eu le même sort dans une occasion plus importante, sans un accident qui les fovorisa. *Ali-Merdan-Kan* avoit assemblé cinq-mille hommes, & se préparoit avec ce Corps à jetter un convoi de vivres dans *Isspahan*. Il étoit allé chercher quelques autres Troupes pour grossir cette petite Armée, qui Siege d'Isspahan.

n'at-

DE LA PERSE.

n'attendoit que ſon retour. Son frere, jaloux de la gloire que cet exploit lui alloit acquérir, débaucha les Troupes, & ſans l'attendre les engagea à le ſuivre. Il marcha contre l'ennemi, & ſon incapacité leur livra une victoire, que le Général leur auroit diſputée avec plus d habileté. Sa défaite fut entiere, il ne ſe ſauva lui-même qu'avec bien des peines. Après un grand maſſacre de ſes Troupes, le reſte ſe rendit au vainqueur, qui lui avoit promis la vie ſauve. A peine furent-ils deſarmés, que les *Agbwans* ſéparerent ceux dont ils pouvoient tirer une très groſſe rançon, & égorgerent tous les autres. Une ſi noire perfidie ne fut pas ſans punition. Les habitans de *Ben-Iſpaban*, Bourg ſitué à demi-lieue de la Capitale, ſoutenus par des habitans des lieux voiſins qui s'étoient réfugiés chez eux, ſurent que les *Agbwans* fiers de leur victoire ſe retiroient avec beaucoup de ſécurité, & emmenoient le bagage & le convoi. Ils les attendirent au retour, mirent aiſément en déroute, par une attaque bruſque & imprévue, des Troupes fatiguées par un aſſez rude combat, & reprirent le bagage & les proviſions. *Magbmud*, piqué au vif de cette inſulte, monta à cheval, courut après eux, les joignit, & leur livra une bataille où la plus grande partie de ce qu'il avoit de monde avec lui fut taillée en pieces; d'autres furent faits priſonniers. Il eut peur qu'on ne les traitât de même qu'il avoit fait ceux qui s'étoient rendus à lui; il s'adreſſa au Roi même, qui eut la foibleſſe de donner un ordre adreſſé aux habitans de *Ben-Iſpaban*, pour ſauver la vie aux priſonniers. L'ordre vint trop tard; un oncle, un frere, & deux couſins de *Magbmud*, & pluſieurs des principaux Seigneurs d'entre les *Agbwans*, avoient déja été maſſacrés. Un Bourg montroit à la Capitale

pitale ce qu'elle eût dû faire contre l'ennemi commun. DE LA PERSE.

Les *Aghwans* jugerent par le traitement que leurs compatriotes avoient eu à *Ben-Isspahan*, de celui qu'ils devoient attendre des Persans ; si ceux-ci avoient le dessus; ils s'en vengerent en égorgeant tout ce qu'ils avoient de prisonniers dans leur Camp. Ils étoient pourtant si découragés par le revers qu'ils avoient eu, qu'ils se contenterent de garder le passage de la riviere, en garnissant les principaux Postes & les environs de la Place ; & laissant très peu de monde à *Zulfa*, ils firent rentrer la plus grande partie de leur Armée au Camp de *Ferabad*.

Le malheureux *Hussein* manqua encore une occasion que la fortune lui présenta. Les *Arméniens* de *Zulfa*, maltraités par les Persans, en étoient haïs. Devenus suspects à la Cour, à l'approche des *Aghwans*, on les avoit desarmés, & mis par-là hors d'état de se défendre. La persécution qu'ils avoient soufferte après la prise de leur Ville, n'avoit pu les reconcilier avec la Cour. Ils donnerent de nouvelles preuves de leur fidélité, en avertissant le Roi de l'état où étoient les ennemis. Ils offrirent de massacrer les *Aghwans* qui étoient en petit nombre à *Zulfa*. Pour peu que *Hussein* eût profité de leurs conseils, l'ennemi eût été fort embarassé ; on en auroit du moins tiré l'avantage d'ouvrir le chemin à un convoi de plusieurs milliers de chameaux, qui attendoit dans le voisinage une pareille occasion. *Hussein* gouta la proposition, & chargea le Général de la seconder de sa part. Cet Officier, qui avoit des liaisons avec *Maghmud*, feignit d'obéir, & n'en fit rien, s'excusant sous divers prétextes. La Cour s'étoit flattée de regagner le Prince de *Géorgie*; il refusa de se mêler des affaires, ainsi cette ressource manqua encore. On ap-

appella au fecours les Troupes qui étoient aux frontieres; elles trouverent des prétextes pour ne point quitter leurs poftes. Les Villes & les Bourgs, rebutés par les defavantages qu'ils avoient eus contre l'ennemi, refuferent de marcher au fecours de la Capitale. On crut qu'il faloit faire fortir du *Haram* un des Princes, & le défigner Succeffeur du Roi, afin que cette qualité lui attirât le refpect des peuples & lui donnât l'autorité néceffaire pour fe faire fuivre, & qu'il fe trouvât engagé à défendre un Royaume qu'il fauroit devoir être fon héritage.

Le fils ainé du Roi avoit été mis à la tête des affaires; *Mirza-Sephi*, c'eft ainfi qu'il s'appelloit, s'en étoit dégouté au bout d'un mois. Le fecond, qui lui avoit été fubftitué, fut encore moins heureux. Les Eunuques, à qui fa conduite donnoit ombrage, le renfermerent de nouveau dans le *Haram*. Ils craignirent de l'en tirer, de peur qu'étant armé il ne fe vengeât de cet affront. Le Prince *Thamas*, troifieme fils de *Huffein*, fut donc choifi. Il fut conduit hors d'*Ifpahan*, & ne trouva pas les chofes auffi favorablement difpofées qu'il l'avoit cru. Les habitans des lieux voifins d'*Ifpahan* s'étoient réfugiés dans d'autres provinces, & il ne fut pas poffible de les ramener. Il y avoit près de cinquante-mille hommes de Troupes reglées en divers endroits de la frontiere; perfonne ne voulut quitter fes quartiers pour fuivre le Prince. Une forte de Milice établie par *Schah-Abas*, & inftituée pour être une reffource de l'Etat en cas de befoin, jouïffoit de plufieurs terres; on avoit malheureufement négligé depuis longtemps d'en exiger le fervice: le Prince *Thamas* la follicita en vain de le fuivre. Il s'adreffa aux petits Princes tributaires de la Perfe: ils n'avoient garde d'aider aux Perfans à fe relever, & comptoient de profiter eux-

eux-mêmes de ces troubles pour s'affranchir. Le Prince ne se voyant point en état de sauver le Roi & la Capitale, ne songea plus qu'à sa propre conservation. DE LA PERSE.

Cependant la Ville, resserrée de plus en plus, fut réduite à une extrême famine. On avoit eu l'imprudence d'y recevoir le double du nombre ordinaire de ses habitans. *Maghmud*, qui n'ignoroit pas le triste état où ils étoient, différoit toujours & faisoit trainer la négociation avec le Roi. Enfin la disette ne se borna pas au peuple, les Grands la sentirent à leur tour : le Roi lui-même n'en fut pas exempt. En-vain le peuple vint le prier de le mener à l'ennemi, & de faire au moins quelque effort pour la défense de la Ville : il éluda toutes ses requêtes. Les séditions commencerent, & furent reprimées par les Eunuques, qui firent tirer sur la populace. Enfin la misere devint si grande, que le Roi ne pouvant plus la soutenir, prépara son peuple au spectacle qu'il étoit résolu de lui donner. Le 21 Octobre il sortit de son Palais en habit de deuil, & parcourut à pied les principales rues d'*Ispahan*, déplorant avec de grands gémissemens son malheur & celui de son Royaume : il tâcha de consoler son peuple en lui faisant esperer un meilleur sort sous le Gouvernement d'un nouveau Roi, & témoigna beaucoup de regret des fautes que lui avoient fait commettre ses Ministres, sur les mauvais conseils de qui il rejettoit tous les malheurs dont il voyoit que lui & son peuple étoient accablés. Cette démarche acheva de jetter la consternation dans tous les cœurs.

Le lendemain 22, il envoya au Camp des *Aghwans* des Plénipotentiaires pour conclure & signer tous les articles de la Capitulation, dont son Abdication devoit être une des prémieres conditions. Le Traité fut arrêté le même jour. Le Capitulation.

DE LA PERSE.

23, il se rendit à *Ferabad*, où l'attendoit *Maghmud*, qui s'avança à peine quelques pas pour aller au-devant de lui, quand il le vit entrer dans la salle. *Hussein* l'embrassa, & tirant de son sein son Diadême, il le lui mit sur la tête, en le déclarant en présence des Grands des deux Nations, son Successeur au Royaume, à l'exclusion de ses propres enfans. *Maghmud* quitta l'air féroce qu'il avoit eu jusque-là, le fit asseoir & lui donna le haut bout. *Hussein* tira alors de son sein un Ecrit signé de sa main & de tous ses Ministres, par lequel il transferoit la Royauté à *Maghmud* & à sa Famille, sans stipuler d'autre condition que celle de conserver son honneur & la vie de ses enfans. Le *Mufti* ou Grand-Prêtre des *Aghwans* s'avança alors, & ayant récité quelques prieres sur l'ancien Roi & sur le nouveau, inclinés tous deux devant lui, il prononça une formule de malédiction & d'exécration contre celui des deux qui contreviendroit aux conditions dont on étoit convenu. Sultan MAGHMUD reçut l'hommage des Grands, & envoya le même jour des Troupes *Aghwanes* prendre possession d'*Ispahan*, où il se rendit lui-même le lendemain. Il entra dans la Ville en Conquérant, prit possession du Palais, fit mourir les traitres qui avoient été infideles à l'ancien Roi, & fit goûter aux Persans toutes les douceurs d'un Regne heureux & moderé.

Abdication de Scach-Hussein.

Sultan MAGHMUD lui succéde.

Cela dura peu de temps. La paix étoit publiée; les vivres étoient enfin arrivés dans la Capitale en telle abondance, que l'on y donnoit pour un écu la mesure de farine, qui durant le siège en coutoit deux-cens; on commençoit à respirer, lorsque tout à coup Sultan *Maghmud* changea entierement de conduite. Voici à quelle occasion.

Il y avoit un mois qu'il regnoit, & il avoit em-

employé ce temps-là à arranger les affaires dans la Capitale, lorfqu'il fit réflexion, que bien qu'il eût entre fes mains l'ancien Roi & toutes les Perfonnes du Sang Royal, il lui manquoit encore le Prince *Thamas*. Ce Prince venoit de fe marier, & il célébroit encore la folennité de fes noces, lorfqu'il apprit le defaftre de fon pere & la prife d'*Ifpahan*. *Maghmud*, qui n'étoit occupé que du foin d'achever la conquête du Royaume, & d'enlever le Prince *Thamas* qui y étoit, envoya fur la fin du mois de Novembre huit-mille hommes de fes meilleures Troupes fous la conduite d'*Aman-Ulla*, celui de fes Officiers-Généraux en qui il avoit le plus de confiance. A l'arrivée de ce Corps, *Thamas* fe retira auffi-tôt; & les habitans de *Casbin* n'ayant ni murs ni Armée pour fe défendre, reçurent ce Général fans la moindre réfiftance. Se voyant maitre d'une fi grande Ville, il fe hâta trop de s'enrichir des dépouilles des habitans. Ils confpirerent contre lui, prirent les armes, & animés de fureur & de defefpoir, ils pafferent quatre-mille hommes au fil de l'épée, & mirent en fuite le refte, qui abandonna ainfi tout le butin qu'ils avoient fait. Quantité de ceux qui avoient échapé à ce carnage, reprirent la route de *Candahar*; d'autres, particulierement les bleffés, périrent fur les chemins. A peine s'en fauva-t-il mille, qui puffent joindre leur Maitre à *Ifpahan*.

DE LA PERSE.

Si *Thamas* les eût attaqués alors, le fuccès qu'il eût eu infailliblement, auroit groffi fon parti; & delà il eût pu marcher à *Ifpahan*, où le peuple n'auroit pas manqué de faire une tentative en fa faveur, à l'exemple des habitans de *Casbin*. Mais, foit qu'il n'eût pas affez de monde avec lui pour rien entreprendre, foit par quelque autre raifon, il laiffa échaper cette occafion de fe faifir de la Couronne.

DE LA PERSE. 1723.

Les débris de l'Armée *Aghwane* rentrerent à *Ispahan* au mois de Janvier 1723. Le triste état où ils étoient jetta leurs compatriotes dans une si grande consternation, que si les Persans eussent su en profiter, ils auroient pu les accabler par un soulevement général. *Maghmud* eut le temps de se reconnoitre, & de sentir le danger auquel il se trouveroit exposé, si une pareille sédition arrivoit dans la Capitale. Il se hâta d'y mettre ordre, & se servit d'un moyen cruel & barbare, pour s'assurer des Persans. Ce fut de détruire la Noblesse, & de faire périr tous les Grands, & les principaux de la bourgeoisie. Il choisit pour ce massacre le 25 Janvier. Dès le matin il les envoya inviter à un festin royal, & les fit expédier, à mesure qu'ils arrivoient. Leurs cadavres furent jettés nuds dans le *Meidan*. On égorgea les enfans de ceux qui venoient de périr ainsi, afin de leur ôter des vengeurs. Deux-cens jeunes-gens élevés dans une espece d'Académie, en furent tirés, & eurent le même sort. Trois mille hommes qui restoient des Gardes de l'ancien Roi, avoient prêté serment à *Maghmud*, & il les avoit reçus dans ses Troupes. Il les assembla sous prétexte d'un régal, les desarma, & les massacra. Cette boucherie fut continuée les jours suivans, & couta la vie à plus de Persans qu'il n'en étoit mort depuis le commencement du siege.

Ce Tyran ne se crut pas pour cela plus en sureté; il résolut de dépeupler *Ispahan* de ses habitans naturels, & de le repeupler d'étrangers. On ne vit plus que des transplantations de gens qui quittoient la Capitale pour se réfugier dans les Provinces, & des Colonies que l'on tiroit d'ailleurs pour les transporter à *Ispahan*.

Il attire les Dergesins à

Il y avoit entre *Bagdet* & *Hamadan* une Nation qui occupoit les plaines de l'ancienne *Babylonie*,

lonie, & qui y paſſoit la plus grande partie de l'année ſous des tentes. Ces peuples nommés *Dergeſins* habitoient le *Diarbeck*, lorſque *Schah-Abas* leur ayant fait paſſer le *Tigre*, leur donna les campagnes qui ſont au-delà, pour y vivre ſelon la Secte des *Sunnis* qu'ils profeſſoient. J'ai dit que c'eſt auſſi celle des *Aghwans*. *Naſyr-Ulla*, l'un des Officiers de *Maghmud*, les gagna ſi bien, qu'il les engagea à quitter leurs Campagnes & à venir s'établir à *Iſpahan*. Ce furent cent-mille nouveaux habitans, qui vinrent prendre la place des anciens citoyens. *Maghmud* en choiſit environ ſix-mille, dont il forma un Corps de gens de guerre. Mais cela ne faiſoit pas la dixieme partie du monde qu'*Iſpahan* avoit perdu par le ſiege & par les maſſacres, & avec ce renfort l'Armée des *Aghwans* n'étoit pas la moitié de ce qu'elle avoit été en arrivant devant cette Ville. *Maghmud*, à qui il étoit important de maintenir une Armée ſans laquelle il n'étoit lui-même rien, eut ſoin d'envoyer faire de nombreuſes recrues à *Candahar*.

DE LA PERSE. Iſpahan pour le peuplez.

Il eut le chagrin de voir que des Compagnies entieres d'*Aghwans* l'abandonnoient, & s'en retournoient au Païs ſans congé. Pour arrêter le cours d'une déſertion dont l'exemple pouvoit lui devenir très funeſte, il s'aviſa du ſeul moyen qui pût y remedier. Ceux qui l'abandonnoient ainſi ne regrettoient dans leur patrie que leur famille, qu'ils ſouhaitoient de revoir : du reſte, ils n'y avoient rien laiſſé qui valût ce qu'ils retrouvoient en Perſe. *Maghmud* ordonna que les familles de ceux qui étoient avec lui, & des autres qui ſeroient enrôlés pour ſon ſervice, fuſſent tranſportées à *Iſpahan*. Trente-mille chameaux chargés de ces familles arriverent ſur la fin de Juin de la même année. Il y eut les deux années ſuivantes de pareilles Caravanes, mais

Il tire des Colonies de Candahar.

DE LA PERSE.

moins nombreuſes. Dans la derniere arriva la propre mere de *Maghmud*, veuve de *Mir-Weis*. L'équipage où elle arriva n'étoit pas fort propre à donner aux Perſans une grande idée de la naiſſance de leur Roi.

Les Perſans firent bien voir l'étourdiſſement où ils étoient. Il ne tenoit qu'à eux d'empêcher *Maghmud* de recevoir ces ſecours. Entre *Iſpahan* & *Candahar*, il ne poſſedoit pas un pouce de terre. Ils avoient une groſſe garniſon dans un Fort nommé *Siſtan*, d'où ils pouvoient incommoder ces Caravanes & les diſſiper. Ce Fort eſt à huit journées de *Candahar*. Après une marche très pénible, dans des ſables arides où il n'y a pas une goûte d'eau, il faut néceſſairement paſſer ſous ce Fort, & s'engager dans des défilés, où peu de monde peut arrêter des Armées entieres. En coupant ce paſſage aux Caravanes, les *Aghwans* s'affoibliſſoient de jour en jour. Cependant les Perſans les laiſſerent paſſer avec une très foible eſcorte, ſans les inquiéter le moins du monde.

Les *Aghwans* renforcés par ces recrues de *Candahar*, & par les ſix-mille hommes des *Dergeſins*, ſongerent à pouſſer plus loin leurs conquêtes. Maitres d'*Iſpahan*, ils ne l'étoient pas de quantité de petites Places voiſines. Celles que *Naſyr-Ulla* avoit ſoumiſes en petit nombre dans ſon excurſion, avoient auſſi-tôt repris les armes avec plus de chaleur qu'auparavant. Il falloit recommencer cette conquête. *Zeberdeſt-Kan*, Soldat de fortune, fut chargé de ce ſoin-là, & s'en acquitta avec aſſez de ſuccès. Il ſurprit le Château de *Giez* à trois heures de chemin d'*Iſpahan*, & la reddition de cette Place lui en facilita d'autres, particulierement celle de *Ben-Iſpahan*, qui eut enſuite autant de fidelité pour l'Uſurpateur, qu'elle avoit eu autrefois d'horreur pour ſa domina-

mination. D'un autre côté *Nafyr-Ulla* partit pour attaquer *Chiras*, où il fut tué. *Zeberdeft-Kan*, qui le remplaça, prit cette Ville après un fiége de dix mois. Les *Aghwans* continuerent leurs courfes le long du Golphe. Un Détachement de quatre-cens hommes pénétra jufqu'à *Bender-Abaffi*. Ils périrent prefque tous par le mauvais air du lieu, à peine en revint-il quarante à l'Armée.

DE LA PERSE.

Efforts du Prince Thamas.

Ce fut pendant le fiege de *Chiras*, que le Prince *Thamas* commença de donner des fignes de vie. Il étoit à *Casbin*, lorfqu'*Aman-Ulla* vint s'en emparer. Il fe retira à *Tauris*, où il fut à peine arrivé, qu'oubliant l'état de foibleffe où fes affaires étoient réduites, il envoya fignifier à *Vachtanga* Prince de Géorgie, un decret conçu dans le ftyle le plus abfolu & le plus fier, de venir en perfonne à *Tauris* pour lui rendre fes hommages & recevoir fes ordres. *Vachtanga*, qui avoit réfifté aux fupplications du pere, reçut avec hauteur & mépris les commandemens du Prince. *Thamas* en fut fi piqué, qu'oubliant fon impuiffance, il ne fongea plus qu'à réduire un Vaffal rebelle, & il y employa le peu de forces qu'il avoit, & qu'il auroit dû ménager pour fe reffaifir du Trône. Après quelques alternatives d'avantages & de défaites qui affoibliffoient les deux Princes, les *Lefgiens* tomberent fur les *Géorgiens* leurs ennemis. Les *Turcs* fe mirent auffi de la partie, & s'emparerent de la *Géorgie* fans aucune réfiftance.

Fautes que ce Prince commet.

Thamas fit une autre faute, qui faillit à caufer fa perte. Il ne fe contenta pas de maltraiter les *Arméniens* qu'il auroit dû prendre par douceur, & dont il eût pu tirer de grands fervices: il les accabla d'impôts, les pilla de toutes manieres, & les voulut forcer par les menaces & par le faccagement de quelques-unes de leurs Bourgades,

gades, à prendre les armes en sa faveur. Poussés à bout, ils se cantonnerent au nombre de quarante-mille dans les montagnes de *Kapan*, auprès de *Tauris*. *Thamas* entreprit de les y forcer, & fut battu en toutes rencontres. Il devint sage, se raccommoda avec eux, & les trouva au besoin. Telle étoit la situation de ses affaires, lorsque les *Aghwans* commencerent le siege de *Chiras* dont j'ai parlé.

Il songea à tourner ses armes du côté de la Capitale. Il avoit huit-mille hommes d'élite. Cette Armée, toute petite qu'elle étoit, pouvoit faire beaucoup contre les *Aghwans*, pour peu qu'elle fût bien commandée. Le Prince en confia la conduite à un homme qui n'avoit ni jugement ni probité, & qui au-lieu de marcher contre les ennemis de son Maitre, alla tomber sur les *Arméniens* du Canton de *Perie*, & envoya au Prince quelques centaines de têtes des prisonniers qu'il avoit faits. Il crut qu'on les prendroit pour des têtes d'*Aghwans* tués dans la mêlée; mais on reconnut la vérité à la tonsure de quelques têtes de Prêtres, qui se trouverent dans le nombre de celles qu'on envoyoit. Après cet exploit, *Fredon-Kan* (c'est le nom de ce Général) se retira à *Kiulpekient*, Ville qui avoit jusques-là bravé les insultes des *Aghwans*. Ils vinrent l'y attaquer pour venger les *Arméniens* leurs amis, qu'il venoit de massacrer. Il s'enfuit à leur approche. Son Armée prit la fuite à son exemple, & la Ville se voyant ainsi abandonnée, fut prise par les *Aghwans*, que *Maghmud* commandoit en personne. Cette perte entraina celle de *Cachan*, l'une des plus célèbres Villes de la Perse. *Maghmud* retourna à *Ispahan*, couvert de gloire.

Il y eut des traverses qui lui causerent beaucoup d'inquiétude. *Aman-Ulla* dont j'ai parlé, n'étoit pas un Officier du commun; c'étoit un Allié,

Allié, plutôt qu'un Général fubordonné à *Magbmud*. Si celui-ci avoit époufé une fille du Roi de Perfe, *Aman-Ulla* en avoit époufé une autre. Il avoit un Corps de Troupes qui ne reconnoiffoit point d'autres ordres que les fiens, & il prétendoit marcher d'égal avec le Roi. C'étoit pour lui former un Etat, que *Magbmud* l'avoit envoyé à *Casbin* dont il lui abandonnoit la Souveraineté. Mais *Aman-Ulla* ayant voulu tirer autant de cette Ville que fon beau-frere avoit tiré d'*Ifpaban*, il la fit révolter, comme je l'ai rapporté. Déchu de cette efpérance, il prétendoit que *Magbmud* partageât avec lui les Tréfors & les Etats de *Huffein* leur beau-pere commun. La Princeffe fa femme, qui aimoit le Prince *Thamas* fon frère, & qui prévoyoit que ces divifions lui feroient avantageufes, envenimoit de plus en plus l'efprit d'*Aman-Ulla* fon mari. Il fortit d'*Ifpaban* à la tête de fes Troupes, fur la fin de Décembre 1723, réfolu de fe joindre au Prince *Thamas*, & de terraffer à fraix communs l'Ufurpateur.

DE LA PERSE.

Magbmud averti de ce danger courut après lui, l'atteignit après quatre jours de marche, l'appaifa par fes careffes, le ramena à *Ifpaban* fous une efcorte, & l'y retint dans une captivité adoucie par tous les honneurs & tous les plaifirs dont il fe put avifer. Il s'affura des troupes de ce dangereux beau-frere, les incorpora dans fes fiennes, & leur fit prêter le ferment de fidélité. Le mauvais fuccès qu'il eut l'année fuivante contre les Arabes de *Kiok-Kilan*, trompa les efpérances qu'il avoit eues de les foumettre. Il fut fouvent battu par ce Peuple, & y perdit fes bagages. Les armes & le mauvais air de ce canton maltraiterent fi fort fon Armée, qu'il n'en ramena pas une fixieme partie. Il ne s'en feroit pas fauvé un feul homme, & il y feroit péri lui-mê- 1724.

 me,

DE LA PERSE. me ; sans le secours d'un Persan qui possedoit une Principauté en ce Païs-là. *Maghmud* revint à *Ispahan* avec les débris de son Armée, accablé lui-même de honte & de chagrin ; & comme il n'étoit pas en état de tirer de grands services des Troupes qu'il avoit ramenées, il employa le reste de l'année à réduire quelques Bourgades & Villages aux environs d'*Ispahan*.

Thamas, qui avec plus de prudence auroit pu remporter sur les *Aghwans* les mêmes avantages que les *Arabes* venoient d'avoir, bornoit son ambition à se conserver *Tauris*, & ce qu'il avoit pu sauver des débris de la Monarchie de ce côté-là. Il comptoit que les *Aghwans* ne seroient pas sitôt en état de l'en chasser. Une autre Puissance plus formidable que les *Aghwans*, le surprit, & tomba tout à coup sur le petit Etat qu'il s'étoit formé. Les *Turcs*, non contens de la *Géorgie*, entrerent en *Perse* & vinrent mettre le siege devant *Tauris*. *Thomas* se trouva heureux d'avoir ramené par une meilleure conduite ceux que ses hauteurs hors de saison avoient aliénés. Il s'étoit reconcilié avec les *Arméniens* des montagnes de *Kapan*, dont la jonction le mettoit non seulement en état de tenir tête aux Turcs, mais même de les aller attaquer dans leurs Lignes de circonvallation. Avec ce renfort il fondit sur eux, & remporta une des plus éclatantes victoires & des plus complettes dont on ait eu connoissance depuis le commencement des troubles de la Perse. Les *Turcs* y laisserent vingt-mille morts, & presque autant de prisonniers.

Les *Turcs* avoient entrepris en même temps un autre siege. *Aghmet* Bacha de *Bagdet* faisoit celui d'*Hamadan*, qui est l'*Ecbatane* des Anciens, & où l'on prétend que sont les Tombeaux d'*Ester* & de *Mardochée*. *Tauris* délivrée, *Thamas* envoya une partie de son Armée sous les ordres de *Fla-*

Flagella-Kan pour charger *Achmet*, qui le battit. DE LA
Le Prince irrité de ce revers, s'en prit à son PERSE.
Général & lui fit une insulte, dont celui-ci se vengea en passant au service de *Maghmud* avec quatre-cens hommes qui le suivirent.

Les recrues que *Maghmud* attendoit de *Candabar* arriverent sur la fin de cette année. Il enrôla à *Ispahan* un bon nombre de *Dergesins*, & prit quelques Troupes des *Turcs* à sa solde: par ce moyen il se vit à la tête d'une aussi belle Armée que celle avec laquelle il étoit arrivé devant *Ispahan*. Un accident l'engagea à s'en servir pour réduire la Ville d'*Yesd*.

Cette Place est située à dix journées d'*Ispahan* sur la route de *Candabar*; elle est forte, & la garnison voyant venir des recrues pour *Maghmud*, les avoit attaquées si à propos qu'elle en avoit tué deux-mille hommes. La colere animée par une perte de cette nature, l'importance de cette Place pour la communication & le passage, & le souvenir de l'affront qu'il avoit eu d'y être repoussé avant le siege & la prise d'*Ispahan*, tout cela le détermina d'autant plus facilement à porter ses armes de ce côté-là, que les *Guebres* qui occupoient un quartier de cette Ville, avoient promis de la lui livrer.

Maghmud partit avec son Armée & un gros train d'Artillerie. Les habitans se préparoient à se bien défendre, & commencerent par ravager tous les environs, afin d'ôter à l'ennemi tout moyen de subsister; leur Ville étoit abondamment fournie de vivres & de munitions. Heureusement pour eux, ils découvrirent l'intelligence des *Guebres* avec *Maghmud*; les taillerent en pieces sans en épargner un seul, & se disposerent à se bien défendre. *Maghmud* arrive, trouve un Païs ravagé, point de magasins, point de vivres. Ne pouvant languir devant cette Place, il presse

 l'as-

DE LA PERSE.

l'aſſaut : point de *Guebres* qui ſe préſentent, partout une réſiſtance auſſi vigoureuſe qu'imprévue ; il eſt repouſſé, ſes troupes découragées ſont miſes en deſordre ; les gens d'*Teſd* en profitent, font une ſortie, en taillent un grand nombre en pieces, & forcent le reſte à s'enfuir, en abandonnant le bagage.

Retraite ſuperſtitieuſe & ſinguliere.

L'Uſurpateur conſterné de deux diſgraces conſécutives, les attribue à la colere du Ciel, & ſonge à l'appaiſer par une retraite ſuperſtitieuſe, à la maniere des Indiens. Voici comment elle ſe fait. On s'enferme dans un ſouterrain obſcur ; du pain & de l'eau en très petite quantité, ſeulement aſſez pour ne pas mourir de faim & de ſoif ; à peine quelques momens d'un ſommeil interrompu, que l'on retarde par des agitations de corps violentes & perpétuelles, & par des cris forcés, & auquel on ne ſuccombe qu'à force d'accablement. Ce régime doit durer quarante jours. *Maghmud* ne pratiqua que trop bien cette abſtinence. Il ſortit du ſouterrain, pâle, exténué, vrai fantôme, le cerveau brulé, & pour comble de malheur, avec une aliénation d'eſprit de laquelle il ne revint point.

1725.

Plus inquiet, plus farouche, plus ſoupçonneux que jamais, tout lui fit ombrage. Ses meilleurs amis lui parurent autant de traitres qui en vouloient à ſon Trône & à ſa vie. Ces accès funeſtes redoublerent encore par l'évaſion de *Mirza-Sephy*, le fils ainé de *Schah-Huſſein.* Ce Prince trouvant occaſion de s'échaper du *Haram*, ſe ſauva dans la Province de *Bachtiaci.* L'inaction où il demeura, fit voir qu'il n'avoit ſongé qu'à dérober ſa tête aux caprices d'un furieux. Cependant *Maghmud* fut ſi effrayé de cette fuite, qu'il ſe regarda comme perdu, s'il ne pourvoyoit à ſa ſureté par un maſſacre. La Famille Royale étoit nom-

nombreuse. Entre autres, trois oncles de *Schah-Hussein*, d'un âge décrépit, furent amenés dans une salle, ayant les mains liées derriere le dos; *Maghmud* les hacha lui-même à coups de sabre. Plus de cent Princes eurent la même destinée. *Schah-Hussein*, attiré par les cris des mourans, y accourut: deux enfans se sauverent entre ses bras, il les couvrit de son corps, & reçut un coup de sabre à la main: son sang toucha le Tyran, qui lui accorda la vie de ces deux Princes.

DE LA PERSE. Nouveaux massacres à Ispahan. Le 7 Février après diner.

Cette boucherie ne calma point les agitations de l'Usurpateur, il fut sans cesse agité par les furies. Les Médecins travaillerent en-vain à le guérir. Le Clergé Arménien fut appellé pour faire des prieres sur lui: il fit des restitutions, des aumônes. La paralysie se joignit au délire, la motié de son corps tomba en pourriture, & il devint un objet d'horreur pour lui-même. Sur ces entrefaites *Thamas*, qui avoit auprès de lui quinze-mille hommes, tomba sur huit-mille *Aghwans*, que *Seydal*, un de leurs Généraux menoit à *Casbin*, les défit & les mit en fuite. Cette nouvelle effraya toute la Nation. Il falloit un Chef; il n'y avoit plus rien à esperer de *Maghmud*; son frere aîné étoit à *Candahar*, la longueur & les difficultés du chemin ne permettoient pas de l'attendre; on lui préféra *Aszraff* son cousin-germain.

ASZRAFF, que les Anglois par une prononciation qui leur est particuliere, prononcent *Eschref*, étoit fils de ce même frere de *Mir-Weis*, qui fut assassiné par son neveu *Maghmud*. Il étoit alors en prison à *Ispahan*. On le tira du cachot pour le placer sur le Trône. Sage, moderé, équitable, Grand Capitaine; voilà l'idée qu'avoit de lui sa Nation. Sa délivrance arriva le 22 Avril, & on le conduisit au Palais.

ASZRAFF est choisi pour lui succéder.

Les

DE LA PERSE.

Les Gardes de *Maghmud* voulurent en disputer l'entrée; après un combat d'une heure, ils furent forcés. *Aszraff*, maitre du Palais & du Trône, se souvint du sang de son pere, & se fit apporter la tête de son assassin, dont on n'abregea la vie que de quelques heures. Il fit faire main-baisse sur toute la Garde, composée de cinq-cens *Aghwans* de *Hazaray*. Les Ministres & les Confidens de *Maghmud* furent égorgés le même jour. On auroit dû en excepter *Almas-Kultar-Aghasi*, Général de la Cavalerie, homme vertueux, desintéressé, irréprochable dans sa conduite. Ainsi périt *Maghmud*, âgé d'environ 26 ans, après deux ans & demi de Regne.

Mort de Maghmud.

Le nouvel Usurpateur tendit un piège bien délicat à *Schah-Hussein*. Il lui proposa de reprendre la Couronne, la mit à ses pieds, & le pressa de s'en ressaisir comme d'un bien qui lui appartenoit. *Hussein* fut assez sage pour résister à ces tentations, se contenta de lui représenter les injustes cruautés de *Maghmud*; & le pria d'en user mieux avec lui, & avec ce qui restoit de sa famille, en lui donnant les moyens de vivre dans un repos qu'il préféroit effectivement aux soins du Trône. *Aszraff* se laissa gagner, fit recueillir les os des Princes qui avoient été massacrés, & les fit porter honorablement à *Kom*, où il envoya dequoi leur faire de magnifiques funerailles. Ce trait d'humanité, & la conduite qu'il tint envers *Hussein*, ne servirent pas peu à rendre plus détestable la mémoire de *Maghmud*, & on fit des deux Usurpateurs une comparaison fort avantageuse au dernier.

Il n'y avoit pas huit jours qu'il regnoit, lorsqu'il fit arrêter tous ceux qui avoient eu part à la conjuration contre *Maghmud*. Il en fit mourir

tir une partie, retint les autres en prison, & confisqua les biens de tous: par-là il se délivra des esprits turbulens & des Officiers les plus mutins, & fit entrer dans ses coffres d'immenses richesses, que ces gens s'étoient appropriées à la prise d'*Ispahan*. *Aman-Ulla* fut du nombre, & sa dépouille seule égaloit les Trésors des plus grands Rois. *Miangi*, ce Gouverneur de *Magbmud*, fut dépouillé des grands biens qu'il avoit accumulés par la faveur de son Eleve. *Zeberdest-Kan* fut le seul à qui on donna la liberté, & on lui rendit vingt-mille *Tomans*, ou douze-cens-mille livres, que l'on prit sur la confiscation de ses biens. Un frere cadet d'*Aszraff* n'en fut pas quitte à si bon marché: il eut peur d'être confiné dans le *Haram*, s'enfuit, fut repris, eut les yeux brulés, & fut enfermé dans le lieu qu'il craignoit tant.

Artifices & cruauté d'Aszraff.

Après le grand nombre de Seigneurs Persans, que *Magbmud* s'étoit sacrifiés au commencement de son Regne, il en restoit encore vingt-cinq qui avoient échapé à sa fureur. Lorsqu'*Aszraff* étoit encore en prison, il s'étoit servi d'eux pour avoir une intelligence avec le Prince *Thamas*, & pour l'inviter à s'approcher de la Capitale, avec promesse qu'il y trouveroit un fort Parti, qui délivrant le Prince prisonnier, se joindroit à lui contre *Magbmud*. La révolution étant arrivée sur ces entrefaites, *Aszraff* feignit de conserver toujours pour *Thamas* les mêmes desseins: il lui envoya des Ambassadeurs & des présens, & lui proposa un rendez-vous, où ils pussent s'aboucher & régler ensemble amiablement leurs intérêts.

Avant que les Ambassadeurs d'*Aszraff* fussent arrivés auprès de *Thamas*, *Seydal*, que ce Prince avoit déja battu, revint à la charge avec une Armée plus forte, & fut défait & mis en fuite

DE LA PERSE.

fuite pour la seconde fois; mais en fuyant il se trouva malheureusement sur la route de quelques Persans, que les vingt-cinq Seigneurs envoyoient au Prince, pour l'avertir du changement arrivé dans la fortune d'*Aszraff*. *Seydal*, s'en saisit & les remit à l'Usurpateur, qui fit périr ces Seigneurs à la campagne, où il les avoit invités sous prétexte d'une partie de chasse. De-là sans attendre que le Prince fût instruit de leur malheur, il monta à cheval pour aller au rendez-vous, d'où *Thamas* s'approchoit de la meilleure foi du monde. Un heureux hazard voulut qu'il envoyât *Aslan-Kan*, un de ses Lieutenans pout reconnoitre les lieux. Il sut par-là, qu'*Aszraff*, au-lieu d'une escorte, amenoit avec lui une Armée, & se tint davantage sur ses gardes. Il rejoignit aussi-tôt son monde, & encouragé par les deux avantages qu'il avoit remportés, il se préparoit à combattre malgré l'inégalité des forces, quand la desunion se mit dans ses Troupes. Ce contretemps le força de reculer, & de se réfugier dans le *Mazanderan*, Province située au Midi de la Mer Caspienne.

Les *Aghwans* allerent attaquer les Villes de *Kom*, de *Sava* & de *Tehran*; & *Aszraff* fut si bien repoussé à la derniere de ces Villes, qu'il leva le siege après y avoir perdu beaucoup de monde.

Les Turcs attaquent la Perse.

Tandis que les *Moscovites* s'emparoient de la côte occidentale de la Mer Caspienne & chassoient les *Lesgiens* des conquêtes qu'ils y avoient faites, les *Turcs* entrerent en Perse par trois endroits différens, avec trois Armées; l'une occupa la *Géorgie*, une autre prit *Erivan* d'assaut & la Ville de *Tauris*. *Achmet*, Bacha de *Bagdet*, qui avoit prit *Hamadan* l'année précédente, hazarda une excursion du côté d'*Ispahan*

ban. Il s'avança jusques dans le *Hurmavat*, qui n'est qu'à trois journées d'*Ispahan*. Il y trouva les *Bachtylariens* qui y vivent sous des tentes, & qui à son approche se retirerent dans les montagnes, avec leurs familles & leurs troupeaux, qui font toute leur richesse. Ils connoissoient parfaitement les défilés des montagnes, où les Turcs n'osoient s'engager. Ils prenoient leur temps pour tomber sur eux, & les harceloient continuellement. *Achmet* rappellé à *Bagdet* par les irruptions des Arabes, qui faisoient le dégât jusqu'aux portes de cette Place, s'en retourna au mois d'Octobre avec perte d'une partie de son Armée, sans avoir approché d'*Ispahan* plus près que de trois journées de chemin. DE LA PERSE.

Mauvais état du P. Thamas.

Aszraff délivré de cet ennemi pour le reste de la Campagne, songea aux moyens de s'affermir sur le Trône. Il n'avoit presque plus rien à craindre du Prince *Thamas*, à qui il ne restoit plus qu'une Province, où même il n'étoit pas fort absolu. Les Places qui tenoient encore pour lui étoient dispersées, & plusieurs ne pouvoient avoir beaucoup de communication, à cause des conquêtes ou des Partis des *Aghwans*. Sultan *Aszraff* auroit bien voulu pouvoir renouer la négociation avec lui : mais après le piege tendu & découvert, il n'y avoit pas moyen d'y revenir. Il ne pouvoit espérer, comme son Prédécesseur, des recrues de *Candahar*; l'aîné de *Maghmud* y commandoit, & étoit plus disposé à lui disputer le Trône, qu'à lui donner des secours pour l'y maintenir. Il chercha de faire sa paix avec le *Turc*, & envoya pour cet effet un *Aghwan* en qualité d'Ambassadeur; & comme c'étoit un homme plus remarquable par le rang de Colonel, auquel il étoit parvenu de l'état de Muletier, que par aucun talent qu'il eût

DE LA PERSE. eût pour une négociation si délicate, on lui associa un Arménien nommé *Manuel Cheriman*, Chef de la famille de ce nom, la plus noble & la plus considerable des familles Arméniennes de *Zulfa*.

Aszraff traite de la Paix avec les Turcs. 1726.

L'Ambassadeur arriva à *Constantinople* le 18 de Janvier 1726. On l'y attendoit, & sur le bruit de sa venue, l'Envoyé de Russie avoit fait quelques instances auprès du Grand-Vizir pour empêcher qu'il ne l'admît à l'Audience. Il prétendoit que ce Ministre ne pouvant faire, que des propositions préjudiciables aux intérêts de la Russie, on ne pouvoit l'écouter sans donner atteinte aux Traités conclus entre le feu Czar & le Grand-Seigneur. Mais le Grand-Vizir répondit, que suivant les Loix de l'Empire, il ne pouvoit se dispenser d'entendre tous les Musulmans, qui avoient des affaires à traiter auprès du Sultan. Il promit néanmoins de lui communiquer tout ce qui se traiteroit avec l'*Aghwan*. Ce dernier fut bien reçu, & dès son arrivée il y eut des Commissaires nommés, pour entrer avec lui en conférence sur les propositions qu'il apportoit.

Rupture de la négociation.

Toutes ces favorables dispositions s'évanouirent dès la prémiere Audience, que le Grand-Vizir accorda à ce Ministre. Cet Ambassadeur ayant débuté par donner à son Maître le titre de *Grand-Sophi*, le Vizir, qui ne s'attendoit pas à traiter sur ce pied-là, & comme d'égal à égal, en fut si choqué, qu'il n'en voulut pas entendre davantage. Il le fit sortir de l'Audience, & ayant fait sur le champ assembler le Divan à cette occasion, il déclara le Sultan *Aszraff* ennemi du Grand-Seigneur, & ordonna à son Ambassadeur de sortir de *Constantinople*. Il n'y avoit point eu jusqu'alors de guerre déclarée entre la Porte & les *Aghwans*; mais ils com-

commencerent pour-lors à se regarder comme ennemis. On donna des ordres pour envoyer un renfort considerable de Troupes en *Perse*, où l'on ne se proposoit pas moins que d'assieger *Aszraff* dans *Ispaban*. DE LA PERSE.

Soixante & dix-mille Turcs se mirent de bonne heure en campagne, & après avoir surpris *Casbin* dont les *Agbwans* étoient maîtres, marcherent vers *Ispaban*. *Aszraff* averti de leur dessein, ruina tellement le Païs qui est entre ces deux Villes, que l'Armée Othomane n'y trouvant pas dequoi subsister, prit une route détournée; & pendant qu'elle s'avançoit vers la Capitale, les habitans de *Casbin* excités par des Emissaires d'*Aszraff*, chasserent la Garnison *Turque*, & reçurent les *Agbwans*. D'un autre côté, des Troupes postées aux environs d'*Ispaban*, attaquerent l'avant-garde des Turcs, dès qu'elle parut, & eurent un si grand avantage sur elle, que si le reste ne fût venu au secours, elle eût été entierement défaite. Disgraces des Turcs.

Les autres mesures qu'*Aszraff* avoit prises dans la Ville même, en rendoient le siege très difficile. Il y avoit fait entrer vingt-cinq-mille hommes de Troupes reglées. Il avoit outre cela un gros Corps de Troupes au-dehors, qui harceloit sans cesse l'Armée Othomane, déja affoiblie par une maladie épidémique, & sur laquelle les *Agbwans* avoient toujours eu l'avantage, dans plusieurs combats qu'ils avoient livrés. Les *Turcs* d'ailleurs ne pouvoient subsister autour d'*Ispaban*, à cause du dégât qu'*Aszraff* y avoit fait faire. Leur Armée découragée par tant de disgraces, & considerablement diminuée, se retira du côté de la *Géorgie*, pour s'y rétablir. Telle fut la fin de cette Campagne.

Les *Turcs*, adoucis par ces revers, renoue-

rent

DE LA PERSE. rent les négociations avec le Prince *Thamas.* Dès le 7 Juillet de la même année, ils avoient pris en plein Divan la résolution de concourir à le rétablir, pourvu qu'il abandonnât leurs conquêtes. Le succès de cette Campagne fit voir l'inutilité de ce projet; la Campagne suivante ne leur fut pas plus favorable.

1727. Ils furent battus deux fois; la prémiere, dans leurs quartiers de rafraichissement. Les Janissaires & les Tartares, effrayés par des prédictions, qu'*Aszraff* avoit fait semer par ses Emissaires, se rendirent prisonniers de guerre. La seconde défaite arriva près d'*Hamadan*, où *Aszraff* en personne défit seize-mille hommes qui en étoient sortis pour aller secourir *Marsaim*, dont il vouloit faire le siege. Ces malheurs, joints à la perte d'un grand Convoi qui périt sur la Mer Noire, à la mutinerie des troupes qui manquoient de paye & de vivres, donnerent à la Porte des sentimens pacifiques. Cette guerre lui coutoit cent-cinquante-mille hommes de ses meilleures Troupes; ses Trésors étoient épuisés; les Juifs mal remboursés refusoient de faire des avances sur nouveaux fraix. Elle demanda la paix à son tour, & fit insinuer à *Aszraff* qu'elle y étoit disposée. Pour sauver l'honneur du Sultan, elle exigea qu'*Aszraff* paroîtroit faire la prémiere démarche, & qu'il écriroit au Grand-Seigneur une Lettre, où, en protestant qu'il n'avoit pris les armes que pour sa défense contre les *Turcs*, il témoigneroit ne rien tant souhaiter que la paix.

Aszraff, qui alloit à son but, ne chicana point sur une vaine formalité; on fut content de sa déférence, & la paix fut signée sur la fin de Septembre entre lui & le Serasquier. En voici les principaux Articles. 1. Que le Sultan *Aszraff* demeureroit en possession du Trône de *Per-*

Perse, sous tel titre qu'il jugeroit à propos de prendre. 2. Que le Grand-Seigneur ne donneroit aucun secours aux ennemis de ce nouveau Souverain. 3. Que le Grand-Seigneur reconnoitroit comme légitime, & contracté selon les Loix, le mariage d'*Aszraff* avec la fille du Roi de *Perse*; & que le fils provenu de ce mariage, jouiroit de toutes les prérogatives du fils ainé d'un Souverain. 4. Que les conquêtes faites en *Perse* par les *Turcs*, y compris *Tauris* & *Hamadan*, leur demeureroient. 5. Qu'*Aszraff* leur rendroit l'artillerie & les munitions, prises en diverses occasions. 6. Qu'il consentiroit qu'ils rentrassent en possession de *Houvets*, dont un Prince Arabe s'étoit emparé, & joindroit même en cas de besoin ses Troupes pour le chasser. 7. Que le Grand-Seigneur accorderoit une Amnistie entiere au Sultan *Dely*, qui s'étoit joint avec les Tartares ses Sujets ou Vassaux, aux Troupes d'*Aszraff*, pendant les dernieres années de la guerre. 8. Qu'enfin la Porte nommeroit incessamment des Commissaires, pour regler les limites des deux Etats. Il y avoit quelques Articles secrets, que l'on soupçonnoit de regarder l'expulsion des *Russiens* hors des frontieres de la *Perse*.

DE LA PERSE.

Aszraff croyoit avoir bien pris ses mesures pour s'affermir sur le Trône, & après avoir mis à la raison une Puissance telle que l'Empire Othoman, il ne croyoit pas avoir rien à redouter. Cependant dès l'année suivante un nouvel orage se forma contre lui. Ce Prince, comme nous avons dit, n'avoit plus d'espérance de recevoir des recrues de *Candahar*. Au contraire, le frere de *Maghmud*, Sultan de cette Province, ne dissimuloit pas le dessein où il étoit de se saisir d'une Couronne que son frere avoit portée, & dont il se prétendoit héritier. *Aszraff* ne

ne négligea rien pour s'assurer des *Turcs*, en entretenant une paix qu'ils avoient été charmés de conclure. Comme il craignoit qu'en cas d'irruption du côté de *Candahar*, les *Aghwans*, pour peu qu'ils fussent mécontens de lui, ne se joignissent à son Concurrent, il les ménagea à l'excès. L'impunité de leurs brigandages les porta à commettre de grands desordres. Cet ennemi ayant fait ses préparatifs se mit enfin sur les rangs, arriva à *Chiras* avec une Armée nombreuse, & envoya sommer *Aszraff* de lui ceder la Couronne. On peut juger de quel air cette proposition fut reçue. Le Sultan de *Candahar* avoit commencé par répandre la terreur par-tout. Quelques milliers de Persans ayant voulu s'opposer à son passage, il les fit hacher en pieces.

Le Prince *Thamas*, de son côté, voyant la guerre allumée entre les *Aghwans*, s'avança avec un Corps de Troupes, pour profiter des fautes que les uns ou les autres pourroient faire. Le Sultan de *Candahar* fut si irrité de son approche, qu'il fit sabrer quelques jeunes Persans, qui étoient en ôtage dans son Armée. *Aszraff* en fut délivré par la nécessité, où le Compétiteur se trouva de retourner à *Candahar*. Il n'en fut pas de même de *Thamas*: son Parti commença de grossir de jour en jour. Un voyage qu'il fit dans l'*Indoustan*, & l'Alliance qu'il fit avec le *Mogol*, le remit sur pied.

Cependant *Aszraff*, reconcilié avec la *Porte*, fit tout ce qu'il put pour engager la *Russie* à s'accommoder avec lui. Il craignoit qu'elle ne se joignît au Prince *Thamas*, & qu'ils ne fondissent ensemble sur ses Etats. Il y eut de longues négociations à ce sujet, pendant lesquelles il fit tous les efforts nécessaires, pour reprendre les bords de la Mer Caspienne. Mais d'autres

tres foins rappellerent *Afzraff* dans la Capitale. DE LA PERSE.

Il y reçut au mois de Mars un Ambaffadeur du Grand-Seigneur, auquel il fit l'accueil le plus obligeant qui lui fut poffible. Il en envoya lui-même un autre, auquel on décerna à *Conftantinople* des honneurs extraordinaires. Ces Ambaffades, qui fembloient devoir affermir l'Ufurpateur, donnerent lieu à *Thamas* de fe plaindre amerement de la conduite de la *Porte*. Cependant il ne fe découragea point. Le Sultan de *Candahar* aimant mieux qu'un Trône, qui lui échapoit, revînt à fon véritable Prince, qu'à un coufin qui l'en privoit, s'accommoda avec le Prince *Thamas*. Son prémier deffein n'étoit pas de le fervir jufqu'à le couronner : il ne fongeoit qu'à fe défaire d'*Afzraff*, & fe flattoit que quand il n'auroit plus qu'un ennemi à combattre, il en auroit meilleur marché. Mais quand il vit que *Thamas* étoit efficacement foutenu par le *Mogol*, il changea de batterie; il lui continua fon attachement en Vaffal fidele. 1729.

Thamas, encouragé par le renfort qu'il recevoit de l'*Indouftan*, fe mit en campagne, & aguerrit fes Troupes par plufieurs combats qu'il livra à divers Corps des *Aghwans*. *Afzraff*, effraié de la fupériorité que *Thamas* prenoit fur lui par tous ces fuccès, envoya un Ambaffadeur à la *Porte* pour y demander du fecours. Son Miniftre y trouva celui de *Thamas*, qui le traverfa en tout. Tandis que la *Porte* ne favoit quel parti prendre, *Afzraff* alla tout difpofer à *Ifpahan* pour y foutenir un fiege. Il y fit de nouvelles fortifications, & ne négligea rien des préparatifs néceffaires; lorfque *Thamas*, pour lui ôter les moyens de tirer des munitions des Provinces fituées le long du Golphe, s'avança jufqu'à *Bender Abaffi*. Sachant que *Seydal* commandoit pour

Aszraff un Corps d'Armée, il détacha de la sienne un Corps de Troupes sous le commandement de *Thamas-Kouli-Kan*, pour l'aller combattre; & alla avec le reste de son Armée faire le siege de *Chiras*. Les deux Généraux se joignirent & en vinrent ensemble plusieurs fois aux mains, sans que la fortune voulût se déclarer en faveur de l'un ou de l'autre.

Chiras ayant été emporté d'assaut, le Prince apprit qu'*Aszraff* venoit à dessein de lui livrer la bataille. Il alla au devant de lui. Les deux Armées étant assez près l'une de l'autre, se retrancherent. *Aszraff* attaqua le Prince avec furie à cinq ou six différentes reprises, & fut repoussé autant de fois. La bataille devint enfin générale, les *Aghwans* plierent, les Troupes du Prince en firent une boucherie horrible. *Aszraff* se sauva avec les débris de son Armée vers *Ispahan*, brulant & saccageant tout sur son passage, pour ôter au Prince tout moyen de le poursuivre.

Défaite & fuite d'Aszraff.

Il n'entra à *Ispahan* que pour y prendre ses trésors & ses femmes, & se retira d'abord avec quatre-mille hommes qui lui restoient encore attachés. Tout ce qu'il avoit de Persans à son service passa à celui du Prince. L'Armée que *Seydal* commandoit, & qui pouvoit encore être une ressource, se débanda, & ce Général abandonné par ses Soldats se rendit auprès de son Maitre. Les Troupes que les *Aghwans* avoient à *Casbin*, voyant le revers de leur Sultan, abandonnerent cette Ville, qui ouvrit ses portes au Prince *Thamas*. Il en prit possession & continua sa marche vers *Ispahan*, où il entra en triomphe au mois de Novembre. Une multitude infinie de peuple étoit accourue de toutes parts: tout retentissoit d'acclamations & de cris de joye. Arrivé au Palais de ses ancêtres,

DE LA PERSE.

-tres, il y reçut les hommages de ses Sujets. Les Arméniens de *Julfa*, & les Juifs, lui offrirent des sommes considerables pour achever la conquête de toute la *Perse*.

Il avoit promis au Sultan de *Candabar* la Souveraineté de ce Païs, pour récompense de ses services. Il eut peur qu'*Asʒraff* ne prît cette route, & il envoya *Thamas-Kouli-Kan* son Général avec quarante-mille hommes à la poursuite de ce Sultan, qui, pour échaper au danger qui le menaçoit, fit répandre le bruit de sa mort.

SCHAH-THAMAS monte sur le Trône.

SCHAH-THAMAS étant ainsi remonté sur le Trône de ses Ayeux, par une heureuse Campagne, continua quelque temps la guerre contre la *Porte*. Il est vrai qu'il fit avec elle une paix desavantageuse. *Thamas-Kouli-Kan*, à qui il devoit son rétablissement, la jugea odieuse, deshonorable à la *Perse*, & insoutenable; il la rompit, s'empara du Gouvernement, & continua la guerre. Il ne fut plus question du Schah-Thamas, & THAMAS-KOULI-KAN monta sur le Trône où il est encore. On peut voir le détail de cette guerre au Chapitre * de la TURQUIE.

Les *Aghwans* étant maitres de la Capitale & des principales Villes de la *Perse*, avoient bouleversé les rangs qui étoient marqués entre les sept Nations qui habitent aujourdhui ce Royaume. Ces rangs sont tellement reglés, qu'un Particulier d'une Nation ne peut se dispenser de faire honneur à un Particulier d'une Nation supérieure, quand il le rencontre. Cette cérémonie consiste en ce que l'inférieur doit s'arrêter les bras croisés sur la poitrine, comme attendant les ordres de celui qui lui est supérieur, & qui en lui disant, *Selam-Eleik*, semble lui donner la permission de continuer son chemin Tout Parti-

* Tome V. Chap. 4.

DE LA PERSE.

Particulier qui manqueroit ou à cela, ou à toute autre formalité de déférence pour celui qui a un grade fupérieur, feroit puniffable felon les Loix.

Voici de quelle maniere les rangs avoient été reglés entre les Nations, par un Edit publié à *Iſpahan*, & dans tout le Royaume par les *Aghwans*.

Nouveau reglement des rangs entre les Peuples qui habitent la Perfe.

1. Les AGHWANS, comme Conquérans du Païs. 2. Les ARMENIENS, qui font répandus dans tout le Royaume en très grand nombre. 3. Les DERGESINS, qu'un des Généraux de *Maghmud* amena d'une des extrémités de la Perfe pour repeupler la Capitale. Ils font de la Secte des *Sunnis*, comme les *Turcs* & les *Aghwans*. 4. Les MULTANI, ou MULTONI, Indiens originaires de *Multan* dans l'*Indouſtan*. Ils font le plus grand Commerce d'*Iſpahan*; ce font des *Banianes*, fort riches, & grands ufuriers. 5. Les GUEBRES ou GAURES, ou anciens *Perſans*, qui adorent encore le *Feu*, & qui font les plus cruels ennemis des Perfans modernes. *Schah-Soliman* avoit commencé à les forcer de vivre en Mahometans, & *Schah-Huſſein* y avoit employé une plus grande rigueur. C'eft la fource de leur haine. Les *Aghwans* leur avoient rendu leur ancienne liberté. 6. Les JUIFS. 7. Les PERSANS naturels. Tel étoit l'ordre établi par les *Aghwans*. *Schah-Thamas* aura fans doute remis les chofes fur l'ancien pied.

Intérêts de la Perfe.

L'intérêt des *Perſans* eft de ne point mettre bas les armes, qu'ils n'ayent reporté les bornes de leur Etat au même lieu où elles étoient avant cette guerre. Ils doivent engager le *Mogol* à leur continuer les mêmes fecours, jufqu'à ce qu'ils fe foient reffaifis de ce qu'ils ont perdu pendant les troubles. Il eft vrai que le Commerce a befoin de

de la paix pour fleurir: mais aussi ils y gagnent d'un autre côté, en aguerrissant le peuple qu'une longue paix avoit rendu si efféminé, qu'une poignée de Barbares se trouva en état de faire la loi à tout un Royaume, dont la Capitale seule avoit plus d'habitans en état de porter les armes, que tout le Païs de *Candahar* ensemble. DE LA PERSE.

La *Perse* a de très grandes ressources. Les *Arméniens* qui y sont en grand nombre, font un grand Commerce en Europe. La révolution dont nous venons de parcourir les evenemens, est une belle leçon aux Princes pour ne se pas endormir nonchalamment sur le Trône, & pour ne pas se rapporter de la conduite de leurs Etats à des Favoris, qui préferent toujours leur intérêt particulier à celui du Prince & de la Nation, & qui lorsqu'ils font de grandes fautes, les couvrent par d'autres encore plus grandes; satisfaits d'en dérober au Prince la connoissance, au hazard d'exposer l'Etat aux plus grands malheurs.

Auteurs qui traitent de la Perse.

Bizarus, *Rerum Persicarum Historia*, &c. fol. Francofurti 1601.

Texeira, *Relaciones d'el Origen*, *Descendencia y Succession de los Reyes de Persia*, *y de Harmuz.* En Amberes, 1610. in 8°.

Histoire de la derniere Révolution de Perse, par le P. *Du Cerceau*, en 2 vol. Paris 1729.

Voyages d'*Olearius*, de *Tavernier*, de *Chardin*, &c.

Etat de la Perse, par le P. *Sanson*, in 12.

Fin de l'Introduction à l'Histoire

DE L'ASIE.



INTRODUCTION A L'HISTOIRE DE L'UNIVERS.

LIVRE VII.

Contenant l'AFRIQUE.

CHAPITRE I.

Découvertes & Conquêtes des Portugais en AFRIQUE, *jusqu'au* CAP *de* BONNE ESPE'RANCE.

L'AFRIQUE. LEs Maures avoient été chassés du Portugal. Jean I. du nom, X. Roi de Portugal, se trouva en état de porter la guerre chez eux. Il alla avec une Flotte à Ceuta qu'il prit le 14 d'Août
1415. 1415; on lui conseilloit de raser cette place. Il fut





VII. Pag. 24
OCEAN
MER DES
ISLES DES
CANA
CANARIES
Trop: du Cancer
RIES.
OCCIDENTAL
MER DV
CAP
VERD
MER DE GV
ATLANTIQVE.
Æquateur ou Ligne
I. S. Mathieu
I. d' Ascen-
tion
Premier Meridien
la Trinite
S. Marie d' Aoust
Martin Vaz
I. los Picos
Tropique
AFRIQVE
Par le Sr. Sanson d'Abbevi
Geographe du Roy.

fut d'un autre avis & jugea à propos de la gar- L'AFRIQUE.
der. Les Maures la possedoient depuis huit siecles & en avoient fait une des principales Villes de l'Afrique, les richesses y étoient immenses, & ils y avoient une espece d'Université. C'étoit pour eux un magasin d'armes, de munitions de guerre & de bouche, & la place passoit pour imprénable. Palabeneala, qui voulut empêcher la descente des Portugais, fut défait, & sa déroute leur ouvrit les portes de cette Ville. Ce fut la prémiere Conquête des Portugais dans l'Afrique; Conquête d'autant plus glorieuse, que l'Espagne n'avoit pu encore se délivrer du joug; les Maures tenoient encore Gibraltar & le Royaume de Grenade, puisqu'ils ne perdirent cette Couronne que vers la fin du même siecle.

Le Roi Jean I. étant mort en 1433, eut pour 1433.
Successeur son fils Edouard. Ce Prince, dès l'âge de 14 ans, avoit accompagné son pere à la prise de Ceuta. Les Infans Don Henri & Don Fernand ses freres entreprirent la Conquête de Tanger, la Tingi des Anciens. Cette entreprise étoit très hardie, on voulut les en détourner. Leur courage l'emporta sur les conseils. Ils arriverent à Ceuta avec quatorze mille hommes. Les habitans voulurent les prévenir par la Négociation, & offrirent de payer tribut; on n'écouta rien. Le siege fut mis, & on livra trois assauts qui couterent bien du monde. Une Armée de près de deux cens mille Maures vint au secours de la Place, attaqua deux fois les Portugais qui la repousserent. Ils alloient être attaqués de nouveau, quand ils firent enfin réflexion au petit nombre de Troupes qu'ils avoient contre une si grande multitude d'Ennemis. Ils parlerent d'accord, leur valeur les rendoit redoutables, on les écouta. Les conditions furent

L'AFRIQUE. que les Princes rendroient Ceuta, & que l'Infant demeureroit en ôtage jusqu'à ce qu'on livrât cette Ville aux Maures. Don Henri s'embarqua avec le reste des Troupes, & retourna en Portugal. On tint plusieurs conseils sur cette affaire. On en fit part à tous les Potentats de la Chrétienté, & on l'agita fortement dans une Assemblée des Etats tenue exprès à Leiria. Il fut arrêté que le Roi ne devoit point rendre Ceuta, puisqu'il n'y avoit que l'Infant Don Henri, qui s'y fût engagé, sans en avoir eu aucune commission du Roi. On décida néanmoins qu'il falloit tâcher d'obtenir la délivrance du Prince par d'autres moyens, comme par proposer un échange de tous les Maures captifs en Espagne. Que si cette condition étoit rejettée, il falloit leur déclarer la guerre & les attaquer avec une Armée de vingt-quatre mille hommes, forces qui parurent suffisantes pour les mettre à la raison. Ce plan n'eut point lieu. Edouard mourut le 18 Septembre 1638. Il ordonna au lit de mort que l'on rendît Ceuta pour délivrer son frere Ferdinand. On n'en fit rien, ce Prince réduit à la fonction de panser les Mulets des Maures, mourut dans les chaines, & eut sa sépulture dans une niche faite exprès dans les murailles de la Ville de Fez.

Alphonse V. fils d'Edouard, lui succéda. Ce Monarque résolu de se rendre maître de Tanger, assembla une Flotte de plus de deux-cens voiles, & fut mouiller à la rade de cette Ville. Il ne l'attaqua pourtant point, & alla descendre devant *Alcacer Séguer* *. Les Maures s'efforcerent
1458. en-

* *Alcacer Séguer*, ou *Alcaçar Céguer*, est une petite Ville avec un port de Mer sur la côte de l'Océan, presque à pareille distance de Ceuta & de Tanger.

envain d'empêcher ce débarquement; ils furent battus & répoussés dans leur place. Ils y soutinrent deux furieux assauts, & comme peu s'en fallut qu'ils ne fussent forcés au second, ils n'oserent attendre le troisieme. Ils capitulerent & abandonnerent la Ville, vies sauves. Don Alphonse y entra; fit purifier la Mosquée, & la changea en Eglise, sous le nom de Notre-Dame de la Conception; mit la place en état de défense, & y laissa une bonne garnison sous le Commandement de Don Edouard de Menesès, & repassa en Portugal. L'AFRIQUE.

Le Roi de Fez ayant appris la retraite du Roi Alphonse, vint mettre le siege devant cette place avec une Armée de quatre-vingt mille hommes, & le leva sans avoir rien fait. Il y revint quelque temps après, à la tête d'une pareille Armée, & donna plusieurs assauts avec le même succès, il changea enfin le siege en blocus. Il réduisit en fort peu de temps les assiegés à une disette si grande, qu'il ne doutoit déja plus de la prise de la Ville, lorsque les Chrétiens firent une vigoureuse sortie, forcerent ses quartiers, lui tuerent environ douze-cens hommes, & mirent le reste en fuite.

Don Alphonse, de retour en Portugal, fit des préparatifs pour une seconde expédition en Afrique. L'Infant Ferdinand son frere l'y accompagna. Il mouilla à la rade de Tanger, & détacha cet Infant, avec dix-mille hommes, pour s'emparer de la Ville d'*Anfa*. Les Maures, à son approche, la lui abandonnerent avec toutes ses richesses qui furent le butin des Soldats. On y mit ensuite le feu. Alphonse n'étoit sorti deux fois de ses Etats que pour faire le siege de Tanger, & en avoit toujours été empêché. Résolu de l'emporter, à quelque prix que ce fût, il sortit pour la troisieme fois des ports de Por- 1462.

 tu-

L'AFRIQUE. 1470.

tugal avec une Flotte de plus de trois cens voiles, montée par trente mille hommes. Elle mouilla devant Tanger que l'on ne jugea point encore à propos d'affieger. On fut devant Arzile, qui en eft au couchant; la defcente fut dangereufe; une furieufe tempête qui s'éleva, rejetta les vaiffeaux en pleine mer, & il en périt même quelques-uns avec perte de plus de deux cens hommes. La place fut affiegée dans les formes, la tranchée fut ouverte, on dreffa des bateries, on fit jouir des mines & on donna plufieurs affauts. Les affiegés fe défendirent en defefperés, & fe voyant prêts d'être forcés, ils donnerent le fignal pour demander à capituler. Le feu que faifoient les affiegeans de tous côtés empêcha de voir le fignal, ils reprirent les armes, foutinrent ce dernier affaut avec une vigueur extraordinaire, & n'abandonnerent leurs poftes qu'avec leurs vies. Ce furent de nouveaux combats, quand il fallut attaquer le Château & la Mofquée, où les affiegés s'étoient retirés & retranchés avec ce qu'ils avoient de plus précieux. Le Prince Don Jean fils du Roi Alphonfe, fe fignala dans toutes les attaques. Don Jean Coutinho, Comte de Marialva & Don Alvar de Caftro s'y diftinguerent par des actions de valeur qui leur couterent la vie. Le Château fut pris, les Portugais y trouverent beaucoup d'or & d'argent que le Roi voulut qu'on abandonnât aux Troupes. La grande Mofquée fut purifiée & confacrée fous le titre de Notre-Dame de l'Affomption. On fit dans cette place cinq mille prifonniers, entre autres deux femmes de Mulei Keque, Roi de Fez, & deux de fes enfans. Il étoit venu pour fecourir cette place, mais il arriva trop tard & trouva la place rendue. Il obtint une trêve. Don Alphonfe lui rendit fes deux femmes & fes deux fils, en échan-

échange du Corps de Ferdinand, qui, comme on a dit, étoit mort dans la captivité. L'AFRIQUE.

La prise d'Arzile répandit une si grande consternation entre les habitans de Tanger, qu'ils se rendirent sans attendre qu'on les attaquât. On en prit possession au nom du Roi ; la Mosquée fut purifiée & convertie en Eglise. Le Roi, après s'être rendu maître de ces deux places, s'en applaudissoit, mais quand il vit Ceuta que Jean I. son ayeul avoit prise, il avoua que sa Conquête n'étoit rien en comparaison de celle-ci. La prise de toutes ces Villes mit l'Andalousie à couvert des courses des Maures qui la désoloient ; & les Andalous en témoignerent leur gratitude au Roi de Portugal.

Revenons sur nos pas, pour considerer un objet qui par ses suites devint bien plus important à la Couronne de Portugal que ces acquisitions. Nous avons parlé de l'Infant Don Henri, qui repassa en Portugal après le Traité qu'il avoit fait avec les Maures de leur rendre Ceuta, dont son frere l'Infant Ferdinand étoit demeuré en ôtage chez les Maures. C'est ce même Don Henri, à qui le Portugal & l'Europe entiere sont redevables du grand progrès que fit la Navigation par ses soins, & des découvertes qui se firent par ce moyen.

Ce Prince étoit le cinquieme frere des Enfans de Jean I. Il avoit pour apanage la qualité de Duc de Viseu, & étoit Grand-Maître de l'Ordre de Christ. Trop éloigné du Trône par sa naissance, il vivoit en particulier après son retour d'Afrique. Se considerant en qualité de Grand-Maître d'un Ordre Militaire, fondé pour combattre les Mahometans, il se croyoit plus obligé encore par sa dignité que par celle de Prince, à travailler de tout son pouvoir à la propagation de la foi. Il avoit pris pour sa devise

L'AFRIQUE. ces mots François, *talent de bien faire*, soit que ces mots l'eussent frappé dans une devise déja faite pour quelque autre Chevalier, soit qu'il les eût lui-même rangés ainsi pour s'en faire une leçon. Il employa son loisir aux Mathématiques, & les appliqua au but qu'il se proposoit. Pour s'y attacher avec moins de distraction, il se retira dans les Algarves près de Sagres, dans une de ses Maisons, à peu de distance du Cap St. Vincent. Là s'étant fait une solitude agréable adoucie par la Societé de quelques Savans, & l'amusement de ses livres, il se rappella les notices que lui avoient données les Maures qu'il avoit interrogés sur les lieux & sur les lumieres que lui avoit fournies l'étude de la Géographie. Il se confirma dans la persuasion où il étoit qu'en suivant les côtes on pouvoit parvenir à faire quelques découvertes avantageuses. On prétend que * des François de la Basse Bretagne l'y exciterent. Ils avoient été portés par une tempête bien loin dans la Mer Atlantique, au couchant, & y avoient vu des Terres. Ils étoient revenus delà à Lisbonne, & lui avoient fait part de leurs avantures.

Comme la Navigation étoit alors très imparfaite, on étoit réduit à suivre les côtes, surtout dans les Mers que l'on connoissoit le moins. Les Caps ou pointes de Terre qui s'avancent dans la Mer étoient craints des gens de Mer. Comme le concours des eaux, qui s'y fait des deux côtés, rend les vagues plus grosses, & qu'on y est plus exposé à l'agitation des vents, la difficulté qu'on avoit de les doubler intimidoit les plus hardis. Un des prémiers Caps qui se présente du côté de l'Europe, parut d'un accès si difficile, qu'on lui avoit donné le nom de Cap NON, pour signi-

* ODOR. REYNALDI *continuat. Annal. Baronii.*

ſignifier l'impoſſibilité de le paſſer, ou le peu L'AFRIQUE.
d'eſpérance qu'on avoit d'en revenir après qu'on l'auroit paſſé. Ces difficultés étoient fortifiées par les chimeres qu'on débitoit ſur les Mers qui ſont ſous la Zone torride. Heureuſement Don Henri n'y donnoit point. Il n'omit ni raiſons pour diſſiper ces préventions, ni ſoins pour trouver de bons pilotes & d'excellens matelots, ni dépenſe pour faire de bons armemens, ni careſſes, ni préſens pour récompenſer les uns & pour piquer les autres d'une noble émulation. Il ſe paſſa près de dix années, pendant leſquelles on ne fit autre choſe que doubler le Cap de NON, & pénétrer trente lieues plus avant juſqu'au Cap de *Bojador*, c'eſt-à-dire, *qui tourne*, parce qu'en effet les Terres y font un grand circuit & rentrent dans la profondeur. Les Capitaines des Vaiſſeaux, toujours effrayés par l'idée de ces voyages périlleux, ſe contentoient de quelque deſcente ſur la côte, & retournoient bien contens d'eux-mêmes & de leur expédition.

L'Infant diſſimulant ce qu'il en penſoit, les recevoit toujours bien, & ſe gardoit bien de les rebuter. Sa conſtance lui réuſſit, & ce que n'avoient pu faire ni le courage ni l'habileté des Pilotes, ſe fit inopinément. Deux de ſes Gentilshommes Jean Goncalès Zarco, & Triſtan Vaz, s'étant offerts à lui pour doubler le Cap *Bojador*, & aller plus loin à la découverte ſur un petit bâtiment qu'il leur avoit fait équiper, furent ſurpris d'une violente tempête, qui les ayant jettés en haute Mer, leur fit trouver pour aſyle, dans le temps qu'ils ſe croyoient perdus, une Iſle, juſqu'alors inconnue : ils la nommerent 1412.
PORTO-SANTO, parce que ce fut pour eux un port de Salut. Ils porterent eux-mêmes en Portugal une ſi agréable nouvelle. L'Infant en

L'AFRIQUE. parut au comble de sa joye, & en ayant rendu de solemnelles actions de graces, il mit de nou-
1418. veau en Mer trois bâtimens sous la conduite de ces deux Gentilshommes, & leur joignit Barthelemi Perestrella, qui étoit un Gentilhomme de la Maison de l'Infant Don Jean son frere.

1419. Ce second voyage fut plus heureux encore que le prémier. L'Isle de MADERE n'étoit qu'un bois toufu, qui regardé de l'Isle de Porto-Santo paroissoit à l'horison comme une petite noirceur fixe. Cette vue donna à croire à Tristan & à Zarco que ce pouvoit être une Terre; ce qui les porta à s'en éclaircir. Ils lui donnerent le nom de Madere, à cause du bois dont elle étoit couverte, & ils furent les prémiers à en prendre possession. L'Infant, du consentement du Roi son
1422. Pere, la divisa en deux Capitaineries, ou Gouvernemens, & il les en gratifia, tant pour cette découverte que pour recompenser leurs autres services. Tous deux s'étoient fort distingués à la prise de Ceuta & au siege de Tanger, où ils avoient mérité par leur bravoure qu'il les fit Chevaliers.

1433. Le succès qu'eut en peu de temps Gilles Anès, qui doubla le Cap *Bojador*, qu'on avoit regardé jusqu'alors comme l'extrémité du monde, fit revenir le Peuple de sa prévention, & enfla le courage des Portugais. On voyoit de toutes parts, du dedans & du dehors du Royaume, des gens de toute espece venir s'offrir à Don Henri pour aller découvrir & peupler les Terres nouvelles. Ils étoient également attirés par l'accueil gracieux qu'il faisoit toujours à ces sortes de demandeurs, & par l'idée flatteuse des avantages qu'ils se promettoient.

Cependant le projet du Prince n'étoit pas généralement approuvé. Plusieurs parmi les Grands trouvoient mauvais „ que tandis que le Royau-

„ me s'épuisoit d'hommes & d'argent pour sou- L'AFRI-
„ tenir la guerre contre les Maures & se main- QUE.
„ tenir dans les Conquêtes d'Afrique du côté
„ de Ceuta & de Tanger, il se fit une nouvel-
„ velle perte bien plus considerable, en expo-
„ sant aux périls d'une Mer redoutable par ses
„ orages, ses tempêtes, & ses écueils, tant de
„ bons Sujets, qu'on pouvoit appliquer au bien
„ du Royaume, en leur donnant des Terres
„ dans le Portugal, où il y en avoit beaucoup
„ en friche, qui rapporteroient de grands pro-
„ fits, si elles étoient cultivées; au-lieu qu'on
„ ne voyoit aucune lueur d'espérance de tirer
„ un avantage solide de ces Terres inconnues,
„ que les ardeurs du soleil rendoient sans dou-
„ te inhabitables, & qui ne devoient être que
„ des sables brulans, semblables à ceux des dé-
„ serts de la Libie. Ils disoient que s'il y a-
„ voit eu quelque utilité à espérer par le passé,
„ leurs Prédécesseurs, à remonter jusqu'aux
„ temps des Romains & des Phéniciens, au-
„ roient tenté ces découvertes; & que puisqu'ils
„ ne l'avoient pas fait, cela seul fondoit un pré-
„ jugé solide contre ces projets chimériques;
„ que quand même on en pourroit recueillir
„ quelque fruit dans la suite, ce fruit incertain
„ & éloigné ne devoit pas l'emporter sur un
„ mal présent & assuré, qui n'étoit que trop sen-
„ sible, par le nombre des naufrages qui rem-
„ plissoient les Familles de deuil, en multipliant
„ le nombre des Veuves & des Orphelins; que
„ si l'Infant avoit tant de zéle pour le bien-pu-
„ blic, il devoit faire travailler aux apanages
„ que le Roi son Pere lui avoit assignés, & se
„ conformer à la maniere de ce Prince, dont
„ l'exemple condamnoit sa conduite, puisqu'il
„ avoit donné des Terres à défricher dans le
„ Royaume à un Seigneur Allemand & à des
„ Fa-

L'AFRIQUE. „ Familles venues du Nord. On en concluoit, „ que ce Monarque n'eût eu garde de permettre „ à ses Sujets, de sortir du Païs pour s'aller établir au-delà des Mers ".

Ces raisonnemens specieux firent impression sur les Esprits, & attirerent une espece de persécution à D. Henri. Il ne s'en étonna point, & méprisa les discours du peuple. Edouard son frere, qui avoit succédé à D. Jean I, n'en fit pas plus de cas. Pour encourager l'Infant, il lui ceda, sa vie durant, le Domaine de Porto Sancto, de Madere, & des autres Terres qu'il découvriroit, sur la Côte Occidentale de l'Afrique. Il affecta en particulier la Jurisdiction Spirituelle de l'Isle de Madere, à l'Ordre de Christ, sous le bon-plaisir du St. Siege. Cette donation fut confirmée depuis par l'Infant D. Pedre, frere de l'Infant D. Henri, & Regent
1438. du Royaume pendant la minorité du Roi D. Alphonse V, leur neveu. En conséquence de cette Donation, l'Infant fit bâtir dans cette Isle deux Eglises, l'une sous l'invocation de Notre-Dame de Cagliao, & la seconde sous le titre de Notre-Dame de l'Ascension. Celle-ci, fut depuis érigée en Archevêché, & jouit pendant quelques années de la prérogative de Primacie des Indes.

1440. Pour s'autoriser davantage, l'Infant charmé d'ailleurs de quelques Esclaves qu'Antoine Gonçalès & Nuno-Tristan, qui avoient poussé jusqu'au Cap-blanc, lui avoient amenés, & qui étoient les prémices de ces Contrées, résolut d'envoyer vers le Pape Martin V, qui étoit alors sur la Chaire de St. Pierre, pour lui donner part de ses découvertes, & en obtenir quelques graces, dans la vue des grands avantages, qui pouvoient en résulter pour le bien de la Religion. Il chargea de cette négociation, Fer-

Fernand Lopès d'Azevedo, Chevalier de l'Ordre de Christ, & depuis Commandeur du même Ordre, & déja Conseiller du Roi. Le Pape & le Sacré College furent charmés des discours, & des détails que leur fit Azevedo. On fit expédier une Bulle telle que l'Infant la souhaitoit. Le Pape accordoit à la Couronne de Portugal, le Souverain Domaine de toutes les Terres, qui seroient découvertes jusqu'aux Indes inclusivement; menaçant d'agir par la voye des censures, contre ceux qui la troubleroient dans ses conquêtes, comme contre des Usurpateurs. Il ratifia ce que le Roi Edouard avoit fait en faveur de l'Infant, & de l'Ordre de Christ, ajoutant ensuite plusieurs Privileges, graces & indulgences spéciales aux Navigateurs, & à quelques Eglises que l'Infant avoit fondées dans les Terres de ses découvertes. Avec cela l'Envoyé se retira fort satisfait de sa commission. Ces Donations & ces Privileges furent ensuite confirmés, & augmentés par les Papes Eugene IV, Nicolas V, Sixte IV, &c.

L'AFRIQUE.

Ceci ayant réussi à l'Infant selon ses intentions, & ses Découvreurs faisant toujours des progrès plus considerables, les murmures des Politiques tomberent: les Peuples susceptibles de nouvelles impressions déterminées par l'évenement, lui rendirent plus de justice. Le Portugal rétentit de ses éloges, on le regarda dès lors comme le Restaurateur d'un Etat épuisé, par les guerres de Castille & d'Afrique. On vit grossir le nombre de ceux qui ambitionnoient de servir sous ses auspices. Les étrangers accoururent de toutes parts, & du fond même du Danemarc, pour lui offrir leurs services, & lui demander, ou de l'emploi, ou des terres à cultiver dans le nouveau monde. Mais ce qu'il y eut de plus solide pour lui, c'est qu'a- 1644.

L'AFRIQUE. qu'ayant été jusqu'alors, presque le seul à soutenir la dépense des armemens, dont le produit n'approchoit pas du débourfé, il commença à se former des Societés & des Compagnies d'intéressés, qui lui payant le quint & les autres Droits que le Roi lui avoit ajugés, ou lui faisant des conditions encore meilleures, se chargeoient de tous les fraix.

La Ville de Lagos fut la prémiere, qui arma six Caravelles commandées par un Officier nommé Lançarot, qui avoit servi dans la maison de l'Infant. Peu de temps après elle fit un second armement, de quatorze Caravelles sous la conduite du même Général. Il se présenta encore différens particuliers, dont les plus considerables furent Gonçalve de Sintra, Soeiro d'Acosta, Alvare de Freitas & Rodrigues Anès, de sorte que peu de temps après il y eut vingt-six, ou vingt-sept Bâtimens en état de faire voile, ou qui étoient actuellement en route. Les Caravelles de Lagos ayant été séparées par le gros temps, & les autres Vaisseaux n'ayant pas une même destination, allerent en différens endroits de la côte d'Afrique, depuis le Cap-blanc, la Riviere d'Or, & les Isles d'Arguin jusqu'au Cap-verd, au-delà duquel on n'avoit point encore passé. Quelques-uns toucherent aux Canaries, & prirent port à l'Isle de Gomere, où les habitans leur ayant fait beaucoup d'amitié, les engagerent à les servir contre les habitans de l'Isle de Palme, avec qui ils étoient en guerre. Mais après cette expédition étant revenus à la Gomere, & voyant qu'ils n'avoient pas tiré de leur voyage, tout le fruit qu'ils s'étoient promis en partant de Portugal, ils voulurent s'indemniser aux dépends des hôtes qui les avoient si bien reçus, & par une perfidie insigne, ils en firent plusieurs Esclaves, &

levé-

leverent l'ancre pour revenir à Lisbonne. L'AFRIQUE.
L'Infant avoit été autrefois indigné contre Anès, pour un trait ſemblable qu'Anès voulut réparer en doublant le Cap Bojador. Il fut encore plus piqué de la trahiſon de ceux-ci. Il en témoigna ſon reſſentiment aux Capitaines, & après avoir retiré les Eſclaves qu'il traita fort bien, pour leur faire oublier l'injure qui leur avoit été faite, il les fit remettre où ils avoient été pris, après les avoir comblés de ſes libéralités.

Les Canaries étoient déja découvertes depuis pluſieurs années. Ces Iſles ont été connues des Anciens; Pline & Ptolomée en ont parlé. Le prémier fournit le nom même de Canarie. Le ſecond fait paſſer ſon prémier méridien par ces Iſles. Il ne paroît pas que les Romains ayent ſongé à en faire quelque uſage. Occupés à avancer, ou à conſerver leurs conquêtes au-delà du Rhin, & du Danube en Europe, ou à réduire les peuples de la Haute Aſie, dont les armes leur donnoient ſouvent de l'occupation, ils n'avoient point de temps de reſte pour ſonger à des établiſſemens ſi éloignés, dont même ils ne connoiſſoient pas l'utilité. La chute de l'Empire Romain, & les démembremens que des Nations barbares en firent; l'ignorance, ſuite néceſſaire des ravages & des invaſions, & quantité d'autres circonſtances, furent cauſe que ces Iſles furent de plus en plus négligées. Mais vers la fin du XIII. ſiecle, ou au commencement du XIV. le goût de la Navigation commençant à ſe ranimer pour les voyages de long cours, on vit de temps en temps des Avanturiers pouſſer leur navigation juſques-là. Ils ſe contentoient de s'y mettre à l'abri du gros temps, qui les y avoit jettés, ou d'y prendre de l'eau, & les autres rafraichiſſemens dont le be-

L'AFRIQUE. besoin les obligeoit d'y relâcher. Ainsi elles commencerent à être connues de nouveau, après un oubli de plusieurs siecles. Elles étoient habitées, & les Biscayens, dans une irruption qu'ils firent dans l'Isle de Lançarote en enleverent 170 personnes, qu'ils emmenerent dans leur Païs.

Il y avoit à la Cour de France un Seigneur, nommé *Louis de la Cerda*, Comte de Clermont, & que l'on appelloit communément en France, *Louis d'Espagne*. Il étoit fils de Ferdinand, fils aîné d'Alphonse le Sage Roi de Castille, & de Blanche de France, fille de S. Louis. Ferdinand de la Cerda pere de Louis, avoit été privé de la Couronne par son frere Sanche IV, qui l'usurpa même sur son pere Alphonse. Louis étoit allé chercher en France un asyle chez Philippe le Bel, qui le chargea d'une Ambassade auprès du Pape Clément IX. Ce Seigneur instruit de l'état des Canaries, prit cette occasion pour en demander au Pontife la propriété. Il exposa, qu'elles étoient habitées par des Infideles, sans être soumises à aucun Prince Chrétien, & qu'il étoit prêt à hazarder ses biens & sa vie, pour y établir la Religion. Le Pape lui accorda ce qu'il demandoit, & dans un Consistoire public le créa *Prince des Isles Fortunées*, (c'est ainsi que l'on a appellé les Canaries); lui en donna de l'autorité Apostolique, le Domaine avec toute la Jurisdiction temporelle, & lui mit une Couronne d'or sur la tête en signe d'Investiture, à la charge d'en payer tous les ans à l'Eglise Romaine, un cens de quatre-cens florins d'or, & aux autres conditions, portées par la Bulle du 15 Novembre 1344. Ce *Prince des Isles Fortunées*, qui par allusion à ce titre, se disoit *Prince de la Fortune*, ne se trouva point en état de faire valoir cette Dona-

Donation, & resta en France, où il servit a- L'AFRIQUE.
vantageusement l'Etat dans la guerre contre les Anglois; ainsi la Bulle d'Investiture n'eut aucun effet, quoiqu'elle eût été munie du consentement des Rois de Castille & de Portugal.

Ils le donnerent, en se plaignant néanmoins, de ce qu'à leur insu on avoit disposé d'un bien, que chacune de ces deux Couronnes prétendoit lui appartenir. Le Portugal fondoit ses prétentions, sur ce que ces Isles avoient été retrouvées par des Portugais; & la Castille appuyoit les siennes, sur ce que ces Isles sont des annexes de l'Afrique, dont elle se croyoit plus à portée, qu'aucun autre Etat, d'entreprendre un jour la conquête.

On convient assez généralement, qu'un Gentilhomme Normand du Païs de Caux, nommé *Jean de Bethencourt*, fut le prémier Européen qui entreprit de conquérir les Canaries, & d'y faire des Etablissemens solides. Mais on ne s'accorde, ni sur le temps, ni sur la maniere. Quelques-uns disent que l'an 1417, ce même *Jean de Bethencourt*, ayant obtenu une Commission Espagnole & des Vaisseaux, entreprit le voyage des Canaries: qu'il en prit cinq; & que les autres furent conquises sous le regne de Ferdinand V, qui les annexa à la Couronne de Castille; d'autres disent qu'il ne fut chargé de cette Commission, que par son parent Robin de Braquemont. Voici comment, selon eux, la chose arriva.

Dans les guerres qu'il y eut entre Jean Roi de Castille, & le Roi de Portugal, Robert de Braquemont se signala dans les Armées Navales de Castille. Il se maria en Espagne avec Ignès de Mendoça, fille de D. Pedre de Mendoça, & d'Aphonsa d'Aiala; mariage d'où sont sortis les Seigneurs de Pegnaranda. Henri III. fils & Suc-

L'AFRIQUE. Successeur de Jean, connoissant Robert pour un excellent homme de Mer, & voulant le récompenser des services que son pere & lui en avoient reçus, lui donna les *Canaries* à conquérir. *Robert* ou *Robin*, selon le langage de sa patrie, distrait par d'autres soins, remit cette conquête & ses droits à *Jean de Bethencourt* son cousin.

Ce dernier étoit Baron de S. Martin-le-Gaillard, dans le Comté d'Eu, Seigneur de Bethencourt, & de Grainville-la-Teinturiere, au Païs de Caux. Il entreprit le voyage à ses dépens, après avoir engagé ses Terres de Bethencourt, & de Grainville, à Robert de Braquemont son cousin. Il conquit en effet quelques-unes de ces Isles, & ne se trouvant pas assez puissant, pour venir à bout des autres, il passa en Espagne. La date de cette Epoque est marquée dans l'Histoire, qui en a été écrite par *Jean le Verrier* son Chapelain, & par *Pierre Bontier*, Moine de S. Jouin de Marnes. Ils disent que Bethencourt arriva à Lançarote l'an 1402, & qu'ils travailloient à leur Histoire en 1406. Cela est décisif. D'un autre côté, Robert de Braquemont fut à la vérité Amiral de France, & avec ce titre envoyé par Charles VI, Roi de France, au secours du Roi de Castille, contre les Maures qu'il battit sur Mer. Mais ce ne fut que longtemps après le prémier voyage de Bethencourt aux Canaries; car Robert ne fut fait Amiral que le 22 Avril 1417, & la Faction du Duc de Bourgogne le démit de cette charge, le 3 Juin 1418.

Bethencourt ayant passé en Espagne, & s'étant adressé à Henri III, qui étoit alors Roi de Castille, ce Monarque fut charmé de s'acquérir de nouveaux droits sur ces Isles, que la Castille regardoit comme son Domaine. Henri fournit donc à Bethencourt, des vivres, des hommes, &

& de l'argent, à condition qu'il lui feroit hommage de ce Royaume: car le Baron comptoit bien de prendre le titre de Roi, & même il se le donna; & Henri ne fut pas fâché de pouvoir compter un Roi entre ses Vassaux. Dans ce retour il mena avec lui Mendez, Evêque & Vicaire-Général, pour établir la Religion Chrétienne dans ce Païs. Après de nouveaux efforts qui l'eurent bientôt épuisé, ayant besoin de renouveller ses fonds, il fit un autre voyage en Europe; & laissa aux Canaries, *Alenaud* ou *Manaciot*, son neveu. Il passa en Espagne, d'où après quelque séjour, il se rendit dans sa patrie, où il tomba malade: ayant rétabli sa santé, il fut retenu par le Souverain, qui eut besoin de ses services.

Pendant cette longue absence, *Manaciot* se brouilla avec l'Evêque. La Cour d'Espagne, informée de ce démêlé par l'Evêque, envoya *D. Pedro Barba*, pour les reconcilier. Celui-ci trouvant *Manaciot* embarassé, lui fournit quelques secours, qui n'étant pas suffisans, ne servirent qu'à l'endetter davantage. Bethencourt ne revenoit point: le neveu s'ennuia enfin d'un Païs où il ne pouvoit plus se soutenir, il partit pour le Portugal; & *Pedro Barba*, en qualité de Créancier, se porta propriétaire des Canaries, & s'accommoda même de ses droits avec *Fernand-Perraza*, Gentilhomme de Seville, à qui il transporta ses prétentions.

D'un autre côté *Manaciot*, en Portugal, traita avec l'Infant D. Henri, & lui ceda ses droits, moyennant des Terres, qu'on lui donna dans l'Isle de *Madere*, que les Portugais avoient découverte & peuplée. Fondé sur ce droit, l'Infant *Henri* fit en 1424 un grand armement pour achever la conquête des Canaries. Mais le Roi de Castille, Jean II, fils de Henri III, qui les

L'AFRIQUE. les regardoit comme une annexe de sa Couronne, les retira des mains de *Perraza*, & en accommoda *Diego de Herrera*, qui étoit plus en état que personne d'en faire & d'en conserver la conquête. Les Canaries furent donc reprises sur les Portugais, & dans les négociations de la paix qui réconcilia le Portugal & la Castille, les Espagnols prouverent si bien la justice de leur possession, que l'Infant de Portugal, malgré son achat, acquiesça à leur droit, & aima mieux leur ceder ses prétentions, que d'interrompre les découvertes qu'il avoit commencées, & que la poursuite d'un bien si litigieux auroit malheureusement traversées, au préjudice des grands desseins qu'il avoit pour la découverte de l'Afrique entiere.

Les soins que se donnoit l'Infant D. Henri, pour faire fleurir le commerce dans les Païs nouvellement découverts, ou pour fonder solidement ses Colonies, étoient presque infinis. Les Navigateurs, qui partoient par ses ordres, ne touchoient nulle part dans ces Isles désertes, qu'ils n'y jettassent quelques paires de bétail, & d'autres animaux domestiques, lesquels multiplioient sans empêchement, donnoient ensuite de grandes facilités, pour subsister, à ceux qui venoient ensuite pour s'y établir. On peut juger de ses soins par tout ce qu'il fit pour l'Isle de Madere; car il ne se contenta pas, outre le choix de ceux qu'il envoyoit pour l'habiter, de la fournir d'Ouvriers de toutes sortes, il envoya jusqu'en Chypre & en Sicile, pour y faire chercher des cannes de sucre, & dans les Isles de l'Archipel, pour y avoir du plan des meilleures Vignes de Malvoisie, qu'il y fit transplanter. Tout y réussit si bien en toutes manieres, que vingt-cinq ou trente ans après qu'on eut commencé à y faire des plantations, elle étoit en

état d'entretenir huit-cens habitans portant les armes. Barros assure que de son temps seulement, le quint qu'elle produisoit en sucre à l'Ordre de Christ, montoit certaines anneés à plus de soixante-mille Arobes. L'AFRIQUE.

Pour ce qui est du commerce des côtes d'Afrique, Louis Cadamoste, qui fut employé aux découvertes par l'Infant, écrit, que de la Traite qui se faisoit aux Isles d'Arguin, on conduisoit chaque année sept à huit-cens Esclaves, dans le Royaume de Portugal. La poudre d'or qu'on tira de la Riviere d'Or fut si abondante, que le Roi Alphonse V en fit faire une belle monnoye qu'il nomma *Crusade*, à cause de la Croisade que le Pape Calixte III avoit fait publier, & à laquelle ce Prince s'étoit engagé par vœu. Cette espece de monnoye subsiste encore dans le Portugal, où elle a cours sous le même nom.

Ce commerce fut assez difficile dans ses commencemens, non seulement parce que la côte d'Afrique est inhabitée bien au-delà du Cap-blanc, où commence un Désert de plus de soixante journées de cheval, jusqu'au Païs de la Nigritie à laquelle il confine; & qu'il fallut du temps pour parvenir jusques-là; mais encore par les inconvéniens inévitables dans la nouveauté de ces Etablissemens.

Les Negres, peuples misérables & presque nuds, habitans d'une terre stérile & sablonneuse, vivans sans loix apparantes, n'ayant pour demeures que quelques Tentes, & pour nouriture qu'un peu de millet, le lait de leurs troupeaux, & quelques viandes ou poissons sechés au Soleil, n'avoient eu jusqu'alors qu'un très petit commerce par les Terres avec les Maures de Barbarie: ceux-ci voyageant par caravanes, s'avançoient jusques dans les Royaumes de Tom-

L'AFRIQUE.

but & de Melli, où ils traitoient avec les Negres, du sel, de l'ivoire, de l'or, de la Malaguete, & des Esclaves, pour des Chevaux barbes & quelques autres denrées, tirées du Royaume de Grenade, de la Sicile & de Tunis. Ces Negres qui n'avoient jamais vu d'Européens avant la venue des Portugais, furent bien surpris à la prémiere vue de leurs Vaisseaux. Etonnés d'un spectacle si nouveau, tantôt ils les prenoient pour des oiseaux, ou pour des poissons, selon qu'ils avoient les Voiles hautes ou baissées, tantôt mesurant l'espace que ces Vaisseaux avoient parcouru durant une nuit, ils s'imaginoient que c'étoient des Phantômes, & des Esprits qui leur causoient ces illusions. La présence des Portugais, qui avoient fait une descente sur leurs côtes, fut un nouveau sujet d'admiration: ces hommes si différens d'eux, qui étoient vêtus de fer, & portoient dans leur mains, la foudre & le tonnerre, augmenterent leur terreur & leur épouvante. D'un autre côté ces Portugais, qui n'entendoient point leur langue, & qui ne pouvant se faire entendre eux-mêmes, employoient vainement les caresses, pour les faire revenir de leur prémier étonnement, se voyoient obligés de recourir à la violence, pour en enlever quelques-uns & en porter la montre en Portugal, acheverent de jetter parmi eux l'effroi & la consternation, sur-tout quand ils faisoient jouer leurs canons & leurs arquebuses, & que ces pauvres malheureux voyoient tomber morts à leurs pieds, leurs compagnons sans rien appercevoir, qui eût pu les toucher & les offenser.

Cela fut cause que les Découvreurs, durant les prémieres années, ne pouvant lier aucune societé avec des gens effarouchés, qui s'enfuioient dans les Terres, d'aussi loin qu'ils voyoient

yoient approcher l'orage dont ils étoient me- L'AFRI-
nacés, ne purent exercer d'abord qu'une espe- QUE.
ce de Piraterie, enlevant quelque Cases de pêcheurs, qui n'avoient pas eu le temps de pourvoir à leur salut par la fuite; injustes envers ces pauvres misérables avec d'autant moins de remord, qu'à peine leur faisoient-ils l'honneur de les distinguer des Bêtes. Cela dura jusqu'à ce que quelques-uns de ces Esclaves eussent appris assez de Portugais, pour servir de truchement, & que quelques Portugais, entre autres un nommé Jean Fernandès, se furent consacrés à vivre parmi ces peuples sauvages, pour apprendre leur langue. Alors il commença à se former un commerce reglé entre les deux Nations.

Pour l'assurer davantage, le Roi Alphonse V établit un Comptoir à l'Isle d'Arguin, où ce Prince, & selon d'autres, l'Infant lui-même fit bâtir une espece de Fort. Le commerce exclu- 1471.
sif fut alors donné à Ferdinand Gomès pour cinq ans, à des conditions plus avantageuses pour lui, que pour le Roi, comme c'est l'ordinaire de ces sortes de Traités. Ferdinand Gomès s'obligea outre cela, à continuer la découverte de la côte 150000 milles plus avant, à commencer au Cap de Sierre-Lionne, où avoient fini celles de Pierre de Sintra & de Soeiro d'Acosta. Ce Ferdinand Gomès devint puissament riche par ce Traité, qui fut renouvellé avec lui & prorogé pour plusieurs années. Il rendit aussi de grands services à l'Etat, & fut d'un grand secours au Roi dans ses différens besoins, ce qui fit que ce Prince l'anoblit, lui permit de prendre pour armes un écusson d'argent, à trois têtes de Mores accolés d'or, avec trois anneaux d'argent, l'un au nez, & les deux autres aux oreilles. Il lui permit pareillement

L'AFRIQUE. de prendre le surnom de la Mine, du nom d'un Poste qu'il établit, & où se faisoit le plus grand commerce de ces contrées en poudre d'or. Les découvertes furent poussées par ses soins, jusqu'au Cap de Ste. Catherine. La guerre qu'Alphonse V eut contre la Castille, dont il disputoit la succession, & celle qu'il fit avec plus de succès en Afrique; la préoccupation, qu'il eut ensuite pour la Croisade que le Pape Calixte III avoit fait publier, nuisirent beaucoup au progrès des nouvelles découvertes, qui eussent été poussées avec bien plus de vivacité & de succès, sans tous ces contretemps. Pour ce qui est de l'Infant Don Henri, quelques chagrins qu'il eut des troubles domestiques, & de l'inégalité de la fortune de l'Etat, il agit toujours aussi efficacement qu'il le put, en s'accommodant au temps, & il ne relâcha rien de son zèle pour son objet favori; & bien qu'il eût adopté l'Infant Don Fernand son neveu, & frere du Roi Alphonse; qu'il se fût dépouillé en sa faveur de presque tous ses droits, & de tous ses revenus sur ces nouvelles découvertes, il seconda toujours ce jeune Prince autant qu'il put, sans jamais abandonner son ouvrage jusqu'à sa mort, qui arriva l'an 1463, selon le Pere Lafiteau, & à la fin de 1460, selon le Quien de la Neuville. Le premier se trompe bien certainement, quand il dit, que ce fut la troisieme année du Regne de Jean II, qui ne commença de regner qu'en 1481.

1481. Don Jean Second, fils & Successeur d'Alphonse V, entra avec chaleur dans les vues des Rois ses prédécesseurs, & de l'Infant D. Henri son grand oncle. Il voyoit par sa propre expérience quel avantage le Portugal commençoit à tirer des nouvelles découvertes. Il avoit eu une partie des revenus de sa Cassete, dans le temps

temps qu'il n'étoit encore que Prince des Algarves, & héritier présomtif de la Couronne; fondés sur les produits du commerce des Païs nouvellement découverts & peuplés. Ainsi pleinement convaincu de l'utilité de ce commerce, il n'omit rien pour le soutenir, pour l'animer, & pour le fonder d'une maniere solide. Dans les commencemens de l'Etablissement, les prémiers Découvreurs, se contentoient de dresser des croix sur les Rivages où ils abordoient, de graver la devise de l'Infant sur les Arbres voisins, le nom qu'ils donnoient à ces Terres, & telles autres notices qu'il leur plaisoit. Mais sous le regne de ce Prince, on commença à dresser par-tout des piliers de pierre surmontés d'une croix, & sur lesquels on voyoit gravés l'écusson de Portugal, le nom du Prince regnant, celui du Capitaine qui avoit découvert, l'an, le mois, & le jour de la découverte, pour servir d'acte & de témoignage authentique, d'une prise de possession réelle de tous ces Païs, au nom du Roi & de la Couronne de Portugal. Il fit ainsi planter jusqu'à neuf piliers le long de la côte d'Afrique, jusqu'au Cap de Bonne Espérance, où finirent les découvertes qui se firent de son temps.

L'AFRIQUE.

Peu d'années après, D. Juan II ajouta à ses autres titres celui du Royaume de Guinée, & de la côte de l'Afrique; & afin de s'en assurer le domaine effectif, il fit achever le Fort de l'Isle d'Arguin commencé quelques années auparavant, & il en fit bâtir un plus considérable à St. George de la Mine, où se faisoit le plus grand trafic de la côte de Guinée en poudre d'or. La Flotte qu'il envoya pour bâtir le Fort de la Mine *, étoit

* Les Hollandois le possedent aujourdhui, & l'appellent *Elmina*.

L'AFRIQUE. étoit composée de dix Caravelles, de deux Ourques *, & de deux Bâtimens plus petits. Cette Flotte étoit chargée de toutes les Pierres de taille, des Briques, du Bois, & des Matériaux néceſſaires pour la Forteresse, qu'il ne s'agiſſoit plus que d'élever; & de tous les Vivres & de toutes les Munitions de bouche & de guerre suffiſantes pour ſix-cens hommes, parmi leſquels il y avoit cent Pionniers & Ouvriers. Le plus petit bâtiment étoit deſtiné à faire la pêche ſur la côte, & à approcher de plus près la terre dans les anſes, où les Ourques & les Caravelles ne pouvoient entrer.

Don *Diegue d'Azambuie*, homme de mérite & d'expérience, que le Roi avoit choiſi pour Amiral de cette Flote, ayant mis à la voile le 11 Décembre de l'an 1481, ne fit que toucher à *Bezeguiche*, pour confirmer un Traité fait avec le Seigneur de la côte, Pierre d'Evora Capitaine de la petite Barque, qui avoit pris le devant pour cet effet, termina heureuſement cette affaire. Delà continuant leur route, ils
1482. arriverent à la Mine le 19 de Janvier de l'année ſuivante. D'Azambuie y trouva fort à propos un petit Bâtiment Portugais, appartenant au Roi, & dont le Capitaine qui faiſoit là ſa Traite, ſervit d'interprete, pour faire ſavoir au Seigneur du lieu la vénue du Général; & l'envie qu'il avoit de s'aboucher promptement avec lui. CARAMANSA, (c'eſt le nom du Seigneur de cette Bourgade de Negres), ayant paru ſatisfait de l'arrivée du Général Portugais, D. *Diegue d'Azambuie* deſcendit à terre, & s'empara d'abord d'une éminence voiſine de la Bourgade. Ce lieu lui parut propre pour le ter-

* C'eſt peut-être ce qu'on appelle aujourdhui un Houcre.

terrain d'une Forteresse. Il y fit élever la Banniere & les Armes de Portugal, en prit possession au nom du Roi son Maître, & y fit dresser un Autel au pied d'un grand Arbre, où fut chantée la prémiere Messe, qui eût été dite dans ces contrées. L'AFRIQUE.

L'entrevue du Général Portugais & du Prince Negre se fit avec toute l'ostentation possible. Chacun affecta de donner de soi une grande idée, par tout l'appareil dont il étoit capable, quoiqu'au fond de part & d'autre ce fût très peu de chose. La Cour du Negre fit peu d'impression sur les Portugais; ceux-ci au contraire, en firent beaucoup sur les Negres, qui n'avoient point encore vu un si nombreux & si pompeux étalage.

Après les prémieres cérémonies & les prémiers complimens, Azambuie dit au Prince avec beaucoup d'emphase, que „ le Roi de „ Portugal son Maître, ayant apris avec un sen- „ sible plaisir les facilités, que ses Sujets trou- „ voient à leur Traite dans cette partie de l'Afri- „ que, qui étoit soumise à Caramansa par la bien- „ veillance dont il les favorisoit, vouloit de „ son côté reconnoître un si grand service par „ un bienfait si signalé; qu'il étoit seul la di- „ gne récompense de tous les biens qu'ils a- „ voient reçu de lui. Ce bienfait étoit de „ lui procurer le Bâtême; qu'après cela le Roi „ de Portugal le regarderoit comme son frere, & „ comme son allié; qu'il feroit avec lui un Trai- „ té de ligue offensive contre leurs ennemis „ communs; qu'il feroit même avec lui une espe- „ ce de Société & de communauté de biens, en „ faisant porter dans les Etats de Caramansa, tou- „ tes les richesses des siens. *Mais*, continua-t-il, *pour cela même, la sureté de l'un & de l'autre exige, que vous lui permettiez de faire dans vos*

L'AFRIQUE.

Etats un établissement solide, qui puisse servir de retraite à ceux de ses Sujets qu'il envoyera dans ces Contrées, afin que vous ayez toujours à la main des Portugais, dans un lieu qui puisse leur servir d'asile contre vos ennemis & les leurs, & de Magazin pour l'avantage de leur commerce. *Caramansa*, qui avoit de l'esprit & de la politique, plus qu'on n'en suppose communément dans un Negre, affecta une gravité étonnante pendant toute la Séance. Il écouta la harangue du Général, avec un silence & une attention merveilleuse, quoiqu'il n'en comprît pas tout le sublime. Après avoir rêvé profondément pendant quelque temps, il répondit en peu de mots d'une maniere fort gracieuse, pour le Roi de Portugal, & pour celui qui répresentoit sa personne, mais assez équivoque par rapport au but essentiel, qui étoit l'article de la Citadelle, sur laquelle le Général avoit glissé fort légerement. L'un & l'autre en sentoient la conséquence, & tous deux ne disoient pas ce qu'ils en pensoient. Azambuie, qui apperçut dans le Negre des motifs de défiance, repliqua & parla de la maniere qu'il crut la plus propre à dissiper ses ombrages. Soit que *Caramansa* ne se crût pas en état de résister à tant de monde, qui pouvoit aisément lui donner la Loi, soit qu'il envisageât alors certaines considérations d'un intérêt présent, qui prévalurent sur les craintes de l'avenir, il prit sur le champ son parti, & frappant des mains avec tous ses gens en signe d'aprobation, il accorda pour-lors de bonne grace, ce qu'il n'eût peut-être pas été sûr de refuser.

Dès le lendemain, sans plus différer, le Général mit son monde à l'œuvre, pour creuser les fondemens de la Place. Mais les Pionniers n'eurent pas plutôt commencé à creuser, & à tou-

cher

cher à certaines pierres consacrées par leurs su- L'AFRIQUE.
perstitions, que les Negres accourant en armes, se mirent en devoir d'empêcher le travail. Les Esprits s'échaufoient, & on alloit voir quelque fâcheuse Scène, quand Don Diegue, qui donnoit alors ses ordres pour faire décharger les matériaux, averti à propos par ses interpretes, que la Religion avoit moins de part à ce desordre, que le déplaisir de n'avoir pas reçu les présens, que l'on devoit faire au Prince, accourut en diligence, & disant lui-même des injures à ses gens, il les fit cesser avec un air d'autorité & d'indignation qui calma l'émeute. Les présens furent portés avec pompe; les Negres les reçurent avec plaisir, & vendirent ainsi, presque sans le savoir, la liberté qui leur devoit être bien plus précieuse. On travailla avec tant d'ardeur, qu'en vingt jours de temps, la Place se trouva hors d'insulte. D. Diegue fit aussi bâtir une Eglise dans l'endroit, où à son arrivée il avoit fait dresser l'Autel. L'Eglise & la Forteresse furent mises sous la protection de St. George. D. Diegue resta avec soixante hommes pour la garde de la Place, & renvoya tout le reste en Portugal avec l'or, les Esclaves, & les autres Marchandises qu'il avoit traitées.

Quelques années après, le Roi fit un armement beaucoup plus considérable, pour un troisieme établissement qu'il avoit projetté de faire à l'embouchure du Sénégal *. Il croyoit cet établissement d'une bien plus grande conséquence; mais il eut un succès tout différent. Parmi les Nations qui sont situées entre le Sénégal & le Gambie, les JALOFFES sont les plus voisins

* C'est le *Niger* des Anciens. C'est du nom de *Niger*, que le Païs a reçu le nom de *Nigritie*.

L'AFRIQUE.

fins de la Mer, & étoient alors les plus connus des Portugais. Le Prince qui les gouvernoit, faifant paroitre peu d'eftime pour fes deux freres ainés, fils du Roi défunt, abandonna en quelque forte les rênes de l'Etat, entre les mains d'un frere qu'il avoit du côté maternel, nommé BEMOIN, & fe livra fans referve à toutes fortes de débauches. Le choix de ce Miniftre ne fut point heureux. Il avoit de l'efprit, de la conduite, & de la valeur. Pour fe maintenir contre les Princes fes Rivaux, il s'approcha encore davantage de la Mer, & fit une étroite Alliance avec les Portugais. Ceux-ci devoient en être contens, il n'omettoit rien pour les gagner. Il facilitoit en tout leur commerce, payoit jufqu'aux chevaux morts dans le trajet, comme s'ils euffent été chargés pour fon compte, tout alla le mieux du monde pendant la vie du Roi; mais le Roi fut affaffiné par fes propres freres, & *Bemoin* fe vit tout-à-coup une groffe guerre à foutenir. Il eut recours pour cela à fes Alliés. Le Roi D. Jean lui ft promettre toute affiftance, pourvu qu'il voulût fe faire Chrétien & recevoir le Bâtême. Il lui envoya même pour cela, des Ambaffadeurs, des Préfens, & des Miffionnaires. *Bemoin* promit tout ce qu'on voulut, en faifant néanmoins fentir que le temps d'une guerre civile, n'étoit guère propre pour un changement, qui devoit naturellement foulever jufqu'à ceux, qui lui étoient reftés fideles; mais que dès qu'il fe verroit paifible poffeffeur, il fe convertiroit, & convertiroit avec lui toute fa Nation. Il différa ainfi pendant un an, donnant toujours de bonnes efpérances. Cependant la guerre, qu'il faifoit à fon defavantage, troubloit beaucoup le commerce. Il empruntoit, ne pouvoit payer, & fe trouvoit arrieré de beaucoup. Les Négo-

Négocians Portugais dont les affaires alloient mal, en avertirent la Cour, qui voyant que *Bemoin* n'effectuoit pas la promesse qu'il avoit donnée d'embrasser la foi Chrétienne, ordonna à tous ses Sujets de l'abandonner, & de retourner en Portugal. L'AFRIQUE.

Bemoin qui sentit que cet ordre seroit cause de sa perte, fit un effort, puisa dans la bourse de ses amis & paya ses dettes; mais voyant qu'il ne pouvoit retenir ses hôtes, il fit embarquer avec eux son neveu, & le chargea d'un collier d'or qu'il accompagna de cent Esclaves choisis, dont il faisoit présent au Roi pour implorer son secours. Mais il n'eut pas le temps d'attendre ce secours. Il fut battu, & se sauva à peine à la Forteresse d'Arguin, où il s'embarqua pour le Portugal avec vingt-cinq des principaux de sa Cour qui voulurent suivre sa fortune. 1489.

Le Roi, avant son arrivée dans ses Etats, voulut le recevoir, non, comme un Chef de Barbares gueux & misérables, mais comme un Souverain & puissant Monarque, plus encore pour donner à toute l'Europe une haute idée de ses Conquêtes, que pour reconnoître les services que Bemoin avoit rendus à la Nation. Don Jean donna donc ses ordres pour le faire conduire au Palaïs de la *Palmele*, où il lui fit sa Maison, & où il fut servi aux dépends de S. M. en attendant que tout fût prêt pour le jour de son entrée à Lisbonne. Le jour destiné à cette entrée étant arrivé, le Roi & la Reine, chacun dans leur Palais séparément, entourés d'une Cour nombreuse de Dames & des plus Grands Seigneurs du Royaume, tous vêtus superbement & parés pour la pompe, attendirent le Prince Negre, que Don François Coutino Comte de Marialva étoit allé prendre avec un grand cortege de la jeune Noblesse. Bemoin ayant tra-

L'AFRIQUE. versé en cet état les rues de Lisbonne, qui étoient tapissées & ornées comme en un jour de Triomphe, entra dans le Palais & monta à la Sale du Trône. Dès que le Roi l'apperçut, il se découvrit un peu & fit quelques pas pour venir au-devant de lui. Bemoin de son côté se prosterna aux pieds du Roi, faisant semblant de tirer de la Terre avec ses mains qu'il portoit ensuite sur sa tête, pour marquer son respect & se reconnoître son Vassal. Le Roi l'ayant relevé d'un air gracieux s'aprocha du Trône, où il se tint debout, mais un peu appuyé, & fit signe à l'interprête de dire à Bemoin de parler. Bemoin qui étoit homme de bonne mine, d'un grand sens & dans la force de l'âge, commença son discours avec un air dégagé & le continua avec tant de grace & de dignité, n'omettant aucune des raisons qui pouvoient rendre sensibles tous les cœurs sur l'état présent de sa fortune, que le Roi en fut touché. Il fut d'ailleurs très satisfait des réponses qu'il fit à toutes ses questions, & conçut de lui l'idée d'un homme sage & judicieux, & en fit encore plus d'estime qu'il n'en avoit fait sur les prémieres rélations qu'on lui en avoit données. Le Prince Negre passa ensuite chez la Reine, lui baisa la main, & à Alphonse Prince de Portugal, priant l'un & l'autre, par un petit discours court & bien entendu, de se rendre ses intercesseurs auprès du Roi, de qui seul il pouvoit tout attendre. Après, quoi il fut conduit au Palais qui lui avoit été destiné. Il eut en y allant le même cortege, & la marche se fit dans le même ordre qu'il étoit venu.

Comme la Conversion du Prince Africain étoit ce que le Roi avoit le plus à cœur, la prémiere chose qu'on fit par son ordre, ce fut de mettre auprès de sa personne des Ecclésiastiques vertueux & savans pour l'instruire, avec tous

ceux de sa suite. Il ne leur fut pas difficile d'y réüssir. Bemoin avoit été longtemps catechisé, & avoit alors un intérêt tout différent de celui qui jusqu'alors l'avoit empêché de faire ce qu'on avoit exigé de lui avec trop d'empressement, & ce semble assez hors de propos, desorte que demandant lui-même le batême avec ardeur pour soi & pour les siens, ils furent bientôt admis. L'AFRIQUE.

La cérémonie fut faite avec toute la solemnité possible. La nuit du troisieme Décembre de l'an 1489, dans le Palais de la Reine, il fut présenté aux fonds Baptismaux avec les deux plus qualifiés de sa suite, par le Roi, la Reine, le Prince, le Duc de Beja qui monta depuis sur le Trône, le Nonce du Pape, & les Evêques de Tanger & de Ceuta. Ce dernier fit la fonction, & fut en même temps un des parains. On donna à Bemoin le nom de Jean, pour lui faire honneur, parce que c'étoit le nom du Roi. Les autres Negres furent présentés par d'autres Dames & d'autres Seigneurs. Le lendemain de cette cérémonie, le Roi en fit une autre, & fit Chevalier le Prince Afriquain, à qui il donna pour armes une croix d'or en champ de gueule avec les cinq petits Ecussons du Portugal en Bordure. Le Prince de son côté fit hommage de ses Etats au Roi & à la Couronne de Portugal. Ensuite le Nonce du Pape envoya à sa Sainteté une rélation exacte de tout ce qui s'étoit passé, & l'acte authentique du Prince nouveau Chrétien au Souverain Pontife, comme au Chef de l'Eglise.

Pendant quelque temps on ne vit à Lisbonne, à l'occasion de l'entrée & du Bâtême du Prince Negre, que fêtes & divertissemens, feux de joye, illuminations, combats de Cannes & de Taureaux, & autres plaisirs, qui donnant dans les yeux de ces pauvres Afriquains, devoient leur imprimer une haute idée de la grandeur du Prin-

L'AFRIQUE. ce, qui les recevoit avec tant de magnificence, par la comparaison qu'il étoit naturel qu'ils en fissent avec leur misere. Ils ne laisserent pas néanmoins de donner eux-mêmes du plaisir à la Cour par leur agilité, & par leur adresse; car on les voyoit courir après les Barbes dans le fort de leur course, voler sur leur croupe de plein saut, s'y tenir debout, descendre pour amasser des pierres disposées d'espace en espace, sauter encore sur la croupe de ces chevaux, avec tant de legereté qu'ils l'emportoient de beaucoup sur les Maures de Barbarie, quoique ceux-ci par leur adresse dans cet exercice fussent eux-mêmes l'admiration de tous les autres peuples.

Cependant le Roi, qui pensoit plus au solide qu'aux plaisirs, fit armer en diligence vingt Caravelles bien pourvues d'hommes, d'armes, de munitions de bouche & de guerre, & de tous les materiaux nécessaires pour élever une Forteresse. Il donna la conduite de cette Flotte à *Pierre Vaz d'Acugna*, surnommé *Bisagu*. Il envoya en même temps des Missionnaires, à la tête desquels étoit son Confesseur même, le Pere Alvarès, de l'Ordre de St. Dominique, Homme d'une grande condition & d'une sainteté de vie plus grande encore. Mais toutes ces espérances, que le Roi avoit formées, tomberent tout-à-coup par une brutalité inouie.

A peine cette nombreuse Flotte, qui jetta la terreur par-tout, eut-elle paru, à peine eut-on posé les fondemens de la Forteresse, que le Général qui avoit un déplaisir secret d'avoir commencé l'ouvrage dans un mauvais terrain, & qui souffroit de se voir obligé à rester dans un lieu mal sain, s'étant approché de Bemoin, le jetta roide mort à ses pieds, à coups de poignard, sous le faux prétexte qu'il brassoit quelque trahison.

hiſon. Cette action qui cauſa bien de l'émotion parmi les Negres & parmi les Portugais mêmes, fit une peine extrême au Roi, qui la laiſſa néanmoins ſans autre vengeance que celle des remords qu'elle devoit à ſon Auteur ; ſurquoi le Pere Lafiteau ajoute : Peine trop dure pour un homme qui eût eu du ſentiment; mais trop légere pour un homme capable d'une telle lâcheté. L'AFRIQUE.

Outre le deſir de remettre ſur le Trône un Prince allié, qui s'étoit mis ſous la protection de la Couronne de Portugal, le Roi avoit encore un autre objet qu'il rouloit depuis longtemps dans ſon eſprit. C'étoit d'attirer dans ſes Etats le commerce des grandes Indes, & de trouver une voye pour y pénétrer. Ses Mathématiciens l'aſſuroient que non ſeulement la choſe n'étoit pas impoſſible, mais même qu'elle étoit très faiſable par plus d'un endroit; car d'une part ils l'aſſuroient qu'on pouvoit faire le tour de l'Afrique & ils produiſoient une Carte Géographique, que l'Infant Don Henri avoit reçue des Maures, qui lui en montroit la route, & que l'évenement a fait voir être aſſez exacte.

Marco Paolo Vénitien, grand Voyageur, avoit parlé d'un certain *Presbiter Johannes*, qui devoit être dans les grandes Indes. Il le fait Roi d'un Païs de l'Inde, & lui fait remporter une victoire ſur les Mongales (ou Tartares Mongous de *Chingischan*), cela conduit naturellement à deviner qu'il parloit Du Dalai Lama, le Fô Vivant, qui joint le Souverain Pontificat d'une nombreuſe Secte d'idolâtres à l'autorité Royale. En voila aſſez pour fonder la qualification de *Presbiter*, pour le nom de Jean : on ſent bien que c'eſt le mot HAN, qui ſignifie Roi chez les Tartares. Mais alors l'Aſie n'étoit pas connue comme aujourdhui. Des Européens, qui avoient

L'AFRIQUE.

fait le Pélérinage de Jérusalem, y avoient vu des Abiſſins, de qui ils avoient appris qu'ils vivoient ſous la Domination d'un Souverain, qui avoit quelques marques auxquelles on pouvoit croire qu'il étoit ce Prince dont les rélations avoient parlé. Don Jean réſolut de le chercher, d'établir une correſpondance mutuelle dont il prévoyoit des biens immenſes, ſi elle pouvoit lui ouvrir une route à ces Indes ſi deſirées, & qui faiſoient l'objet de ſa plus forte paſſion.

Il avoit d'ailleurs quelques notices qu'on pouvoit pénétrer dans les Etats de ce Prince par les Royaumes nouvellement découverts ſur les côtes d'Afrique. En 1486 un Ambaſſadeur du Roi de Benin, qui étoit venu avec Jean *Alphonſe d'Aveiro*, pour faire alliance avec la Couronne de Portugal, demander des perſonnes qui puſſent prêcher l'Evangile & l'inſtruire lui & ſes Sujets dans notre Religion, racontoit qu'à l'Orient du Royaume de Benin, à 350 lieues dans les Terres, il y avoit un puiſſant Monarque nommé *Ogane*, qui avoit Juriſdiction Spirituelle & Temporelle ſur tous les autres Rois voiſins; que le Roi de Benin, & les autres, à leur avenement à la Couronne, lui envoyoient des Ambaſſadeurs avec de riches préſens, & qu'ils recevoient de lui l'inveſtiture de leurs Etats, dont les Marques Royales conſiſtoient dans un bourdon en guiſe de ſceptre, une maniere de Caſque au-lieu de Couronne, & une Croix de Laiton, ſans quoi ils n'étoient pas reconnus comme Rois légitimes; que les Ambaſſadeurs, pendant tout le ſéjour qu'ils faiſoient à la Cour de ce Prince, ne le voyoient jamais: ſeulement qu'au jour de leur Audience, il laiſſoit paroître un de ſes pieds qu'ils baiſoient avec reſpect comme une choſe Sainte, & qu'à leur départ on attachoit auſſi une Croix de Laiton au cou de ces Ambaſſa-

deurs,

deurs, ce qui les mettoit dès lors en liberté, les affranchissoit de toute servitude, & étoit pour eux comme un Ordre de Chevalerie qui les annoblissoit. L'AFRIQUE.

Bemoin avoit assuré à peu-près la même chose au Roi, en lui disant qu'à l'Orient du Royaume de Tombut, il y avoit d'autres Souverains, & en particulier un qu'ils appelloient le Roi des Peuples Mosaïques, qui n'étoit ni Mahométan, ni Idolâtre, & professoit une Loi qui paroissoit assez conforme à celle des Chrétiens. Toutes ces connoissances, qu'on ajustoit aux rélations qu'on avoit du Prêtre Jean, animoient la forte envie qu'avoit Don Jean de parvenir jusqu'à lui. Il s'étoit fortement persuadé qu'il en viendroit à bout, en remontant le Sénégal, ou Niger, que les Géographes de ce temps-là supposoient venir des mêmes Montagnes que le Nil. Il avoit ordonné que dès qu'on auroit bâti la Forteresse à l'embouchure du Sénégal, on le remontât aussi loin que l'on pourroit; & comme on lui eut rapporté qu'il y avoit des Cataractes semblables à celles du Nil, il donna ses ordres pour les rompre jusqu'à sa source: projet magnifique, dont sans doute il n'avoit pas assez consideré l'impossibilité.

Il y avoit déja quelques années que sur les prémieres Notices que le Roi de Portugal avoit eues de ce Prêtre Jean, il avoit pris ses mesures pour le faire chercher par Mer & par Terre, jusqu'à ce qu'il l'eût trouvé. Il avoit envoyé deux hommes à Jérusalem avec ordre d'aller plus loin. Ils ne passerent pas Jérusalem, parce qu'on leur fit comprendre que sans la langue Arabe qu'ils ne savoient pas, il étoit impossible & inutile de continuer leur Voyage. Le Roi expédia deux autres hom-

L'AFRIQUE. hommes qui la possédoient assez bien. L'un étoit *Pierre de Covillan*, Gentilhomme de sa Maison, l'autre *Alphonse de Payva*. Ils reçurent leur commission, & leurs Lettres de créance à Santaren, le 7 Mai 1487, en présence de Don Manuel Duc de Beja, le même qui regna après Don Jean.

Ils prirent leur route par Naples, Rhode Alexandrie & le Caire, & allerent jusqu'à Aden Ville d'Arabie à l'entrée de la Mer Rouge, & ils y arriverent dans le temps de la Mouçon. Ils se séparerent. Payva passa en Ethiopie, & Covillan se rendit aux Indes. Il aborda à Cananor, alla à Calicut, à Goa, où il s'embarqua pour Sofala, dont il revint à Aden, & ensuite au Caire, où étoit leur rendez-vous. En arrivant, il apprit que Payva y étoit mort. Mais il trouva deux Juifs Portugais, avec de nouveaux ordres que le Roi lui envoyoit. Ce Prince, à qui un de ces Juifs avoit rendu un compte assez exact du commerce de la Ville d'Ormus, à l'entrée du Golphe Persique, où se rendoient toutes les richesses des Indes, d'où on les transportoit delà en Syrie & en Egypte pour les faire passer en Europe; ce Prince dis-je, résolut d'envoyer ce Juif & son Compagnon avec de nouvelles instructions pour Pierre de Covillan. Il ordonnoit à ce dernier de renvoyer le second Juif avec un détail exact de ses voyages, & d'aller avec le prémier jusqu'à Ormus, afin de continuer toujours ses recherches du Prêtre Jean, & de ne se point rebuter jusqu'à ce qu'il l'eût trouvé. Pour obéir à ses ordres, Covillan donna un ample journal de ses avantures au Juif, & continua avec l'autre les Voyages qui lui étoient commandés. Il retourna à Aden, passa delà à Ormus, où après avoir fait ses réflexions,

flexions, il expédia ſon nouveau Compagnon de Voyage, & l'envoya à Alep avec une Caravane. Pour lui, il s'embarqua de nouveau pour la Mer rouge, & arriva enfin à la Cour du Roi d'Abiſſinie, qu'il avoit cherché avec tant de dangers & de fatigues. Afin que rien ne fût omis de ce côté-là, le Roi fit écrire dans toutes les Echelles du Levant aux Conſuls de la Nation Portugaiſe, ou bien aux gros Négocians qui y étoient établis, pour avoir quelques connoiſſances de tout ce qu'il deſiroit. Enfin il lui vint de Rome un Prêtre Abiſſin, nommé *Marcos*, qui l'ayant ſatisfait ſur toutes les queſtions qui lui furent faites touchant ſon Païs, il lui fit écrire pluſieurs Lettres dont il lui fit faire des copies qu'il envoya en divers ports de l'Orient, afin que l'on en chargeât les Sujets du Prince, dont il étoit ſi curieux d'apprendre des nouvelles, dans l'eſpérance que quelqu'une venant à tomber entre ſes mains, ſerviroit à donner plus de créance à Pierre de Covillan, ſuppoſé qu'il fût aſſez heureux pour arriver au terme de ſon voyage. Après cela, il fit partir le Prêtre Abiſſin lui-même, chargé de ces mêmes Lettres, dont il avoit fait les copies, & comblé des graces que répandit ſur lui ſa libéralité. L'AFRIQUE.

Ceux que le Roi envoya par l'Océan Atlantique à la recherche de ce Prince, furent Barthelemi Diaz, & Jean L'Enfant. Ils commandoient chacun un Vaiſſeau, ſuivi d'un troiſieme uniquement chargé de vivres, pour ſupléer au défaut de ceux qui auroient été conſumés dans le cours d'une longue Navigation, & pour ôter une raiſon ſpécieuſe à ces Avanturiers de revenir ſur leurs pas, comme avoient fait pluſieurs de ceux qui les avoient précédés.

La Navigation commençoit alors à devenir

L'AFRIQUE. moins pénible. Le Roi qui entretenoit à sa Cour de très habiles Mathématiciens, & qui étoit toujours en action pour inventer quelque chose qui pût faciliter le succès de ses découvertes, les avoit souvent encouragés à imaginer quelque expédient pour rendre l'Art de naviger plus aisé & plus sûr. Ils répondirent à son attente, car les Auteurs Portugais leur font l'honneur d'avoir trouvé moyen de prendre hauteur par l'Astrolabe; c'est trop dire. Le Roi avoit chargé Roderic & Joseph, célèbres Astronomes de conférer avec Martin Boheme habile Mathématicien, & de chercher quelque invention pour naviger sur des Mers inconnues, pour que le Pilote pût se diriger dans le fort des tempêtes, & se retrouver, & avoir un guide lorsque l'obscurité lui dérobe l'aspect des Astres sur lesquels il se regle, & enfin pour connoître la juste hauteur où il se trouvoit, & l'espace qu'il a parcouru dans sa Navigation. Après plusieurs conférences tenues à ce sujet, ces trois Savans ne trouverent rien de mieux, que de donner aux gens de Mer l'usage de l'Astrolabe, dont il n'y avoit que les Astronomes sédentaires qui se fussent servis auparavant. Nous verrons dans le Livre de l'Amérique, que la connoissance de l'Astrolabe valut à Colomb la découverte de cette partie du Monde. Ils appliquerent l'*Astrolabe* à la Marine, le perfectionnerent, en y ajoutant plusieurs usages utiles à ce dessein. Avec cet instrument les Pilotes hazarderent de naviger en pleine Mer, où la connoissance des Astres marqués sur l'Astrolabe leur parut être l'unique moyen propre à regler leur route. On leur attribue aussi d'avoir fait les prémiers des tables de Déclinaison à l'usage des Pilotes. Quand ils n'auroient fait autre chose, dit le Pere Lafiteau, ce seul service qu'ils rendirent alors à l'Eu-

l'Europe, suffit pour les rendre immortels, car depuis ce temps-là on ne fut plus forcé à ranger la côte, & on a pu s'exposer en pleine Mer, sans craindre de perdre la Terre; ce qui rend la Navigation bien plus courte & moins périlleuse. L'AFRIQUE.

Diaz & L'Enfant devoient commencer leurs découvertes, au fleuve Zaire, où avoient fini celles de Diegue Can, autre Découvreur, dont je parlerai à son tour. Ils devoient planter partout des piliers, & laisser sur le rivage des Negres, & sur-tout des Négresses, bien nipées & bien instruites de ce qu'elles devoient dire, soit pour s'informer du Royaume du Prêtre Jean, soit pour vanter beaucoup le Portugal, & donner envie de s'allier avec lui.

Diaz, qui commandoit, eut infiniment à souffrir dans toutes les Terres où il aborda. Il trouva des Langues inconnues que ses Negres mêmes n'entendoient point. Son Monde se revolta plusieurs fois contre lui. Il le ramena toujours avec douceur & avec fermeté. Mais dans ce voyage, il n'eut aucune nouvelle du Prince qu'il cherchoit. Il découvrit néanmoins une nouvelle étendue de trois-cens-cinquante lieues de côtes, planta six poteaux & arriva à l'extrémité Méridionale de l'Afrique, où il trouva un Cap qu'il nomma *le Cap des Tourmentes*, à cause de la grosse Mer, qu'il y trouva. Son courage l'invitoit à passer outre; mais ses gens étoient trop rebutés, il se vit contraint de revenir sur ses pas. Et en retournant ainsi, il trouva le Vaisseau qui portoit les vivres, & dont il étoit separé depuis neuf mois. De neuf hommes qu'il y avoit eu sur ce Vaisseau, il n'en restoit plus que trois, dont un fut si transporté de cette jonction, qu'il en mourut d'un excès de joye. Enfin Diaz, après une Navigation de seize mois & dix-sept jours, arriva à Lisbonne

en

L'AFRIQUE.

en Décembre de l'an 1487. Le Roi le reçut fort bien, mais ayant entendu dans sa rélation le nom de *Cap des Tourmentes*, il voulut qu'on le nommât le CAP DE BONNE ESPERANCE, pour servir d'heureux présage aux fruits qu'on devoit tirer de cette découverte.

Ce seroit ici le lieu de parler de la découverte du Congo par Diegue Can, que quelques-uns appellent Camo, ou en Latin *Camus*. Mais comme j'en parle suffisamment dans le Chapitre particulier du Congo, j'y renvoye le Lecteur. Je remets de même au Livre de l'Amérique, le juste regret qu'eut le Roi Jean d'avoir rejetté les offres de Colomb.

CHAPITRE II.

DECOUVERTES DES PORTUGAIS EN AFRIQUE, *depuis le* CAP *de* BONNE ESPERANCE, *jusqu'au* DETROIT *de* BABELMANDEL.

JEan Second du nom, Roi de Portugal, qui avoit poussé si loin les découvertes de sa Nation, sur les Côtes Occidentales de l'Afrique, n'eut pas le plaisir d'en cueillir le fruit. Manuel Duc de Beja son Successeur, moissonna ce que ses Prédécesseurs avoient semé. Jean mourut en Algarve le 25 Octobre 1495. Son fils unique, Don Fernand, étoit mort à la fleur de son âge, d'une chute de cheval. Don Manuel, ce Duc de Beja, dont j'ai parlé dans le Chapitre précédent, hérita de la Couronne. Il étoit fils de Don Fernand, que l'Infant Don Henri avoit adopté, & à qui il avoit transmis ses revenus. Don Jean II., qui ne se voyoit point d'en-

d'enfans, & qui le regardoit comme son héritier présomtif, lui avoit fait ajouter à l'Ecu de ses armes une Sphere, ou une Mapemonde pour Symbole. L'Historien ajoute: comme s'il eût prévu dès lors que ce jeune Prince devoit un jour avoir des Etats dans tous les Païs que le soleil éclaire. Je crois plutôt, qu'il voulut lui faire une instruction de ce Symbole, & lui remettre souvent devant les yeux le projet des découvertes qu'il avoit lui-même fort à cœur. Son prémier soin fut de mettre les affaires du Royaume en un état encore meilleur, que celui où son Prédécesseur le lui avoit laissé. L'AFRIQUE.

Dans les différens conseils, qui furent tenus sur différentes matieres, l'affaire des découvertes fut agitée avec chaleur. Il y eut trois sentimens, qui eurent chacun leurs partisans. Les uns étoient pour la négative, & vouloient qu'on abandonnât une entreprise qu'ils regardoient comme la ruine de l'Etat. Outre les raisons qu'on avoit apportées au commencement, pour combattre les projets de l'Infant Don Henri, ils ajoutoient l'éloignement extrême des Indes, & des Païs inconnus du Prêtre Jean; le danger qu'il y avoit de soulever toutes les Puissances Mahométanes; l'impossibilité de fournir à tant de dépenses, & de résister à de si puissans Ennemis. Les seconds, plus modérés, vouloient qu'on se bornât aux découvertes faites jusqu'alors, & que même on s'y portât plus sobrement que par le passé. Les troisiemes enfin, plus zèlés pour la gloire de la Nation, vouloient qu'on passât outre, jugeant que les faveurs que Dieu leur avoit déja faites dans le succès de ces découvertes, devoient leur tenir lieu d'un garand sûr de sa volonté pour les continuer. Ce fut à ce dernier sentiment que le Roi s'attacha, comme plus conforme à son inclination, à ses sen-

L'AFRIQUE. sentimens, & à la reconnoissance qu'il devoit à la mémoire du Roi son Prédécesseur, à celle de Don Ferdinand son pere, & de l'Infant Don Henri son grand oncle.

Il ne se fut pas plutôt déterminé, qu'il fit armer trois vaisseaux d'une charpente plus forte qu'à l'ordinaire, afin qu'ils fussent plus en état de soutenir les grosses Mers du Cap de Bonne-Espérance, & il y ajouta seulement une Pinque pour porter le suplément des vivres & des provisions. Il nomma ensuite pour les commander, VASCO DE GAMA, homme de qualité, de cœur, & de main, que le feu Roi avoit destiné à cette expédition. Il lui donna pour seconds, *Paul de Gama son neveu*, & *Nicolas Coello*, pour la Pinque; ce fut un homme de sa maison qui fut choisi pour en être le Patron.

Dès que les vaisseaux furent en état, Don Manuel considérant l'importance du sujet, voulut donner les ordres à l'Amiral avec quelque solemnité. Il le fit venir au milieu d'une Cour nombreuse à Extrémos, lui & ses deux autres Capitaines & ses principaux Officiers: il leur fit un discours étudié, où ayant relevé la confiance qu'il avoit en leur fidélité & en leur courage, il les exhorta très fortement à soutenir l'idée qu'il avoit conçue d'eux, & dont il leur donnoit un témoignage authentique dans le choix qu'il avoit fait de leurs personnes. Les animant ensuite par les promesses les plus magnifiques, & par l'espoir des plus grandes récompenses, il leur recommanda très expressément l'obéissance & la subordination qu'ils devoient à leur Général, qui leur représentoit sa propre personne; & à celui-ci, la sagesse, la modération, & la fermeté qu'exigeoit de lui, selon les occasions, le poste qu'il lui confioit. Après ce discours, Don Manuel donna à Vasco ses Let-

Lettres de Créance pour les Rois des Indes, il lui donna de plus l'Itineraire de Covillan & d'autres instructions. Pour terminer la cérémonie un Secrétaire d'Etat, qui pendant tout le discours avoit tenu un Etendard déployé, où l'on voyoit une croix peinte, le mit entre les mains de Vasco, qui s'étant mis à genoux, prêta serment au Roi en son propre nom, & au nom de tous les siens. Ensuite emportant l'Etendard, il partit pour Lisbonne où se devoit faire l'embarquement. L'AFRIQUE.

Il y avoit alors à une lieue de cette capitale un hermitage, que l'Infant Don Henri avoit fait bâtir au bord de la Mer, sous l'invocation de la Sainte Vierge, pour animer la dévotion des matelots, & attirer sur eux sa protection de la mere de Dieu. Vasco voulut y aller la veille de son départ, avec tous ses gens pour y passer la nuit en prieres, se disposer au voyage par les sacremens, & attirer les bénédictions du Ciel par ces actes de Religion. Après y avoir satisfait à leur piété, ils en revinrent dans le même ordre de procession, de la même maniere qu'ils y étoient allés, chacun un cierge à la main, chantant des Hymnes & des Pseaumes, accompagnés d'un grand nombre de Prêtres & de Religieux, & suivis d'une foule prodigieuse de monde, que la nouveauté du spectacle attiroit.

Diaz & ses compagnons avoient donné une si terrible idée des Mers du Cap de Bonne Espérance, qu'on n'en attendoit autre chose que des naufrages, & qu'on regardoit ces pauvres gens destinés à en tenter le passage, comme autant de malheureuses victimes qui alloient à une mort presque inévitable. Dans cette prévention on s'imaginoit, en les accompagnant, assister à leurs funerailles. Tout le monde fondoit en larmes,

L'AFRIQUE. en voyant une jeuneſſe ſi belle, ſi nombreuſe, laiſſer parens, amis, & patrie, pour courir à une mort certaine dans la fleur de ſes plus belles années. Nos nouveaux Argonautes attendris eux-mêmes par tout ce que cet appareil avoit de touchant, ſe virent ainſi conduits juſqu'au port. Là, s'étant mis à genoux, ils reçurent de nouveau l'abſolution générale, comme pour mourir. Ils s'embarquerent enſuite au milieu des cris & des lamentations de tout ce peuple, qui ne pouvoit ſe laſſer de les accompagner du cœur & des yeux; & qu'on ne put arracher du rivage qu'après qu'ayant mis à la voile par un vent favorable, il les eut entierement perdus de vue.

Des Lecteurs regarderont comme imprudent, un préparatif qu'ils jugeront plus propre à intimider qu'à encourager ces Avanturiers. Ceux qui en jugeront plus ſainement, trouveront qu'il y avoit au contraire beaucoup de ſageſſe en cela. Car ſans parler de l'aſſiſtance réelle, que ces actes de religion pouvoient attirer ſur eux de la part de Dieu, la confiance que cet appareil leur inſpiroit en la protection Divine, les fortifioit. Nous verrons dans la ſuite Chriſtophle Colomb & ſes gens ſe préparer de même, par les ſacremens, à la découverte de l'Amérique.

Vaſco partit au commencement de Juillet de l'an 1497. Il cingla en pleine Mer droit aux Canaries, d'où continuant ſa route ſans s'arrêter juſqu'aux Iſles du Cap Verd, il mouilla le 13me. jour à celle de St. Jaques, où il fit aiguade, & prit quelques rafraichiſſemens. S'étant remis en Mer, il fut près de quatre mois à luter contre les vents, & forcé à chercher la Terre: il prit port dans une grande anſe, qu'on appella depuis la Baye de Ste. Hélène. Il y trouva un peuple barbare, & pauvre; mais d'une grande bonté

bonté & franchise. Un Soldat, nommé Velloso, obtint du Général la permission d'aller seul jusqu'aux habitations. Il y fut reçu avec beaucoup d'humanité, mais saisi tout-à-coup d'une terreur panique, dont il ne put jamais rendre raison, il se mit à fuir vers les vaisseaux, de toute sa force. Ces bonnes gens qui ignoroient la cause d'une fuite si précipitée le suivirent pour le rassurer : cela même redoublant sa crainte, donnoit des ailes à sa lâcheté pour mieux fuir. L'Equipage qui faisoit de l'eau, le voyant venir si effaré, & poursuivi, soupçonna quelque trahison, & courut aux armes. Les Negres attaqués se mirent en défense, firent pleuvoir une grele de Cailloux & de fleches, dont une blessa le Général au pied. Le combat eût été plus funeste sans la prudence de Gama, qui ayant fait donner le signal de la retraite, fit rembarquer son monde & mit à la voile; heureux d'en être quite à si bon marché, vu ce qu'il risquoit par l'étourderie d'un seul homme. L'AFRIQUE.

On ne savoit pas encore bien, qu'il y a en certains parages, des vents reglés qui rendent la Navigation aisée en certaines saisons, & périlleuse ou même presque impossible en d'autres. Vasco étoit malheureusement parti dans la saison la plus contraire de l'année, desorte que lorsqu'il fut arrivé au Cap de Bonne Espérance, il n'y trouva que des orages & des tempêtes si affreuses, que son équipage rebuté des fatigues d'une Navigation de près de cinq mois, lassé de la mauvaise nourriture, & plus épouvanté encore des phantômes, qu'il se forgeoit sur les dangers de ce redoutable Cap, se mutina plusieurs fois & lui eût fait courir risque de la vie, s'il n'eût trouvé une ressource dans sa fermeté & dans sa constance. Il fit mettre les chefs de la sédition aux fers, & parmi eux les

L'AFRIQUE. maîtres & les pilotes, il prit lui-même le timon du gouvernail, & pendant plusieurs jours que la tempête dura, ne faisant que louvoyer & courir la bordée, il se roidit tellement contre tous les obstacles, & contre tous les périls, plus grands encore de la part de ses gens mutinés, que du côté des vents & des flots, qu'il doubla enfin ce fameux Cap en cinq jours de temps, du 20 Novembre au 25. Comme il trouva ensuite des vents plus mous, les esprits se calmerent avec la tempête, & il alla prendre Terre près de soixante lieues au-dessus du Cap, en tirant vers l'Est, dans une Baye qu'on a depuis appellée l'*Aiguade de St. Blaise.*

Il s'y refit un peu des fatigues qu'il avoit souffertes, & trouva d'abord dans les Caffres, qui sont les naturels de ce Païs-là, assez de facilité pour de nouvelles provisions, dont il traita avec eux pour quelques sonnailles, comme grelots, de la rassade & autres merceries de vil prix. S'étant élevé quelque difficultés entre eux & les siens, pour la traite, il trouva bon d'aller plus loin dans un petit port, où ayant partagé sur tous les vaisseaux les vivres qui restoient sur la pinque, il la brula selon les ordres qu'il en avoit. Il partit delà le 8 Décembre; mais en sortant il fut accueilli d'une tempête, qui mit sa patience à l'épreuve durant plusieurs jours. Il n'en eut pourtant aucun mauvais accident, & il se trouva sur une côte qu'il nomma *Terre de Natal*, en mémoire de la Nativité de N. S. J. C. parce qu'il la découvrit le jour de Noël. Les Découvreurs donnoient aux lieux qu'ils découvroient, le nom de la Fête du Saint de la Sainte, ou du Mystère que l'Eglise célébroit ce jour-là. Par la même raison, Gama appella *le Fleuve des Rois*, une grande Riviere, où il entra
1498. le jour de l'Epiphanie, le 6 Janvier 1498. Les

Caffres

Caffres d'une peuplade en uferent fi bien avec lui, & il y fit fon commerce avec tant de tranquillité, qu'il lui donna le nom d'*Aiguade de la Bonne Paix.* S'étant remis à la voile pour continuer fa route, il paffa de nuit un Cap, qu'il nomma le *Cap des Courans*, *en Portugais*, *Cabo dos Corrientes*, à caufe des courans qui y portant à Terre avec violence, le portoient dans une grande Baye, d'où il appréhenda de ne pouvoir fe tirer. Cela fut caufe qu'ayant pris le large, il paffa fans s'en appercevoir toute la côte de Sophala, fi célèbre par fes mines d'or, & que l'on croit bien probablement être l'Ophir où Salomon envoyoit fes flotes, & d'où il tira les richeffes qui rendirent fon regne fi floriffant. L'AFRIQUE.

Jufques-là nos Avanturiers étoient prefque defefpérés. Ils ne trouvoient par-tout fur leur route que des peuples indigens, & dans la mifère, dont ils n'entendoient point le langage, avec qui il falloit toujours être fur le qui vive, & dont ils pouvoient à peine tirer quelques vivres pour prolonger leurs jours, fans entrevoir aucune lueur d'une meilleure fortune. Le retour de Colomb par le Portugal fous le Roi Jean II, & les magnifiques idées qu'il y avoit données des richeffes du Païs qu'il avoit découvert, affligeoient nos Portugais par la defagréable comparaifon qu'ils en faifoient, avec la pauvreté des Nations qu'ils parcouroient. Comme ils étoient dans cette terrible fituation d'efprit, le Ciel commença à les favorifer; car étant entrés dans un fleuve à la fuite de quelques *Almadies*, ou petites Barques qui avoient des voiles tiffues de feuilles de palmier, ils conçurent des efpérances, fur des changemens qui leur parurent de meilleur augure, & qui firent donner à ce fleuve le nom de Fleuve des bons fignaux. Les

L'AFRIQUE. peuples à la vérité en étoient noirs comme les précédens : mais il se trouvoit parmi eux quelque mêlange d'Olivâtres, qui indiquoit le voisinage des Blancs. D'ailleurs, ils étoient plus policés, & mieux vêtus. Quelques-uns portoient des pagnes de coton & de toile peinte, des bonnets de soye ou d'étoffe entremêlées d'or & d'argent. Il s'en trouva même qui entendant quelques mots Arabes, purent raisonner avec Fernand Martinès, qui en savoit assez, & servoit d'interprête au Général. Mais ce qui acheva de les consoler, c'est qu'on leur fit entendre tant bien que mal, qu'en remontant plus haut, ils trouveroient des Blancs comme eux & des vaisseaux à peu-près semblables aux leurs, qui couroient ces Mers pour y faire le commerce.

La joye de Vasco fut extrême, à des signes si heureux. Mieux fondé dans ses espérances que par le passé, il planta un nouveau poteau sur le rivage, auquel il donna le nom de St. Raphael; & prit la résolution de faire radouber ses vaisseaux qui en avoient grand besoin. Il y fut aidé par les naturels du Païs, qui lui donnerent amiablement tous les secours qu'ils purent. La joye de Vasco fut troublée par un nouveau genre de maladie peu connu jusqu'alors. C'étoit le scorbut, qui fit de grands ravages parmi son monde. Ils le regarderent comme une sorte d'Erésipelle qui leur gonflant les gencives & les pourissant, leur faisoit tomber toutes les dents, & leur causoit d'autres symptômes fâcheux. Ils en connurent la véritable cause, en l'attribuant aux viandes salées, & à l'air salin & grossier de la Mer. Quelques-uns en moururent; mais le grand nombre en rechapa.

Il n'en fut pas quitte pour cet accident, peu s'en fallut qu'il ne pérît lui-même dans son Esquif, & qu'il ne perdît son vaisseau sur des batures.

tures. Ayant heureusement échapé à l'un & à l'autre danger, il arriva cinq jours après à l'Isle de *Mosambique*, & alla mouiller une lieue au dessus à quelques Isles, où il planta un nouveau poteau & à qui il donna le nom de St. George. La *Mosambique* est une petite Isle peu éloignée du continent de la côte Orientale d'Afrique à 14 d. 30′ de latitude Sud. Elle n'étoit d'aucune considération sous la domination des naturels du Païs, qui sont des Caffres idolâtres du Païs de Quiloa. Mais les Maures sectateurs de Mahomet, s'étant répandus sur ces côtes, en avoient fait une échelle pour le commerce de Sofala & des Indes, à cause de la bonté & de la sureté de son port. Il n'y avoit guère dans l'Isle que des Maures, logés assez misérablement dans de pauvres Cabanes de terre, couvertes de paille, en sorte qu'on n'y voyoit d'ouvrage de maçonnerie que la Mosquée, & la maison du Scheick, qu'Ibrahim Roi de Quiloa y entretenoit, pour percevoir ses droits, & y commander en son nom. Quand les Portugais s'en furent rendus les maîtres, ils en firent l'entrepôt de leurs flottes pour les voyages des Indes. Le port de Mosambique devint alors un des plus célèbres; mais comme l'air en est très mal sain, cette Terre qui dévore ses habitans, devint le lieu de la sépulture d'une infinité de malheureux, qui n'avoient resisté aux travaux de ces pénibles voyages, que pour y terminer les restes d'une vie épuisée de fatigues.

L'AFRIQUE.

Dès que Vasco parut, il vit venir à lui sept petites Almadies, ou Barques pleines de monde, & de joueurs d'instrumens, à la suite d'un Officier du Scheick, qui d'aussi loin qu'il put être entendu, fit le salut en Arabe & demanda d'où venoient les vaisseaux, & où ils alloient?

L'AFRIQUE.

Il ne fut pas plutôt assuré, & par le pavillon & par la réponse qui lui fut faite, que les vaisseaux étoient de Portugal, & cherchoient une nouvelle route pour aller aux Indes, qu'ennemi juré des Chrétiens par Religion, & des Portugais par naissance, étant né sujet des Rois de Fez & de Maroc, il forma le dessein de les perdre. Comme l'exécution n'en étoit pas possible à force ouverte, il crut devoir dissimuler. Il ne le put faire si bien que Vasco qui l'observoit avec grande attention, ne jugeât à son air déconcerté de ses mauvaises intentions. Il convenoit à Vasco de dissimuler lui-même ses soupçons, il prit sagement ce parti, & tout se passa de part & d'autre en politesses. Les démonstrations de joye ne furent point épargnées. Le respect dû à l'Alcoran n'empêcha point les Maures de boire largement du vin que Vasco leur fit servir. On se fit mutuellement des présens à diverses fois. Enfin on convint qu'on fourniroit aux Portugais pour leur argent des vivres, & qu'on leur donneroit deux Pilotes, pour le prix dont on conviendroit avec eux: mais la haine des Maures ne se put cacher longtemps. A plusieurs traits qui leur échaperent on s'apperçut de leur trahison, & de leur mauvaise volonté. Les Pilotes s'évaderent à la nage; on fit cacher quelques Abissins, avec qui Gama avoit déja entamé quelques entretiens, pour s'instruire des Etats de leur maître; enfin on en vint à des hostilités, & quelques Amadies attaquerent les chaloupes Portugaises, qui faisoient de l'eau. Le Général en ayant porté ses plaintes, & en demandant justice, on lui répondit avec hauteur. Le pourparler finit même par quelques insultes, qui furent suivies d'une grêle de fleches. Alors Gama irrité fit faire quelques décharges de son canon, elles tuerent quatre personnes, & entre

tre autres un des Pilotes fugitifs, jusqu'aux côtés du Scheick. Le fracas de ces tonnerres meurtriers peu connus jusqu'alors, ou du moins peu usités en ces contrées, jetta une consternation si subite, qu'en un instant tous les Maures abandonnerent l'Isle, & se sauverent dans le Continent. Le Scheick épouvanté, & devenu plus docile, accorda à Vasco tout ce qu'il voulut. Vasco se contentant d'un Pilote, mit sur le champ à la voile. La peur n'avoit point corrigé ce Pilote, & soit qu'il fût d'intelligence avec le Scheick, soit que de lui-même, il fût porté à faire un mauvais coup, il se flatta de pouvoir faire perdre les vaisseaux, résolu de périr lui-même, ou espérant du se sauver à la nage. Il étoit veillé de près, & il s'en appercevoit. Néanmoins il ne tarda pas à se faire connoitre pour ce qu'il étoit. Il engagea les vaisseaux dans quelques Isles, qu'il disoit être un Cap, ou une pointe contigue au continent. Il lui en couta cher, car Vasco qui connut par-là sa méchanceté, lui fit donner la corde si rudement, que le souvenir en resta toujours depuis; ce lieu en ayant reçu & conservé le nom de l'*Isle du fustigé* (a). Cette correction faite à propos, ayant tiré de lui un repentir apparent, il promit de conduire la flotte à *Quiloa*, Ville opulente & fameuse par son commerce avec les Indes, & habitée en partie par des Chrétiens Abissins. Mais, ce qu'il ne disoit pas, il savoit qu'on y étoit déja instruit par des Exprès, de tout ce qui s'étoit passé à la Mosambique, & se persuadoit qu'on y auroit pris des mesures efficaces pour en tirer vengeance. Les courans

&

(a) Ou comme Mr. de l'Isle l'appelle, *l'Isle du fouetté*; c'est la plus méridionale des Isles de *Quirimba* sur la côte des *Macuas*.

L'AFRIQUE.

& les vents n'ayant pas fecondé fes projets, il crut réuffir en allant à *Mombaze*, où il promettoit qu'on trouveroit les mêmes avantages, qu'à *Quiloa*. Gama qui fe voyoit à la veille d'être réduit à une extrême néceffité par le manque de vivres, fut forcé de s'y laiffer conduire.

Mombaze étoit alors une Ville affez forte fous la domination des Maures, qui y avoient leur Roi particulier, & indépendant de celui de Quiloa. Elle étoit entourée, ou prefque entourée d'eau, & formoit une efpèce d'Ifle ou de prefqu'Ifle, dont le port avoit deux goulets défendus par une affez bonne forterefle. Ses maifons étoient de pierres, & elle avoit affez l'apparence d'une Ville d'Europe. L'air y eft très fain, & le terroir excellent. Elle étoit très peuplée & très floriffante par fon commerce, & les facilités qu'on y avoit pour la vie, la rendoient une Ville très délicieufe.

Vafco, que les trahifons précédentes avoient mis fur la défiance, ne voulut point entrer dans le port, & fe tint au large en rade. Il y reçut cependant le même accueil qu'on lui avoit fait à la Mofambique. Quelques Almadies remplies d'hommes vêtus à la Turque, le turban en tête, armés de fabres, de poignards & de boucliers, aborderent les vaiffeaux au fon des inftrumens de Mufique, & avec les démonftrations d'une joye extraordinaire. Le Général, attentif à tout, n'en voulut laiffer entrer que quatre qui étoient les plus apparens, à qui même il fit quiter leurs armes. Après les complimens, les buvetes & les préfens ordinaires en ces occafions, ceux-ci lui repréfenterent qu'il étoit de la bienféance, & de fa fureté même, qu'il entrât dans le port. Car, outre les dangers qu'il courroit dans une rade peu fure, il fe rendroit fufpect, difoient-ils, par une conduite extraordi-

naire,

naire, & resteroit exposé aux vaisseaux qu'ils entretenoient sur la côte, & qui fondroient sur les siens comme sur des Corsaires. L'AFRIQUE.

On avoit eu une attention particuliere à faire veiller sur le Pilote suspect, afin qu'il ne pût entrer en conversation avec ceux-ci. Cependant en ce peu de temps, on ne sait comment, il trouva moyen de leur parler, & de les instruire de tout ce qui s'étoit fait à Mosambique. Ce récit excita leur haine, & leur inspira les mêmes sentimens de vengeance & de dissimulation; ils firent donc de plus vives instances. En partant de Portugal, Vasco avoit pris, sur ses vaisseaux, dix hommes qui étoient condamnés à la mort pour leurs crimes. On les lui avoit consignés dans les fers, en leur faisant espérer qu'ils pourroient mériter leur grace, en tentant des avantures auxquelles on ne pouvoit raisonnablement hazarder de plus honnêtes gens qu'eux. Il devoit les employer dans les cas de défiance, & il en avoit déja laissé quelques-uns sur sa route. Le lendemain donc, quelques Maures étant venus pour lui faire visite, & le pressant d'effectuer sa parole, il demanda encore deux jours de délai, sous prétexte que c'étoit la Pâque des Chrétiens; mais que cependant il alloit envoyer deux personnes de distinction pour saluer le Roi de sa part, & l'assurer que le troisieme jour il entreroit dans le port. C'étoit deux de ces criminels à qui il avoit donné ses instructions; mais ayant été conduits avec les précautions dont on use dans les Villes de guerre & dans des temps suspects, ils ne purent rendre compte que de la multitude du monde qu'ils avoient vu, de la beauté du Palais du Roi, & de l'audience qu'il leur avoit donnée. Le Général s'étant enfin déterminé à entrer dans le port au temps marqué, les Maures, comme pour lui faire hon-

L'AFRIQUE. neur & escorte, vinrent dans plusieurs barques galamment pavoisées, & où le nombre & la variété des instrumens formoient un concert d'une Musique barbaresque, mais qui n'étoit pas absolument desagréable. Quelques-uns s'accosterent des Vaisseaux, & quelques efforts qu'on pût faire, il y entra plus de monde qu'on ne vouloit. Vasco ne laissa pas de faire appareiller, ce qui fit grand plaisir aux Maures qui croioient déja tenir leur proye. Mais quand les vaisseaux furent sous voiles, comme la Capitane avoit de la peine à venir au vent, Gama qui craignit que ne gouvernant pas, elle n'allât donner sur une bature voisine, fit sur le champ carguer les voiles. Comme cette manœuvre subite ne put se faire sans beaucoup de mouvement, & que la présence du danger donnoit encore plus d'action à l'équipage; les Maures qui étoient sur les autres vaisseaux, & qui ignoroient la cause de cette manœuvre si peu attendue, crurent que leur trahison étoit découverte, & se précipiterent tous dans la Mer pour se sauver à la nage. Ceux qui étoient dans la Capitane en firent autant à leur exemple, avec le Pilote de Mosambique auteur secret de la conspiration. Gama averti par-là de leur complot, & confirmé depuis par les efforts que firent les Maures, en envoyant des gens la nuit pour couper ses cables, rendit graces à Dieu pour l'avoir tiré de ce danger, & se remit en Mer pour aller chercher un port plus sûr, & une Nation moins perfide.

Il trouva sur sa route deux bateaux qui alloient à Mombaze, il les prit, & quoique la plupart des Maures se jettassent à la Mer, il lui en resta entre les mains treize qu'il mit aux fers. Les ayant fait interroger séparément, il apprit d'eux qu'il y avoit près delà une Ville florissante nommée

mée *Melinde*, dont le Roi favorisoit extrêmement le commerce, recevoit parfaitement bien les étrangers, & qu'il y trouveroit des Pilotes pour le voyage des Indes, des Provisions à souhait, & toutes sortes de denrées; surquoi il ne balança pas à y aller. *Melinde*, étoit en effet une Ville telle qu'on la lui avoit dépeinte, située dans une belle plaine, & entourée de magnifiques Jardins. Son Roi qui étoit un vénérable Vieillard, avoit, à sa Religion près, tout ce qui fait un homme d'honneur & de probité, & quand Vasco lui eut fait part de sa venue, par un de ses honnêtes Députés, dont nous avons parlé, & par un des Esclaves Maures qu'il venoit de faire, il fut sensible à l'arrivée des Portugais, & se crut honoré de se voir recherché de si loin, par un Prince puissant, dont ce qui lui fut rapporté lui donnoit une haute idée. Dans cet esprit, il y eut entre cette Cour & le Général un commerce réciproque de politesse & de bonne foi, qui causa de part & d'autre une égale satisfaction. Le Roi, que son âge avancé retenoit au lit, s'étoit déchargé du soin des principales affaires sur un fils légitime héritier de ses Etats, & digne d'un tel pere par ses bonnes qualités. Celui-ci ayant aussi conçu pour les Portugais une estime véritable, s'étudioit à leur en donner toutes sortes de marques; mais voulant attirer le Général à terre, il le fit prier instamment de ne point refuser une visite au Roi son pere, qui desiroit très ardemment de le voir, & que ses infirmités empêchoient de sortir de chez lui, s'offrant pour exciter sa confiance de lui donner ses deux fils en ôtage.

Vasco, que les amitiés qu'il recevoit rendoient plus soupçonneux encore, s'excusa sur les ordres précis du Roi son Maître. Il ajouta

L'AFRIQUE. néanmions, que si lui-même vouloit lui faire l'honneur de s'aboucher avec lui, il feroit la moitié du chemin pour aller à sa rencontre. Le Prince, que la sincérité & l'estime faisoient agir, passa en cette occasion par-dessus les bienséances de son rang, & y consentit. Vasco flatté de cette démarche, qui le mettoit de niveau avec un Souverain, ayant donné ses ordres pour la garde des Vaisseaux, fit pavoiser sa Chaloupe, & n'oublia rien de ce qui pouvoit rendre l'entrevue plus solemnelle. Le Prince, de son côté, voulut donner une idée de sa Grandeur, s'avança vers le Port, élevé sur un Palanquin, & suivi d'un nombreux cortege, au-milieu des Voix & des Instrumens, qui formoient autour de lui un concert. Dès que le Général l'apperçut, il descendit dans sa Chaloupe; mais la marche du Prince ayant été plus lente qu'il ne pensoit, il fit faire alte & attendit sur les Rames, pour donner au Prince le temps d'arriver. Dès qu'ils furent joints, le Prince entra dans la Chaloupe du Général avec franchise, il l'embrassa tendrement, & s'étant un peu remis de la peur que lui causerent les salves d'Artillerie des Vaisseaux, & qu'il fallut faire cesser, il se lia entre eux une conversation amiable, pendant laquelle le Prince fit le tour des Vaisseaux, pour les considérer. Le Général, de son côté, voulut voir la Ville d'un peu près, sans débarquer. Ainsi, après avoir fait plusieurs tours ensemble, ils se séparerent très satisfaits l'un de l'autre; mais le Prince, en particulier, fut plus charmé du présent des treize Esclaves Maures que le Général lui donna, que des autres dons qu'il lui avoit faits, & de toutes les belles choses qu'il lui avoit dites.

Il y avoit dans le Port, quand Vasco y arriva, quatre Vaisseaux des Indes sur lesquels se trou-

trouvoient, dit-on, des Chrétiens de ces Contrées, quelques Banianes & un Maure de Guzurate, qui eurent une grande joye de la vue des Portugais. Vasco n'en eut pas moins de son côté. Il eut toute liberté de leur parler, & dans les fréquentes Conférences qu'ils eurent ensemble, il en tira des lumieres & des instructions très salutaires, sur tous les points qu'il lui importoit le plus de savoir. Ce fut, dit on, dans un de ces entretiens qu'il aprit une nouvelle maniere de prendre hauteur, & l'usage de la boussole, qui sont sans contredit les deux points essentiels de la Navigation, sans lesquels il seroit impossible de faire de grands trajets, & avec quoi on va par-tout. Si on y pouvoit ajouter la connoissance des longitudes, & la maniere de les prendre bien certainement en Mer, on iroit aussi surement sur Mer que sur Terre. On dit donc, que Vasco, leur ayant montré son Astrolabe, & ce que les Mathematiciens du Roi Jean II avoient inventé pour l'usage des Pilotes, ils n'en parurent point surpris, & ils leur firent voir quelque chose de plus parfait en ce genre, qu'ils disoient être commun aux Arabes qui navigeoient dans la Mer Rouge, & à tous ceux qui fréquentoient les Mers des Indes; qu'ils lui enseignerent en particulier cette alliance admirable de l'aiman & du fer, dans l'aiguille aimantée *. L'AFRIQUE.

L'intelligence fut toujours parfaite entre la Cour de Mélinde & le Général Portugais: celui-ci n'ayant pu rendre visite en personne au vieux Roi, la lui fit rendre par deux de ses Officiers, dont le Roi fut fort content. Vasco, trou-

* Je parle ailleurs de la Boussole, que l'on suppose avoir été apportée en Europe, par Vasco de Gama.

L'AFRIQUE. trouva toutes les facilités qu'il voulût, pour faire ses provisions, & pour subvenir à tous ses besoins. Quelques Maures & quelques Indiens, qui se trouvoient étrangers à Mélinde, lui demanderent passage & voulurent aller en sa compagnie. Le Prince héritier lui permit de planter un Pilier aux Armes de Portugal, comme un témoignage de leur Alliance. Il lui trouva un Pilote habile, Indien de Nation, & sur lequel il put compter. Enfin, pour mettre le comble à toutes ses honnêtetés, il lui fit promettre de repasser par Mélinde à son retour, pour serrer plus étroitement les nœuds de leur amitié, & pour prendre les Ambassadeurs, qu'il vouloit envoyer en son nom au Roi de Portugal.

Comme Gama, en partant de Melinde, fit voile vers la presqu'Isle de l'Inde, & aborda à Calicut, cette suite de son voyage ne regarde point l'Afrique; je laisse ce qui lui arriva sur la côte de Malabar, & passe tout d'un coup à son retour. Les calmes le tinrent longtemps en Mer, avant qu'il pût arriver à la côte d'Afrique. La prémiere Terre qu'il y vit, fut la Terre de Magadoxo, sur une Riviere de même nom. Il ne s'y arrêta point, il se contenta de la canoner, par un reste de dépit & de chagrin contre les Maures. Il passa à Mélinde, où il prit un Ambassadeur que le Roi le pria de conduire en Portugal. Ayant ensuite touché à l'Isle de Zanzibar, où il fut très bien reçu, il alla aux Isles de St. George près de Mosambique: c'est là qu'il perdit son Vaisseau St. Raphael, sur un Banc de Sable, qui en a depuis retenu le nom, qui s'est communiqué à la côte du continent, qui en ce voisinage, s'appelle Terre de St. Raphael. Il doubla le Cap de *Bonne Espérance* au mois de Mars 1499, prit sa rou-

route par les Isles du Cap-verd & par les Aço- L'AFRIQUE.
res, & arriva enfin en Septembre à Lisbonne, plus de deux ans après en être parti, n'ayant plus que cinquante-cinq hommes, de cent-soixante & dix qu'ils étoient lorsqu'ils partirent. Le Scorbut, & les Maladies les avoient enlevés, & en particulier Paul de Gama qu'il ensévelit à l'Isle Tercere. Vasco ressentit vivement la perte de ce frere, qui ne lui étoit guère inférieur en mérite: avec cela, il fut encore assez heureux; car après tant de fatigues essuyées sur Mer & sur Terre, son retour pouvoit être regardé comme une espece de miracle. Avant que de rentrer dans Lisbonne, Gama voulut faire une Neuvaine à l'Hermitage de Notre-Dame, où il avoit fait ses Dévotions avant que de partir, afin d'y rendre de solemnelles actions de graces à Dieu, de l'avoir conservé parmi tant de périls. Le Roi, qui avoit su tout le détail de son voyage, par Nicolas Coello, qu'une tempête avoit séparé de Gama vers les Isles du Cap-verd, & qui étoit entré dans le Tage, dès le 10 de Juillet, envoya vers lui les prémiers Seigneurs de sa Cour, pour le saluer de sa part. Il lui fit ensuite une entrée comme à un Souverain, & voulut célébrer son retour par des Fêtes, des Jeux, des Illuminations, & des Feux de Joye; & pour le récompenser dignement, il lui permit d'ajouter le *Don* à son nom, & de mettre dans l'Ecusson de ses Armes une partie de celui de la Couronne; il le fit Amiral des Mers des Indes, lui assigna mille Ecus de rente, lui accorda le pouvoir de charger toutes les années, deux-cens Crusades d'or en Marchandises, exemtes de tous droits pour les Indes; ce qui rendoit environ sept-cens Crusades, & dans la suite des temps, il le fit Comte de Vidigueira. Ce Prince récompensa de la même ma-

L'AFRIQUE. maniere, mais avec quelque proportion, tous ceux, qui avoient eu part à cette expédition; desorte qu'il n'y en eut aucun qui pût se plaindre de n'avoir pas eu de part à ses libéralités. Pour rendre éternelle la mémoire de cet évenement, en Prince Chrétien, après avoir ordonné des actions de graces solemnelles dans tous ses Etats, il fit bâtir une Eglise magnifique, sous les auspices de la Mere de Dieu, dans le lieu même, où étoit le petit Hermitage de l'Infant D. Henri, avec un Couvent de Hieronimites, pour desservir cette Eglise. Il dota ce Couvent de très grands revenus, & à condition de recevoir & d'instruire tous les gens de Mer, qui voudroient y aller faire leurs Dévotions. Il voulut que ce lieu portât le nom de *Bélem* ou *Béthléem*, du nom du lieu où naquit le Sauveur du Monde. Et quoiqu'il l'eût destiné pour être le lieu de sa Sépulture, & des Rois ses Successeurs, il parut en vouloir faire honneur à l'Infant Don Henri, le prémier Moteur des Voyages & des Découvertes des Portugais. Il lui fit dresser une Statue dans l'endroit le plus éminent, au-dessus de la grande porte de l'Eglise, & ajouta de nouvelles obligations aux Fondations anciennes, qui avoient été faites pour le repos de l'ame de ce Prince.

Rien n'étoit plus avantageux pour Don Manuel, que le coup d'œil qui se présentoit à lui, & la figure qu'il faisoit alors dans le monde. Héritier présomtif de tous les Etats des Rois Catholiques, Ferdinand & Isabelle, par le fils qui lui venoit de naître de l'Infante d'Espagne son Epouse, il se voyoit à la veille d'être un des plus puissans Princes de l'Europe. Au nombre & à l'étendue de ces Monarchies, il alloit joindre le commerce des trois plus grandes parties du monde, l'Afrique, l'Asie, & l'Amérique.

rique. Animé plus que jamais par un point de vue si flateur, comptant pour rien l'épuisement de ses Finances, les périls infinis des longs Voyages, la perte de tant de Vaisseaux, & d'un si grand nombre de Sujets qui périssoient dans ces Navigations, pertes qu'il croioit devoir ceder aux avantages qu'en pouvoient retirer la Religion & l'Etat, il se confirma de nouveau dans ses Résolutions, ajoutant ensuite à ses autres Titres celui de Maître de la Navigation, des Conquêtes, & commerce d'Afrique, d'Arabie, de Perse, & des Indes. Il ne se contenta plus d'y envoyer quelques Vaisseaux comme auparavant; mais des Flotes nombreuses en état de donner la Loi, par-tout où elles se présenteroient. L'AFRIQUE.

La prémiere qu'il mit en Mer fut prête à faire voile, au mois de Mars de l'année suivante 1500. Elle étoit composée de treize Vaisseaux, & de quinze-cens hommes d'armes, outre les équipages. Il fit Général de cette Flotte, Pierre Alvarès Cabral, homme de naissance, & lui donna pour Lieutenant un autre Gentilhomme, nommé Sanche de Tovar. Tous les autres Capitaines étoient gens de mérite & d'expérience. Cabral avoit ordre de toucher à la côte de Sofala, pour prendre connoissance de son commerce, de visiter les Rois de la côte du Zanguebar, & en particulier celui de Melinde, à qui il devoit remettre l'Ambassadeur que Gama avoit amené, tâcher de faire alliance avec ces Princes, établir, s'il se pouvoit sur cette côte, quelques Postes qui pussent servir d'échelles & d'entrepôts, pour les Voyages & les Retours des Indes; delà il devoit aller à Calicut.

Avant le départ, le Roi qui voulut agir par esprit de Religion, & donner à cette entrepri-

se

L'AFRIQUE. ſe plus de poids, par une cérémonie éclatante; conduiſit le Général avec tout ſon Monde, en proceſſion à l'Hermitage de *Bélem*, ainſi qu'avoit fait Vaſco de Gama. Cabral y fut toujours à côté du Roi, ſous le même Dais. L'Evêque de Viſeu, officia pontificalement, fit au Général un Diſcours très éloquent, capable de flatter ſon ambition, & d'éxciter l'émulation de ſes Compétiteurs. Il bénit enſuite l'Etendard aux Armes de Portugal, que le Roi remit lui-même entre les mains de Cabral; après quoi ce Prince mit ſur la tête de ce Général le Chapeau béni, que le Pape lui avoit envoyé, & la cérémonie finie, il le conduiſit dans le même ordre juſqu'au Port, affectant de lui parler privément pour l'honorer davantage, par ces marques de confiance; & ne ſe retira au Palais qu'après qu'il l'eut vu s'embarquer, au bruit de l'Artillerie des Vaiſſeaux & du Port, & aux acclamations de tout le peuple.

La navigation fut heureuſe juſqu'aux Iſles du Cap-verd, où ils arriverent en treize jours. Deux jours après, Cabral s'apperçut, qu'il manquoit à ſon Eſcadre un Vaiſſeau qui vraiſemblablement coula à fond, & dont on n'a jamais depuis entendu parler. L'ayant attendu deux jours inutilement, il continua ſa route; mais il prit tellement au large pour éviter les Calmes des Côtes d'Afrique, que le 24 Avril, il ſe trouva à la vue d'une Terre inconnue, ſituée à l'Oueſt. La groſſe Mer l'ayant obligé de ranger la côte, il courut juſques vers le 15 dégré de Latitude Auſtrale, où il trouva un bon Port, qu'à cauſe de cela même il nomma, *Porto Seguro*, après avoir nommé Terre *de Ste. Croix*, le Païs du continent où il avoit abordé: ce nom fut depuis changé en celui de *Bréſil* ou *Braſil*, du nom d'une ſorte de bois, déja connu en Europe

rope avant cette découverte. Comme on en trouva beaucoup en ce Païs-là, on en donna le nom à cette Contrée.

Le Général envoya à Terre ses Découvreurs. Sur le rapport qu'ils firent que la Terre paroissoit être assez fertile, arrosée de belles Rivieres, couvertes d'arbres fruitiers de plusieurs especes, habitée d'Hommes & d'Animaux, il y descendit pour rafraichir son monde, & s'en mettre dès-lors en possession. Ils prirent quelques Sauvages; les amitiés & les présens qu'ils leur firent, aprivoiserent tous les autres, qui se familiariserent en peu de temps, & apporterent à la Flote les fruits de leur Terre. Nous passons, tout d'un coup, à la continuation du Voyage de cette Flote. Il laissa au *Brésil* deux de ses Criminels, envoya un de ses Vaisseaux à Lisbonne avec un des Sauvages, pour témoin de sa découverte; se remit en Mer, & coupa droit sur le Cap de *Bonne Espérance*. Le trajet est d'environ douze-cens lieues, la saison étoit belle, les vents mous & variables, les calmes fréquens. Une Comete parut durant dix jours, toutes les voiles étoient tendues, & batoient sur les mats en attendant le vent. Les Pilotes ignoroient le danger de cette manœuvre, dans un Parage où les Ouragans sont ordinaires, & promts comme l'éclair. Un vent furieux vint tout-à-coup & renversa à l'instant quatre Vaisseaux, qui périrent sans qu'on pût les secourir, ni en rien sauver. Barthelemi Diaz, celui qui avoit découvert le Cap de *Bonne Espérance*, en commandoit un, & finit là sa cariere, digne d'un meilleur sort. La tempête qui suivit cet Ouragan dura vingt jours, & dispersa ce qui restoit de Vaisseaux, dont l'un fut porté en Portugal. Sa Capitane suivie de deux autres, qui furent toujours à mats & à cordes, dépassa le Cap

de

L'AFRIQUE.

de *Bonne Espérance* sans s'en appercevoir. Les trois qui restoient joignirent le Général, sur la côte de Sofala.

Cabral, ayant réuni les restes de cette Flote, diminuée de plus de motié, alla jusqu'à *Mosambique*, où la crainte qu'inspira son arrivée, fit qu'il fut mieux reçu que n'avoit été Vasco. Cette même crainte rendit plus circonspect, Ibrahim Roi de Quiloa, avec qui le Général s'aboucha sur Mer; ainsi que Gama en avoit usé avec le fils du Roi de Melinde. La crainte n'ota pas tout-à-fait à Ibrahim, l'envie de brasser quelque trahison: outre que le Général s'en apperçut, il en fut encore averti par un Prince, frere du Roi de Mélinde, & qui se trouvoit alors à Quiloa. Quelque envie qu'eût Cabral de châtier ce Roi, il crut plus avantageux au Roi son Maître, de passer outre. Il continua donc sa route jusqu'à Melinde, dont le Roi fidele à l'Alliance qu'il avoit contractée avec le Portugal, jusqu'à soutenir le poids d'une guerre cruelle, que lui fit le Roi de Monbase, fut ravi de revoir les Portugais & son Ambassadeur, qu'ils lui ramenoient avec des présens considérables. Après avoir comblé le Général de politesse, & l'avoir abondamment pourvu de rafraichissemens, & de vivres de toutes sortes, il lui donna encore deux Pilotes Guzurates, avec lesquels s'étant remis en Mer, il arriva aux Isles d'Anchedive. Après s'être aquité aux Indes dans le Malabar, des ordres dont il étoit chargé, il en partit pour Lisbonne, où il arriva la veille de la St. Jean 1501. Ayant perdu cependant sur sa route le Vaisseau de Sanche de Tovar, qui toucha sur de hauts fonds près de Mombaze. Cabral, fut obligé d'en retirer l'équipage & les effets, & ensuite d'y mettre le feu. Sanche repara bien ce malheur, ayant été envoyé à Sofala sur un

un autre petit bâtiment, il y exécuta les ordres que le Roi en avoit donnés. Il découvrit cette côte, fit Alliance avec le Scheick, fit un Traité de Commerce, & revint dans le Tage aussitôt que son Général. L'AFRIQUE.

Don Manuel n'avoit pas attendu le retour de Cabral, ni même qu'il pût en avoir des nouvelles, pour faire de nouveaux Armemens. Il fit partir quatre Vaisseaux pour aller le joindre, & lui servir de renfort, & comme il apprit peu après la découverte de Brésil, par le retour du Vaisseau que Cabral avoit renvoyé, il fit un autre armement de six Vaisseaux, sous la conduite de Gonsalve Coello, pour en aller prendre une plus ample connoissance, & une possession plus assurée.

Jean de Nove, Gentilhomme de Galice, homme de tête & d'expédition, qui commandoit les Vaisseaux destinés pour les Indes, ne put parvenir à joindre Cabral. Il découvrit, en allant, l'Isle de la Conception. Il trouva à l'aiguade de St. Blaise une Lettre suspendue à un arbre, & cachée dans un soulier. Elle l'instruisoit du Voyage de Cabral aux Indes. Il donna son nom à une Isle qu'il découvrit sur la côte de Zanguebar. Arrivé à Melinde, il y reçut des nouvelles plus particulieres de la mauvaise foi, dont le Samorin en avoit usé avec les Portugais, & il partit aussitôt pour s'en vanger. Ce qu'il fit aux Indes n'a point de rapport avec l'Afrique.

Quoique la moitié de la Flotte de Cabral eût péri dans son voyage, D. Manuel ne se rebuta point. Au contraire, il conçut de bonnes espérances de l'avenir. Il mit encore en Mer vingt Vaisseaux, qu'il partagea en trois Escadres différentes. Vasco de Gama, qui avoit eu le temps de se reposer, commanda la prémiere, qui

étoit

L'AFRIQUE. étoit de dix Vaiſſeaux. Vincent de Soldre, & Eſtevan de Gama couſin germain de Vaſco, en avoient chacun cinq autres à commander.. Tous deux devoient obéir à l'Amirante. Soldre avoit une Commiſſion particuliere pour croiſer dans la Mer des Indes, & y faire reſpecter la Baniere de Portugal, en courant généralement ſur tous les Ennemis de la Couronne. L'Amirante ayant établi, ſur ſa route, deux nouvelles Factories ou Comptoirs ſur la côte de Zanguebar, l'un à Sofala, l'autre à Moſambique, alla mouiller avec toute ſa Flotte au Port de Quiloa. Ibrahim épouvanté, à la vue d'un ſi puiſſant armement, contre lequel il n'avoit pas eu le temps de ſe mettre en garde, ſe vit dans la néceſſité d'accepter toutes les conditions, que Gama lui vouloit impoſer, & alla exprès en Mer pour s'aboucher avec lui. Gama, qui étoit le plus fort, & qui ne ſe fit pas un ſcrupule de violer le droit des gens, envers un Prince, dont il avoit éprouvé la mauvaiſe foi, le prit priſonnier, & crut lui faire grace de ne l'élargir, qu'en l'obligeant de ſe faire Vaſſal de la Province de Portugal, & de lui payer un Tribut annuel de deux-mille Miticals d'or.

Ibrahim promit tout ſans peine; mais ce Prince, qui s'étoit emparé violemment du Trône, & ne s'y maintenoit que par ſa tyrannie, trompa le Général, en lui donnant en ôtage, pour ſe retirer de ſes mains, un des Seigneurs des plus apparens de ſa Cour, dont il craignoit le mérite. Ibrahim crut que les Portugais irrités de ce qu'il leur manquoit de parole, ſacrifieroient cet otage, & qu'ainſi il en ſeroit défait. Mais celui-ci, qui étoit homme d'eſprit & de probité, découvrit à l'Amirante tout ce miſtère, lui paya de ſon propre bien les deux-mille Miticals d'or, & ſe comporta avec tant de dextérité & de droiture,

ture, que Gama lui rendit la liberté, & ne put lui refuser son estime. L'AFRIQUE.

L'Amirante eût bien voulu tirer vengeance de la mauvaise foi d'Ibrahim, mais il craignit les suites d'une entreprise dont le succès pouvoit être incertain, & le retarder assez longtemps, pour lui faire manquer l'occasion d'exécuter ses ordres dans l'Indoustan.

Les guerres que les Portugais eurent à soutenir, 1506.
dans la presqu'Isle de l'Inde contre le Samorin, qui s'étoit déclaré leur ennemi, attirerent quelque temps la principale attention de D. Manuel, mais il ne négligea point l'Afrique; & pendant qu'il faisoit une vive guerre aux Maures d'Afrique, dans le Pais de Fès & de Maroc, il envoyoit continuellement de nouvelles Flottes dans l'Océan, pour pousser les découvertes, & faire de nouveaux établissemens sur ces Côtes. Il avoit fait faire entierement le tour de cette partie du monde, & ses Vaisseaux avoient pénétré jusqu'au Cap de *Gardafui.* Tout étoit tranquile du coté de la Mer Atlantique, il y jouissoit paisiblement de ses possessions, & de son commerce. Ce Prince n'avoit rien plus à cœur que d'y établir la Religion, & d'y envoyer des Missionnaires. Il en envoya dans le Congo, & ils y firent beaucoup de fruit.

Sur la côte Orientale de l'Afrique, où les Peuples étoient plus policés, mieux en état de se défendre, & presque tous Mahométans, il y avoit souvent à combattre. Le Roi de Melinde, & le Scheick de Mosambique, demeuroient fideles dans leur Alliance. Le Roi de Mombase au-contraire se défendoit vivement, & molestoit le Roi de Melinde son voisin, à cause de l'asyle qu'il donnoit aux Portugais, & de l'inclination qu'il avoit pour eux. Ibrahim, Roi de Quiloa, que l'Amirante Cabral avoit

L'AFRIQUE. forcé de ſe reconnoitre Tributaire, rompit bientôt l'Alliance ſimulée qu'il avoit faite. Don Manuel ayant enſuite envoyé trois Navires ſous la conduite d'*Antoine Saldagne*, ces Navires furent ſéparés par le gros temps. *Diego-Fernand Pereira*, qui commandoit l'un, découvrit l'Iſle de *Socotora* inconnue juſqu'alors aux Européens. Il y hiverna, & paſſa aux Indes. *Ruiz Laurent Ravaſco*, qui commandoit le troiſieme, fit une vive guerre au Roi de l'Iſle de *Zanzibar*, quoiqu'allié de la Couronne, lui prit pluſieurs Bâtimens, tua ſon fils dans une mêlée, & obligea ce Roi à ſe rendre Tributaire du Roi de Portugal, & à payer quelques centaines de Miticals d'or chaque année, outre trente Moutons pour le Capitaine qui iroit chercher le Tribut. Il en impoſa pareillement un de cinq-cens Miticals d'or par an à la Ville de *Brava*, qui étoit une petite République ſur la côte de *Zanguebar*. Ayant rejoint *Antoine de Saldagne*, ils intimiderent tous deux le Roi de *Mombaſe*, & l'obligerent à faire la paix avec le Roi de Melinde, & ils paſſerent enſuite aux Indes. Cette paix n'étoit pas ſincere, & le Roi de *Mombaſe* ne faiſoit que ceder au temps.

L'année pécédente, D. François d'Almeida Comte d'Abrantes, parti de Lisbonne avec une Flotte de treize Vaiſſeaux & ſix Caravelles, avoit pris la route des Indes, où il alloit en qualité de Gouverneur, & de Capitaine-Général. Il avoit mis à la voile le 30 Juin. Lorſqu'il paſſa aux Côtes de Quiloa, Ibrahim, Uſurpateur de cette Couronne, ennemi de tous les Portugais qui avoient fait cette route, ne ſe crut pas en ſureté dans ſa Ville de Quiloa, il ſe retira ſur ſes Terres. Mahomet Anconin, qu'il avoit laiſſé dans la Ville, n'oſa même y reſter; mais le Général le fit raſſurer de maniere,

re, qu'il y revint avec ses Trouppes. Almeida, qui savoit qu'Anconin étoit agréable au peuple, le fit reconnoître pour Roi à la place de l'Usurpateur fugitif. Il lui mit une Couronne sur la tête en grande cérémonie, & lui fit prêter Serment de fidelité par ses nouveaux Sujets, après qu'il l'eut prêté lui-même au Roi de Portugal, dont il se reconnut Vassal. L'AFRIQUE.

On vit alors un exemple de probité dans la personne de ce Prince; car se regardant plutôt comme dépositaire de la Couronne, que comme Roi, il pria le Général de faire reconnoître pour héritier légitime de l'Etat, au préjudice de ses propres enfans, un des fils du Roi Abulfaïl, détrôné par Ibrahim. Almeida admira dans un Mahometan un trait de générosité, dont peu de Princes Chrétiens seroient capables. Il lui accorda sa demande; mais à condition qu'il porteroit le Sceptre jusqu'à sa mort, & gouverneroit en Roi les Etats de son Pupille.

Après avoir bâti à Quiloa un Fort qu'il fallut pourtant détruire dans la suite, Almeida partit pour Mombase, dans le dessein d'en mettre le Roi à la raison. Le Pilote, qu'il envoya pour reconnoitre l'entrée du Port, fut reçu à coups de canon; quelques-uns de ces canons étoient aux Armes de Portugal. Le Roi de Mombase les avoit fait pêcher après le naufrage du Navire, le St. Raphael, échoué sur cette côte. L'Ennemi s'étoit préparé à se bien défendre. Il avoit quatre-mille homme dans la Place, & attendoit encore du secours; n'onobstant cela, Almeida ayant fait mettre le feu à la Ville en deux endroits, l'attaqua en même temps par trois autres, & y entra. Le combat, dans les rues, fut long & sanglant. Il y eut sept-cens personnes passées au fil de l'épée, & il fut fait

L'AFRIQUE.

deux-cens prisonniers. Le Roi se sauva dans les Terres, & fit faire quelques propositions de paix, qui furent rejettées. La Ville fut sacagée. On y fit un butin considérable, dont le Général ne retint pour lui qu'une fleche. Don Laurent son fils se distingua beaucoup dans la prise de cette Place. Le Général ne voulut point suivre le Roi dans sa retraite. Ses gens étoient si fatigués qu'ils n'en pouvoient plus ; il se contenta de faire enlever le canon, & il continua sa route pour les Indes.

Dans l'idée que Sofala étoit l'Ophir de Salomon, & qu'on tiroit presque tout l'or de ces Contrées, le Roi Don Manuel n'avoit garde d'oublier un tel Poste; aussi y destina-t-il une Escadre qu'il fit partir peu de temps après le départ d'Almeida. Pierre de Agnaia la commandoit, & devoit être Gouverneur de Sofala. Son Escadre étoit composée de six Vaisseaux, dont les trois plus gros devoient aller servir dans les Indes, quand Agnaia n'auroit plus besoin de leur secours. Les trois autres devoient servir de Gardes-Côtes, dans la Basse-Ethiopie, sous la conduite de François d'Agnaia, fils de Pierre.

Le nom de Sofala est commun à une Ville, à une Isle, & à un Royaume dans la Cafrerie, au-delà du Cap de *Bonne Espérance*, en remontant vers l'Equateur entre le Cap des *Courans*, & la Mosambique. L'Isle est enfermée entre deux bras du Cuama, qui est la même Riviere que celle de Zambese. Les habitans en sont noirs, & ont les cheveux crépus, il sont superstitieux comme le reste des Negres, moins simples; cependant, moins grossiers & un peu plus industrieux. Nonobstant cela, ils sont pauvres au-milieu de l'abondance, & leur pauvreté se sent dans leurs Maisons, dans leurs personnes,

&

& presque en tout ; mais le Païs est riche par les Mines d'Or qui sont dans les Terres, & encore plus par celui qu'on tire des Lacs, & des Rivieres qui coulent dans une vaste Campagne, où se trouve, dit-on, quelques Bâtimens d'une structure si forte, qu'ils sont à l'épreuve de tous les temps. Quelques-uns ont cru remarquer dans leur construction, quelque ressemblance avec les Edifices de Salomon, & ils en concluént, que ceux-ci ont été élevés par la Reine de Saba, lorsqu'elle fut de retour du voyage qu'elle avoit fait à la Cour de ce Monarque, dont elle étoit allée admirer la sagesse. L'AFRIQUE.

Ce Royaume étoit autrefois sous la Domination du Monomotapa, dont l'Empire s'étend dans toutes les vastes Contrées de la Basse Ethiopie Orientale. Mais des gens, tels qu'on vient de les dépeindre,. n'étoient pas faits pour profiter des avantages de leurs Terres, qui paroissoient destinées pour des Etrangers plus habiles. Les Maures s'en étoient rendus maîtres, en dernier lieu. Ils s'y établirent d'abord assez pacifiquement. Quelques denrées de celles que le commerce apporte par-tout, furent autant d'amorces qui les firent recevoir avec plaisir. On prétend que ce furent ceux de Magadoxo, qui y allerent les prémiers; mais les Rois de Quiloa ayant chassé ceux-ci, s'en emparerent, & y établirent des Scheicks ou Gouverneurs en leur nom. Celui qui y étoit lorsque les Portugais y arriverent, nommé Jsuph, se rendit indépendant, à la faveur des troubles de la derniere revolution de Quiloa, & s'érigea en Souverain ; mais il s'y étoit pris trop tard, & il n'en profita pas longtemps.

Agnaia ayant abordé à Sofala, après quelques difficultés qu'il eut à surmonter, avant que

L'AFRIQUE.

que de parvenir au Palais du Scheick, qui étoit dans une Bourgade assez éloignée, résolut d'y aller avec tout son Monde, au son des Tambours & des Trompetes. Le Scheick, qui se feroit volontiers passé de cette visite, dissimula, & le reçut fort bien. Il étoit couché sur un Sopha au fond de son Palais. Il avoit à côté de lui un faisceau de fleches. Le reste, quoique propre, étoit modeste. Il n'y avoit rien de plus grand, & de plus remarquable dans toute sa Cour, que lui-même. Et bien qu'il fût âgé de quatre-vingts ans, & qu'il fût aveugle, il avoit encore un air qui marquoit sa supériorité, & soutenoit la réputation qu'il s'étoit aquise.

Agnaia lui exposa sa Commission, fit valoir la puissance du Roi de Portugal, & les avantages de son Alliance, & conclut par demander la permission de bâtir un Fort, qui pût servir d'entrepôt pour les Vaisseaux qui iroient aux Indes, de Maison de sureté pour les Marchandises, & de rempart même contre les Ennemis du Scheick, dont les Portugais vouloient être les Alliés fideles. Isuph n'avoit pas besoin du commerce des Portugais, & savoit qu'il avoit plus lieu de les craindre, que de les aimer. Cette crainte le détermina à leur accorder toutes leurs demandes.

La permission de bâtir un Fort irrita furieusement les Maures, & sur-tout Musaph, gendre du Scheick, à qui il s'étoit mis en possession de parler avec hauteur; mais ce vieillard suspendit leur vivacité, en leur faisant peser les motifs de sa politique. „ Il n'est pas temps aujourdhui, *dit-il*, de nous vouloir opposer „ à ce que nous ne pouvons empêcher. Rien „ ne résiste à ces nouveaux venus. Vous n'ignorez pas ce qu'ils ont fait à Mosambique, „ à Quiloa, à Mombaze, & aux Indes. Ce „ sont

„ sont des Hôtes incommodes, & de mauvais
„ voisins. Je l'avoue. Je leur donne le temps
„ de se fortifier, & de s'établir. J'en conviens
„ encore. Mais où sont les forces que nous
„ avons pour commencer des hostilités, ou
„ pour nous défendre s'ils veulent nous oppri-
„ mer. Attendons : laissez faire au temps.
„ Tout ce monde n'est pas pour demeurer ici.
„ Laissons partir ceux que leur destination ap-
„ pelle ailleurs. L'air de ce Païs est mortel à
„ tous les Etrangers, ainsi que nous l'éprou-
„ vons nous-mêmes, & diminuera ceux de ces
„ gens-ci, qui seront laissés ici. Quand ils
„ auront été affoiblis par le mauvais air de ces
„ Contrées, nous les aurons à notre discrétion,
„ & nous nous en délivrerons aisément.

L'évenement fut conforme à la prédiction du vieillard. Agnaia travailla en diligence à la construction de son Fort, & il y fut bien secondé par les Cafres, Habitans naturels du Païs, qu'il mit en œuvre à peu de fraix. Alors il congédia Baretto, qui partit pour les Indes avec les trois Vaisseaux de charge, & il envoya son fils avec les trois autres, faire la course jusqu'à Mosambique. Celui-ci fut si malheureux, qu'ayant perdu deux de ses Vaisseaux, il eut bien de la peine à se sauver à *Quiloa*, où le Facteur *Pierre Ferreira* le fit mettre en prison, comme s'il les eût perdus par sa faute. La Garnison étant ainsi diminuée tout-à-coup, le fut encore plus par les maladies que causa l'air marécageux & pestilentiel de ces Contrées, devenu encore plus mal-sain par le remuement des Terres, desorte qu'elle se trouva réduite à quarante personnes, dont plusieurs se soutenoient à peine debout. Les Portugais n'en agirent pas plus politiquement pour cela. Ils attiroient à eux seuls tout le commerce de l'or.

L'AFRIQUE. Ils établiſſoient là les mêmes regles qui rendoient ailleurs leur commerce ſi odieux, & ils les faiſoient obſerver avec la même rigueur, deſorte que les Maures outrés, & ſe prévalant du crédit de *Muſaph*, obligerent enfin *Iſuph*, de profiter de ces conjonctures pour les exterminer. Afin d'aſſurer mieux leur coup, & de multiplier leurs forces, Iſuph fit inviter un Prince voiſin, tributaire de l'Empereur du Monomotapa; on lui fit connoître les griefs qu'on avoit contre les Portugais, & on l'exhorta à venir prendre part à leur défaite, & à leurs dépouilles. On eut ſoin de lui faire paroître l'entrepriſe, comme une choſe également aiſée & lucrative; le Cafre, dont l'avidité étoit excitée par ces eſpérances, ſe mit d'abord en campagne avec une Armée nombreuſe. Heureuſement pour les Portugais, il y avoit à la Cour du Scheick un Seigneur fort acrédité. Abyſſin de naiſſance, fait Eſclave à l'âge de dix ans par les Maures, il avoit été circoncis & élevé avec eux, dans leur Religion. Il étoit homme de mérite, & avoit la confiance du Scheick. Dès qu'il vit Agnaia, à la prémiere audience qu'il eut, il le ſuivit, fit amitié avec lui, & pour lui marquer ſon eſtime, il lui fit préſent de vingt Portugais, qui étoient tombés entre ſes mains. C'étoit vingt hommes de ſon Eſcadre, qui s'étant mutinés contre leur Capitaine, avoient mieux aimé s'éxpoſer à tous les dangers dans cette Terre inconnue, que de ſe rembarquer avec lui. Ils avoient été faits Eſclaves. L'amitié s'étoit augmentée avec le temps, & il avoit toujours ſoutenu le parti des Portugais dans le conſeil; mais n'y étant pas le plus fort, il vint avertir Agnaia, de tout ce qui avoit été réſolu pour la ruine des Portugais, & ſe jetta lui-même dans la Forteresse avec cent hommes

qui

qui étoient à lui, peu avant le moment de l'attaque à laquelle Agnaia avoit eu tout le temps de se préparer. L'AFRIQUE.

Le dessein des Ennemis étoit de mettre le feu au Fort, qui n'étoit que de bois, & ils comptoient d'en venir à bout par dès fleches enflammées, & par des fascines. En effet, ils lancerent un grand nombre de ces fleches, & porterent une si grande quantité de ces fascines, qu'elles égalerent presque la hauteur du rempart. Agnaia, qui avoit pris les précautions ordinaires contre le feu, laissa approcher les Maures à leur aise, & fit jouer son Artillerie si à propos, que les Cafres auxiliaires, qui n'étoient point accoutumés au bruit & à l'effet du canon, prirent d'abord la fuite, & se retirerent dans un bois de Palmiers. Les volées de canon les y suivirent, abatirent des Arbres dont les éclats firent d'afreux ravages sur des gens nuds. Les Cafres, indignés de ce qu'on les avoit appellés pour faire la guerre, non à des Hommes, mais à des Dieux, disoient-ils, tournerent leur fureur contre les Maures, pillerent leur habitations, & se retirerent chez eux.

Agnaia ne se contentant pas d'en être quite à si bon marché, voulut mettre ses Ennemis hors d'état de lui nuire. Ayant pris avec lui quinze Portugais, & vingt hommes de son fidele Abyssin, il fit si bien qu'à la pointe du jour, il se trouva à l'habitation du Scheick, pénétra dans son Palais, tua tout ce qui se présenta, entra dans l'appartement du Prince, qui tout âgé & tout aveugle qu'il étoit, ne se découragea point, se mit en défense, lançant ses fleches au hazard, & blessa légerement au cou Agnaia. La vengeance fut promte. Le Facteur Portugais, homme de main & bon sol-

L'AFRIQUE. dat, s'approchant du vieillard, lui abatit la tête; elle fut exposée au bout d'une pique sur les remparts du Fort, pour y être un spectacle de terreur.

Cette mort ayant sur le champ procuré la paix, la division se mit parmi les Maures pour la succession. Les fils du Scheick ayant chacun leur parti, Agnaia fit pancher la balance pour *Soliman*, qui avoit toujours paru avoir plus d'inclination pour les Portugais, & qui accepta volontiers la condition de se rendre Vassal de la Couronne de Portugal. Agnaia mourut peu de jours après, emporté par la contagion de l'air empesté du climat. Emanuel Fernandès prit le gouvernement, dans l'espérance d'y être continué, en considération de ses services. Mais le Viceroi des Indes, Almeida, à qui il appartenoit de conférer ce poste, ayant apris la mort d'Agnaia, par les deux Capitaines des Vaisseaux que Don Manuel avoit envoyés à la recherche de François d'Albuquerque, le releva, & envoya pour y commander *Nugnès Vaz Pereira*, à qui il enjoignit de passer par *Quiloa*, où il étoit arrivé des troubles qui demandoient sa présence & un promt remede.

En effet, Nugnès trouva à Quiloa les choses dans un grand desordre. Mahomet Anconin, qui y entretenoit le calme par sa prudence, après avoir échapé aux embuches des Partisans d'Ibrahim, devint la victime de sa propre générosité, envers un Prince allié de l'Usurpateur détrôné. Pierre Fereira, Facteur ou Gouverneur de Quiloa, avoit pris un fils du Roi de *Tirendiconde*, & le traitoit plus en esclave qu'en prisonnier. Mahomet, qui n'étoit pas homme de naissance, & qui vouloit se faire un ami de ce Prince, le délivra, & le renvoya à son pere avec des présens. Le pere feignit d'ê-

d'être fort ſenſible à cette marque de grandeur d'ame, invita Mahomet à une Conférence, ſous prétexte de traiter de leurs intérêts communs, & l'ayant à ſa diſcrétion, il le fit aſſaſſiner pendant la nuit. L'AFRIQUE.

Mahomet étant mort, & apparemment auſſi le jeune Prince, de la Race d'Abulfaïl qu'il avoit fait déſigner pour Héritier légitime de la Couronne, elle fut diſputée par *Hocen*, fils de Mahomet, & par *Micant*, neveu de l'Uſurpateur Ibrahim. Ces deux Compétiteurs partagerent en leur faveur, non ſeulement les Maures, mais encore les Portugais. L'attachement de Mahomet pour les Portugais, n'étoit pas une recommandation pour Hocen, dans l'idée des Principaux, qui d'ailleurs le mépriſoient à cauſe de ſon extraction. Ils ſe déclarerent preſque tous pour Micant, avec le Gouverneur Ferreira, qui ne penſoit pas en cela comme ceux de ſa Nation. Mais ce n'étoit pas la ſource du plus grand mal. Le Roi de Portugal, mal informé, avoit fait publier un ordre pour empêcher qu'on ne tranſportât de cette Ville aucune des Marchandiſes, qu'on portoit d'ordinaire à Sofala, dont il vouloit faire ſeul le commerce. Cet ordre qu'on faiſoit obſerver à la rigueur, revolta tellement les eſprits, qu'en peu de temps la Ville fut preſque déſerte, les principales Familles s'étant retirées à Mombaze, à Melinde, & dans les autres Villes voiſines. Nugnès avant même que d'arriver à Quiloa, abrogea cet ordre, & fit ſignifier cette abrogation ſur ſa route, ce qui produiſit un ſi bon effet qu'il y aborda, ſuivi de plus de vingt Bâtimens chargés de ces Familles fugitives, qui revenoient avec joye pour rentrer dans leurs anciennes poſſeſſions. Ainſi, la Ville reprit ſon prémier luſtre. Nugnès fit enſuite plaider devant

L'AFRIQUE.

soi les deux Compétiteurs, & n'onobstant la faveur de Ferreira, mit Hocen en possession de la Couronne, après quoi il partit pour Sofala.

Une victoire que gagna Hocen peu après, lui acquit l'estime du peuple; il en devint si insolent, que les Factions s'étant émues de nouveau, le Viceroi des Indes envoya ordre de le déposseder, & Micant fut mis en sa place. Celui-ci, se comportant encore plus mal que son Compétiteur, & donnant tous les jours de nouveaux sujets de plaintes, par la brutalité de ses Mœurs, fut dépossedé pareillement & on eut recours à l'Usurpateur Ibrahim. Il eut d'abord de la peine à se fier aux Portugais, & à se mettre entre leurs mains; mais ayant surmonté sa défiance, il regna paisiblement, & vêcut toujours en bonne intelligence avec eux.

Tristan d'Acugna étoit parti de Portugal dans ces conjonctures, pour aller aux Indes, & devoit exécuter, chemin faisant, quelques ordres sur la côte d'Afrique. Le Roi qui l'aimoit, l'avoit nommé auparavant pour aller résider dans les Indes en qualité de Viceroi; mais les vertiges dont il étoit attaqué, l'ayant rendu aveugle, Almeida fut nommé en sa place. Les Médecins l'ayant guéri, le Roi le nomma alors Général des Vaisseaux de charge, qu'il envoyoit alors aux Indes, pour lui donner quelques Droits sur la Cargaison, & le fit partir avec une Flotte de seize voiles, dont cinq étoient sous les ordres de François d'Albuquerque.

Tristan s'étant trop élevé, fit la découverte de quelques *Isles*, à qui il donna son nom, & qui le portent encore, & il arriva ensuite heureusement à Mosambique. Mais ayant perdu beaucoup de temps en route, pour n'avoir pas suivi les conseils d'Albuquerque, il trouva la

sai-

saison trop avancée pour passer aux Indes. Il voulut se dédommager de cette perte, en allant reconnoître l'Isle de St. Laurent ou de *Madagascar*, que Rui Pereira avoit découverte par le dedans, c'est-à-dire, du côté de l'Afrique, & qui le fut ensuite par le dehors, & du côté de la bande du Sud, par Fernand Soarès, qui y toucha à son retour des Indes. L'AFRIQUE.

Cette Isle située pour la plus grande partie, dans la Zone torride, & coupée dans sa partie méridionale, par le tropique du Capricorne, répond au Païs des Cafres & peut avoir cent-cinquante lieues de long, sur quatre-vingt ou cent de largeur. Les Habitans en sont partie noirs, & partie blancs ou bazanés. Ceux-ci, habitent les bords de la Mer, & paroissent être des Colonies d'Arabes; les noirs, plus anciens habitans dans le Païs, sont vraisemblablement descendus des Cafres, à qui ils ressemblent, & dans leurs Mœurs, & dans leur Religion. La Terre y est assez abondante en toutes les choses nécessaires à la vie, & utiles pour le commerce. Mais Tristan n'y trouva pas les grandes richesses des Indes, dont on l'avoit flatté. Les peuples ne le reçurent bien d'abord, que pour lui faire une trahison qu'il vengea bientôt; mais voyant qu'il y avoit là fort peu de chose à faire, il s'en retourna, perdit quelques Vaisseaux sur les Battures de l'Isle, qui porte fort au large, & pensa y périr lui-même.

Ayant trouvé tout tranquile à Quiloa, il passa jusqu'à Melinde. Le Roi de *Melinde* avoit alors la guerre avec les Rois de *Hoya*, & de *Lamo*, pour des intérêts particuliers & d'anciennes prétensions; mais il eut l'adresse de persuader à Tristan, que ces Ennemis ne l'attaquoient qu'en haine de son affection pour les Portugais. Ce Général entra dans sa querelle.

L'AFRIQUE.

Hoya fut saccagée, & son Roi tué en la défendant. Celui de Lamo, effrayé par cet exemple, détourna le malheur par sa soumission, en se rendant Tributaire de la Couronne de Portugal.

La Ville de *Brava*, située trente lieues plus haut, imita l'exemple d'Hoya & eut le même sort. Elle étoit grande, riche, peuplée, fortifiée d'un mur, d'un fossé, & de plusieurs tours, que défendoient six-mille Maures bien armés, & qui montrerent du courage. Elle avoit été rendue tributaire du Roi de Portugal, par quelques-uns des Chefs de la République, qui se trouverent à Quiloa; mais elle fut si indignée de cette action, que quoique ce n'eût été qu'un artifice pour sauver un Vaisseau richement chargé, elle crut devoir punir rigoureusement cette action, & cassa des charges ceux qui en étoient coupables. Résolue de se bien défendre, quand Tristan d'Acugna s'y présenta, elle renvoya d'abord insolemment son trompete. Cependant, quelques réflexions faites, le Sénat commença à nouer une négociation avec le Général Portugais; mais la négociation trainant en longueur, sous divers prétextes, le Général à qui cette lenteur fut suspecte, tira par la crainte des tourmens la vérité, de la bouche même de celui qui portoit la parole, & apprit qu'on ne l'amusoit, que parce que dans cette saison-là, il regnoit un coup de vent si violent, qu'il n'y avoit pas un seul Vaisseau qui ne vînt périr à la côte. Là-dessus Tristan ayant assemblé le Conseil, résolut d'attaquer la Ville dès la nuit suivante. L'Armée s'embarqua dans des Chaloupes, & se rangea en deux lignes. Albuquerque commandoit la prémiere, composée de quatre-cens hommes, & Tristan la seconde, où il y en avoit six-cens. Ils arriverent à terre au point du jour. Quoiqu'ils eussent pris tou-

toutes les précautions possibles, pour cacher leur marche, la Ville s'en apperçut, & il se trouva deux-mille hommes sur la rive, pour empêcher la descente. Elle se fit néanmoins heureusement, non sans répandre du sang. Les Ennemis combattirent avec vigueur; mais se voyant vivement poussés, ils regagnerent leur Ville, y rentrerent & eurent le temps de refermer leurs portes, à la faveur de ceux qui se sacrifierent, en faisant tête aux poursuivans. Les Portugais alors se répandirent le long des Murs. Albuquerque ayant apperçu une espece de breche; dans un endroit où le mur étoit fort bas, y donna l'assaut & gagna le rempart. Le combat fut long & violent, le long des Rues. Mais Tristan, qui attaquoit par un autre endroit, étant entré dans la Ville de son côté, les Maures gagnerent la grande place & la Mosquée. Là le combat recommença. Enfin, ayant duré jusqu'à midi, les Maures se battirent en retraite & sortirent de la Ville, y ayant déja eu quinze-cens hommes de tués, parmi lesquels furent les Chefs de la République. Il resta un bon nombre de Portugais morts sur la Place. Ils en eurent un plus grand nombre de blessés, parmi lesquels fut le Général, qui dans le lieu même où il avoit été blessé, voulut être fait Chevalier avec son fils, par Alphonse d'Albuquerque, lequel leur ceignit l'épée & leur donna l'Accolade selon la forme ancienne. Le Général fit ensuite quelques Chevaliers lui-même, du nombre de ceux qui s'étoient le plus distingués dans cette journée. Tristan ne voulut pas qu'on suivît l'ennemi hors de la Ville, & en fit fermer les portes. Comme il craignoit un coup de vent dont il étoit menacé, il la mit au pillage, & fit publier qu'on se dépêchât, parce qu'il vouloit y met-

L'AFRIQUE.

mettre le feu. On y trouva de grandes richesses de toutes sortes; mais l'avidité du soldat & du matelot fut si grande, que quelques-uns ne pouvant s'assouvir, furent envelopés dans les flammes. La cruauté ne fut pas moindre; car ils couperent les mains & les oreilles à plus de huit-cens Femmes ou Filles, pour perdre moins de temps à leur ôter leurs bracelets & leurs boucles. Cette barbarie déplut fort au Général, il n'en fut averti que tard, & ne put donner ses ordres assez tôt pour l'arrêter. Dieu ne la laissa point impunie, car quinze de ces Matelots & Soldats, conduisant à bord de l'Amiral, une Chaloupe extrêmement chargée, la Chaloupe enfonça & ne revint sur l'eau qu'à vuide, & qu'après qu'ils furent tous noyés, & tout leur butin perdu.

Magadoxo, autre Ville située à dix-huit lieues de *Brava*, aussi riche & aussi puissante qu'elle, ne voulut point lui ceder en courage, quoiqu'elle eût à craindre le même sort. Dès que la Flotte Portugaise parut, elle se mit en état de vaincre ou de périr. *Lionel Coutigno*, que le Général envoyoit en qualité de Trompete pour le sommer, voyant le rivage bordé d'une multitude de gens de pied, & de Cavaliers qui faisoient bonne contenance, n'osa se risquer, & ne débarqua qu'un Esclave, qui fut aussitôt mis en pieces. Ce mauvais début l'ayant obligé de retourner à bord, pour y faire son rapport, Tristan d'Acugna assembla aussitôt ses Capitaines, qui ayant plutôt suivi les lumieres de leur prudence, que l'impétuosité de leur courage, furent d'avis de remettre la partie à une autre fois, & de continuer leur route jusqu'à l'Isle de *Zocotora*.

Elle est située vis-à-vis du Cap de Gardafui, & a vingt lieues de longueur sur neuf de large. L'air

L'air y eſt chaud, mais aſſez ſain, parce qu'il eſt temperé par un vent de mer ordinaire. La Terre y eſt haute, montagneuſe, ſeche & ſtérile, excepté en quelques Vallons propres à nourrir des Troupeaux. L'Encens & l'Aloës y ſont meilleurs, que par-tout ailleurs. On y trouve du vermillon, & de l'ambre que la Mer y jette ſur la côte. On y recueille auſſi quantité de dattes, qui avec les laitages ſervent à la nourriture des gens du Païs. Ils ſont originairement Arabes, vivent dans des Caves ſouterraines, à la façon des Troglodytes, ancien peuple ſur la Mer Rouge, dont ils ſont peut-être la Poſtérité. Ils ſont nuds, excepté aux endroits du corps, que la pudeur veut que l'on cache. Tout le reſte ſe raporte à leur nudité. Timides, pareſſeux, lâches, avec fort peu d'eſprit, ils ſemblent être nés pour l'eſclavage, & pour la miſere. Leur Religion n'étoit ni le Mahometiſme, ni le Judaïſme, ni le Chriſtianiſme; mais un monſtrueux mêlange des trois. On tient que St. Thomas allant aux Indes, y avoit annoncé la Foi, que les Jacobites avoient enſuite alterée. Chrétien ſans Batême, ils portoient encore les noms de Marie & des Apôtres, rendoient un grand reſpect à la croix, en avoient de dreſſées en quelques endroits, & en portoient au cou. Ils faiſoient leurs prieres en Hébreu ſans l'entendre, n'épouſoient qu'une ſeule femme, obſervoient les Jeûnes & les Fêtes, & avoient ainſi pluſieurs autres veſtiges d'une Religion, dont les véritables notions étoient entierement effacées de leur eſprit & de leur cœur. Le Roi de *Caxem*, dans le Païs des *Fartaques*, profitant de la foibleſſe de ces pauvres Inſulaires, s'en étoit rendu le maître, leur avoit impoſé un joug fort dur, & pour les mettre

L'AFRIQUE.

L'AFRIQUE.

tre hors d'état de le ſecouer, avoit bâti une Forteresse dans l'Isle, où il avoit mis pour Commandant Ibrahim son fils, Prince d'un grand courage, dont il donna des preuves. Une des grandes vues de Manuel étoit de s'approprier le commerce des Indes, qui jusques-là s'étoit fait par la Mer Rouge. Les Maures, qui étoient en possession de ce commerce, le faisoient passer à Alexandrie. Il falloit fermer cette voye. Comme tous les Vaisseaux des Maures, qui venoient des Indes ou de la côte Orientale d'Afrique devoient passer auprès de cette Isle, il n'eut rien de plus à cœur que de se rendre maître de ce Poste, qui lui assuroit la possession du détroit, & lui donnoit un asyle pour les Flottes qu'il envoyoit croiser sur les Côtes d'Arabie. Ce fut dans ce dessein principalement qu'il fit partir Acugna, avec ordre de chasser les Fartaques de l'Isle de Zocotora, de s'emparer de leur Fort, ou d'en bâtir un ailleurs, dans un endroit commode; & pour cela il fit charger sur neuf Vaisseaux de la Flotte, les matériaux d'une Forteresse qui se trouva toute faite, dans les Arsenaux de Lisbonne, ensorte qu'il n'y avoit qu'à la monter.

Tristan ayant fait sommer Ibrahim de se rendre, n'en reçut point d'autre réponse, que celle qu'on devoit attendre d'un homme de cœur. Il fallut en venir aux mains. La résolution prise, le Général envoya visiter la côte, afin d'y chercher l'endroit le plus propre à un débarquement. Comme la Mer étoit haute, on n'en trouva point de plus commode, que vis-à-vis un petit Bois de Palmiers peu éloigné du Fort, où il fut déterminé que se feroit la descente. Le Général devoit commander la prémiere ligne, avec les Capitaines de son Es-

ca-

cadre, chacun dans leur Chaloupe, & Albuquerque, la feconde, avec les Capitaines de la fienne. L'AFRIQUE.

Le jour fuivant le Général fe mit en mouvement, & alla droit au lieu marqué la veille. *Ibrabim* attentif à tout, fortit à la tête de fes gens, pour aller foutenir un retranchement qu'il avoit fait faire dans le Bois pendant la nuit, & s'oppofer au débarquement. Albuquerque, qui jugea de fon intention, au-lieu de fuivre le Général, alla debarquer au Port vis-à-vis de la Fortereffe, où la Mer étoit moins groffe que la veille, & la defcente plus facile. *Ibrabim*, par cette manœuvre que le Général n'apperçut pas, craignit d'être pris en flanc, ou même d'être coupé. Il partagea fon Monde, & de cent hommes qu'il avoit, en envoya quatre-vingt vers le retranchement, & avec les vingt autres, courut vers le Port, pour faire face à Don Alphonfe de Norogna, neveu d'Albuquerque qui avoit déja débarqué, & gagnoit le chemin de la Forterefle. Ces deux Chefs tous deux jeunes, tous deux braves, fembleront fe chercher l'un l'autre, & fe battirent longtemps avec une égale valeur, mais enfin Norogna fut le vainqueur.

Ceux de la Citadelle, voyant leur Prince mort, firent le fignal pour la retraite, laquelle étoit deformais leur feule reffource. Triftan d'Acugna ayant trouvé une grande réfiftance, avoit forcé le retranchement & mis les Maures en fuite; plufieurs rentrerent dans le Fort, d'autres fe fauverent dans les Bois. Les Portugais, rendus au pied des Murailles, s'efforcerent d'entrer, ils firent porter les échelles pour l'efcalade, & les pétards pour faire fauter les portes. Les Affiegés fe défendoient du haut des Murs, jettoient des Artifices & des Pierres, dont une étour-

L'AFRIQUE. étourdit si fort Albuquerque, qu'il fut quelque temps sans pouvoir parler. Mais étant revenu à soi, & les Portugais s'étant emparés du Mur & ayant ouvert les portes, il fit des prodiges de valeur comme les autres, & sauva Norogna d'un coup mortel en le couvrant à propos de son Bouclier. Les Fartaques, voyant le Fort pris, se retirerent dans le Donjon. Acugna leur fit proposer la vie & la liberté, s'ils vouloient se rendre, mais ces hommes animés par la vue de leurs Compagnons morts, qui s'étoient courageusement battus, répondirent fierement, „ que „ ce n'étoit pas la coutume de leur Nation de „ capituler, que le fils de leur Roi leur a„ yant donné l'exemple de mourir en braves, „ ils ne pouvoient pas lui survivre, & qu'ils se „ défendroient jusqu'à la derniere goute de „ leur sang ". En effet, le Donjon ayant été emporté, il se firent tous passer au fil de l'épée, à la reserve d'un seul. C'étoit un habile Pilote, qui rendit depuis de grands services à Albuquerque.

Le Général fit ensuite assembler les Insulaires, & leur dit „ qu'il n'étoit venu que pour „ les délivrer du joug des Fartaques; que le „ Roi de Portugal sachant qu'ils étoient Chré„ tiens, & qu'ils gémissoient sous la tirannie „ des Mahométans, n'avoit eu rien tant à „ cœur que leur délivrance & leur destruction, „ qu'ils étoient enfin libres, puisqu'il s'étoit „ rendu maître de la Forteresse, & qu'il leur „ laissoit pour les instruire un Saint Mission„ naire, qui en prendroit volontiers le soin ". C'étoit le Pere Antoine de Lauriere Religieux Franciscain, qui fit en effet de grands fruits parmi ce pauvre peuple. La Mosquée fut convertie en Eglise, & consacrée sous le titre de Notre-Dame de la Victoire. Alphonse de Norogna,

rogna, fut établi Gouverneur de la Forteresse, L'AFRIQUE.
selon la destination que le Roi en avoit faite, avant que la Flotte partît de Lisbonne. Acugna partit delà pour les Indes. Albuquerque demeura avec une Escadre aux environs de Zocotora. Ses ordres étoient de croiser à l'entrée de la Mer Rouge. Il n'y resta qu'autant de temps qu'il falloit, pour mettre ordre aux affaires de l'Isle, & réprimer les factions du peu de Fartaques, qui étoient demeurés dans les Bois de l'Isle; & trouvant une occupation de Corsaire indigne de lui, il voulut tenter quelque chose de plus honorable, & en même temps plus avantageuse à son Roi; ce fut l'entreprise sur la Ville & l'Isle d'Ormus à l'entrée du Golphe Persique, où il vint à bout de s'acquerir une réputation d'autant plus grande, qu'il fut trahi par ses propres Officiers, & calomnié de maniere qu'il fut réduit à lâcher prise, & à se retirer à Zocotora, où il arriva au mois de Janvier 1508. Il ravitailla la place, qui en avoit grand besoin. Il dérangea les mesures que les Fartaques prenoient, pour faire soulever l'Isle. Il croisa environ trois mois assez inutilement, vers le Cap de Gardafui: enfin, ayant reçu les provisions qu'il attendoit, & étant joint par trois Vaisseaux qui alloient aux Indes, il se mit en chemin pour ce Païs-là. Il avoit des Lettres du Roi, pour remplacer Almeida, qui le reçut assez mal, le fit arrêter, & mettre en prison dans la Citadelle de Cananor, où il fut trois mois. Mais il en fut délivré par son Parent Fernand Coutigno, Grand-Maréchal du Royaume, qui le fit reconnoître Gouverneur-Général, à la place d'Almeida. On ménagea, entre ce Viceroi & Albuquerque, une reconciliation apparente. Le Viceroi, en revenant, ayant mouillé à la Baye de Saldagne, auprès du Cap

L'AFRIQUE.

Cap de *Bonne Espérance*, envoya quelques-uns de ses gens vers les Cafres de cette Contrée, pour traiter de quelque bétail. Les Envoyés d'Almeida insulterent ces Barbares, qui se mirent sur la défensive, & en blesserent quelques-uns. Almeida crut devoir en tirer raison par le conseil de ces mêmes Officiers, qui l'avoient engagé à persécuter Albuquerque. Il y perdit la Banniere Royale, & y fut tué avec onze Capitaines, & cinquante autres personnes, la plupart de consideration, qui y périrent par les mains de ces Cafres les plus brutes de cette côte, & armés seulement de pierres, de bâtons, & de fleches; perte plus fletrissante, dit le Pere Lafiteau, & plus considerable pour les Portugais, qu'aucune de celles qu'ils eussent faites en tant d'actions, qui s'étoient passées dans les Indes. Cet évenement arriva en 1511.

Alphonse d'Albuquerque mérita le surnom de Grand par sa conduite; & fit fleurir les affaires des Portugais dans les Indes. Il recevoit de tous côtés des Ambassadeurs. Les Rois de Perse & de Cambaye rechercherent son amitié. Entre autres, l'Empereur des Abyssins & le Roi d'Ormus lui envoyerent leurs Ambassadeurs, pour les faire passer en Portugal, & un Roi des Maldives se rendit Tributaire de la Couronne de Portugal. Sa politique, à l'égard de ces Princes, fut merveilleuse: car, en même temps qu'il traitoit leurs Envoyés avec splendeur & amitié, il ne faisoit qu'entamer des Négociations sans se hâter de terminer, & feignant de remettre la conclusion des Traités, au retour d'une expédition qu'il méditoit, & pour laquelle on lui voyoit faire de grands préparatifs, dont personne ne savoit la destination, afin que chacun craignît l'orage, fît des propositions avantageuses, & donnât plus

plus facilement les mains à celles qu'il vouloit faire lui-même. L'AFRIQUE.

De toutes ces Ambassades celle qui lui fit le plus de plaisir, ce fut celle de l'Empereur des Abyssins, de ce fameux Prêtre Jean, dans l'opinion commune des Portugais, Prince connu jusqu'alors d'une maniere si confuse, & que les Rois D. Jean II & D. Manuel avoient si passionnément desiré de connoitre. Il étoit bien doux à Albuquerque d'en pouvoir donner à sa Cour les prémieres notions sures qu'elle en reçut; & que cela parût comme un effet des soins, qu'il s'étoit donnés pour les lui procurer. Aussi, sur le prémier avis qu'il eut, que cet Ambassadeur étoit à Dabul, retenu prisonnier par le Tanadar, ou Fermier des Douanes d'Idalcan, il envoya ordre à Garcie de Sosa de le reclamer, & de le lui faire conduire en toute diligence. Sosa s'acquita bien de sa commission, & parce que cet Ambassadeur étoit chargé d'un morceau du bois de la vraie Croix, que l'Empereur & l'Impératrice Helene envoyoient en présent au Roi de Portugal; le Gouverneur le fut recevoir en procession à la tête du Clegé & des Troupes. Après s'être entretenu fort au long avec lui du sujet de son envoi, il le fit partir pour Cochin, avec ordre au Commandant de cette Place, de le faire passer en Portugal, sur le meilleur Voilier de la Flotte de la Cargaison.

La Flotte d'Albuquerque, composée de vingt Vaisseaux, qui portoient dix-sept cens Portugais, & huit-cens Malabares, étant prête, sans qu'on en pût pénétrer le mistère, il mit à la voile, & étant prêt à sortir de la Rade de Goa, il assembla ses Capitaines, qui étoient tous Officiers distingués, ou par leur qualité, ou par leurs services. Il leur proposa les ordres qu'il

avoit

L'AFRIQUE.

avoit reçus du Roi, pour le voyage de la Mer Rouge. Il les appuia par de fortes raiſons, qui furent toutes approuvées par le Conſeil. Les calmes le tinrent longtemps en Mer, il fut obligé de toucher à Zocotora. Il n'arriva à la vue d'Aden que le jeudi ſaint. Il n'y réuſſit point, paſſa l'Hiver dans la Mer Rouge, d'où il ſortit ſans y avoir eu aucun ſuccès. Une maladie qu'il avoit, devint mortelle par le chagrin que lui donna l'ingratitude de la Cour, qui donnant trop de crédit à ſes Calomniateurs, lui envoya Soarès pour lui ſuccéder au Gouvernement des Indes. Il mourut le 16 Décembre 1515. On a vu la Commiſſion qu'avoit eue Covillan, de ſe rendre auprès de l'Empereur des Abyſſins, & les ordres que le Roi avoit donnés à pluſieurs perſonnes de pénétrer juſqu'à cette Cour; & enfin, l'Ambaſſadeur que le Souverain de cette Cour avoit envoyé à Albuquerque, pour le faire paſſer auprès du Roi. Développons ici, tout de ſuite, ces évenemens.

Pierre Covillan, un des prémiers qui eût été employé à cette recherche, étoit arrivé à la Cour de l'Empereur. Ceux qui tenterent d'y pénétrer depuis par le Sénégal, n'y réuſſirent point, par l'artifice des Portugais mêmes. Ceux qui allerent par l'Egypte & par la côte de Zanguebar, furent plus heureux, particulierement les trois, que Triſtan avoit débarqués à Quiloa, & qu'Alphonſe d'Albuquerque fit mettre à terre, près du Cap de Gardafui. *Pierre Covillan* avoit été parfaitement bien reçu de l'Empereur *Alexandre*, qui régnoit alors. Ce Prince ayant vu ſes Lettres de Créance, le traita fort bien, & conçut de grandes eſpérances, de l'Alliance qui lui étoit propoſée. Mais la mort l'ayant enlevé à la fleur de ſon âge, ſon frere

frere *Nabu* ou *Naod* qui lui succéda, se trouva avoir d'autres pensées, & par un principe de politique ordinaire à cette Monarchie il ôta à Covillan toute espérance de retourner en Portugal. Cet Envoyé, pour adoucir cet exil, se maria & ne pensa plus qu'à finir ses jours en ce Païs-là. Naod mourut après un règne d'environ treize ans. Son deuxieme fils David, encore enfant, lui succéda sous la tutelle d'Helène sa Grand-mere. L'Imperatrice Helène regente de l'Empire avoit beaucoup de tête & de courage: elle reprit le systême d'Alexandre; encouragée par ce qu'elle avoit ouï dire, par la voye publique, des grandes choses que les Portugais avoient faites aux Indes, elle résolut de répondre à l'Ambassade du Roi de Portugal. Elle ne choisit point Pierre Covillan, parce qu'elle ne pouvoit pas s'assurer qu'il revînt; mais elle choisit un Chrétien, nommé Matthieu, Arménien de Nation, qui avoit longtemps demeuré au Caire, fait plusieurs voyages en Ethiopie, & dont elle s'étoit servie en plusieurs négociations, & qui par-là avoit mérité sa confiance. A ses Lettres de Créance, elle ajouta un morceau de la vraye Croix dans un Reliquaire d'or, dont elle faisoit présent au Roi de Portugal. Elle lui donna ensuite pour compagnon, un jeune Seigneur Abissin, homme de qualité, & les fit tous deux passer secrettement dans les Indes, où ils devoient demander au Gouverneur un embarquement pour le Portugal.

L'AFRIQUE.

Alphonse d'Albuquerque, comme on a vu, retira cet Ambassadeur des mains du Tanadar de Dabul, qui le tenoit comme en prison. Il lui rendit toutes sortes d'honneurs à Goa, & le fit passer à Cochin, avec ordre de le faire partir pour le Portugal. L'Ambassadeur n'avoit

L'AFRIQUE. rien de respectable que son mérite personnel, chose peu connue dans un étranger, & peu estimée de ceux qui ne font cas que d'un certain éclat, qu'on ne voyoit pas en lui. Les Ennemis d'Albuquerque, ceux mêmes qui avoient le plus d'autorité dans Cochin, le traiterent comme un Imposteur, lui firent toutes sortes d'avanies, sur lesquelles encherirent encore les Capitaines, Bernardin Freyre, & François Pereira Pestagna, de qui il eut beaucoup à souffrir en route, & particulierement à Mosambique. Don Manuel en fut informé, même avant leur arrivée, & il en fut si indigné, qu'il envoya au-devant de ces deux Capitaines pour les mettre aux fers : il les fit ensuite loger dans les prisons de Lisbonne, où ils expierent longtemps leurs fautes, & d'où ils ne sortirent que sur les généreuses instances de l'Ambassadeur, qu'ils avoient si indignement traité. Le Roi fit à cet Ambassadeur, tous les honneurs que méritoit la Majesté du Monarque de qui il étoit envoyé, & dont il avoit souhaité la connoissance, avec tant de passion. Après quelques mois de séjour, Manuel le fit repartir pour les Indes avec le jeune Abissin, & les fit accompagner par un nouvel Ambassadeur, qu'il envoyoit lui même à la Cour d'Ethiopie, donnant ordre à Soarès, qui étoit alors Gouverneur, de les conduire en personne sur la flotte qu'il devoit mener dans la Mer rouge, & de les débarquer où il pourroit sur les côtes de l'Abissinie.

Le Roi témoignoit assez combien il prenoit cette affaire à cœur, & la haute opinion qu'il en avoit conçue, par le choix qu'il fit pour cette Ambassade. Il en chargea *Edouard Galvan*, qui après s'être distingué dans les guerres d'Afrique, avoit commandé le corps de Troupes Auxiliaires, que le Roi de Portugal avoit en-

envoyé à ses Alliés; & qui, outre cela, s'étoit rendu très recommandable par d'importantes négociations, dont il s'étoit acquité avec beaucoup d'habileté & de sagesse, dans la plupart des grandes Cours de l'Europe. Il étoit alors fort agé, & il devoit être fort étonnné de se voir chargé d'une commission, qui avoit plus l'air d'une avanture que d'une Ambassade. Mais le zèle & l'esprit de Religion la lui firent accepter avec plaisir, dans l'espérance d'y procurer la gloire de Dieu. Comme Soarés, dans son entreprise de la Mer rouge, n'exécuta rien de tout ce que le Roi lui avoit ordonné, Galvan mourut des fatigues, & de la disette qu'il souffrit dans l'Isle de Caraman, à la vue, pour ainsi dire, de celle de Maçua, n'ayant plus que deux pas à faire, pour le mettre au Port desiré. C'étoit un homme d'une piété exemplaire. Il avoit un fils, nommé George. Il vit des yeux de l'esprit, que ce fils faisoit naufrage, & déclara cette vision en mourant. L'évenement s'y trouva conforme, cela augmenta l'opinion qu'on avoit déja de la Sainteté de ce bon vieillard.

L'AFRIQUE.

L'Ambassadeur Matthieu étant retourné dans les Indes avec Soarès, fut obligé d'y attendre jusqu'à l'expédition de Siqueira; & alors il s'embarqua de nouveau avec Roderic de Lima, que Don Manuel avoit substitué à Edouard de Galvan. Si pendant tout cet intervale, il ne fut pas maltraité, comme il l'avoit été par ses persécuteurs, il avoit toujours le desagrément de se voir en très petite considération, & tout au moins regardé par une infinité de gens, comme un Imposteur, un Vagabond, & un Espion. Mais quand on l'eut présenté à des Abissins, qui demanderent de ses nouvelles, le moment de cette reconnoissance tira les larmes de tous

L'AFRIQUE.

les yeux. Ces bonnes gens se prosternerent d'abord, en lui baisant la main, l'appellant souvent *Abba Mattheus*, c'est-à-dire *Pere Matthieu*. Ce vénérable vieillard, pleurant lui-même de joye & de tendresse, & arrosant sa barbe blanche de ses pleurs, les embrassoit à son tour, comptant pour rien toutes ses peines passées, & les fatigues immenses de dix années consécutives, & rendoit graces à Dieu de ce que ne s'étant proposé que sa gloire, il lui avoit plu de bénir ses travaux, en réunissant de si loin deux puissantes Nations, pour le bien & l'avantage de la Religion. Ses paroles & l'air, dont il les disoit, touchoient vivement le cœur de tous ceux qui étoient présens, sur-tout aux Portugais, à qui ce spectacle reprochoit vivement les injustices qu'ils avoient faites envers lui. On attendoit le *Barnagasch*, ou Gouverneur-Général de la Province Maritime, qui est un des prémiers Seigneurs de l'Etat, l'Empereur ne confiant guère ce poste, qu'à des Princes de son sang. Pendant cet intervale Siqueira prit connoissance de l'Isle de Maçua, fit purifier une de ses Mosquées qu'il convertit en Chapelle, sous le titre de Notre-Dame de la Conception, où l'on célébra les Saints Mystères. Pierre Gomès, Président du Conseil des Indes, d'autre part avec l'Ambassadeur Matthieu, allerent visiter un célèbre Monastère de l'Ordre de St. Antoine, nommé de Jésus, ou de la Vision, où ils reçurent biens des caresses de la part des Religieux. Enfin, le Barnagasch arriva. Il y eut d'abord quelques difficultés pour le cérémonial de son entrevue avec le Général Portugais. On regla néanmoins qu'elle se feroit dans une vaste Campagne, où il y auroit trois siéges, l'un pour le Barnagasch, le second pour le Général, & le troisieme pour l'Ambassadeur Matthieu. Le Barna-

nagafch s'y rendit avec deux mille hommes de pied, & deux cens chevaux. Siqueira ne conduifit que fix cens hommes, qu'il rangea en un fort bel ordre, & s'avança feulement à la tête de foixante. Après quelques civilités mutuelles, le Général remit entre les mains du Barnagafch, les deux Ambaffadeurs & leur fuite. On parla enfuite du projet de bâtir une Citadelle à *Maçua*, ou à Camaran, furquoi on ne put rien conclurre. Enfin on affura des deux parts, fur les Evangiles, une efpèce d'Alliance, & chacun fe retira de fon côté. Les Ambaffadeurs, Matthieu & Roderic de Lima, furent confignés au Gouverneur d'*Arquico*, avec les treize perfonnes de la fuite de l'Ambaffadeur Portugais. Ils partirent en effet pour fe rendre à la Cour de l'Empereur. Mais dès les prémiers jours de leur marche, ils perdirent le bon Ambaffadeur Matthieu, qui mourut au Monaftère de *Bifan* dans de grands fentimens de piété, & dans la douce confolation que lui donnoit l'efpérance des heureux fuccès qu'auroient fes fatigues pour le bien fpirituel & temporel de l'Ethiopie. Ce fut une perte pour les Portugais, à qui il manquoit dans leur plus grand befoin; car outre qu'il leur eût fervi d'Interprête fidèle, il eût eu peut être affez d'afcendant fur l'efprit de Roderic, pour lui faire entendre raifon en bien des occafions, où il en franchit toutes les bornes.

L'AFRIQUE.

Cet Ambaffadeur étoit bien différent de Galvan, fon Prédéceffeur. Au lieu de cette fageffe & de cette expérience que celui-ci avoit fait paroître en tant de négociations & d'affaires, Lima n'avoit qu'une jeuneffe imprudente, une humeur brufque & bizarre, des hauteurs extravagantes, des idées chimériques, & une impatience outrée, qui lui caufa bien des dé-

L'AFRIQUE. gouts sans le corriger, & le brouillerent également avec les Abiffins, & les fiens mêmes. Après bien des fatigues & des defagrémens de voyage, enfin Lima arriva à la Cour avec fa fuite. L'Empereur voulut lui donner audience avec une Majefté, & une magnificence qui a été décrite par François Alvarès, Chapelain de l'Ambaffade, dont il a écrit l'Hiftoire. L'Ambaffadeur fut appellé plufieurs fois, avec la même pompe jufqu'aux pieds du Trône, fans jamais voir la perfonne du Monarque. Il en eut bien du chagrin, & il dut s'appercevoir qu'on vouloit par-là lui faire fentir qu'on n'approuvoit point fes emportemens, & le manque de modération qu'on voyoit dans fa conduite.

Dans la prémiere audience, il offrit fes préfens qui confiftoient en une épée & un poignard richement garnis, une cuiraffe, & une armure complette, deux petits canons de bronze, des boulets proportionnés au calibre de ces deux pièces, deux barils de poudre, quatre pieces de tapifferie de haute-lice, un orgue, & une Mappemonde, à quoi l'Ambaffadeur ajouta quatre facs de poivre qu'il avoit eus pour fa provifion. Ce préfent, qui peut-être auroit été bien reçu, le fut très mal, parce que les Domeftiques de l'Ambaffadeur Matthieu avoient fait favoir à l'Empereur, que ce n'étoit pas là le préfent que lui avoit deftiné le Roi de Portugal. Cet incident caufa encore à Don Roderic de nouvelles mortifications, & il fut obligé de convenir, pour adoucir l'efprit du Prince, qu'il étoit vrai que le préfent du Roi étoit encore entre les mains du Gouverneur-Général des Indes, & qu'il feroit fidelement envoyé à Sa Majefté; mais que le Général n'avoit pas cru prendre port à Maçua; qu'il ne l'avoit fait que par une efpèce de hazard, & qu'il avoit fuppléé par

ce

cé préſent qu'il faiſoit de lui-même, à celui qui était à Goa, la néceſſité & la conjoncture des temps ayant ainſi diſpoſé des choſes contre ſon attente. Que l'Empereur ſe payât ou non de ces raiſons, il fit cependant paroître qu'il mépriſoit le préſent, & le fit diſtribuer aux pauvres & aux Egliſes. L'AFRIQUE.

Enfin, après avoir laſſé la patience de Lima pendant plus d'un mois, on tira le voile qui déroboit la perſonne du Prince. Il parut aſſis ſur un Trône élevé, la Couronne ſur la tête, & le viſage à demi couvert d'une gaze, qu'un Page hauſſoit & baiſſoit de temps en temps: Il paroiſſoit âgé d'un peu plus de vingt ans, & avoit aſſez bonne grace, quoique baſanné comme le ſont tous les Abiſſins. L'audience fut gracieuſe, l'Empereur témoigna la ſatisfaction qu'il avoit d'entrer en Alliance avec le Roi de Portugal, à qui il permit dès lors de bâtir des Forterèſſes à Maçua, à Suaquen & à Zeila; promettant de l'aider pour les conſtruire, d'hommes, de vivres, d'argent, & de matériaux. Depuis ce temps l'Empereur ſe montra pluſieurs fois ſans ce faſte qui l'environnoit, & avec plus de familiarité. Il vit & entretint pluſieurs fois en particulier le Prêtre François Alvarès, ſur les affaires de Religion. Il voulut lui voir dire la Meſſe ſelon le Rit Latin, & y aſſiſta avec toute ſa Cour. Il parut edifié des cérémonies de l'Egliſe Romaine, & conçut en même temps une haute idée d'Alvarès, qui s'acquit la réputation d'un Saint. Les Portugais eurent de leur côté la ſatisfaction de retrouver Pierre de Covillan, qui ne pouvoit retenir ſa joye de revoir des gens de ſa Nation, & verſoit en même temps quantité de larmes, en ſe ſouvenant de ſa Patrie, qu'il ne devoit plus revoir à cauſe de ſon grand âge, & des engagemens qu'il avoit pris.

 L'Em-

L'AFRIQUE.

L'Empereur fournit toujours abondamment aux besoins, & à l'entretien de l'Ambassadeur Portugais & de ses gens, qui suivirent la Cour en différentes marches qu'elle fit, & Alvarès nous en a laissé une Rélation magnifique. Dès la prémiere distribution qui se fit par ordre de l'Empereur, Lima prétendit que tout étoit pour lui, & en dispensa peu de chose à ceux de sa suite: cela piqua George d'Abreu, & Lopès de Gama; ils en vinrent aux paroles les plus outrageantes, même en présence des prémiers Ministres de l'Etat, qui en furent très scandalisés, & en firent leur rapport au Prince. Ce procédé si indécent, dans un homme revêtu de ce caractère, fut soutenu par un autre encore plus mauvais. Car l'Empereur s'étant entremis deux fois pour les reconcilier, & faire cesser le scandale, jamais Don Roderic ne voulut entendre à aucune reconciliation, desorte que dans la suite l'Empereur fut obligé de prendre lui même des mesures pour éviter les plus grands éclats.

Enfin, Don Roderic ayant eu son Audience de Congé, & s'étant mis en chemin, l'Empereur qui le fit accompagner par le Grand-Maître de sa Maison, & par un autre des plus grands Seigneurs de la Cour, qui devoit être aussi du voyage, lui fit dire par eux qu'il vouloit absolument qu'il se reconciliât avec d'Abreu. Il fallut pour cela bien des pourparlers: cela se fit néanmoins. Ils s'embrasserent donc, & dès lors ils se voulurent beaucoup plus de mal. Don Roderic ordonna à son pourvoyeur de ne point donner de vivres à d'Abreu. Envain le Grand-Maître lui représenta le tort qu'il avoit. Il persista opiniâtrément, & d'Abreu plus irrité que jamais, résolu de s'en faire donner à main armée, en vint à des voyes de fait encore plus fa-

fâcheuſes, ſans que le Barnagaſch même pût venir à bout de modérer les violences de ces deux hommes. Ce Prince en fut ſi indigné, qu'après leur avoir enlevé les Lettres, & le préſent que l'Empereur envoyoit au Roi de Portugal, il les fit reconduire à la Cour pour les y faire châtier. Les affaires ſe raccommoderent un peu à la Cour, au moins quant aux apparences. Cependant Don Roderic reçut les Lettres que Don Louis de Menezès lui écrivoit: il étoit venu à Maçua pour le prendre, mais ne le trouvant pas, il lui marquoit un jour juſqu'auquel il l'attendroit. Par ces mêmes Lettres, il lui apprenoit la mort du Roi Don Manuel. L'Empereur en témoigna un extrême regret, & ordonna un jeûne rigoureux de trois jours conſécutifs, pendant leſquels toutes les boutiques furent fermées. On n'acheta, ni ne vendit rien des choſes les plus néceſſaires à la vie. Après ce deuil, auquel ſuccéda la joie, de ce que le Roi Jean III. ſuccédoit à ſon père, Lima fut congédié de nouveau; mais ayant manqué le jour qui lui avoit été fixé, il retourna ſur ſes pas, & ſe rendit auprès de l'Empereur, dont il fut bien reçu à la faveur des préſens, que Don Louis avoit dépoſés au port de Maçua.

L'AFRIQUE.

Enfin, après ſix ans de ſéjour dans l'Ethiopie, Don Roderic eut ſon Audience de Congé de l'Empereur, qui le fit accompagner d'un Ambaſſadeur qu'il envoyoit au Roi de Portugal. Hector de Siveira les recueillit au Port de Maçua, d'où il les conduiſit dans les Indes. Là ils s'embarquerent pour Lisbonne, & y arriverent heureuſement. Jean III. les reçut à Conimbre avec des honneurs extraordinaires, & fit aller au devant d'eux tout ce qu'il y avoit à la Cour, de Prélats & de Seigneurs titrés.

L'AFRIQUE. Le Roi ayant envoyé depuis Don Martin de Portugal, son neveu, en Ambassade auprès du Pape Clement VII. Alvarès suivit ce Prince, en qualité d'Ambassadeur de l'Empereur d'Ethiopie, & eut l'honneur de haranguer ce Pontife, qui se trouvoit à Bologne, où il devoit couronner Charles V. L'Assemblée étoit très auguste, & si Alvarès eut la satisfaction d'y paroitre avec un caractère bien au-dessus de sa prémiere fortune, le Pape n'en eut pas moins de recevoir les Lettres qu'il lui présenta de la part d'un Prince, dont on avoit en Europe une idée bien supérieure à ce qu'il étoit lui-même. Dans ces Lettres on lui donnoit des titres bien magnifiques, & on le flattoit de l'espérance de faire entrer l'Empire dans les sentimens de soumission à l'Eglise Romaine (*a*).

(*a*) Consultez sur cette matière les Décades de *Barros*, & ses Continuateurs en Portugais, & leur Abréviateur le Pere *Lafitau*, dans son bel Ouvrage intitulé l'*Histoire des Découvertes & des Conquêtes des Portugais dans le Nouveau Monde*, en 2. vol. *in* 4. *Paris* 1733.

CHA-

CHAPITRE III.

DE L'ABISSINIE.

L'EMPEREUR des ABISSINS, que l'on connoit aujourdhui sous le nom de GRAND-NEGUS, n'a été connu autrefois que sous celui de PRESTE-JEAN. Ce qui donna occasion à cette erreur, fut que *Jean II.*, Roi de Portugal, ayant envoyé l'an 1487 *Pierre Covillan* & *Alphonse Payva* pour faire des découvertes du côté des Indes, leur ordonna sur-tout de chercher les terres d'un certain Prince fameux par ses richesses, qui regnoit dans l'Asie, ou dans l'Inde, qu'on nommoit ordinairement *Preste-Jean*, & qu'on croyoit être Chrétien; afin de lier amitié avec lui, & d'établir avec ses Sujets une liaison de commerce. Il est constant qu'il regnoit autrefois en Asie un puissant Prince, que les Perses ses voisins appelloient *Prester Chan*, c'est-à-dire *Prince des Adorateurs*. Les Italiens, qui faisoient dans ce temps-là tout le négoce d'Orient sur ces côtes, le nommoient par corruption *Preste* ou *Prete-Gian*, & firent connoitre à toute l'Europe ce Royaume sous le nom d'*Empire du Preste-Jean*. C'étoit avec ce Prince, ou plutôt avec celui de ses Successeurs qui occupoit alors son Trône, que le Roi de Portugal souhaitoit entrer en alliance de commerce: mais les Portugais n'ayant pas trouvé ce *Preste-Jean* dans l'Asie, ni dans l'Inde, & ayant appris depuis sur les côtes d'Ethiopie qu'il y avoit un puissant Roi dans l'Afrique qui étoit Chrétien, & avoit coutume de porter toujours une croix à la main; ils s'imaginerent avoir trouvé

DE L'ABISSINIE.

DE L'ABISSINIE. trouvé ce Roi qu'ils avoient cherché avec tant de peines & de dangers ; & depuis ce temps-là tout ce qu'on a publié de ce Prince ne l'a été que sous le nom de *Preste-Jean*, sans examiner si c'étoit en Afrique ou en Asie que le Prince appellé *Preste-Jean* se devoit trouver.

Si nous en croyons une tradition populaire, la Maison Royale d'*Abissinie* descend de *Salomon*, par l'enfant qu'en eut la Reine de *Saba*. Il y en a même quelques-uns qui tirent son origine des enfans de *Jacob*, les prémiers Israëlites, & ils prétendent que c'est pour cela que les Rois ont toujours porté, & portent encore aujourdhui dans leurs Armes & leurs Sceaux un Lion tenant une croix, avec ces mots, *Vicit Leo de Tribu Juda.* Il y a de l'apparence que c'est depuis leur conversion au Christianisme, que l'on a ajouté cette Croix. Quoiqu'il en soit, il est certain que les Rois *Abissins* se qualifient du nom de *Prince des Israëlites.* Mais soit qu'ils le tirent de leur Roi *Menilebec*, qu'ils prétendent être fils de *Salomon* & de la Reine de *Saba*, ou de quelque origine plus reculée, il est assez difficile de la déterminer ; car il est constant qu'avant l'établissement du Christianisme chez eux, ils ne connoissoient point le vrai Dieu. Après tout, il semble que s'ils étoient descendus du Peuple de Dieu, ils en auroient dû connoitre les Loix ; & l'on ne trouve point dans leur Histoire qu'ils en eussent aucune notion : car on ne voit point qu'avant ce temps-là ils ayent eu des Bibles, des Synagogues, ou qu'ils fissent des voyages au Temple de *Jérusalem.* On peut penser diversement sur cet article, qui n'a rien de certain. Au reste, il est constant qu'on n'a point vu manquer en *Ethiopie* la race de *Menilebec*, dont les Rois d'aujourdhui sont venus par une suite de quatre-vingt

Prin-

Princes. Il y a aussi quelque apparence qu'il é- toit fils de *Salomon*; car le surnom de *Ebn el-Haquin* que lui donnent les Arabes, signifie *Enfant du Sage*. Depuis ce *Menilebec*, on compte vingt-quatre Rois jusqu'à *Basenus*, sous le Regne duquel notre Seigneur J. C. vint au monde; & treize depuis celui-ci jusqu'au regne des Princes *Abreba* & *Atzbea*, sous lesquels la prédication de l'Evangile commença dans l'*Ethiopie*. Quoique depuis ce temps-là l'Histoire des *Abissins* ne soit pas tout-à-fait si obscure, ou plutôt si inconnue, que dans les siecles précédens, cependant on trouve si peu de particularités du Gouvernement de leurs Rois, que je ne croi pas devoir m'arrêter à les nommer ici, de peur d'amuser le Lecteur par des noms extraordinaires, sur lesquels il n'y a rien à dire de remarquable. On sait seulement que vers l'an 522, le Roi *Calebus* se rendit recommandable par la destruction du Royaume des *Homerites*. C'étoit l'impie *Dunawas* qui les commandoit pour lors. La Religion des Juifs, qu'il professoit, augmentoit son aversion naturelle contre les Chrétiens. Il croyoit ne pouvoir jamais imaginer des supplices assez cruels pour les tourmenter. Il faisoit faire de grandes & profondes fosses en terre, dans lesquelles il faisoit allumer des braziers où il se plaisoit à faire jetter par troupes les Chrétiens. Il en fit mourir ainsi trois-cens-quarante, avec le saint homme *Arétas*, dans la Ville de *Nagran*. *Calebus*, ému par une si cruelle persécution, & puissamment excité par les remontrances du Patriarche d'*Alexandrie*, résolut de tirer une illustre vengeance de tant de cruautés. Il mit sur pied une Armée de six-vingt-mille hommes, avec lesquels il passa en *Arabie* sur une Flotte composée de cent-vingt-trois vaisseaux; & ayant défait *Dunawas*, il remit

DE L'ABISSINIE.

522.

DE L'ABISSINIE. *Nogran* entre les mains des Chrétiens sous le Gouvernement du fils du saint Martyr *Arétas*; après quoi il s'en retourna tout couvert de gloire en *Ethiopie*. Depuis ce Roi jusqu'à *Delnoad*, sous qui la Famille des descendans de *Salomon* fut interrompue d'une maniere bien sanglante, il n'y a rien de mémorable.

900. Ce fut environ l'an 900 de l'Ere Chrétienne, qu'arriva cette grande révolution dans l'Empire, par les intrigues d'une femme nommée *Essaz*. Afin de pouvoir élever un enfant qu'elle avoit eu d'un certain Viceroi de *Bugna*, elle fit mourir tous ceux de la Famille de *Salomon*, hors un jeune Prince de cette race, qui échapa à sa cruauté en se sauvant dans le Royaume de *Scewa*, où les principaux Seigneurs qui conservoient beaucoup d'attachement pour les descendans de *Salomon*, eurent soin de le cacher. Comme cette nouvelle Famille, qu'on appelle *Safée*, a toujours été fort odieuse & en horreur aux *Abissins*, ils n'ont pas été fort exacts à en conserver la mémoire; & il y a même des Historiens qui passent sous silence l'Histoire de ces Princes. Ce n'est pas que pendant les quatre siecles qu'elle occupa le Trône, elle ne produisit de forts grands hommes. C'est de cette famille qu'étoit le Prince *Lalibala*, si fameux par sa maniere extraordinaire de bâtir: en quatre ans qu'il regna, il fit construire vingt-quatre Temples magnifiques, non pas à la maniere ordinaire, avec des pierres & du mortier, mais en pratiquant de belles & grandes voûtes dans la roche vive, & laissant d'espace en espace de hautes colonnes pour les soutenir *. L'avanture qui lui

* *François Alvarès* en a donné de fort beaux Plans, sur la fin de son Livre, Chap. 55. On n'en voit plus aujourdhui que de misérables restes, qui ont échapé

lui arriva dans son berceau, où un essain d'abeilles s'alla reposer, fut pris pour un pronostic de sa grandeur future & de la gloire qui devoit immortaliser son nom. DE L'ABISSINIE.

Naaveto-Laab fut le dernier de cette race: n'ayant point laissé d'enfans, *Icon-Amlacb*, de la famille de *Salomon*, remonta sur le Trône en 1300. Il eut plusieurs enfans, & comme il les aimoit tous extrêmement, il leur partagea l'Empire, qui se trouva enfin divisé entre deux freres par la mort des autres. L'ambition du cadet ne pouvant souffrir ce partage, lui fit tenter les moyens de surprendre son frere & de se rendre maitre absolu de l'Empire: mais son dessein échoua par la trahison de quelques-uns des siens, & son frere le fit aussi-tôt enfermer dans le Rocher de *Gesben*, où pour faire voir que le principal motif qui l'avoit obligé d'en agir ainsi, étoit plutôt le desir qu'il avoit de la sureté de son Royaume, que de sa propre vie, il y mit aussi ses propres enfans. Delà vint la coutume d'y retenir les Princes qui n'étoient pas destinés à l'Empire: elle fut ensuite abolie, après avoir duré plus de deux siecles. La sévérité, qu'on exerçoit envers ces illustres prisonniers, étoit très grande: gênés dans toute leur conduite, on ne leur permettoit pas de porter des habits différens de ceux du peuple. Le Gouverneur s'étant apperçu qu'un d'eux avoit pris un jour un habit plus riche, en porta ses plaintes au Roi, qui ne croyant pas le cas digne de punition, ne voulut pas d'ailleurs le louer, par condescendance pour les anciens Empereurs qui avoient établi cette Loi. Ce Prince étant ensuite monté sur le Trône, le Gouverneur de *Gesben* se cacha d'abord, de

1300.

pé à la haine que *Grain*, Prince d'*Adel*, avoit contre les Chrétiens.

DE L'ABISSINIE. de peur que se souvenant de la rigueur avec laquelle il l'avoit traité, il ne voulût s'en venger: mais le Prince l'ayant fait chercher, bien loin de lui en témoigner du ressentiment, le loua fort, & lui recommanda de le servir avec le même zèle qu'il avoit servi feu son pere.

La Famille de *Salomon* ayant remonté sur le Trône, elle l'a toujours occupé depuis jusqu'à aujourdhui, par une succession continuelle de divers Princes.

On en compte seize, depuis *Icon-Amlach* jusqu'à CONSTANTIN surnommé ZERACOB, qui monta sur le Trône l'an 1437. C'est un des prémiers dont on ait plus de connoissance. Il rendit son nom illustre par les Ambassadeurs qu'il envoya au Concile de *Florence*, deux ans après son élevation à l'Empire.

CONSTANTIN ZERACOB. 1437.

BACDA-MARIAM lui succéda l'an 1465, & mourut après un Regne de deux ans, laissant sa femme *Helene* veuve, avec deux enfans, ALEXANDRE & *Naod*.

BACDA-MARIAM. 1465.

Le prémier, après avoir regné seize ans, mourut l'an 1491, environ dans le temps que *Pierre Covillan* arriva dans l'*Abissinie*; & son fils AMDA-TZEION ne lui survêquit guère; il mourut après un Regne de six mois, sans enfans. Son Successeur fut NAOD, second fils de *Bacda-Mariam* & d'*Helene*, qui avoit été relegué à *Gesben* pendant le Gouvernement de son ainé: en ayant été rappellé, il monta sur le Trône, & après avoir gouverné environ treize ans, il mourut l'an 1505. Comme *Naod* avoit laissé plusieurs enfans, la Cour se trouva fort partagée sur le choix qu'on en devoit faire. Peut-être le mauvais naturel de son ainé, qu'il avoit eu de sa femme *Mogeça* pendant qu'il étoit encore retenu dans les Rochers d'*Ambara*, fut la cause que sa grand'-mere *Helene* qui gouvernoit tout, & le Métropoli-

ALEXANDRE. 1491. AMDA-TZEION. NAOD. 1505.

litain *Marc*, l'éloignerent de la Couronne, plutôt que le prétexte qu'ils prirent qu'il n'étoit pas né dans la pourpre : ou peut-être auffi que l'efpérance de regner avec plus d'autorité pendant la tutèle de *David* fon fecond fils, qui n'avoit que onze ans pours lors, fit qu'ils donnerent la préférence à ce jeune Prince. Quoiqu'il en foit, il eft conftant que c'eft des confeils d'*Helene* que David aprit l'art de regner, & que les maximes de cette fage mere, fi recommandable en Europe par fes Lettres à *Emmanuel I.*, Roi de Portugal, rendirent très heureux les commencemens du Regne de fon petit-fils La fin ne le fut pas tant ; elle ne fut mémorable que par le commencement des *Galles*, qui arriva l'an 1537, le 32 de fon Regne. Les *Abiffins* fe fouviendront longtemps des infultes qu'ils ont reçues de ces Barbares, qui ont porté la défolation dans toutes leurs plus belles Provinces. Peut-être que ce Prince, dont Dieu avoit béni les armes contre les *Adelens* par tant de fuccès, s'attira ce châtiment par les exceffives débauches, dont il deshonora la fin de fes jours.

DE L'ABISSINIE.

DAVID.

1537.

CLAUDE, furnommé ATZNAF-SAGHED, l'ainé des enfans qui lui furvêcurent, mérita par la liberté qu'il donna aux Miffionnaires d'enfeigner les Dogmes Catholiques, quoiqu'il ne fe convertît pas, de rétablir fon Royaume qui étoit prefque démembré par les conquêtes des *Adelens*. Et avec le fecours des quatre-cens *Portugais*; que *Jean III.* Roi de Portugal lui avoit envoyé fous la conduite du brave *Chriftophle de Gama*, il fignala fon Regne par plufieurs victoires; & eut enfin l'avantage de mourir en grand Prince dans le lit d'honneur, les armes à la main, à la tête de fon Armée victorieufe. Les fiens vengerent fa mort dans la même bataille, par une grande victoire, l'an 1559, & la plus confide-

CLAUDE furnommé ATZNAF-SAGHED.

1559.

DE L'ABISSINIE. siderable que les *Abiſſins* euſſent encore remportée ſur les *Adelens*. Ce fut ce Prince éclairé qui exerca tant dans la diſpute les Miſſionnaires Jéſuites ; de ſorte que le Pere *Tellez* a été obligé d'avouer que ſouvent il leur faiſoit bien de la peine. Il ſe juſtifia ſur un reproche qu'on lui faiſoit, & à ſes Sujets, de judaïſer ; & fit une Confeſſion de Foi dans laquelle il prouve évidemment, que les *Abiſſins* n'ont rien de commun avec les Juifs.

MENAS. MENAS ſon frere, qui lui ſucceda, fit tout le contraire ; car il défendit à ſes Sujets & même aux *Portugais* d'entrer dans les Egliſes des Catholiques. Il en vint juſqu'à maltraiter *André Oviedo* que le Pape y avoit envoyé en qualité d'Evêque, & un jour que ce zèlé Miſſionnaire lui reprochoit avec beaucoup d'aſſurance ſa perſécution, *Menas* l'auroit maſſacré ſur le champ, ſans la conſideration qu'il eut pour la Reine, qui ſe jetta entre deux. Il n'en uſa pas mieux à l'égard de ſes Sujets; quelques-uns ſe révolterent. *Iſaac* le *Barnagaſch*, * l'un des principaux Seigneurs & qui entendoit bien la guerre, appella les *Turcs* dans le Royaume, ſe fortifia de leurs Troupes, & ſe mit en campagne à la tête d'une Armée conſiderable, avec laquelle il défit l'Armée du Roi, qui perdit la vie dans la

1562. bataille le 20 d'Avril 1562.

SERTZA-DENGHEL OU MALACH-SAGHED. Il laiſſa trois enfans, *Sertza-Denghel*, *Lecanaxa*, & *Tazeaſh*. Ce dernier mourut peu de temps après. SERTZA-DENGHEL, comme ainé, prit en main le Gouvernement, avec le ſurnom de *Malach-Saghed*. Ce Prince avoit beaucoup d'eſprit & de courage, & pluſieurs autres belles qualités: auſſi la fortune rendit juſtice à

* Ce mot veut dire Gouverneur de la Province maritime.

à son mérite ; car après avoir appaisé les troubles domestiques qui divisoient le Royaume, il remporta plusieurs grandes victoires sur les ennemis de l'Etat, il chassa les Turcs de *Dobarva* Capitale du Royaume de *Tygré*, & les réduisit à se contenter des côtes de la Mer Rouge ; d'où il les auroit encore contraints de se retirer, si les *Galles*, qui ne combattoient plus en courses par de légeres escarmouches, mais qui composoient déja des Armées nombreuses, ne lui avoient trop donné d'occupations. Il fut toujours très attaché à la Religion Chrétienne qu'il professoit selon le Rit d'*Alexandrie*, les Jesuites n'ayant pu lui faire gouter celui de l'Eglise Latine. Il ne laissa pas d'estimer beaucoup ces Peres, & il disoit ordinairement, qu'il falloit suivre leur vie, & non pas leur doctrine. Au reste ce Prince, d'ailleurs assez heureux, ne le fut pas dans le mariage, dont il n'eut que des filles. C'est ce qui lui fit prendre affection pour son neveu *Zadenghel*, fils de son frere *Lecanaxa*, qu'il fit élever à la Cour avec grand soin, comme celui qui lui devoit succéder. Cette amitié se refroidit quelque temps avant sa mort : soit que *Zadenghel*, dans l'espérance de regner bientôt, commençât à s'écarter des égards qu'il devoit avoir pour son oncle, soit que ce vieillard s'apperçût que l'on s'empressoit plus de faire la Cour à ce jeune homme, qu'à lui-même ; il fit venir auprès de lui un jeune Prince nommé *Jaques*, qu'il avoit eu d'une de ses maitresses. Cela changea tout d'un coup l'état des affaires ; car les Seigneurs, pour flatter la passion du Roi, ou dans l'espérance de gouverner pendant la minorité du jeune Prince qui n'avoit encore alors que sept ans, abandonnerent les intérêts de *Zadenghel*, & s'attacherent au jeune *Jaques*, quoique les enfans naturels soient exclus de la Cou-

DE L'ABISSINIE.

DE L'ABISSINIE. Couronne par les Loix fondamentales du Royaume d'*Ethiopie*. Cependant le Roi étant tombé malade au retour de la Campagne qu'il venoit de faire contre les *Galles*, changea encore de sentiment, ou par un pur effet d'inconstance, ou par un principe de conscience ; de sorte que quelque temps avant que de mourir, il fit entrer les Seigneurs dans sa chambre & leur parla ainsi: „ Puisqu'il faut quitter la Couronne avec la vie, „ je suis bien aise, après avoir mis ordre aux affaires de ma conscience, de regler celles du „ Royaume, dont la paix & la tranquillité m'a „ toujours été également chere. Pour cet effet „ je vous recommande de suivre mon exemple, „ & de préférer les intérêts de l'Etat à tout autre intérêt. N'ayant point eu d'enfans de „ mon mariage, j'avois aimé le Prince *Jaques* „ comme mon fils, & les grandes qualités de „ son esprit ne me le faisoient pas juger indigne „ de succéder à mes Etats. Je crois aussi que „ si je l'y destinois, vous ne desapprouveriez „ pas mon choix. Mais dans l'état ou je suis, „ il ne me faut pas suivre mes inclinations, & „ je suis obligé de rendre justice à qui je la dois „ en conscience. Je ne puis pas ôter à *Zadenghel* une Couronne, que le mérite autant que „ la naissance lui donne. C'est lui que je vous „ laisse pour Prince; c'est lui que l'intérêt de la „ Patrie vous oblige de reconnoitre pour votre „ Souverain. Il est en état de remplir toutes „ vos espérances. Honorez-le donc comme „ votre Seigneur & votre Roi. C'est ce que je „ vous ordonne par ma derniere volonté ". Le

1597. Roi étant mort ensuite, après avoir regné 35 ans, les Seigneurs, qui voyoient par les derniers sentimens du Roi les mesures qu'ils avoient prises pour accroitre leur autorité pendant la

JAQUES. minorité du Prince JAQUES, rompues entierement,

ment, résolurent de s'assurer de la personne de *Zadengbel*. Pour cet effet ils tiennent cachée la mort du Roi, & envoyent sans bruit des Soldats pour prendre ce Prince, qu'on conduisit dans l'Isle de *Deka*. Il y avoit encore à la Cour un jeune Prince du sang nommé *Susnée*, lequel voyant un enfant & un bâtard occuper le Trône de ses ayeux, ne pouvoit s'empêcher de faire quelquefois éclater son ressentiment. Comme il étoit naturellement hardi, entreprenant & capable de former & d'exécuter un grand dessein, les Seigneurs, dans la crainte qu'il ne remuât pour détruire leurs intrigues, tâcherent de le mettre en lieu de sureté; mais dès qu'il découvrit leurs mauvaises intentions, il se retira vers les *Galles*, ennemis jurés de l'*Abissinie*, pour s'en servir dans le besoin. Cependant le jeune *Jaques* croissoit, & prenoit avec l'âge un certain air de fierté, qui causa enfin son malheur: car à peine avoit-il atteint l'âge de 15 ans, que ne pouvant plus se gêner sous la conduite de tous ces Tuteurs, il se résolut de gouverner par lui-même, sans suivre leurs conseils. Toutes ses manieres aigrirent aisément l'esprit des Seigneurs, qui avoient commencé de gouter le plaisir du Gouvernement, & ils se répentirent bientôt d'avoir ôté la Couronne au légitime Héritier de l'Empire, pour la mettre sur la tête d'un Orphelin étranger, qui commençoit si mal à reconnoitre leurs services: desorte qu'ayant fait tirer ZADENGHEL du fond de ces affreuses montagnes, ils le mirent tout d'un coup sur le Trône sous le nom D'AZNEF-SAGHED; ce qui arriva au commencement de ce siecle, environ l'an 1603. Le Prince *Jaques*, abattu sous le poids de sa mauvaise fortune, ne se mit pas en état de rien disputer à *Zadengbel*: ainsi se voyant abandonné de tout le monde, il prit la route de *Samena* avec

DE L'ABISSINIE.

ZADENGHEL OU AZNEF-SAGHED.

1603.

DE L'ABISSINIE.

vec quelque peu de gens de sa suite, pour s'y retirer auprès des parens de sa mere. Mais la fortune, qui le réservoit à d'autres accidens plus tragiques, permit qu'il fût reconnu dans sa fuite & mis entre les mains de *Zadengbel*. Ce Prince, sans user de cruauté, selon la coutume barbare du Païs, où on fait inhumainement assassiner ou horriblement défigurer ceux qui pourroient troubler le repos de l'Etat, se contenta de le reléguer dans le Royaume d'*Enarea* loin de la Cour. *Zadengbel* étoit bienfait de sa personne, & les belles qualités de son esprit répondoient à sa bonne mine: outre cela, l'expérience qu'il avoit de la bonne & de la mauvaise fortune, le rendoit encore plus capable de commander. Il s'attira d'abord tous les cœurs, par la prudence qu'il eut de ne pas faire paroitre le moindre ressentiment de tout ce qu'on lui avoit fait souffrir; & les grandes actions qu'il fit aussi-tôt après contre les *Galles*, lui acquirent l'estime de tout le monde. Ces Barbares, qui n'ignoroient pas les troubles de la Cour & le mauvais état des affaires, s'étoient jettés dans l'*Abissinie* avec trois Corps d'Armée considerables, que rendoit encore plus redoutables la défaite du Gouverneur de *Goiam*, qui avoit hazardé la bataille sans ordre du Roi.

Le Roi reprenant courage contre cette disgrace, s'avança vers les Barbares, & sans donner de relâche aux Soldats qui étoient fatigués de la route, donna dessus avec vigueur. Les *Galles*, encore enflés de leur victoire, reçurent ces nouvelles Troupes avec tant d'intrépidité, que les ayant fait aussi-tôt plier, ils eussent tout mis en déroute, si le Roi, pour arrêter la fuite des siens, s'étant jetté en-bas du cheval l'épée à la main, ne leur eût montré plus par son exemple que par ses paroles, qu'il étoit plus honteux de fuir que de

de mourir en combattant. *C'est-là*, s'écria-t-il, *que je suis résolu de vaincre ou de mourir. Fuyez si vous voulez, vous autres; vous éviterez peut-être par-là la violence des Galles: mais vous n'éviterez pas l'infamie d'avoir abandonné honteusement votre Prince.* Ce peu de paroles, soutenues par sa valeur, firent un tel effet, que les *Abissins* se ralliant de tous côtés sur le champ, donnerent à leur tour furieusement sur l'ennemi, & le contraignirent de prendre la fuite. Le massacre dura jusques bien avant dans la nuit: les *Abissins* n'avoient pas encore remporté de victoire plus complette contre les *Galles*. Le Roi, pour profiter de ce succès, coupa avec ses Troupes au travers des déserts & des rochers, pour trouver l'autre Armée des *Galles*, qu'il surprit & défit avec le même avantage. Le troisieme Corps des ennemis, étonné de tant de victoires, résolut de prévenir une pareille disgrace par une promte fuite. Il y en eut quelques-uns qui se retirerent dans les rochers, où ils croyoient trouver de la sureté: mais le Roi les y poursuivit, & après les y avoir forcés, les fit tous passer au fil de l'épée.

Il semble que tant de victoires devoient assurer la Couronne sur la tête de ce Prince, & que sa réunion à l'Eglise Romaine devoit lui attirer les bénédictions du Ciel; mais les décrets de la Providence en disposoient autrement. Les graces particulieres dont *Zadengbel* favorisoit les *Portugais*, en consideration de leur Religion, ayant fait naître la jalousie dans l'esprit de ses Sujets, & ensuite une espece de haine, ils commencerent à murmurer contre les Missionnaires & les *Portugais*, & firent courir le bruit, que le zèle qu'ils faisoient paroitre, pour la conversion du Roi & du Royaume, n'étoit

DE L'ABISSINIE. toit qu'un prétexte pour se rendre maître de sa personne & de ses Etats. Enfin, plus le Roi tâchoit de leur faire gouter la Doctrine de l'Eglise Romaine, plus ils se rebutoient de ces nouveautés, que l'on vouloit introduire: ce n'étoit déja plus en secret qu'on parloit contre le Gouvernement; on ne faisoit plus même difficulté de dire, que puisque le Roi quittoit le Dieu de ses Ancêtres, & abandonnoit sa Religion, il ne falloit plus faire de scrupule de le quitter. Mais ce qui anima encore plus la révolte, ce fut l'indiscrétion de quelques *Portugais*, qui dirent publiquement, que la Religion Romaine ne s'établiroit jamais bien dans l'*Ethiopie*, que par la force & l'autorité. Ce discours fit résoudre plusieurs Seigneurs à prendre les armes. Cela contraignit le Roi à se retirer dans *Gojam*, pour y lever des Troupes, afin de réduire ces mécontens. Ceux qui l'approchoient, lui conseilloient de ne rien précipiter: ils lui représentoient que les séditions sont semblables au torrent, dont les prémiers efforts sont à la vérité violens, mais qui ont coutume de diminuer dans la suite. L'impatience du Roi, qui étoit trop jeune pour pouvoir gouter des conseils si modérés, le fit avancer sur les Seigneurs, pour les surprendre, dès qu'il eut ramassé environ douze-mille hommes. Mais ils avoient à leur tête les meilleurs Capitaines de l'*Abissinie*, & avec eux le Métropolitain *Pierre*, qui, pour les animer, excommunia le Roi, & les dégagea du serment de fidélité. Toutes ces choses ayant changé leur haine en fureur & en rage, bien loin de se dissiper, & de s'enfuir à l'arrivée de l'Armée Royale, comme le Roi l'espéroit, ils donnerent avec tant d'animosité sur l'aile gauche, où le Prince commandoit en personne, qu'après en avoir taillé en pieces la

meil-

meilleure partie, ils environnerent le Roi au milieu de ses Gardes. Ce Prince, après avoir fait tout ce qu'un Grand Capitaine, & tout ce qu'un brave Soldat peut faire, fut démonté de son cheval d'un coup de pique, & ensuite percé de plusieurs fleches. Cette mort, d'autant plus déplorable que ce Prince méritoit par ses grandes vertus une meilleure fortune, arriva l'an 1604. C'est du frere de *Zadengbel*, nommé *Arzoé*, qu'étoit fils *Tzagax* ou *Tzagachrist*, qui courut l'Europe sous la qualité de l'Héritier de l'Empire des Abissins, & qui se disoit fils de *Jaques*.

DE L'ABISSINIE.

Le 5. Oct. 1604.

La fin de cette guerre ne rétablit pas la paix dans le Royaume. Les mécontens, qui ne s'attendoient pas que les affaires pussent sitôt, ni si aisément se conclure, n'avoient pas songé à choisir un Successeur. *Ras-Athanase* & *Zaslacée*, leurs principaux Chefs, se séparerent; soit que l'autorité à laquelle la fortune les avoit élevés, en les faisant arbitres du bonheur des Princes, par le pouvoir où ils se voyoient de faire eux-mêmes un Roi, les éblouît jusqu'à les rendre incapables de prendre aucun conseil; soit que la jalousie les empêchât de se communiquer leurs pensées. Ils se retirerent dans leurs Gouvernemens, l'un dans le *Gojam* & l'autre dans le *Dambea*. Cependant le jeune Prince SUSNÉE, qui se voyoit par la mort de *Zadengbel*, en droit de succéder au Royaume, envoya en diligence à *Ras-Athanase* un de ses plus chers Favoris, pour l'exhorter à appuyer ses intérêts, l'assurant qu'il en auroit toute la reconnoissance, qu'il devoit attendre d'un Prince généreux & magnanime. En même temps, sans attendre sa réponse, il s'avance lui-même dans un fort leste équipage, & fait savoir à *Ras-Athanase* qu'il ait à le recevoir comme son

SUSNÉE.

DE L'ABISSINIE. Roi, & lui ordonne de s'avancer avec sa Milice. *Ras-Athanase* fut étonné d'une arrivée aussi promte, qui lui ôtoit la liberté de prendre conseil dans une occasion, où toutes ses démarches étoient également dangereuses; & ne pouvant pas avoir le temps d'en communiquer avec *Zaslacée*, il résolut de prévenir par ses services l'amitié de ce nouveau Roi, plutôt que de s'exposer au hazard d'une guerre incertaine; ainsi il se prépara à recevoir *Susnée* avec tous les honneurs possibles, & à le faire reconnoitre par son Armée. Dès que *Susnée* se vit reconnu, & fortifié des troupes de *Ras-Athanase*, il écrivit à *Zaslacée*, que, par la grace du Ciel, il étoit monté sur le Trône de ses ayeux, & qu'il espéroit de son zèle, qu'ayant dessein d'aller au *Dambea*, il tiendroit ses troupes en état de le recevoir, & de le reconnoitre comme leur Prince. *Zaslacée*, qui avoit déja envoyé des Ambassadeurs vers le Prince *Jaques* dont nous avons parlé, pour lui offrir ses services, ayant pris là-dessus conseil de ses amis, recrit à *Susnée*, qu'après les avances qu'il avoit faites auprès du Prince *Jaques*, il étoit obligé d'attendre sa réponse pour pouvoir se déterminer. *Susnée*, à qui cette condition ne plaisoit pas, lui recrivit qu'ayant déja été reconnu Roi, il ne céderoit jamais le Trône à *Jaques*, qui en avoit déja été jugé indigne; & qu'il ne le céderoit pas même à *Malac-Sagbed* pere de *Jaques*, s'il revenoit de l'autre Monde. *Zaslacée* irrité de cette fiere réponse, s'avance à grandes journées avec son Armée, & prévient *Susnée* par cette promtitude. Ce Prince ne se croyant pas en état de pouvoir résister à toutes les troupes de son ennemi, se retira dans les montagnes d'*Ambara*. Mais comme le Prince *Jaques* ne faisoit pas savoir de ses nouvelles à

Zasla-

Zaſlacée, les Capitaines auſſi bien que les Soldats, ennuyés de ne point voir de Roi à leur tête, commencerent à murmurer, & à ſe déclarer pour *Suſnée.* Le Général *Zaſlacée*, qui connoiſſoit par expérience l'inconſtance de ces eſprits, craignant d'en être abandonné, envoya une Ambaſſade ſolennelle à *Suſnée*, pour lui offrir le ſceptre, & toutes ſes forces pour l'en mettre en poſſeſſion. *Suſnée*, ravi de ce changement, lui envoye incontinent un Seigneur, pour recevoir le ſerment de fidélité. On n'entendoit déja par-tout que des acclamations de joye, & des vœux pour la proſpérité de *Suſnée*; ce n'étoit que Feſtins & que Jeux, en attendant le jour deſtiné pour le Couronnement de ce Prince. Comme il ſavoit que les Peuples ſe prennent par l'apparence, & la pompe des Fêtes & des réjouïſſances publiques, il ne voulut pas négliger ces petites cérémonies que le Vulgaire révère, quoiqu'il les eſtimât lui-même ridicules, & qu'il s'en moquât en les racontant un jour à un Capitaine *Portugais.* Mais les Ambaſſadeurs de JAQUES, qui arriverent ſur ces entrefaites, rompirent toutes ſes meſures. Peut-être n'a-t-on jamais vu un effet plus ſurprenant de l'inconſtance de la fortune; car *Zaſlacée* partant ſur l'heure, s'avança avec ſon Armée au-devant de *Jaques*, comme ſi c'eût été le même Prince, à qui il venoit d'engager ſa foi par un ſerment ſi ſolennel, & le fit ſaluer, & reconnoitre Empereur par les Troupes.

DE L'ABISSINIE.

Retour de JAQUES.

Suſnée, qui n'avoit que trop appris par ſa propre expérience, & par celle de *Zadenghel*, qu'il eſt ſouvent dangereux de s'oppoſer au prémier mouvement des ſéditions, & qu'avec le temps les peuples ont coutume de rentrer dans des ſentimens de répentir & de modération, jugea qu'il faloit s'accommoder au temps, & ſe retira

DE L'ABISSINIE.

encore dans *Ambara*, où *Ras-Athanase*, plus attaché à sa fortune qu'à sa parole, l'abandonna pour passer dans le parti de *Jaques*, qu'il voyoit dans la prospérité. Cette infidélité n'abattit pas néanmoins le courage & la fierté de *Susnée*; car le Prince *Jaques*, qui se défioit de la justice de son droit, ayant obligé la mere même de *Susnée*, d'aller trouver son fils pour l'exhorter à la paix, il lui fit offrir de vouloir se contenter des Royaumes d'*Ambara*, de *Valeka*, & de *Sewa:* mais *Susnée* lui répondit, que personne au monde ne lui ôteroit ce que Dieu lui avoit donné; que l'Empire lui appartenoit, & qu'il n'y avoit que la seule mort qui le lui pût ravir; qu'au reste, *Jaques* feroit bien mieux de quitter la Pourpre, & se tenir en repos, que de hâter la ruine de sa Patrie en voulant lui disputer le Trône. *Jaques* connoissant par cette réponse la résolution de *Susnée*, cherchoit par-tout les occasions de le joindre, afin de le combattre: mais *Susnée*, qui savoit parfaitement l'art de tirer les choses en longueur, l'évita toujours, jusqu'à ce qu'ayant appris par ses Espions, que *Zaslacée* différoit de joindre ses Troupes à celle de *Jaques*, & qu'il les laissoit vivre dans une grande liberté, il forma le dessein de les surprendre. Pour cet effet, ayant coupé par de petits détours, il donna si à propos sur les Troupes de *Zaslacée*, que les Soldats n'eurent pas même le loisir de prendre les armes: ce fut plutôt une horrible boucherie, qu'un véritable combat. Cette victoire releva autant le courage de *Susnée*, qu'elle abattit celui de *Jaques:* car ce sont d'ordinaire les prémiers succès, qui font juger avantageusement du reste. Mais ce qui acheva entierment de ruiner les espérances du Prince *Jaques*, ce fut l'infidélité de *Zaslacée*, lequel vo-

voyant, que depuis la bataille on ne le regar- DE L'ABISSINIE.
doit plus de bon œil, abandonna *Jaques* pour aller se jetter entre les bras de son Vainqueur. *Susnée*, dans la nécessité où il étoit d'appuyer son entreprise, par quelque homme de grande autorité, le reçut assez bien, tâchant de dissimuler pour un temps les sentimens de haine qu'il avoit conçus contre ce perfide. Mais *Jaques*, dans la crainte que les autres de son parti ne suivissent ce mauvais exemple, se voyant d'ailleurs à la tête d'une Armée, qui étoit encore bien plus nombreuse que celle de son compétiteur, résolut d'engager *Susnée* dans un combat, qui pût décider absolument entre eux de toutes leurs prétentions. Mais ce Prince adroit & rusé, faisant toujours mine de vouloir l'accepter, battoit en retraite. L'ennemi, croyant que c'étoit la peur qui le faisoit ainsi fuir avant même que d'en venir aux mains, devenoit tous les jours plus insolent, & la confiance qu'il avoit dans l'inégalité des troupes, faisoit qu'il ne gardoit plus de mesures, & qu'il hazardoit souvent des escarmouches avec beaucoup de témériré. Enfin *Susnée*, qui profitoit de tout, ayant attiré *Jaques* dans un lieu où il ne pouvoit en être entouré, quoiqu'il se vît plus foible en nombre, se disposa à la bataille, & après avoir rangé ses Troupes; *C'est aujourd'hui*, dit-il à ses Soldats, *que votre valeur peut donner un Roi à l'Ethiopie. Souvenez-vous que la maniere dont vous allez combattre, vous va faire les maitres d'un Empire, ou les esclaves de votre ennemi. Mais soyez assurés que je ne suis ici que pour vous appuyer, & que je ne veux point être le compagnon de vos victoires, qu'après l'avoir été des dangers que vous y pouvez courir. Au reste, je ne doute pas du succès, si vous ne vous rendez pas à l'ennemi avant que de me voir fuir.* Après

 cette

DE L'ABISSINIE. cette courte harangue, il donna le fignal de l'attaque; & fes Troupes animées coururent avec tant de valeur fur l'ennemi, qui ne s'attendoit à rien moins, qu'elles mirent tout en desordre & en fuite, fans prefque aucune réfiftance: le combat fut très fanglant & décifif par la mort de *Jaques*.

SUSNÉE'S feul. La terreur étoit fi grande, que la nuit plus de fix-cens Cavaliers qui fuyoient à toute bride, & qui ne favoient pas bien où ils alloient, fe précipiterent du haut d'un rocher: il n'y eut qu'un feul Portugais de ceux-ci, nommé *Emmanuel Gonfalve*, qui en rechappa. Car fentant que fon cheval étoit en l'air, & fachant bien qu'il n'étoit pas monté fur un Pégafe, il fe débaraffa de fes étriers, réfolut d'abandonner fon cheval dès qu'il fentiroit fous fa main le moindre appui; il eut le bonheur de fauver fa vie en s'accrochant à une branche d'arbre qu'il rencontra par hazard, & fur laquelle il demeura jufqu'au lendemain matin, qu'il commença à connoitre par la perte de fes camarades, le danger qu'il avoit couru. Les foudres que le Métropolitain *Pierre*, qui étoit un des principaux partifans de *Jaques*, lança fur *Sufnée*, & ceux de fon parti, quelque temps avant la bataille, n'empêcherent pas que ce Prélat n'y fût tué lui-même. Enfin, la victoire fut complette, & mit *Sufnée* en état de ne plus rien appréhender.

Auffitôt qu'il eut appris la mort de *Jaques*, comme il n'aimoit pas à répandre le fang, il fit fonner la retraite, & commanda à fes Soldats, que puifque l'ennemi de la Patrie étoit mort, ils épargnaffent leurs compatriotes. Il eut même la générofité de pardonner aux autres Chefs du Parti; il n'y eut que *Mabardin* fur qui tomba fa colere, & à qui il fit trancher la tête,

moins pour venger ses propres injures, que pour venger la mort du Roi *Zadenghel* son oncle, sur qui ce malheureux avoit osé porter le prémier coup. Pour les autres, comme *Ras-Athanase* & *Zaflacée*, ils périrent avec l'infamie due à leur perfidie, ce dernier ayant eu la folie de croire sur la foi de son horoscope, qu'il détruiroit trois Rois. *Susnée* ayant employé les prémiers jours de son Regne à rétablir la paix dans ses Etats, songea ensuite à se fortifier contre les Etrangers. Comme il savoit de quelle importance lui pouvoit être la connoissance de l'Artillerie, contre les *Galles* qui l'ignoroient, & qui en redoutoient extrêmement les effets, il rappella les *Portugais* & avec eux les Missionnaires, & accorda au Pere *Paës* Jésuite la permission de prêcher & d'instruire. Ce Pere convertit plusieurs Seigneurs, & entre autres *Ras-Scelax* frere uterin de *Susnée*, qui sur une réponse du Pape se déclara publiquement, & indiqua des jours pour les Controverses. Malgré la difficulté qu'il avoit de quitter la pluralité des femmes, les Missionnaires remporterent la victoire dans les disputes; & les plaintes de *Simeon* Métropolitain, dont l'ingnorance fut confondue, devinrent inutiles. Le Roi permit par un Edit public & conseilla même à tous ses Sujets, de professer la Religion Catholique; cela dérangea ses affaires, & lui fit beaucoup de tort: d'ailleurs, le Roi ayant puni l'opiniâtreté d'un Moine trop insolent, le Métropolitain le soutint, & excommunia ceux du Parti Romain.

DE L'ABISSINIE.

Elius, Gendre du Roi, & Gouverneur du Royaume de *Tygré*, après avoir chassé de son Gouvernement tous ceux qui avoient pris le parti du Roi, ramassa des Troupes, & se mit en campagne à leur tête avec tant de confian-

DE L'ABISSINIE. ce, qu'il osa s'approcher du Camp du Roi, & y entrer, dans la résolution d'assassiner son Beaupere. Il avoit déja poussé son cheval jusqu'à la tente du Roi, sans qu'on s'apperçût de son dessein; mais les Gardes s'étant émus, il fut abattu dans la confusion par un coup de pierre, & périt ainsi. Sa mort dissipa toutes ses Troupes, & *Simeon* le Métropolitain, qui se sauvoit avec les fuyards, ayant été reconnu, fut pris, & massacré par les gens du Roi; leurs têtes furent ensuite exposées, pour intimider les plus mutins. Le Roi interdit le jour du Sabat, & fit un exemple illustre contre *Buccus*, qui y contrevint. Il abjura publiquement, ne garda que la prémiere de ses femmes, & reçut
1624. en 1624, le Pere *Alphonse Mendès*, Patriarche Jésuite envoyé par le Pape. *Tecla - George*, Gendre du Roi, & mal avec lui à cause de sa femme, se déclara par dépit pour l'Eglise d'*Alexandrie*, & à la tête des Troupes vint pour combattre *Susnée*. *Tabax*, Viceroi de *Tygré*, marcha contre lui, le surprit, & l'arrêta avec *Adera* sa sœur. On les pendit tous deux, & les Jésuites Missionnaires continuerent si avantageusement à gagner l'esprit du Roi, qu'ils le porterent à se soumettre entierement avec tous ses Etats au Pape, auquel lui & son fils ainé *Basilides* prêterent le serment de fidélité, l'an
1626. 1626.

Cette résolution causa de terribles révolutions dans l'Etat, qui fut partagé en différens Partis sur la Religion. Un inconnu chercha à en profiter, & se fit passer quelque temps pour le feu Roi *Jaques*, d'autant plus facilement, qu'on ne trouvoit point le corps du mort. Il se retira dans le fameux Monastere de *Bisan*, du Gouvernement du *Barnagasch*, où le nom & la mémoire de *Jaques* lui attirerent des Partisans.

Mais

Mais sa facilité envers tout le monde le perdit; & *Ansalax*, Viceroi de *Tygré*, sur qui le Roi s'étoit déchargé du soin de punir cet Imposteur, l'ayant fait prendre par deux Gentilshommes, qui s'étoient insinués auprès de lui, sous prétexte de le servir, lui fit couper la tête. Pendant tout ce temps-là, *Tzagax* couroit le monde, sous le nom de *Prince d'Ethiopie*, dont il se disoit l'Héritier légitime comme fils de *Jaques*. Il se retira en France, où il eut un meilleur succès dans ses impostures. Il abusa le Roi, qui le reçut comme un Prince exilé de ses Etats, & lui fit une pension très considerable. La fourberie, quoique continuée, n'empécha pas qu'il ne mourût aussi malheureusement que le faux *Jaques*, en 1635; mais d'une maniere différente, c'est-à-dire, de débauches. On lui fit cette Epitaphe.

DE L'ABISSINIE.

Ci git du Roi d'Ethiopie,
L'Original ou la Copie.

Cependant la Religion Chrétienne, qui commençoit à s'établir dans l'*Abissinie*, n'y fit pas tout le progrès qu'on auroit dû attendre du zèle, qui animoit *Susnée* à la soutenir. Le nouveau Patriarche voulut anticiper sur le Temporel, & décider à l'avantage des siens, des Questions injustes & tout-à-fait hors de sa portée. Cela alluma des troubles, & retarda d'ailleurs la propagation de la Foi. S'il s'en étoit tenu aux devoirs de son Ministere, & à faire exécuter les Edits du Roi, il auroit ménagé la santé de ce Prince dans un âge déja avancé, & où la vieillesse infirme ne procure que trop de maux. Mais il s'arrogea un pouvoir, qui n'a jamais eu de rapport avec le Spirituel, & mit par-là le Royaume en danger, comme on

DE L'ABISSINIE. en a vu depuis les funestes suites. Il obligea, par une conduite si peu mesurée, le Roi à se relâcher malgré lui, en donnant un Edit qui toléroit l'ancienne Religion, pour prévenir de plus grands maux. On peut dire de *Susnée*, que, quoique son Gouvernement n'ait pas été fort heureux, il n'a pas laissé d'être un grand Roi, savant, bien-fait, homme de guerre, accoutumé à trouver dans sa prudence toutes les ressources dont il avoit besoin dans les différens hazards de sa vie, qui finit au mois de Septembre 1632. Il persévéra jusqu'à la mort dans les sentimens de la Religion Catholique qu'il avoit embrassée; & laissa plusieurs fils & filles, de diverses femmes qu'il avoit épousées.

Mort de Susnée. 1632.

BASILIDES, ou ADIAM-SAGUED, ou FACILIDAS.

Son fils BASILIDES ne suivit pas ses traces. Voyant que les Jésuites & le Patriarche Romain *Alphonse Mendès*, avoient été l'occasion d'une infinité de troubles, qui désoloient toutes les parties du Royaume, en y voulant établir la Religion Catholique; pour mettre fin à ces desordres, il chassa de l'Empire tous les Jésuites, en fit mourir quelques-uns assez cruellement, sous de faux prétextes, & défendit à ses Sujets tout commerce avec les Européens. Ce fut cette année 1632, qui étoit celle de la mort de son pere, que *Basilides*, ou ADIAM-SAGUED, ou FACILIDAS, (car on lui donne tous ces surnoms), fit regner la cruauté, mere de tous les vices dans un Roi. Il commença les prémieres actions de son Regne, par violer le serment qu'il avoit fait, du vivant de son pere, à l'Eglise Romaine; & en montant sur le Trône, il opposa un caractere cruel, avare & faux, à l'humanité, à la prudence, & au desintéressement de son Prédécesseur. Il fit souffrir le martyre à plusieurs Chrétiens, & fut lui-même continuellement dévoré de remords, &

& de craintes, dans la prévention que le Roi d'Espagne étoit ligué avec les *Portugais* pour envahir ses Etats. Il chassa donc les Jésuites, après deux ans de cruelle persécution, en 1634.

DE L'ABISSINIE.

1634.

Il fait mourir son frere le Prince Claude.

Il accusa en ce même temps son jeune frere *Claude*, de commerce secret avec eux, & d'attachement à l'Eglise Romaine; cela fut appuyé sur quelques discours de deux ou trois Domestiques, que ce Prince avoit chassés de chez lui, & qui par mécontentement firent au Roi de faux rapports contre lui, disant entre autres, que leur disgrace ne provenoit que de ce qu'ils avoient abjuré la Religion Romaine. Le Roi sans balancer, & prenant pour conviction le rapport que la haine avoit suggeré à ces misérables, attira le Prince dans son Palais, sous prétexte de vouloir l'entretenir de quelques affaires importantes, & feignant d'entrer avec lui dans un apartement reculé pour être à portée de les lui communiquer plus secretement, d'un coup d'œil qu'il donna, il le fit charger de chaînes, par ceux qu'il avoit postés pour cette exécution, & conduire sur le champ dans une prison voisine, & fortifiée exprès. L'ordre fut donné, & éxécuté en même temps, sur tous ses enfans généralement, sa maison, & ceux mêmes qu'on soupçonna de lui être attachés. On assembla aussi-tôt l'Armée; on y mena le Prince *Claude*, pieds & mains liés. Le Roi parut, harangua la multitude, reprocha à son frere d'avoir abandonné la Religion de ses Ancêtres, pour embrasser celle de *Rome*, d'avoir voulu introduire les *Portugais* dans l'*Abissinie*, d'avoir conspiré contre sa personne, & contre l'Etat; & aussi-tôt, sans preuve de l'accusation qu'il lui intentoit, & sans lui laisser le temps d'être entendu & de se défendre, un cri confus

 d'un

d'un peuple ignorant & méchant, demanda la mort de ce Prince, le traitant d'Apostat, d'ennemi du Roi, & de Parricide. Cet arrêt, tout défectueux qu'il étoit, ne manqua pas d'être exécuté. On remena le Prince en prison, où dès la nuit même on lui trancha la tête, de même qu'à plusieurs autres, de ceux qu'on imagina avoir eu liaison avec lui. Il y eut aussi des Seigneurs distingués dans l'Etat, qui furent punis par l'exil & par la confiscation de leurs biens; on trancha la tête entre autres à deux fils d'une Tante de l'Empereur, nommée *Onguelavy*, sur un simple soupçon, & malgré l'animosité que leur mere avoit marquée, dans toutes les occasions, contre les Missionnaires. Cette persécution passa bientôt jusqu'aux femmes, que l'on relégua sur différens rochers déserts. *Oleta-Christos*, femme du Viceroi *Flavi*, & *Mascal-Abea* fille de *Molaco-Flavi*, y furent reléguées. Si *Basilides* fit souffrir un si triste sort à tous ceux de la Famille Royale, il ne fut pas des derniers à s'en ressentir. Une Armée, que son Grand-Général *Bela-Christos* commandoit, fut presque détruite près des montagnes de *Larta*; & pendant que le Roi étoit occupé à se défendre, avec la plus grande partie de ses forces, dans la Province de *Begameder*, les *Galles* ses voisins entrerent inopinément, & pénétrerent par trois différens endroits dans le Royaume de *Goyam*, & dans le Païs des *Agaus*, les ravagerent & s'en retournerent, à sa vue, chargés de dépouilles, sans qu'il ôsat les attaquer. Son Armée, après avoir demeuré deux mois à *Colela*, où elle souffroit & manquoit de tout, se révolta: il y perdit grand nombre d'Officiers & de Soldats. Les *Gogui*, Peuple demeurant au-delà du *Nil*, à l'Ouest de la Province de *Narea*, prirent les ar-

armes, & refuserent de lui donner les Esclaves, que ce Prince levoit tous les ans, pour payer au *Turc* un tribut, auquel il s'étoit assujetti volontairement, aux conditions qu'il l'assisteroit, s'il étoit attaqué par les *Portugais*. Ce fut encore pis, les années suivantes, *Bela-Christos* entra dans le Païs des *Anguis*. Ceux-ci avertis qu'il marchoit contre eux, occuperent tous les passages, s'y fortifierent, tomberent de tous côtés sur l'Armée de *Basilides*, & en firent un si cruel carnage, que l'*Abissinie* n'avoit point souffert de si grande perte depuis le Regne d'*Asnaf-Sagbed*. On apprit presque en même temps, qu'une Nation inconnue étoit entrée dans le Royaume, & ravageoit les Provinces maritimes. On ne manqua pas d'abord de croire, & de dire, à l'ordinaire, que c'étoient les *Portugais* qui s'alloient rendre maîtres du Royaume. Mais on apprit bientôt le contraire, & que c'étoit le Roi d'*Adel*, qui sur l'avis des pertes, que le Roi avoit souffertes dans ces dernieres années, s'étoit saisi de dix à douze rochers, d'où il faisoit des courses fort avant dans les Provinces voisines. Après ces revers, qui avoient duré jusqu'en 1652, & au-delà, l'Etat fut encore affligé de différens fleaux, à la fin desquels arriva la mort du Roi, en 1664, ou 1665.

DE L'ABISSINIE.

1665.

Le Royaume tomba entre les mains de JEAN-ALEAF-SAGHED, un de ses fils, qui monta sur le Trône; ses trois freres, nommés *Constantin*, *Juste*, & *David*, étant morts du vivant de *Basilides*. *Jean-Aleaf-Sagbed* mourut en 1680, environ à la fin de la 15 année de son Regne.

JEAN-ALEAF-SAGHED.

1680.

AYASOU-ADIAM-SAGHED, qui étoit né en 1654, fut proclamé Roi dans la même année de la mort de *Jean-Aleaf-Sagbed*, son pere. Son regne avoit été paisible & assez heureux, lors-

AYASOU-ADIAM-SAGHED.

DE L'ABISSINIE. 1706. TAKLIMANOUT. lorsqu'en 1706, les intrigues de son fils TAKLIMANOUT le dépouillerent de ses Etats, en lui arrachant la Couronne & la vie. Ce fils rebelle monta sur le Trône, mais il ne put jouïr longtemps du fruit de son crime; il ne regna que trois ans & trois mois, & fut massacré par ses propres Troupes.

1709. TIFILIS. Ce Parricide périt en 1709, temps auquel son oncle TIFILIS ou TETILIS, frere d'*Ayasou*, fut unanimement proclamé Roi à sa place.

OUSTAS. Son regne ne fut pas heureux. OUSTAS son neveu, fils de sa sœur, entretint des liaisons secretes avec l'Etranger, & monta sur le Trône vers l'an 1714, en ayant dépouillé *Tifilis* dès l'an 1713. Les *Abissins* eurent bien de la peine à souffrir cet Usurpateur. Son avenement à l'Empire fut signalé par la cruauté, & par le massacre des Chefs du Parti contraire; & après une année de guerre civile, il ne put empêcher que DAVID, autre fils d'*Ayasou*, & qui étoit devenu légitime possesseur du Trône, par la mort de *Tifilis*, n'y montât. *Oustas* mourut de remords, ou de regret de sa chute; & *David* a regné jusqu'en 1719, c'est-à-dire, l'espace de quatre ans & cinq mois.

(Marginal notes: 1714. — DAVID.)

Etat de l'Empire des Abissins. Il est certain que l'Empire des *Abissins* étoit autrefois d'une très vaste étendue. Quoique les *Galles*, Peuple barbare & cruel, en ayent détaché plusieurs belles & grandes Provinces, & désolé beaucoup d'autres, l'*Abissinie* ne laisse pas d'être encore aujourdhui fort considerable. On y compte plus de vingt Royaumes. Le plus beau est *Ambara*, qui est comme le centre de tout l'Empire. C'est-là, que le Roi tient ordinairement sa Cour, & toute la Noblesse le regarde comme sa Patrie. On y voit ces fameuses Forteresses *Gesben* & *Ambacel*, où l'on avoit

cou-

coutume d'enfermer autrefois les enfans du Roi, qui n'étoient pas destinés pour le Gouvernement. Le Royaume d'*Enarea* n'est pas moins recommandable par les bonnes qualités de ses habitans, que par la richesse des Mines d'or, qui y sont fort fréquentes. Les sources du *Nil* qu'on a trouvées dans le Royaume de *Goyam*, le rendent aujourdhui un des plus célèbres. Ce fleuve qui l'entoure, en fait une Presqu'isle d'une situation admirable. **DE L'ABISSINIE.**

La plus grande largeur de tout l'Empire est de cent-quatre-vingts lieues; sa longueur est fort grande, & s'étend depuis la *Mer Rouge* vers l'Occident, jusqu'aux confins du Royaume de *Dambea :* de sorte que tous ce Païs est à peu près compris, entre 8 & 16 dégrés de latitude Septentrionale: la longitude n'a pu être déterminée. En Hiver comme en Eté, les *Abissins* se retirent dans les montagnes, qui les mettent également à couvert des inondations & de la chaleur; & il semble que la Nature ait placé ainsi ces rochers à ce dessein, car toute l'*Abissinie*, (si on en excepte le Royaume de *Dambea*, où il y a quelques plaines), est remplie de montagnes. Le *Nil* prend sa source dans le Royaume de *Goyam*, & parcourt toute l'*Abissinie*. Cette grande abondance d'eau ménagée à propos par les soins de la Providence, avec les grandes chaleurs de ce climat, le rendent si fertile, que dans les lieux capables de culture, il ne reste rien à desirer: l'on y voit semer en même temps qu'on moissonne, & dans certains endroits les moissons se font jusqu'à deux & trois fois. Outre le Blé, le Seigle, l'Orge & le Millet, ils recueillent une espece de grain qui nous est inconnu, & qu'ils appellent *Tef:* il est fort bon en pain. Ils ne sement rien pour la nourriture des animaux; la gran- **Son étendue.** **Sa fertilité.**

DE L'ABISSINIE.

grande humidité qui arrose continuellement les prairies & les terres, jointe avec la chaleur du Païs, produit plus d'herbes qu'il n'en faut pour le bétail, & assez de fleurs pour fournir abondamment du miel dans les Provinces. C'est ce qui fait qu'ils n'estiment pas que l'Avoine vaille la peine d'être semée.

Ignorance des Abissins.

Tous les *Abissins*, généralement parlant, ont de l'esprit; mais ils ignorent la maniere de le cultiver, de sorte qu'ils ont presque entierement perdu la connoissance, non seulement des Belles-Lettres, & des Sciences, mais encore des Arts Libéraux. Ils ont même négligé ceux qui sont les plus utiles à la vie humaine, & qui devroient davantage s'être entretenus par la nécessité absolue qu'on a de les exercer: par exemple la Médecine, dont presque personne ne fait profession. Ainsi chacun est son Médecin. Si le Roi ou quelque Seigneur se trouve malade, ceux qui vont le voir l'interrogent sur la nature, & les accidens de son mal; & si quelqu'un s'est trouvé dans le même danger, il rapporte par quel remede il s'en est retiré. Le mépris qu'ils ont pour la profession des Artisans, & le peu qu'il y en a, fait qu'ils ne s'appliquent pas avec toute l'adresse dont ils seroient capables. Sur-tout la profession des Ouvriers qui travaillent en fer, est si odieuse parmi eux, que quoiqu'ils y soient fort adroits, il n'y a que les Juifs presque qui s'en mêlent. Quoique les *Abissins* soient si ignorans, ils aiment extrêmement les gens habiles. C'est en partie la raison de la bonne reception qu'ils firent aux Jésuites, dans ces derniers siecles.

Leur goût pour la Poësie.

Une grande marque de leur esprit, malgré cette paresse, est qu'ils aiment fort la Poësie; non pas à la vérité la Payenne & la profane, mais la Poësie sacrée. Leur Poësie n'est pas d'un

d'un grand art; toute la difficulté consiste seulement à faire terminer chaque vers par une même consonne : mais ils ne laissent pas d'y faire éclater la délicatesse, & le brillant de leur génie. Aussi la rime forme-t-elle moins chez eux la Poësie, que la délicatesse de leurs pensées, & la façon de les exprimer. Ils aiment beaucoup les Enigmes & les Proverbes, parce que tout cela a bien de la liaison avec la Poësie.

DE L'ABISSINIE.

Pour ce qui regarde le naturel, ils l'ont fort docile, & fort éloigné de procédures ou de chicane. Chacun y plaide sa cause, & dans les choses de fait, il l'autorise par le rapport des témoins qu'il a fait ouïr là-dessus; les Gouverneurs décident ensuite, & rarement ose-t-on en appeller au Tribunal du Roi. La plus ordinaire des peines qui vont à la mort, outre celles de décapiter & de pendre, est de lapider. Lorsque le crime ne demande pas une punition de mort, on se contente de condamner au fouet; mais lorsque c'est en réparation de quelque dommage, on se sert de la loi du Talion. Les Nobles ne sont pas sujets au fouet, mais on les exile, & on leur donne d'affreux rochers pour prison. Tout cela s'exécute en peu de temps, sans Procureurs, & s'en embaras de procedures. C'est ce qui fit que le Roi de *Portugal*, ayant envoyé en *Abissinie* des Jurisconsultes, avec nos Livres de Loix & de Jurisprudence, le Roi des *Abissins*, après avoir bien reçu ces Docteurs, les renvoya & fit bruler les Livres qu'ils avoient apportés, de peur que voulant par leur moyen instruire les Juges à rendre équitablement la Justice, on ne leur apprît à couvrir leurs injustices par la subtilité de tant de questions, dont l'intelligence est si obscure & si difficile.

Ils sont ennemis des procès.

Leur aversion pour notre Jurisprudence.

Les

DE L'ABISSINIE.

Leur goût pour le manger.

Les *Abissins* vivent très mal-proprement ; car comme ils ne se servent ni de culieres, ni de fourchettes, ni de couteaux, ils sont obligés de couper leurs morceaux avec les dents, & de les porter à la bouche avec les doigts. Leur goût est si particulier, qu'il arrosent souvent de fiel la viande, qu'ils mettent sur la table à demi-cuite ; & ce ragoût fait en eux, ce que feroit parmi nos plus délicats la meilleure moutarde. Lorsqu'ils tuent des bœufs, ils ont soin d'ôter de l'estomac de ces animaux, les herbes qu'ils y trouvent à demi-digerées, & après les avoir bien assaisonnées, de poivre & de sel, ils les mangent comme les meilleurs mets du monde, persuadés que c'est un composé des herbes les plus saines, & que les bœufs sont plus capables d'en faire le choix que les hommes. Leur pain est fort noir : il ne le font que par petits tourteaux, afin de le manger plus frais. Ils ne boivent & ne parlent jamais qu'après le repas ; mais d'abord qu'ils ont assez mangé, ils commencent à parler & à boire fort gayement. Leur boisson ordinaire est une espece de Biere blanche, qu'ils font sans houblon ; mais leur Hydromel est excellent, à cause de la bonté de leur miel : car pour le vin, les grandes chaleurs les empêchent d'en faire.

Leurs habits.

Leurs vêtemens ne sont pas plus riches que leur table ; car outre les principaux Seigneurs, qui seuls portent sur une espece de chemise, qui leur descend jusqu'aux genoux, une légere veste de soye, la plupart ne se couvrent que de peaux, parce qu'il ne mettent presque point de laine en étoffes. Les enfans mêmes vont tout nuds jusqu'à l'âge de quinze ans, & ils ne commencent à se vêtir que lorsque l'âge leur fait naitre, avec la pudeur, la honte de leur nudité. Tout leur soin est pour l'en-

l'entretien de leurs cheveux, qu'ils portent tous ordinairement fort frisés. Mais le desir qu'ils ont de les rendre luisans, fait qu'ils y mettent du beurre, ce qui les fait puer.

DE L'ABISSINIE.

Si les *Abissins* n'entendent pas bien le métier de la guerre, ils sont d'ailleurs assez bons Soldats. Ils combattent ordinairement à cheval, d'abord de loin avec la lance & le javelot, ensuite ils en viennent aux mains avec l'épée, & sans autre arme défensive que leurs boucliers. C'est une chose assez particuliere, que la maniere avec laquelle ils ménagent leurs chevaux; car ils ne les montent que lorsqu'ils sont prêts de donner sur l'ennemi. Ils se servent de mulets pour leurs montures ordinaires; peut-être aussi qu'ils la trouvent plus commode, car ils ne sauroient comprendre comment nous nous pouvons faire au trot des chevaux. Cependant ils se tiennent fort bien à cheval. Leurs chevaux sont beaux, & propres au combat; ils sont ordinairement noirs, de sorte que cela fait une assez belle figure, de voir une Armée entiere d'hommes noirs, montés sur des chevaux noirs.

Leur maniere de combattre.

On ignore en *Abissinie* la maniere de bâtir: il n'y a presque point de Villes. Pendant qu'*Axuma* étoit le Siège de l'Empire, elle avoit assez l'apparence d'une Ville: mais depuis que les Empereurs en ont quitté le séjour, elle ne paroît plus qu'un Bourg, tout étant tombé en ruine. Dans le reste de l'*Abissinie*, ce ne sont que des cabanes, & de chétifs hameaux dispersés de côté & d'autre. Les maisons sont fort basses, & si mal appuyées, qu'il n'y a rien de si facile que de les renverser, desorte qu'on n'y est pas en sureté contre les efforts des bêtes féroces. On ne fait ce que c'est qu'étages, en fait de maisons. Le Pere *Païs* Jésuite ayant entre-

Ils ne bâtissent point.

DE L'ABISSINIE. entrepris de bâtir, à la façon de l'Europe, une maison pour le Roi, dans un lieu fort agréable de *Gorgora* ; ce Palais, qui effectivement étoit assez beau, passoit pour le prodige du Païs.

Comme l'*Abissinie* n'a presque plus d'avenues par où les Européens puissent l'aborder, il n'y a pas d'apparence d'y établir aucun Commerce. Les *Turcs* ont envahi la Côte d'*Abex*, & les *Galles*, d'un autre côté, en ont enlevé de belles Provinces. La Religion y auroit pu faire aller des Missionnaires, mais le mauvais succès des derniers semble avoir découragé les autres.

Livres qui traitent de l'Abissinie.

Ludolf, *Historia Æthiopica*. Fol.

Voyage Historique d'Abissinie, par le P. *Jerôme Lobo* ; avec les *Dissertations*, *Lettres & Mémoires*, que l'Abbé *Le Grand* a ajoutés à ce Voyage. In 4to. Paris 1728.



DIGRESSION, SUR *L'EMPIRE*, DU MONOMOTAPA.

DU MONOMOTAPA. LE *Monomotapa* selon Mr. de l'Isle, *Manamotapa* selon Mr. d'Anville, *Benemotapa* selon Barros, *Benemotaxia* selon Sanut, *Benamotapa* selon Marmol, ou *Benamotaxa*, est un Em-

Empire dans la Cafrerie, dans un grand terrain, que la Riviere de Zambefe, la même que la Cuama, enferme au couchant au Nord; quelques Voyageurs l'étendent jufqu'à la Riviere du St. Efprit, que quelques-uns appellent Riviere de Laurent Marquès, & d'autres Riviere de Manica, du nom d'un Païs où elle a fa fource, & où il y a beaucoup d'or que les Portugais vont trafiquer. Quelques-uns lui donnent une étendue beaucoup plus grande; car felon eux, il comprend une grande partie de l'Ethiopie Méridionale, depuis l'Empire des Abiffins, jufqu'au Cap de *Bonne Efpérance* Nord & Sud, & depuis la côte de Zanguebar jufqu'aux Royaumes d'Angola & de Congo. Peut-être a-t-*il* eu autrefois cette grandeur, mais aujourdhui il y a beaucoup à en rabatre.

DU MONOMOTAPA.

Tout ce Païs eft arrofé par plufieurs grandes Rivieres, & contenoit vingt-cinq Royaumes, dont les Princes lui rendoient Hommage; mais les Maures d'un côté, & enfuite les Portugais, ont diminué ce nombre. Les Habitans n'en font pas tous Barbares comme les Hottentots, & autres peuples de la Cafrerie. Quoiqu'ils foient noirs, & qu'ils ayent les cheveux crépus comme les Negres, ils ont plus d'efprit & d'induftrie, & ont une forme de Religion plus marquée, dont il paroît que l'Empereur eft le Chef. Ce Prince, eft refpecté comme une efpece de Divinité; fes Sujets ne lui parlent qu'à genoux. Lui & fes femmes fe font fervir, par les enfans des Princes fes Vaffeaux, qui font-*là* comme en ôtage jufqu'à l'âge de vingt ans, & paffent enfuite aux prémiers emplois. Le Palais de ce Prince eft riche, & tout y a l'air d'une Nation bien policée. Les marques de fa dignité font, felon les uns, une Serpete, & felon d'autres une petite Houe à manche d'yvoire,

DU MONOMOTAPA. qu'il porte à sa ceinture, & deux petits Dards qu'il tient à la main. Ce sont des Symboles. La Houe est pour avertir ses peuples, qu'ils doivent s'appliquer à l'Agriculture : un des Dards signifie, qu'il doit punir les méchans, & l'autre, qu'il doit défendre ses Sujets contre les Ennemis de l'Etat. Quoiqu'il soit en paix, il tient cependant toujours sur pied une Armée nombreuse. Il a parmi ses Troupes un peuple de Femmes guerrieres, qu'on suppose être venues des anciennes Amazones. Les Voyageurs en ont trouvé en Afrique, & même en Amérique, dont un des Fleuves en a pris le nom. On prétend que celles-ci, descendent des Amazonnes de Libye. Une chose particuliere à ce Prince, c'est le Feu sacré qu'il entretient, & qu'il envoye renouveller chaque année, dans tous les Etats des Princes ses Feudataires. Ses Terres sont fertiles & abondantes, riches en Elephans & en Bestiaux, mais sur-tout par ces Mines, dont on a parlé, & qu'on pretend être l'Ophir de Salomon.

Les Portugais avoient fait trop de bruit le long de la côte, pour que l'Empereur n'en eût pas entendu parler. Mais il se présenta une occasion, qui sembla menagée par la Providence, pour procurer la conversion de ces peuples. Le Païs qui est aux environs du Cap des Courans s'appelle Inhambane, c'est un Royaume dont le Roi en 1559 avoit deux fils. Le Cadet ayant eu des Portugais, qui négocioient dans les Etats de son pere, quelque teinture du Christianisme, en voulut savoir davantage. Il se rendit à Mosambique pour s'en instruire, résolu de l'embrasser, s'il étoit satisfait des instructions qu'on lui en donneroit. Le Commandant du Fort, sâchant son état & son dessein, le reçut avec

avec beaucoup de cordialité, lui rendit de grands honneurs, & lui procura des personnes pour le catéchiser. Le Prince ayant apris & gouté les principes de la Religion, demanda instamment le Bâptême, & l'obtint. Il fut baptisé avec pompe, on l'habilla superbement, & comme il vouloit s'en retourner, on le fit accompagner chez lui par quelques Portugais. Son-pere, son frere, & les autres personnes de la Cour, le voyant à son retour pénétré d'une vive joie, lui en demanderent le sujet. Il leur raconta le bon accueil qu'il avoit reçu des Portugais, & leur parla si avantageusement de la Loi Chrétienne, que son frere aîné souhaita d'aller aussi à Mosambique, pour s'y faire enseigner la Religion. Leur pere le retint, & ne voulut pas permettre ce voyage. „ Il faut, *dit-* „ *il*, peser murement les choses avant que de „ rien précipiter. Peut-être, *dit-il*, trouve- „ rons-nous des gens, pour nous expliquer ici „ cette Religion, & peut-être même que je „ pourrai bien l'embrasser ". Le plus jeune des deux Princes retourna aussi-tôt à Mosambique, & pria le Commandant, à qui il annonça la bonne disposition du Roi son pere, & celle du Prince Héritier son frere, & de quelques autres, de lui procurer des Prédicateurs de l'Evangile.

DU MONOMOTAPA.

Dans le même temps l'Empereur fit connoître aux Portugais, le desir qu'il avoit de faire alliance avec eux. Ces deux nouvelles ne pouvoient qu'être très agréables. La conversion prochaine du Roi d'Inhambane étoit un acheminement à celle de son peuple, & d'un autre côté, ils se promettoient de grands avantages, de la liberté de commerce au Monomotapa. On en donna promtement avis au Viceroi, qui

pas

DU MONOMOTAPA.

par rapport à la converſion, confera avec le P. Antoine Quadros, alors Provincial des Peres de la Compagnie aux Indes, & lui demanda quelqu'un pour l'envoyer là. Le choix tomba ſur le Pere Gonzalve Silveira, homme de qualité par ſa naiſſance, & qui ſortoit de l'emploi de Provincial des Jéſuites dans les Indes. On lui donna deux de ſes Confreres pour le ſeconder: ils partirent de Goa l'an 1560, & arriverent à Moſambique fort heureuſement. Le Commandant les logea dans le Fort, après leur avoir donné le temps de ſe repoſer de leur navigation, il leur donna ſix Soldats pour les eſcorter, & les conduire à Inhambane. Lorſqu'ils y furent arrivés, ils tomberent tous trois malades, à cauſe des grandes chaleurs & de l'extrême fatigue. Dès qu'ils furent rétablis ils allerent à Tonge, Reſidence du Roi, qui les reçut à bras ouverts. Il ſe fit inſtruire, toute ſa Cour en fit de même. Le Pere le baptiſa. Il fut nommé Conſtantin. La Reine reçut le nom de Catherine, & la Princeſſe ſœur du Roi, fut appellée Iſabelle. On ne dit rien du Prince aîné. Le Pere Silveira laiſſa là les deux Peres, pour prendre la route du Monomotapa, perſuadé que s'il pouvoit convertir l'Empereur, il ſeroit plus facile de convertir tous les Princes ſes Vaſſaux, & leurs Sujets. Les deux Peres n'eurent pas tout le ſuccès qu'ils s'étoient promis. Ils vinrent à bout de bâtir une Egliſe, ſous l'invocation de l'Aſſomption de Notre-Dame, & ils travaillerent de toutes leurs forces, pour bien établir la Foi de ce Royaume; mais l'un des deux devint ſujet à de grandes infirmités, qui le forcerent de retourner à Goa pour recouvrer ſa ſanté; l'autre, qui étoit le Pere André Fernandès, demeura là encore plus de deux ans parmi ces peuples barbares, qu'il ne

put

put retirer de l'Idolatrie. Enfin, il se retira à Mosambique, & delà à Goa. Le Pere Silveira passa par Mosambique, avant que d'aller à Monomotapa, delà il revint à la Riviere de Quilimane, qui est la bouche la plus septentrionale du Cuama, & se rendit chez le Roi de Giloa, qui étoit feudataire de l'Empereur. Ce Prince faisoit profession publique du Mahométisme, cependant il n'y étoit que foiblement attaché, il permit au Pere de prêcher à ses Sujets, & témoigna desirer qu'ils embrassassent le Christianisme. Le Pere Silveira ne crut pas devoir s'arrêter là, il jugea qu'il valoit mieux s'attacher au gros de l'arbre; & que s'il pouvoit convertir l'Empereur, il auroit moins de peine à amener à la lumiere de la Foi tous les Rois qui en dépendent. Il voulut gagner l'embouchure Méridionale du Cuama. Une tempête l'en rejetta sur l'Isle de Linda. Les Portugais qui le menoient, revinrent néanmoins au Cuama, & le remonterent l'espace de huit jours. Ils arriverent à Sena, Gros Bourg sur le Cuama. Delà, un Portugais fut député vers l'Empereur, pour l'informer de l'arrivée du Pere, & lui demander la permission de l'aller trouver. En attendant la réponse, il s'appliqua à remettre dans les voyes du salut, les Portugais qui étoient établis à Sena. Il alla voir le Roi d'Inhamior, Tributaire du Monomotapa. Ce Prince l'écouta, & vouloit se faire Chrétien avec la Reine sa femme. Le Pere ne crut pas lui devoir donner le Bâptême, avant que d'avoir vu l'Empereur. Sur ces entrefaites, arriva un Portugais établi dans la Résidence. Il étoit envoyé pour inviter le Pere à venir, & pour le conduire. Après avoir traversé plusieurs Rivieres, ils arriverent la veille de Noël à Chetuchim, où ils s'arrêterent huit jours, & le

DU MONOMOTAPA.

DU MONOMOTAPA. prémier jour de l'année ſuivante ils arriverent à la Cour. L'Empereur l'envoya ſaluer par quelques-uns de ſes Gentilshommes, & lui fit préſenter de l'or, des bœufs, & autres richeſſes du Païs. Il étoit prévenu ſur la haute naiſſance du Pere. Ce Miſſionnaire remercia très humblement l'Empereur, & n'accepta rien de tous ces préſens. L'Empereur, qui n'étoit pas accoutumé à voir les Portugais refuſer rien, fut étonné d'un ſi grand deſintéreſſement, il lui donna audience avec de plus grands honneurs, qu'il n'avoit encore fait à perſonne, le fit entrer dans un Cabinet où l'Impératrice ſa mere étoit aſſiſe ſur un tapis, l'Empereur s'aſſit ſur un autre, & fit aſſeoir auſſi le Pere ſur un tapis. Antoine Cavade, Portugais, ſe tenoit auprès de la porte du Cabinet, pour ſervir d'interprête. Le Monarque fit demander au Pere, combien il vouloit qu'il lui donnât d'or, combien de bœufs, combien d'arpans de terres, combien de femmes. Le Pere lui répondit, qu'il ne demandoit rien de tout cela, qu'il vouloit ſa perſonne même. L'Empereur, ſe tournant vers l'Interprête, lui dit, qu'il falloit que cet homme, qui ne deſiroit rien de tout ce que les autres hommes recherchent avec paſſion, devoit être quelque choſe de plus que le reſte des hommes. Après un entretien aſſez long, l'Empereur lui fit offrir de nouveau les préſens, auxquels il en fit ajouter encore d'autres. Le Pere l'en remercia comme la prémiere fois, & étant de retour à ſon logement, il y fit préparer une ſalle pour ſervir de Chapelle. Il avoit mis ſur l'Autel un beau Tableau de la Ste. Vierge. Quelques Habitans qui le virent, dirent à l'Empereur, que le Pere avoit amené avec lui une parfaitement belle perſonne, & lui firent naître l'envie de la voir. *L'I-*

mage

mage fut portée au Prince, qui souhaita de la garder. Cela donna au Pere occasion d'instruire ce Monarque, de l'histoire de la vie & des mistères de notre Seigneur. Quinze jours après, il trouva la Famille Impériale assez instruite, pour être admise au Baptême. L'Empereur fut nommé *Sebastien*, & l'Impératrice sa mere eut nom *Marie*. Le même jour l'Empereur sachant, que le Pere ne voudroit pas recevoir de l'or, lui envoya cent bœufs. Le Pere Silveira les reçut, & chargea Antoine Cavade de les faire tuer, & distribuer aux pauvres. Ce desintéressement charma un peuple, qui ne connoissoit presque point cette sorte de vertu. Trois-cens Gentilshommes embrasserent le Christianisme.

DU MONOMOTAPA.

De si belles espérances furent bientôt détruites. Quatre Maures Mahometans, en qui l'Empereur avoit trop de confiance, lui firent entendre que le Pere Silveira étoit Grand Magicien, que par ses enchantemens il renversoit les Royaumes, que son but étoit de gagner tous ses Sujets, afin de détroner ensuite Sa Majesté, pour soumettre ses Etats au Viceroi des Indes. Le Prince, qui étoit jeune, eut le malheur de les écouter, il prêta l'oreille à leur calomnie, & envoya huit Soldats qui l'étranglerent le 11 d'Août 1561, & jetterent son corps dans la riviere voisine. L'Empereur étoit si prévenu contre le Pere, qu'il fit mourir cinquante Chrétiens, qu'il avoit baptisés la veille. Cette cruauté donna lieu à divers Seigneurs, de reprocher à l'Empereur l'injustice qu'il y avoit, à avoir fait mourir cinquante hommes pour avoir reçu le Baptême; qu'ils étoient aussi dans le même cas, & Sa Majesté de même, & qu'ils venoient subir la même rigueur. Cette démarche lui fit sentir son injustice. Deux jours après, les Portugais vinrent lui représenter l'in-

DU MONOMOTAPA. nocence, & le desintéressement du Pere. Il fut sensible à ce qu'ils lui dirent, rejetta tout sur les mauvais conseils des Maures, & sur le champ en fit mourir deux.

L'an 1569, le Roi envoya en ce Païs-là François Baretto, avec trois Vaisseaux & environ mille hommes. Le Pere du Jarric croit que cette Armée étoit destinée à faire la guerre à l'Empereur du Monomotapa. Il est plus vraisemblable, que c'étoit pour le ramener à la Religion, & se faire un chemin vers les Mines. Il étoit surprenant que Baretto, qui avoit été Gouverneur-Général des Indes, eût accepté une si chetive Commission; mais un grand-homme fait plus d'attention à l'obéissance qu'il doit à son Prince, qu'à la différence des Postes. Aux motifs de l'obéissance s'en joignoient deux autres; celui de la conversion d'un peuple nombreux, objet toujours cher à un homme qui aime la Religion; l'autre étoit que Baretto s'étoit ruiné au service du Roi & de l'Etat. Un pareil Poste pouvoit raccommoder ses affaires. D'ailleurs, le Roi le flatta du titre de Conquérant des Mines, & le mit de niveau avec le Viceroi des Indes. Voici comment Manuel de Faria raconte son histoire.

Le Roi, en chargeant François Baretto de cette expédition, lui ordonna en même temps de s'entendre en tout avec le Pere de Monclaros Jésuite, & de ne rien faire que par le conseil de ce Pere. On ne sait ce qu'on doit le plus admirer, ou du Roi, qui subordonna un homme expérimenté, à un homme très ignorant dans le métier de la guerre, ou de Baretto, qui eut assez d'humilité pour se soumettre à cette dépendance, qui lui lioit les mains entierement, ou de la vanité du Pere de Monclaros, qui osa se charger d'une conduite qui ne convenoit, ni

à ses talens, ni à son état. Ce bon homme, sentant son crédit, agit en maître, le tout pour la gloire de Dieu, & commença par user de son autorité, dans le choix des deux routes qui menent au Monomotapa. Seul & contre l'avis de tous, il fit prendre celle par où il falloit passer au voisinage de quelques Maures, qui penserent faire périr cette Armée, en empoisonnant les eaux. Baretto ne laissa pas d'avancer chemin. Il envoya ses Ambassadeurs à la Cour de l'Empereur, & saisit l'occasion de la revolte du Roi de Mongas; il offrit ses forces pour le mettre à la raison, & il obtint de l'Empereur tout ce qu'il demandoit. Il cotoya le Fleuve Zambese seulement avec vingt-trois chevaux, & cinq ou six-cens hommes armés d'Arquebuses. Il marchoit en bon ordre avec son Artillerie, & son Bagage dans le centre, & avec cette petite troupe il défit plusieurs fois des milliers d'hommes, peu accoutumés au bruit & à l'effet du Canon, de maniere qu'il réduisit le Roi de Mongas à lui demander la paix. DU MONOMOTAPA.

Dans ces circonstances François Baretto fut obligé de retourner à Mosambique. Antoine Pereira Brandan, l'un des Portugais, qui s'étoient distingués par leurs crimes aux Moluques, & en punition avoit été relegué en Afrique, avoit demandé par préférence d'être de l'expédition des Mines; & sur ce qu'on l'avoit refusé, il avoit causé de facheux mouvemens. Cet homme, qui avoit quatre-vingts-ans, ne démentoit point en Afrique, la conduite qu'il avoit tenue en Asie. Baretto lui avoit confié la Forteresse. L'ingrat chercha à s'en rendre maître, & à suplanter Baretto. Il le noircit auprès du Roi par des calomnies qu'il mandia, & par des Lettres qu'il écrivit contre lui à la Cour. Quand il vit Baretto de retour; il se jet-

DU MONOMOTAPA. jetta à ses pieds & lui demanda pardon. Baretto attendri, lui accorda sa grace & l'embrassa tendrement, ayant les larmes aux yeux; ayant confié la place à un autre, il repartit pour l'Armée. Il y trouva le Pere de Monclaros, qui transporté par son zèle, lui commanda de laisser là l'entreprise, lui disant, qu'il étoit la cause de la perte de tout son monde, & qu'il en rendroit un compte terrible à Dieu, & au Roi qu'il avoit trompé. Baretto saisi de cette saillie, en mourut de chagrin deux jours après.

Vasco Fernandès Homem, que la Cour avoit nommé pour succéder à Baretto, fut assez bon pour obéir au Pere Montclaros en ce point, & revint à Mosambique; mais ayant eu les yeux dessillés, sur les motifs d'une obéissance si aveugle, il laissa-là ce Pere, & reprit son expédition qui fut néanmoins très malheureuse. Les Naturels du Païs le tromperent, & firent tant par leurs ruses, que la plupart des Portugais périrent, & que ceux qui purent survivre sans avoir succombé à tant de miseres, revinrent sans avoir vu les Mines, dont on avoit eu soin de les détourner malicieusement. Cette expédition, commencée en 1569, dura jusques vers la fin de 1576. Après diverses tentatives qui furent toutes infructueuses, à cause des traverses que les Maures y opposerent, le Roi de Portugal se contenta de s'établir dans plusieurs Ports, & de repandre dans les Terres des Colonies, qui, en effet, attiroient à ses Sujets le principal commerce des Mines. Je trouve qu'en 1604, l'Empereur du Monomotapa, qui vouloit se servir des Portugais dans ses guerres, les invita, & voulut leur remettre les Mines d'or de son Païs, pour les faire valoir. Les Portugais résolurent d'y envoyer des Troupes. Les Peres Pierre Gon-

Gonſalve & Paul Alexio Jéſuites devoient les accompagner. Je n'ai point trouvé quel ſuccès eut cette entrepriſe. Mais quelques rélations marquent que les Portugais firent de grands établiſſemens à Tete & à Sena, où ils ont fait depuis un très grand commerce, de l'or de ces Contrées qu'ils envoyent delà à Sofala. L'union des Portugais avec les Caſtillans, ſous le Regne de Philippe II, & la longue guerre qu'ils eurent contre les Hollandois, leur couta preſque toutes leurs acquiſitions dans les Indes. Les Anglois leur enleverent Ormus & la Perſe. Les Hollandois s'emparerent du Breſil, dont le Portugal ne ſe reſſaiſit qu'avec bien des peines. Le Breſil, que les Portugais avoient d'abord mépriſé, eſt à preſent la plus précieuſe ſource de leurs Richeſſes. DU MONOMOTAPA.

CHAPITRE IV.

DU ROYAUME DE DONGO OU D'ANGOLA.

LE Royaume de DONGO eſt plus connu ſous le nom d'ANGOLA. Il eſt dans l'Ethiopie Occidentale, ſur les bords de l'Océan, au midi du Royaume de *Congo*, dont la Riviere de *Dande* le ſépare. Il a au Levant le Royaume de *Matamba*, & les Provinces de *Malenba*. Ce Païs eſt extrêmement montueux, il n'y a de plaines, que du côté de l'Océan, & dans les gorges des Montagnes. On le partageoit autrefois en XVII Provinces, entre leſquelles celle de BENGUELA tient encore le titre de Royaume. ANGOLA.

ANGOLA. Ces Provinces ſont CHISSAMA, SUMBI, BENGUELA, RIMLA, SCELLA, BEMBE', LUTANO ou LUTINA, TAMBA, OACCO, CABEZZO, LUBOLO, DANDA, BENGA, MOSECHE, ILLAMBA, OARII, & EMBACCA. Avant la venue des Portugais dans ce Païs-là, tout ce Païs étoit partagé entre autant de Souverains, qu'il y avoit de Bourgades. Il y avoit néanmoins un de ces Chefs, plus puiſſant que les autres, & duquel ils relevoient tous.

Il y avoit dans un Canton particulier un certain ANGOLA MUSSURI, Taillandier de profeſſion, qui vraiſemblablement fut le prémier qui s'aviſa de forger le fer, & de le tremper pour le rendre taillant. Ils prétendent que c'étoit un de leurs Dieux, qui lui avoit enſeigné ce ſecret. Angola fut recherché de tous côtés, & devint très riche en peu de temps. Il ſe trouva en peu de temps des Magazins de Denrées, qu'on lui apportoit pour avoir de ſes ouvrages. Il étoit libéral, & diſtribuoit tout à ceux qui en avoient beſoin. Il le fit ſurtout dans une famine, où il nourrit ſes compatriotes de ce qui étoit dans ſes Magazins. Cette générosité lui gagna tous les cœurs, ils l'élurent pour leur Roi, & il ſe vit donc le prémier N-GOLA, c'eſt-à-dire, prémier Roi du Païs de DONGO, & le Païs, ſans quitter ſon prémier nom, fut appellé de celui de ſon prémier Souverain. Les Portugais, s'en étant rendus maîtres par la voye des armes, ne jugerent pas à propos de changer ce nom; ils crurent, au contraire, que pour conſerver la mémoire d'un ſi bon Citoyen, il falloit que ſon Païs conſervât ſon nom dans les ſiecles à venir.

I. ANGOLA MUSSURI.

Les Negres, en reconnoiſſance de ſon habileté à manier le fer, ont conſervé une eſtime particuliere pour les Taillandiers, ils regardent

cet

cet Art comme très honorable, & la Noblesse Africaine l'exerce sans déroger. ANGOLA.

Angola Mussuri eut plusieurs femmes, selon l'usage de sa Nation. Il en choisit une qu'il honora du Titre d'*E-ganna-Inienè*: ce Titre lui donnoit la supériorité sur les autres, & l'Intendance de la Maison. Elle la méritoit par sa sagesse, par son économie, & par son attachement singulier pour son mari. Le Roi en eut trois filles, savoir, *Zunda Riangola*, *Tumba Riangola*, & une troisieme dont on ignore le nom; mais il n'eut point de fils. Etant arrivé à une extrême vieillesse, il chercha à conserver la Couronne dans sa Famille. Il avoit un Esclave, qu'il aimoit beaucoup, à cause de ses bonnes qualités, & des services qu'il en avoit reçus. Non content de lui avoir donné la liberté, il l'avoit fait son homme de confiance, ensuite son Lieutenant-Général, & même une espece de Viceroi & de Ministre d'Etat. Ce Ministre adroit, qui connoissoit le foible de son Maître, & sa tendresse pour sa fille ainée, faisoit en apparence tous ses efforts, pour l'engager à la déclarer héritiere universelle de ses Etats, quoiqu'il eût dans le cœur un dessein bien opposé. Il vouloit succéder lui-même à son Maître.

Un jour que Zunda Riangola étoit aux Champs avec ses Sœurs & tous les Domestiques du Roi, pour ensemencer les Terres avec la solemnité usitée en ce Païs-là, ce malheureux fit tout-à-coup répandre le bruit que les Ennemis de l'Etat étoient entrés dans le Royaume, & mettoient tout à feu & à sang. Ce bruit étant confirmé par des gens qu'il avoit apostés, causa une épouvante extraordinaire, on ne songea qu'à fuir. Il prit, avec les filles du Roi, le chemin de la Maison du bon Angola

ANGOLA. Muſſuri. Ce Vieillard malade & accablé d'années n'étoit plus en état de ſe défendre, ni même de fuir. Cette irruption ſubite l'avoit mis dans l'impoſſibilité d'aſſembler ſes troupes, & de les envoyer contre l'ennemi, il pria donc le Viceroi de le tirer de ce danger. Le fourbe, qui étoit jeune & vigoureux, le chargea ſur ſes épaules, & le porta dans la forêt voiſine, où il le poignarda.

II. Un Eſclave ſe fait Roi.

Ce crime ne fut pas longtemps caché, on en parla diverſement : les partis ſe formerent, mais le meurtrier ſe trouvoit à la tête du plus puiſſant, il ſoumit peu à peu les autres, ſe fit reconnoître Roi & regna. Il craignoit toujours quelque vangeur. Pour mieux s'affermir ſur le Trône, il tâcha de faire ſa paix avec la Princeſſe *Zunda Riangola*. Elle étoit reſpectée de tout le peuple, à cauſe des belles qualités de ſon pere. Il l'alla trouver & lui dit que la vieilleſſe & les infirmités d'Angola l'ayant mis abſolument hors d'état de gouverner, il alloit être la proye de ſes Ennemis, s'il ne l'eût pas délivré des dangers de cette vie; qu'à la vérité le moyen avoit été violent, mais qu'il l'avoit jugé néceſſaire dans la ſituation des affaires. „ Vous „ ſavez, ajouta-t-il, que j'ai ſeul le ſecret de „ l'Etat. Il y a longtemps que je gouverne, „ mais je n'ai pris la Couronne que pour vous „ la conſerver, & vous la mettre ſur la tête „ dès que vous ſeriez en âge de la porter, & de „ faire les fonctions de la Royauté ". Toute jeune qu'étoit la Princeſſe, elle eut aſſez d'eſprit pour diſſimuler ſa haine, elle feignit de l'écouter favorablement, & répondit que quoique la mort d'un pere, qu'elle cheriſſoit ſi tendrement, la dût affliger infiniment, elle lui pardonnoit néanmoins, perſuadée qu'il en uſeroit bien avec elle & avec ſes Sœurs, & qu'elle atten-

attendoit de lui qu'il se souviendroit toujours, **ANGOLA.** qu'elles étoient les filles d'un Roi qui l'avoit fait tout ce qu'il étoit.

Plusieurs années se passerent sans que le Tiran songeât à s'acquiter de ses promesses; mais aussi il n'attentoit point à la vie ou à l'honneur des Princesses. Il mourut assez subitement, & aussitôt la Princesse ZUNDA RIANGOLA fut reconnue Reine par tous les Ordres de la Nation.

III. ZUNDA RIANGOLA.

Elle fit paroître tant de prudence, de sagesse, de courage, & de modération, pendant les premieres années de son regne, qu'elle étoit plutôt adorée que respectée de ses Sujets; à la fin elle se laissa dominer par la jalousie. Son esprit léger & défiant, comme le sont naturellement tous les Ethiopiens, se remplit de défiance & de soupçons. Elle étoit vieille & sans enfans, on est vieille & stérile de bonne heure dans ce climat; au-lieu que sa sœur *Tumba Riangola*, mariée avec *Angola Silvagni-Quisama*, avoit deux garçons que l'on regardoit déja comme héritiers présomptifs de la Couronne. Elle craignoit que les peuples, las d'être gouvernés par une femme, ne lui ôtassent la vie & la Couronne, pour faire place à un de ses Neveux. Afin de s'ôter cette épine du pied, elle résolut de s'en défaire; mais l'entreprise n'étoit pas aisée. Toute Reine qu'elle étoit, elle eût hazardé beaucoup, si, à main armée, elle eût voulu les faire périr entre les bras d'un pere & d'une mere, qui étoient en état de trouver du secours pour les défendre, tout le peuple étant bien intentionné en faveur de ces deux Princes. Elle feignit de les avoir auprès d'elle, pour les faire élever, & leur apprendre l'art de regner, comme à ses uniques héritiers.

Soit qu'Angola & la Princesse sa femme eussent

ANGOLA. sent un pressentiment du mauvais dessein de la Reine, soit que leur tendresse pour leurs enfans leur fît trouver trop de répugnance à s'en séparer, ils éluderent, sous divers prétextes, la demande de Zunda; à la fin pourtant, elle sut si bien tourner l'esprit de sa sœur qu'elle y consentit, & obtint de son mari qu'ils envoyeroient l'ainé à la Reine, parce qu'il étoit à craindre que par un plus long refus, on n'aigrît son esprit, & qu'on ne l'empêchât de faire à ce Prince tout le bien qu'elle témoignoit lui vouloir faire: on fit donc partir le Prince ainé avec une suite d'Officiers & de Domestiques, qui le conduisirent à sa Tante, qui à peine l'eut entre les mains, qu'elle le fit égorger avec tous ceux qui l'avoient accompagné; il ne s'en sauva qu'un seul, qui tout blessé alla porter ces tristes nouvelles à Angola, & à la Princesse Tumba.

Ce pere, outré de douleur, ne s'amusa point à pleurer la mort de son fils. Il amassa tout ce qu'il avoit d'amis, de Sujets, & de Domestiques, sa femme & lui se mirent à la tête de cette Armée, fondirent sur la perfide Reine, qui se défendit d'abord avec courage; mais ses Troupes l'abandonnerent, elle fut prise & égorgée par sa propre sœur, qui en fit jetter les entrailles dans la Fosse, où l'on avoit mis le Corps du jeune Prince.

IV. TUMBA RIANGOLA. Cette action, toute inhumaine qu'elle est, fut fort aplaudie par ces peuples, qui déférerent d'abord la Couronne à *Tumba*. Elle en voulut partager l'autorité avec son mari, disant, qu'un tel fardeau étoit trop pesant pour son sexe. Angola s'en excusa, & protesta qu'il étoit très content de la place de Favori, lui qui n'étoit que son Esclave ou tout-au-plus son Vassal, qui ne devoit penser qu'à l'adorer, comme sa Mai-

Maitresse. Ce combat de deférence & de politesse, les faisoit admirer de tout le peuple, mais il n'empêcha point qu'ils ne fussent dans une perpétuelle défiance l'un de l'autre, selon le génie Ethiopien. Ils prirent néanmoins le parti de s'accorder, en faisant couronner le fils qu'ils avoient eu le bonheur de sauver des fureurs de Zunda. ANGOLA.

V. ANGOLA CHILVANI. II.

Il s'appelloit comme son pere ANGOLA CHILVANI. Ce fut avec le temps un guerrier du prémier ordre; il augmenta ses Etats par des conquêtes, & se rendit formidable. Les plus puissans peuples se soumettoient à lui, dès qu'il marchoit de leur côté. Il gagnoit des batailles, pour ainsi dire, avant que d'être en présence de l'ennemi. Il eut un grand nombre de Femmes & de Concubines, & beaucoup d'enfans qui firent plusieurs Branches, qui sont encore aujourdhui puissantes, & possedent de grandes Souverainetés dans le Royaume d'Angola & aux environs. Angola Chilvani eut d'une de ses Concubines, nommée *Cannica Chilvani*, un fils nommé N-gola Canini, qui fut Souverain de la Province d'Embacca. Les Portugais y ont bâti une Forteresse, à laquelle ils ont attaché cinquante lieues de Païs, & ont laissé le surplus aux Caninis & à leurs descendans, avec l'obligation d'être attachés au service de l'Eglise. Ce qui fait qu'on les appelle les Seigneurs de l'Eglise. Leur demeure principale est dans un Bourg, qui n'est qu'à deux milles de la Forteresse d'Embacca, sur le bord du Fleuve de Luccalla.

D'une autre Concubine nommée *Muengba Chilvani*, il eut un fils qui porta le nom de sa mere, & qui fut Chef de la Famille des *Muengba Chilvani*, établie à deux journées d'Embacca. Angola Chilvani mourut chargé

ANGOLA. d'années, & fut enterré parmis ſes Ancêtres avec une pompe extraordinaire.

VI. DAMBI ANGOLA.

Un de ſes enfans, nommé DAMBI ANGOLA, qu'il aimoit plus que les autres, lui ſuccéda. Comme il n'étoit pas l'aîné, il eut peur que ſes freres ne s'uniſſent pour le détroner. Il ne trouva point d'autre expédient pour ſe guérir de cette frayeur, que de les ſacrifier à ſes ſoupçons. Deux échaperent & s'enfuirent, l'un dans la Province de *Lubolo*, & l'autre au Royaume de *Matamba*, dans un endroit fort éloigné. Délivré de ſes Compétiteurs, il s'abandonna à tous les crimes. Avare, cruel, impudique, perfide, ennemi implacable, en un mot, c'étoit un Monſtre plutôt qu'un homme. Il regna peu, & mourut craint de tout le monde, ſans être aimé, ni regreté de perſonne. Ses funerailles furent magnifiques, à la maniere de ces Barbares, par le grand nombre de Victimes humaines, qu'on égorgea à ſon honneur.

VII. N-GOLA. CHILVANI.

Son Succeſſeur fut N-gola Chilvani; c'étoit un brave qui cherchoit la gloire, à quelque prix que ce fût. Il courut & déſola les bords de la *Danda*, de la *Zanda*, de la *Lucalla*, & de la *Coanga*, & teignit ces Rivieres du ſang de ceux qu'il maſſacra. Il augmenta ſes Etats de pluſieurs Provinces, & pouſſa ſes conquêtes & ſes courſes juſqu'à huit lieues de Loanda; & comme s'il eût voulu borner là ſes travaux, il y planta un arbre, auprès duquel les Portugais bâtirent dans la ſuite une Fortereſſe, ſur les bords de la Coanga, & appellerent cet arbre *Inſanda* ou *Inſandera*. Sa valeur étoit accompagnée d'une libéralité, qui lui gagna les cœurs, non ſeulement de ſes Sujets anciens & nouveaux, mais encore des étrangers, enſorte qu'il y avoit de l'empreſſement à ſe ſoumettre à lui.

On

On le prévenoit, à peine étoit il en marche qu'on lui envoyoit des Députés, afin de le reconnoître pour Souverain. Les louanges outrées qu'on lui donnoit lui gâterent l'esprit, il crut être un Dieu, & même un des plus grands, il exigea le même culte que l'on rendoit aux Dieux du Païs. La flatterie alla jusqu'à l'invoquer, & il y a encore aujourdhui une Secte de Singhiles, qui publient que son esprit est placé entre les Idoles, & qu'il a une autorité supreme sur la pluye, pour la faire suspendre ou tomber quand il lui plaît. Ce prétendu Dieu ne laissa pas de mourir, & ne laissa aucun enfant qui pût hériter de sa Couronne. ANGOLA.

VIII. NGINGHA ANGOLA. Un petit neveu d'Angola Chilvani lui succéda, il s'appelloit *Ngingba Angola Chilomboquiecasanda.* Ce fut un Prince très cruel, sanguinaire, sous ombre de rendre justice, ou de chatier la révolte de quelques-uns de ses Sujets, & nommément de ceux de la Province d'Oarii. Son excessive rigueur épouventa tout le monde, & lui soumit bien des peuples voisins. Mais son regne ne fut pas long.

IX. BANDI ANGOLA. BANDI ANGOLA son fils fut encore plus cruel que lui. Il poussa la cruauté si loin, que ses Sujets se porterent à une révolte générale, & appellerent les Giagues à leur secours. Ces barbares, toujours affamés de chair humaine, accoururent à leur secours, avec beaucoup d'empressement. Ils assiegerent le Roi dans une montagne impraticable, où il s'étoit retiré, & comme ils ne pouvoient l'en faire sortir, ni l'y prendre que par famine, il eut le temps d'envoyer demander du secours au Roi de Congo.

Ce Roi, qui avoit intérêt à ne pas laisser oprimer son voisin par les Giagues, qui auroient pu ensuite tomber sur lui, & désoler ses Etats, eut recours aux Portugais dont il avoit un assez bon

ANGOLA. bon nombre à sa Cour. Il choisit un d'entre eux, le fit Capitaine-Général des Portugais, & de toutes les Troupes qu'il envoyoit au secours du Roi d'Angola.

Cet Officier, à la tête d'un petit nombre d'Européens, & comptant pour rien les Negres du Roi de Congo, ne laissa pas d'attaquer les Giagues & les conjurés, il les battit, en fit un grand carnage, délivra le Roi & le Royaume d'Angola de ces dangereux ennemis, & y rétablit le calme & l'obéissance. Cette action, où avoient concouru la valeur & la bonne conduite, attira aux Portugais la confiance du Roi d'Angola. Il voulut les retenir à sa Cour, il se communiqua à eux, prit leurs conseils, & les suivit. La Princesse sa fille prit de l'inclination pour le Capitaine Général, & s'en cacha si peu, que le Roi son pere s'en apperçut & en prit de l'ombrage, il craignit que ces Etrangers si braves, & qui venoient de délivrer son Royaume d'une Armée d'Antropophages, ne voulussent s'en rendre maîtres, & que sa fille se livrant à leur Général, ce gendre ne le détrônât. Il communiqua ses soupçons & sa frayeur à ses Confidens, qui conclurent avec lui qu'il falloit prévenir ces Etrangers & les égorger. Cette résolution, quoique secrete, fut pénétrée par la Princesse. Elle en avertit le Général, qui prit le parti de la retraite, & la fit en si bon ordre, qu'il arriva chez le Roi de Congo, sans que les Angolois, qui le poursuivoient, eussent ôsé l'attaquer.

Le Roi de Congo fut piqué au vif de l'ingratitude du Roi d'Angola, il vouloit d'abord en tirer vengeance, mais il fut forcé de la diférer à cause d'une irruption, que d'autres ennemis firent dans ses Etats, & attirerent sa prémiere attention. Le Capitaine-Général, qui avoit ses vues,

rues, & qui regardoit cet évenement comme ANGOLA.
un motif, qui donnoit à son Roi un prétexte d'attaquer le Roi d'Angola, & de se saisir de ses Etats, proposa au Roi de Congo de le laisser passer en Europe, d'où il se faisoit fort d'amener des Troupes, qui le mettroient en état de punir l'ingratitude & la perfidie du Roi d'Angola. Le Roi de Congo y consentit. Le Capitaine-Général arriva heureusement à Lisbonne, rendit compte au Roi de Portugal de ce qui s'étoit passé, & exposa son projet. Le conseil du Roi l'approuva. On arma en diligence une forte Escadre, sur laquelle on mit de bonnes Troupes avec tout ce qui étoit nécessaire pour bâtir des Forteresses, & dequoi les munir. Le Roi déclara cet Officier Capitaine-Général de ses Armées, & lui en donna l'Etendart.

Il partit de Lisbonne, & le vent fut si favorable, qu'il arriva en peu de temps à la Rade de Loanda. Il fit savoir son retour au Roi de Congo, lui envoya des présens magnifiques de la part de Sa Majesté Portugaise, il en fit aussi à ses principaux Ministres, remonta sans aucun obstacle le fleuve Coanza, jusqu'à deux lieues audessous de *Massangano*, où il fit mettre pied à terre à ses Troupes, & il y construisit un Fort où il pût être en sureté dans un besoin; cette petite Forteresse * fut en état de défense en peu de jours. Le Roi d'Angola ayant apris que les Portugais étoient de retour, & qu'ils se fortifioient sur ses Terres, ramassa promtement toutes les Milices, & les envoya contre eux. La bataille se donna, ces Troupes furent bien-

* On l'a changée ensuite de place, & on l'a rebâtie beaucoup plus forte auprès de la Ville de Massangano.

ANGOLA. bientôt renverſées, batues, & diſſipées. On en tailla un grand nombre en pièces, on en fit une multitude d'Eſclaves, & on mit le Païs à feu, & à ſang. Les Portugais s'emparerent des lieux qu'ils trouvoient à leur bienſéance. Mais le Roi échapa à leur vengeance. Ils firent tous leurs efforts pour le prendre, bien réſolus de lui faire payer cher ſon injuſtice. Il fut puni ſans qu'ils s'en mêlaſſent.

Dans le grand nombre de Concubines qu'il entretenoit, il y en avoit une qu'il aimoit éperduement. Elle avoit pluſieurs freres, qui ſe prévalant de l'aſcendant que leur ſœur avoit ſur l'eſprit du Roi, pilloient le Païs, commettoient des meurtres, enlevoient des perſonnes libres, & en faiſoient des Eſclaves. Ils s'en prenoient aux prémiers du Royaume, ſans qu'on pût s'en plaindre ni en obtenir juſtice, on ne voyoit le Roi qu'au gré des Créatures de ſa ſœur. Les peuples portés au deſeſpoir, la mort du Roi fut réſolue. Pour y réüſſir ils lui perſuaderent de permettre qu'on levât des Troupes, pour mettre à la raiſon un certain *Cacullo Cabazzo* qui s'étoit révolté, couroit la campagne avec ſes gens, & ravageoit le Païs. Le Roi, qui étoit noyé dans la débauche, fut charmé qu'on châtiât ce Rebelle. Il donna la permiſſion qu'on demandoit. Les mécontens leverent des Troupes, ſe mirent en campagne, comme s'ils euſſent voulu combattre ce *Cacullo Cabazzo*. Au bout de quelques jours, ils firent ſavoir, que leurs Troupes avoient été repouſſées, & contraintes de ſe retirer dans le poſte avantageux où elles étoient. C'étoit une feinte; ils n'avoient pas ſeulement vu l'ennemi; ils ſuplierent le Roi de venir au Camp, ne fût-ce que pour quelques momens, afin de raſſurer ſon Armée, & lui rendre le courage par ſa pré-

présence; ce qui les mettroit en état de retourner vers l'ennemi, avec un succès plus heureux. Ils vouloit le tirer de la Ville pour mieux exécuter leur dessein. Le Roi les crut, & sans autre précaution, que celle de se faire accompagner par ses Gardes ordinaires, il prit le chemin du Camp, qui étoit sur le bord de la *Lucalla*. Les mécontens sortirent pour le recevoir, & après lui avoir présenté leurs respects, l'environnerent & le séparerent ainsi de ses Gardes; ils le taillerent en pièces. ANGOLA.

Il ne resta après lui qu'un fils, encore enfant, qu'il avoit eu de sa Concubine favorite, qui dans ce temps-là étoit en prison pour avoir été surprise en adultere. Il avoit encore quatre autres enfans, savoir, un fils & trois filles, qu'il avoit eus d'une Esclave appellée *Chinguella Cam Combé*, qui étoit de *Dambi Aembo* ville située à quinze lieues de *Cambambé*, Forteresse considérable appartenante aux Portugais. L'aînée des filles se nommoit ZINGHA BANDI ANGOLA, la seconde *Cambi*, la troisieme *Fungi*, & le fils *N-gola M-Bandi*, ou *Angola Bandi*; ces quatre enfans avoient l'estime de presque tout le peuple, ils se l'étoient aquise par des libéralités faites à propos.

Quant à celui qui étoit fils de la Favorite prisonniere, on l'excluoit de la Couronne, parce qu'étant né d'une mere surprise en adultere, on pouvoit raisonnablement soupçonner qu'il n'étoit pas légitime. Les quatre autres en devoient être exclus, parce qu'ils étoient nés d'une Esclave. Mais le parti qui les soutenoit se trouva si considerable, que les Electeurs ne purent résister à la force, & furent obligés de mettre la Couronne sur la tête D'ANGOLA BANDI.

A

ANGOLA.

X.
ANGOLA
BANDI.

A peine ce jeune Prince fut-il monté sur le Trône, qu'il immola à sa vengeance, tous ceux qui s'étoient opposés à son Election. Il fit mourir le Tendala ou le Commandeur du Quartier, avec toute sa famille. Il fit égorger les principaux de la Cour de son pere, toutes ses Concubines, leurs peres, leurs meres, leurs freres, leurs sœurs, son frere ainé. Il ne pardonna pas même à un neveu qu'il avoit, & qui étoit fils de sa sœur Zingha Bandi; elle l'avoit eu d'un de ses Amans, tant il craignoit qu'il n'y eût dans la famille quelqu'un qui fût en état de lui disputer, & de lui enlever la Couronne. Agité de la même crainte, il crut qu'il falloit se défaire des Portugais. Il en connoissoit la valeur, & ne se croioit pas en fureté, tant qu'ils auroient une partie de ses Etats. Il leur déclara la guerre, leva une grosse Armée, & eut la hardiesse de leur présenter la bataille. Sa temerité fut bientôt punie, il fut défait, & jamais victoire ne fut plus entiere. Il s'échapa presque seul, se sauva & se cacha, prémierement dans l'Isle de Chiconda, & ensuite dans les Déserts d'Oaux. Les Portugais touchés de compassion, l'y laisserent vivre parmi les Bêtes féroces, sans Royaume, sans Sujets, & sans pouvoir se desalterer du sang humain, dont il étoit alteré à la maniere des Giagues. Il ne laissa pas d'avoir un grand nombre de Concubines, qui lui donnerent beaucoup d'enfans. Se trouvant près de mourir, il confia l'ainé de ses fils au Giague *Casa*, le priant de l'élever dans l'exercice des armes, & de le proteger contre sa sœur Zingha, qui, quoique sa Tante, ne manqueroit pas de lui ôter la vie, pour s'assurer la Couronne à elle-même.

Cet-

Cette Princeſſe fut reconnue Reine d'Angola, du conſentement de preſque tous les Sujets. Elle avoit de grandes qualités. Elle étoit prudente, brave, juſqu'à l'intrépidité, diſſimulée. Elle ſavoit prendre ſon parti ſur le champ. Elle connoiſſoit ſes intérêts. Elle étoit libérale quand il falloit l'être; mais elle n'étoit pas maîtreſſe de ſa colère. Elle étoit vindicative, ſoupçonneuſe, comme toute les Negres, & même dans un excès encore plus grand. Deux choſes l'inquiétoient. Son neveu, qui étoit en dépôt chez le Giague *Caſa*, avoit plus de droit qu'elle à la Couronne. Elle en étoit convaincue. Elle connoiſſoit le génie changeant de ſes Sujets, qui ſe laſſeroient bientôt d'être conduits par une femme, & qui ayant un Prince pour remplir le Trône, l'en feroient deſcendre elle-même. Elle crut que, pour ſe conſerver la vie, il falloit l'ôter à ſon neveu.

Le Giague *Caſa* s'en doutoit, & gardoit ce Prince avec ſoin. Elle uſa pour le tromper d'une profonde diſſimulation. Elle lui proteſta pluſieurs fois qu'elle n'avoit accepté la Couronne, que pour la conſerver à ſon neveu, à qui elle appartenoit; qu'elle étoit réſolue de la lui mettre ſur la tête, ſitôt qu'il ſeroit en état de la porter, & que ſi elle ſouhaitoit de l'avoir auprès de ſoi, ce n'étoit que pour le former aux affaires. Ces belles paroles ne touchoient point le Giague *Caſa*, il tint ferme pluſieurs années, ſans vouloir le lui envoyer, à la fin pourtant, les minauderies de la Reine le tromperent. Il conſentit que ſon Pupile allât rendre une viſite à la Reine ſa Tante, ſous la promeſſe qu'elle lui avoit faite, de ne le retenir chez elle, qu'auſſi longtemps qu'il le jugeroit à propos. Elle accompagna ſes promeſſes des Sermens les plus ſolemnels. Mais elle les oublia,

ANGOLA. blia, dès qu'elle eut cet enfant entre les mains. Elle le fit noyer en sa présence dans la Coanza, & se délivra, par ce crime, du seul Compétiteur qu'elle avoit.

La seconde chose, qui l'inquietoit encore, c'étoit que les Portugais étoient en possession de la plus grande, & de la meilleure partie du Royaume. Ils y avoient des Forteresses considérables, ils faisoient tout le commerce du Païs. On les respectoit, on les craignoit, ils étendoient leur Religion de tous côtés, ils détruisoient celle du Païs. On méprisoit les Idoles qu'elle avoit intérêt de soutenir, afin d'être elle-même protegée par les Princes Giagues idolatres. Elle haïssoit donc mortellement les Portugais. Elle résolut de leur déclarer la guerre; & pour la leur faire plus surement, elle fit alliance avec les Hollandois, qu'elle introduisit dans ses terres avec les Congois, qu'elle sut mettre dans ses intérêts, en leur promettant de partager avec eux tout ce qu'on prendroit sur les Portugais. Elle n'eut pas de peine à attirer dans son parti tous les Princes idolatres, l'intérêt de leur Religion les y déterminoit puissamment. Elle déclara donc la guerre aux Portugais, & les surprit. Elle eut d'abord sur eux quelques légers avantages. Les Hollandois en eurent de plus considerables, mais les Congois ayant été batus furent obligés de demander la paix, & ne l'obtinrent qu'en donnant des suretés, & en cédant aux Portugais des Terres qui étoient à leur bienséance, & où ils bâtirent des Forteresses, qui les mirent entierement à couvert de ce côté-là; de maniere que n'ayant plus affaire qu'à la Reine Zingha & aux Giagues, ils en vinrent plus aisément à bout. Chaque bataille qu'ils gagnoient, détachoit quelque Prince de l'alliance de la Reine;

à

à la fin elle se trouva presque seule, & quoiqu'elle trouvât de grandes ressources dans son courage, elle fut si souvent maltraitée qu'elle fut obligée d'abandonner le Païs, & de se sauver dans les solitudes du côté de l'Est, où les Portugais ne jugerent pas bon de l'aller inquieter. ANGOLA.

Malgré les avantages qu'ils avoient remportés sur cette Princesse guerriere, ils lui firent des propositions avantageuses, qui lui auroient conservé la Couronne, sous l'hommage qu'on vouloit qu'elle rendît au Roi de Portugal. Elle aima mieux abandonner son Royaume, que de se soumettre, & les Portugais pour la chagriner créerent un Roi d'Angola, afin que les peuples ayant un fantôme de Roi, ne songeassent plus à elle, & vêcussent dans la paix dont on leur faisoit gouter les douceurs.

ROIS CHRE'TIENS JEAN I.

Ils choisirent un jeune Prince, de la Famille d'Angola Aarii, fils du vieux Gingha Bandi Angola. Il embrassa la Religion Chrétienne, & fut nommé Jean au Bâpteme. Ce fut le prémier Roi Chrétien d'Angola. Aarii son pere s'étoit allié avec les Portugais dans ces dernieres guerres, & ils l'en récompenserent en couronnant son fils. Cependant ils garderent presque toute l'autorité. Ils avoient la discrétion de lui laisser dequoi soutenir sa dignité. Ils lui donnerent des Sujets, mais pas assez grand nombre pour leur donner de l'ombrage. Les Bourgs & les Villes, dont ils formerent leur domaine, étoient la plupart sous le canon de leur Forteresse, & la Religion Chrétienne, qu'embrassoient les Sujets du Roi, les attachoit aux Portugais, qui la leur avoient portée. Le Roi Jean I. vêcut peu, c'étoit un Prince dont on pouvoit beaucoup espérer, il mourut sans enfans.

Les

ANGOLA. II. PHILIPPE I.

Les Portugais lui donnerent auſſitôt pour Succeſſeur un Prince Chrétien, nommé Philippe au Bâptême. Ce fut un bon Prince, qui entretint avec ſoin une étroite liaiſon avec les Portugais, qui l'avoient mis ſur le Trône. Il protégea de toutes ſes forces la Religion Chrétienne. Son regne fut long & heureux, il mourut en 1660.

C'eſt la ſeule date, qui ſe trouve dans les Mémoires qu'a publiés le Pere Labat. Il remarque qu'il ne faut point demander de Chronologie à un peuple qui ſait, tout-au-plus, que telle choſe ſe paſſa ſous un tel Roi, & que tel Roi ſuccéda à tel autre Roi, mais qui ne ſait, ni les années du regne de chacun, ni quand tel regne commença, ni quand il finit. Les Portugais auroient pu remédier à ce défaut; mais s'ils l'ont fait, c'eſt aparamment dans des Mémoires qui ſont demeurés chez eux.

Au commencement de ce Chapitre j'ai fait mention de dix-ſept Provinces, qui eſt l'ancienne diviſion, car pour à préſent, les Portugais qui ſont maîtres du Royaume, ne les poſſedent pas toutes également; celles qui ſont véritablement ſoumiſes à l'autorité du Roi de Portugal, ſont les Provinces de DANDA, de MOSECHE', de BENGO, d'ILLAMBE', haute & baſſe, d'OARII, d'EMBACCA, de BINGUELA, de SCELLA, de CABEZZO, de LUBOLO, & d'OACCO. Il y a des Provinces, qui ne reconnoiſſent que très foiblement la Souveraineté du Roi de Portugal, & ſeulement dans des occaſions de guerre, où leurs intérêts propres ſe trouvent les mêmes que ceux de cette Couronne; du reſte elles ont leurs Seigneurs particuliers, qui exercent toute l'autorité Souveraine. Parcourons préſentement en détail le Gouvernement de ces Provinces.

La Province de CHISSAMA ou QUISSAMA tient le prémier rang; elle eſt à l'embouchure de la Coanza. Les Portugais en ont fait un Gouvernement, ſous le nom de Capitainerie. Les peuples de cette Province ſe flattent d'une eſpece de liberté & d'indépendance, mais les Officiers qu'y envoye le Conſeil de Loanda, ont ſoin de leur faire ſentir leur autorité, & agiſſent plus en Maîtres qu'en Gouverneurs. Il y a trois Commandans. L'un réſide fort loin de Loanda, preſque vis-à-vis de *Cambanba*. La ſeconde réſidence eſt à Maſſigano. Le troiſieme gouverne le reſte de la Province, & réſide à deux journées de la Mer. Toute cette Province eſt montagneuſe, difficile & peu cultivée, & par cette raiſon peu fournie des choſes néceſſaires à la vie: elle a des Mines d'un Sel différent de tous les autres Sels. On le tire d'une profonde Vallée, où les Païſans vont creuſer la terre, ils en tirent une eau ſaumâtre qui ſe congele à peu près comme l'alun; ils en font des briques d'environ deux pieds & demi de longueur, larges & épaiſſes de cinq à ſix pouces; ils le trafiquent, par échange, contre de l'huile, de la farine, & autres choſes dont ils ont beſoin. Ce Sel eſt, dit-on, meilleur que le Sel ordinaire pour les uſages de la vie; les Médecins le tiennent plus ſain pour les remedes. Les Marchands le portent dans toute l'Ethiopie. La cire & le miel ſe trouvent abondamment dans les Forêts. Les Negres, qui ſont très pareſſeux, recueillent ce préſent des Abeilles, ſans qu'il leur en coute aucun ſoin pour les élever. Ils manquent d'eau douce, car depuis la mi-Mai juſqu'à la fin d'Octobre, il ne tombe point de pluye. Leurs Montagnes arides n'ont, ni ſources, ni ruiſſeaux. Ceux qui ſont aux environs de la Coanza, y vont prendre de

ANGOLA.

ANGOLA. l'eau, au hazard d'être dévorés par les Bêtes Sauvages, qui ſont toujours en grand nombre au bord de cette Riviere. Ils n'ont pas l'induſtrie de ſe creuſer des citernes, ils font tout-au-plus de grandes Auges de Bois, où ils recueillent l'eau de pluye, & s'en ſervent tant qu'elle dure.

Les Portugais tirent de cette Province quantité de Soldats. Ce peuple eſt naturellement brave. Leurs Gouverneurs les exercent au maniment des armes blanches, car, pour les armes à feu on ne ſe preſſe point de leur en donner l'uſage. La Politique ne le permet pas. C'eſt de ces Noirs que les Portugais forment la plupart des Garniſons de leurs Fortereſſes, auſſi conſervent-ils cette Province avec beaucoup d'attention. Elle va juſqu'à ſe mettre peu en peine, de les gêner ſur leur ancienne Religion. Ils la leur laiſſent, ſans les inquieter là-deſſus. Peut-être leurs Miſſionnaires ont-ils remarqué qu'il ſeroit d'autant plus difficile de les amener à la Foi, que le voiſinage des peuples idolatres entretient leur attachement pour leur culte; & peut-être, que ſi on vouloit uſer d'autorité, on causeroit des révoltes très préjudiciables aux intérêts de la Couronne. Ils ſont de la Secte des Giagues, très ſuperſtitieux. Ils ſont ſourds à la prédication. Il n'y a que la crainte de perdre le commerce avantageux avec les Chrétiens, & dont ils ne ſe peuvent paſſer, qui engage les plus adroits & les plus politiques, à feindre des diſpoſitions à embraſſer la Religion Chrétienne, mais ſans les effectuer.

SUMBI eſt la ſeconde Province. Ses peuples ſont grands & forts. Ils ont les mêmes coutumes, & la même ſuperſtition que les Quiſſamas. Ils portent des Colliers de petits

os

os d'Animaux, & autres bagatelles qu'ils achetent cherement des Miniſtres de leurs Idoles, qui leur attribuent de grandes vertus. Ils les conſervent avec un ſoin ſcrupuleux. On ne les diſtingue des Quiſſamas, que par leurs ornemens de tête, qui ſont composés de petites cornes de plumes, & de morceaux d'écorce d'arbre ajuſtés avec art. La plus grande partie de cette Province eſt en Prairies naturelles, capables de nourrir des Beſtiaux de toute eſpece, qui enrichiroient ce peuple, ſi ces gens-là étoient plus attachés au travail, & moins exposés aux ravages des Bêtes Sauvages, qui déſolent impunément tout le Païs, parce que perſonne ne leur donne la chaſſe. Les Rivieres de *Nice*, de *Caïba*, de *Catacombolé*, & quelques autres moins conſiderables traverſent ce Païs, & l'arroſent ſuffiſamment pour le rendre fertile. Il y a quelques Iſles vers l'embouchure de cette derniere Riviere, qui ſont très bien peuplées & bien cultivées. On y éleve même beaucoup de gros betail, parce qu'il n'y eſt pas ſi exposé aux ravages des Bêtes féroces. **ANGOLA.**

BENGUELA OU BINGUELA, quoique réduite en Province par les Portugais à qui elle appartient, ne laiſſe pas de conſerver le titre de Royaume, & de jouïr encore à préſent de quelques Privileges, comme ſi elle étoit encore effectivement ce qu'elle étoit autrefois. Elle a des Mines de Sel, qui bien que d'une autre qualité que celles de Quiſſama, ne laiſſent pas d'être recherchées. On en charge tous les ans pluſieurs Navires. On pêche au bord de la Mer quantité de Zimbis, ſorte de Coquillage dont on ſe ſert de Monnoye, ſur-tout en Aſie, on les donne par compte, ou au poids, ou à la meſure.

C'eſt le vrai Païs des Bêtes ſauvages, elles y ſont en une prodigieuſe quantité, & de tou-

 tes

ANGOLA. tes les différentes especes. Les Elephans y vont par centaines. Les Negres les tuent, & se regalent de leur chair. La trompe & la queue sont pour eux les morceaux d'honneur; il y a de ces Elephans dont les dents pesent jusqu'à trois cens livres. Il y a un Animal, qui ressemble au Mulet, on l'appelle *Zerbe*, il est fort sauvage & fort méchant. L'*Abbade* semble le même que le *Rhinoceros*, il a une corne sur le nez, & une autre sur le front. Les Lions & les Tigres y vont par troupes, & détruisent une quantité incroiable de Bœufs, de Vaches sauvages, de Cerfs, & de Gazelles, sans compter des Animaux domestiques, qu'on a toutes les peines du monde à garantir de leur dent. Les Rivieres sont pleines de Crocodiles, d'Hippopotames, & de Serpens monstrueusement grands.

On y trouve bien plus de Montagnes que de Plaines. Il n'y a de plat Païs qu'au bord de la Mer, & sur le rivage de Ste. Marie, sur lequel les Portugais ont fait élever une Forteresse considerable, où ils entretiennent une bonne Garnison. On nomme ce lieu le *Fort de Benguela.* Dans les temps passés cette Province faisoit la partie la plus considérable de l'Etat, ce qui faisoit que le Souverain l'appelloit simplement son Royaume, & qu'il n'en confioit le Gouvernement qu'à quelque *Sona* ou Gouverneur d'une fidélité éprouvée. Mais les courses & les pillages des Giagues & autres peuples qui l'environnent, l'ont réduite dans un état déplorable, & l'auroient entierement ruinée, si les Portugais ne s'en étoient pas rendus maîtres, & ne l'avoient pas mise au nombre des autres Provinces, qui sont sous le commandement du Viceroi d'Angola. Excepté la Forteresse & ses dépendances, les Habitans sont plongés dans

l'Ido-

l'Idolatrie. Cette Province étoit autrefois couverte de troupeaux de bœufs & de moutons, d'une grandeur extraordinaire. Les Giagues, & des Bêtes féroces en ont tellement éclairci le nombre, qu'à présent ces Animaux si nécessaires y sont très rares. **ANGOLA.**

La Province de RIMBA fournit des grains en quantité, la pêche y est très abondante. Elle est divisée en vingt-deux Seigneuries ou Territoires, dont les Seigneurs ont grand soin de bien entretenir leurs Milices. On y suit la superstition des Giagues. Il y avoit pourtant quelques Chrétiens en 1658.

La Province de SCELLA est toute hérissée de Montagnes, & particulierement d'une chaine de rochers droits & escarpés, qui dure plus de dix lieues sans interruption: de maniere que quand on les regarde étant au pied, il semble que ce soit un seul rocher, coupé à plomb. Le sommet, qui en est affreux, n'est pourtant ni inhabité, ni stérile. Les peuples qui l'habitent, le cultivent avec soin, & y jouïssent d'un air très doux & fort sain. Cette Province fournit quantité d'excellent fer, qui n'est, dit-on, produit que de l'écume des Rivieres & des Torrens. La maniere de le recueillir, est d'étendre sur le bord des bottes de paille & d'herbes seche, l'écume de ces eaux s'y attache; quand elles en sont chargées on les retire, on les fait sécher, & on en met d'autres à la place; quand les prémieres sont sèches on les secoue pour en faire tomber la matiere, on la met dans des creusets, où à force de feu on la fait fondre, on la purifie, & on en fait ensuite des barres d'un fer excellent. On trouve encore dans cette Province une pierre transparante, nommée *Tari-Ya*, c'est-à-dire, *Pierre du Tonnerre;* ils s'imaginent qu'elle tombe quand il tonne. Ils ont donné le

ANGOLA. même nom au Verre qu'on leur aporte d'Europe, à cause de quelque ressemblance qu'ils y ont trouvée, & lui attribuent la même origine.

Cette Province ne laisse pas d'être fertile, quoique pleine de Montagnes. Elle est arrosée de tant de sources & de ruisseaux, qu'on trouve par-tout des Prairies couvertes d'une herbe fine & tendre, qui nourrit & engraisse des troupeaux nombreux de toutes sortes d'animaux domestiques, qui y seroient encore en bien plus grand nombre, si d'autres troupeaux d'animaux carnaciers n'en enlevoient une partie considérable. *Chitacuello Cacoriondo* est la Résidence du Gouverneur de la Province. C'est une petite place, bâtie sur la pente d'une montagne très haute appellée *Lombo.*

Un Seigneur, qui a le titre de *Chitechi-A-Quin-Benguela*, demeure sur les Frontieres de ce petit Etat & de Rimba, sur le penchant de la montagne, nommée Luno. Il est si puissant qu'il a sous ses ordres vingt-deux Gouverneurs.

BEMBA; cette Province se divise en *Haute* & en *Basse*, elle s'étend le long de la Mer d'un côté, & de l'autre elle sépare le Royaume d'Angola des Provinces voisines. Ce Païs fourmille de Bœufs, de Vaches, de Chevres, de Cerfs, de Chevreuils, & autres Animaux, tant Sauvages que Domestiques. Les Habitans employent le suif de ces Animaux à s'oindre la tête & le corps. Il leur sert de beurre ou de graisse, pour accommoder leur manger, mais comme il n'ont pas l'industrie de le cuire, & de le conserver, ils en manquent souvent. Ils sont attachés à un culte superstitieux & barbare, & aux enchantemens. Ils ont un langage particulier qu'on entend difficilement, c'est un obsta-

cle

cle pour le commerce. Ils s'habillent de peaux **ANGOLA.**
de bêtes groſſierement paſſées, ou de dépouilles de Serpens. Ils font un trou au milieu, & y paſſent leur tête, deſorte qu'une partie leur tombe ſur l'eſtomac, & l'autre ſur le dos. Les Femmes entretiennent, & accommodent avec art leurs cheveux, au-lieu que les Hommes ont la tête entierement raſée, excepté un floccon de cheveux qu'ils laiſſent ſur le ſommet.

Leurs armes ſont de petites Piques, & des Sagayes avec des Bâtons d'environ deux pieds de longueur, & dont une des extrémités eſt garnie d'une groſſe boule, hériſſée de pointes de fer. Ils s'en ſervent avec beaucoup d'adreſſe & de force dans la mêlée, & font de terribles exécutions ſur des gens nuds; auſſi leurs batailles & leurs guerres ſe terminent-elles ſouvent en peu d'heures. Ils ont auſſi l'uſage des fleches, pour frapper de loin.

Lorſqu'ils ſavent que leurs ennemis ſont en campagne, ils raſſemblent leurs troupeaux, & les chaſſent du côté qu'ils ſavent que leurs ennemis viennent. Ces Animaux épouvantés ſe répandent dans les prairies, pendant que leurs maitres bien armés, ſe tiennent couchés ſur le ventre, dans les herbes qui les cachent. Les ennemis, qui ne cherchent que la proye, la voyant ſi facile à enlever, rompent leurs rangs, pour joindre le bétail, & le lier; alors les Bembis ſe levent de l'embuſcade, fondent ſur eux la maſſe à la main, & les trouvant en deſordre, font des priſonniers qu'ils vendent enſuite aux Européens, comme Eſclaves.

La Riviere de *Lutano* ou *Lutina* traverſe cette Province, & y porte la fécondité. Elle reçoit quantité de Rivieres & de Torrens dans ſon cours, ce qui la rend conſidérable. On la connoit auſſi ſous le nom de GUAVORO, & de

 Rivie-

ANGOLA. *Riviere de St. François*, que les Portugais lui ont donné. Elle feroit la plus poiſſonneuſe du Païs, ſi elle étoit moins remplie de Crocodiles, d'Hippopotames, de gros Serpens & autres Animaux incommodes, qui détruiſent une quantité prodigieuſe de poiſſon, & en rendent la pêche dangereuſe vers ſon embouchure : il y a quelques Iſles dont les Habitans reconnoiſſent un Seigneur, qui en eſt comme le Roi, & dont la Réſidence eſt à *Cuengo*, ou *Quengo*.

La Province de TAMBA eſt un plat Païs, coupé de quantité de Ruiſſeaux, d'Etangs & de Rivieres. La ſource de la Riviere Longue eſt dans cette Province, elle ſort de-deſſous un grand rocher, ſur lequel les Portugais ont bâti une Forterеſſe, qui défend tout le Païs. Cette Riviere en reçoit quantité d'autres, qui en font un fleuve conſidérable à ſon embouchure, où elle porte des Vaiſſeaux ordinaires. Cette Province eſt diviſée en douze Seigneuries, qui bien que ſous la protection des Portugais, vivent dans une eſpece d'indépendance, à condition de leur fournir des Milices, en tel nombre qu'ils en ont beſoin. Quoiqu'ils ayent ſouvent des différends entre eux, les Portugais n'en ont jamais pu profiter, pour les réduire entierement, parce que dès qu'ils voyent qu'on en veut à leur liberté, ils s'accommodent entre eux ſur le champ, & ſe réuniſſent d'abord. Ils ſuivent encore l'Idolatrie de leurs Ancêtres. Ils commençoient à embraſſer le Chriſtianiſme, en 1658.

La Province d'OACCO n'eſt pas un Païs de Montagnes. On n'y voit que des Collines, qui laiſſent entre elles des Vallées, & des Plaines arroſées de quantité de Ruiſſeaux & de Fontaines d'eaux très légeres & très excellentes, deſorte qu'en comparaiſon des autres Provinces,

on la peut regarder comme un Païs très agréable. Ils n'ont point de Terres en proprieté. Ils ne cultivent que celles, qui leur sont assignées à chaque saison, par leurs Seigneurs ou Gouverneurs, qui n'en donnent à chaque famille, que ce qu'il en faut précisément pour recueillir les vivres, dont elle a besoin pour sa subsistance. Ils n'en cultivent point davantage. Le reste est en friche, & la Terre produit ce qu'elle peut. ANGOLA.

Le *Cango*, Riviere qui tombe dans la *Coanza*, passe par cette Province. Les pluyes le grossissent beaucoup, & alors il est très large & fort rapide, & par conséquent dangereux à traverser. Le terroir produit des fruits, mais insipides la plupart. On fait du suc de quelques-uns une liqueur, qui n'est pas desagréable. *Quinzambabé*, Seigneur d'Oacco, ayant reçu le baptême en 1657, engagea beaucoup de ses habitans à suivre son exemple.

Le Seigneur de cette Province a sous lui vingt-deux Gouverneurs, qui ont un soin extrême d'exercer leurs milices au maniment des armes, même des armes à feu dont ils sont bien pourvus, desorte que ces milices passent pour les meilleures de l'Etat.

La Province de *Cabezzo* fournit suffisamment à ses habitans les vivres dont ils ont besoin. Elle a des métaux, & sur-tout du fer en abondance. On le tire d'une montagne, qui à cause de la quantité qu'elle en donne, est appellée la montagne de fer. Les Portugais ont enseigné aux Negres l'art de le purifier, de le mettre en barre, & d'en fabriquer des armes.

Outre la Riviere Longue qui l'arrose, il y en a quantité d'autres qui y forment des marais, où les eaux croupissent & rendent l'air mal sain. Cette abondance d'eaux rend le Païs fertile. Un

ANGOLA. peu d'induſtrie & de travail corrigeroit ce mauvais air, & feroit de cette Province un Païs également ſain & agréable. On y voit des arbres d'une grandeur, & d'une groſſeur démeſurée, mais entierement différens de ceux de l'Europe. *Malamba Aogi*, Seigneur de cette Province, reçut le Batême en 1658, & fut appellé Don Pedro. Son exemple attira à la foi plus de cent des principaux de ſa Cour, & un plus grand nombre de ſes Sujets. Bien des gens donnent en général le nom de LUBOLO, aux Provinces dont on vient de parler. Cependant il y a une Province particuliere dont LUBOLO eſt le nom propre. Elle eſt ſituée le long de la Coanza, auprès de la Province de Quiſſama. C'eſt le repaire d'une infinité d'Animaux ſauvages & carnaciers, parce qu'ils y trouvent abondamment dequoi vivre. Le Gouverneur, ou ſi l'on veut le Seigneur de cette Province, releve des Portugais & leur paye tribut. Ses milices ſont à leur diſpoſition, & il reçoit les ordres du Gouverneur de Cambobé. *Gamma Angola*, qui en a été Seigneur, étoit Chrétien, & la plus grande partie de ſes Sujets étoient de la même Religion.

La Province de DANDA eſt ſituée le long d'une Riviere de même nom qui ſépare le Royaume d'Angola d'avec le Congo. Elle abonde en grains de toute eſpèce, en fruits & en gibier. Mais la principale Riviere & les autres ſont pleines de Crocodiles & de Serpens d'une groſſeur monſtrueuſe, qui en rendent très dangereuſes la Pêche & la Navigation des Canots. La plus grande partie des habitans ſont Chrétiens, & ont des Egliſes deſervies avec ſoin par des Eccléſiaſtiques.

La Province de BENGA eſt ſur les bords d'une Riviere de même nom, qu'on appelle auſſi ZEN-

ZENZA. Cette Province touche à celle de Quiſſama, au bord de la Coanza; & du côté des Terres, elle joint celle de *Moſechè*, où ſont les Forteresses de *Maſſangano* & de *Cambambé*, & leurs territoires. Les Portugais ont de grandes terres défrichées, & en valeur, de ces côtés-là; cette Province fournit abondamment des vivres, & particulierement du Manioc, dont on fait une farine. Entre les fruits que ce Païs produit, & qui ne croiſſent point en Europe, ſont les Bananes, & les Figues ou Bacouves. Le Païs eſt partagé en Gouvernemens, dont les Chefs ſont originaires du Païs. Chacun a ſes Bourgades & ſes Peuples; mais tous dépendent des Portugais, qui ſont les Seigneurs Souverains, & qui obligent les Sujets à travailler leurs Terres, & à cultiver leurs Palmiers par Corvées. La Religion y eſt exercée avec édification. ANGOLA.

La Province de MOSECHE dépend des Commandans de Maſſangano, & de Cambambé Forteresses Portugaiſes, à ſix ou ſept lieues l'une de l'autre. Chacun de ces Commandans à douze Gouverneurs, qui ſont obligés d'entretenir de nombreuſes milices pour la défenſe du Royaume. Elle produit abondamment tous les vivres convenables au climat, & du Manioc en ſi grande quantité, que dans la ſeule Ville de Loanda, Capitale du Païs, on en conſume plus de trois cens cinquante à ſoixante mille ſacs par an pour la nourriture du Soldat. On y trouve quantité de métaux, ſur-tout dans les Terres, qui ſont du Gouvernement de Cambambé.

La Province d'ILLAMBA ſe diviſe en haute & en baſſe. La baſſe, compriſe entre les Rivieres de Danda & de Bengo, eſt abondante en vivres & en beſtiaux. Elle comprend pluſieurs Seigneuries, qui dépendent toutes des Portugais, & qui pour la plupart ſont Chrétiennes;

ANGOLA. ce qui n'empêche pas qu'il n'y ait dans le Païs grand nombre de Magiciens, que les Officiers s'embaraſſent peu de chaſſer. La haute ILLAMBA eſt la même choſe que le Païs de LUMBO. Outre les grains qu'elle produit en abondance, elle a des Mines d'un fer excellent. Elle eſt toute remplie de Collines, au milieu desquelles s'éleve une très haute montagne, qui ſemble une Iſle, du ſommet & de la circonference de laquelle coulent quantité de Fontaines & de Ruiſſeaux d'une eau claire, légere, & fort ſaine. Cette eau entretient une fraîcheur perpétuelle au pied de la montagne, & dans toute ſon étendue. Rien n'eſt plus agréable que de voir ces endroits chargés d'arbres toujours verds. Il ſemble qu'on ſoit dans un autre monde. La Province, avec toutes les Seigneuries qu'elle renferme, dépend de la Couronne de Portugal. Elle paye un tribut annuel à la Chambre des Finances de Loanda, & eſt obligée d'entenir un nombre conſidérable de Troupes pour le ſervice de l'Etat.

La Province d'OARII eſt ſur le bord de la Coanza. C'eſt-là que réſide le Prince, à qui les Portugais font porter le titre de Roi d'Angola Oarii. Il eſt leur tributaire. Il a ſous ſa juriſdiction immédiate pluſieurs Gouverneurs. La *Libate* où Bourgade où il demeure, s'appelle *Maopongo*: à deux lieues de ce lieu on voit encore les ſépultures des anciens Rois de Congo. Cette Province eſt arroſée de pluſieurs Rivieres. Elles ſont toutes dangereuſes dans le temps des pluyes, qui les rendent plus larges, très profondes & très rapides. Les Portugais ont une Fortereſſe à *Maopongo*, où ils entretiennent une bonne Garniſon, auſſi bien qu'à *Quitonga*, qui eſt une Iſle importante dans la Coenza. Tous les

les peuples y sont à leur aise & bons Chrétiens. ANGOLA.

La Province d'EMBACÇA, ou MEMBACCA, est arrosée de la Riviere de Lucala, qui se partage en sept canaux, au pied de la Forteresse des Portugais. Toute la Province dépend d'eux absolument : il y avoit pourtant le Siècle passé un certain Giaga Calenda, qui sous leur bon-plaisir jouissoit d'une espèce d'indépendance, à condition d'entretenir toujours des Troupes nombreuses à leur service.

CHAPITRE V.

DU ROYAUME DE CONGO.

TOut ce que les habitans du Congo disent de leur Monarchie, avant que les Portugais eussent découvert ce Païs, est fort incertain. Ils n'ont eu l'usage de l'écriture qu'aprés que les Européens la leur eurent enseignée. Tout ce qui précède cette Epoque, n'est qu'une tradition sur laquelle on ne doit pas faire beaucoup de fonds ; d'ailleurs ces anciens temps ne contiennent rien qui intéresse beaucoup l'Europe, & ce qu'on rapporteroit de ce qu'ils en disent, ne serviroit tout au plus qu'à satisfaire un genre de curiosité qui n'est nullement l'objet de cette Introduction.

Le prémier qui prit le titre de Roi, fut un I.
nommé LUQUENI. Son pere, nommé *Eminia-n-Zima*, demeuroit dans la Province de *Corimba*, sur les bords du Zaïre ; il avoit épousé *Luqueni Lua Sanzé*, fille de *Nsa cu-Clau*, de laquelle il LUQUENI.

CONGO. eut un fils, auquel il donna le nom de *Luqueni*.

Nſa-cu-Clau, ayant des ſentimens plus élevés que ſes compatriotes, & beaucoup plus d'ambition, ſe laſſa d'être confondu avec ſes égaux, il voulut ſe faire un nom, & ſe rendre maître du Païs qu'il habitoit, & de celui de ſes voiſins. Il ſe fit un parti, & ſubjugua ce peuple, qui juſque-là s'étoit gouverné comme en République. Il trouva d'abord de fortes oppoſitions, on en vint aux armes, & ſi ſon adreſſe & ſa valeur lui firent remporter des avantages, la bravoure de ceux qu'il attaquoit, & qui défendoient leur liberté, en remporta auſſi ſur lui. Pendant un aſſez grand nombre d'années, la fortune partagea ſes faveurs entre les deux partis, & donna la victoire tantôt à l'un, & tantôt à l'autre. *Nſa-cu-Clau* crut que pour la fixer dans ſes intérêts, il devoit s'établir dans un lieu d'une aſſiette forte, difficile à attaquer, aiſé à défendre, d'où il pût faire des courſes ſur tous ſes voiſins, & ſe retirer quand il ne ſeroit pas le plus fort, ſans craindre d'y être forcé, & y attendre les occaſions de continuer ſes brigandages.

Il trouva un lieu tel qu'il le ſouhaitoit, entre des rochers eſcarpés, au bord du Zaïre. Il s'y établit, s'y fortifia; à couvert de toutes ſurpriſes, non content de continuer ſes courſes ordinaires, il impoſa des tributs & des péages à tous les marchands qui étoient obligés de paſſer au pied de ſa Forteresse, qui étoit comme l'entrepôt de tout le commerce, que tous les peuples des environs faiſoient les uns avec les autres.

Tels furent les commencemens de ſa Tyrannie. Etant un jour allé en parti, ſon fils encore jeune, qui étoit demeuré dans le Forteresse, vou-

voulut obliger une de ſes tantes à payer le tribut que ſon pere éxigeoit de tous ceux qui paſſoient en cet endroit ; cette femme qui étoit groſſe, & qui, comme ſœur de *Eminia-n-Zima*, prétendoit être exempte de ce droit, ne le voulut point payer ; elle lui reprocha ſon avarice & ſon peu de reſpect pour la ſœur de ſon pere. Ce jeune homme s'en offenſa, lui ouvrit le ventre, & donna la mort & à ſa Tante & à l'Enfant qu'elle portoit. CONGO.

Eminia-n-Zima, étant de retour, apprit bientôt l'action de ſon fils, il alloit tirer vengeance d'une telle barbarie, mais ſes gens, qui croyant voir dans la cruauté de ce jeune homme quelque choſe de martial, & en concevant un augure favorable qu'il ſeroit un grand Capitaine, le déroberent à ſa colère, le mirent à leur tête, & lui donnerent le nom de MUTINA, qui ſignifie Roi en leur langue, nom que ſon pere n'avoit oſé prendre.

Luqueni s'éloigna de ſon pere, &, tout rempli de l'ambition que ſon nouveau titre lui inſpiroit, il augmenta ſes Troupes, attaqua & ſe rendit maître de la Province, que l'on appelloit alors NPENBACASSI, qui a pris depuis le nom de CONGO. Il fut ſi heureux & ſi rapide dans ſes entrepriſes, qu'il conquit, en peu de temps, tout le Païs juſqu'à l'endroit où eſt aujourdhui la Ville de *Sant Salvador*.

Un Prince nommé *Mabambolo-Manipangala*, étoit Seigneur, ou, ſi l'on veut, Roi de tout ce Païs. Il fut défait dans une grande Bataille par *Luqueni*, chaſſé de ſes Terres, & obligé d'être errant pendant un grand nombre d'années, juſqu'à ſa mort. Ses enfans eurent à la fin recours à la clémence du vainqueur, le reconnoiſſant pour leur Souverain, & reçurent de lui l'inveſtiture de quelques Terres qu'il leur

CONGO. leur donna en fief, à la charge de certaines redevances annuelles.

Les Successeurs de ces enfans ont prétendu que la violence de Luqueni n'étoit pas un titre pour les priver de leurs droits ; ils ont souvent fait des efforts pour remonter sur le Thrône de leurs ancêtres, & toujours envain. Les Successeurs de *Luqueni*, ayant été plus forts, de sorte que ceux-ci sont réduits à se contenter des Terres qui leur ont été données, & tous les ans, ils font des protestations contre l'usurpation de *Luqueni*, & de ses Successeurs, pour ne pas laisser proscrire leur droit ; ils se sont conservé le titre de *Manipangala*, qui veut dire Seigneur, où *Roi de Pangala*.

Ils ne manquent pas, tous les ans, d'envoyer une femme à la cour, qui fait commandement au Roi de se retirer, & de quitter un état qui ne lui appartient pas ; le Roi lui donne une audiance publique, l'écoute & lui répond, en termes polis, que c'est Dieu qui l'a mis sur le Trône, qu'il le conservera, & sa famille après lui; que ses Maîtres se doivent consoler de leur sort, vivre tranquilement, sans rien innover, de peur qu'il ne leur arrive quelque plus grande disgrace. Il la charge ensuite de présens pour ses Maîtres, & la renvoye.

Ces protestations n'empêchent pas leur *Manipangala* de venir, dans de certains temps, avec les autres Feudataires de l'Etat, reconnoître le Roi, lui faire hommage, lui payer leurs tributs, & recevoir de nouvelles investitures à chaque changement de Roi.

Luqueni choisit, pour faire la Capitale de ses Etats, cette montagne isolée, où est encore aujourdhui la Ville de Sant Salvador. Elle est escarpée de tous côtés ; ce n'a été qu'avec des travaux immenses, dont les Negres disent des cho-

choses incroyables, que les Successeurs de *Lu-queni* y ont fait le chemin qui y conduit. CONGO.

Le sommet étoit occupé par un Lac d'une grande étendue, & fort profond. *Luqueni* le fit combler, & en a fait cette vaste place, que l'on appelle le *Terrein*, où se font les revues, & toutes les Assemblées.

On prétend que le poids immense des Terres, dont on s'est servi, pour le combler, a forcé les sources, qui formoient le Lac, à s'ouvrir des canaux dans les côtés de la montagne, d'où on les voit sortir, en très grand nombre, & faire une multitude prodigieuse de fontaines, & de cascades de la meilleure eau du monde.

Ce Prince affermi sur son Trône, après avoir fait des Loix conformes au génie de ses peuples, & selon leurs besoins, rassembla toutes ses conquêtes, sous le nom du ROYAUME DE CONGO. Il en fit de nouvelles divisions ou Provinces, dont il fit des Gouvernemens pour ses plus fidèles Serviteurs. Ces Officiers, à l'envi les uns des autres, s'efforcerent d'en augmenter l'étendue, en s'emparant des Terres de leurs voisins. Ces usurpations ont, à la fin, rassemblé, dans un même corps, les trois Royaumes de *Congo*, de *Matamba* & d'*Angola*, qui étoient demeurés unis jusqu'à l'arrivée des Portugais qui ont conquis celui d'*Angola*, à-peu-près dans le tems que la Reine *Nemdatemba* s'est emparée de celui de *Matamba*. Ces démembremens n'empêchent pas que le Royaume de Congo ne soit encore très vaste, & assez considerable.

Eminia-n-Zima vit, avant de mourir, son fils *Luqueni* puissamment établi sur le Trône qu'il avoit conquis, & à sa derniere heure, oubliant les sentimens de jalousie que ce fils lui avoit donné jadis, il ne parut plus sensible qu'à la gloire dont il avoit su se couvrir.

C'est

CONGO. C'eſt de *Nſa-cu-Clau*, oncle maternel de *Luqueni*, que deſcendent les grands Ducs de *Batta* d'aujourdhui. Ces Seigneurs ne rendoient autrefois que des viſites de civilité & de bienſéance au Roi de Congo: Souvent même, pour s'en éviter la peine, ils envoyoient quelqu'un de leur part. Mais les Rois de *Congo*, plus puiſſans dans la ſuite, prirent fort mal cette familiarité des Ducs de Batta, ils le leur firent ſavoir, & ces Seigneurs changerent prudemment de conduite. Ils rendirent au Roi foi & hommage, non ſeulement comme ayant l'honneur d'être de ſon Sang, mais comme dépendans de lui. La capitale de ces Ducs eſt ANGHIRIMA, fort grande Ville. Il y a environ cent ans que le Duc de Batta étant allé à la cour pour recevoir une nouvelle inveſtiture de ſes Etats, y fut comblé d'honneurs extraordinaires, & ſon Souverain l'appella *Niacon Diamené*, qui ſignifie ayeul du Roi de Congo.

Les deſcendans de *Luqueni* ſont encore aujourdhui ſur le Thrône de Congo. Ils poſſédoient autrefois, outre les trois Royaumes de *Congo*, d'*Angola*, & de *Matamba*, ceux de *Reamollaza*, *Pagbrlingi*, au midi du *Zaïred*, d'*Anſiqui*, d'*Aziacana*, de *Loango*, de *Chiſſama*, d'*Ambondi*, d'*Agoi*, de *Caccongo*, & pluſieurs autres.

L'ignorance des Negres, & le défaut des caractères d'impreſſion, eſt cauſe qu'on n'a pas une ſuite des Princes qui ont occupé ce Trône. Leur mémoire, quoiqu'excellente, n'eſt pas aſſez fidèle pour pouvoir compter ſur ce qu'ils rapportent de leurs anciens Souverains, d'autant qu'ils y ont mêlé tant de fables, qu'il n'eſt pas poſſible de démêler la vérité du nombre prodigieux des comptes ridicules qu'ils font à ce ſujet. Paſſons tout d'un coup à l'époque de la décou-

découverte du Congo par les Portugais. J'ai rapporté ailleurs dans ce Volume de quelle maniere, & par quels degrés, ils avoient poussé leur Navigation jusqu'au Cap de Bonne-Espérance. Un de leurs Capitaines, nommé Diégo Can par le plus grand nombre des Ecrivains, se trouva devant la Riviere de Zaïre qui traverse le Congo; ce fut en 1484, sa largeur & sa profondeur l'inviterent à s'en approcher. Il mouilla à l'embouchure; il s'avança ensuite avec un petit batiment quelques lieues dans le Zaïre, & ayant mis pied à terre, il fut reçu humainement par les habitans du Païs : ils lui apporterent des fruits, & d'autres vivres, & parurent gens de bon commerce & civils; à force de signes, car on ne s'entendoit point autrement, on comprit qu'ils étoient Sujets d'un Prince qui demeuroit plus avant dans les Terres. Diégo crut qu'il étoit de son devoir de savoir qui étoit ce Prince, & tâcher de faire alliance avec lui. Il trouva, parmi ses gens, des Officiers de bonne volonté qui voulurent bien se prêter à cette découverte; il leur donna un Bâtiment léger avec des présens pour le Roi & pour sa cour, & les envoya à ce Prince, sous la conduite de quelques naturels du Païs, qui s'offrirent à les conduire.

CONGO.

La rapidité du fleuve, les vents contraires, & la distance du bord de la mer à la demeure du Souverain, rendirent le voyage plus long que Diégo ne souhaitoit; desorte qu'il résolut d'abandonner ses gens à leur bonne fortune, & de prendre avec lui quatre noirs pour ôtages.

Outre que ces quatre noirs répondoient des Portugais, qu'on avoit laissés dans leur Païs, on espéroit qu'ils apprendroient la langue Portugaise, & que, par ce moyen, on sauroit tout ce qu'on voudroit savoir de leur Païs. Cela arriva

CONGO. riva en effet; ils apprirent le Portugais avec une facilité ſurprenante. Le Roi les reçut avec bonté, les entretint & les fit inſtruire avec ſoin. On tira d'eux tout l'éclairciſſement dont on avoit beſoin ſur leur Païs ; le Roi les renvoya l'année ſuivante avec le même Diégo, qui trouva ſes gens pleins de ſanté, & fort contens des bonnes manieres, que le Roi de Congo & ſes peuples avoient eues pour eux. Il les reprit, & remit à terre ceux qui avoient fait le voyage de Portugal, qui retournerent chez eux charmés de ce qu'ils avoient vu en Europe, & des préſens dont on les avoit chargés pour leur Prince & pour eux.

Le Général Portugais dépêcha de nouveaux Envoyés au Roi de Congo, & pendant qu'ils ménagerent avec ce Prince une alliance qui dure encore aujourdhui, quoiqu'elle ait été interrompue par des guerres, dont nous parlerons dans la ſuite, il alla découvrir la côte jusqu'au 22 dégré de latitude méridionale.

Il revint avec ces connoiſſances à l'embouchure de Zaïre, où il fit donner un radoub à ſes bâtimens : pendant qu'on y travailloit, il crut qu'il étoit de ſon devoir d'aller rendre ſes reſpects au Roi de Congo, & le remercier des bontés qu'il témoignoit pour ſa Nation.

Il eut lieu d'être bien content de ce Prince; il en fut reçu avec toute la magnificence uſitée dans le Païs. Le Roi avoit conçu tant d'eſtime pour les Portugais, & pour la Religion qu'ils profeſſoient, qu'en les congédiant, il lui mit entre les mains quelques jeunes Seigneurs de ſa cour, pour les conduire en Portugal, les faire inſtruire dans la connoiſſance du vrai Dieu, & les faire baptiſer. Il envoya un Ambaſſadeur au Roi de Portugal, avec des préſens, & le pria qu'en lui renvoyant ſes Sujets, il lui envoyât

voyât des personnes capables de l'instruire, lui & ses peuples, dans la Religion Chrétienne. CONGO.

Le Roi de Portugal, après avoir fait élever avec tout le soin possible les jeunes Seigneurs, qui lui avoient été confiés, songea à les renvoyer, avec l'Ambassadeur de Congo, à leur Maître. Il fit équiper pour leur départ trois vaisseaux, qu'il fit charger de présens magnifiques; ils arriverent heureusement au mois d'Avril 1490, à *Sogno* sur le Zaïre. C'est la Capitale du Comté du même nom, dont le Gouverneur étoit Prince du Sang, & oncle du Roi.

ROIS CHRETIENS. I. JEAN.

Ce Seigneur, qui avoit été instruit par les Portugais, qui étoient demeurés à la Côte pour le Commerce, demanda instamment le Baptême. *Ruis* de *Souza* Général des Portugais, en confera avec les Ecclésiastiques qu'il avoit amenés, ils jugerent qu'il ne falloit pas différer de lui accorder la grace qu'il demandoit. On dressa un autel en pleine Campagne; on y célébra les divins Mystères, après qu'on eut régeneré dans les eaux du Baptême le Gouverneur, un de ses fils, & quelques-uns de ses Sujets. Ces deux actions se passerent à la vue d'une multitude de naturels du Païs, qui en furent extrêmement édifiés.

Le Roi de Congo apprit bientôt ce que son oncle avoit fait; il en fut ravi, & pour lui en marquer sa satisfaction, il augmenta de beaucoup son Domaine & même, il lui donna ordre ou permission d'abattre & de briser toutes les Idoles qui étoient dans les Terres de sa jurisdiction.

Ruis de *Souza* ne manqua pas de se rendre, en diligence, auprès du Roi, pour lui remettre les jeunes Seigneurs, qui avoient été envoyés en Portugal. Il le trouva à *Banza-Congo*, Capi-

CONGO. Capitale du Royaume, c'eſt-à-dire, Ville de Congo *.

Le Roi de Congo reçut le Général Portugais, étant aſſis ſur un Trône d'yvoire; il avoit un habillement de Damas rouge, un bracelet au bras gauche, &, pour marque de ſa dignité, une queue de cheval, qui lui pendoit ſur l'épaule; il avoit la tête couverte d'un bonnet, en forme de mitre, qui étoit de feuilles de Palmier.

Après qu'on lui eut expliqué le compliment du Général, & la Lettre du Roi de Portugal, il s'informa, d'une maniere très polie, de la ſanté du Roi de Portugal, & de toute la maiſon Royale. Il remercia le Général, qui faiſoit en cette occaſion les fonctions d'Ambaſſadeur, des ſoins qu'il avoit eus de ſes Sujets pendant le voyage, & ajouta qu'il ne pouvoit mieux témoigner combien l'amitié du Roi de Portugal lui étoit précieuſe, qu'en ſuivant le conſeil qu'il lui donnoit de ſe faire inſtruire dans la Religion Chrétienne.

En effet, il fit donner un appartement dans ſon Palais aux Religieux de St. Dominique, qui étoient venus pour prêcher la foi dans ſon Royaume. Il commença dès le même jour à recevoir leurs inſtructions, & les éclairciſſemens qu'il leur demandoit ſur ſes doutes.

Il fit bâtir une Egliſe dans la Capitale. Elle fut

* Toutes les Villes Capitales des Provinces ſe nomment Banza, qui veut dire Ville par excellence. On y ajoute le nom du Royaume, ou de la Province, pour les diſtinguer les unes des autres, comme Banza-Congo, Banza-Sogno, Banza-Batta, pour marquer la Capitale du Royaume de Congo, la Capitale du Comté de Sogno, la Capitale du Duché de Batta, & ainſi des autres Villes Capitales.

fut commencée le troisieme jour de Mai 1490, CONGO.
& dédiée à la Sainte Croix, dont elle porte le nom. On y travailla avec tant de diligence, qu'elle fut achevée en moins de trois mois, & aussi tôt le Roi y fut baptisé avec une magnificence extraordinaire, & nommé Jean, comme le Roi de Portugal. Un très grand nombre de Sujets du Roi de Congo, que quelques Auteurs font monter à cent mille, imiterent la pieté & l'exemple de leur Souverain, & reçurent le Baptême. Ce grand peuple se trouva assemblé, pour une guerre dangereuse qu'ils avoient contre les peuples du Royaume de Mucoco.

Le Général Portugais présenta au Roi de Congo, un étendart sur lequel il y avoit une Croix en broderie, & l'accompagna avec cent Portugais à cette guerre.

On ne peut s'imaginer combien ces nouveaux Chrétiens firent paroître de courage dans cette Campagne, & combien la valeur des Portugais les fit craindre & estimer des uns & des autres, je veux dire de ceux de Congo, & de ceux de Mucoco. Ces derniers ayant été entierement défaits, & leur Païs étant sur le point d'être saccagé, le Général Portugais moyenna entre les deux Nations une paix & un accommodement, qui fut avantageux & glorieux au Roi de Congo, & qui conserva le Païs & les habitans de Mucoco.

Le Prince, fils ainé du Roi de Congo, n'étoit pas à la cour, lorsque son pere reçut le Baptême. Il commandoit une Armée du côté du Sud, contre le Prince de Benguela. Il revint, après avoir terminé cette guerre, par la défaite de ses Ennemis. Il sut ce qui s'étoit passé en son absence; il l'approuva, il se fit instruire, il reçut le Baptême, & fut nommé ALPHONSE, comme le Prince de Portugal.

Mais

CONGO. Mais ſon Cadet ſe trouva bien éloigné de ſuivre de ſi beaux exemples, il eut toujours une averſion extrême pour le Chriſtianiſme. Il s'appelloit *Panſo Aquitima*; il travailla avec tant d'adreſſe & d'aſſiduité à pervertir le Roi ſon pere, qu'il en vint à bout. Ce Prince, qui avoit donné des témoignages ſi éclatans de ſa foi, quitta la Religion qu'il avoit embraſſée, retourna à l'Idolatrie, & perſécuta cruellement ſes Sujets Chrétiens. Voyant qu'il ne pouvoit obliger le Prince Alphonſe à l'imiter dans ſon Apoſtaſie, il l'exila, le déclara déchu du droit que ſa naiſſance lui donnoit à la Couronne, & nomma pour ſon Succeſſeur *Panſo Aquitima*.

II. ALPHONSE. Ce Roi malheureux étant mort en 1492, le Prince *Panſo* voulut s'emparer du Trône; mais il fut prévenu par le Prince ALPHONSE, qui ſe fit reconnoître Roi, & qui ayant ramaſſé un aſſez petit nombre de ſes Sujets Chrétiens, auxquels trente-ſept Portugais ſe joignirent, combattit la nombreuſe Armée de ſon frere avec tant de conduite & tant de valeur, & une protection ſi viſible du Ciel, qu'il remporta une glorieuſe victoire, qui obligea tous ceux qui avoient ſuivi le parti de ſon frere, de l'abandonner, & de venir le reconnoître pour leur Souverain, & de lui promettre une fidélité inviolable.

Le nouveau Roi, pour s'en aſſurer, exigea d'eux qu'ils ſe fiſſent Chrétiens, & que ceux que le mauvais exemple du Roi Apoſtat avoit entraînés, rentraſſent dans le ſein de l'Egliſe. Cette conduite du Roi & ſes bons exemples produiſirent une infinité de Chrétiens. Il n'y eut que *Panſo Aquitima* qui mourut dans ſon Idolatrie.

On peut regarder le Couronnement du Roi Alphonſe, comme l'époque de l'établiſſement du Chriſtianiſme dans le Royaume de Congo,

& de celui des Portugais dans cette partie de l'Afrique, parce que le Roi Alphonse, Prémier du nom, travailla toujours de toutes ses forces à faire connoître le vrai Dieu dans ses Etats, & que, pour marquer aux Portugais sa reconnoissance, il les protégea d'une maniere toute particuliere; il se déclara hautement leur protecteur, il leur donna des Terres dans tous les endroits de ses Etats, où ils voulurent établir leur commerce; il leur permit de bâtir des Villes & des Forteresses, & fit punir rigoureusement ceux de ses Sujets qui furent assez téméraires pour leur faire du déplaisir. CONGO.

Son malheureux pere, qui, après avoir embrassé la foi, l'avoit lâchement abandonnée, & par son exemple avoit perverti la plus grande partie de ses Sujets Chrétiens, avoit donné aux Missionnaires de l'Ordre de St. Dominique des Terres considérables, & des Esclaves pour les faire valoir; il les leur avoit reprises, en quitant la Religion, & les avoit persécutés avec tant de fureur, que tous ces Religieux étoient morts de misere & des mauvais traitemens qu'ils avoient reçus, plutôt que de l'imtempérie de l'air, & des alimens auxquels ils n'étoient pas accoutumés; ceux qui leur succéderent, trouverent dans Alphonse un bienfaiteur Royal. Il leur rendit tout ce que son pere leur avoit ôté, & beaucoup au-delà. Il leur fit bâtir des Eglises & des Maisons dans plusieurs endroits, & n'omit rien de tout ce qui pouvoit exciter ses peuples à recevoir la Religion qu'on leur venoit annoncer.

Le Roi de Portugal, informé du progrès que le Christianisme faisoit dans le Congo, sous le regne d'un Prince si sage, si religieux, & si zèlé, lui envoya un Ambassadeur; il lui donna la qualité de frere, comme aux autres Rois Chrétiens, dans les Lettres qu'il lui écrivit; il y

CONGO. joignit de très beaux préſens, entre leſquels il y avoit un Etendart, où les armes, qu'il devoit porter à l'avenir, étoient brodées avec leurs émaux. Elles étoient de gueules, à la Croix d'argent, cantonnée de quatre écuſſons de même, chargée de cinq tourtaux de ſable mis en ſautoir. Alphonſe accepta ces armoiries, & depuis ce temps là, ſes Succeſſeurs n'en ont point eu d'autres.

Cependant les Portugais, continuant leurs voyages, découvrirent le Cap de Bonne Eſpérance, le doublerent, &, remontant vers le Nord, ils firent des établiſſemens dans les Royaumes de Mélinde, de Moſambique, & autres lieux, & pénétrerent, enfin, juſqu'aux Indes d'Orient, où ils ouvrirent un commerce ſi riche, qu'ils négligerent beaucoup celui du Royaume de Congo, qui ne leur étoit pas ſi avantageux.

En 1501, ayant découvert le Breſil, ils s'y fixerent, y firent des établiſſemens & des Colonies, y cultiverent le Tabac & les Manufactures de Sucre déja établies à Madere, & en firent un Païs d'un commerce ſi riche, qu'il porta, en peu de temps, l'opulence dans leurs Etats de l'Europe.

Mais ils s'apperçurent, bientôt, que les Amériquains étoient peu propres à ſoutenir leurs Manufactures. Ces gens mous & efféminés n'étoient pas capables de ſupporter les travaux des ſucreries, des défrichemens, & de la culture des Terres. Ils y périſſoient en peu de temps. Il eſt vrai qu'ils tiroient des Eſclaves de la côte de Guinée, mais ce trafic n'étoit pas encore bien ouvert, & ne leur en fourniſſoit pas le nombre qui leur étoit néceſſaire; ils jugerent à propos d'en tirer du Royaume de Congo, &, pour cet effet, d'y établir un Commerce plus reglé, plus vif, plus étendu. La Compagnie, que le Roi de Portugal avoit fondée, fit de nouveaux établiſ-

blissemens. Elle profita des concessions que les Rois de Congo lui avoient accordées; &, sans attendre qu'on amenât les Esclaves à ses Comptoirs, elle envoya ses Facteurs dans l'intérieur du Païs, pour y acheter les Negres qu'elle devoit faire passer au Brésil. CONGO.

Quoique les Successeurs d'Alphonse Prémier de ce nom perséverassent dans la Religion Chrétienne, qu'ils la protégeassent aussi bien que ses Ministres, ils n'avoient pas pour les Portugais les mêmes égards & la même considération. La hauteur des Officiers de la Compagnie les avoit choqués plus d'une fois, &, s'ils ne se répentoient pas d'avoir reçu la Religion de ces étrangers, ils se répentoient de leur avoir ouvert leur Païs, & de les en avoir laissés en quelque sorte, les maîtres, & ils n'étoient pas fâchés que leurs Sujets les pussent inquiéter quand ils en trouveroient l'occasion, sur-tout depuis ce qui se passa après la mort de Don Diego, comme nous le dirons ci-après. Les choses allerent si loin, que les Facteurs de la Compagnie furent pillés dans leurs voyages; il y en eut même plusieurs, qui furent assassinés; &, lorsque les Directeurs en portoient des plaintes à la Cour, on affectoit des longueurs extrêmes dans l'examen de leurs plaintes, & il étoit rare qu'on leur fît justice.

Ils n'étoient pas en état de se la faire eux-mêmes; ce n'étoient que des Marchands, qui n'avoient que des Comptoirs, sous la protection & la Sauvegarde du Roi, sans Forteresses, sans Troupes, en un mot, exposés à tout ce que l'avarice & la cupidité des Negres pouvoit leur faire entreprendre contre eux. La Compagnie en porta ses plaintes au Roi de Portugal: ce Prince en écrivit au Roi de Congo; celui-ci fit à la vérité quelques démarches pour assurer le Commerce des Portugais, qui lui é-

CONGO. toit avantageux ; mais elles furent si foibles, qu'elles ne suspendirent, que pour un temps bien court, la mauvaise volonté de ses Sujets, & peut-être la sienne même.

Les pillages & les massacres des Marchands recommencerent, on en comptoit plus de soixante qui avoient été assassinés. Il falloit se résoudre, ou à abandonner le Païs, ou à se mettre en état de s'y faire respecter. Le prémier parti étoit honteux & contraire aux intérêts de la Nation, qui ne pouvoit plus se passer des Esclaves qu'elle tiroit de Congo, pour ses Manufactures du Brésil. On prit le second comme le plus honorable, & on eut raison.

Le Roi de Portugal, (c'étoit Sebastien, qui fut tué en 1577 par les Maures en Afrique), touché des plaintes tant de fois réïtérées de ses Sujets, résolut de ne plus recourir au Roi de Congo, pour avoir justice des torts qu'on leur faisoit; &, pour l'obliger à observer les Traités qu'on avoit conclus avec ses Prédécesseurs, & dont il avoit juré l'observation, il crut qu'il étoit de sa dignité de ne se pas laisser mépriser par ce Roi Negre, pendant que ses armes victorieuses le faisoient respecter des plus puissans Monarques des Indes, & l'avoient rendu maître d'une partie considérable de l'Amérique. Il fit équiper une grosse flotte ; il la fit charger de tout ce qui étoit nécessaire pour élever des Forteresses, & les bien munir; il nomma un Gouverneur & des Officiers, & leur donna de bonnes Troupes, des munitions de guerre & de bouche; en un mot, tout ce qu'il jugea nécessaire pour contenir les Negres dans leur devoir, & leur faire exécuter les Traités.

Le Gouverneur nommé fut Don *Dias de Nevais;* il partit de Lisbonne au commencement de l'année 1578. Son voyage fut heureux ; il arriva en peu de temps sur la Côte de Loanda, vis-à-vis

à-vis

à-vis un endroit que le Roi de Congo avoit cé- CONGO.
dé aux Portugais, & où ils avoient établi un de leurs principaux Comptoirs. Ce lieu est situé dans le Royaume de Dongo, où d'Angola. Dès que le Gouverneur & ses Troupes eurent mis pied à terre, on traça l'enceinte de la Ville qu'on avoit résolu de construire: on ne la ferma que d'un Parapet palissadé, avec un fossé, & un chemin couvert du côté de la Terre. C'en étoit assez pour résister à toute la puissance du Roi de Congo, s'il avoit jugé à propos de la venir attaquer; mais, comme on avoit des Ennemis plus à craindre du côté de la Mer, on fortifia, avec plus de soin, la partie de la Ville qui y répondoit. On l'enferma d'un bon mur de maçonerie, fortifié de Redoutes & de Batteries, qui devoient mettre la place hors d'insulte de ce côté-là.

On travailla, avec tant de diligence, à tous ces ouvrages, qu'ils furent achevés dans le courant de l'année 1578, & la Ville qu'ils renfermoient fut appellée SAINT PAUL de LOANDO, où LOANDA SAN-PAOLO.

Le Port est entre l'Isle de Loanda, & la côte de Terre-ferme. L'Isle qui le couvre, lui donne deux passes ou deux entrées. Il est sur de bonne terre, bien couvert, & les batteries qu'on pourroit faire sur les extrémités de l'Isle qui le ferme, le rendroient imprénable, si elles étoient bien munies, & bien servies.

Les Portugais s'étant ainsi établis à Loanda, & n'ayant plus rien à craindre des Negres, ni pour leurs personnes, ni pour leurs effets, demanderent le dédommagement des marchandises qu'on leur avoit enlevées, & la punition de ceux qui avoient commis les meurtres. Le Royaume étoit alors dans un état déplorable, comme nous le verrons dans la suite; cependant on

CONGO. haïssoit tellement les Portugais, depuis ce qui s'étoit passé après la mort de Don Diego, & on s'étoit tellement accoutumé à mépriser leurs plaintes, qu'on ne s'apperçut pas qu'ils les faisoient d'une maniere plus haute qu'à l'ordinaire, & dans laquelle il entroit du dessein. On en fut instruit en peu de temps. Ils userent de représailles, & pillerent le Païs, enleverent les habitans, &, s'ils ne firent mourir personne, ils en condamnerent un très grand nombre à un esclavage perpétuel, & les envoyerent à leurs Manufactures du Brésil.

Les Seigneurs Negres, dont les Terres avoient été ravagées, prirent les armes: ils assemblerent de nombreuses Troupes. Les Portugais les battirent à platte couture, & firent un grand nombre de prisonniers, c'est-à-dire d'esclaves. Le Roi de Congo voulut prendre le parti de ses peuples, & fut défait comme eux, &, à la fin, obligé de donner carte-blanche au vainqueur, & de se soumettre à toutes les conditions qu'il voudroit lui imposer, pourvu qu'il lui donnât la paix.

Le Traité en fut dressé, signé & juré de part & d'autre. Le Roi abandonna aux Portugais tout le Païs renfermé entre la Riviere de Danda & celle de Coanza, depuis le bord de la Mer jusqu'au Lac de Chilandé, où d'Aquilonde, & aux Isles de Quindanges, sur la Riviere de Coanza, ce qui fait environ deux cent lieues de l'Est à l'Ouest, & soixante à quatre-vingt lieues du Nord au Sud. Il leur abandonna ce grand Païs, qui fait le Royaume d'Angola, en toute propriété & Souveraineté. Il permit, de plus, à tous les Portugais, de s'établir par-tout en ses Etats où ils voudroient, & même dans sa Capitale, promettant de les prendre sous sa protection particuliere, & de réparer les torts qu'on leur

leur feroit. Les Portugais, de leur côté, lui promirent de le défendre contre tous ses Ennemis, & autres choses, dont l'exécution n'a point été interrompue notablement depuis ce temps-là. CONGO.

Alphonse I. du nom est, sans contredit, celui que l'on doit reconnoître, comme le prémier Roi Chrétien de Congo. Son pere est retombé si promptement dans son Idolatrie, que c'est profaner le nom de Chrétien, de le donner à un Prince impie & cruel persécuteur des Chrétiens.

On a remarqué ci-devant, qu'Alphonse ne put être paisible possesseur du Trône, qu'après qu'il eut défait la nombreuse Armée d'Idolâtres, à la tête desquels son frere *Panso-Aquitima* s'étoit mis. Ce Prince étoit aussi brave que prudent; mais il avoit quelque chose de plus, qui lui attira des secours particuliers du Ciel. Quoique nouveau Chrétien il n'avoit plus rien des superstitions du Paganisme, dans lequel il avoit été élevé. Sa foi étoit ferme, sa piété ne pouvoit être plus grande; il avoit une dévotion singuliere pour la Sainte Vierge, & il en reçut des faveurs signalées, au rapport des Historiens.

Quelques-uns assurent que dans la Bataille qu'il donna à *Panso-Aquitima*, une Dame & un Cavalier parurent, qui jetterent l'épouvante dans l'Armée des Idolâtres, & les Troupes d'Alphonse en furent tellement encouragées, qu'elles firent une boucherie épouvantable de ces malheureux, dont une partie étoient des Renegats.

Panso-Aquitima, & son Lieutenant-Général blessés dans la mêlée, furent pris & présentés au Roi. Ce Prince, qui ne devoit s'attendre qu'à une mort ignominieuse, ayant été pris les armes à la main contre son Roi, fut bien surpris de s'en voir embrassé & caressé, comme s'il ne

CONGO. lui eût jamais donné aucun mécontentement: il fut pansé par son ordre avec tout le soin imaginable. Le Roi même lui rendit toutes sortes de services, afin de le gagner à J. C. ; mais cet infortuné Prince étoit tellement entêté des erreurs de sa Religion, qu'il ne voulut rien écouter, & que le desespoir augmentant son mal, il mourut sans vouloir se convertir. Son Lieutenant-Général fut plus heureux : ses chaînes, & l'étroite prison où il étoit renfermé, le firent rentrer en lui-même, il demanda d'être instruit & baptisé, avant que d'être conduit au supplice. On lui accorda l'un & l'autre, & le Roi lui donna la vie & l'honneur de ses bonnes graces, à condition cependant qu'il seroit attaché, toute sa vie, au service de l'Eglise de Ste. Croix, & qu'il porteroit l'eau quand il y auroit des Payens à baptiser. Il exécuta, avec exactitude, ce que le Roi lui avoit prescrit, & mourut dans ces exercices de piété, qui ont été des preuves de la sincerité, & de la solidité de sa conversion.

Don Emanuel Roi de Portugal fut toujours dans une étroite liaison avec Dom Alphonse Roi de Congo. Il sut que la plupart des Religieux Missionnaires, qui y étoient allés prêcher l'Evangile, y étoient morts. Son zèle l'engagea promptement à en envoyer d'autres, qui aidés de la protection du Prince Alphonse firent de grands progrès. Ils donnerent à ce bon Prince la satisfaction de voir une bonne partie de ses peuples Chrétiens. Quand il fut attaqué de la maladie dont il mourut en 1525, il fit venir son fils aîné, le Prince Don Pedro, peu de momens avant de rendre l'esprit, & l'exhorta, avec des paroles très pressantes à continuer de toutes ses forces, la destruction de l'Idolâtrie dans les Etats qu'il lui laissoit. Il l'assura, que c'étoit l'uni-

l'unique moyen de conserver son Royaume en paix, & de le laisser fleurissant à ses enfans. Il mourut après lui avoir donné sa bénédiction. CONGO.

III. PIERRE. Don Pedro, Prémier du nom, prit possession du Trône de son pere sans opposition. C'étoit un Prince sage, moderé, & qui n'hérita pas moins des vertus que du Trône de son pere. Ce fut pendant son règne que le Pape accorda à l'Evêque de Saint Thomé, toute la jurisdiction spirituelle sur le Royaume de Congo. Il en vint prendre possession. Il fut reçu du Prince & des peuples, avec des honneurs infinis. Cet Evêque ne vêcut que quelques mois. Il souhaita d'avoir pour Successeur, un Prince du Sang qui avoit été élevé en Portugal, & à qui il avoit donné les ordres sacrés. Le Pape agréa le choix que l'Evêque défunt & le Roi avoient fait de ce Prince. Mais comme il revenoit de Rome, chargé de bénédictions & de présens, que lui avoit fait Sa Sainteté, il fut attaqué, en chemin, d'une maladie qui l'emporta. Le Roi ne lui survêquit pas longtemps: il mourut en 1530, dans les sentimens les plus Chrétiens & les plus pieux, & laissa le Royaume à son frere Don François.

IV. FRANCISQUE. Ce Prince hérita de la piété, aussi-bien que de la Couronne de son frere, mais il ne la porta que deux ans. Il mourut en 1532, sans laisser d'enfans. Il fut extrêmement regretté à cause de ses grandes qualités, & du zèle ardent qu'il avoit pour la foi, & pour la destruction de l'Idolâtrie.

V. D. DIEGUE. Il eut pour Successeur Don Diego où Don Jaques son Cousin. Le nouveau Roi ne manqua pas de donner avis de son Couronnement au Roi de Portugal. C'étoit alors Don Jean III. du nom. Ce Prince aussi zèlé que ses Prédécesseurs pour la conversion des Congois, joi-

CONGO. gnit aux complimens qu'il lui fit faire par l'Ambassadeur qu'il lui envoya, une Troupe choisie de Missionnaires Jésuites. Il n'y avoit que quatre ans, que Saint Ignace avoit établi cette Compagnie. Ces Peres arriverent au Congo, vers la fin de l'année 1538, où 1539, peu avant la mort de Don Diego qui arriva en 1540, après un Regne d'environ huit années, pendant lesquelles la Religion Chrétienne fit de notables progrès dans le Royaume. Il mourut sans enfans, & sa mort causa de grands troubles dans l'Etat.

Les Portugais, qui étoient dans le Païs, se crurent assez puissans pour mettre sur le Trône un Seigneur Congois qui n'étoit point du Sang Royal, mais qui leur étoit dévoué. Cette entreprise, qui alloit à ruiner les loix fondamentales de l'Etat, souleva contre eux les Grands & le peuple. On courut aux armes; les Portugais s'étant trouvés les plus foibles, furent taillés en pieces. Il n'y eut que les Prêtres que l'on respecta dans cette horrible exécution : non seulement, on ne leur fit aucun outrage; on ne toucha pas même à leurs biens, & la Religion n'en souffrit aucun domage.

Après cette sanglante exécution, qui rendit aux Electeurs & aux peuples la liberté de se choisir un Monarque, on élut & on plaça sur le

VI. D. HENRIQUE.

Trône Don Henrique, que quelques Historiens assurent avoir été frere du Roi Don Diego, qui, pour certaines raisons, l'avoit tenu éloigné de la Cour & des affaires. Le regne de ce Prince ne fut point proportionné à son mérite; il ne fut ni long, ni heureux: car ayant été obligé de déclarer la guerre aux Auzicanes, peuples féroces, & antropophages, il perdit la Bataille & la vie, & priva son peuple des espérances qu'on avoit conçues de son mérite & de

de sa vertu, pendant les deux ans qu'il re- CONGO.
gna.

Don Alvare I. du nom, fils du feu Roi Don Henrique, fut mis sur le Trône. C'étoit un Prince sage, bon Chrétien, brave, très digne de regner. Il ne laissa pas d'être extrêmement traversé pendant tout son regne.

VII. D. ALVARE.

La prémiere chose qu'il fit, dès qu'il fut élu, fut d'envoyer une Ambassade solemnelle à D. Sebastien Roi de Portugal, pour s'excuser du massacre qui avoit été fait des Portugais, avant l'élection de son pere. Le chef de cette Ambassade, qui étoit homme d'esprit, représenta au Roi de Portugal, le tort qu'avoient eu ses Sujets, d'avoir osé renverser les loix fondamentales de l'Etat, en voulant mettre sur le Trône un particulier qui n'étoit point du Sang de leurs Rois; pendant qu'il y avoit plusieurs Princes du Sang qu'on n'en pouvoit exclure sans une injustice criante; il lui prouva, par des faits certains, combien les Portugais s'étoient rendus odieux à tous les Ordres du Royaume, par leur hauteur insupportable, par leur avarice, & par une espece de tyrannie qu'ils exerçoient dans tous les lieux, où ils étoient établis. Enfin cet Ambassadeur sut si bien représenter les raisons de ses Compatriotes, & le tort des Portugais, que le Roi, qui étoit prêt d'envoyer une Armée pour venger la mort de ses Sujets, s'appaisa, & ne songea plus qu'à poursuivre le dessein de ses Prédécesseurs, qui étoit d'établir solidement la foi dans ce Royaume.

Dans ce même temps mourut un Prince nommé Don François Bulla Mantani: il avoit été batisé; mais il avoit abandonné la Religion, & persécutoit à toute outrance les Chrétiens qui étoient ses Sujets. Ce malheureux, étant venu à mourir, sans s'être voulu reconnoître, ne lais-

CONGO. sa pas d'être enterré dans l'Eglise, par la violence que ses gens firent au Missionnaire, qui s'y opposoit comme il y étoit obligé. L'Histo. rien qui fournit ce fait, dit que Dieu y mit ordre, & purifia lui-même son sanctuaire. La nuit suivante on entendit un grand bruit dans l'Eglise. Le peuple y accourut, on ouvrit la porte: personne n'osa y entrer, parce que le bruit continuoit & effrayoit les plus hardis. Il cessa enfin quand il fut jour. Comme on l'attribuoit à la sepulture de ce cadavre, on se résolut de l'exhumer & de le porter ailleurs. On ouvrit la fosse, on eut beau creuser, on ne trouva rien, & le peuple jugea qu'il avoit été emporté d'une maniere surnaturelle.

Le Christianisme se relacha beaucoup dans le Congo, sous le Gouvernement débonnaire de D. Alvare. Les vices les plus honteux prirent la place des vertus. La dissolution devint générale. Dieu se lassa de souffrir les crimes de ces nouveaux Chrétiens, il permit que les Giagues, peuples Barbares, firent une irruption si subite dans le Royaume, & l'attaquerent par tant d'endroits à la fois, qu'ils le désolerent entierement, par le fer & par le feu, avant que le Roi pût mettre sur pied aucunes Troupes, pour leur faire tête.

Privé de conseil & de force, il fut obligé de se sauver dans les Isles du Zaïre, où il se trouva en sureté contre les incursions de ces peuples; mais où la disette & la peste l'attaquerent, & firent mourir un grand nombre de ceux qui l'avoient suivi.

Les Barbares s'étant à la fin retirés, chargés de butin, le Roi revint à sa Capitale, & commença à relever les maisons que les Giagues avoient brulées. La famine l'y suivit: les Terres n'avoient point été cultivées, & ne produisoient

ſoient rien. On ſe mit à les cultiver à la maniere des Negres, c'eſt-à-dire, avec leur nonchalance, ordinaire aux Negres qui ont toujours peur d'en cultiver trop; mais certaines Sauterelles, que les Portugais appellent Caſagnotti, conſommerent non ſeulement toute la recolte qu'on attendoit avec impatience; mais elles rongerent encore les herbes des prairies, après avoir dévoré les feuilles des arbres, les fruits & même les ecorces des Palmiers: ce qui réduiſit ces malheureux peuples aux dernieres extrémités, où la plus cruelle famine puiſſe réduire des hommes. Les Marchands, dans cette déſolation, trouvoient plus d'Eſclaves à acheter, qu'ils n'avoient de vaiſſeaux pour les tranſporter au Bréſil. Ceux qui trouvoient des Corps morts s'en raſſaſioient, quoiqu'ils fuſſent ſouvent preſque pouris. La famine fut extrême, &, ſans les Portugais, qui y remedierent autant qu'ils purent, en apportant des vivres, le Congo auroit abſolument perdu tous ſes hatans. CONGO.

La famine ceſſa enfin, mais les Alimens dont ces peuples affamés s'étoient nouris, produiſirent une peſte qui acheva de déſoler le Païs: les Corps ſe couvroient de puſtules, comme on en voit dans la petite Vérole en Europe, elles étoient ſi contagieuſes qu'elles ſe communiquoient aiſément: elles emporterent une quantité incroyable de peuples.

Dieu eut enfin pitié de ce pauvre peuple, tous ces fleaux ceſſerent. Le Roi de Portugal ſecourut cette Nation déſolée. Il y fit paſſer des Troupes qui mirent les Etats de Congo, auſſi bien que ceux d'Angola, à couvert des irruptions; & les Gouverneurs Portugais obligerent les peuples ſoumis à la Couronne de Portugal, à cultiver tant de Terres, qu'ils recueilloient,

CONGO. non ſeulement ce qui leur étoit néceſſaire pour vivre dans l'abondance; mais encore pour s'enrichir par le Commerce qu'ils en faiſoient avec leurs voiſins.

Enfin D. Alvare paya le tribut à la Nature en 1587, après un regne fort traverſé de plus de quarante ans.

VIII. D. ALVARE II. Son fils Don ALVARE II. du nom, prit poſſeſſion de la Couronne ſans aucune oppoſition. Il ſavoit les obligations, que ſon Royaume avoit au Roi de Portugal, ſans les ſecours du quel il auroit été entierement bouleverſé. Son prémier ſoin fut d'envoyer un Ambaſſadeur à Lisbonne, pour remercier Philippe II. Roi d'Eſpagne, qui étoit alors Roi de Portugal, par la mort de Sébaſtien, mort ſans enfans, & par celle du Cardinal Henri, qui avoit été reconnu Roi, mais qui n'avoit regné que deux ans.

Il demandoit au Roi un nouvel Evêque, cela étant abſolument néceſſaire, pour ſoutenir la Foi dans ſes Etats. Le Roi de Portugal reçut très bien l'Ambaſſadeur de Don Alvare. On renouvella les Traités, qui avoient été conclus entre les deux Nations. Les Miniſtres du Roi de Portugal obtinrent du Pape, un Evêque particulier pour le Congo. Ce Prélat y paſſa ſur les Vaiſſeaux Portugais, accompagné de quelques Eccléſiaſtiques, & d'un bon nombre de Miſſionnaires réguliers, qui n'eurent pas peu de peine à remettre les choſes comme elles avoient été, avant les langueurs & les miſeres, dont cette Nation avoit été affligée pendant tant d'années. Les peuples étoient devenus preſque ſauvages. La crainte d'une ſeconde irruption des Giagues en avoit obligé un très grand nombre de ſe retirer ſur les Montagnes les plus hautes & les moins acceſſibles, où ils

ils vivoient plutôt comme des Bêtes, que comme des Créatures raisonnables. CONGO.

Ce fut dans ces lieux escarpés, que ces zélés Missionaires les allerent chercher, &, qu'après les avoir rassurés contre la terreur que les Barbares avoient imprimée dans leur esprit, ils les ramenerent dans leur Païs, & les engagerent de s'y rétablir. D'un autre côté, les Portugais surent inspirer une telle crainte aux Giagues, que le Royaume de Congo jouit d'une paix profonde, & la Religion Chrétienne se répandit beaucoup, & s'y fortifia, pendant les 27 années, que regna Don Alvare II. Il mourut en 1614, & laissa la Couronne à son fils aîné, Don Bernard.

IX. Don Bernard.

Le Regne de ce Prince, ne fut ni long, ni heureux: à peine gouta-t-il, pendant un an, le plaisir de regner, qu'il fut assassiné selon le bruit commun, par les ordres du Duc de Bamba, qui étoit l'aîné de tous ses autres freres.

X. D. Alvare III.

Don Alvare III. du nom, frere de Don Bernard, fut couronné, en 1615. Il n'oublia rien, pour se disculper de la mort de Don Bernard, dont on le chargeoit. Ce fut sous son regne, qu'une seconde Mission de Religieux de la Compagnie de Jésus arriva au Congo, ils y firent des fruits extraordinaires, soutenus par le Roi, qui étoit un Prince extrêmement zélé, pour la propagation de la Foi. En voici une preuve. A peine fut-il monté sur le Trône, qu'il envoya une Ambassade au Pape Paul V. Le Chef étoit un des prémiers Seigneurs, accompagné de vingt Gentilshommes, & d'un grand nombre de Domestiques.

Le motif de cette Ambassade étoit, pour rendre au Souverain Pontife, l'obédience que les Princes Chrétiens lui rendent à leur avenement

à

CONGO. à la Couronne, lui proposer quelques doutes, & lui demander des Reglemens, que son Conseil jugeoit nécessaires pour ce nouveau Troupeau de J. C. encore foible, & environné d'Idolatres, dont les Ministres faisoient des efforts continuels, pour séduire & pervertir les Chrétiens encore chancelans.

L'Ambassadeur fut très bien reçu du Souverain Pontife, qui le fit loger & défrayer, lui donna audience, & lui accorda tout ce que son Maitre demandoit; mais les fatigues d'un si long voyage, le changement de Climat, & de nouriture, firent tomber malade l'Ambassadeur, & une partie de ses gens.

On ne peut assez louer la charité du Pape dans cette occasion. Il ne se contenta pas de procurer à l'Ambassadeur, tout ce qui lui étoit nécessaire, dans une pareille situation; il alla le voir plusieurs fois, & lui donnoit à manger de ses propres mains. Enfin, la maladie ayant été plus forte que les remedes, il mourut dans les sentimens les plus Chrétiens, & comblé des bénédictions du Pape, qui le fit enterrer, avec une pompe extraordinaire, dans l'Eglise de Ste. Marie-Majeure, où il lui fit mettre une Epitaphe magnifique.

Le Roi Don Alvare III. mourut le quatrieme jour de Mai de l'année 1622, après un regne de 7 ans. Les Etrangers établis, ou trafiquans dans ses Etats, & ses Sujets, le regretterent infiniment & avec raison. C'étoit un Prince sage, modéré, vaillant, libéral, pieux, zèlé, pour la gloire de Dieu, & aimant extrêmement son peuple.

XI. Don PEDRO II. Il eut pour Successeur son fils Don PEDRO II. du nom, qui ne regna que deux ans.

Ce Roi fit voir combien il étoit sage dans une occasion, dont les suites auroient pu être pré-

préjudiciables à l'Etat. Il s'éleva un différend considérable, entre les Portugais & les Congois. Ils en vinrent aux mains, & les Congois furent battus. Le Conseil du Roi, & tous les Principaux du Royaume, vouloient qu'on s'en vengeât sur les Portugais établis, & dispersés dans tout le Royaume, qu'on les pillât, & qu'on les massacrât. La chose étoit facile; mais le Roi, qui étoit un Prince juste & prudent, & qui après avoir murement examiné la cause du différend, avoit reconnu que ses Sujets avoient tort, ne voulut jamais déférer aux avis de ses Conseillers. Il assura les Portugais de sa protection, sans rien faire cependant d'indigne de son rang. Il accommoda le différend, qui avoit été la cause du combat, avec le Gouverneur de St. Paul de Loanda. CONGO.

Il arriva, pendant son regne, une chose trop mémorable, pour n'être pas rapportée ici. Les Marchands Portugais, établis à Saint Salvador, avoient coutume de porter leurs marchandises, pour les troquer, dans les lieux, où il y avoit les marchés les plus célèbres. Faute d'argent monoyé, tout le commerce se fait par trocs de marchandises contre marchandises. Cinq de ces Marchands allant à *Pimba*, & passant par la Province d'*Occanga*, sur la Frontiere du Royaume de *Micocco*, furent attaqués par une troupe de Soldats de ce Païs, ou plutôt de Voleurs de grands-chemins, qui, après les avoir dépouillés, les présenterent à leur Roi, qui les fit mettre aux fers, & enfermer dans une étroite prison. Don Pedro, en ayant été informé, les envoya réclamer, &, sur le refus que le Prince de Micocco fit de les lui rendre, il résolut de lui déclarer la guerre. Il en traita avec le Général des Portugais, & elle fut résolue. Deux raisons empêcherent néanmoins l'exé-

CONGO. l'exécution de ce dessein: ils manquoient de Bâtimens, pour transporter leurs Troupes au-delà du Zaïre, riviere très rapide, & qui, dans cette saison, étoit extrêmement grossie par les pluies. Cet obstacle, tout considérable qu'il étoit, ne les auroit pourtant pas arrêtés: car ils avoient commencé à faire des Canots & des Radeaux; mais ils appréhenderent avec raison, que le Roi de Micocco, Prince cruel & barbare, ne fît mourir ces cinq prisonniers. Ils crurent qu'il falloit les retirer de ses mains, en les rachetant; après quoi on pourroit porter la guerre chez lui, & se vanger des courses injustes, que ses Sujets faisoient sur les Terres de Congo.

On chargea de ce rachat un Religieux de l'Ordre de la Merci, qui partit, & mourut en chemin. Les cinq Portugais seroient peut-être morts dans leur prison, si Dieu n'avoit fait un miracle pour les délivrer. Le Royaume de Micocco fut accablé d'une infinité de miseres. La famine & la peste le ravagerent, les Armées de ce Prince, qui auparavant étoient toujours victorieuses, furent défaites en plusieurs occasions. Le Roi consterné, à la vue de tant de malheurs, prit le parti de consulter ses Idoles, pour en savoir la cause. Dieu permit que le Démon répondit, que tous ses malheurs venoient à cause de l'injuste captivité, où il retenoit ces Marchands, & qu'ils ne cesseroient point, qu'il ne les eût délivrés, & fait conduire dans leur Païs, avec les Marchandises qui leur avoient été enlevées. Le Roi de Micocco les délivra aussitôt, leur fit rendre la valeur de ce qui leur avoit été volé, &, pour plus de sureté, leur donna un de ses Officiers qui les conduisit jusqu'à St. Salvador, & fit des excuses au Roi de Congo, de la part de son

son Maitre, de ce qui étoit arrivé. Le Roi ne CONGO.
jugea pas qu'il fût de sa dignité de se laisser vaincre en politesse, par un Prince Idolatre. Il fit rendre tous les honneurs imaginables à l'Officier du Roi de Micocco, & le renvoya chargé de présens, pour son maitre.

Ce bon Prince mourut peu après cette action de générosité, regretté de tous ses Sujets, qui voyoient revivre en lui la pieté, & les grandes actions de Don Pedro I. du nom. Ce Roi sans doute auroit surpassé son modele, si Dieu lui avoit accordé un plus long regne.

XII. Don GARCIE.

Son Successeur fut Don *Garcie*; les Historiens ne marquent point s'il étoit fils de Don Pedro: il est sûr qu'il étoit son parent, &, par conséquent, Prince du Sang Royal. On en espéroit beaucoup; mais son regne ne fut que de deux ans. Il mourut le 26 Juin 1626.

XIII. Don AMBROISE.

Don Ambroise lui succéda. Son regne ne fut que de cinq ans. C'étoit un Prince juste, pieux, aimé de tous les gens de bien, & haï des méchans, dont il châtioit séverement les mauvaises actions & les déréglemens. Il mourut au mois de Mars 1631.

XIV. D. ALVARE IV.

D. ALVARE IV. du nom, fils de Don Alvare III, monta ensuite sur le Trône. Son regne fut peu remarquable, & ne dura que cinq ans. Ce Prince cessa de vivre le 25 Février 1636.

XV. D. ALVARE V.

Il eut pour Successeur Don Alvare V du nom, Prince malheureux, qui ne regna qu'environ six mois, ayant été tué dans la seconde Bataille, qu'il donna au Duc de Bamba, & au Marquis de Chioua, qui étoient freres utérins.

XVI. D. ALVARE VI.

Le Duc de Bamba monta sur le Trône après la mort d'Alvare V, & prit le nom d'Alvare VI. Ce fut un très grand Prince. Il envoya un Ambassadeur au Pape Urbain VIII, & lui fit

CONGO. fit faire de fortes instances pour avoir des Missionaires. Ce Prince ne regna que 5 ans, & mourut le 22 Février 1642. Son frere Don Garcie II du nom, s'empara du Trône, avec une violence, qui l'auroit toujours fait regarder comme un Tiran, quand même ses mauvaises actions ne lui auroient pas mérité ce titre odieux. Mais avant de parler de son regne, il est bon de dire, de quelle maniere ces deux Princes monterent successivement sur le Trône.

XVII. Don GARCIE II.

L'aîné, Don Alvare VI, étoit Duc de Bamba, & le cadet Don Garcie étoit Marquis de Chioua, tous deux très proches parens du Roi Don Alvare V. Ce Prince ayant conçu des soupçons mal fondés de leur fidélité, les maltraita en quelques occasions, ce qui leur fit connoître, que le Roi étoit mal intentionné pour eux. La prudence les obligea de se mettre en état de ne pas recevoir un affront. Ils leverent des Troupes, & se tinrent sur la défensive. Le Roi s'en tint offensé, assembla son Armée, & leur présenta la bataille. Il la perdit, ses Troupes furent défaites, & lui-même fait prisonnier. Les deux Princes vainqueurs, donnerent en cette occasion des marques d'une générosité vraiment Chrétienne au Roi leur prisonnier. Non seulement ils ne lui ôterent point la vie, selon l'usage de ce Païs barbare; mais ils le traiterent avec le même respect que s'il eût été dans sa prospérité. Ils le servoient à table, à genoux, & n'omirent rien pour le convaincre de leur fidélité. La marque la plus essentielle qu'ils lui donnerent, fut de lui rendre la liberté, & de le reconduire jusqu'à sa Ville Capitale; &, pour le convaincre encore plus de leur soumission, ils le porterent dans un Hamac sur leurs épaules. Il est certain que ces

ces Princes ne pouvoient lui témoigner plus de respect, ni plus de fidélité. Cela ne lui toucha point le cœur. Il crut qu'il lui étoit honteux de devoir la vie à ses Sujets. Dès qu'il fut libre il leva des Troupes, entra dans le Duché de Bamba, & présenta encore une fois la bataille à ces généreux Princes qu'il avoit tâché envain de surprendre. Ils firent tout ce qu'ils purent pour l'appaiser, & n'ayant pu y réussir, ils accepterent le combat, remporterent la victoire sur l'Armée Royale, dont il demeura beaucoup sur la place. On trouva le Roi parmi les morts. Les deux Princes firent séparer la tête du corps, & la firent porter en triomphe devant eux, comme une marque de leur victoire. Les Etats du Royaume s'étant assemblés, le Duc de Bamba fut reconnu Roi, & placé sur le Trône, d'un consentement unanime. Il ne regna que cinq ans, comme on l'a déja dit. CONGO.

Son frere Marquis de CHIOUA occupa sa place, par la violence qu'il fit aux Electeurs. Il vint à l'assemblée, à la tête d'une Armée, & comme on le connoissoit pour être brave, & qu'on connoissoit la valeur de ses Troupes, personne n'osa ouvrir la bouche pour lui représenter le tort qu'il faisoit à sa réputation, de forcer les Electeurs dans une action qui devoit être parfaitement libre. Il s'assit donc sur le Trône, que son frere avoit occupé avec tant de gloire, & montra par cet acte illégitime, ce qu'on devoit attendre de son regne, dans la suite. Il fit d'abord éclater beaucoup de zèle pour la Religion Chrétienne. Il fit un fort bon accueil aux Capucins, que le Roi son frere avoit demandés au Pape Urbain VIII. Il leur donna des Eglises, des Couvens, des Esclaves, & ce qui leur étoit nécessaire pour vivre, & En 1646.

pour

CONGO. pour ſoutenir le poids des Miſſions, dont on avoit un beſoin infini dans ce vaſte Païs. Mais il changea bientôt de conduite & de ſentimens. L'ambition de faire monter ſon fils ſur le Trône après lui, lui fit commettre les plus grands crimes. Il fit mourir cruellement tous les Princes qui pouvoient prétendre à la Couronne, & n'en laiſſa aucun qui pût donner de l'ombrage. Les Eccléſiaſtiques, les Miſſionnaires Capucins, l'avertirent fortement & charitablement de ces excès. Loin de ſe corriger, il perſécuta à outrance ces Hommes Apoſtoliques. Ceux des Princes de ſon Sang, qui purent éviter, ou la mort, ou la priſon, ſe refugierent dans le Païs d'Angola chez les Portugais, dont le Gouverneur les reçut & les protégea. Le Roi en fut irrité. La crainte qu'Alphonſe ſon fils ne lui ſuccédât point, le fit tomber dans le dernier des malheurs. Il rappella les Devins, les Sorciers, & les Magiciens, que ſes Ancêtres avoient chaſſés. Ces miſérables crurent avoir trouvé le moment favorable de ſe rétablir dans l'Etat; & comme aucun de ſes enfans ne leur étoit plus oppoſés, que le Prince Alphonſe ſon aîné, ils firent entendre au Roi, que la maladie dont il étoit attaqué, étoit l'effet du poiſon qu'Alphonſe ce fils ſi cher lui avoit donné, pour être plutôt en poſſeſſion de la puiſſance Souveraine. Il n'en fallut pas davantage, pour mettre en fureur ce Roi naturellement crédule & cruel. Il fit ſur le champ aſſembler les Etats du Royaume, déclara ſon fils Alphonſe déchu du droit de ſuccéder, à cauſe du prétendu parricide qu'il avoit, diſoit-on, commis. Il voulut enfin ſe juſtifier. On ne l'écouta point; & le Roi avec ſes emportemens ordinaires, fit couronner ſon fils ANTOINE. Il mou-

mourut après avoir commis encore quelques autres crimes. Ainsi, finit en 1663, une Tiranie de vingt & un ans. CONGO.

XVIII. Don ANTOINE I.

Don ANTOINE n'hérita pas moins des vices, que de la Couronne de son pere. Il n'exécuta que trop à la lettre les barbares Commissions, dont il l'avoit chargé en mourant. Il commença par faire égorger son frere aîné. Ainsi, séduit par de misérables Idolâtres, ce malheureux pere, qui avoit tout mis en usage, pour assurer la Couronne à son fils aîné, non seulement l'en priva, mais même l'égorgea par les mains d'un frere. Antoine ne voulut point qu'on rendît au Cadavre de son frere aîné, les moindres honneurs de la sépulture la plus ordinaire & la plus simple. Il fit mourir deux de ses Oncles, & son frere puisné, & suivit en cela, la cruelle maxime de son pere, qu'en bonne maxime d'Etat, il ne faut point qu'un Roi ait de parens, & qu'il doit faire mourir tous ceux, qui croyent avoir des droits à un Trône, qui ne doit appartenir qu'à un seul. Il extermina ainsi tous ceux du Sang Royal, qui ne s'étoient point refugiés dans le Royaume d'Angola. Ces meurtres l'accoutumerent tellement au sang, qu'il en répandoit de tous côtés, aussi aisément que s'il eût pris naissance parmi les Giagues.

Personne n'étoit sûr de sa vie en l'approchant. Sa femme, quoique très sage, ne fut pas à l'abri de sa cruauté. Il en étoit las, & résolu de s'en défaire, pour colorer le crime qu'il méditoit, il l'accusa d'infidélité, & sans autre forme de procès, il la fit expirer dans les tourmens les plus affreux. A l'égard du complice qu'il lui attribuoit, il le fit hacher en morceaux peu à peu, & jetter à la voirie, pour être la pâture des bêtes féroces. Il en vint à un

CONGO. un tel excès de barbarie, qu'il ne trouvoit point de domestiques qui ôsassent le servir. Tout le monde l'abandonnoit, ou le fuyoit. Tous le détestoient. Ses propres Esclaves ne pouvant plus souffrir sa tyrannie, se retiroient dans les Rochers, & dans les plus épaisses Forêts, aimant mieux courir les risques d'être dévorés par des Animaux carnaciers, que de vivre exposés aux affreux supplices, que cet inhumain leur faisoit endurer, avant que de les faire achever. Il y eut des prodiges effrayans, capables de le faire rentrer en lui-même; il parut des Cometes, des Globes enflammés, accompagnés de tonnerres épouvantables. Un tremblement de Terre, après avoir horriblement secoué la montagne ou plutôt le rocher, sur lequel la Ville de Sant Salvador est bâtie, y laissa une fente profonde qui avoit près de trois milles de longueur, & en fit écrouler une partie. Ces évenemens furent suivis d'une maladie épidemique qui causa une grande mortalité, & emportoit en quatre jours au plus tard les tempéramens les plus robustes. Rien n'ébranla cet impie. A peine avoit-il essuyé ses mains souillées du sang de la Reine, qu'il épousa, contre les Loix de l'Eglise, une de ses plus proches parentes, dont il étoit passionnément amoureux, du vivant même de sa femme. Enfin il leva le masque, & s'il ne fit pas entierement banqueroute à la Religion Chrétienne, il fit voir par sa conduite qu'il en meprisoit les préceptes.

Assistant un jour à la procession du St. Sacrement, il s'avisa de faire porter sur sa tête le parasol, qu'il faisoit porter les jours de Cérémonies purement civiles. Ce n'étoit pas qu'il y eût quelque nécessité, ce n'étoit que par grandeur, & pour une espèce de parallèle avec Dieu. Le

Peu-

Peuple fut ſcandaliſé, le Clergé fut bien éloigné CONG. de l'approuver. Un des principaux Eccléſiaſtiques s'approcha de lui avec reſpect, & le ſupplia de faire attention que cela ſcandaliſoit l'Aſſemblée. Ce Prince arrogant fut ſi choqué de cet avertiſſement, que ſe retirant d'abord en ſon Palais, avec toute ſa Cour, dès qu'il y fut arrivé, il envoya un Officier de Guerre au Vicaire-Général de l'Evêque, qu'il ſe gardât bien à l'avenir de lui faire jamais de pareilles remontrances, ſous peines d'éprouver toute ſon indignation. Le Vicaire-Général, qui connoiſſoit ſon humeur fière, colérique & ſanguinaire, répondit, que ſi le Roi mépriſoit la Religion Chrétienne, & ſes plus ſacrés miſtères, juſqu'au point de les inſulter devant tout le monde; il ne lui convenoit point de le ſouffrir, ſans l'en avertir avec tout le reſpect qui étoit dû à la Majeſté Royale. Mais que s'il avoit projetté autre choſe. Lui, & tous les autres Miniſtres du Dieu vivant, étoient prêts à donner leurs vies plutôt que de ſouffrir qu'on fît aucune inſulte aux miſtères de notre Religion, pour leſquels Sa Majeſté, à l'exemple de ſes Ancêtres, devoit avoir un reſpect d'autant plus profond, que Dieu eſt plus élevé au-deſſus de tous les Monarques.

Cette réponſe mit le Roi en fureur. Il jura qu'il ſe vangeroit, non ſeulement du Vicaire-Général, & de tous les Eccléſiaſtiques, mais qu'il étendroit ſon reſſentiment ſur toute la Nation Portugaiſe, qu'il la tailleroit en pièces, ou la réduiroit en ſervitude. Auſſi-bien, ajoutoit-il, je ſuis las de ſouffrir que mes peuples, qui doivent être les maîtres de tout le monde, obéiſſent à une poignée de gens ramaſſés, pauvres, & qui ſont réduits à abandonner leur Païs, pour venir chercher à vivre dans le mien. Il ne s'en tint pas aux ſimples menaces. Il don-

CONGO. na ses ordres, pour assembler toutes ses Troupes, ou plutôt toutes ses Milices. On assure qu'il trouva neuf-cens-mille hommes, nombre incroyable, même à ceux qui savent, que ces Païs-là sont très peuplés, & qu'en ces sortes d'occasions, personne n'est exempt de marcher.

Le Roi avoit pourtant une si grande idée de la valeur des Portugais, qu'il voulut consulter les Magiciens, sur le succès de cette affaire, avant que de s'y embarquer. Il fit offrir des sacrifices, & ces Devins l'assurerent bien positivement, qu'il entreroit en triomphe dans St. Paul de Loanda, Ville appartenante aux Portugais, & Capitale d'Angola; & que les plus Grands Seigneurs le porteroient sur leurs épaules. Comptant sur une victoire entiere & certaine, & se repaissant d'avance du massacre des Portugais, il promit de partager à ses Soldats victorieux, toutes les richesses des Européens.

Il arriva que dans ce temps-là, les Portugais, qui avoient traité pour faire travailler les Mines d'Or, qui sont dans le Congo, & qui s'impatientoient des délais affectés qu'on leur faisoit, de les mettre en possession des Terres qu'on leur avoit vendues, étoient résolus de s'en emparer par la voye des armes. Les Officiers Portugais étoient accompagnés de quatre-cens bons Soldats Européens, & d'environ deux-mille Negres de leurs Sujets. Ces Troupes s'avançoient vers le lieu des Mines, quand elles furent averties de l'armement du Roi de Congo & de son dessein.

Les Ecclésiastiques firent tous leurs efforts, pour détourner le Roi de cette entreprise: les Capucins s'y employerent de leur mieux, & surtout un Negre cousin-germain du Roi, qui avoit pris l'habit de Capucin, & que ce Prince cruel

cruel avoit épargné dans le massacre de sa Famille, à cause qu'il l'aimoit plus particulierement qu'aucun autre, & que vu le genre de vie qu'il avoit embrassé, il n'en avoit rien à craindre. Mais, ni ce Religieux, ni les autres, ne purent le faire rentrer en lui-même, ni empêcher qu'il ne courût à sa perte. Il s'approcha du Camp des Portugais. Il envoya de nombreuses Troupes, qu'on auroit pu regarder comme de fortes Armées, si dans les Soldats qui les composoient, il y avoit eu autant de courage & de science militaire, qu'il y avoit de férocité & d'envie de piller. Il envoya plusieurs de ces Corps, pour prendre les Portugais en flanc, pendant qu'il les attaqueroit de front. Mais tout se déclara pour les Portugais, une pluye très chaude poussée par un vent brulant, donnoit dans le visage des Negres. Le Roi qui étoit placé sur une petite hauteur, pour voir son Armée & donner ses ordres, apperçut, dit-on, une Dame Majestueuse toute rayonnante de lumieres, tenant un enfant entre ses bras, qui étoit à côté du Général Portugais, & qui sembloit lui marquer les endroits, où il devoit faire agir ses Troupes. On prétend même qu'il ne fut pas le seul qui la vit. On ajoute que voyant quelques-uns qui s'en effrayoient, il leur dit: ces gens-ci sont à nous, il n'en échapera pas un seul. Voila une plaisante Armée, où ils amenent jusqu'à leurs Femmes & leurs Enfans. L'Historien, qui est un Religieux, ajoute, que cette mauvaise plaisanterie couta cher au Roi, & qu'il fut tué au même endroit avec le Capucin, qui ne l'avoit point abandonné. Sa mort fit lâcher pied à tout le reste des Troupes. Les Portugais les laisserent fuir. Ils se contenterent de couper la tête du Roi, & la porterent à Loanda, où ils lui firent une entrée so-

CONGO.

CONGO. solemnelle; mais d'une espece bien différente, que celle que ses Devins lui avoient promise.

Ainsi finit cette guerre, qui devoit exterminer tous les Européens, & dont le succès fut leur salut. Ce fut un bonheur pour la Religion, qui alloit être ruinée, si ce méchant Prince étoit venu à bout de son dessein. Son regne fut

1666. de trois ans, ou environ. Il fut tué en 1666. Il eut pour Successeur, un Prince du Sang à la vérité, mais qui étoit un des derniers. Garcie l'avoit méprisé à tel point, qu'il l'avoit épargné, ne le jugeant point capable de penser au Trône. Il se trompoit; car à peine celui-ci vit-il le Trône vacant, que profitant de l'affreuse confusion où tout étoit par la défaite, & par la mort du Roi, il prit le nom d'ALVARE

XIX. ALVARE VII. VII, & voulut regner. C'étoit un furieux, un Tyran, un impudique, qui n'étoit Chrétien que par le Batême qu'on lui avoit administré étant encore à la mamelle, sans en avoir jamais appris les devoirs, ni s'être mis en peine d'en remplir aucun. Son regne fut d'abord marqué par des meurtres, des brigandages, des débauches. Il devint si odieux à ses peuples qu'ils prirent les Armes contre lui. Secourus par le Comte de Sogno, ils le détrônerent au mois de Juin de la même année 1666.

XX. ALVARE. VIII. Le Comte de Sogno fit assembler les Etats, & fit élire légitimement un jeune Prince de vingt ans, qui fut ALVARE VIII, Prince qui promettoit beaucoup. Il fut reconnu & couronné, & c'eût été un excellent Roi, qui auroit gouverné avec sagesse, s'il n'eût pas trouvé l'Etat déchiré par des factions, & tellement épuisé par les guerres & les massacres précédens, qu'il fut facile au Marquis de Pemba de se révolter contre lui. Ce Seigneur, appuyé par un parti de

de mécontens, envahit la Couronne en 1670. CONGO.

Ici finissent les Mémoires du Pere Jean Antoine Cavazzi, Missionnaire Capucin, tels que le Pere Labat Dominicain les a publiés.

DIGRESSION

SUR

LE ROYAUME

DE

MATAMBA.

MOn dessein étoit de joindre un Chapitre du Royaume de MATAMBA, qui est contigu aux Royaume de Congo & d'Angola; mais ce qu'on en sait se réduit à peu de chose. L'air qu'on y respire est plus tempéré, que sa situation ne le promet. Le Terroir est fertilisé par les débordemens des Rivieres qui le traversent. Il donneroit aux Habitans, non seulement de quoi vivre commodément, mais encore de quoi commercer avec l'Etranger. Mais les Negres sont trop paresseux pour cela. Ils pourroient faire valoir les Mines d'Or & d'Argent qui sont chez eux. Ils ne savent point, ni ne veulent savoir où elles sont. Ils ne font usage de celles de fer, que par le besoin indispensable qu'ils ont de ce Métal.

Les Provinces de ce Royaume, qui sont les mieux cultivées, c'est-à-dire, celles qui ne sont pas tout-à-fait incultes, sont la Haute UMBE, & la Basse; les Bords du Coango, du côté où le Giaga Cazangi tient sa Cour.

CONGO. Cette Résidence, pour le remarquer en passant, est un amas de Cabannes entourées d'une grosse & épaisse haye d'Epine. On cultive avec toute l'attention qu'on peut demander à ces Negres, les bords de la Coanza, & principalement les Isles de cette riviere. On en compte quatorze, qu'on appelle les *Isles de Chindonga*, & celle de *Bondo*, qui est partagée en deux; une partie appartient au Roi de Matamba, & l'autre au Giaga Cazangi son feudataire. Les Provinces de *Cangbella*, de *Dongy*, & une grande étendue de Païs de ce côté-là, sont presque désertes à cause du voisinage des Giagues antropophages, qui en ont dévoré une partie des Habitans.

Le Royaume de Matamba étoit autrefois une dépendance de celui de Congo, auquel ses Princes payoient tous les ans le Tribut. Cela dura bien des siecles, & dureroit peut-être encore, si un Gouverneur, ayant reçu quelque déplaisir de son Souverain, n'avoit pas changé cet ordre. Il trouva un grand nombre de mécontens, à la tête desquels il se mit. Ils le reconnurent pour CAMBOLO, c'est-à-dire, pour Roi de Matamba. C'étoit un Idolatre, Grand-homme de guerre; il ramassa & mit dans ses intérêts, plusieurs grosses troupes de Voleurs, avec lesquels il courut le Païs, en subjugua une partie considérable, & se fit un Etat composé de plusieurs Provinces, que le Roi de Congo fut obligé de lui abandonner. Son regne fut heureux. Il laissa un Etat respectable; ses Successeurs en jouïrent. Mais la Princesse Zingha, de laquelle nous avons parlé dans le Chapitre d'Angola, & dont nous avons marqué la retraite vers ces Cantons-là, n'ayant pu conserver la Couronne qu'elle portoit, eut assez de forces pour attaquer ces Cambolos, sur lesquels

quels elle remporta de grandes victoires; elle vint à bout de les détroner. Dans une de ses victoires, elle prit la Princesse *Muongo Matamba*, femme du dernier Cambolo, avec sa fille. Elle en fit ses Esclaves, & sans respect pour leur qualité, les fit marquer au front avec un fer chaud, comme les autres Esclaves d'un moindre rang. *Muongo* en mourut de desespoir, sa fille lui survêcut. CONGO.

Beaucoup d'entre les Sujets ne purent suporter la cruelle servitude, où leur nouvelle Reine les réduisoit; ils se disperserent de tous côtés. Quelques-uns s'établirent sur les bords du Coango, d'autres se répandirent en différentes Provinces, où ils firent des établissemens, & y jouirent d'un espece de liberté; mais toujours dans la nécessité d'être continuellement sous les armes, pour se garantir des incursions des Giagues. L'Histoire de la Reine Zingha est pleine d'une infinité de détails recueillis par les Missionnaires. Le P. Labat les a insérés au IV tome de son Ethiopie Occidentale, où je renvoye le Lecteur. Je me contente de dire, que cette Princesse donna à corps perdu dans l'Idolatrie, qu'elle fut batisée, & mourut Chrétienne le 13 Décembre 1663. Elle avoit reçu le nom d'Anne sur les Fonds de Batême. La Princesse Barbe sa sœur, infirme, aveugle, lui succéda, & mourut le 24 Mars 1666. Son mari, Zingha Mona, abjura la Religion Chrétienne, en fut le persécuteur, vêcut non en Roi, mais en Tiran. Il fut chassé, & détrôné par D. Jean, Prince Chrétien, qui fut reconnu Roi, mais ce dernier perdit une bataille, & y fut tué, & Zingha Mona remonta sur le Trône. D. Francisco, fils de D. Juan, vangea la mort de son Pere. Il leva de nouvelles Troupes, attaqua le Tiran, le défit & le tua. Il fut Roi, & tâcha de réparer les playes que la

Religion Chrétienne avoit recues par l'impieté de Zingha Mona. Je ne trouve point de Monarchie le long de la Guinée, dont nous ayons une suite; ce ne feroient tout-au-plus que des descriptions, qui se trouvent dans la plupart des Introductions à la Géographie. Après avoir traité des parties Méridionales de l'Afrique, je passe tout d'un coup à la partie Septentrionale.

CHAPITRE VI.
DE TRIPOLI ET DE TUNIS.

I.
DE TRIPOLI.

DE TRIPOLI.

NOus avons peu de Rélations du Royaume de *Sennar*, que nous connoissons à peine de nom par le rapport de quelques Voyageurs, qui n'y ont pas fait assez de séjour pour en apprendre l'histoire, les intérêts, & les mœurs. L'*Egypte* fait partie de l'Empire *Othoman*, qui la gouverne par des *Bachas*: ainsi il n'est pas nécessaire de répéter ici ce que j'ai dit de la conquête de ce Païs par les *Turcs*.

Tous les Géographes mettent sur la Côte un Royaume de *Barca*, qui peut avoir subsisté autrefois, & qui est présentement réduit à rien. Les Places qui sont aujourdhui dans la *Cyrénaïque* des Anciens, sont gouvernées par des Officiers qui relevent de la Régence d'*Alexandrie*, ou de celle de *Tripoli*, où nous passerons tout d'un coup.

TRIPOLI a titre de Royaume, quoique ce n'en soit pas un à présent. Cette qualification lui vient de ce que quelques Seigneurs, qui l'avoient envahi, ont pris le titre de Rois, & que les *Turcs*, qui l'ont gouverné par des Bachas, ont

ont été bien aises de laisser cette qualité au Païs, afin d'enfler la liste des Titres de leur Sultan d'un plus grand nombre de Royaumes. DE TRIPOLI.

Quoiqu'il en soit, le nom de *Tripoli* est ancien. Ce n'étoit pas le nom d'une Ville, comme aujourdhui, mais d'un Canton où il y avoit trois Villes remarquables. Il y avoit de même des Cantons en plusieurs autres lieux, qui portoient le même nom. Ce Païs fut nommé la *Tripolitaine*, du temps des Romains; & on le nommoit encore de même du temps des *Vandales*, comme il paroît par les *Notices Ecclésiastiques*. Les *Arabes* s'en emparerent sous le Regne des Khalifes, dont les Lieutenans conquirent toutes les côtes d'Afrique le long de la Méditerranée, & même une partie considerable de l'Espagne. Ce Païs resta dans une assez grande obscurité, jusqu'au commencement du XVI. siecle.

Ce n'est pas que la Ville de *Tripoli* ne soit beaucoup plus ancienne. Dans le Bas Empire, ce nom, qui avoit été celui du Païs, étoit affecté à une Ville. Les *Arabes* étant venus en Afrique sous *Omar II.* Khalife, ils l'assiegerent six mois, & presserent si fort les *Maures*, que ceux-ci l'abandonnerent & se sauverent à *Carthage*. Ce qui doit s'entendre d'une partie; car ceux qui resterent dans la Ville furent tués, ou menés esclaves en Egypte & en Arabie. Longtemps après, les naturels du Païs bâtirent une nouvelle Ville qu'ils appellerent *Tarabilis*, & les Ecrivains Latins *Tripolis*. Elle est dans une plaine sablonneuse; & ils l'enfermerent de hautes murailles, fort belles, mais peu fortes. Il y a aux environs plusieurs Palmiers, mais on n'y recueille point de Blé, parce que ce sont tous sablons; desorte que le pain y est fort cher, & que l'on y en manque souvent. On y cultivoit autrefois de bonnes terres à froment, que la

DE TRIPOLI. mer a inondées. L'ancienne *Tripoli* étoit plus feptentrionale que celle d'aujourdhui; mais comme l'eau mangeoit la côte peu à peu, on l'a toujours étendue vers le Midi, & on voit encore en mer des maifons couvertes d'eau.

La Ville & le Canton de *Tripoli* ont été longtemps fujets du Roi de *Tunis*, qui y envoyoit un Gouverneur. BUCAMEN, un de ces Officiers, porta la tyrannie fi loin, que les habitans fe révolterent, mirent un des principaux d'entre eux à fa place, & lui donnerent tous les tréfors & les revenus dont ils avoient dépouillé fon Prédéceffeur. Le nouveau Gouverneur fe comporta d'abord avec affez de modération & de prudence. Le Roi, dont ils avoient fecoué le joug, envoya contre lui une Armée fous les ordres d'un Général, qui fut empoifonné par l'entremife des principaux habitans; & cette Armée ayant ainfi perdu fon Chef, s'en retourna fans rien faire. Le Gouverneur, enflé de ce fuccès, commença d'agir en Roi abfolu & indépendant. Son defpotifme révolta contre lui fes nouveaux Sujets, & dans fa famille même un de fes beaux-freres fut fi irrité de fa conduite, qu'il l'affaffina. Le peuple alla prendre ABUBARC qui avoit été un de fes Officiers, & s'étoit retiré dans un hermitage, d'où on le tira pour le couronner.

La Ville étoit alors très floriffante; car outre qu'elle n'a point fa pareille, de *Tunis* à *Alexandrie* le long de la côte, les marchands de *Malthe*, de *Venife*, de *Gènes* & de *Sicile* avoient coutume d'y aborder; & il y avoit de riches marchands. *Tripoli* dans fa fplendeur le difputoit à la Ville de *Tunis* en richeffes. *Tunis*, plus grande, étoit plus fomptueufe en meubles & en équipage: *Tripoli* l'emportoit en or, en argent, en perles, & en autres marchandifes, à caufe

du Commerce. Il y avoit d'ordinaire cent-cinquante métiers pour faire des étoffes de soye, sans compter ceux qui étoient employés à des camelots & autres étoffes. DE TRIPOLI.

Tel étoit l'état de cette Ville, lorsque *D. Pedre Navarre* vint à la tête d'une Armée sous le Regne de *Ferdinand V*, Roi d'Arragon. Les Vaisseaux arrivés au Port, les Troupes commencerent à prendre terre. Les Maures voulurent s'opposer à la descente; mais le feu des Galeres eut bientôt nettoyé tout le rivage. La Ville fut prise d'assaut. Le Scheick *Abubarc* se retira dans le Château, avec sa famille; quantité se réfugierent dans la grande Mosquée; quelques-uns se renfermerent dans des Tours, d'où ils se défendirent courageusement. La Mosquée fut forcée, & l'on y tua plus de deux-mille hommes. Ceux qui étoient dans les Tours capitulerent, & obtinrent la vie sauve. Le Château se rendit à la même condition. *Abubarc* fut pris, avec sa femme, ses deux fils, un de ses oncles & autres personnes de marque. On tua six-mille Maures, on fit quinze-mille prisonniers, & on rendit la liberté à quelques centaines d'Esclaves Chrétiens. Quoique les Maures eussent déja enlevé de leurs richesses la charge de cinq-mille chameaux, l'Armée ne laissa pas de faire un riche butin. La Ville fut saccagée & ruinée; on n'en laissa que le Château que l'on fortifia, avec un autre petit Fort près du Port; & l'on y laissa en garnison des Soldats avec quelque artillerie. *Abubarc* fut emmené à *Messine* avec sa famille, & y fut prisonnier jusqu'au Regne de *Charles V*, qui le fit relâcher & le renvoya repeupler sa Ville; ce qu'il fit par le moyen de ses Alliés, au nom de cet Empereur. Le Corsaire *Barberousse* prit cette Ville sur les 1510.

DE TRIPOLI. Chrétiens, & *Charles V* en chassa les *Turcs* à leur tour.

1523. Sur ces entrefaites, les Chevaliers de l'Ordre de *St. Jean de Jérusalem* ayant perdu l'Isle de *Rhodes* où ils étoient établis, s'étoient réfugiés à *Syracuse* en Sicile. *Charles V* leur donna l'Isle de *Malthe*, & ensuite la Ville de *Tripoli*, dont ils prirent possession, & y mirent un Chevalier
1528. pour Gouverneur d'une garnison qu'ils y laisserent.

1551. En 1551, *Soliman* envoya son Armée navale commandée par *Sinan Bacha*, accompagné de *Salbarrnes* & de *Dragut*, fameux Corsaires. Cette Flotte ayant brulé un Château en Sicile, & saccagé l'Isle de *Goze*, prit sa route vers *Tripoli*, & y débarqua ses Troupes, son artillerie, & ses munitions, à la pointe d'*Angil*, le 4 d'Aout. Ce siège avoit été prévu, & tandis que les Turcs saccageoient le *Goze*, le Grand Maître de *Malthe* avoit envoyé à *Tripoli* des Troupes, des munitions & des vivres. Cependant la Ville fut prise par la faute d'une partie de la garnison. Les Espagnols, comme *Marmol*, en rejettent tout le blâme sur le Gouverneur qui étoit François; & les François, comme l'Auteur de l'*Histoire de Barbarie*, en accusent les Espagnols & les Calabrois, Troupes de l'Empereur, qui se presserent de capituler.

Quoiqu'il en soit, la Ville étant perdue pour les Chrétiens, *Sinan Bacha* la voulut assurer aux Turcs, & y établit *Morat Aga* avec une garnison Turque. Le Grand-Seigneur y envoya ensuite de temps en temps un Bacha, ou un Beglierbei, pour y faire reconnoitre sa puissance. Mais avec le temps, quelques Soldats & Officiers de la Milice s'étant accrédités dans la Ville & dans le Païs, l'autorité du Bacha s'est trouvée

vée peu à peu diminuée. *Mamet-Bey*, Renégat Grec de l'ancienne Maison des *Justiniani*, fit si bien, qu'ayant acheté la Baniere du Grand-Seigneur, après s'être rendu maitre du Château, il n'y souffrit plus de Bacha, & y commanda en Souverain. Depuis ce temps-là, *Tripoli* & son District se gouverne en République. Elle a pour Chef un *Dey*, qui est comme le Chef & le Général de la Nation, sous la protection du Grand-Seigneur, à qui l'on envoye une espece de tribut.

DE TRIPOLI.

La République subsiste par son Commerce d'Etoffes, & par celui du Saffran qui se tire de la montagne de *Garian* située au Midi de la Ville; c'est là qu'il croît plus beau & meilleur qu'en nul autre lieu. Mais sa principale richesse vient de ses Pirateries. La France n'en a pas toujours été respectée. Le Marquis *du Quesne*, chargé de châtier ces Corsaires, trouva leurs Vaisseaux réfugiés dans le Port de *Scio* qui appartient au Grand-Seigneur. Il les cannona & coula à fond; & endommagea même le Château de cette Place, qui se trouvoit à l'opposite de son canon. Le Grand-Seigneur s'intéressa en faveur de cette Nation, & lui moyenna une paix, dont le même Marquis fut Plénipotentiaire. Ils rendirent un Vaisseau de France qu'ils avoient pris, le canon, les armes, tout l'équipage, & un très grand nombre d'Esclaves Chrétiens. Ce Traité ne fut exécuté que l'année suivante.

Le 23 Juillet 1681.

Le 24 Décembre 1681.

Ces Corsaires ne furent pas longtemps sans violer cette Paix. Ils enleverent quelques Vaisseaux marchands François. Le Maréchal d'*Estrées*, Vice-Amiral, bombarda cette Ville, où les bombes firent un très grand ravage. Il se préparoit à y faire une descente : cette crainte les détermina à demander la paix, qu'on leur accorda, à condition de rendre quatre-cens Es-

DE TRIPOLI. claves Chrétiens, qui étoient ſur les Vaiſſeaux qu'ils avoient envoyés à *Conſtantinople*. Pour l'exécution, ils donnerent vingt otages, plus de deux-cens Eſclaves Chrétiens qui étoient dans la Ville, & qu'ils envoyerent à la Flotte de France, trois Vaiſſeaux de Marſeille qu'ils avoient pris & qu'ils rendirent; & enfin ils s'obligerent de payer cinq-cens-mille livres en argent. Un Miſſionnaire qui y étoit en 1700, dit que les ruines de ce bombardement n'étoient pas encore réparées. La plupart des Turcs ſortent, dit-il, de leurs maiſons demi-ruinées, comme des renards de leurs tanieres, n'ayant pas eu l'eſprit d'ôter les tas de ruines qui bouchent les rues en pluſieurs endroits, & les obligent de prendre des détours lorſqu'ils ſortent de leurs trous. Cette Régence eſt peu de choſe, en comparaiſon de celles dont nous allons parler.

II.

DE TUNIS.

DE TUNIS. La Ville de TUNIS eſt ancienne, & le Païs qui en dépend répond à l'*Afrique Proconſulaire* des Anciens. Elle fut poſſedée par les *Carthaginois*, par les *Romains* & par les *Vandales*, qui la ſaccagerent du temps de *S. Auguſtin*. Les *Arabes* l'inonderent à leur tour, & après que *Ferdinand* & *Iſabelle* eurent chaſſé les Maures d'Eſpagne, une partie ſe retira à *Tunis* & aux environs. Les *Eſpagnols* conquirent enſuite une partie de ce Païs. *Barberouſſe* le reprit ſur eux, & les *Turcs* s'en rendirent maitres en 1574. C'eſt en ce temps-là qu'on jetta les fondemens du Gouvernement qui dure encore aujourdhui.

SINAN

SINAN BACHA, de la famille des *Cigalles* de *Gênes*, homme brave & d'une expérience consommée, vit bien qu'un Etat composé de Sujets de mœurs, de coutumes & d'intérêts différens, comme étoit celui de *Tunis* lorsqu'il en fit la conquête, ne pouvoit subsister sans un grand ordre, des Loix sévères, & l'autorité de quelque grand Prince, sous la protection & le nom duquel il pût gouverner un Corps si monstrueux. Il le mit sous la protection du Grand-Seigneur, & y établit une Milice composée d'abord de cinq-mille Turcs, divisés en deux-cens Pavillons, c'est-à-dire en autant de Compagnies de vingt-cinq hommes chacune; c'est ce qu'on nomme *Oldak;* & chacune sous un Capitaine ou *Oldak-Bachi.* DE TUNIS.

Les deux-cens *Oldak-Bachis* étoient pris des *Oldaks.* C'étoient les Soldats les plus anciens, & ils avoient le commandement par ancienneté; à moins que quelque exploit éclatant n'en eût avancé quelqu'un plus promptement que les autres. Les plus anciens *Oldak-Bachis* montoient à la Dignité d'*Oldaki;* c'étoit une espèce d'Exempts du Bacha. Ils passoient ensuite à celle de *Bachi-Odolar*, ou Conseillers du Divan; qui après six mois de service devenoient *Boluk-Bachis:* ce sont ceux qu'on envoye dans les autres Places en garnison, avec le titre d'*Aga.* On en faisoit quatre par an. Il ordonna aussi que parmi les *Boluk-Bachis* on prît tous les six mois le plus ancien pour la Dignité de *Bachaoux* ou *Chaoux-Bachi;* animant ainsi la Milice dans l'espérance qu'en faisant son devoir, chacun parviendroit aux prémieres Dignités de l'Etat. La paye haussoit à proportion de la Dignité.

Il établit de plus le *Divan*, à qui il donna une grande autorité. Il n'étoit presque composé que de gens de guerre. Le Bacha y assistoit au

DE TUNIS. au nom du Grand Seigneur, qu'il représentoit. Un *Aga* y présidoit, avec un *Kaya* ou Lieutenant-Général. Huit *Chaoux* ou Huissiers, deux *Cogias* ou Ecrivains, quatre *Boluk-Bachis* & vingt *Bachi-Odolar*, composoient ce Conseil, qui terminoit toutes les affaires tant publiques que particulieres, avec une autorité sans bornes.

Il créa en même temps la Charge de *Bey*, qui étoit le Grand Trésorier, laquelle se donnoit à l'enchere de six mois en six mois, & ne pouvoit être conservée qu'un an au plus. C'étoit le Receveur des deniers publics, destiné à recevoir le *Carage* ou Tribut des Maures, qui sont comme les Païsans. Pour les y contraindre, il marchoit à la tête d'un nombre de Troupes qu'on lui donnoit. L'argent que les *Beys* ont eu occasion d'amasser, & l'autorité que leur Charge leur donnoit sur les Troupes qu'ils ont eu soin de ménager, a été l'origine de l'accroissement des *Beys*, & de l'abaissement des *Bachas*, du *Divan*, & du *Dey*.

Le *Bacha* étoit d'abord Souverain, comme on peut voir par l'ordre que *Sinan* avoit mis sans résistance dans l'Etat de *Tunis*, dont toutes les parties n'avoient de mouvement que celui qu'il leur communiquoit. Il nomma pour son Successeur *Kilic-Ali-Bacha*, qui mourut après avoir regné deux ans. Comme c'étoit un homme d'un petit génie, haï de la Milice & du Divan, l'autorité de Bacha qu'on lui donna fut transferée à l'Aga du Divan; & depuis ce temps-là, les Bachas n'ont plus eu aucune puissance dans *Tunis*. Ils y demeurent néanmoins, pour faire souvenir les *Tunisiens* qu'ils se sont mis autrefois sous la protection du Grand-Seigneur. Ils jouïssent d'une pension fort modique, & font très peu peu de figure dans le Gouvernement.

Les *Agas* gouvernerent l'Etat à la tête du Divan,

van, d'une maniere assez paisible, l'espace de quinze ou seize années, se succédant l'un à l'autre, jusqu'à ce que la *Taife* ou Milice se souleva contre les *Boluk Bachis*, dont elle massacra la plus grande partie; & transfera l'autorité à *Kalif*, qui regna le prémier sous le nom de DEY. DE TUNIS.

Le *Deilik*, ou la Dignité de *Dey*, ayant eu un fondement si ruineux, a été un Théatre, où depuis cette prémiere époque les *Deys* ne sont entrés sur la scène, que pour y faire le personnage de Rois malheureux, sur qui tomboit toujours la catastrophe des intrigues qui naissoient ou entre le *Divan* & les *Beys*, ou entre les *Beys* mêmes lorsqu'ils y en avoit plusieurs en même temps. Une liste de ces *Deys* fera mieux sentir la chose.

KALIF, le prémier Dey, éprouva le prémier le malheur attaché à cette sorte de Souveraineté. Il fut massacré au bout de trois ans. KALIF, 1. Dey.

IBRAHIM I. lui succéda; mais au bout de quatre ans la peur le prit: il craignit un destin semblable à celui de son Prédécesseur, se retira à la *Mecque*, & préféra une vie tranquille à une élevation si périlleuse. IBRAHIM, 2. Dey.

CARA-OSMAN prit sa place. C'est le même qui donna lieu aux Beys de s'agrandir à ses dépens. Le chagrin de voir son autorité déchue lui causa la mort. CARA-OSMAN, 3. Dey.

YOUSSOUF ou JOSEPH regna ensuite, & ne trouva sa sureté que dans l'indolence. Il ne se mêla presque point des affaires, laissa le Gouvernement à la disposition du Divan, & content du titre & des honneurs de Dey, en vingt-huit ans qu'il le fut, il n'eut point d'autre occupation que d'amasser de grandes richesses. YOUSSOUF, 4. Dey.

STA-

DE TUNIS. STAMOU-RAT, 5. Dey. STAMOURAT, Renégat Genois, regna trois ans. Il étoit Esclave, lorsqu'il fut élevé sur le Trône. Son Patron ne voulut jamais lui accorder la carte franche, afin, disoit-il, qu'il fût dit à l'avenir, qu'un Dey étoit mort son Esclave.

MEHEMET-COGIA, 6. Dey. MEHEMET-COGIA regna sept ans. C'est le pere de ce *D. Philippe* qui a fait tant de bruit en Europe. Il mourut de la peste.

HADGI-MEHEMET-LAZ, 7. Dey. HADGI-MEHEMET-LAZ regna six ans.

MUSTAPHA-LAZ, 8. Dey. MUSTAPHA-LAZ regna douze ans.

CARACA-OUX, 9. Dey. CARACAOUX ne posseda sa Dignité qu'onze mois. Il fut déposé, & mourut d'un poison subtil qu'on lui mit sous les pieds.

HADGI-AULI, 10. Dey. HADGI-AULI fut élevé trop vieux à l'Autorité Souveraine, pour y faire de l'ombrage, ou pour en gouter les douceurs. Il n'occupa cette place que deux ans & neuf mois.

CHABAN-COGIA, 11. Dey. CHABAN-COGIA lui succéda, & au bout de quatre ans & trois mois, il fut relégué à *Rafbet*, & ensuite à *Azavouan*, où il mourut empoisonné.

MONTI-CHEBI, 12. Dey. MONTICHEBI n'attendit pas si longtemps le même sort; au bout d'un an il fut relégué à *Azavouan*, où il fut aussi empoisonné.

HADGI-ABILAS, 13. Dey. HADGI-ABILAS ne monta que pour trois mois sur le Trône; encore ne fut-ce que pour en tomber par une chute plus cruelle. Il fut coupé par morceaux devant la porte du *Bardo*, pour avoir révolté les Turcs contre les Beys installés, & en avoir voulu établir un autre de sa façon.

MAMI-GIMEL I. 14. Dey. MAMI-GIMEL I. qui lui succéda, fut déposé & chassé par *Ali-Bey*, après quatre ans de Regne.

PICHARA. 15. Dey. PICHARA, élevé à la dignité de Dey, ne la posséda pas longtemps. *Ali-Bey*, qui l'y avoit fait monter, avoit un frere nommé *Mehemet-Bey*. Celui-ci mécontent du choix de son frere, fit massa-

massacrer le Dey avec un Esclave Chrétien, dans *l'Isle aux Chiens* près de *Bizerte*. DE TUNIS.

MAMI-GIMEL II. créature de *Mehemet-Bey*, fut installé à la place de *Pichara:* mais trois mois après il fut déposé par le Divan, & étranglé à *Aroussa* par l'ordre d'*Ali-Bey*. MAMI-GIMEL II, 16. Dey.

OUZOU-MAMET I. se déposa lui-même trois jours après que le Divan l'eut élu, & fut étranglé par l'ordre de *Tabac-Dey* qui lui succéda. 1682. OUZOU-MAHMET, 17. Dey.

TABAC avoit été élu sans le consentement du Divan. *Ali-Bey* qui l'avoit installé fut le prémier à détruire son ouvrage, & le fit étrangler au Palais de *Raas Cogia*. 1682. TABAC, 18. Dey.

ACHMET-CHELEBI, nommé au *Bardo* par *Ali-By* immédiatement après qu'on se fut saisi de *Tabac*, fut massacré devant la tente d'*Ibrahim* Dey d'*Alger*, comme nous dirons ci-après dans la liste des Beys, où l'Histoire de la plupart des Deys est plus détaillée. 1686. ACHMET-CHELEBI, 19. Dey.

BECTA-COGIA, qui lui succéda, mourut des douleurs de la Pierre. On dit que son neveu *Ali-Capitan* qui lui succéda, lui faisoit manger des orties bouillies, dans la pensée qu'elles lui écorcheroient les entrailles. 1689. BECTA-COGIA, 20. Dey.

ALI-CAPITAN fut nommé pour succéder à son oncle, mais il s'enfuit presque aussi-tôt au Levant, avec *Ramadan Bacha* qui fut ensuite Bey, & frere des deux Beys *Mehemet* & *Ali*. Il avoit été nommé par *Mehemet*. 1694. ALI-CAPITAN, 21. Dey.

IBRAHIM-COGIA, que *Mehemet* avoit nommé à la place d'*Ali-Capitan*, fut déposé par les *Algeriens*, quand ils prirent la Ville de *Tunis* en 1694. IBRAHIM-COGIA, 22. Dey.

IMAMOU-CURO lui succéda. Ils l'avoient élu dans leur Camp; mais après qu'ils eurent reconnu son incapacité, ils lui donnerent un Successeur. IMAMOU-CURO, 23. Dey.

TA-

DE TUNIS. 1695. TATAR-MEHEMET, 24. Dey.

TATAR-MEHEMET fut celui sur qui tomba leur choix. Il fut massacré, déchiré & mangé par la populace.

RABAA-YACOUB, 25. Dey.

RABAA-YACOUB fut installé & déposé presque en même temps, par *Mehemet Bey*.

HADGI-MEHEMET-COGIA, 26. Dey.

HADGI-MEHEMET-COGIA fut mis en sa place. Il n'eut pas un sort plus heureux que tous ses Prédécesseurs, & il fit place à *Mehemet-Deli*.

MEHEMET-DELI, 27. Dey. 1700.

MEHEMET-DELI, ou *le fou*, ou *l'innocent*, étoit Dey en 1700. Il n'avoit presque aucune aurorité, point de Gardes, ni de Soldats, & logeoit dans une maison particuliere.

LE DIVAN a eu le même sort que les Deys. Quelque temps après *Sinan-Bacha*, il se vit au plus haut point de son autorité par l'élection des *Agas* ou Chefs du Divan, dont la Charge ne duroit que six mois, & qui ne faisoient rien qu'avec la délibération de tout le Divan. Mais cette précaution que ces Républicains prirent pour se maintenir dans cette espece de Gouvernement, qu'ils regardoient comme le plus doux, leur devint à charge. Les *Boluk-Bachis*, d'entre lesquels on devoit choisir l'*Aga*, devinrent si fiers par la fréquente Election qu'on faisoit d'eux, que chacun commençoit à trancher du Souverain. Ainsi, au-lieu d'un Maitre dont ils avoient secoué le joug en détruisant l'autorité du Bacha, ils s'étoient donné plusieurs petits Tyrans, qu'ils furent enfin las de souffrir. La Milice, qui en fut la prémiere mécontente, commença par élire *Kalif* prémier Dey. Le Divan le fit massacrer, & élut *Ibrahim*. A *Ibrahim* succéda *Cara-Osman* troisieme Dey, sous lequel s'introduisit la nouvelle autorité des *Beys*, en la personne de *Morat I.* dont je parlerai-ci après. Ce fut sous ce Bey & ses descendans, que le Divan déchut peu à peu.

Il

DE TUNIS.

Il s'apperçut bien dès le commencement, quel ombrage il devoit prendre du grand pouvoir que les Beys usurpoient en rendant leur Autorité héréditaire dans leur Maison, & en se fortifiant par les alliances qu'ils contractoient avec les Sultans Arabes voisins de ce Royaume. Cette République fit plusieurs efforts pour secouer le joug qui s'appesantissoit de jour en jour, & c'est ce qui a donné lieu à toutes les révolutions.

MORAT I. 1. Bey.

Un Renégat de l'Ile de *Corse*, nommé MORAT, de qui descendent les Beys de *Tunis*, a donné lieu à leur grande autorité. Il étoit domestique d'*Osman* Bacha & Dey, qui le prit en amitié, parce qu'il étoit bien fait, hardi & heureux dans ses entreprises. Il lui donna en mariage sa fille, & l'établit Bey en lui donnant la conduite du Camp destiné à exiger le tribut des Maures, & le fit par-là le Chef de toute la Milice & le maitre des Trésors de tout l'Etat. *Morat* se soutint quelque temps dans ce poste, avec beaucoup de bravoure, de prudence & de bonheur. Mais comme les armes sont journalieres, il eut un échec en combattant contre les Algériens. *Osman* son beau-pere lui en fit une correction, & passant de l'aigreur des paroles aux voyes de fait, lui donna un soufflet avec sa babouche. *Morat* piqué au vif de cet affront rassembla un nouveau Corps d'Armée, marcha vers les Algériens qui s'endormoient après la victoire, les surprit, les battit & les poussa si vivement, que les ayant chassés hors du Royaume de *Tunis*, il conquit encore sur eux le *Gerid*, *Matra*, *Beya* & *Kef*. Cet avantage effaça la honte de sa prémiere défaite; mais rien n'effaça dans son cœur l'outrage qu'il avoit reçu d'*Osman*. Il ne chercha plus qu'à le mortifier, & ne manqua pas d'occasions. Il avoit pour lui l'Armée & le Peuple, qui le déclara Bacha. *Osman* ne fut pas assez puissant pour dé-

DE TUNIS. détruire son ouvrage, & mourut de chagrin.

Morat profitant de la faute de ce Dey, ne songea qu'à se conserver la suprême puissance en se rendant maitre de l'élection du Dey. Il fit élire *Jousouf*, homme avare, qui ne pensant qu'à amasser de l'argent, ne se mêloit guère du Gouvernement de l'Etat. Aussi ne lui accorda-t-il qu'une ombre d'autorité. Il se la réserva toute entiere, & la conserva jusqu'à sa mort. Il laissa sa Dignité de Bey à *Amouda* son fils ; mais il ne lui laissa ni son courage, ni sa prudence.

AMOUDA, 2. Bey.

AMOUDA, ou AMIDA, regna avec une imprudence continuelle. *Jousouf* ce vieux Dey étant mort, avoit laissé un fils très riche, & qui par ses grands biens causoit d'extrêmes inquiétudes au Bey. Celui-ci eut recours à l'artifice. Il lui fit insinuer par des personnes apostées, qu'il étoit heureux d'avoir eu un pere qui lui avoit amassé de tels trésors ; que cependant il avoit lieu de s'en plaindre, de ce qu'en mourant il ne l'avoit pas jugé digne de les posseder, puisqu'il avoit mis & sa personne & tous ses biens sous la tutèle d'un Negre qui seul savoit où ces trésors étoient cachés. Le jeune homme donna dans ce panneau : il oublia que le Negre étoit un serviteur fidele, qui avoit eu soin de son éducation ; il le pressa de lui dire où étoient ses biens, il le frappa même pour l'obliger à parler. Le Negre, outré de ce procedé, ne voulut point d'autre vengeance que de se laisser mourir sans rien révéler. Il prit du poison, & périt ainsi sans avoir rien découvert. Ainsi son Pupile fut ruiné ; & *Amouda* se vit délivré des ombrages qu'il en avoit eus. Mais il ne put parer un autre coup. *Caracaoux*, par des intrigues secretes, se fit donner des Patentes de Bacha. *Amouda*, consterné de ce contretemps, mourut de frayeur & de chagrin.

Ses

Ses deux fils ainés, MORAT II & MEHEMET-LASSY, lui fuccéderent à la Dignité de Bey, & vengerent bientôt fa mort, en faifant mourir *Caracaoux* par un fubtil poifon qu'ils lui firent mettre fous les pieds. Ce fut fous leur Regne que le Divan s'efforça plufieurs fois de reprendre fa prémiere autorité, & de rabattre le pouvoir des Beys, qui étoit devenu trop arbitraire. On vit alors dans *Tunis* des Deys élevés en un jour par l'autorité des Beys, & dépofés deux jours après par le Divan, pour en mettre d'autres en leur place; & ceux-ci dépofés à leur tour par les Beys, mais prefque toujours au defavantage du Divan. Cela dura jufqu'à la mort de *Morat II*, qui arriva le 19 d'Aout 1675. Le Divan crut alors être délivré d'un joug qu'ils cherchoit à fecouer depuis longtemps. *Morat II*, qui étoit l'ainé des deux freres, avoit des amis: fa mort leur fut fufpecte; fon frere fut foupçonné de l'avoir empoifonné, pour fe débaraffer d'un Collegue qui l'incommodoit. Il fut lui-même fi effrayé du péril où ce foupçon le jettoit, qu'il partit pour le Levant afin de s'en garantir. Mais *Morat* laiffoit plufieurs fils, favoir *Mehemet*, *Ali* & *Ramadan*. Ces freres, fur-tout les deux prémier, donnerent lieu à bien des troubles dans l'Etat.

DE TUNIS. MORAT II. & MEHEMET LASSY, Beys en 1672.

1675.

Mehemet étoit un de ces génies extraordinaires & bizarres, dont la fortune fe fert pour donner lieu à des avantures étonnantes. Ambitieux jufqu'à l'excès, il paffa les prémieres années de fa Régence, dans des brouilleries perpétuelles avec fon frere *Ali*. Ces deux freres partagoient fucceffivement l'affection & la haine de *Tunis*, qui chaffoit l'un, & le reprenoit peu après. L'avarice de *Mehemet* le rendit odieux & cruel, & fon ambition révolta tout le mon-

DE TUNIS. monde contre lui. Plutôt que d'appaiser la haine publique par quelques libéralités, il aima mieux être chassé de *Tunis*, & relégué dans une triste solitude. Cependant, plus superstitieux encore qu'il n'étoit avare, il sacrifia souvent sa passion dominante aux fausses idées qu'il avoit de la pieté. Deux fois il quitta la Dignité de Bey, pour se faire *Marabout*; & malgré son inclination pour l'argent, il n'épargna rien pour faire bâtir à *Tunis* une superbe Mosquée, qui est encore présentement la plus magnifique & la plus fameuse.

Aussi-tôt après la mort de son pere *Morat II*, & la fuite de son oncle *Mehemet-Lassy*, il s'empara de la Dignité de Bey, & la partagea avec son frere *Ali*. *Tunis* fut trop petit pour deux maitres de cette humeur. Il devint bientôt un Théatre de brigues, de factions, de guerres civiles; jusqu'à-ce qu'enfin *Mehemet*, soit par dévotion, comme il vouloit qu'on le crût, soit par dégoût de toutes ces agitations continuelles, prit le parti de se retirer à *Cairouan*, où il mena une vie solitaire avec les autres *Marabouts*; & laissa ainsi à son frere *Ali* le Gouvernement de l'Etat. Il y alloit même de si bonne fois, qu'en partant il lui confia *Achmet* son fils ainé.

Ali se voyant seul Bey, s'avisa de faire tirer son Horoscope. On lui dit qu'il devoit se défier d'*Achmet*. Celui qui lui insinuoit cet avis, avoit dessein de nuire à *Achmet-Chelebi*, qu'*Ali* avoit élevé à la Dignité de Dey. *Ali* ne l'entendit pas ainsi: son neveu s'appelloit aussi *Achmet*: les qualités de ce jeune homme lui donnoient déja de l'ombrage. Le cruel Bey le fit mourir. Le Dey fut informé de ce crime, & vit bien qu'un pareil sort le menaçoit. Ne se trouvant pas en état de faire tête à *Ali*, il envo-

envoya un homme de confiance au *Kairoan*, & avertit *Mehemet* qu'il étoit temps, qu'il quittât la vie sauvage qu'il avoit embrassée, & qu'il vînt venger la mort de son fils. Il l'assura qu'il trouveroit un appui dans tous les Musulmans, à qui le crime de son frere faisoit horreur. DE TUNIS.

Il n'en fallut pas davantage à *Mehemet*. Il vole vers *Tunis*, bien résolu de sacrifier quelqu'un à ce fils qu'il venoit de perdre. Sur ces entrefaites, *Ali* étant sorti de la Ville, le Dey fit fermer les portes; & lorsqu'il se présenta pour y rentrer, il refusa de le recevoir. Cependant *Mehemet* arrive, *Ali* s'effraye, veut s'enfuir. *Mehemet*, avec quelque monde que le Dey lui fournit, le poursuit, le défait, & l'oblige de se retirer au *Kef*. Il lui envoya dire de rendre les armes, & de se retirer du côté de *Sousse*, l'assurant qu'il ne le poursuivroit pas davantage, pourvu qu'il laissât dans le *Kef* les Conseillers de la mort de son fils; qu'il lui étoit aisé d'entrer dans le *Kef*, par un souterrain, qui n'étoit connu que de lui seul, parce qu'il l'avoit fait creuser en fortifiant cette Place. *Ali* s'étant retiré, avertit ces malheureux du dessein qu'avoit son frere. Ils s'embarquerent aussi-tôt; mais *Mehemet* à qui il falloit des victimes, les fit poursuivre avant qu'ils eussent quitté la rade, & les immola à sa fureur.

Pendant qu'il triomphoit ainsi, le Dey cherchant à profiter des brouilleries des deux freres, prit ce temps pour pousser plus loin son intrigue. Il gagna le peuple, à qui les Beys étoient odieux; il s'assura des Milices; & *Mehemet*, qui, après cette expédition croyoit rentrer en vainqueur dans la Ville, fut fort surpris de ce qu'on lui en fermoit les portes. Son étonnement augmenta, quand il reçut un message, par lequel on lui faisoit savoir, que les

DE TUNIS. Musulmans étoient las de vivre sous un Gouvernement sujet à tant de révolutions, & ne vouloient plus reconnoitre pour Beys tantôt un frere, tantôt un autre; qu'il pouvoit poursuivre ce qu'il avoit si heureusement commencé; mais qu'il ne revînt point, qu'il n'eût absolument décidé sa querelle avec *Ali* son frere; que tant qu'ils seroient tous deux en vie, la Ville étoit résolue de ne reconnoitre ni l'un, ni l'autre.

Ce message étonna d'autant plus *Mehemet*, qu'il s'y attendoit moins. Il le recevoit à la tête de son Armée, dont la plus grande partie étoit dans des intérêts opposés aux siens. Aussi commença-t-elle à se retirer & rentra dans *Tunis*, où on la reçut. Confus, abandonné de tous côtés, il se reconcilia avec son frere, & lui fit connoitre l'intérêt qu'ils avoient à se réunir contre le Dey, dont le dessein étoit de les détruire l'un par l'autre. *Ali* entra sans peine dans ces raisons, & amena à *Mehemet* tout ce qu'il put ramasser de Troupes.

Le Dey, qui n'avoit pas prévu leur réunion, marcha en diligence contre eux & les défit. *Mehemet* se retira au *Kairoan*, & *Ali* à *Sousse*. Le Dey content de cette fuite en demeura-là, & leur donna le temps de se remettre de leur étourdissement. Ils appellerent les *Algeriens* à leur secours. *Ibrahim*, Dey d'*Alger*, marcha lui-même contre celui de *Tunis*, avec les Milices d'*Alger*. Les deux freres assemblerent tout ce qu'ils purent de *Maures*. Ce Corps, divisé en trois Camps séparés, pour éviter les
1685. querelles, investit *Tunis* le 24 Septembre 1685, & continua le blocus, jusqu'au 30 Mai de l'année suivante. Ce fut alors que les *Oleids*, & les *Seids*, Chefs des Maures, lassés de se voir enfermés, quitterent la Ville & le parti du Dey,

Dey, pour se retirer dans leurs Montagnes.
En même temps *Osman-Aga*, qui commandoit la Cavalerie de *Tunis*, sortit, sous prétexte de poursuivre les Déserteurs, & passa au service des Beys. Après cette double désertion, la Ville n'eut plus d'autre parti à prendre, que d'ouvrir ses portes aux Beys, qui entrerent plutôt en amis qu'en vainqueurs.

Achmet-Chelebi se voyant ainsi déconcerté, tâcha de s'enfuir secretement du Château où il s'étoit retiré. Mais sa fuite avoit été prévue; des Cavaliers postés pour le couper, le saisirent, & le menerent dans la Tente du Dey d'*Alger*.

Les *Algeriens*, qui s'attribuent une grande supériorité sur les *Tunisiens*, se gouvernerent dans la Ville avec tant d'insolence, qu'un *Zouave* avec quelques-uns de ses voisins se mit en devoir de les repousser, & les obligea de se retirer à leur Camp, où ils se plaignirent d'avoir été maltraités. Ce discours, vrai ou faux, anima tellement les *Oldaks* d'Alger, qu'ils coururent par troupes le sabre à la main dans *Tunis*, & massacrerent tout ce qu'ils trouverent dans les rues, sur-tout les *Zouaves*, à qui ils en vouloient plus particulierement. Deux d'entre eux se sauverent dans le Palais de *Mehemet-Bey*, & furent suivis jusques dans son appartement, par les *Algeriens*. *Mehemet*, effrayé à la vue de leurs cimeterres, se hâta de les appaiser en faisant précipiter les deux malheureux, qui avoient cru trouver chez lui un asyle. Ne se croyant pas lui-même en sureté, il se sauva par une fausse-porte dans le Château, d'où il sortit secretement dès la nuit suivante.

Ali son frere étoit dans son Camp, lorsqu'il apprit le desordre que les *Algeriens* faisoient

 dans

DE TUNIS. dans *Tunis*. Il s'avança à la tête d'un bon nombre de ses gens, jusqu'à la porte de la Ville, d'où il les obligea de se retirer. Ceux-ci, soit qu'ils fussent gagnés par *Achmet-Chelebi*, soit qu'ils ne pussent pardonner au Dey, d'avoir mis des bornes à leur vengeance, cabalerent toute la nuit, & allerent à la pointe du jour, à la Tente du Dey d'*Alger*, où ils croyoient trouver les deux Beys. Ils étoient dans la résolution de s'en defaire: mais n'y ayant vu qu'*Ibrahim*, ils tournerent vers le Camp d'*Ali*, & l'ayant trouvé à l'entrée, avec un petit nombre de ses gens, ils firent une décharge, de laquelle il n'y eut que lui de tué. Ils lui couperent la tête, qu'ils porterent à *Tunis*, & son Camp se dissipa aussi-tôt.

MEHEMET, seul Bey. *Mehemet*, averti de la fin tragique de son frere, & craignant un pareil sort, se sauva à toute bride. *Ben-Chouque*, son beau-frere le suivit, lui remontra que sa fuite ruinoit ses affaires, au-lieu que par sa présence il pourroit les rétablir, & remédier aux intrigues d'*Achmet-Chelebi*: qu'en tout cas, il falloit revenir à *Tunis*, pour y regner ou y périr. Ces raisons le gagnerent, & il revint.

La nuit suivante ne fut pas plus tranquile que la précédente. La plupart des Turcs de *Tunis*, résolus de délivrer leur Dey *Achmet-Chelebi*, passerent au Camp des *Algeriens* à la faveur de la nuit. Le Dey *Ibrahim* averti de leur dessein, & du grand nombre de *Tunisiens*, qui s'étoient déja glissés dans son Camp à la faveur des ténebres, prit le parti de rendre leur tentative inutile, & de sacrifier à sa propre sureté le Dey, qu'ils vouloient délivrer. Il le fit étrangler, & jetter ensuite dans la Place d'armes, qui étoit devant sa Tente. Dès qu'il commença à faire jour, les *Tunisiens* les plus échauf-

échauffés s'approcherent de la Tente, pour voir s'ils ne trouveroient point quelque occaſion, de rendre la liberté à leur Dey. Quand ils virent ſon corps, ils jugerent que leur deſſein avoit été découvert, & qu'il n'y avoit point de ſureté pour eux-mêmes; ils ſe retirerent à petit bruit. N'ayant plus de Chef, & ne pouvant s'en paſſer dans une conjoncture ſi fâcheuſe, ils furent les prémiers à reconnoitre *Mehemet* pour Bey. DE TUNIS.

Ce Prince ſe voyant rétabli & ſans Concurrent, ſe hâta de délivrer la Ville du joug des *Algeriens*, dont l'inſolence étoit montée au comble, juſqu'à l'obliger non ſeulement à ne point pourſuivre les meurtriers de ſon frere, mais encore à feindre qu'ils n'avoient rien fait que par ſon ordre. Il vint à bout de les renvoyer, en leur comptant quelques ſommes d'argent; & ne ſongea plus qu'à s'en indemniſer ſur les malheureux *Tuniſiens*, qui furent bientôt les victimes de ſon inſatiable avarice. Paiſible poſſeſſeur de ſa Dignité de Bey, il ne mit point de bornes à ſes exactions, & ne ſe ſervit de la tranquillité de ſon Regne, que pour opprimer le peuple. Occupé du ſoin unique d'amaſſer & d'enterrer d'immenſes tréſors, il devint cruel. C'étoit un crime capital que d'être riche, & ceux qui étoient ſoupçonnés d'avoir de grands biens, étoient expoſés à la mort & à la confiſcation. Cette humeur avare & cruelle dégénera chez lui en un chagrin ſombre & défiant. Sans amis, ſans perſonne, à qui il pût confier les chagrins qui le rongeoint, il n'oſa plus ſe fier à ceux-mêmes qui l'approchoient, & dont il ne pouvoit ſe paſſer, & il ſe vit réduit à ſe priver de tous les plaiſirs de la Société.

Les *Tuniſiens* ne pouvoient que gémir ſous

DE TUNIS. un Gouvernement si tyrannique. Ils s'adresserent sous-main au Dey d'*Alger*, qui prenant prétexte sur ce que les *Algeriens* n'avoient pas été récompensés par le Bey, d'une maniere proportionnée à leurs services, vint au Païs de *Tunis*, avec un Armée de huit à dix-mille hommes. Ce Dey n'étoit plus *Ibrahim*; c'étoit *Chaban*, qui lui avoit succédé.

Mehemet fut averti de sa marche, & de l'entrée des *Algeriens* dans ses Etats. Il se mit à la tête de son Armée, qui se trouva plus nombreuse que celle d'*Alger*, & alla au-devant de l'Ennemi, qui avoit déja fait une Ligne pour se couvrir. Il fut repoussé d'abord: mais comme la perte, de part & d'autre, étoit légere, les deux partis résolurent de risquer une bataille Le 23 Juin 1694. décisive. Le lendemain à la pointe du jour, *Chaban* Dey d'*Alger* sortit de ses retranchemens en très bon ordre, pour livrer bataille aux *Tunisiens*, qui étoient divisés en trois Corps. Il en rompit un, qui prit la fuite sans beaucoup de résistance: il gagna par-là quelques pieces de canon, qu'il fit pointer contre le Corps que commandoit *Mehemet*. Cette Artillerie fut employée avec tant de succès, que les Troupes du Bey furent mises en déroute, & se sauverent sans qu'il lui fût possible de les rallier. Elles auroient été entierement taillées en pieces, si les *Algeriens* eussent voulu user de tout l'avantage qu'ils avoient sur elles. Le Bey, ayant été abandonné de son Armée, dont une partie se joignit aux *Algeriens*, & le reste se dissipa; n'ayant plus ni bagage, ni Artillerie, rentra dans la Ville avec une suite fort délabrée. *Ramadan* son frere, pour-lors Bacha, & le Dey, ne s'y croyant pas en fureté, s'embarquerent dans un Vaisseau, qui étoit en rade, & se firent porter dans l'Archipel. Nous verrons

rons ce *Romadan* revenir, & figurer à *Tunis*.

DE TUNIS.

Pendant que les *Algeriens* s'amusoient à piller la Campagne, & quelques Villes, qui se trouverent sur leur chemin, *Mehemet* eut le temps de se remettre de l'extrême consternation, où sa défaite l'avoit jetté. Il fut bientôt assiegé, & soutint un siege de quatre mois, avec beaucoup plus de bravoure que de conduite. Il se défioit déja des *Tunisiens*, dont il savoit bien qu'il n'étoit pas fort aimé; mais son inquiétude redoubla quand les *Algeriens* eurent déclaré, qu'ils n'en vouloient qu'à la personne même du Bey. Il jugea que tôt ou tard, les assiegés le sacrifieroient. Il prit le parti de s'enfuir secretement, & choisit sa retraite dans les Montagnes de *Zoara* proche les *Gerbes*.

Fuite de Mehemet.

Les *Algeriens*, que sa fuite rendoit maitres absolus de *Tunis*, y établirent BENCHOUQUE son beau-frere, qui devint Bey; & TATAR fut installé Dey, avec toute l'autorité originairement attachée à cette Dignité. La maniere avare & sanguinaire dont il en usa, rebuta enfin les *Tunisiens*, & leur fit regreter leur ancien Bey. Cinq ou six-cens d'entre eux l'allerent chercher dans les Montagnes, où il s'étoit confiné. Ils l'en arracherent, & le forcerent de se mettre à leur tête. Leur nombre grossissoit chaque jour. Il les mena au lieu où il avoit caché ses trésors, leur en distribua une partie, & se vit bientôt une Armée de dix à douze-mille hommes. Quarante-mille Quadruples, prodiguées à propos lui gagnerent les cœurs. Il se présenta devant *Tunis*, dont les habitans lui ouvrirent les portes.

BENCHOUQUE Bey. TATAR Dey.

Retour de MEHEMET Bey.

Benchouque n'y étoit plus; il avoit voulu fermer les chemins à son beau-frere, avoit été défait, & s'étoit enfui à *Alger*, où il avoit imploré

DE TUNIS. ploré la protection de *Chaban* Dey. Ce dernier fut assassiné par la Milice, dans le temps qu'il se préparoit à le ramener; & *Benchouque* privé de son protecteur, disparut, soit par une mort obscure, soit par une prudente fuite.

Mort tragique de Tatar Dey. *Tatar* Dey, voyant *Mehemet* dans la Ville, se sauva dans le Château, où il soutint un siege de quatre ou cinq mois. Manquant enfin de ressource, il capitula. *Mehemet* lui accorda la vie; mais il ne put le sauver des mains du peuple, qui le déchira. Rétabli ainsi dans sa Dignité, il rappella RAMADAN son frere, le fit Dey, & ayant eu quelques attaques d'apoplexie, il recommanda aux *Tunisiens*, son neveu CIDY-MORAT fils d'*Ali*, qu'il avoit élevé & mené avec lui dans sa derniere retraite. Il finit enfin paisiblement une vie, passée dans des agitations continuelles. Sa disposition ne fut pas suivie. Le Divan & la Milice pencherent en-vain en faveur de ce neveu, qu'il leur avoit recommandé. La brigue des *Algeriens* l'emporta, & la Dignité de Bey fut conferée à RAMADAN, qui étoit déja Dey.

RAMADAN est fait Dey.

Mort de Mehemet Bey le 10. Oct. 1696.

RAMADAN Dey & Bey. Ce *Ramadan* est ce même frere de *Mehemet* & d'*Ali*, lequel dans l'allarme, que causa la défaite de *Mehemet*, prit la fuite vers l'Archipel. Il étoit à *Chio*, lorsque les *Venitiens* prirent cette Isle, & voyant qu'ils le vouloient faire Esclave, contre les Articles de la Capitulation, il se sauva en Italie, où il vêcut dans les Etats du Grand-Duc de *Toscane*, jusqu'à-ce qu'il fut enfin rappellé par son frere, qui le fit Dey, comme on vient de dire, & dont la mort réunit en lui les deux grandes Charges de l'Etat. Il n'avoit alors que vingt-six ans. C'étoit un homme taciturne, froid, de taille médiocre, mais fort replet. Il ne dormoit guère que de jour. Il aimoit à parler Italien, s'exerçoit aux Mécha-

Son portrait.

chaniques, sur-tout à tourner. Du reste, d'une extrême indolence pour les affaires, & se déchargeant des soins du Gouvernement sur *Mesaoult*. Ce Favori étoit un simple Violon, qui avoit gagné ses bonnes graces, & rien ne se faisoit que par lui. Son insolence & la foiblesse du Dey irriterent les *Tunisiens*. On murmura. *Mesaoult* s'apperçut qu'il se formoit un orage, & que *Cidy-Morat* se mettoit insensiblement à la tête d'un Parti qui éclateroit bientôt. Il voulut le prévenir, & fit entendre au trop crédule *Ramadan*, que ce jeune Prince avoit voulu attenter à sa vie, qu'il l'en avoit empêché, & que delà venoit la haine du Prince. Il fut cru; on tint Conseil; il fut résolu de prévenir *Cidy-Morat*. Quelques-uns opinerent à la mort; d'autres à le rendre incapable d'aspirer au Gouvernement, en lui crévant les yeux & le tenant enfermé. Il fut mis dans la Tour de *Sousse*, sous la garde de *Papa-Falce*, Renégat, qui en étoit Aga. Un Chirurgien François, qui étoit Esclave, fut chargé de le rendre aveugle. Soit pitié, soit par quelque autre accident, le jeune Prince, ne perdit point la vue par cette opération. *Ramadan* en fut averti par le Renégat, à qui il envoya ordre de faire mourir *Cidy-Morat*, s'il se trouvoit qu'on lui eût conservé la vue. *Papa-Falce* ne savoit point lire l'Arabe : il se fit expliquer l'ordre par un Maure, qui favorisoit secretement le prisonnier. Il y avoit un Parti en sa faveur. La plupart des Maures & des Renégats de sa garde étoient gagnés; quelques Chefs mêmes de la Milice étoient dans ses intérêts.

DE TUNIS.

Faveur de Mesaoult.

Prison de Cidy-Morat.

Averti par le Maure même du danger dont il étoit menacé, il prit ses mesures. Etant à table avec l'Aga, il lui demanda fierement, s'il étoit résolu d'exécuter l'ordre qu'il venoit de re-

DE TUNIS. recevoir. *Papa-Falce*, interdit, cacha le trouble dont cette queſtion imprévue l'avoit rempli, & dit avec une fermeté affectée, qu'il faloit bien qu'il fît ſon devoir. A ce mot, un Eſclave, qui étoit derriere lui renverſa ſon turban, comme par mégarde, & pendant qu'il ſe baiſſoit pour le ramaſſer, on l'expédia. Trois de ceux que l'on n'avoit pu gagner, furent traités de la même maniere. Le Prince, ainſi délivré, prit la fuite, & ſe retira ſur la montagne deux ou trois heures avant l'arrivée de cinq ou ſix Spahis, que le Dey envoyoit pour hâter ſa mort.

Sa délivrance & ſa fuite.

Ils trouverent un carnage bien différent de celui qu'ils venoient ſeconder; & porterent d'abord cette nouvelle au Dey, qui ſe faiſant ſuivre de quelque monde, alla lui-même vers la montagne, & ſomma les habitans du lieu où ſon neveu s'étoit réfugié, de le livrer, ſous peine d'être traités avec la derniere rigueur. On ſe moqua de ſes menaces: on exigea qu'il livrât lui-même *Meſaoult*, qui étoit alors à ſa ſuite. Il retourna à ſon Camp, bien réſolu de réduire par force cette Place. Il étoit trop tard. Les Milices l'abandonnerent, & paſſerent dans le parti du neveu. *Ramadan* ne voyant plus autour de ſoi, qu'un petit nombre de perſonnes, revint promptement à *Tunis*, tâcha de s'embarquer, & ne trouvant point de Vaiſſeau prêt à mettre à la voile, ſe jetta dans une Moſquée.

Mort de Ramadan.

Cidy-Morat avoit ceſſé de le craindre, & le ſuivoit avec toute la vivacité, que la vengeance peut inſpirer. Il entra dans la Moſquée, lui demanda la Canule d'or où ſont les Billets, & les Notes des Tréſors de l'Etat, que les Beys portent toujours attachées au bras. Enſuite il tira un coup de piſtolet. C'étoit le ſignal qu'attendoient ſes gens pour étrangler le Dey. Les cruau-

MORAT III. Sa vengeance.

cruautés qu'il exerça fur fon cadavre font horreur. Ceux qui avoient eu part aux deffeins de *Ramadan* contre lui, périrent dans les fupplices, & on en inventa de nouveaux pour *Mefaoult*.

1698.

Le prémier foin de MORAT III fut de fe venger des *Algeriens* qui avoient été dans les intérêts de fon oncle contre lui, & qui avoient fait quelques mouvemens pour le délivrer lorfqu'il étoit refferré dans le Château. Ils avoient même ajouté l'infulte à l'inimitié, en refufant les préfens que *Morat* lui avoit envoyés à fon avenement à la Régence. Il marcha contre eux au Printems de 1700, prit *Conftantine*, battit le Camp des *Algeriens*; mais faute de conduite, il fut battu à fon tour, & réduit à fe tenir affez mal fur la défenfive. Il fe retira au *Kef*, Ville de l'Etat de *Tunis* fur la frontiere. Les *Algeriens* prirent cette Place & celle de *Kairoan*, qui fut prefque détruite. Il craignit pour la Ville de *Tunis*, & la fit fortifier. Cependant les *Algeriens* le délivrerent eux-mêmes de cette frayeur, ils fe révolterent contre leur Dey, lui trancherent la tête, & s'en retournerent chez eux.

1700.

Nouveaux Deys. 1701.

Le 7 Janvier 1701, *Morat* envoya prier le Dey de le venir voir. Dès qu'il fut arrivé il le dépofa, & lui donna pour Succeffeur un vieux domeftique âgé de quatre-vingts ans; ne fongeant guère à faire du mal, mais incapable de faire du bien. L'autre Dey fut relégué.

Révolte des Maures.

Les Maures fe révolterent la même année. Il partit au mois d'Octobre pour les réduire, & s'approcha de *Tabarca*. Lorfqu'il croyoit les attaquer dans les montagnes voifines, il trouva qu'ils s'étoient retirés plus loin derriere des Bois. Il fongeoit à fe retirer auffi, quand deux

DE TUNIS. Cavaliers Maures lui amenerent un beau cheval, & lui dirent que leur Nation ne cherchoit qu'à vivre en paix. Il répondit, que c'étoit aussi tout son desir; mais qu'ils devoient payer le tribut & les arrérages. Ils repliquerent, qu'ils alloient communiquer la réponse à leur Nation; mais il n'en laissa partir qu'un, & fit garder l'autre. Celui-ci, effrayé des suites qu'auroit sa prison au cas que *Morat* fût mécontent, se sauva la nuit, & les anima contre le Bey, qui voyant la négociation rompue, prit la résolution de se retirer, & partit le prémier avec sa Cavalerie. Les Maures des montagnes observerent l'Infanterie, l'attendirent dans un défilé, l'attaquerent à l'improviste, en tuerent plus de deux-cens hommes, prirent les provisions, le bagage & les chameaux. Cette Armée alla camper à *Bege*.

Mort de Morat III. 1702.

Au mois de Juin de l'année suivante, comme il se préparoit à quelque nouvelle expédition, étant en chemin depuis trois jours, il fut massacré par l'Aga des Spahis; & finit ainsi une Domination deshonorée par les plus étranges caprices & par l'inhumanité la plus barbare. Les *Tunisiens*, lassés de sa tyrannie, ne se contenterent pas de sa mort: on coupa aussi la tête au fils ainé de *Mehemet-Bey* qui l'accompagnoit, & qui n'avoit que quatorze ans; à *Cidy-Amodou* son parent; & en un mot, on n'oublia rien pour exterminer toute la race. *Hascen* autre fils de *Mehemet*, âgé de dix ans, eut le même sort.

Extinction de sa famille.

Le Camp ayant appris la mort de *Morat*, tomba d'abord dans une grande consternation; mais le Soldat remis de son trouble lui donna pour Successeur CIDY-IBRAHIM, ce même Aga des Spahis qui avoit porté les prémiers coups sur le Tyran. Ce nouveau Bey notifia son élection au Divan, avec protestation de s'en démettre

CIDY-IBRAHIM Bey.

mettre

mettre si ce choix ne lui étoit point agréable. Le Dey l'approuva, le Divan lui envoya la confirmation; après quoi il commença à faire les fonctions de sa Charge. Son caractere étoit très propre à faire détester la mémoire de ceux à qui il succédoit. Il se montra d'abord généreux, d'une justice exacte, en un mot vertueux au-delà de ce que les *Tunisiens* attendoient de lui; & par-là il s'aquit leur estime de plus en plus. Son Regne ne laissa pas d'être agité, & il fut obligé de faire des exemples de sévérité & de justice. DE TUNIS. Son caractere.

Les *Algeriens*, à qui *Ibrahim* avoit notifié son avenement à la Dignité de Bey, reçurent ses Députés avec distinction, firent des réjouïssances publiques, & les renvoyerent avec des présens, & avec des Lettres où le Divan promettoit une paix inaltérable.

Au mois de Juillet, l'ancien Dey fut déposé. KARA-MUSTAPHA lui succéda: mais le 29 Octobre il fut déposé à son tour, & fit place à PARASOLI Grec Renégat, vieux, gouteux & peu propre à l'action. Le Bey, qui l'avoit installé, se rendit le lendemain 30, auprès du Château, & s'y fit déclarer seul Bey & Dey. Il ajouta, que le Dey qu'il avoit fait la veille, resteroit en place, mais seulement comme son Subdélégué ou son Lieutenant; de sorte que cet Officier ne pourroit plus rien faire de lui-même. KARA-MUSTAPHA Dey. PARASOLI Dey.

Une révolte des Maures des environs de *Gerid* occupa le Bey le reste de cette année. Le bonheur qu'il eut de les réduire sans perdre plus de deux hommes, lui fit beaucoup d'honneur. La nouvelle de cet avantage arriva à *Tunis* le 23 Janvier 1723. Il avoit fait un riche butin dans cette expédition. La réjouïssance fut encore augmentée par l'arrivée d'une Barque Françoise qui apportoit de *Constantinople* des Lettres du

 Grand-

Grand-Seigneur, qui confirmoit *Ibrahim* dans sa Dignité de Bey. Quoique les Beys n'attendent pas cette confirmation comme un Acte qui ajoute rien à leur puissance, on ne laisse pas de recevoir ces Lettres avec respect.

Guerre contre Soliman Bey.

Un Mécontent, qui prenoit la qualité de *Soliman-Bey*, s'étant joint avec un Parti de Maures & de quelques autres Peuples du voisinage, fit de si grands progrès, qu'*Ibrahim* se mit lui-même à la tête de son Camp pour le combattre. Il partit le 12 Mai. Le 15, les deux Camps étant en présence, *Soliman*, sans que l'on en sût la raison, prit la fuite avant que d'être attaqué, & se retira précipitamment au-delà d'une riviere, laissant même quantité de bétail à l'autre bord. Charmé de ce prémier succès, *Ibrabim* fit passer sa Cavalerie pour attaquer l'ennemi. Celle de *Soliman* fit quelques feintes, & ne voyant pas les ennemis en grand nombre, tourna bride tout à coup & tomba sur eux de toutes ses forces. Les *Tunisiens* tinrent ferme quelque temps, plierent enfin & furent mis en déroute. Une terreur soudaine se mit dans leur Cavalerie, elle demanda quartier; on ne le lui accorda qu'à condition qu'elle jetteroit ses armes & laisseroit-là ses chevaux, & elle évita la mort à ce prix. Elle revint honteusement dépouillée, desarmée, & hors d'état de servir.

Ibrabim ne se découragea point; il fit faire à *Tunis* les mêmes réjouïssances que s'il eût battu les ennemis. Il marcha avec tout son Camp contre eux, mais ils ne l'attendirent point: ils se retirerent dans les montagnes, & le laisserent maitre du terrein & de quelque peu de bagage qui ne méritoit pas d'être regretté. Il tâcha de faire accroire aux *Tunisiens* qu'il avoit remporté une victoire bien difficile. Il fut heureux de n'avoir point alors de Concurrent. Un

de

de ses freres, qui l'étoit venu trouver sans sa- DE TUNIS.
voir son élevation, étoit alors à *Tunis* & l'y servoit fidelement. Toute la Capitale retentit des décharges de canon que l'on fit du Château, pour persuader au peuple que les ennemis avoient été presque détruits.

Ce triomphe imaginaire duroit encore, lorsqu'il arriva un autre frere du Dey. C'étoit l'aîné de la maison. Le Bacha fut forcé de lui céder sa Dignité, & l'installation se fit huit jours après le débarquement de cet homme, qui en venant n'avoit pas même du linge ni un habit, avec lequel il pût être présenté.

Autre guerre contre Tripoli.

L'année suivante ne fut pas glorieuse pour *Ibrahim*. La Caravane du *Caire* lui amenoit trois beaux chevaux, que le Bey de *Tripoli* retint pour lui lorsqu'ils passerent sur ses terres. *Ibrahim* les reclama inutilement; *Cali* Bey de *Tripoli* s'obstina à les garder. Cela donna lieu à une guerre. Le Camp de *Tunis* partit, ayant son Bey a la tête; il entra dans l'Etat de *Tripoli*, y fit beaucoup de dégât, y prit des Esclaves, & eut même quelque avantage sur l'Armée de *Tripoli*. On cria victoire trop tôt. Le siege de cette Ville fut entrepris. Les *Tunisiens* s'y morfondirent. Affoiblis par les fréquentes sorties des assiegés & par les maladies qui regnoient dans le Camp, ils furent obligés de se retirer. Le Bey, honteux & chagrin de ce revers, alla passer quelques semaines dans la campagne vers le *Gerid*, & ne revint à *Tunis* que le 27 de Fevrier. 1705.

Guerre contre les Algeriens.

Cette disgrace ne fut encore rien, en comparaison de celle que la fortune lui préparoit. Au mois de Juillet, les *Algeriens* s'avancerent sur la frontiere du côté du *Kef*. Le Divan opinoit pour qu'on les laissât faire, afin de connoitre leur dessein & d'y apporter le remede convenable. Le Bey ne fut pas de ce sentiment: sans at-

attendre, il se mit à la tête de sa Milice & prit même les devants avec sa Cavalerie, pour être plutôt à eux. Après avoir marché quelque temps, il ne vit paroître que de la Cavalerie Mauresque, & compta que les *Algeriens* seroient au moins éloignés d'une journée de chemin. Plein de ce préjugé, il marcha droit vers les Maures. A peine en étoit-il à la portée du mousquet, qu'il apperçut derriere eux l'Infanterie *Algerienne*, qui s'ébranla tout à coup, fondit sur lui, & fit plier toute sa Cavalerie. Il fut enveloppé lui-même par le grand nombre, & fait prisonnier.

Il est fait prisonnier.

ALI-COGI Dey.

Cette nouvelle étant portée à *Tunis*, ALI-COGI Aga du Château assembla le Camp & le Divan. On résolut de faire un Dey & un Bey, pour donner à l'Etat un Chef qui pût faire tête à l'ennemi. Il fut fait lui-même Dey, & HASCEN-BEN-ALI fut nommé Bey. Le Bacha leur mit le *Kaftan*, à l'ordinaire.

HASCEN-BEN-ALI. Bey.

Suite de cette guerre.

Cependant les *Algeriens* avançoient toujours vers *Tunis*, où l'on déliberoit pour leur envoyer des Députés, afin de savoir d'eux le motif de cette incursion. Il en arriva trois de leur part. Ils dirent au Gouvernement, qu'il n'y avoit pas longtemps que les deux Royaumes avoient rompu la paix, & qu'ils venoient de la part de *Mustapha Cogy* leur Dey, pour savoir quel étoit le sentiment des *Tunisiens*. Des paroles si vagues & si peu sensées ne donnoient pas l'éclaircissement que l'on souhaitoit. On ne laissa pas de recevoir avec amitié ces Députés, de les faire parler & de les entretenir sur les moyens de rétablir la paix. On proposa de donner aux *Algeriens* deux-cens-mille piastres, & quelques autres gratifications, à condition qu'ils sortiroient du Païs.

Les Députés s'en retournerent avec ces pro-

po-

positions, & on leur joignit des *Tunisiens* pour traiter un accommodement avec le Dey d'*Alger*. On ne laissoit pas de travailler à fortifier la Ville, & les Forteresses qui la défendent furent pourvues d'artillerie. Le Dey d'*Alger* renvoya les *Tunisiens*, dont le rapport fut, qu'il demandoit que le Dey & le Bey nouvellement élus se rendissent auprès de lui pour en recevoir une espece d'Investiture; qu'il ne vouloit traiter qu'après cette cérémonie; & qu'étant maitre du Païs, il étoit juste qu'ils vinssent lui faire hommage & promettre obéissance. Un Divan général examina cette réponse, & le résultat fut, que le Dey d'*Alger* seroit remercié de ses honnêtetés; & que comme la cérémonie qu'il vouloit faire devoit se faire à la porte du Château, on l'inviteroit à y venir quand il lui plairoit, avec cinquante Spahis au plus pour sa garde; & qu'au reste, on étoit prêt de le recevoir en paix & en guerre. DE TUNIS.

Jusques-là on savoit bien à *Tunis* qu'*Ibrahim* Bey avoit disparu de son Armée; mais ce ne fut qu'en ce temps-là qu'on apprit qu'il étoit prisonnier du Dey d'*Alger*. Un de ses freres, qui étoit Aga du *Kef*, n'eut pas plutôt appris cette nouvelle, qu'il remit sa Place à l'ennemi, quoiqu'il eût une garnison de cinq-cens hommes, des provisions pour un an, & beaucoup d'argent. Les *Algeriens* profitant de ce secours, devinrent plus fiers que jamais, & grôssirent leurs prétentions.

Du côté des *Tunisiens*, on employoit toutes les ressources possibles pour se mettre en état de défense. Mille Maures à cheval vinrent se mettre à la paye. Cent-cinquante Spahis Turcs qui n'y étoient plus, y rentrerent. Peu de jours après, il revint des Députés d'*Alger*. Ils apportoient de la part de leur Dey deux *Kafetans*,

un

DE TUNIS. un pour le Dey & l'autre pour le Bey de *Tunis*, & demandoient cinq-cens-mille piaſtres pour les fraix de la guerre, & *Porto-Farine* pour faire embarquer leurs Soldats qui s'en retournoient à *Alger*. On aſſembla un Divan général, toute la Ville ſe trouva devant la porte du Château; & on annonça aux Députés qu'on ne vouloit point de l'accommodement qu'ils propoſoient, que l'on préféroit la guerre à une paix ſi injurieuſe ; & en même temps on tira du Château trois coups de canon chargés à boulets : à l'égard des deux *Kafetans*, on remercia leur Dey de cette civilité; mais on le pria de ſe ſouvenir que les deux Etats avoient un même Maitre qui étoit le Grand Seigneur, & qu'il ne devoit pas trouver mauvais qu'ils refuſaſſent le *Kafetan* de la main d'un homme qui étoit Sujet de la Porte auſſi bien qu'eux. C'étoit intéreſſer finement le Sultan dans cette querelle.

Négociations pour la paix.

Ils partirent le lendemain, & ſous prétexte de les garantir de toute inſulte de la part du peuple, le Dey & le Bey les conduiſirent hors de la Ville au milieu de plus de vingt-mille hommes qui étoient ſous les armes. Les *Algeriens*, mécontens des réponſes que leurs Députés rapportoient, marcherent avec une lenteur qui leur fut auſſi funeſte par la déſertion de leurs troupes, qu'avantageuſe aux *Tuniſiens*, dont l'Armée groſſiſſoit de jour en jour. Ceux ci étoient fort encouragés par pluſieurs petits ſuccès qui leur furent très favorables. Les *Algeriens* arriverent enfin, & furent ſi vivement repouſſés en quelques rencontres, qu'ils ſe retirerent. Ils abandonnerent leur Camp durant la nuit, & laiſſerent la Cavalerie Maureſque. Les *Tuniſiens* avertis de cette fuite, dont ils ne pénétroient pas le motif, ſortirent pour les pourſuivre, & furent aſſez maltraités en deux occaſions.

Si

Si c'eût été une véritable fuite, il étoit naturel que les *Algeriens* cessassent de s'éloigner, & qu'ils attendissent le renfort d'hommes & de munitions qui étoit en chemin & qui arriva en effet à *Bonne* sur huit Vaisseaux. Mais le Dey ne leva le siège que sur l'avis qu'on lui donna d'un complot formé à *Alger* pour élire un autre Dey en son absence. Il étoit parti dans le dessein de revenir l'année suivante.

Le Dey & le Bey délivrés de ce danger, tomberent dans un autre, par la mesintelligenee qui se mit entre eux à l'occasion de quelques tributs que chacun d'eux prétendoit lui appartenir. Ils en vinrent jusqu'à cabaler l'un contre l'autre. Le Dey s'arrogea toute l'autorité que les anciens Deys avoient eue. Le Bey se fortifia contre ses desseins, & augmenta ses Spahis Maures de quatre-mille chevaux. Le Bey voulut essayer d'avoir un Bey dont il pût mieux être maitre, & pour cela il jetta les yeux sur *Ibrahim*, qui étoit toujours chez les *Algeriens*, mais libre ; & négocia avec lui pour ménager son retour. Un Aga, qu'*Ibrahim* lui envoyoit pour savoir l'état des choses, fut pris par un Parti du Bey, & conduit au Camp. Le Dey en fut au desespoir, & pour se mettre en état d'exécuter ses entreprises, amassa beaucoup d'argent & y employa les extorsions les plus criantes, qui le rendirent odieux au peuple. Brouilleries entre le Bey & le Dey.

Il avoit trois Favoris, que l'on accusoit injustement d'être les boute-feux entre lui & le Bey; savoir *Soliman-Aga*, & *Soliman Cogy*, tous deux Turcs, & *Agi-Mehemet-Nequebi*, Maure du Païs; trois Courtisans très attachés à la personne du Dey. Ils sentirent tout le tort que ce préjugé leur pouvoit faire. Ils voyoient que leur Maitre se perdoit ; ils l'en avertirent, & lui conseillerent de s'accommoder avec le Bey

Ben-

DE TUNIS. *Ben-Ali. Il est galant-homme & franc*, difoient-ils, *& on peut hardiment compter sur la parole qu'il vous donnera.* Ils ajouterent, que le Bey les foupçonnoit de fomenter la divifion qui étoit entre le Dey & lui, & allerent même jusqu'à lui demander la permiffion de fe retirer; & à déclarer qu'ils aimoient mieux fortir du Païs par un exil volontaire, que de fe voir imputer la caufe de tous les defordres préfens & de ceux qu'ils prévoyoient.

Faute du Dey. 1706. Le Dey les loua de leur fincérité & de leur zèle, & promit de les juftifier amplement de ce foupçon. Le 1 de Janvier 1706, il fit une nouvelle faute qui lui couta cher. Il dit à la Milice de *Tunis*, qu'il ne pouvoit pas lui continuer fa paye, parce que le Bey étant maitre de la campagne, & par conféquent des contributions que l'on en tiroit, il ne favoit où prendre de l'argent, à moins que fe mettant à leur tête, ils n'allaffent eux-mêmes tous enfemble exiger les tributs de la campagne; que fi ce parti ne les accommodoit pas, ils pouvoient aller au Camp du Bey lui demander leurs befoins. Ce compliment hors de faifon rebuta cette Milice. Il s'éleva à la porte du Château un bruit de fédition. Le Dey qui l'entendit, s'évanouit de frayeur. Chacun pourtant fe retira alors chez foi; il n'y eut que quelques Spahis, qui plus échauffés que les autres, prenant avec eux leur Banniere monterent à cheval, & fortant par la porte de la Mer prirent le chemin du Camp. Ils furent fuivis d'un petit nombre de Janiffaires.

Le Dey étant revenu de fon évanouiffement, & voyant la faute qu'il avoit commife, fit faire un cri public & annoncer que *le Dey étoit le Dey, & Hafcen-Ben-Ali Bey, & qu'on alloit travailler à la paix.* Il députa en même temps *Soli-*

man-

man-Cogy au Bey, pour l'aſſurer qu'il prendroit tel parti qu'il ſouhaiteroit, qu'il le reconnoiſſoit pour ſon Maitre, & feroit tout ce qu'il exigeroit de lui. Sans attendre le retour de ſon Envoyé, il ſortit le ſoir du Château avec quelques Turcs, & ſe retira au Marabou de *Cidi-Menarous*, ſuivi de *Soliman-Aga* qui ne l'abandonna point. Lorſqu'il alloit partir du Château, l'Aga qui en étoit Gouverneur lui baiſa deux fois la main & la baigna de ſes larmes; & quand le Dey fut ſorti, il ferma les portes en attendant les ordres de *Ben Ali-Bey*. DE TUNIS.

Le lendemain, le Bacha & le Divan ſe tranſporterent au Château, mirent le ſcellé par-tout; & ce qui révolta le plus contre le Dey, & éteignit le reſte de compaſſion qu'on auroit pu avoir pour ſon état, ce furent les grandes ſommes qu'on y trouva. On en dreſſa un Mémoire, & on en prit par proviſion dix-mille Sultanins, qui furent portés chez le Bacha pour la paye de la Milice. L'infortuné Dey ne ſavoit rien de tous ces détails; cependant ſa frayeur lui rempliſſant la tête de mille preſſentimens funeſtes, il pria le Divan de lui donner quelques Officiers pour le garder juſqu'à l'arrivée du Bey, ce qu'on lui accorda ſur le champ.

Le Bey envoya douze hommes à *Tunis*, pour aſſurer tout le monde qu'il ne vouloit que la paix & qu'il accordoit une Amniſtie générale, excepté un ſeul homme dont il demandoit la tête; qu'il exigeoit outre cela que le Dey fût relégué au lieu ordinaire où les Deys dépoſés ſont conduits. On alla le prendre au Marabou, pour le conduire au Bey; mais à cinq-cens pas delà on lui abattit la tête, que l'on porta à *Ben-Ali*. Elle fut miſe enſuite avec le corps dans un ſac de crin, & ce corps fut rendu à ſa famille, qui l'en- Sa mort.

l'enterra à petit bruit. KARA-MUSTAPHA reprit la qualité de Dey, qu'il avoit déja possedée.

KARA-MUSTAPHA Dey pour la seconde fois.

Retour d'Ibrahim ancien Bey & Dey.

Ibrahim, l'ancien Bey & Dey, ne sachant rien ni de la prise de son Aga, ni de la révolution arrivée en quatre jours, étoit arrivé à *Biserte* sur une Barque Françoise. Quelques-uns de ses gens qui y débarquerent, furent arrêtés. *Ben-Ali* envoya à toute bride une partie de sa Cavalerie vers *Biserte*, & de peur que la nouvelle du retour d'*Ibrahim* ne causât une révolte, il sortit lui-même de *Tunis*, alla à la *Marce*, & porta le Dey à se retirer au Château. Il fit armer une Patache Angloise qui étoit au Port de la *Goulette*, & une autre Barque Françoise qui étoit à *Porto-Farine*, pour la seconder. La Patache Angloise trouva la Barque d'*Ibrahim* entre ce Port & *Biserte*. Celle-ci ayant pris le large, & appercevant une autre Barque Françoise, se rangea auprès d'elle. Les gens du Bey sauterent aussi-tôt dans celle où étoit *Ibrahim*, qui se défendit avec beaucoup de valeur, tua deux hommes de sa main, & fut enfin accablé par le grand nombre. Sa tête fut portée à *Tunis*. *Ben-Ali* se vit ainsi délivré en moins de huit jours de deux Concurrens qui lui disputoient la Souveraine Puissance.

Sa mort.

De l'Etat de Tunis.

L'Etat de *Tunis* répond à l'ancien Etat de *Carthage*, tel qu'il étoit avant les grandes conquêtes qu'il fit dans la suite. Mais il s'en faut bien que les *Tunisiens* soient le même Peuple que les *Carthaginois*. Il n'en ont hérité que la perfidie, qui avoit passé en proverbe, *Fides Punica*. Ce Peuple est un mêlange de *Vandales*, de *Maures*, de *Turcs*, & de *Renégats* de toutes Nations.

Peuples qui l'habitent.

Pour s'arrêter aux derniers siecles, cet Etat a été plus grand qu'il n'est aujourdhui. Cependant tel qu'il est, on le divise en VIII Provinces ou Con-

Contrées, dont chacune prend le nom du Chef-lieu. Voici leurs noms : TUNIS ; EL-MEDIA, autrefois *Africa* ; SOUSSE ou SOUSA ; KAIROAN ; HAMAMETHE, ou MAHOMETA ; BISERTE ; la GOULETTE ; BYRSA, & PORTO-FARINE. DE TUNIS. Sa division.

Le Gouvernement & l'air y sont à peu-près les mêmes qu'à *Tripoli* ; mais le Terroir y est un peu plus fertile, sur-tout vers l'Occident, parce qu'il n'est pas si sec que vers l'Orient.

Outre ces huit Provinces, il y a des Isles qui dépendent de l'Etat de *Tunis*, savoir, LAMPEDOUSE, LINOSA, GAMELERA, & QUERQUENES. *Malte* & *Pantalarée* en étoient aussi, avant qu'elles fussent prises par les *Espagnols*, qui les ont cedées aux Chevaliers de *S. Jean de Jérusalem*.

On a pu remarquer par le récit des démêlés, que les *Tunisiens* ont eus, quels sont leurs Voisins, & en même temps leurs intérêts. Il leur est avantageux d'être toujours en bonne intelligence avec la Régence d'*Alger*, qui ne manque guère de profiter de tous les troubles qui arrivent dans la Régence de *Tunis*. Il semble que les *Maures* soient un ennemi aussi dangereux; mais ces Peuples partagés entre divers Souverains, ne songent qu'à jouir en paix de leux Païs, & ne remuent que quand on les chagrine trop, par les impôts & autres véxations. La Régence de *Tripoli* ne s'avisera guère d'attaquer celle de *Tunis*, les forces sont trop inégales en pareil cas. Mais si *Tunis* vouloit se ressaisir de l'ancienne Domination qu'elle a eue sur *Tripoli*, il seroit difficile qu'elle réussît, parce qu'alors l'agresseur ne seroit pas plutôt embarqué dans cette querelle, que les autres Voisins fondroient sur lui. A parler généralement, cet Etat n'est nullement propre à faire de grandes conquêtes. Les Digni-

DE TUNIS. Dignités de *Dey*, de *Bey*, & de *Bacha*, partagent trop l'Autorité quand elles sont divisées; & si quelqu'un les réunit, il peut compter d'attirer sur lui l'envie de tous ses Sujets. Le Gouvernement tel qu'il est établi, est exposé à un flux & reflux perpétuel, & à des orages qui renversent les plus hautes fortunes.

CHAPITRE VII.

DE L'ETAT
D'ALGER.

De l'Etat d'ALGER.

LE ROYAUME D'ALGER porte le nom de sa Capitale, Ville célèbre par son Port, qui sert de retraite à un bon nombre de Corsaires, qui infestent la Mer Méditerranée, & ne sont riches que des pertes qu'ils causent à ceux, qui ont le malheur de tomber en leur puissance. Ce Païs qui répond à la *Numidie* & à deux des *Mauritanies* des Anciens *, est situé entre la *Méditerranée* au Nord, l'Etat de *Tunis* à l'Orient, l'Empire de *Maroc* & de *Fez* au Couchant, & il y a au Midi les *Husseins*, les *Carragi*, les *Geboan*, Peuples Arabes, &c. qui habitent sous des Tentes, à la maniere des anciens *Numides*.

Ce Païs eut ses Rois particuliers, comme *Juba*, *Masinissa* & autres. Il fut conquis par les *Romains*, par les *Vandales*, & enfin par les *Arabes*. Il fut partagé entre plusieurs Souverains, ou *Cheics* Arabes. Entrons un peu plus dans le détail.

Ancien Etat du Païs d'Alger.

Quarante-six ans avant l'Ere Vulgaire, les trou-

* *Cæsariensis & Sitifensis Mauritania.*

Troupes de *Jules-César* vainquirent *Scipion* & *Juba* Roi de *Mauritanie*, qui tenoit le parti de *Pompée*. *Juba* fut tué : son fils, qui étoit encore jeune, fut conduit à *Rome*, où il prit un grand gout pour l'étude. *Auguste* le prit en amitié, lui rendit la *Mauritanie*, & le maria avec une fille née du commerce d'*Antoine* avec *Cléopatre*. *Ptolomée* leur fils succéda à *Juba* son pere : mais *Caligula* le fit mourir, & s'appropria ses Etats, qui devinrent de nouveau une Province Romaine.

D'ALGER.

Ancien Etat du Païs d'Alger.

Sous les Romains.

L'an 427 de l'Ere Vulgaire, les *Vandales* passerent d'Espagne en Afrique, conquirent ce Païs, & y détruisirent avec une affectation digne de ces Barbares, tous les monumens de la magnificence Romaine. *Belisaire*, Général des Armées de *Justinien*, les en chassa l'an 553, & conquit cette côte pour les Empereurs Grecs, qui y dominerent jusqu'à l'an 663. Cent ans après la conquête de *Belisaire*, les *Arabes* Mahométans firent une irruption le long de l'Afrique : les uns s'en retournerent chargés de butin, les autres s'y établirent. Leur Religion prit de fortes racines, & dura même après la chute des Khalifes. Le pouvoir de ceux-ci commençant à décliner, les Africains qui leur avoient été soumis, secouerent le joug, & se rendirent maitres d'une grande partie de l'Afrique, particulierement de la Barbarie ; & le Gouvernement passa successivement en différentes Familles & Nations.

Sous les Vandales.

Sous l'Empire Grec.

Sous les Arabes.

La Race d'IDRIS, & celle des ABDERAMES, regnerent longtemps, & firent beaucoup de conquêtes en Espagne. Une branche des ZENETES, & particulierement celle de MEQUINECES, les dépossæda. Après eux vinrent les MACAROAS, autre branche des *Zenetes*, qui regna jusqu'en 1051, qu'un nommé *Aben-Texfin* de

Sous diverses familles Africaines.

D'ALGER. la Nation des *Zinbagiens* vainquit & ſubjugua entierement les Arabes, à l'aide de pluſieurs Prêtres ou *Morabouts*, qui commandoient ſes Troupes. C'eſt delà qu'on appella les deſcendans de cette Nation *Morabites*, & avec l'article, & un léger changement dans la prononciation, ALMORAVIDES. Le Vainqueur prit alors le titre d'AMIR-AL-MUMENIN, ou *Prince des Fideles.*

Les Almoravides. La Race des *Almoravides* ne dura pas longtemps. Dans le XII Siecle un Morabout nommé *Mohavedin*, aidé & ſoutenu par la Nation des *Muçamudins*, s'éleva contre eux, ravagea tout le Païs, détrôna *Brahem-Hali*, dernier Empereur des Almoravides, qui prit la fuite & ſe jetta de deſepoir dans des précipices, où il périt, avec ſa femme & quelques-uns de ſa famille. Alors MOHAVEDIN monta ſur le Trône

Les Almohades. d'Afrique, & ſa poſtérité fut nommée *la Race des Mohavedins*, & dans la ſuite les ALMOHADES.

Autres familles, qui regnent à Alger. Ceux-là furent dépoſſedés par les BERIMERINIS, de la Nation ou Tribu des *Zenetes*, ſous la conduite d'*Abdulac* Gouverneur de *Fez*; & ceux-ci furent ſubjugués par les BENI-OATES, autre branche de la même Tribu. Ces derniers furent vaincus à leur tour, au XIII Siecle, par le Chérifs d'HESCFIN, deſcendans des Princes Arabes. Ils diviſerent l'Afrique en pluſieurs Royaumes ou Provinces, ſous l'autorité de pluſieurs Chefs de Tribus, pour ne la pas perdre une ſeconde fois.

Le Royaume d'*Alger* fut diviſé en quatre Provinces, ou Souverainetés.

Diviſion de ce Païs en quatre Royaumes. RABMIRAMIZ, le plus puiſſant de ceux entre leſquels cet Etat fut partagé, promit de reconnoitre les autres pour Souverains dans leurs Provinces. Il en choiſit une dont la Ville Capita-

pitale étoit *Telemicen*, puis *Telencin*, aujourdhui *Tremecen*. Il y établit sa Résidence, & en fit le Siege de sa Domination. Trois autres Chefs posséderent les Provinces de TENEZ, d'ALGER, & de BUGIE. D'ALGER.

Ils prirent tous quatre le titre de Rois, & ils avoient dans leurs Royaumes plusieurs autres Chefs de Tribus Arabes, especes de Républiques, qui étoient leurs Tributaires.

Les choses resterent en cet état pendant quelques Siecles, que chaque Roi ou Chef suivoit les règles que ses Prédécesseurs s'étoient prescrites. Mais le Roi de *Tremecen* ayant voulu les violer, *Albuferiz* Roi de *Tenez*, qui étoit devenu très puissant & fort ambitieux, profita de cette occasion pour prendre les armes. Il s'empara de la Ville de *Bugie*, & poussant plus loin ses conquêtes, il obligea le Roi de *Tremecen* à se soumettre, & à lui demander la paix. Il fut reglé que le Roi de *Tenez* garderoit ce qu'il avoit conquis, & que celui de *Tremecen* lui payeroit un tribut à l'avenir. Ce Traité fut observé jusqu'à la mort du Roi de *Tenez*, qui partagea ses Etats à ses trois Enfans. L'ainé eut le Royaume de *Tenez*, le second celui de *Gigery*, & le plus jeune nommé *Abdanalasiz*, fut Roi de *Bugie*.

Ce dernier rompit avec le Roi de *Tremecen*, & lui fit la guerre avec autant d'ardeur, que de succès. Les *Algeriens*, qui jusques - là avoient regardé le Roi de *Tremecen*, comme un Procteur sur les forces duquel il croyoient pouvoir compter dans le besoin, s'apperçurent de sa foiblesse, & voyant que loin d'être en état de les défendre, il ne pouvoit pas lui-même garantir ses propres Etats, ils furent réduits à se rendre Tributaires du Roi de *Bugie*, dont la puissance augmentoit de jour en jour.

D'ALGER. Ce Prince alloit se rendre maitre de toute cette Côte, si l'Espagne, instruite de la discorde qui regnoit entre les Princes d'Afrique, n'eût envoyé une Armée qui profita de ce desordre, & changea entierement la face des affaires.

Pendant le Ministere du Cardinal *Ximenez*, *Ferdinand V*, Roi d'Arragon, & *Isabelle* de Castille, envoyerent en 1505, *Pierre* Comte de *Navarre*, qui se rendit en peu de temps maitre d'*Oran*. Cette Ville étoit peuplée de *Maures*, chassés de *Grenade*, de *Valence*, & d'*Arragon*. Comme ils savoient la Langue, & connoissoient les chemins de l'Espagne, où ils étoient nés, ils y faisoient des courses, y débarquoient fréquemment, & causoient de grands ravages sur les Côtes de la Terre-ferme, & des Isles dépendantes de cette Couronne.

Les Algeriens appellent Selim-Eutemi Prince Arabe.

Après la conquête d'*Oran*, l'Armée Espagnole gagna du Terrein, & s'empara de *Bugie*, & de plusieurs autres Places avec beaucoup de rapidité. Les *Algeriens*, craignant le même sort pour leur Ville & pour leur Païs, appellerent à leur secours *Selim-Eutemi*, Prince Arabe, d'une grande réputation, & distingué par sa valeur. Il vint avec plusieurs braves Arabes de la nombreuse Nation, qui lui étoit soumise dans la plaine de *Mutija*, ou *Mostigue*, & amena sa femme douée de rares qualités, & un fils âgé d'environ douze ans. Mais il ne put empêcher que la même année, *Ferdinand* ayant envoyé une puissante Armée navale, & des Troupes de débarquement, n'obligeât la Ville d'*Alger* à lui faire hommage & à se rendre Tributaire.

Payent tribut à l'Espagne.

Les Algeriens souffrirent même que les Espagnols construisissent un Fort sur une Isle, vis-à-vis de la Ville, où ils mirent de l'artillerie & une Garnison pour les tenir dans le

respect, & empêcher le départ & l'entrée des Corsaires d'*Alger*. Ceux-ci supporterent tranquillement un joug si rude pour eux, jusqu'à la mort de *Ferdinand* en 1516. Ils prirent ce temps pour s'afranchir de l'espece de Captivité où ils étoient. Pour y réussir, ils firent une députation à *Aruch-Barberousse*, Corsaire Mahometan, aussi fameux par sa fortune, que par sa valeur. Il étoit occupé à croiser avec une Escadre de Galeres & de Barques, lorsque les Députés Algeriens vinrent le prier de les délivrer du joug des Espagnols, & lui promirent une récompense proportionnée au service qu'ils en attendoient. Il leur répondit favorablement, & tint parole.

D'ALGER.

Ils appellent le Corsaire Barberousse.

Ce Corsaire envoya à *Alger* dix-huit Galeres, & trente Barques, sous les ordres de son Lieutenant, & marcha lui-même par terre, avec tout ce qu'il put amasser de Turcs & de Maures. Les *Algeriens* furent transportés de joye, en apprenant la diligence de *Barberousse*, qu'ils regardoient comme un Héros invincible. *Selim-Eutemi* Général d'*Alger*, & tous les Principaux de la Ville, allerent le recevoir à près de deux journées. Ils lui rendirent des honneurs extraordinaires, l'amenerent en triomphe dans *Alger*, aux acclamations du Peuple, & le logerent dans le Palais du Prince *Eutemi*, qui le reçut avec toute la distinction possible. Ses Troupes furent aussi traitées avec beaucoup d'amitié & de générosité ; mais elles en abuserent bientôt. Le besoin qu'on avoit d'elles leur donna une fierté qui devint très incommode. *Barberousse* s'enfla aussi d'orgueil, & conçut le dessein de s'emparer d'*Alger*, & du Territoire qui en dépend, & de s'en rendre Souverain. Il le communiqua à son Ministre & à ses principaux Officiers, & il fut résolu dans son

Conseil particulier, qu'on garderoit un secret inviolable, & qu'on ne se mettroit pas en peine de reprimer la licence des Soldats Turcs. Ceux-ci firent d'abord les maitres dans la Ville & à la Campagne, & maltraiterent fort les Bourgeois: *Barberousse* étoit persuadé que cette conduite donneroit lieu à des troubles, dont il profiteroit.

Cependant le Pirate, pour faire voir qu'il agissoit de bonne foi, fit dresser peu de temps après son arrivée, une Batterie de Canons à la Porte de la Marine, vis-à-vis le Fort des Espagnols construit dans l'Isle, éloignée d'environ cinq-cens pas. Il le fit battre inutilement pendant un mois, parce que le canon étoit trop petit, & il remit son expédition à un autre temps.

Selim-Eutemi ne fut pas longtemps à s'appercevoir, ou ce qui est la même chose, à se repentir de la faute qu'il avoit faite, d'appeller au secours d'*Alger* le fier *Barberousse*, qui ne faisoit aucun cas de lui, & ne prenoit jamais son avis. Les habitans traités avec autant de hauteur que de tyrannie, par la Soldatesque, reconnurent aussi le dessein du Pirate, & le publierent ouvertement.

Il se fait Roi, & fait étrangler le Prince Selim.

Barberousse se voyant découvert, ne garda plus de mesures, & s'abandonnant à son naturel violent, il résolut d'ôter la vie au Prince *Selim-Eutemi*, & de se faire proclamer Roi par ses Troupes, & reconnoitre de gré ou de force par les habitans. Voici ce qui contribua à faire hâter l'exécution de cette barbare entreprise. Le Corsaire ayant d'abord été vivement touché de la beauté & du mérite de la Princesse *Zaphira*, se servit inutilement de toutes sortes de voyes de douceur, pour se rendre maitre de son cœur. Le mépris avec lequel il en

en fut reçu, alluma sa rage, & lui fit prendre la résolution d'acquérir sa possession par un crime, dont son ambition lui avoit déja inspiré le prémier projet. Il se flattoit de l'épouser sitôt qu'elle seroit veuve, & qu'il seroit Souverain du Païs. Comme *Barberousse* étoit un homme de fortune, né misérable & d'une naissance si obscure, que l'on ignoroit son origine, ce projet flattoit d'autant plus sa vanité, que *Zaphira* descendoit des plus illustres Arabes, & que sa famille étoit alliée à tous les plus puissans *Cheicks* de ces Nations. Il se promettoit aussi, que ce mariage le rendroit respectable à ces Nations Arabes, & qu'elles ne se ligueroient pas contre lui, pour le chasser du Païs qu'il se proposoit d'usurper.

Il ne différa pas longtemps l'exécution de son dessein. Il savoit que le Prince Arabe restoit ordinairement quelque temps seul dans le Bain avant la priere du matin. Comme *Barberousse* étoit logé dans son Palais, il eut un jour la commodité d'y entrer, sans être vu des gens du Prince ; il le surprit nud & sans armes, & l'étrangla avec une serviette, sans lui donner le temps de se reconnoitre. Il sortit sur le champ, & rentra dans le Bain peu après, avec nombre de personnes qui l'accompagnoient, comme s'il eût eu le dessein de se baigner selon sa coutume. Il affecta une extrême surprise de la mort du Prince, fit publier qu'il étoit tombé en foiblesse selon toute apparence, & mort faute de secours, & ordonna en même temps à ses Troupes de prendre les armes.

Il force les Algeriens à lui rendre hommage.

Les Algeriens ne douterent point que ce coup ne fût l'ouvrage du perfide *Barberousse*. Chacun craignit pour soi le même sort. Tous s'enfermerent dans leurs Maisons, aban-

D'ALGER. donnant la Ville aux Soldats Turcs, qui profiterent de cette occasion pour s'en rendre maitres. Ils conduisirent *Barberousse* à cheval, & en grande pompe par toute la Ville, & le proclamerent Roi d'*Alger*, en criant, *Vive Aruch Barberousse, l'invincible Roi d'*Alger, *que Dieu a choisi pour gouverner son Peuple, & pour le délivrer de l'oppression des Chrétiens! Malheur à ceux qui ne le reconnoitront point, & qui refuseront de lui obéir, comme à leur légitime Souverain!* Après avoir jetté la terreur parmi les Bourgeois, qui s'attendoient à quelque massacre, ils placerent *Barberousse* sur le Siege Royal dans le Palais du Prince *Selim*, environné de Gardes bien armés. Les Troupes se répandirent dans les principales Maisons de la Ville, pour annoncer aux habitans ce qui se passoit, & pour les inviter poliment de la part du nouveau Roi, à lui aller rendre hommage. On leur promettoit toutes sortes d'égards & de faveurs, s'ils faisoient cette démarche de bonne grace. Quoiqu'une invitation faite par des gens armés fût très suspecte, il étoit encore plus dangereux de refuser. Les Bourgeois se laisserent conduire aux pieds de leur nouveau Maitre, qui les combla de caresses, reçut leur serment de fidélité, & leur fit signer l'Acte de son Couronnement. Ensuite ses Officiers accompagnés de Soldats, prenant avec eux les Principaux de la Bourgeoisie, allerent dans chaque maison, pour porter leurs Compatriotes à aller faire le même hommage; & ils le firent sans résistance.

Le Corsaire fit ensuite publier par un Crieur public, son Couronnement, & les promesses qu'il faisoit à son Peuple de le bien traiter, & de le défendre contre les Chrétiens & tous ses

ſes autres Ennemis. Il fit un Reglement pour l'ordre & la diſcipline, qui ne fut pas obſervé. Il ordonna, que tous les habitans ſortiroient de leurs Maiſons, & vaqueroient à leurs affaires comme auparavant, ſans crainte d'être inquiétés. Il leur faiſoit eſpérer au contraire ſa protection, comme à ſes Sujets & à ſes enfans. D'ALGER.

Fuite du jeune Selim.

Le fils du Prince *Selim*, encore jeune, craignant pour lui-même le ſort de ſon pere, prit ſecrettement la fuite avec l'aide d'un Arabe, Officier de ſa maiſon, & d'un Eſclave affectionné. Il ſe refugia à *Oran*, ſous la protection de l'Eſpagne, & ſur la parole du Marquis de *Comarès* Gouverneur de cette Place, qui le reçut avec bonté & le traita avec diſtinction.

Cruautés de Barberouſſe.

Barberouſſe ayant été déclaré Roi & reconnu de gré ou de force, fit reparer les fortifications de l'*Alcaçave*, y plaça beaucoup d'artillerie, avec une bonne Garniſon Turque, & y fit battre la monnoye à ſon nom. Le peuple ne reſta pas longtemps ſans reſſentir le poids de la Tyrannie & de l'oppreſſion. Le nouveau Roi fit étrangler tous ceux qu'il craignoit, s'empara de leurs biens, & exigea de fortes amendes de tous ceux qui avoient de l'argent. On conçut tant d'horreur pour lui, & pour ſes Soldats, que lorſqu'il ſortoit pour ſe faire voir en public, tous les habitans ſe cachoient & fermoient les portes de leurs Maiſons.

Il veut épouſer la Princeſſe Zaphira veuve du Prince Selim.

Une choſe manquoit encore à ſa félicité. *Zaphira* ſe livroit de plus en plus à ſa douleur. De Souveraine, elle ſe voyoit Sujette, & abandonnée ſans défenſe à la paſſion d'un barbare, qu'elle accuſoit publiquement de la mort de ſon mari. Elle reçut ſon amour

D'ALGER. d'une maniere à lui ôter toute efpérance. Il tâcha même de fe juftifier auprès d'elle du crime, dont elle l'accufoit. Il confulta là-deffus *Ramadan-Choulak*, fon vieux Miniftre, le confident de fes deffeins. C'étoit un homme qui avoit perdu un bras à fon fervice, & lui avoit aidé à fe défaire du Prince *Selim*, & à fe rendre maitre d'*Alger*.

Venge fur d'autres la mort de ce Prince.

Ramadan fit publier par un Crieur public, que le Roi ayant appris, que le Prince *Selim* avoit péri de mort violente, & qu'il étoit accufé d'en être l'auteur, il étoit enjoint à quiconque connoitroit ou foupçonneroit le meurtrier & les complices, de les déclarer, à peine de la mort la plus cruelle, pour ceux qui cacheroient les connoiffances qu'ils auroient eues: on promettoit une récompenfe, en or & en argent, aux Délateurs. Il parut bientôt un accufateur gagné, qui dit qu'un Arabe, ferviteur du Prince, lui avoit déclaré avant fa fuite les complices, qui étoient au nombre de trente, qu'il nomma. On lui compta la fomme promife; mais de peur qu'il ne parlât, on lui arracha la langue fur le champ, fous prétexte qu'il avoit trop tardé à révéler ce fecret. Les trente complices furent arrêtés. C'étoient les plus chétifs Soldats de l'Armée de *Barberouffe*. *Ramadan* les avoit gagnés à force de magnifiques promeffes, leur promettant qu'ils en feroient quittes pour des menaces, & qu'ils en feroient récompenfés par une efpece de banniffement, qui les renvoyeroit riches & heureux en Egypte leur patrie. Trompés par cette amorce, ils s'avouerent coupables, & dans le moment ils furent faifis par des gens poftés à cet effet, qui les étranglerent. Un d'eux, au defefpoir d'avoir été trompé

par

par *Ramadan*, l'accuſa d'avoir été l'ame de cette conſpiration. *Barberouſſe* ordonna qu'on l'étranglât auſſi, ſans lui donner le temps de ſe reconnoitre. Ainſi *Ramadan* fut lui-même une des victimes de ſa fourberie. *Zaphira* ne fut point la dupe de cette ſanglante ſcène : elle ne diminua rien de la haine qu'elle portoit au Corſaire. Il voulut uſer de violence ; elle le reçut avec un poignard, dont elle lui auroit percé le cœur, s'il n'eût paré le coup. De peur qu'il ne revînt à la charge, elle finit ſa vie par le poiſon.

D'ALGER.

Mort de Zaphira.

Cependant les Soldats de *Barberouſſe*, qui l'avoient fait Roi, & qui faiſoient la force par laquelle il ſe ſoutenoit ſur le Trône, ſe livroient au libertinage & vivoient avec toute ſorte de licence. Ils maltraitoient les bourgeois, les chargeoient d'injures & de coups, & prenoient tout ce qui étoit à leur bienſéance dans la Ville & à la campagne. Le malheureux peuple fut obligé d'abandonner les maiſons de campagne & les jardins, parce que les Turcs les voloient, & faiſoient toutes ſortes d'outrages aux hommes, aux femmes, & aux enfans.

Inſolences des Turcs.

Telle étoit la déſolation des *Algeriens* ; ils trouvoient un Tyran dans le même homme qu'ils avoient appellé pour les garantir du joug des Eſpagnols. La Religion avoit eu plus de part que tout autre motif à l'averſion qu'ils avoient pour la Domination Eſpagnole, car ils étoient bien convaincus, toute Religion à part, qu'il n'y avoit point de comparaiſon d'un Gouvernement à l'autre, pour la douceur. Le deſeſpoir fut ſi grand, qu'il fit ceſſer le motif de Religion. Ils avoient appellé *Barberouſſe* pour ſe garantir des Eſpagnols : ils recoururent à eux pour ſe délivrer de lui.

Deſeſpoir des Algeriens.

Les principaux d'*Alger* envoyerent ſecretement une Ambaſſade aux Arabes de la plaine

Conjurations contre Barberouſſe.

D'ALGER. de *Mutija*, où *Selim-Eutemi* avoit été *Cheick* de la Nation qui l'habitoit, & d'où ils l'avoient tiré pour se soumettre à sa conduite. Le but de cette Ambassade étoit de les engager à s'unir avec les *Algeriens* pour venger la mort de leur Prince qui étoit aimé des deux Nations, & pour se délivrer d'un Tyran qui opprimoit *Alger*, & pourroit bien avec le temps se rendre maitre de la fertile plaine de *Mutija*. Ils lierent en même temps une négociation secrete avec le Commandant du Fort des Espagnols qui étoit dans l'Isle vis-à-vis d'*Alger*; & il fût résolu entre eux de massacrer *Barberousse* avec les Turcs, & qu'*Alger* payeroit encore tribut au Roi d'Espagne. On fixa un jour pour l'exécution de ce dessein. Le complot fut découvert, & *Barberousse* y mit ordre sans faire connoitre qu'il fût rien; mais il prit son temps, & par la mort de vingt des principaux bourgeois dont il abatit les têtes, il ôta aux autres le courage & l'envie de rien tenter.

Flotte Espagnole envoyée contre Alger. Elle est dissipée par la tempête.

Cependant le fils de *Selim-Eutemi*, refugié à *Oran*, animé par son desespoir, & se croyant aussi capable de se venger de l'Usurpateur qu'il en avoit d'envie, proposa au Marquis de *Comarès* Gouverneur de la Place, des moyens pour rendre le Roi d'Espagne maitre d'*Alger*. Il offrit d'y aller lui-même, si on lui vouloit confier des Troupes, & répondit du succès. Il pressa tant ce Gouverneur, qu'il l'envoya au Cardinal *Ximenès*, qui approuva le projet du jeune Prince, & le fit approuver au Roi d'Espagne, qui
1517. envoya en 1517 une Flotte avec dix-mille hommes de débarquement. Elle étoit commandée par Don *Francisco de Vero*, avec ordre de chasser *Barberousse* & tous les Turcs qui étoient à *Alger*, & de s'en emparer en faveur du Prince Arabe. Celui-ci devoit conduire cette expédition,

tion, fecondé par quelques Arabes expérimentés qui étoient à fa fuite, & par ceux avec qui il entretenoit correfpondance dans la campagne d'*Alger*. Cette Flotte ne fut pas plutôt aux environs d'*Alger*, qu'une tempête la difperfa & la brifa prefque entierement fur les rochers. La plupart des Efpagnols furent noyés: prefque tous ceux qui échaperent aux vagues, furent ou maffacrés par les Turcs, ou faits efclaves. *Barberouffe*, fauvé par cet accident, fe crut plus invincible que jamais. Il redoubla fes cruautés envers les habitans de la Ville & des environs.

Ligue du Roi de Tenez contre Barberouffe.

Les *Cheicks* de différentes Tribus d'entre les Arabes firent une Affemblée générale, dont le réfultat fut qu'on envoyeroit une Ambaffade à *Hamid Alabdès* Roi de *Tenez*, pour lui demander fa protection & du fecours contre *Barberouffe*, & lui offrir un tribut s'il les délivroit des Turcs. Ce Roi accepta la propofition avec joye, & promit de fe joindre aux Princes Arabes pour chaffer les Turcs du Royaume d'*Alger*, à condition que s'il en venoit à bout, lui & fes defcendans pofféderoient ce Royaume. Tout lui fut accordé, & dans la même année 1517 il marcha vers les frontieres d'*Alger* avec une Armée de dix-mille Maures à cheval. Les Arabes de la campagne fe déclarerent en même temps, & vinrent groffir fon Armée.

Le Corfaire s'empare de fon Royaume.

Barberouffe, averti de ces mouvemens, fe mit en état de faire tête. Il comptoit beaucoup fur l'arme à feu, dont fes gens étoient bien pourvus, au-lieu que les Maures n'avoient que des Zagaies & des fleches. Il laiffa à Alger *Cheredin* fon frere, avec une foible garnifon; prit avec lui les principaux habitans, pour lui répondre de la fidélité de la Ville; & marcha contre l'ennemi, qu'il diffipa aifément. *Hamid-Alabdès*

D'ALGER. *dès* prit la fuite & se retira vers sa Capitale, & s'y voyant poursuivi, il s'alla refugier dans le mont Atlas. *Barberousse* entra dans *Tenez*, pilla le Palais, abandonna la Ville à ses Troupes qui la pillerent, & força les habitans à le reconnoitre pour Roi. On ne parla plus dans toute l'Afrique, que de la valeur & de la fortune de ce Conquérant. Les habitans du Royaume de *Tremecen*, mécontens d'*Abusijen* leur Roi, pour se venger de lui, envoyerent à *Barberousse* afin de l'inviter à venir les en délivrer, avec promesse de lui livrer le Royaume & de le reconnoitre pour leur Roi.

Va à la conquête de Tremecen. Il n'avoit garde de manquer cette occasion. Il manda à *Cheredin* de lui envoyer d'*Alger* de l'artillerie & les munitions qui lui manquoient, & laissant un autre frere à *Tenez* pour y commander & conserver cette conquête, il marcha contre le Roi de *Tremecen*, qui ne savoit pas encore la trahison de ses Sujets. Les Troupes de *Barberousse* croissoient à mesure qu'il avançoit, par les Arabes qu'attiroit de son Armée l'espérance du butin. *Abusijen* vint à sa rencontre avec six-mille chevaux & trois-mille hommes d'Infanterie. La bataille se donna dans la plaine d'*Agbad*, qui dépend d'*Oran*. L'artillerie d'*Alger* fit un effet terrible sur les Maures, qui plierent. Leur Roi s'enfuit, ses Sujets lui couperent la tête, & l'envoyerent au Vainqueur avec les clefs de leur Ville.

En prend possession. *Barberousse* en alla prendre possession, & la fit fortifier; & pour se mieux défendre contre les Espagnols d'*Oran*, il s'assura par une Alliance du secours de *Mulei Hamed* Roi de *Fez*, qui étoit en guerre avec celui de *Maroc*.

Oran étoit devenu le refuge des Princes persécutés en Afrique. *Abuchen-Men*, héritier du Royaume de *Tremecen* que *Barberousse* venoit d'en-

d'envahir, s'y étoit retiré à l'exemple du jeune Prince *Selim*. *Charles V.* étant venu prendre possession du Royaume d'Espagne, le Gouverneur d'*Oran* s'y rendit pour lui rendre compte de l'état où étoient les affaires en Afrique. Il y mena le Prince de *Tremecen*, qui sollicita pour avoir des Troupes avec lesquelles il pût se rétablir. Il obtint ce qu'il demandoit. Le Gouverneur d'*Oran* repassa avec dix-mille hommes, & marcha vers *Tremecen*, conduit par *Abucben-Men*, auquel se joignirent le Prince *Selim*, plusieurs Arabes & Maures de la campagne.

Une Armée Espagnole marche contre lui.

Barberousse voyant l'orage qui le menaçoit, demanda du secours au Roi de Fez. Rien n'arrivoit: il apprit au contraire que les Espagnols marchoient à lui. Il crut que le meilleur parti qu'il eût à prendre, étoit de sortir avec 1500 Turcs & 5000 Maures à cheval. A l'approche des Espagnols, il changea de pensée, & voulut rentrer dans la Ville avec ses Turcs; mais il s'apperçut que les habitans tramoient quelque dessein contre lui. Dans cet embaras, il laissa les Maures durant la nuit, & ne prenant que les Turcs, il partit pour gagner *Alger*.

Il fuit, est défait, & périt.

Le Général Espagnol, averti de son évasion, lui coupa le chemin & le joignit au passage de la riviere d'*Huexda*, à huit lieues de *Tremecen*. Le Corsaire se voyant perdu, fit semer dans le chemin son or, son argent & sa vaisselle, pour amuser les Chrétiens & avoir le temps de passer la riviere avec ses Troupes; mais les Espagnols méprisant ces richesses, chargerent vigoureusement les Turcs qui faisoient l'arriere-garde. Il repassa la riviere avec son avant-garde, & après avoir combattu avec furie, il fut massacré avec tout son monde.

Le Marquis de *Comarès*, après cette victoire, marcha vers *Tremecen*; & y entra, faisant porter

ter au bout d'une pique la tête de *Barberousse*. Il mit *Abucben-Men* en possession du Royaume, sans opposition. Peu de jours après la bataille, le Roi de *Fez* arriva au voisinage avec vingt-mille Maures à cheval, pour secourir *Barberousse* son Allié; mais ayant appris sa mort, il se retira en diligence, de peur qu'on ne l'attaquât. Le Marquis retourna à *Oran*, & renvoya en Espagne les Troupes qui lui avoient été confiées.

Cheredin son frere lui succede à Alger.

La nouvelle du malheur de *Barberousse* étant portée à *Alger*, les Soldats Turcs & les Capitaines des bâtimens Corsaires élurent *Cheredin* son frere pour Roi d'*Alger*, & pour Général de la Mer. Il regna avec assez de tranquillité pendant la prémiere année : mais au commen-
1519. cement de 1519, ayant conçu du soupçon contre les habitans d'*Alger*, qui conspiroient toujours de concert avec les Arabes & les Maures de la Campagne contre le Gouvernement de la Milice Turque, il résolut avec sa Milice de recourir à la protection du Grand-Seigneur par une Ambassade. Il fit savoir à *Constantinople* la mort de son frere, offrit de mettre sous la protection de la Porte le Royaume d'*Alger*, & de payer un tribut; à condition qu'on lui fourniroit tous les secours nécessaires pour s'y maintenir. En cas que cette offre ne fût point reçue, il offrit de ceder la Souveraineté du Royaume, pourvu qu'il en fût nommé Bacha ou Viceroi.

Il se donne au Grand-Seigneur & ne garde que le titre de Bacha.

On accepta cette derniere offre, & on lui envoya en même temps deux-mille Janissaires bien armés, & qui unis aux Soldats qu'il avoit déja, se rendirent maitres des Arabes & des Maures. Ceux-ci se virent insensiblement réduits à l'esclavage, & forcés à souffrir, sans oser même

me s'en plaindre, la domination tyrannique des Turcs. D'ALGER.

La Porte Othomane avoit soin d'y envoyer des recrues tous les ans, afin de remplacer les Soldats morts, ou invalides; & des fonds pour payer les Troupes. Plusieurs Turcs du Levant, chargés de crimes ou accablés de mauvaises affaires, s'y refugioient, de même que tous les misérables qui n'avoient aucune ressource. Ainsi leur nombre grossit peu à peu, & les Turcs se trouverent en état de résister aux Chrétiens, & de dompter entierement les Arabes & les Maures.

Comme la Forteresse des Espagnols qui étoit dans l'Isle, tout près de la Ville, les incommodoit par son voisinage, *Cheredin Bacha* résolut en 1530 de la détruire, ou d'en chasser les Espagnols, par toutes sortes de voyes. Il avoit aussi 1530. dessein de faire devant *Alger* un Port commode pour mettre les Vaisseaux à l'abri du vent de la Mer & du Nord, en construisant un Mole depuis la Ville jusqu'à l'Isle. Il se servit si heureusement des occasions, qu'il en vint à bout.

Il n'avoit pu prendre le Fort, qu'en ruinant les murailles par le feu de son artillerie. Il le fit rétablir, & employa tous les Esclaves Chrétiens à la construction du Mole, qui fut achevé en trois ans, sans qu'il lui en coutât rien. Ayant ainsi assuré la Ville & le Port, il en devint plus redoutable aux Chrétiens, aux Maures & aux Arabes. Il prévit que les Espagnols pourroient le venir inquiéter : il envoya avertir le Grand-Seignenr de tout ce qu'il avoit fait, & lui demanda des fonds pour construire un plus grand Fort, & pour élever des batteries aux endroits où l'on pourroit craindre un débarquement. On lui

lui accorda ce qu'il demandoit, & en même temps on travailla aux fortifications, qu'on a toujours augmentées à mesure qu'on en a eu besoin.

Est fait Capitan Bacha du Grand-Seigneur.

Après cette Expédition, *Cheredin* fut fait Capitan Bacha du Grand-Seigneur, pour récompense de ses services; & on nomma en sa place Bacha d'Alger *Assan-Aga*, Renégat natif de Sardaigne, homme courageux & intrépide, élevé à la guerre par *Cheredin*.

ASSAN vient à la Dignité de Bacha d'Alger.

Les Corsaires d'*Alger* n'étant plus bridés par le Fort des Espagnols, & n'ayant plus les mêmes raisons de ménager cette Couronne, firent de fréquens débarquemens sur les côtes d'Espagne, d'où ils enlevoient de temps en temps des familles entieres. Ils y ravageoient le Païs, bruloient & saccageoient tout. Lassé de ces insultes, *Charles V* résolut avec son Conseil de soumettre de nouveau ce Nid de Corsaires. Plusieurs choses concoururent à lui faire prendre cette résolution. Un petit Fort avoit suffi avec une poignée d'Espagnols pour tenir tout *Alger* dans le respect: il en inferoit, qu'une Armée un peu nombreuse ne manqueroit pas de les subjuguer. Les principaux d'entre les Arabes, qui étoient attachés à la fortune de *Selim*, l'y excitoient, & le Gouverneur d'*Oran* les entretenoit toujours dans l'espérance qu'on les soutiendroit. Le Pape *Paul III*, affligé des fréquens dégats que les Corsaires faisoient sur les côtes de l'Etat Ecclésiastique, employoit aussi les plus vives exhortations pour engager *Charles* à les réprimer. Ce Monarque équipa une Flotte formidable, & résolut de se mettre à la tête de ses Troupes pour faire cette conquête, & assujettir ensuite tout le reste de la *Barbarie*. Ce fut une espece de Croisade.

Expédition de Charles V.

1541. Il mit à la voile sur la fin de l'Eté 1541, avec

vec une Flotte de cent Vaisseaux & de vingt Galeres, un Trésor considerable, & environ trente-mille hommes des Troupes les plus lestes pour le débarquement. Quelques Seigneurs, quantité de gens de distinction, des Dames même voulurent être du voyage. Un grand nombre de femmes & de filles suivirent leurs maris ou leurs parens, dans le dessein de s'établir en Afrique lorsqu'elle seroit conquise. Le vent fut favorable, & la Flotte parut bientôt devant *Alger*. D'ALGER.

Cette Ville n'avoit alors qu'un simple mur, sans aucun ouvrage extérieur. La garnison ne consistoit qu'en huit-cens Turcs armés, & six-mille Maures peu aguerris, & sans armes à feu. Le reste des Turcs étoit alors en campagne, pour exiger le tribut des Maures & des Arabes. La peur saisit tout le monde. Le Divan resta toujours assemblé pour délibérer sur le parti qu'il y avoit à prendre, & il ne trouva rien de meilleur, que de se défendre dans la Ville du mieux qu'on pourroit, sans exposer les Troupes à périr pour empêcher le débarquement. En attendant celles qui étoient à la campagne, & qui devoient arriver incessamment, on leur envoya des Couriers, avec ordre de hâter leur marche & de venir joindre promptement le reste de la garnison. On espéroit qu'avec ce renfort, on pourroit au moins obtenir une Capitulation avantageuse.

La Flotte d'Espagne débarqua à deux lieues d'*Alger* & à l'Orient, sans trouver la moindre opposition. Elle s'avança au bruit des trompettes & des timbales sur une colline qui domine la Place; & on y planta un étendard où étoit le Crucifix. Les Troupes, qui travailloient jour & nuit avec courage, y construisirent bientôt un Fort garni de canons, qui a retenu le nom de *Fort de l'Empereur*.

D'ALGER. Siege d'Alger par Charles V.

Le Camp fut dreſſé à couvert de l'artillerie de ce Fort. On trouva dans cette colline une Source qui fourniſſoit toute l'eau qu'on avoit dans la Ville. On la détourna, & on réduiſit par-là les Algeriens à boire de l'eau gâtée & corrompue. *Charles V* envoya ſommer le Bacha & la Milice de ſe rendre à diſcrétion, ſous peine d'être taillés en pieces, ſi la Ville étoit priſe d'aſſaut. Le Bacha répondit, „ que la „ propoſition étoit bien dure: qu'il voyoit bien „ qu'il ne pouvoit pas tenir contre une Armée „ redoutable; mais qu'il demandoit quelques „ jours pour délibérer avec ſon Divan ". Il avoit réſolu de demander à capituler, lorſqu'il apprit par un Exprès, que les Troupes du Gouvernement de l'Oueſt devoient arriver inceſſamment. C'eſt ce qui porta le Divan à tenir bon le plus longtemps qu'il étoit poſſible.

L'Empereur n'ayant aucune réponſe de la Ville, & voyant qu'il ne pouvoit la bloquer ni par terre ni par mer, tant à cauſe de la ſituation du Païs, que parce qu'il ne vouloit pas diviſer ſon Armée, il réſolut de l'attaquer avec vigueur, & pourtant de ſe maintenir dans un poſte d'où il pût en cas de malheur ſe rembarquer. Il fit grand feu ſur la Place, qui ſe défendit foiblement, & il ſe croyoit à la veille de s'en rendre maitre. Le 28 d'Octobre il ſe leva un vent de Nord, accompagné d'un orage ſi furieux, d'une pluye & d'une grêle ſi violente, & de ſecouſſes de tremblement de terre, qu'il sembla que tout alloit abîmer. La nuit ſuivante, quatre-vingt-dix Vaiſſeaux & quinze Galeres périrent, avec tous leurs équipages & toutes les proviſions de l'Armée. Le Camp, qui étoit dans la plaine ſous le Fort, fut inondé par les torrens qui tomboient des collines, & l'Armée Impériale en fut ſi épouvantée, que dès que le jour

Tempête horrible.

Triſte état de l'Armée de Charles V.

jour parut, la tempête étant un peu calmée, l'Empereur ne trouva d'autre parti à prendre que de tâcher de se sauver avec les débris de la Flotte. Il marcha vers l'endroit où il avoit débarqué, à la tête de ses Troupes effrayées, laissant toute l'artillerie & les tentes. Le Bacha *Assan* qui les observoit, les laissa arriver à la marine, & ayant remarqué leur frayeur & la précipitation avec laquelle ils s'embarquoient, il fit sortir de la Ville sa garnison & tous les habitans, qui les attaquerent avec furie, en firent un grand carnage, & prirent beaucoup d'Esclaves. Les Troupes de la campagne arriverent, & trouverent la Ville délivrée. Un Eunuque nommé *Isouf*, qui se mêloit de sortilege, avoit, dit-on, annoncé cette délivrance, & s'en fit honneur. Les *Morabouts*, jaloux de la gloire qui lui en revenoit, attribuerent cette tempête aux prieres & aux mérites d'un d'entre eux nommé *Cid-Utica*. Ils supposerent qu'il l'avoit excitée en frappant la mer d'un bâton. Les Grands du Conseil eurent assez de politique pour feindre qu'ils en étoient persuadés. Après la mort de *Cid-Utica*, on fit bâtir une petite Mosquée au lieu de son tombeau, & on insinua au peuple crédule, que dans un péril pressant, si on battoit la mer avec ses os, il s'y éleveroit une pareille tempête. C'est présentement une opinion populaire.

Depuis l'expédition avortée de *Charles V*, le Royaume d'*Alger* a été longtemps au Grand-Seigneur, qui en qualité de propriétaire & de Souverain y envoyoit un Bacha pour le gouverner en son nom. Mais comme les Vicerois avoient usurpé une domination tyrannique, ils s'emparoient non-seulement de tous les revenus de l'Etat, mais encore des fonds que la Porte envoyoit pour la Milice Turque, dont la paye man-

D'ALGER. manquoit souvent, & dont le nombre n'étoit jamais complet.

La Milice se dégoute des Bachas. Au commencement du XVII siecle, la Milice fit une députation à la Porte, pour représenter les déprédations des Bachas qui usurpoient tous les revenus de l'Etat, & les fonds envoyés de *Constantinople* pour l'entretien de la Milice, qui s'affoiblissoit tous les jours faute de paye: ils ajouterent, que si ce desordre continuoit, le mal empireroit, & que les Arabes & les Maures se trouveroient bientôt en état de secouer le joug des Othomans, & pourroient appeller les Chrétiens, avec qui ils entretenoient toujours quelque intelligence secrete. Ces Députés proposerent d'élire parmi la Milice un homme de bon-sens, de bonnes mœurs, de courage & d'expérience, afin de les gouverner sous le nom de DEY; que ce *Dey* se chargeroit des revenus du Païs, & des contributions établies sur les Arabes & sur les Maures de la campagne; qu'il en payeroit les Troupes, qui seroient toujours complettes; & qu'il seroit obligé de pourvoir à tous les besoins de l'Etat, qui pourroit se soutenir ainsi par ses propres forces, sans être à charge au Sultan. Ils s'engagerent néanmoins à reconnoitre le Sultan pour Souverain du Royaume, & à respecter son Bacha, à qui on rendroit toujours les honneurs accoutumés, en lui continuant les mêmes pensions qui lui étoient assignées. Le Gouvernement devoit le loger & l'entretenir avec sa famille comme auparavant, à condition qu'il n'assisteroit qu'aux Divans généraux, où il n'auroit de voix que lorsqu'on lui demanderoit son avis.

Leur joint des Deys.

Les Députés représenterent avec force, que si on rejettoit leurs offres, l'Etat d'*Alger* courroit risque de passer sous une autre Domination, par

par la foibleſſe & le mécontentement de la Mi- lice. D'ALGER.

Le Grand-Vizir gouta d'autant mieux ces raiſons, que cette ſorte de Gouvernement épargnoit tous les ans une aſſez forte ſomme au Tréſor, & que la Milice feroit mieux entretenue & vivroit en meilleure intelligence. Il les fit approuver au Grand-Seigneur, qui ordonna qu'on expédiât un Commandement conforme aux propoſitions de la Milice d'*Alger*.

Les Députés étant de retour, ſignifierent cet ordre au Bacha, qui fut contraint de s'y ſoumettre. La Milice élut un *Dey* pour la gouverner: on établit de nouvelles Loix, tant pour lui que pour les Sujets; & on le fit jurer de les obſerver & de les maintenir, ſur peine de la vie. Tout fut exécuté ſelon l'ordre preſcrit. Le Bacha avoit ſa maiſon, ſon train, ſes appointemens, aux dépens du Gouvernement, & ne ſe mêloit de rien que lorſqu'il en étoit requis.

Quoique l'Empire Ottoman ne ſoit rien moins que le Maitre abſolu & Souverain d'Alger, il ne laiſſe pas de parler toujours comme s'il l'étoit. Dans le Traité que les Etats-Généraux des Provinces-Unies conclurent avec Sultan Achmet à Conſtantinople en Juillet 1612, il y a un article remarquable, ſavoir le XXI, que voici. „ Pour ce qui regarde les Corſaires d'Al-„ ger & de Barbarie, qui viendront dans les „ Ports des Païs-Bas, comme on eſt accoutu-„ mé de leur témoigner de la courtoiſie, & de „ leur donner de la poudre, du plomb, même „ des voiles, avec tout ce dont ils ont beſoin, „ auſſi n'eſt-ce pas la volonté de ma Majeſté, „ que quand ils rencontreront des Vaiſſeaux „ des Païs-Bas, ils leur prennent leurs Marchan-„ diſes, & les emmenent captifs; mais qu'ils „ re-

D'ALGER. „ relâcheront francs tous les Esclaves, qu'ils „ auront faits, & leur restitueront leurs Marchandises ou effets, sans qu'il y manque rien; „ & au cas que ci-après lesdits Corsaires commettent quelque méchant acte, lesdits Seigneurs Etats-Généraux en donneront connoissance à notre Cour, en quel Beglierbei, „ ou Gouvernement la chose sera arrivée, & „ tel sera démis de sa charge, & on fera enforte que tous les biens que les Corsaires auront pillés, seront entierement restitués, & „ tous les Esclaves relachés; & si lesdits Corsaires d'Alger & de Barbarie n'obéissoient „ point à nos présens Ordres, les susdits Seigneurs Etats-Généraux des Provinces-Unies, „ quand iceux Corsaires viendront en leur Païs, „ ils ne les recevront point en leurs Havres & „ Forteresses, & quand même ils les traiteroient mal & hostilement, le présent accord „ ne sera pas pour cela réputé être enfraint, „ & en ces occasions j'ajouterai toujours foi aux „ informations, que les Etats-Généraux en feront, & j'agréerai toujours les excuses qu'ils „ en feront.

Les Algeriens ne laisserent pas de prendre des Vaisseaux Hollandois, & d'en mettre les équipages à la chaine. Ceux-ci tâcherent d'y remedier par un Traité en 1622. On y convint que les Hollandois captifs, qui se trouveroient encore au pouvoir des Capitaines qui les avoient pris, ou de ceux qui avoient part aux prises, seroient rendus sans rançon; que ceux qui auroient été vendus au marché & achetés par des particuliers, seroient rendus pour le prémier prix qui en auroit été donné; que si les Corsaires trouvoient sur des Vaisseaux Hollandois des Marchandises de contrebande, elles seroient de bonne prise, mais que le reste des Marchandi-

difes, le Vaiſſeau, l'Equipage & tout ce qui appartiendroit aux Sujets de la République feroit libre & franc. Et ce qui eſt remarquable dans cet article, ce ſont ces mots, *& cé pour un an*: ce Traité eſt un arrangement fondamental pour la conduite que les deux Nations devoient tenir réciproquement. Il conſiſte en treize articles, & eſt trop long pour l'inſerer ici (*a*). D'ALGER.

Le 30 Janvier 1626, il ſe fit une augmentation d'articles. Les Hollandois y ſont qualifiés Sujets du Prince d'Orange, parce qu'en qualité d'Amiral, il expédioit les commiſſions. Ce Traité conſiſte d'abord en dix articles, auxquels il y en a un pareil nombre d'ajoutés par forme d'acceptation, ou d'explication par les Algeriens. Ces Traités ſuppoſent tous pour baſe celui de Conſtantinople.

Le 19 Septembre 1628, les Algeriens firent un Traité avec la France. Il y avoit eu quelque rupture à l'occaſion de quelques Vaiſſeaux, Canons, & hommes Mahometans, qui avoient été pris ſur mer par Simon Dauler, François, Capitaine de Marine. Louis XIII en étant informé, jugea que cet incident cauſeroit du trouble au Commerce, & que le Sr. Samſon Napolon en pourroit recevoir quelque mauvais traitement. Il ordonna qu'on reſtituât tout ce qui avoit été pris, & même il fit renouveller l'alliance qui étoit entre la France & les Algeriens. Il eſt rapporté dans ce Traité que l'Empereur des Turcs s'étoit entremis de cet accommodement, & avoit écrit à la Régence d'Alger en ces termes:

„ Vous

(*a*) On le trouve dans les Recueils de Traités; & il eſt rapporté dans les Affaires d'Etat & de Guerre d'Aitzema au Tome I.

D'ALGER.

„ Vous autres, mes Efclaves de la Milice „ d'Alger, anciennement avez vêcu avec les „ François comme freres; mais à caufe de quel- „ ques méchans hommes parmi vous, qui „ ont commis des actes contre le devoir & la „ juftice avez lefdits François comme Enne- „ mis. Maintenant je veux que tout ce qui „ s'eft fait & paffé foit oublié, fans que vous „ vous reffouveniez plus des injures, & que „ vous viviez comme freres & bons amis.

Le Traité exprime ainfi la réponfe: „ Tous gé- „ néralement grands & petits ont répondu; nous „ fommes contens, & voulons obéïr aux com- „ mandemens de notre Empereur comme étant „ fes Efclaves.

On y voit auffi que dans la même Affemblée, on avoit lu les Lettres d'amitié de l'Empereur de France; dont la fubftance étoit: *Tout ainfi que l'Empereur des Mufulmans, mon très cher & parfait ami, les jours duquel foient heureux, m'auroit écrit qu'il defire que les Sujets de part & d'autre vivent à l'avenir en bonne paix & amitié, je l'ai eu à plaifir.* Après cela fuivent les reglemens pour la Navigation, & le Commerce des deux Nations.

Le 26 Mars 1662, l'Amiral de Ruyter arriva à la rade d'Alger, avec neuf Vaiffeaux de guerre, mit Pavillon blanc, & envoya à la Régence d'Alger quelques perfonnes au nom des Etats-Généraux, pour traiter de la Paix, ou pour ménager du moins une treve. Les Algeriens lui offrirent les mêmes conditions, qu'ils avoient ftipulées avec l'Angleterre. Ce Traité fut envoyé à L. H. P. qui trouverent qu'il s'écartoit trop de leurs vues. Ils envoyerent de nouvelles inftructions à de Ruyter, & lui enjoignirent de ne confentir à aucune vifite des Vaiffeaux Hollandois, & de ftipuler que les Vaiffeaux

&

& les biens seroient libres. L'Amiral ayant reçu ces ordres au mois de Juillet, envoya à terre le Fiscal Vianen, & le Sieur Renauld de Coevorde. Leurs propositions furent examinées en plein Divan; mais on ne les y trouva point acceptables, parce qu'ils demandoient ce qui n'avoit pas été accordé aux Anglois. Cependant on convint de l'accorder pour quatre mois. Par la convention du mois de Mars, il étoit accordé une treve de sept mois. Au mois de Juillet, on la prolongea de quatre autres mois, & pendant ces quatre mois les Hollandois devoient être exems de toute visite. D'ALGER.

Le 22 Novembre de la même année, de Ruyter retourna à Alger, avec onze Vaisseaux, & négocia un Traité de XIII articles.

La même annéee 1662 le 23 Avril, le Chevalier Jean Lawson fit avec les Algeriens un Traité de Paix qui fut confirmé le 20 Novembre suivant & ratifié ensuite par le Grand-Seigneur. Celui de 1662 avec les Hollandois fut assez mal observé. Le 18 Juin 1664, l'Amiral de Ruyter se rendit à Alger avec toute sa Flotte pour racheter quelques Esclaves & en échanger d'autres. Il en partit le 5 du Mois suivant sans avoir pu racheter que soixante & un Esclaves de sa Nation, à force d'argent; outre quelques-uns qui se sauverent à la nage, & qui gagnerent quelque Vaisseau de sa Flotte. Il mit aussi en liberté le Consul Hollandois, nommé van der Brug, son Secrétaire & trois Esclaves de la même Nation, qu'il échangea contre trente-sept Turcs ou Maures. Il prévenoit par-là un malheur semblable à celui qui étoit arrivé au Consul Anglois. Les Algeriens l'avoient pris, & à coups de bâton l'avoient attelé comme un bœuf à la charrue, le mettant tous les soirs aux fers, lui & sa Famille. Les Algeriens qui cherchoient

D'ALGER. une rupture avec les Hollandois, ſe rendirent déraiſonnables de plus en plus, & rehaufferent de cent Ecus par tête le prix des Eſclaves Hollandois, par-deſſus les prémieres conventions. Ils s'opiniatrerent à vouloir viſiter les Vaiſſeaux. De Ruyter écrivit une Lettre au Divan, auquel il reprocha l'injuſtice de ce procedé, & en même temps déclara la guerre aux Algeriens. Le Roi d'Angleterre profita de cette rupture. Il fit un nouveau Traité le 30 Octobre 1664. Ce Traité eſt remarquable en ce qu'il eſt ſuivi du certificat que voici.

Nous ſouſſignés, certifions & reconnoiſſons par les préſentes, que la Paix conclue entre ſa très Excellente Majeſté le Roi de la G. B. &c., & nous Algeriens, n'a été rompue & violée que par nos propres Sujets; pour lequel attentat & pour donner auſſi en quelque maniere ſatisfaction à ſa dite Majeſté nous avons fait noyer un des Auteurs dudit attentat, nous en avons banni un autre, empriſonné pluſieurs, quelques autres s'étant dérobés à notre juſtice par la fuite. Signé & ſcellé le 30 Octobre 1664.

L'année 1663 ils attaquerent le Pavillon François. Louis XIV mit en Mer une Flotte, ſous la conduite de François de Vendôme Duc de Beaufort; il lui donna pour ſon Lieutenant, le Commandeur Paul, Chevalier de Malte. Ces deux Chefs donnerent ſi bien la chaſſe aux *Algeriens*, qu'ils furent quelque temps ſans oſer attendre les Vaiſſeaux François. Un rude combat que ceux-ci eſſuyerent les mit pour longtemps hors d'état de reparoitre. La France entreprit l'année ſuivante 1664, de faire un établiſſement ſur la Côte de Bugie, pour aſſurer d'autant plus ſa Navigation. Elle s'empara pour cet effet de Gigeri, où elle ſe maintint quelques mois, mais les vivres ayant manqué par la difficulté d'y mener

ner des Convois, on fut contraint d'abandon- D'ALGER.
ner cette entreprise. Comme les Algeriens s'étoient remis de leur abatement, la nécessité leur fit faire des efforts. Ils équiperent une Flotte qui mit en mer en 1665. Le Duc de Beaufort & le Commandeur Paul l'attaquerent sous le Fort de la Goulette près de Tunis, & la battirent. La Flotte Algerienne se rétablit. Ses Commandans, qui portoient les Pavillons de Vice-Amiral & de Contre-Amiral, ne furent pas plus heureux dans le combat, que leur livrerent les mêmes Chefs, sous la Forteresse de Sarcelle près d'Alger, le 24 d'Aout. L'Amiral, le Vice-Amiral & le Contre-Amiral, furent forcés de se rendre avec leurs Vaisseaux.

Ces pertes firent un tort infini à la Nation, mais l'impuissance de subsister autrement que par la piraterie, obligea les Corsaires d'Alger à recommencer leur courses. Louis XIV, dès la fin de 1669, fit faire des préparatifs contre eux. Ils en eurent vent, & envoyerent des Députés qui conjurerent l'orage par un Traité, qui fut conclu en 1670 au mois de Février. Ils s'engagerent de mettre tous les Esclaves François en liberté, & de restituer quelques Bâtimens qu'ils avoient pris. Les promesses qu'ils firent alors de respecter le Pavillon François, ne furent pas bien exactement exécutées. Leurs courses recommencerent. Ils désolerent le commerce de la Méditerranée, & firent même des courses dans l'Océan. Louis XIV envoya le Marquis du Quesne, Lieutenant-Général des Armées Navales, pour les en punir. Ils avoient déclaré la guerre à la France, le 23 d'Octobre de l'an 1681. Ce jour-là, le Divan assemblé pour ce sujet fit venir Mr. le Vacher Missionnaire Apostolique, & Consul de la Nation Françoise à Alger. On lui déclara

 la

D'ALGER. la rupture avec la France, & on fit ensuite partir douze Vaisseaux armés en course, contre les Marchands François. Ils exécuterent fidélement leur commission, en enlevant tous les Bâtimens François, qui se trouverent en mer sur leur route. Pour les punir, on fit un armement considérable, composé de onze Vaisseaux de Guerre, de quinze Galeres, de cinq Galiotes, de deux Brulots, à quoi on ajouta quelques Flutes & Tartanes. Le Marquis du Quesne, Lieutenant-Général des Armées Navales, qui avoit été employé l'année précédente à une pareille expédition, contre les Tripolitains, fut chargé de celle-ci. Il arriva le 20 Juillet à la vue des Côtes de Barbarie, entre Alger & Sarcelle. En attendant que tout fût prêt, pour exécuter son projet, il envoya un détachement pour bruler une Frégate & une Polacre qu'on équipoit au Port de Sarcelle; ce qui fut exécuté, malgré le feu du Canon & de la Mousqueterie des Forts de la Place. Les mauvais temps l'obligerent à différer son entreprise, jusqu'au cinquieme d'Aout. Comme il vouloit faire usage de tout ce qu'il avoit de Vaisseaux, il avoit fait la disposition suivante. Le Saint Esprit, Vaisseau qu'il montoit lui-même, devoit se poster auprès de la Tour du Fanal, deux Galiotes remorquées par une Galere devoient se mettre à la gauche, les trois autres à la droite. Tous les autres Vaisseaux, s'étendant vers le Sud & vers le Nord, formoient un croissant, & chaque Galere après avoir remorqué un Vaisseau, se devoit placer dans ses intervales.

On tenta de marcher dans cet ordre de Bataille; mais les Vents s'étant mis au Nord-Est, mirent dans l'impossibilité d'attaquer, parce que pour peu que ce Vent souffle, la Mer s'enfle

ſle d'une maniere extraordinaire. On demeura dans cette ſituation juſqu'au 13, que les Vents étant deſcendus au Nord-Oueſt, firent eſpérer du calme. On marcha à l'entrée de la nuit, mais avant qu'on fût à la portée du canon, le temps ſe brouila, le vent fit en un inſtant le tour du Compas, la Mer groſſit, les Grains perpétuels faiſoient craindre pour les Mâts, les Vaiſſeaux étoient à la côte, les Galeres trop éloignées pour les ſecourir, étoient elles-mêmes dans un grand danger, un vent ſe leva du côté de terre, les Vaiſſeaux en profiterent, pour prendre le large, les Galeres ſe ſauverent à la pointe du Cap de Matifou, & les Galiotes preſque desagréées pour laiſſer libre le jeu des Mortiers, échaperent à la tempête. D'ALGER.

Cette diſgrace paroiſſoit avoir ôté tout eſpoir de réuſſir. Les Galeres qui manquoient de tout, & qui d'ailleurs étoient à chaque inſtant en danger de périr dans cette Rade, furent obligées de s'en retourner. L'habileté du Marquis du Queſne, ſecondée des conſeils de Mrs. de Tourville & de l'Heri, trouva moyen de ſupléer à la manœuvre qu'auroient faite les Galeres, pour placer les Galiotes près des murailles d'Alger. On envoya porter par des Chaloupes, les Ancres vers le Port, à une diſtance qu'on jugea raiſonnable. Cinq Vaiſſeaux eurent ordre de prendre le bout des Amarres, & de ſoutenir les Galiotes qui devoient aller ſe mettre deſſus, & de s'entraverſer lorſqu'elles ſe trouveroient ſur les Ancres. Ce tranſport des Ancres par les Chaloupes ne ſe pouvoit faire que la nuit. On les plaça trop près les unes des autres, & beaucoup plus loin de la Ville qu'on n'avoit prétendu. Les Galiotes ſe trouverent embaraſſées, & les Bombes alloient à peine dans le port. Les Bombes ardentes deſ-

D'ALGER. tinées à embraſer les Vaiſſeaux Algeriens, créverent toutes en l'air.

On fit une ſeconde tentative: les Ancres furent mieux placées, & la nuit du 30 au 31, on jetta dans Alger 114 Bombes, qui y répandirent la conſternation. On recommença le 4 Septembre, mais avec peu d'effet. La Mer devint ſi mauvaiſe, qu'on fut obligé de ſe retirer; après avoir abatu environ cinquante Maiſons, & endommagé quelques Vaiſſeaux, qui étoient ſur les Chantiers. C'eſt à quoi ſe réduiſit cette entrepriſe. Les Algeriens plus irrités que domtés, par des dommages qu'on leur avoit cauſés, continuerent d'attaquer tous les Vaiſſeaux François qu'ils rencontrerent. On entreprit contre eux une nouvelle expédition. Le Marquis du Queſne fut encore chargé du Commandement; il s'y prit beaucoup mieux qu'il n'avoit fait l'année précédente, & eut un ſuccès beaucoup plus grand. Il arriva le 20 Mai à la vue d'Alger. Sans attendre ſes Galeres, il fit promtement ſes diſpoſitions, plaça ſes Ancres ſur l'amare deſquelles les Galiotes devoient s'aprocher & s'aſſurer. Sept Vaiſſeaux de Guerre furent deſtinés à ſoutenir chacun une Galiote. Ces préparatifs ſe firent ſans être apperçus des Algeriens & ſans oppoſition de leur part, parce que ces Vaiſſeaux qui poſterent les Ancres, allerent l'un après l'autre, ſans qu'ils paruſſent avoir d'autre deſſein, que de reconnoitre le Mole. Ce peuple s'étoit préparé à une vigoureuſe défenſe, & n'étoit point fâché que les Anglois viſſent la nombreuſe Artillerie, qu'il avoit aprêtée pour les recevoir.

Tout étoit prêt dès le 23; mais le mauvais temps obligea de différer juſqu'au 26. On jetta dans la Ville, juſqu'à quatre-vingt-dix Bombes, de douze ou quinze livres de pou-

dre.

dre. Toutes tomberent dans la Ville ou dans le Mole. Une entre autres fut portée sur le haut de la Tour du Fanal, d'où elle roula dans les Bateries qui étoient au bas, & y fit un très grand desordre; ce n'étoit encore là qu'un prélude. La nuit suivante, dans l'espace de deux heures, on jetta cent vingt-sept Bombes, qui firent d'étranges ravages. La Populace, surtout les Femmes, allerent trouver le Dey, les uns lui présentoient la tête de leurs Maris, les autres les bras ou les jambes de leurs Enfans, & les tenant d'une main & le poignard dans l'autre, elles demandoient la paix à grands cris: la Milice se souleva en même temps. D'ALGER.

Dans ce tumulte, le Divan s'assembla. Un des principaux représenta la nécessité de faire la paix avec les François. On envoya la leur demander. Le Marquis déclara qu'il n'entendroit à aucune proposition, qu'on ne lui renvoyât sans rançon généralement tous les François, & tous les autres de quelque Nation qu'ils fussent, qui avoient été pris sous la Banniere de France, sans en excepter un seul. Il fallut se soumettre à cette dure condition. Les Algeriens rendirent cinq-cent-quarante-six Esclaves. Ce ne fut pas sans tumulte. Les Propriétaires se plaignirent avec raison, qu'on leur enlevoit leurs biens, sans être assurés qu'on ne les bombarderoit plus. On convint d'une treve, on donna de part & d'autre des ôtages, pour l'assurer, jusqu'à ce qu'on eût reglé les Articles de la Paix. Les propositions furent très hautes de la part des François. Outre la liberté des Esclaves, on demanda la restitution, ou le dédommagement de toutes les prises, qui avoient été faites sur la Nation Françoise, au même temps qu'on refusoit absolument de rendre aucun des Prisonniers

D'ALGER. qu'on avoit fait fur eux. Ces conditions furent rejettées : les Algeriens au defefpoir d'avoir rendu leurs Efclaves, s'en prirent à leur Dey, & le maffacrerent. Mezzo-Morto, leur Grand-Amiral, fut mis en fa place. La Paix fut rompue. Le bombardement recommença, & ne finit que lorfqu'il n'y eut plus de Bombes fur la Flotte. Les Algeriens furieux de leurs pertes, s'en vengerent fur les François, qu'ils avoient en leurs mains. Mr. le Vacher Conful, & en même temps Vicaire Apoftolique de Carthage, fut mis à la bouche d'un gros canon que l'on tira. Plufieurs autres François eurent la même deftinée.

L'Efcadre Françoife en fe retirant, laiffa trois ou quatre Vaiffeaux de Guerre pour croifer devant Alger, & empêcher les Corfaires de fe mettre en Mer. Ils furent relevés par d'autres. Cette efpece de Blocus réduifit la Ville a demander la paix. Elle fe fit au mois d'Avril 1684. Mr. de Tourville qui la négocia, la conclut à condition que tous les Efclaves feroient rendus. Il ne fut point parlé du dédommagement prétendu par le Marquis du Quefne. Mais il fut expreffément marqué dans le Traité, que pour le falut des François, foit qu'ils entraffent dans le Port, foit que les Algeriens les rencontraffent en Mer, on tireroit un plus grand nombre de coups de canon, que pour aucune autre Nation. En effet conformément à un des Articles de ce Traité, ils envoyerent en France un Ambaffadeur, pour demander au Roi pardon des hoftilités commifes, & de l'audace qu'ils avoient eue de lui déclarer la Guerre.

Il y avoit lieu de croire, qu'après des traitemens fi rigoureux, les Corfaires d'Alger éviteroient à l'avenir de s'attirer fur les bras un en-

ennemi si rédoutable pour eux; mais dès l'année 1687, on fut obligé en France de remettre une Escadre en Mer, pour réprimer leurs violences. On leur livra au mois de Septembre, un rude combat près de Ceuta. Leur Vice-Amiral fut coulé à fond, après qu'on eut tué ou blessé plusieurs des Pirates qui le montoient, & fait les autres prisonniers. D'ALGER.

Il n'y a point de peuple sur lequel on puisse moins compter que sur les Algeriens. C'est un amas de Renegats, de gens sans Religion, qui n'ont pour subsister que la profession de Pirates; une Milice effrénée & sans discipline, n'obéit à ses Officiers qu'autant qu'elle est payée exactement, & que l'on se conduit selon ses intérêts & ses caprices. Longtemps les Bachas, qui prétendoient être Chefs de cette Milice, affecterent à Alger une autorité presque Souveraine. Ils profitoient, pour l'établir, des occasions qu'ils avoient de favoriser ou de traverser les brigues, qui se faisoient pour l'Election d'un Dey.

Il y en avoit qui par leur crédit & leur pouvoir faisoient étrangler les Deys, les déposoient & en mettoient d'autres qui leur étoient dévoués. Mais *Baba-Ali* qui étoit Bachaoux, ayant été élu Dey en 1710, malgré le Bacha qui vouloit avoir trop d'autorité & trop de part aux affaires du Gouvernement, le fit arrêter & embarquer pour *Constantinople*, sur un Bâtiment qui alloit au Royaume de *Tunis*, le menaçant de le faire mourir s'il étoit assez hardi pour revenir à *Alger*. En même temps ce politique Dey fit partir pour *Constantinople* une Ambassade avec des présens pour les Vizirs, pour les Sultanes & pour les Grands-Officiers du Serrail. Il exposa ses griefs contre le Bacha, fit repré-

D'ALGER. senter au Grand-Vizir, que cet Officier méritoit la mort par son esprit de parti & de division; que c'étoit à la consideration du Grand-Seigneur qu'on ne l'avoit pas fait mourir, & qu'on s'étoit contenté de le faire sortir du Royaume; mais que la fidele Milice étoit si irritée contre les Bachas, que si la même chose arrivoit encore, on ne pourroit la contenir, qu'elle les massacreroit: ce qui feroit un grand scandale & un affront irréparable aux Commandemens de la sublime Porte. Il finit ses exhortations en disant, que puisqu'un Bacha étoit inutile & préjudiciable aux intérêts du Gouvernement, il convenoit mieux de n'en plus envoyer, & d'honorer le Dey du titre glorieux de Bacha: ce qui fut accordé.

Le Dey seul. Depuis ce temps-là, le Dey s'est regardé comme Souverain & comme simple Allié du Grand-Seigneur, dont il ne reçoit aucun ordre, mais seulement des *Bapigi-Cachis*, ou Envoyés Extraordinaires, lorsqu'il s'agit de traiter de quelque affaire. Le Gouvernement d'*Alger* ne regarde jamais de bon œil ces Envoyés, parce qu'ils y sont entretenus à ses dépens, & reçoivent des présens selon l'usage, & qu'ils affectent un air de grandeur qui semble reprocher à la Milice sa bassesse & sa dépendance de la Porte. Aussi s'en débarasse-t-on le plutôt que l'on peut, & on ne leur fait des honnêtetés qu'autant que la bienséance & la politique le demandent.

Les Turcs divisent à présent le Royaume d'*Alger* en trois Gouvernemens, savoir; le Gouvernement du *Levant*, celui du *Ponent*, & celui du *Midi*. Il y a peu de Villes fermées & d'autres habitations bâties: presque tous les Peuples, qui y sont en grand nombre, logent sous des tentes à la campagne. Un certain nombre

de

de familles qu'on appelle *Nation* ou *Tribu*, s'aſ- D'ALGER.
ſemble ſous l'autorité d'un *Cheick* ou *Cheque*. Ce Chef répond du *Carache*, ſorte de tribut qui reſſemble à la Taille qui ſe paye en France, & il en eſt reſponſable pour ſa Troupe. Cette Nation compoſe un *Adouar*, Village ou Campement, qui change de lieu ſelon les temps & les ſaiſons, ſoit pour la commodité des ſemences, ſoit pour le paturage & la nourriture des beſtiaux.

Tout le Gouvernement de ce Royaume dépend de la Ville d'*Alger*, où ſe tient la Cour. Sa domination ſe répand dans les trois Provinces ou Gouvernemens, ſous l'autorité de trois Beys ou Gouverneurs-Généraux, qui commandent les Armées. On les diſtingue par les noms de leur Gouvernement, le BEY DU LEVANT, le BEY DU PONENT, & le BEY DU MIDI.

Le *Bey du Levant* a dans ſon Département la Ville de *Conſtantine*, où eſt ſa Cour ; celles de *Bonne*, de *Gigery*, de *Bugie*, de *Steffa*, de *Tebef*, de *Zamoura*, & de *Piſcara*, où il y a garniſon Turque. Diviſion moderne d'Alger.

Dans l'étendue de ce Gouvernement ſont enclavés les Païs de *Couco* & de *Labez*, autrefois deux Royaumes différens. Mais les habitans ne reconnoiſſent point la domination d'*Alger*, parce que ces Païs ſont inacceſſibles aux Troupes des Turcs; ils y vivent en liberté, ſous l'autorité d'un *Cheick*, tel que l'*Adouar* veut bien l'élire. Il y a auſſi dans le Gouvernement du Levant, le Comptoir de *la Calle*, Colonie Françoiſe, ſous la direction de la Compagnie du *Baſtion de France*.

Sous le *Gouvernement du Ponent* ſont les Villes d'*Oran*, de *Tremecen*, & *Moſtagan*, de *Tenez*, de *Sarcelle*, où il y a garniſon Turque,

D'ALGER. *Oran* eſt le lieu ordinaire de la Réſidence du Bey & de ſa Cour ; mais la Monarchie d'Eſpagne, qui après avoir poſſedé longtemps cette Ville, l'avoit perdue pendant les guerres dont elle étoit occupée en Europe, l'a enſuite repriſe avec quelques Places des environs.

Le *Gouvernement du Midi* n'a aucune Ville ni habitation bâtie. Tous les Peuples y ſont logés ſous des tentes, & le Bey, qui y commande, y eſt auſſi campé avec ſes Troupes.

Il y a encore, outre les Villes que nous venons de nommer, d'autres Villes qui ont eu de la réputation : mais elles ſont entierement ruinées & ſans aucune fortification, on n'y voit plus que des débris.

Le Commerce que les Etrangers font à *Alger*, n'eſt principalement fondé que ſur les marchandiſes des Priſes. Les Droits d'ancrage ſont de vingt piaſtres pour les Bâtimens Turcs ou Maures, de quarante pour les Vaiſſeaux Chrétiens dont le Païs eſt en paix avec l'Etat d'*Alger*, de quatre-vingts pour ceux qui ſont en guerre. Dès qu'ils ſont au Port, ils n'ont rien à craindre ; mais en entrant & en ſortant, ils riſquent comme ailleurs.

Intérêts d'Alger. Les troubles dont le Royaume de *Maroc* eſt agité depuis quelques aneées, font qu'il n'eſt pas fort à craindre pour les *Algeriens*. Cependant ils doivent le ménager, pour être plus en état de ſe défendre contre les *Eſpagnols*, qui y auroient fait de très grands progrès ſans la diverſion qu'a cauſée la Guerre d'Italie. Ils ont de grands ménagemens pour la *France*, qui leur a ſouvent fait ſentir ſon indignation pour n'avoir pas aſſez reſpecté ſon Pavillon. Et cependant, comme les Pirateries ſont la plus grande reſſource d'*Alger*, & qu'elle ne peut les exercer que ſur les ennemis, cette Ville eſt dans la néceſſité

ceſſité d'avoir toujours des ennemis ſur leſquels elle puiſſe ſe jetter. L'*Italie* & les Iſles de *Corſe*, de *Sardaigne*, les côtes d'*Eſpagne*, & autres Nations moins reſpectées à *Alger*, en ſont ſouvent les victimes. Nous avons parlé ailleurs de ſes démêlés avec *Tunis*. D'ALGER.

Quoique le Gouvernement ſoit entre les mains du Dey, il s'en faut bien qu'il ſoit abſolu. La Milice y forme un Sénat bien redoutable pour lui, & dans ce Corps il y a ſouvent un ou pluſieurs Sujets qui ont leur partie liée pour le culbuter & monter ſur le Trône d'où il eſt renverſé. Le mêlange de *Turcs*, d'*Arabes*, de *Maures*, de *Juifs*, de *Chrétiens* Eſclaves, & de *Renégats*, fait un Tout monſtrueux, dont toute l'autorité eſt aux *Turcs*.

Auteurs qui on écrit l'Hiſtoire de Tripoli, de Tunis & d'Alger.

L'Afrique de *Marmol*.

Pierre Daniel, *Hiſtoire de la Barbarie & de ſes Corſaires*, in 4°. Paris 1649.

Etat des Royaumes de Barbarie, Tripoli, Tunis & d'Alger. A la Haye, 1704. in 12.

Hiſtoire du Royaume d'Alger, par Mr. *Laugier de Taſſy*. Amſterdam 1725. in 12.

Hiſtoire de la Barbarie. fol.



C H A-

CHAPITRE VIII.

DU ROYAUME DE MAROC.

MAROC. SOus le regne d'Omar, troisieme Calife des Musulmans, les Arabes prirent Alexandrie, s'emparerent de l'Egypte, de la Nubie, & de la Mauritanie, qui renferme le Royaume de Maroc, & se rendirent ensuite maitres de la plus grande partie de l'Afrique. Tous ces Païs furent longtemps gouvernés par des Emirs, au nom des Califes de Syrie, successeurs de Mahomet; & ce ne fut que vers le milieu du dixieme siecle qu'il s'éleva plusieurs Princes, qui usurperent le titre de Calife, & se rendirent indépendans de celui de Damas.

Pour ne parler que de ce qui concerne particulierement l'origine, l'agrandissement, les révolutions, & l'état présent du Royaume de Maroc, nous ne dirons rien ici des autres Royaumes qui se sont formés successivement en Afrique, quelque rapport que puissent avoir ces détails avec l'Histoire de Maroc, & nous renvoyons pour cet effet à ce qui en a été dit dans

972. Zeïri usurpe l'Auto- les Chapitres précédens (*a*). Vers l'an 972 (*b*) Zeïri fut le Chef d'une Dynaste qui regna (*c*) dans

(*a*) Voyez sur-tout, ceux qui traitent de *Tripoli*, de *Tunis*, & d'*Alger*. On peut encore consulter, pour la partie Géographie du Royaume de Maroc, *le Grand Dictionnaire Géographique*, à l'Article *Maroc*.

(*b*) Elmalcin.

(*c*) Herbelot *Biblioth. Orient.*

dans la Province d'Afrique (*a*). Ayant été fait Gouverneur (*b*) de cette Province par Moezz Ledinillah, prémier Calife des Fathimites, il ne tarda pas à usurper l'Autorité souveraine, & bâtit les Villes d'Aschire & de Bugie (*c*).

MAROC. rité souveraine.

La Dinastie des Zeïrites dura jusques vers l'an 1148 (*d*), sous neuf Princes, dont le dernier, nommé Hassanben-Ali, fut vaincu par Roger Roi de Sicile (*e*). Les Fathimites, qui conquirent l'Egypte & y prirent le titre de Califes, s'emparerent de cette même partie de la Barbarie, & elle passa ensuite sous la domination des Rois de Fez & de Maroc.

Dynastie des Marabouths, ou Almoravides.

Tandis que la Famille des Zeïrites étoit sur le Trône, il se forma dans la Mauritanie Tingitanne une nouvelle Dinastie, qui envahit toute la Barbarie, domina sur une partie considérable de l'Afrique, & conquit l'Espagne. Cette Dinastie est celle des Marabouths, connus depuis sous le nom d'Almoravides par les Espagnols (*f*). Ces Peuples traverserent l'Egypte, la Nubie, le Bildulgerid, le Royaume de Maroc, & pénétrerent jusques dans la partie la plus Occidentale de l'Afrique. Ils n'avoient d'autre vue que de chercher un lieu où ils pussent exercer

(*a*) C'est la partie Orientale de ce que nous connoissons aujourdhui sous le nom de Barbarie ; & cette partie, que l'on nomme à présent Afrique, étoit appellée par les Arabes *Macreb*.

(*b*) Marmol, *de Africâ*.

(*c*) *Specimen Hist. Ar.*

(*d*) Abulfarage, *Hist. Dynast.*

(*e*) *Deche del Fazello.*

(*f*) *Marabouth* est un mot Arabe, qui signifie *Religieux*. Ce nom fut donné aux Peuples qui habitoient le Païs d'*Hémiar*, ou des *Homérites*, & qui s'établirent en Syrie du temps d'Aboubecre, second Calife des Musulmans.

MAROC. cer librement leur Religion, & ils s'établirent enfin dans le Désert de Sarha. Leur zèle pour la vraie Religion s'évanouit bientôt, & le commerce qu'ils eurent avec les Mahométans en effaça dans leur esprit toutes les idées. Ils n'observerent même que pendant quelques années la Religion de Mahomet; &, après avoir été successivement Chrétiens & Musulmans, ce ne furent plus que des hommes sans foi, sans mœurs, des Voleurs & des Brigands.

Entreprises de Giauhar. Ce fut au milieu de ce Peuple grossier & barbare que s'éleva dans la suite Giauhar, homme hardi & entreprenant, qui se voyant secondé par le Docteur Abdallah Benjassin, entreprit de rétablir parmi sa Nation la pureté de la Loi de Mahomet. On l'écouta comme un Oracle, tandis qu'il ne parla que de la nécessité du Jeûne & de la Priere; mais dès qu'il vint à enseigner qu'il falloit lapider celui qui abusoit d'une femme mariée, la plus grande partie du Peuple refusa de recevoir sa Doctrine, & elle ne trouva de Sectateurs que dans une seule Tribu. Benjassin loua le zèle de cette Tribu, & il insista sur ce que s'étant engagés à suivre la Religion de Mahomet, ils étoient obligés par principe de conscience de faire la guerre à tous ceux qui ne l'embrasseroient point. Ils ne tarderent pas à s'élire un Chef, à qui ils donnerent le titre d'Emir. Ils jetterent les yeux sur Aboubecre, qui ayant fait arrêter Giauhar, le condamna à la mort qu'il souffrit avec beaucoup de fermeté.

Sa mort.

La guerre fut bientôt déclarée entre les deux Partis. Les Sectateurs de la Doctrine de Giauhar commencerent à faire main-basse sur tous ceux qui refusoient de la recevoir. On en vint ensuite à une action générale, où Aboubecre remporta une victoire complete. Benjassin fut tué dans la mêlée. Aboubecre devenu, par cette vic-

ABOUBECRE de-

victoire, paisible Souverain des Almoravides, fit de grands progrès en Afrique. Il s'empara du Ségelmesse, dont il confia le Gouvernement à son Neveu. Il se rendit ensuite maitre de Salé, de Safy, de Tanger, de Ceuta, de tout le Royaume de Maroc, & il poussa ses conquêtes bien avant dans les Provinces les plus Occidentales de l'Afrique, jusques sur les bords de l'Océan Atlantique, & au Détroit de Gibraltar.

MAROC. vient Souverain des Almoravides. 1056.

Quelques Historiens prétendent qu'un Emir de cette Dinastie, nommé Joseph, bâtit la Ville de Maroc l'an 1070. D'autres attribuent la fondation de cette Ville à Abutechifien, second Roi des Almoravides. Joseph mourut vers l'an 1121, & laissa pour Successeur son Fils Ali, qui prit la qualité d'Emir. La Dinastie des Almoravides, parvenue au plus haut dégré de grandeur, fut détruite à son tour par celle des Almohades. Voici de quelle maniere arriva cette révolution.

JOSEPH. 1070.

ALI. 1121.

Mohammed Abdallah, Fils de Tomrut, & qui prétendoit descendre en ligne directe d'Ali, Gendre de Mahomet, fut le chef de cette derniere Dinastie. Il quitta ses fonctions de Maître d'Ecole pour faire un voyage au Levant, où il apprit les Sciences estimées chez les Musulmans. Il rencontra à Melila un Docteur nommé Abdelmoumen, avec qui il contracta une étroite amitié. Ils agirent dans la suite toujours de concert, & surent habilement l'un & l'autre cacher leurs projets ambitieux sous le voile de la Religion. Ces deux hommes vinrent à Maroc, où régnoit Ali fils de Tassefin, & commencerent à instruire les Peuples, & à leur prêcher une nouvelle Doctrine. La Morale, dont ils faisoient profession, étoit conforme à la Loi Naturelle. Ils enseignoient qu'on devoit pra-

Dinastie des Almohades.

MAROC. pratiquer ce qui étoit regardé de tous les hommes comme juste, & rejetter ce qui généralement passoit pour injuste, réduisant presque toute la Religion à ce seul principe.

Le Roi de Maroc fit assembler les Docteurs de la Loi Musulmane, & indiqua une conférence où se trouverent Abdallah & Abdelmoumen. Ceux-ci plus opiniâtres, ou plus savans, y eurent tout l'avantage. Ali ne voulut point recevoir leur Doctrine, & les chassa de Maroc. Ils se retirerent dans une Province de Mauritanie, appellée Agmat, où ils se firent un grand nombre de partisans. Ce fut-là qu'Abdelmoumen voyant ce concours extraordinaire de Sectateurs, sur la force & l'attachement desquels Abdallah pouvoit compter, lui prêta serment de fidélité, & le déclara Prince & souverain Pontife. Son exemple fut suivi de tout le peuple, & par-tout où passoit Abdallah, en faisant de nouveaux Prosélytes, il aquéroit de nouveaux Sujets.

Abdallah déclaré Prince & Souverain Pontife.

ABRAHAM, Roi de Maroc.

Ce fut alors qu'Abraham, Roi de Maroc, qui craignoit plus pour sa Couronne que pour sa Religion, mit sur pied une nombreuse Armée, dans le dessein de contenir les Peuples, & de réprimer l'audace de ces Sectaires rebelles. Abdelmoumen, à la tête de ses gens, fut au-devant de lui, le combattit, défit son Armée, & envoya sa tête à Abdallah, qui mourut quelque temps après.

Il est défait.

Mort d'Abdallah.

ABDELMOUMEN, Roi des Almohades, se rend maitre de Maroc.

Après la mort d'Abdallah, les Almohades reconnurent pour leur Roi Abdelmoumen, qui signala son avenement à la Couronne par le siege de Maroc. La Ville fut prise, saccagée, & la plus grande partie des habitans passée au fil de l'épée. Isaac fils & successeur d'Abraham, & aussi infortuné que son pere, périt par les mains d'Abdelmoumen qui l'étran-

l'étrangla. Maître de Maroc & de Fez, le nouveau Roi le fut en peu de temps de toute la Mauritanie Tingitanne, & il conquit dans la fuite les Royaumes de Tunis & de Tréméfen. Les Almohades furent maitres du Royaume de Maroc jufqu'en 1287. MAROC.

1287. Diverfes révolutions.

Les Mérinis fuccéderent aux Almohades, & conquirent les Royaumes de Tréméfen & de Fez. Après les Mérinis régnerent les Oatazes, jufqu'à ce que les Califes ayant chaffé ceux-ci du Trône, ils y monterent vers l'an 1519. Ces derniers ufurpateurs feignirent d'être infpirés du Ciel, & par des difcours pleins de fupercherie, & une vaine oftentation de zèle pour la Religion & le bien de l'Etat, ils vinrent aifément à bout de féduire des peuples également crédules & groffiers. 1519.

Dans le temps que le Royaume de Maroc étoit défolé par les fréquentes incurfions des Arabes, & que les Chérifs ne fongeoient qu'à l'ufurper, Nugno Fernandès de Ataïde, Gouverneur de Safy pour le Roi de Portugal, entreprit de profiter de l'état où fe trouvoit ce païs. Il engagea un bon nombre d'Arabes dans fes intérêts, & les ayant raffemblés, il fe mit en marche, foutenu de huit cens hommes de Cavalerie de fa Nation. A la tête de ce petit corps de Troupes, Fernandès battit le Roi de Maroc, remporta plufieurs victoires fur les Généraux du Roi de Fez, défit les Chérifs, & ravagea tout le païs. Il y a tout lieu de croire que le Roi de Portugal fe feroit rendu maitre du Royaume de Maroc, s'il n'eût pas été obligé d'employer la plus grande partie de fes forces en Afie & en Amérique, pour les nouveaux établiffemens qu'il avoit projettés.

Le Roi de Maroc battu par les Portugais.

Les Royaumes de Maroc, de Fez & de Tafilet devinrent alors la proie des Fils d'Hafcen,

MAROC. Hamet & Mahamet, tous deux courageux, mais fourbes & cruels. Ils empoisonnerent Nacer, Roi de Maroc; & Mahamet fit étrangler Oataz Roi de Fez. La mesintelligence qui se mit entre ces deux Freres conquérans, & les guerres qu'ils se firent, n'rrrêterent point leurs progrès. Nous ne dirons rien de ces expéditions, dont on peut voir le détail dans l'*Histoire des Cherifs*, écrite en François par un Auteur moderne; & nous passerons tout d'un coup au regne de Muley-Archi, que l'on peut regarder comme un des plus fameux conquerans de l'Afrique.

NACER, Roi de Maroc, est empoisonné.

MULEY-ARCHI.

Ses conquêtes.

Ce Prince fit des progrès étonnans. Il se rendit maitre des Royaumes de Tafilet, de Fez, de Maroc & de Sus (*a*). Parvenu au plus haut dégré de gloire où il pouvoit aspirer, & dont la seule cruauté ternissoit l'éclat, il mourut en 1672, âgé de 40 ans. Au sortir d'un Festin, ayant voulu monter à cheval, & caracolant dans ses jardins, il fut emporté par son Cheval sous une allée d'Orangers, où une branche d'un de ces Arbres lui fracassa le crane. Les Royaumes de Maroc, de Fez, & de Tafilet, depuis qu'ils furent réunis sous la domination de ce Prince, ne forment plus qu'un seul Empire.

Sa mort. 1672.

MULEY-ISMAEL.

Muley-Archi eut pour successeur son Frere Muley-Ismael. Celui-ci étoit encore sur le Trône de Maroc au commencement de l'année 1727, après avoir regné plus de cinquante-quatre ans; Prince qui semble avoir été donné au monde, pour y fournir l'exemple d'un regne, tel qu'il n'y en avoit peut-être jamais eu. Beaucoup d'ambition & de coura-ge

1727.

Son portrait.

(*a*) *Mouette* a rapporté une grande partie de ses exploits.

ge lui firent conquérir le Royaume de Maroc, MAROC.
ſur ſes Neveux fils de Muley-Archi. Une cruauté exceſſive, une vaſte capacité, & une connoiſſance parfaite du génie de ſes peuples, lui aſſurerent pendant cinquante-cinq ans la jouiſſance de ſa conquête, & la mort ſeul la lui ravit. Sobre, attaché juſqu'au ſcrupule aux moindres obſervances de ſa Religion, ſes Vertus le faiſoient reſpecter de ſes Sujets, ſes Vices l'en faiſoient craindre, & toutes ſes qualités concouroient ainſi à l'affermir ſur le Trône. Il venoit toujours à ſes fins; &, ſi dans l'exécution de ſes projets, il y avoit pour lui du riſque à uſer de violence, il ſavoit habilement y ſubſtituer la ruſe. Voluptueux, avare, emporté, ſans foi, plus que Tyran, il domta la barbarie de ſes Sujets, en ſe montrant plus barbare qu'eux; & il les amena au point de leur faire regretter ſa tyrannie après ſa mort.

Ses Femmes & ſes Enfans.

Quoiqu'il ait eu juſqu'à huit-mille Femmes, neuf-cens Enfans mâles, & environ trois-cens Filles, il fut toujours attentif aux affaires de l'Etat: il ne ſe repoſoit ſur perſonne du ſoin du Gouvernement, & ſa conduite ne s'eſt point reſſentie de la molleſſe, qu'auroit dû lui inſpirer l'excès de la paſſion qui le dominoit.

Ce prodigieux nombre d'Enfans paſſeroit pour une fable, ſi l'on n'en avoit une preuve certaine. Ce ſont les Regiſtres des impôts, que ce Prince mettoit ſur les Juifs, à l'occaſion de la naiſſance de chacun de ſes Enfans. Cet impôt conſiſtoit en un pendant d'oreille d'or, une perle & deux petites Lames d'or, ſur leſquelles on avoit coutume de graver des vœux, en faveur de l'enfant & de ſa mere. Cette dépenſe montoit à quarante Ducats, qui ſont environ trois-cens Livres monnoye

MAROC. noye de France. Les préfens que les Juifs faifoient à la naiffance des Filles, étoient moins confidérables : le pendant d'oreille étoit d'argent, & fans perle, & les deux Lames étoient de même métal.

Ce Prince fuccomba enfin à fes débauches exceffives, & à fon grand âge. Se voyant attaqué d'une maladie violente, il employa inutilement, afin de prolonger fes jours, le fecours de la Médecine, auffi-bien que celui de fes Femmes, dont il exigea pour fa guérifon des complaifances fi dégoutantes, qu'on ne peut avec bienféance les raporter. Il mourut le 22 Mars 1727, âgé de 81 ans.

Mort de Muley-Ifmaël, 1727.

Ce Prince avoit nommé pour fon Succeffeur, un de fes Fils nommé Muley-Hamet-Deby, qui ayant appris la maladie de fon pere, vint promtement de Tedla à Miquenez, pour le voir. Ce ne fut pas fans peine qu'il parvint à lui parler, & il en fut affez mal reçu. Ifmaël perfuadé, que l'intérêt plutôt que l'amitié, étoit le motif de la démarche de fon Fils, lui dit de modérer fon empreffement pour régner. Le fils protefta à fon pere, que le plaifir de le voir, étoit ce qui l'avoit attiré auprès de lui.

Hamet-Deby connut bien, par l'état où il avoit trouvé fon pere, que ce Prince ne pouvoit encore vivre longtemps. Le raport des Médecins & des Chirurgiens le confirma dans cette opinion; & il prit de juftes mefures pour prévenir tous les mouvemens, & s'affurer de la Couronne. Il avoit plufieurs concurrens, entr'autres deux de fes Freres, Muley Abdalla, & Muley Abdemelec qui paffoit pour un des plus habiles Capitaines du Païs. Ceux-ci faifoient fecrettement de grands préparatifs de guerre; mais Deby, par fa prudence & fon activité, vint à bout de déconcerter fes Rivaux.

Il

Il n'avoit amené avec lui que mille hommes. MAROC.
Dès qu'il eut connoissance des différens partis, qui se formoient dans le Royaume, il tira des Provinces de son appanage, vers le commencement du mois de Mai, cinq-cens hommes d'Infanterie, & six-cens de Cavalerie. Il fit entrer ces Troupes dans Miquenez pendant la nuit, se saisit de tous les postes avantageux, & obligea le Gouverneur Mesaël à lui prêter serment de fidélité.

Ismaël n'eut pas plutôt fermé les yeux, que le Bacha Mesaël vint présenter les Clefs de Miquenez à Muley-Hamet-Deby, qui, sans perdre de temps, alla occuper le Palais & l'Appartement de son pere. Il le fit inhumer pendant la nuit dans un lieu qu'il indiqua lui-même, & donna ordre qu'on y construisît un Mausolée, dans le goût de la Nation. C'étoit une grosse Tour, dont le sommet étoit terminé par cinq Boules de cuivre doré.

Toutes ces mesures que prenoit Deby ne furent pas inutiles. Le jour même de la mort de son Pere, il fut reconnu des habitans de Miquenez, pour Roi de Maroc. Sa vigilance fit échouer toutes les mesures que prenoit de son côté Muley-Abdalla, pour se faire proclamer Roi. Celui-ci, instruit par sa Mere de ce qui se passoit, avoit rassemblé quelques Troupes aux environs de Miquenez, se flattant qu'environ sept-mille hommes qui étoient dans cette Ville, & qui lui avoient donné parole de se ranger de son parti, viendroient le joindre. Ce projet échoua. Les Troupes mêmes, qui étoient auprès de Muley-Abdalla, voyant que le renfort n'arrivoit point, abandonnerent ce Prince, & le laisserent avec seize Cavaliers. Cette désertion acheva de ruiner son parti. Abdalla, se voyant ainsi abandonné,

MAROC. crut dévoir mettre ſa vie en ſureté, & ſe retira pour cet effet dans un lieu de Franchiſe. Deby le fit chercher, & ayant appris qu'il s'étoit réfugié à Fez, dans la Moſquée de Muley Idris, pour laquelle les Mahométans ont une vénération particuliere, il fit dire à ce Prince, qu'il pouvoit en toute ſureté ſe rendre à ſa Cour; & jura par tout ce qu'il y a de plus ſacré dans ſa Religion, qu'il ne lui feroit fait aucun mal, non plus qu'à ceux qui l'accompagneroient. Abdalla ſe fiant avec raiſon à la parole du Roi, lui fut rendre ſes devoirs. Hamet le reçut avec bonté, & lui ayant pardonné, il l'embraſſa, & lui donna pour aſſurance de ſon amitié, un beau Cheval ſuperbement équipé. Ce fut par cet acte de généroſité, qu'il ſignala le jour de ſon Couronnement, qui ſe fit dans la Moſquée du grand Sérail.

Son Couronnement.

Il eſt reconnu par les Noirs.

Ce Prince fut reconnu par l'Armée des Noirs, dont les Principaux Officiers vinrent l'aſſurer de leur fidélité, & de la diſpoſition où ils étoient de répandre leur ſang pour ſon ſervice. Deby fit diſtribuer de groſſes ſommes à ſes Troupes, & leur ordonna en même temps de marcher ſans délai, contre les Alarbes de la Province de Duquéla qui s'étoient révoltés.

Ces ordres donnés, les Noirs ſe mirent en marche pour cette expédition, & bientôt les deux Armées ſe trouverent en préſence. Les Alarbes s'étoient retranchés dans leur Camp. Les Noirs furent obligés de les forcer. Après s'être battu de part & d'autre avec beaucoup de fureur, la victoire ſe déclara en faveur des Noirs, qui étoient ſupérieurs en nombre. Seize-mille Alarbes furent taillés en pieces, & il n'en couta aux Vainqueurs qu'environ quatorze-cens hommes de tués, & ſeize-cens de bleſſés. Après cette victoire, les Noirs parcoururent les Provinces rebelles, dont ils épui-

puiserent les richesses, sans cependant les dé- MAROC.
peupler.

Deby, se voyant par-là affermi sur le Trône, crut devoir se faire rendre compte de l'état du Trésor, & des richesses de la Couronne. Il s'adressa pour cet effet à l'Eunuque Benmargen Seguier. Ce Trésorier déclara avoir entre les mains quatre-vingt-six quintaux d'or; deux mille cinq cens quintaux d'argent; soixante-cinq selles brodées en or, & garnies de pierreries; quatre cens fusils damasquinés d'or; douze cens sabres, dont les poignées étoient de même métal; soixante autres enrichis de pierres précieuses; cent quatre-vingt poignards garnis d'or, & ornés de pierreries; une couronne & quelques autres meubles d'argent, pesant six cens quintaux. Le Trésorier donna aussi connoissance au Roi de plusieurs magazins de marchandises, dans le détail desquelles ce Prince ne voulut point alors entrer.

A ces effets précieux Deby joignit huit cens quintaux d'argent, & neuf quintaux d'or, qu'il fit venir des Etats, qu'il possédoit avant la mort de son Pere. Mais pour enrichir encore davantage son Trésor, & réparer le vuide qu'y avoient causé les deux cens vingt mille ducats, qu'il avoit fait distribuer à ses Troupes, il usa d'un expédient aussi injuste que peu galant, en ordonnant de faire une recherche exacte de tous les bijoux d'or, que les huit cens dernieres femmes de son Pere en avoient reçus, ce qui formoit un objet considérable; & il fit porter le tout à son Trésor. C'étoit moins l'avarice, que le dessein de se mettre en état de satisfaire tous ses désirs, qui portoit Deby à dépouiller les femmes de son Pere, des gages de sa libéralité. Et effet, il commença dès-lors à ne s'occuper que de ses plaisirs. Loin de faire tra- Deby ne songe qu'à ses plaisirs.

 vail-

MAROC. vailler, comme son Pere, à des ouvrages inutiles, il négligea ceux qui étoient nécessaires.

Le Bacha Mesaël fût celui sur qui ce Prince se reposa du soin de toutes les affaires. Il ne se réserva d'autorité, que pour assouvir l'inclination qu'il avoit aux plaisirs de la table; & ne trouvant point assez de variété dans les mêts en usage parmi les Maures, il eut recours à tous les ragouts étrangers, qui pouvoient exciter sa sensualité, & réveiller son appétit. Il choisit lui-même quatre de ses Esclaves, pour être ses Cuisiniers, & lui préparer des mêts conformes au gout & à l'usage de leur Païs; & il ordonna à ceux de ses Officiers qui le servoient à table, de lui présenter, quand il demanderoit à boire en public, plusieurs coupes de porcelaine remplies d'eau & de lait; mais de tourner de son côté une coupe pleine de vin, que personne ne vît, & qu'il pût boire sans scandale.

Deby tout occupé de ses plaisirs ne pouvoit guère donner aux affaires de son Royaume l'attention qu'elles demandoient. On y voyoit des mouvemens de rebellion, dangereux en tout temps, mais sur-tout au commencement d'un regne. La Province de Tétuan étoit une des plus agitées. Quoique les Peuples n'y eussent pas refusé ouvertement de le reconnoître pour Roi, ils s'étoient révoltés contre le Bacha Hamet, Gouverneur de cette Province, sous prétexte que celui-ci les opprimoit par ses exactions & ses injustices. Les habitans de Tétuan le chasserent de leur Ville, ruinerent sa maison, & ravagerent ses jardins. Le Roi fit tous ses efforts pour prévenir les suites de cette dissension; mais la haine, que les Peuples avoient pour le Bacha, & la hauteur du Gouverneur à soutenir ses prétentions, rendirent inutiles les soins & la bonne volonté de ce Prince.

Enfin

Enfin le Bacha se croyant assez fort, pour se faire lui-même justice, mit sur pied un corps de six-mille hommes, dont une partie lui fut fournie par le Gouverneur de Tanger son frere. MAROC.

Avec ces Troupes, le Bacha ravagea la campagne, & se présenta ensuite devant Tétuan. Les habitans se préparerent à soutenir le siege. Comme ils virent cependant que, malgré la précaution qu'ils avoient de faire jouer continuellement leur Artillerie, l'Armée du Bacha approchoit, & étoit presque sous les murs de la place; au-lieu de profiter de leur avantage pour accabler l'ennemi que rien ne couvroit, sa proximité mit l'allarme parmi eux, & ils abandonnerent les remparts. Busfra, qui commandoit dans la Ville, prit la fuite; & l'Armée du Bacha y entra, sans trouver la moindre résistance.

La Ville prise fut d'abord exposée au pillage; & les Soldats songèoient déja à regagner leur Camp, lorsque les Bourgeois de Tétuan, revenus de leur frayeur, se mirent en devoir de réparer la faute, que leur lâcheté venoit de leur faire commettre. Les uns attaquerent avec vigueur les Soldats victorieux, qui embarassés de leur butin, ne pouvoient presque se défendre; & les autres, du haut des terrasses & des toits des maisons, en tuerent un grand nombre à coups de fusils & de pierres. Le courage que les habitans de Tétuan montrerent dans cette seconde action, auroit effacé l'affront de leur défaite, s'ils n'eussent eux-mêmes souillé leur victoire par une cruauté excessive, & encore plus honteuse que le défaut de courage. Car après avoir ainsi chassé de leur Ville l'Armée du Bacha, qui ne faisoit que d'y entrer, comme en triomphe, ils porterent l'inhumanité jusqu'à couper par morceaux les corps morts de

MAROC. leurs ennemis, qu'ils trouverent dans les rues, & à les donner à manger aux chiens.

Ces desordres demandoient un promt remede; mais Deby, toujours noyé dans le vin, ne songeoit guère à y remedier. Le Bacha Mesaël, sur qui il se reposoit du soin du gouvernement, au-lieu de suppléer par son travail à la négligence de son Maître, ne faisoit par la sienne propre, que rendre le Prince encore plus odieux à ses Sujets. Les Alcaïdes, ou Gouverneurs des Provinces, sollicitoient à la Cour pendant plusieurs mois une audience, sans pouvoir l'obtenir. La Justice n'étoit point rendue. Les affaires les plus importantes avoient le même sort, que celles qui l'étoient le moins. Ni les unes ni les autres ne finissoient. Tout languissoit, & se ressentoit des débauches du Roi, & de l'indolence de son Ministre. Cette conduite ne pouvoit manquer d'indisposer les Peuples contre le Gouvernement. On murmura, & bientôt les murmures furent suivis de la revolte. Muley Abdémelec mit sur pied soixante-deux mille hommes, & partit de Tarudante, Ville du Royaume de Suse, à la tête de cette Armée. Toutes les Provinces, par où il passa, se soumirent à lui. Il n'y eut pas jusqu'à la Ville de Maroc, qui subit sans résistance la Loi du Prince rebelle.

Revolte d'Abdemelec.

Le danger étoit trop grand pour ne pas tirer Deby de son assoupissement, & l'obliger de mettre les armes à la main. Pour arrêter plus promtement les progrès de son Frere, il parut vouloir commander lui-même son Armée. Mais les Noirs, qu'il s'étoit attachés par ses largesses, lui représenterent le danger auquel il s'exposeroit, en faisant la guerre en personne; & l'assurerent qu'ils exécuteroient ses ordres avec autant de fidélité, & qu'ils combattroient avec au-

autant de courage, que s'il marchoit à leur tête. Ce Prince peu guerrier ne se fit pas prier longtemps, & s'applaudit de pouvoir cacher sa mollesse sous un dehors de complaisance. Cependant avant que l'Armée des Noirs fût assemblée, il jugea à propos d'envoyer un de ses Freres avec quinze mille hommes, qui se trouverent prêts à marcher, pour harceler les ennemis. Ce Général n'avoit aucune expérience dans le métier de la guerre. S'il eût su cet art, il auroit évité d'en venir à une action décisive, contre une Armée plus forte que la sienne. Mais au lieu de se saisir des postes avantageux par où les rebelles devoient passer, de leur dresser des embuscades, de les inquiéter par de fausses attaques, de leur couper les vivres, & de ravager le Païs d'où ils tiroient leur subsistance; ce Prince, avec une témérité blâmable, fit marcher ses Troupes nuit & jour, jusqu'à ce qu'il fût en présence de l'ennemi; & dans le temps que le Soldat, accablé de fatigue, pouvoit à peine supporter le poids de ses armes, il donna la bataille. L'evenement en fut tel qu'on devoit l'attendre de sa témérité & de sa mauvaise conduite. Son Armée fut taillée en pieces, & il se vit lui-même réduit à chercher son salut dans la fuite.

Maroc.

L'Armée de Deby taillée en pieces.

La perte de cette bataille jetta Deby dans de violens transports de colere. Pour prévenir les suites fâcheuses qu'elle pouvoit avoir, il augmenta le nombre de ses Troupes de 34 mille hommes, dont 16 mille furent tirées du Duquéla. Ces nouvelles Troupes, jointes aux anciennes, formoient une Armée de 74 mille hommes, à laquelle il promit de grandes récompense, & lui fit distribuer d'avance 300 quintaux d'argent, pour l'encourager à faire son devoir.

 Pour

MAROC. Pour commander cette Armée, Deby jetta les yeux sur le Bacha Scutla-Heini, Général des Noirs, qui la conduisit en bon ordre jusqu'à la riviere de Remilla, à cinq lieues de Maroc, où il campa six jours. Le septieme Aout 1727, il continua sa marche, & rencontra bientôt l'ennemi, qui n'étoit éloigné de la riviere, que de trois lieues. Les deux Armées furent vingt-quatre heures en présence, avant que d'en venir aux mains. Muley-Abdemelec, qui craignoit de se laisser enfermer, étendit le front de son Armée le plus qu'il lui fut possible, & la partagea en trois corps. La bataille commença par une décharge d'artillerie de part & d'autre. Abdemelec se préparoit à en faire une seconde, lorsqu'il vit tout-à-coup l'Armée du Roi s'ébranler, & charger la sienne avec fureur, le sabre à la main. Tout se mêla. Les Noirs ouvrirent & renverserent les bataillons du Général rebelle, & porterent la mort par-tout où ils pénétrerent. Ce fut moins un combat, qu'un carnage. Presque toute l'Armée d'Abdemelec fut taillée en pieces. Son fils, deux de ses Généraux, & plusieurs de ses principaux Officiers furent faits prisonniers; & Abdemelec lui-même ne put sauver sa vie, que par la fuite.

1727. 7 Aout.

Victoire de Deby contre Abdemelec.

Pour profiter de cette victoire, le Bacha Scutla-Heini alla se présenter le même jour devant Maroc. La frayeur s'étoit déja emparée des esprits de ses habitans; & les Troupes qui s'étoient renfermées dans cette Ville, songeoient moins à soutenir vigoureusement un siege, qu'à se ménager une capitulation honorable. La Ville s'étant rendue dès le lendemain, le Roi y fit mettre garnison. Il pardonna aux assiegés; &, après avoir nommé Queron Beramont Bacha de Maroc, ce Prince donna ordre de poursuivre son frere, & de tâcher de se saisir de lui, en quel-

quelque endroit qu'il se retirât. Abdémelec MAROC. vaincu, abandonné des peuples, livré à sa mauvaise fortune, prit le parti de se cacher dans un désert, & évita ainsi de tomber entre les mains de ses ennemis.

Après le gain de cette bataille, le Général de l'Armée du Roi lui envoya les Prisonniers, parmi lesquels se trouva le neveu de ce Prince. Deby lui fit ôter ses chaines, & lui rendit la liberté & ses bonnes graces : mais il tua de sa propre main deux Généraux des rebelles, & fit casser la tête à quelques-uns de leurs Officiers. A l'égard des récompenses qu'il avoit promises à ses Troupes, il tint exactement sa parole, & fit distribuer à chacun des principaux Officiers deux cens ducats, aux Officiers subalternes cinquante, & à chaque Soldat vingt.

A la nouvelle de cette victoire, les Alarbes du côté des montagnes d'Arzile, Tétuan & Tanger, qui avoient d'abord profité de la revolte de Muley Abdémélec, pour se revolter eux-mêmes, mirent bas les armes, & se soumirent au payement du tribut ordinaire, & au remboursement des fraix, qu'il en avoit couté au Roi pour la levée de ces Troupes. Deby vint encore heureusement à bout de calmer la guerre civile, qui commençoit à s'échauffer entre les villes de Fez. Les habitans de Fez-neuf, étant les plus foibles, porterent leurs plaintes au Roi. Ce Prince envoya à leur secours le corps de Troupes, qu'il avoit d'abord destiné à marcher contre les Alarbes. Les habitans de Fez-vieux, intrépides & déterminés, ne furent point effrayés par ce surcroit d'ennemis. Ils sortirent de leurs murs, vinrent au-devant de l'Armée du Roi, l'attaquerent avec résolution, & la mirent en desordre. Ensuite étant rentrés victorieux dans leur Ville, ils massacrerent la Garni-

MAROC. ſon, tuerent le Gouverneur, & dirent hautement qu'il ne falloit plus reconnoître pour Roi, un Prince toujours plongé dans les débauches de la table, & abruti par le vin.

Abmédémélec-Enmely fomentoit cette ſédition. Le Roi ſut l'attirer auprès de lui ; & lui ayant reproché ſa trahiſon, il le fit ſur le champ étrangler avec un cordon de ſoye. Sa mort déconcerta les Rebelles, & rétablit la bonne intelligence entre les deux Villes. Le Roi, pour faire connoître ſa puiſſance & la juſtice de cette exécution, voulut qu'on promenât le corps nud du Bacha ſur une Mule dans toutes les rues de Miquenez, & qu'en le frappant avec des houſſines, un Héraut criât : *Apprenez à craindre Dieu, ſoyez fideles à votre Roi, & ſachez que c'eſt ainſi qu'il punit les traîtres.*

Le Roi oublia bientôt le danger qu'il avoit couru. Il ſe replongea dans ſes débauches, & ayant abandonné le ſoin des affaires de l'Etat, il donna lieu par cette négligence à une nouvelle conſpiration. L'Eunuque Benmargen Seguier Tréſorier de la Couronne, le Bacha Alihuhy Receveur général des impôts, Mohamet Bellaychey, & l'Alcaïde Aouet Capitaine des Noirs qui compoſent la garde du Roi, s'étant ouverts l'un à l'autre au ſujet du malheur qu'ils avoient d'obéir à un Roi, qui deshonoroit le Trône par ſes paſſions brutales, prirent enſemble la réſolution de lui enlever une Couronne, qu'il ſe montroit indigne de porter. Pleins de leur projet, ils écrivirent auſſitôt aux principaux Seigneurs du Royaume, afin de les engager dans une conſpiration, dont la juſtice & la néceſſité, diſoient-ils, étoient le motif : puiſqu'il s'agiſſoit de punir le crime & l'irreligion du Prince, & de délivrer ſes Sujets d'un joug, qu'ils ne pouvoient porter plus longtemps. Ils n'ou-

n'oublierent pas dans leurs Lettres, de peindre Deby avec les couleurs les plus odieuses, & les plus capables d'inspirer un souverain mépris pour sa personne, & de l'horreur pour son Gouvernement. MAROC.

Ces Lettres firent l'effet que leurs Auteurs en avoient attendu. Tout ce qu'il y avoit de Grands dans le Royaume résolut d'abandonner Deby: & malheureusement il n'eut aucune connoissance de ce qu'on tramoit pour le perdre. Le 18 Mars 1728, à cinq heures du matin, les Blancs & les Noirs investirent le Palais de ce Prince. Sur les huit heures un Alcaïde l'en fit sortir sans résistance, & le conduisit dans la maison qu'il avoit occupée avant que d'être Roi, où il fut gardé à vue par cinquante Renegats & autant d'Eunuques. 1728. Deby est déposé.

Après la déposition de ce Prince, on délibéra sur le choix d'un nouveau Roi. Les sentimens se trouverent fort partagés: mais enfin, par les intrigues du Grand Eunuque Benmargen on se détermina en faveur d'Abdémélec; &, comme il étoit absent, son fils fut proclamé à sa place. Abdémélec est élu Roi.

Il ne fut pas facile de découvrir, où ce Prince s'étoit retiré après sa défaite. Réduit à se cacher dans les Déserts, pour se soustraire au ressentiment de son Frere, il n'en étoit point encore sorti, & on ignoroit absolument de quel côté il s'étoit retiré. On le trouva enfin, & il apprit avec surprise, qu'il avoit en son pouvoir celui qu'il redoutoit le plus. Il arriva à Miquenez le 15 Avril, & il y fut proclamé Roi de Maroc, du consentement des Grands & du Peuple. 15 Avril.

Les choses étoient dans cet état, lorsqu'on vit arriver des Religieux de la Marcy, pour le rachat des Esclaves de Barbarie. L'Histoire

 du

MAROC. du voyage & de la négociation des ces Peres, eſt ſi liée avec celle de Deby & d'Abdémélec, qu'on ne peut guère ſe diſpenſer d'en donner ici le précis.

Lorſqu'on eut apprit en France la mort de Muley-Iſmaël, & qu'on fut informé du caractere compâtiſſant de Deby ſon Succeſſeur, les Religieux de la Mercy, nommerent quatre d'entre-eux, pour aller tenter le rachat des Eſclaves. Le P. Beguin fut un des Députés de la Maiſon de Paris, où il étoit Commandeur. Tout ſembloit contribuer au ſuccès de cette entrepriſe. Deby lui-même avoit prévenu le deſſein de ces Religieux, en permettant à deux Eſclaves de chaque Nation, d'aller dans leur Païs, pour engager les Princes qui y regnoient, à racheter ceux de leurs Sujets qui étoient en eſclavage. Les Sieurs Gauthier & Marenne ayant été députés à la Cour de France, s'embarquerent à Salé le 3 Septembre 1727, chargés d'une Lettre du Roi de Maroc pour le Roi de France, & d'une autre du Bacha Meſaël pour le Comte de Maurepas. Ils arriverent à Paris le 28 Octobre, & ſe rendirent quelque temps après à Fontainebleau, où la Lettre du Roi de Maroc fut préſentée au Cardinal de Fleury, & celle du Bacha Meſaël, remiſe au Sécrétaire d'Etat, à qui elle étoit adreſſée.

Avant que ces deux Eſclaves arrivaſſent en France, les quatre Religieux de la Mercy en étoient partis, & avoient pris leur route par l'Eſpagne. Ils s'arrêterent une demi-journée à Cordoue, autrefois Capitale d'un Royaume de ce nom. A Cadix, les Religieux de la Mercy furent inſtruits de cette Députation, & ne tarderent pas à recevoir de leurs Supérieurs des Lettres, par leſquelles il leur étoit enjoint d'at-

ten-

tendre les Sieurs Gauthier & Marenne, à qui la Cour avoit donné ordre de se rendre en cette Ville, pour passer tous ensemble dans les Etats du Roi de Maroc. Comme les deux Esclaves Députés ne purent s'embarquer au Havre, que le 7 Mars 1728, ce délai fit échouer le projet de la rédemption : car ce fut dans cet intervalle que Deby perdit la Couronne, & qu'Abdémelec qui n'étoit pas à beaucoup près dans les mêmes dispositions que ce Prince à l'égard des Esclaves Chrétiens, monta sur le Trône. MAROC.

Cependant les Religieux de la Mercy ne sachant point ce qui se passoit en Afrique, profiterent du long séjour qu'ils firent malgré eux à Cadix, pour prendre toutes les mesures qui pouvoient contribuer au succès de leur entreprise. Ils obtinrent aisément les passeports dont ils avoient besoin ; & ils acheterent les présens qu'ils comptoient offrir au Roi de Maroc. Ces présens, dont le prix montoit à vingt-cinq mille Livres, consistoient en plusieurs pieces de brocard, d'étoffe d'or & d'argent, d'écarlate, & de toiles très fines, quelques glaces, deux-cens livres de sucre, quantité de liqueurs, d'olives, de thé, de confitures seches, plusieurs fusils & pistolets damasquinés d'or, & divers autres effets de prix.

Les Peres de la Mercy étoient assurés que ces présens seroient agréables au Roi de Maroc, d'autant qu'en les achetant, ils s'étoient exactement conformés au Mémoire, que leur avoit envoyé le Sieur Pilet Gouverneur de Salé, qui savoit mieux que personne ce que ce Prince recevroit avec le plus de plaisir. Pilet étoit François de Nation, & avoit d'abord fait à Salé un commerce considérable. Il s'y étoit bientôt fait connoître par son habileté &

MAROC. sa scélérateſſe. Homme ſans foi, & ſacrifiant tout à l'avancement de ſa fortune. Une des principales femmes de Muley Iſmaël, lui ayant fait remettre une ſomme conſidérable pour l'achat de diverſes marchandiſes, il la détourna à ſon profit. Cette affaire lui auroit couté la vie, s'il avoit eu quelque attachement à ſa Religion; mais en prenant le Turban, il déſarma Muley Iſmaël, qui obligea les autres Négocians François de tenir compte de cette ſomme à la Princeſſe. Dans la ſuite, Iſmaël voyant que l'induſtrie de ce Renegat pourroit lui être utile, le fit Bacha, & lui donna le Gouvernement de Salé.

Le 24 Mars 1728. Le 24 Mars 1728, les deux Eſclaves ſe rendirent enfin à la Baye de Cadix, & s'embarquerent avec les Religieux de la Mercy, ſur une Tartane que ceux-ci fretterent. Après quatre jours d'une navigation heureuſe, ils arriverent à la barre de Salé. Le Gouverneur de cette Ville, qui les attendoit, craignant qu'ils n'appriſſent la révolution qui venoit d'arriver, & qu'ils ne s'en retournaſſent avec leurs préſens, envoya deux Barques pour les recevoir; & donna ordre aux Maures & aux Renegats qui les montoient, de forcer, s'il le falloit, l'Equipage à aborder à Salé, & à débarquer tous les effets qui étoient dans la Tartane. Mais les Religieux ne donnerent point lieu d'uſer envers eux de violence. Perſuadés que tout étoit calme dans le Royaume de Maroc, & que Deby, dont ils connoiſſoient les bonnes intentions, étoit ſur le Trône, ils entrerent, pleins d'eſpérance & de joye, dans les deux Barques, & y firent décharger les riches préſens, qu'ils deſtinoient pour ce Prince.

Il eſt difficile d'exprimer quelle fut leur ſurpriſe, lorſqu'en abordant à terre, ils virent les

Mar-

Marchands François, la tristesse peinte sur le visage, venir au-devant d'eux, & les embrasser sans leur rien dire. Ils furent d'abord conduits chez Mr. le Noir, Négociant François. Là ils apprirent que Deby étoit détrôné, & que Muley-Abdémélec avoit été proclamé Roi. Cette fâcheuse nouvelle acheva de les consterner; & les deux Esclaves Gauthier & Marenne, qui les accompagnoient, virent avec une espéce de desespoir, évanouir les espérances qu'ils avoient conçues, d'une prochaine liberté. Cependant le mal étoit sans remede; & les Religieux de la Mercy dissimulant leur chagrin, allerent saluer Abdélady (c'étoit le nom qu'avoit pris le Renegat Pilet). Celui-ci usa de son côté d'une pareille dissimulation. Il les reçut avec tous les témoignages d'une sincere affection, & les assura qu'ils auroient lieu d'être contens de Muley-Abdémélec, & que pour lui en particulier, il ne négligeroit aucune occasion de leur rendre service.

MAROC.

Ces Peres reçurent au commencement d'Avril une Lettre du Fils d'Abdémélec, dont voici la traduction de l'Arabe.

Lettre du Fils d'Abdémélec.

Muley-Ally, fils de Muley-Abdémélec Roi régnant, aux Peres de la Rédemption Françoise, Salut. Nous vous félicitons de votre arrivée en notre Païs. Vous pouvez en toute assurance rester à Salé, jusqu'à ce que le Roi de Maroc notre Pere, soit venu à Miquenez. Nous espérons qu'il s'y rendra bientôt, & alors rien ne vous empêchera de terminer avec lui les affaires qui vous amenent. Nous vous assurons, que vous aurez une audience favorable; que vous obtiendrez de lui tout ce que vous demanderez; & qu'il aura pour vous plus d'égard, que vous n'auriez pu en attendre de tout autre Prince. J'ai mandé à notre Serviteur Mehemed

bemed Belcady, & à notre Esclave Abdélady, d'avoir soin de vous; & d'empêcher qu'il ne vous arrive aucun mal. Armez-vous de patience, & n'ayez nulle inquiétude. Ce 26 du mois de Chaban de l'année 1140 de notre Prophete.

Signé, ALLY, *Serviteur du tout-puissant, Fils du Roi des Maures.*

Cette Lettre, jointe à celle que le prémier Eunuque Benmargen écrivit aux Peres de la Mercy, par laquelle il leur offroit ses bons offices auprès du Roi, firent pour quelque temps renaître en eux l'espérance d'un heureux succès, qu'ils avoient presque entierement perdue; & peut-être que, sans l'animosité du Renegat Pilet, ils auroient obtenu ce qui faisoit l'objet

7 de Mai. de leur voyage. Le 7 Mai, ils partirent de Salé pour se rendre à la Cour, avec un cortege nombreux qu'on leur donna, sous prétexte de leur faire honneur. La route, depuis Salé jusqu'à Miquenez, offre aux yeux un Païs des plus beaux du monde, & qui pourroit être un des plus fertiles. La nature du Terroir y est heureuse; & on y voit un grand nombre de coteaux favorablement exposés aux rayons du Soleil. Cependant tout ce Païs est inculte, & assez désert. On en attribue la cause aux guerres, qui le désolent presque continuellement, & à la défense portée par les Loix de la Religion & de l'Etat, de vendre du bled aux Chrétiens.

L'Alcaïde Mohamet Monino, Gouverneur de Salé avant Abdélady, fut aussi conduit à Miquenez, en même temps que les Peres de la Mercy, avec cette différence, qu'il étoit enchainé sur une Mule. Il avoit de plus une escorte de quatre-cens hommes; ensorte que tou-

toutes ces Troupes réünies formoient une petite Armée. Cet Alcaïde craignant de perdre la tête, & implorant dans la route la protection des Peres de la Mercy, Abdélady lui fit entendre qu'ils feroient trop embaraſſés de leurs propres affaires, pour ſe mêler de celles d'autrui. Ce trait fit connoitre toute la mauvaiſe volonté du Renegat, & qu'il ſe préparoit à les deſſervir auprès du Roi. Les Religieux de la Mercy avoient pris la précaution de mettre le prémier Eunuque dans leurs intérêts, & ils avoient acheté ſes bonnes graces à force de préſens. Abdélady ne fut pas longtemps ſans en être inſtruit; & ſa haine croiſſant avec la difficulté de l'aſſouvir, il témoigna à ces Religieux que quelques meſures qu'ils priſſent, il feroit tôt ou tard l'arbitre de leur ſort. Le prémier Eunuque menaça Abdélady de lui faire couper la tête, s'il ſe mêloit jamais des affaires des Peres de la Mercy; mais l'adroit Renegat laiſſant fulminer Benmargen, agit ſourdement, & continua de traverſer les deſſeins de ces Religieux. MAROC.

On arriva le 10 à Miquenez. Comme les Maures devoient célébrer le lendemain la Pâque, ces Peres furent témoins d'une partie des cérémonies, en uſage ce jour-là parmi cette Nation. Cinquante-mille hommes, tant d'Infanterie, que de Cavalerie, formerent dès le matin une longue marche, après laquelle on voyoit vingt chevaux magnifiquement enharnachés, & le Roi lui-même monté ſur un ſuperbe Cheval. La marche étoit fermée par des tambours, des inſtrumens à peu près ſemblables à nos muſettes, & par un Corps de Cavalerie d'environ deux-mille hommes, qui marchoient par pelotons. Le Roi ſe rendit à la Chapelle d'un Saint, où les Grands entrerent, auſſi- 10 de Mai.

MAROC. aussi-bien que les Talbes, qui détonnoient une musique infernale. Après le Sermon, & quelques prieres fort courtes, le Roi remonta à cheval. Il se fit alors une décharge générale de l'artillerie; & les Troupes continuerent de tirer jusqu'à ce que le Roi fût rentré dans l'Alcassave. Le reste de la journée se passa en petits combats. Les Soldats se faisoient les uns aux autres, des décharges sur les jambes. Quelques Cavaliers courant à toute bride, se tiroient des coups de mousquets. D'autres se portoient de furieux coups de lance; & toute cette Milice pratiqua plusieurs autres jeux pareils.

12 de Mai. Lorsque les Peres de la Mercy furent admis à l'audience du Roi, Abdémélec parut dans la Cour de l'Alcassave, monté sur un beau cheval, tenant une lance à la main. Un de ses Officiers portoit son parasol: quatre chassoient les mouches avec des mouchoirs de soye, & deux autres portoient son sabre & son fusil. Sa Garde étoit composée de mille Soldats Noirs. Les Peres le saluerent profondément, & firent passer devant lui les présens, qu'ils avoient dessein de lui donner à cette prémiere audience. Abdémélec les admira; & leur ayant demandé qui ils étoient, & ce qu'ils désiroient de lui, ils lui répondirent qu'ils étoient des Religieux François, qui venoient le féliciter sur son avenement à la Couronne, & le supplier de consentir au rachat de ceux de leur Nation, qui gémissoient dans l'esclavage, & soupiroient après la liberté & leur patrie. Abdémélec voulut savoir s'ils avoient amené quelques Maures avec eux; & sur ce qu'ils lui eurent répondu qu'il n'y en avoit alors aucun sur les Galeres de France, il leur demanda combien ils vouloient donner pour le rachat des 117 François qui étoient en esclavage. Alors le Renégat Abdélady,

lady, qui se trouva auprès du Roi, lui dit MAROC. que ces Peres avoient d'autres présens à lui faire. Aussi-tôt ce Prince, sans attendre leur réponse, les remit à une seconde audience.

Abdélady profita de cet intervale pour indisposer l'esprit d'Abdémélec contre ces Peres. Il lui représenta entr'autres, que Muley-Ismaël n'avoit jamais délivré d'Esclave Chrétien, qu'on ne lui eût donné un Maure en échange, & que ces Peres étoient venus pour traiter avec Hamet-Deby, & non avec lui.

La seconde audience qu'eurent ces Peres, 19 de Mai. fut beaucoup moins favorable que la prémiere. Dans une troisieme audience qu'Abdémélec leur donna, & où il reçut de ces Religieux le peu de présens qui leur restoient, il leur dit que tout ce qu'il pouvoit faire en leur faveur, c'étoit de leur accorder des passeports pour retourner en France. En même temps il fit brusquement jetter devant eux deux porcs épics, dont il leur dit qu'il leur faisoit présent. Mais comme les Peres de la Mercy lui eurent fait connoître qu'ils ne mangeoient point de ces animaux, il leur promit à la place deux Esclaves. Le surlendemain de cette audience, Abdémélec leur envoya pour le Roi de France une Lettre écrite en Arabe, & dont voici la traduction.

Dieu m'ayant fait Roi par sa volonté, & ayant soumis toute la Barbarie sous ma domination, au Roi de France, LOUIS XV, *paix. Je vous donne avis que les Peres de la Rédemption étant venus à Miquenez pour traiter avec mon frere Muley-Hamet-Deby, ils ont trouvé que Dieu m'avoit mis en sa place; parce qu'il n'observoit pas la loi comme il le devoit. Ces Peres se sont rencontrés devant moi dans mon Palais; je leur ai demandé de vos Let-*

MAROC. *Lettres ; & quoiqu'ils ne m'en ayent point apporté, je leur ai fait présent de deux Captifs François. En cas que leur intention soit de revenir, il est à propos qu'ils ayent des Lettres de Créance ; pour lors nous parlerons. La paix soit avec vous. A Miquenez le* 18 *de Chouvel, année* 1140 (*a*).

Ces deux Esclaves avoient chacun 75 ans, & il y en avoit 45 que l'un d'eux étoit en Esclavage. Ces Religieux arriverent le 31 Mai à Salé ; & ayant embarqué leurs Esclaves sur un Vaisseau Anglois qui étoit prêt à faire voile pour Marseille, ils s'embarquerent eux-mêmes sur leur Tartane le 5 Juin, chargés d'une Lettre de Benmargen Seguier à Mr. le Cardinal de Fleury. Cette Lettre étoit conçue en ces termes.

Au Cardinal de FLEURY, *Salut & vie. Mon Maître, qui a écrit au Roi de France, m'a chargé de vous donner avis de ce qui s'est passé entre lui & les Peres Rédempteurs. Ils sont venus de France en ce Païs-ci, & ont fait beaucoup de dépense à Miquenez, sans avoir pu obtenir ce qu'ils demandoient. Le Roi mon Maître a cru qu'il ne devoit point rendre la liberté à tant de Chrétiens, sans une Lettre de leur Souverain. La grace que je vous demande, c'est d'avoir soin que celle de mon Maître soit remise à votre Roi, afin que s'il désire que ces Peres fassent quelque rachat, leurs projets réussissent entierement. Ecrivez-m'en une en même temps, & comptez après cela que tout ira selon vos souhaits. Supposé qu'il vous manque quelque chose de ce Païs-ci, donnez-m'en avis, je vous le ferai tenir ; fût-ce deux ou trois Chrétiens. Mais que l'affaire se passe entre vous & moi, sans que les Rois nos Maîtres entrent dans notre négociation. Soyez persuadé que je me conformerai à tout ce que vous*

(*a*) C'est le 28 Mai 1728.

vous désirerez. À Miquenez le 18 de Chouvel MAROC.
1140.

Voila à quoi aboutirent toutes les démarches des Peres de la Mercy. Un evenement imprévu rompit toutes leurs mesures, & les empêcha de réussir dans une entreprise qu'on ne pouvoit guère conduire avec plus de prudence, de fermeté & de courage.

Abdémélec ne tarda pas à se rendre indigne du Trône qu'il possédoit. Enivré de l'éclat de sa fortune, il ne voulut plus écouter de conseils, & son caprice devint la seule regle de ses actions. Sans raison il se saisissoit des Biens de ses Sujets; & les moindres taxes étoient de cent quintaux d'argent. Sa cruauté égaloit son avarice. Ce mauvais Gouvernement ne manqua pas de donner lieu à des plaintes & à une conspiration qui se forma contre lui. Il eut cependant le bonheur de dissiper le parti qui se formoit contre lui en faveur de Deby; mais quelque temps après, ayant affecté de montrer trop de mépris pour les Noirs, il excita leur ressentiment, & les porta à la revolte. Les Officiers & les Soldats, également maltraités & également mécontens, secouerent entierement le joug, & crierent tout d'une voix: *Vive Muley-Hamet-Deby.*

DEBY proclamé Roi.

Deby ayant joint ses Troupes à celles des Noirs, marcha vers Miquenez, où il savoit que son frere s'étoit enfermé, n'osant tenir la campagne. Il se présenta devant la Ville sur la fin de Juillet 1728. Après quinze jours de tranchée ouverte, il ordonna un assaut général, & dans le temps que toute l'Armée y alloit avec résolution, environ 4000 hommes des assiegés abandonnerent le parti d'Abdémélec, sortirent de la Ville, & augmenterent le nombre & les forces des Assiegeans, autant qu'ils affoiblirent la Garnison

MAROC. nison de Miquenez. Cependant il n'y avoit point de bréche aux murs; & les Assiegeans qui étoient obligés d'y suppléer par des échelles, combattirent d'abord avec desavantage. Plus de mille Arabes de l'Armée de Deby, qui se présenterent les prémiers à l'assaut, furent tués sur la place; mais tandis que l'on se battoit ainsi corps à corps au haut des murs, les portes de la Ville furent enfoncées, & les victorieux y entrerent le sabre à la main, faisant main-basse sur-tout ce qu'ils rencontroient.

Prise de Miquenez. Ce qu'on vit alors fut moins l'image de la guerre, que celle d'une boucherie. Trente-cinq mille hommes du côté des assiégés périrent en cette occasion. L'Alcassave fut forcé; & tous ceux qui s'y étoient retirés furent massacrés. Il n'y eut aucune distinction du Mahométan, du Juif, ou du Chrétien. Les Eglises furent saccagées: les Peres Récolets tués ou blessés; & les femmes éprouverent les effets ordinaires en pareil cas de la fureur & de la brutalité du Soldat. Après trois jours de pillage, & dans le temps qu'une partie de la Ville étoit consumée par les flammes, & l'autre noyée, pour ainsi dire, dans le sang de ses habitans, Muley-Hamet-Deby fit publier une amnistie générale. Le nombre de ceux qui pouvoient en profiter étoit bien petit; encore avoient-ils été dépouillés de leurs vêtemens mêmes les plus nécessaires.

Abdémélec n'avoit pas attendu la derniere extrémité pour prendre la fuite. Il s'étoit retiré à Fez, avant que ses ennemis se fussent rendus maîtres de Miquenez. A l'égard de Deby, il se conduisit en Général habile, & ne se laissa pas aveugler par ce prémier succès. Tandis qu'une partie de son Armée étoit occupée au pillage de la Ville, il se retira à son camp avec le reste de ses Troupes, pour repousser les A-

larbes

larbes, en cas qu'ils osassent paroître. En effet, 17000 hommes d'entre eux ne sachant pas que la place fût prise, se présenterent pour la secourir. Deby les attaqua, & les défit. Le lendemain de cette expédition, il fit son entrée dans la Ville, que les Esclaves avoient nettoyée, & d'où ils avoient transporté tous les cadavres, pour les inhumer dans la campagne. MAROC.

Ce Prince ne resta à Miquenez que jusqu'à ce qu'il eut connu & fait punir les Auteurs de la revolte, dont l'élévation d'Abdémélec sur le Trône avoit été la suite. Le Gouverneur de cette Ville, celui de Sus, le Receveur général des Impôts & le prémier Eunuque Benmargen Seguier, furent cloués à une des portes de la Ville. Ils y vêcurent trois jours, à l'exception du Gouverneur de Miquenez, dont les mains & les pieds furent bientôt déchirés, à cause de la pesanteur de son corps; & qui étant tombé à terre quelque temps après avoir été cloué, fut massacré à coups de sabre.

Deby n'eut pas plutôt appris que son frere s'étoit retiré à Fez, qu'il envoya des Troupes pour investir cette Ville, & en commencer les approches. Quelque temps après, craignant que ce siege ne traînât en longueur, il voulut le commander en personne, & s'y rendit avec un renfort de 45000 hommes. Il y fit aussi conduire 30 pieces de canon, & cinq mortiers. Lorsqu'il fut arrivé devant la place, il envoya sommer les Habitans de lui livrer son frere, à moins qu'ils n'aimassent mieux avoir le même sort que ceux de Miquenez. Les assiegés lui répondirent qu'ils sauroient mieux se défendre, & qu'ils le laisseroient gronder lui & ses canons, sans se mettre beaucoup en peine de sa colere ni de ses vains efforts. Deby piqué de leur résolution, augmenta son artillerie, & fit faire contre

MAROC. contre la Place un feu continuel. Quoique les murs ne fussent pas encore fort endommagés, il donna ordre de préparer les échelles, & dispofa tout pour un assaut. Les Soldats y allerent, à la vue de leur Prince, avec une telle hardiesse, qu'ils feroient infailliblement entrés dans la Ville, s'ils eussent eu affaire à des ennemis moins courageux & moins déterminés. Un second & un troisieme assaut ne réussirent pas mieux que le prémier.

Deby voyant qu'il ne pouvoit emporter Fez de vive force, prit le parti d'en faire le blocus. Il s'en éloigna avec son Armée, & se mit hors de la portée du canon. A cette distance, il forma autour de la Place une ligne de circonvallation, & boucha par de bons retranchemens tous les passages par où on pouvoit y amener des vivres. Il étoit alors en état de garder ces retranchemens: car son Armée grossie par les renforts qui étoient survenus, se trouvoit de près de 120000 hommes. La Garnison & les Habitans de Fez mirent tout en usage pour faire sortir Deby de son Camp. Ils escarmouchoient à tous momens sous ses yeux, & lâchoient pied, afin de le tirer hors de ses lignes. Mais Deby qui voyoit que leur dessein étoit d'engager quelque action, à la faveur de laquelle ils pussent faire entrer dans la Ville, des vivres dont ils manquoient, défendit à ses Troupes de poursuivre l'ennemi: ensorte que les assiegeans ne pouvant, ni forcer Deby dans ses retranchemens, ni l'obliger d'en sortir, & commençant d'ailleurs à sentir les dures extrémités de la disette; ils demanderent à capituler, après trois mois & demi de siege.

Deby usa en cette rencontre d'une rare modération. Il n'exigea d'autre condition, sinon que les Assiegés lui livrassent son frere; & il vou-

voulut bien même leur accorder deux jours de trève, pour délibérer fur le parti qu'ils avoient à prendre. La faim qui les preffoit ne leur laiffoit guère le choix; & elle leur eût certainement fait accepter un compofition moins avantageufe. Cependant, pour fauver en quelque maniere le point d'honneur, & afin qu'on ne pût leur reprocher qu'ils manquoient à ce qu'ils devoient à Abdémélec, ils firent dire à Deby qu'il pouvoit l'envoyer prendre dans la grande Mofquée de Muley Idris. Deby ne voulut point entendre à cette propofition, & perfifta à demander qu'ils le lui livraffent eux-mêmes. Les Feffiens qui défiroient de voir au plutôt le fiege levé, furent forcés d'y confentir, & lui amenerent Abdémélec. Dès que celui-ci fut arrivé au camp, on avertit le Roi. Deby ordonna fur le champ à fon Capitaine des Gardes & à quatre de fes principaux Officiers de le fouiller, avant que de le lui préfenter. Cette précaution ne fut pas inutile; car ces Officiers trouverent dans les poches d'Abdémélec un poignard & un piftolet, qu'ils lui ôterent. Ce Prince fut enfuite conduit à la tente de Deby, qui en le voyant, loin de fe livrer à de violens tranfports de colere, & d'affouvir fur lui fa vengeance, fe contenta de lui faire quelques reproches, & de les lui faire fans aigreur. *Quoi! après m'avoir ravi la Couronne*, lui dit Deby, *vous êtes affez inhumain pour vouloir encore m'ôter la vie?* Abdémélec déconcerté tâcha de fe juftifier, & répondit qu'il avoit coutume de porter en tout temps les armes qu'on avoit trouvées fur lui. Deby ordonna qu'il fût conduit à Miquenez fous une efcorte fûre; que la maifon du Bacha Mefaël lui fervît de prifon; & que ce Bacha l'y fît garder à vue. Quelques jours après, le Roi leva le camp, & fe rendit en cet-

MAROC.

ABDEMELEC livré à DEBY.

MAROC. te Ville, où il fut reçu au milieu des acclamations de tout le peuple.

Ce ne fut pendant plusieurs jours que fêtes, que réjouissances extraordinaires. Sa bonne conduite & la maniere dont il venoit de recouvrer la Couronne avoient effacé le souvenir de ses débauches, qui la lui avoient fait perdre. Enfin, pour achever de s'attacher les Troupes, il fit distribuer à ses Soldats 400 mille ducats, & donna à tous les Officiers de son Armée des gratifications considérables, selon leur rang & leurs services. En même temps qu'il récompensoit ceux qui méritoient de l'être, il punit aussi quelques-uns de ses Sujets, dont la revolte avoit fait le plus d'éclat. Abdélady, Gouverneur de Salé, qui avoit refusé des munitions de guerre à ses Troupes, & hautement embrassé le parti d'Abdémélec, subit la peine due à son infidélité & à ses crimes. Ce Renegat eut la tête cassée de quatre coups de pistolet, & resta pendant quatre jours pendu par les pieds auprès du Port de Salé.

15 Décembre 1728. Ce fut dans ce même temps qu'un Ambassadeur du Roi de Portugal arriva à Miquenez, accompagné de quatre Religieux de l'Ordre de la Mercy & de vingt Portugais. Il remit à Deby des présens considérables de la part du Roi son Maitre. Deby le reçut avec distinction, & consentit qu'il reglât les conditions d'un Traité de Paix avec le Bacha Mesaël. On ne tarda pas à en convenir, & l'Ambassadeur, après avoir pris congé du Roi, emmena à Magazan les Captifs qu'il avoit rachetés.

Deby, se voyant paisible possesseur du Trône, ne songeoit plus qu'à gouter les douceurs de la Paix. Il embellit d'une maniere surprenante son Palais de Maroc. Il fit revêtir d'or en feuilles tous les dedans du Sérail. Les Sales

les plus vastes furent par ses ordres ornées de grands bassins de marbres, où couloit une eau claire & transparente, & où on mit une quantité prodigieuse de poissons. Les platfonds de ces mêmes Sales garnis de glaces répétoient les objets; ensorte qu'on y voyoit les poissons nager. Il ne jouit pas longtemps de ces prodiges de luxe. Son Royaume étoit à la vérité tranquille, & il n'avoit rien à appréhender des Puissances étrangeres. Mais il portoit en lui-même un ennemi plus dangereux, que ceux qu'il avoit combattus par ses armes. C'étoit sa passion pour le vin & les liqueurs. Elle se ralluma pendant la Paix, parce que la Paix le replongea dans l'oisiveté. Cependant son tempéramment, déja presque épuisé par d'anciennes & d'excessives débauches, ne put résister longtemps aux nouvelles. Il fallut succomber. Se sentant près de sa fin, il donna ordre qu'on étranglât promptement Muley Abdémélec, & il mourut lui-même le 22 Mars 1729, six jours après cette exécution. Ce fut ainsi que ce Prince attendit, pour faire mourir son frere, le moment où la plupart des hommes ont coutume d'oublier leurs ressentimens.

MAROC.

ABDEMELEC est étranglé. Mort de DEBY. 1729.

Après la mort de Deby, on crut que Muley-Bouser son fils lui succéderoit; mais une des femmes de Muley-Ismaël, nommée Lella Coneta, fit une forte cabale, afin de mettre sur le Trône Abdalla son fils. Trois cens mille Ducats qu'elle répandit parmi les Noirs, & cinquante mille qu'elle distribua elle-même à leurs principaux Officiers, ne furent pas le moindre ressort qu'elle fit jouer. Abdalla, quoiqu'absent, fut enfin proclamé Roi de Maroc.

ABDALLA est élu Roi.

Les bonnes qualités de ce Prince avoient porté les Peuples à se soumettre à lui sans contrainte. Il avoit toujours montré beaucoup de ju-

MAROC. jugement, de générosité, de bonté, de justice ; & l'ambition paroissoit être son unique défaut. Ces vertus disparurent, lorsqu'il fut monté sur le Trône. Son caractere changea avec sa fortune; & il devint aussi cruel, aussi avare, & aussi injuste, qu'il avoit été jusqu'alors humain, généreux & équitable. Il fit enfermer Muley-Bousfer, dont les vertus lui faisoient ombrage; mais celui-ci, ayant trompé ses Gardes, se sauva de prison, & se retira à Tafilet.

Comme la Ville de Fez ne vouloit point reconnoitre Abdalla, il l'assiegea dans les formes avec une Armée de vingt-cinq mille hommes; & ne s'en rendit maitre qu'après six mois de siege. Encore n'auroit-il pu venir à bout de son entreprise, si la disette des vivres n'eût considérablement diminué le nombre des Assiegés. La Place fut prise d'assaut, & la Garnison & presque tous les habitans passés au fil de l'épée. Abdalla voulut détruire cette Ville de fond en comble; mais les Noirs, dont son Armée étoit composée, le détournerent de cette résolution, en lui représentant que Fez ayant été fondé par Muley Idris, il attireroit la malédiction de ce Saint, & celle de Dieu sur tout le Royaume. Malgré ces remontrances, il ne laissa pas d'en faire raser les murailles, il y mit Garnison, surchargea le peu d'habitans qui y restoient, d'impôts considérables; & l'état où se trouva alors cette Ville donna lieu de croire qu'elle ne redeviendroit jamais aussi florissante qu'elle l'avoit été.

L'impieté d'Abdalla, les mauvais traitemens qu'il avoit faits à Bousfer, & son mauvais caractere, qui se développoit tous les jours de plus en plus, rendirent son Gouvernement odieux, & bientôt on en vint en quelques endroits à une revolte ouverte. Les Alarbes, appellés

pellés Timores, leverent les prémiers l'étendart de la rébellion. Abdalla alla les attaquer, à la tête de quelques Troupes nouvellement levées. Il fut défait par les Alarbes, & il perdit en cette rencontre 4000 hommes de Cavalerie, & 7000 hommes de pied. Confus de ce mauvais succès, il retourna à Miquenez, & s'en vengea sur les habitans de cette Ville. Il n'y eut point de cruautés qu'il n'exercât contre eux. C'étoit tous les jours de nouveaux genres de supplices, & de nouvelles victimes. MAROC.

Pour punir les Alarbes de leur infidélité, Abdalla marcha contre eux au commencement de Mai 1730, à la tête de 30000 hommes de nouvelles Levées. Il remporta sur eux une victoire complete; & aprés cette heureuse expédition, il retourna à Miquenez, où il donna de nouvelles marques de sa cruauté & de sa barbarie. Mai 1730. 1731.

Sur la fin de l'année 1732, il leva une Armée de 30000 hommes, à la tête de laquelle il se mit, pour aller combattre les Alarbes du côté des Montagnes de Tétuan. Ceux-ci ne tinrent point la campagne, & attendirent l'Armée du Roi dans les retranchemens dont la nature a pourvu leur Païs. Ce sont des montagnes escarpées, presque inaccessibles. Comme ils en connoissoient les détours & les défilés, ils s'étoient saisis de tous les postes avantageux, & n'avoient laissé de libres, que les passages qui devoient conduire l'Armée du Roi à sa perte, supposé qu'elle eût l'imprudence de s'y engager. Abdalla crut que les Alarbes se défioient de leurs forces, & qu'ils vouloient éviter d'en venir à une action décisive. Il prit le parti d'aller les chercher dans leurs montagnes, n'ayant d'autre inquiétude, que celle de ne les pas rencontrer. 1732.

D'abord ce Prince ne trouva aucune résistan-

MAROC. ce, & avançant toujours, il s'engagea insensiblement dans des défilés, où il ne pouvoit passer que deux hommes de front. Lorsque presque toute l'Armée du Roi se fut d'elle-même enfermée, & mise hors d'état de combattre, & de faire retraite, les Montagnards parurent à la tête de ces défilés & sur des hauteurs qui les commandoient, faisant un feu violent & continuel. Tous leurs coups portoient, sans qu'il leur en coutât de leur côté un seul homme. La plus grande partie de l'Armée du Roi périt sur la place, & ceux à qui les Alarbes laisserent la vie, furent entierement dépouillés de leurs habits. Le Roi, qui étoit aux derniers rangs, heureux d'avoir pu se sauver avec 400 des siens, retourna promptement à Miquenez. Tout son bagage, un grand nombre de chameaux & de mulets, & deux de ses chevaux de main, dont l'équipage étoit garni de pierreries, furent la proie du Vainqueur.

Abdalla ne fut pas plus heureux du côté de Tafilet, où il voulut aller lui-même réduire les rebelles. Il engagea l'action, sans attendre que son Armée fût rassemblée, ni même que les Troupes qu'il avoit, fussent rangées. Aussi fut-il battu; & il rencontra dans sa fuite la plus grande partie de ses gens, qui venoient recevoir ses ordres pour la bataille, ne sachant pas qu'elle étoit donnée & perdue. Quoique ce nouveau malheur ne fût que l'effet de la mauvaise conduite & de l'aveugle précipitation du Roi, tous les Officiers, qui ne s'étoient pas trouvés à cette action, furent cruellement punis. Il les fit attacher par les pieds à la queue d'une mule, qui courant à toute bride, les traînoit la tête contre terre, jusqu'à ce qu'ils eussent perdu la vie.

Un autre trait de cruauté brouilla ce Prince avec les Anglois & les Hollandois. Un Consul

ſul Anglois arriva à ſa Cour pour reclamer deux Vaiſſeaux de ſa Nation. Comme la Paix ſubſiſtoit entre le Roi d'Angleterre & celui de Maroc, ces Vaiſſeaux n'étoient pas de bonne prise: mais Abdalla déterminé à ne les point rendre, pour toute réponſe fit bruler vif l'Interprête Anglois qui étoit Juif & commerçant à Salé, parce qu'il avoit prétendu prouver la juſtice de cette reſtitution; & menaça le Conſul de lui faire le même traitement, s'il ne retournoit promptement dans ſon Païs. MAROC. Interprête Anglois brulé vif.

L'Angleterre & la Hollande, pour venger cette inſulte, envoyerent huit Vaiſſeaux croiſer ſur les côtes de Barbarie. Ils coulerent à fond un Vaiſſeau Corſaire devant la Barre de Salé, & ils en brulerent un autre avec ſa Chaloupe. Mais les démarches que firent le Gouverneur de Gibraltar & celui de Tanger prévinrent les ſuites de cette guerre. Ce dernier repréſenta au Roi de Maroc, qu'il avoit coutume de tirer de Gibraltar quantité de marchandiſes; que l'interruption de ce Commerce le mettroit hors d'état de payer les droits ordinaires; & que l'Etat ne pourroit manquer de recevoir un préjudice conſidérable de la continuation de la guerre. Le Gouverneur de Gibraltar expoſoit de ſon côté à la Cour d'Angleterre le tort que faiſoit aux Habitans de cette Ville la rupture avec le Roi de Maroc, en ce qu'ils ne pouvoient plus faire venir de Barbarie aucunes denrées, dont la proximité & le bas prix leur procuroit un double avantage. Ces ſollicitations produiſirent l'effet que les deux Gouverneurs en attendoient. Le Roi d'Angleterre envoya un Ambaſſadeur au Roi de Maroc pour lui demander la Paix, & l'élargiſſement de ſes Sujets. Le Roi de Maroc conſentit à l'un & à l'autre, en fixant cepen-

MAROC. dant la rançon de chaque Esclave Anglois à 350 piastres, payables en poudre à canon, & en platines de fusil. Ainsi la paix fut ré-ablie entre ces deux Puissances, & 144 Anglois de différent âge recouvrerent la liberté.

Le mauvais Gouvernement d'Abdalla, & de nouveaux traits de cruauté augmenterent le penchant, que les Peuples avoient à la revolte.

Septembre 1734. Vers le mois de Septembre 1734, ayant résolu de faire mourir Sélim Douquéli, Général des Noirs, & six autres de leurs principaux Officiers, les Soldats se souleverent, & ils proclamerent Roi Muley-Ali, frere de Muley-Hamet-Deby.

Election de MULEY-ALI.

Fuite d'Abdalla. Abdalla, se voyant abandonné, s'enfuit de Miquenez avec 600 Cavaliers, emportant les plus belles pierreries de la Couronne, & environ soixante-mille Ducats d'or. Il se rendit d'abord dans la Province de Tedla, delà il fut à Boulahuan, ensuite à Maroc, & enfin à Tarudante, où il se conduisit comme il avoit fait à Miquenez, c'est-à-dire, avec la même injustice & la même cruauté.

Muley-Ali ayant appris la nouvelle de son Election, partit de Tafilet, passa par Fez, &

22 Octobre 1735. arriva à Miquenez le 22 Octobre 1735. Selim Douquéli, à la tête de 18000 hommes d'Infanterie, & de 12000 de Cavalerie, alla mettre le Siege devant Maroc. Après huit jours de tranchée ouverte, la Ville fut prise d'assaut, le Gouverneur & la Garnison passés au fil de l'épée, & tous les biens des habitans devinrent la proie du Vainqueur.

Abdalla ne laissoit pas d'avoir un parti nombreux, qui augmenta encore par les intrigues de sa Mere Lella Coneta. Cette Princesse fit jouer sous-main mille ressorts pour le remettre sur le Trône ; & elle fit promettre 30 Ducats à cha-

chaque Soldat de l'Armée des Noirs, qui se déclareroit en sa faveur. Ces promesses firent leur effet, & débaucherent un grand nombre des gens de Muley-Ali. Le parti d'Abdalla, se voyant alors en état de résister à la faction opposée, se mit à crier le 15 Mai 1736: *Vive* ABDALLA, *périsse quiconque ne voudra pas le reconnoitre pour Roi.*

MAROC.

15 Mai 1736.

Abdalla remonte sur le Trône.

A la nouvelle de cette révolution, Muley-Ali, après avoir emporté de Miquenez les meilleurs effets dont il put se saisir, se retira dans les Montagnes avec sa femme, deux Dames d'honneur, un de ses Enfans, & une escorte de 40 hommes.

Fuite de Muley-Ali.

Abdalla étoit à Tedza, lorsque les principaux Officiers de l'Armée des Noirs vinrent le trouver, à la tête de 2000 hommes, pour lui donner avis de ce qui venoit d'arriver. Les habitans de cette Ville ayant appris ce qui s'étoit passé à Miquenez, avoient voulu forcer le Gouverneur à se rendre; mais celui-ci, plutôt que de tomber aussi-bien que sa famille entre les mains de ce Prince, s'étoit tué lui-même, après avoir égorgé sa femme & ses enfans. Les Habitans avoient ensuite ouvert leurs portes à Abdalla, & l'avoient reçu au milieu de leurs acclamations. Les prémiers ordres qu'il donna, aussitôt qu'il se vit maitre de la Ville, furent d'en raser la Citadelle, de trancher la tête à toute la Garnison, & d'étrangler le plus jeune des fils du Gouverneur, le seul que son pere avoit épargné à cause de son enfance. Ce Prince reçut avec une grande joie les Députés des Noirs; mais il leur dit qu'il ne retourneroit point à Miquenez, qu'ils ne lui eussent auparavant livré leur Général, & tous ses parens; & que s'ils le faisoient, il leur donneroit pour récompense 400 quintaux

MAROC. d'argent, qu'il avoit cachés à Bouffecran, pendant fon prémier regne.

L'humeur inconftante des Noirs; les réfléxions qu'ils firent fur la cruauté d'Abdalla, & la crainte qu'ils eurent qu'il ne pardonnât à aucun de ceux qui avoient eu part à fa dépofition, fit encore naître un nouveau parti. C'étoit Selim Douquéli, Général des Noirs, *qui* en étoit le Chef. Un bon nombre de Noirs fe joignit à lui.

SIDI-MOHAMET proclamé Roi.

Cette nouvelle Faction proclama Sidi-Mohamet-oul-del-ella-arriva, Roi de Maroc, & lui envoya à Tafilet 4000 hommes, pour l'efcorter jufqu'à Miquenez. Les deux partis en vinrent aux mains, & leurs armes eurent différens fuccès. Huit jours s'étant paffés en petits combats, les 2000 hommes que les Noirs avoient envoyés à Abdalla, arriverent au Camp, & firent prévaloir le parti de ce Prince; enforte que toutes les Troupes proclamerent unanimement Abdalla. Sidi-Mohamet étoit en chemin, lorfqu'il apprit cette nouvelle, qui le détermina à ne pas aller plus loin, & à s'enfermer dans Fez-vieux. Les Noirs qui l'accompagnoient le quitterent à regret, & retournerent à leur Camp, lui promettant de le bien fervir lorfque l'occafion s'en préfenteroit.

Il eft abandonné.

Comme les Officiers de ces Troupes vouloient fauver la vie à Selim Douquéli, ils s'adrefferent à la Mere d'Abdalla, qui voulut bien fe charger de demander à fon fils la grace de ce Général & de toute fa famille. Elle la demanda en effet, & l'obtint, du moins en apparence. Le Général des Noirs, fur la parole du Roi, fortit de la Mofquée de Muley Idris, où il étoit en franchife; & en fe livrant lui-même entre les mains des Officiers de fon Armée, qui devoient le conduire à Abdalla:

„ Je

„ Je veux bien, *leur dit-il*, facrifier ma vie, MAROC.
„ pour épargner celle d'un grand nombre d'in-
„ nocens; mais prenez garde que ma mort ne
„ vous foit plus funefte, qu'avantageufe: vous
„ avez affaire à un Renard fin & cruel, qui a-
„ près s'être défait du Chef, viendra aifément
„ à bout de détruire les Membres ". Ces Officiers, fe voyant maitres de leur Général, l'enchaînerent, auffi-bien que plufieurs de fes parens, & quelques autres perfonnes qui lui étoient attachées. Cependant, comme ils fe défioient de la parole du Roi, & qu'ils cherchoient à fauver la vie à Selim Douquéli, fans cependant expofer la leur propre, ils prirent la couverture du Saint de la Mofquée, à deffein de la mettre fur leur Général, lorfqu'il paroîtroit devant Abdalla; s'imaginant que la Religion mettroit un frein à fa cruauté.

Dès que Selim Douquéli fut arrivé à Tedza, il y eut ordre de le conduire avec les compagnons de fon infortune, dans une prifon obfcure. Quelques jours après ayant été préfenté devant le Roi, ce Prince baifa refpectueufement la couverture fous laquelle il étoit, puis il la fit ôter de-deffus le Général; & en même-temps il lui plongea fa lance dans le fein. Abdalla demanda une coupe, pour boire de fon fang; & il l'auroit fait, fi l'Alcaïde de Mohamet Séla-ouy, fon prémier Miniftre, ne lui eût repréfenté qu'une action fi barbare étoit contraire à fa grandeur; ajoutant que ce qui étoit indigne du Souverain, pouvoit convenir à un de fes Sujets; & qu'il s'offroit de boire lui-même du fang de ce traître. Abdalla y confentit, & Séla-ouy en avala fur le champ, plein une coupe. Pendant ce temps-là, le Roi faifoit au Général expirant, mille reproches, & le perça de nouveaux coups de lance,

Cruauté d'Abdalla.

qui

MAROC. qui terminerent sa vie. Les autres prisonniers eurent le même sort. Abdalla étrangla lui-même un des Enfans de Selim Douquéli, & fit étrangler les deux autres devant lui.

16 Juin 1736. Le 16 Juin 1736, Abdalla se rendit à Bouffecran, l'une de ses Maisons qui n'est éloignée de Miquenez que de trois lieues. Les Députés de Fez-neuf étant venus l'y trouver, pour lui offrir des présens considérables, le féliciter sur son nouvel avenement à la Couronne, & l'assurer de la fidélité des Habitans de cette Ville; il reçut les présens, mais sous prétexte que la Ville de Fez faisoit trop tard cette démarche, il fit tuer les Députés à coups de fusil, & jetter leurs corps à la voirie. Les Esclaves Chrétiens qu'il avoit toujours fort maltraités, furent plus que jamais les victimes de sa cruauté. Il se fit amener tous ceux qu'on put rassembler, & après les avoir chargés d'injures, & leur avoir fait des reproches, *sur ce* qu'ils s'étoient réjouis de sa déposition, il ordonna qu'on leur fit creuser la terre, jusqu'à ce qu'ils eussent trouvé 400 quintaux d'argent, qu'il avoit promis aux Noirs, & qui n'étoient, ni en cet endroit, ni ailleurs. Les Noirs ne voyoient pas que ce Prince ne cherchoit qu'à les amuser; ils se flattoient au contraire qu'il alloit tenir la parole qu'il leur avoit donnée. Cependant on avoit beau fouiller, on ne trouva point d'argent. La cruauté avec laquelle furent traités les Esclaves, employés à cet ouvrage aussi penible qu'inutile, jointe aux exhalaisons de la terre, firent en peu de temps périr presque tous les travailleurs. Abdalla ayant été un jour visiter lui-même ces travaux, n'y trouva que cinq Chrétiens, dont la fievre avoit presque entierement épuisé les forces. La crainte de n'en plus avoir du tout, sur qui il pût

pût assouvir sa rage, le porta à armer deux Vaisseaux qu'il envoya faire la course. Ils firent deux prises, l'une Françoise, l'autre Hollandoise, sur lesquelles il se trouva environ soixante hommes. MAROC.

Lorsqu'Abdalla fut arrivé à Miquenez, il commença par exercer toutes sortes de cruautés. Cette conduite ne contribua pas peu à aliéner l'esprit d'une partie de ses Sujets. D'un autre côté, les Noirs voyant qu'il ne pouvoit payer toute la somme qu'il leur avoit promise, manderent secrettement à Sidi-Mohamet, & aux Habitans de Fez, de ne point reconnoitre Abdalla, qu'il n'eût entierement satisfait à ses engagemens. Ce Prince, qui n'étoit point instruit de cette intelligence, ordonna aux Alarbes de commencer le Siege de Fez. Ce Siege fut poussé avec beaucoup de vigueur. La Garnison, de son côté, se défendit avec beaucoup de courage; & Sidi-Mohamet, qui s'étoit renfermé dans cette Ville, y remplit les devoirs de Commandant & de Soldat, d'une maniere capable d'inspirer de la résolution aux plus timides. Les Assiegés firent deverses sorties, & les Assiegeans tenterent plusieurs fois d'emporter la Place par escalade. Le Général des Alarbes fit un dernier effort ; mais voyant que cette attaque lui coutoit déja plus de 1000 hommes, il fit sonner la retraite, & abandonna le Siege, d'autant plus qu'il apprit alors que Sidi-Mohamet venoit d'être proclamé Roi. Siege des Fez.

Abdalla avoit demandé aux Noirs deux mois de délai pour leur payement. Au bout de ce terme, voyant qu'il ne pouvoit se maintenir sur le Trône qu'aux dépens de tout ce qu'il possédoit, il préféra des richesses assurées à une Couronne incertaine. Il se saisit de tout l'ar-

MAROC. Retraite d'Abdalla. l'argent du Trésor, emporta les effets les plus précieux qui étoient en sa possession, & se retira chez les Béréberes, Peuples qui habitent les montagnes, avec sa mere, son fils, quelques-unes de ses femmes & le plus grand nombre d'Esclaves qu'il put emmener.

Sidi-Mohamet remonte sur le Trône, 19 Oct. 1736. Les Noirs ayant appris la retraite d'Abdalla, jetterent les yeux sur Sidy-Mohamet, qui fut proclamé le 19 Octobre 1736. Le prémier projet de ce Prince fut de réduire à la raison son Ennemi, qui ayant sçu gagner les Béréberes, en avoit formé un Corps d'Armée, avec lequel il alla mettre le siege devant Fez-vieux. Sidi-Mohamet envoya des Troupes au secours de cette Ville, & l'obligea de se retirer dans les montagnes. Après cette prémiere expédition, il leva une Armée de 20000 hommes de pied & de dix-mille Chevaux, & se mit en marche pour aller attaquer Abdalla. Il n'étoit pas facile de le joindre, & il étoit encore moins de le réduire. Les Chevaux ne pouvoient monter les montagnes escarpées, qui formoient les retranchemens de l'Ennemi : à peine les hommes pouvoient-ils s'y tenir. Le Roi crut qu'il étoit de la prudence de ne pas s'engager dans des défilets qu'il ne connoissoit pas, & il se contenta de ravager la campagne. On lui dressa, dans sa retraite une embuscade auprès d'Azero, petite Ville située au pied des montagnes. Ce Prince ne manqua pas d'y donner. Il y fit des prodiges de valeur, & fut blessé au bras d'un coup de fusil. Malgré le peu de succès de cette entreprise, il ne laissa pas d'être reçu à Miquenez avec les éloges & les applaudissemens qui étoient dus à sa bravoure.

Les bonnes qualités de Sidi-Mohamet, son hu-

humanité, & sa compassion pour les Esclaves MAROC.
Chrétiens, faciliterent aux Peres Recolets le rachat de quatre-vingt-dix Esclaves Espagnols. Dès que le Comte de Maurepas eut appris l'heureux succès qu'avoit eu la rédemption des Espagnols, il songea à procurer le même avantage aux François. Il obtint du Roi un Ordre pour le Marquis d'Antin, qui étoit à Cadix, de prendre sur son bord le Pere la Caze, Député de l'Ordre de la Mercy, & d'aller à Salé pour y traiter du rachat des Esclaves.

Pour contribuer à ce rachat, Sa Majesté Très Chrétienne donna 60 mille livres. Cette somme fut remise au Marquis d'Antin, qui, quelque temps après, mit à la voile avec quatre Vaisseaux, & se rendit à la rade de Salé. Ayant été obligé de s'éloigner de la Côte, il laissa à la rade le Chevalier de Caylus pour conclure le Traité. Après quelques débats avec les Députés du Roi de Maroc, il fut convenu que tous les Esclaves François, au nombre de 75 seroient rachetés, moyennant 41 mille Piastres Méxiques. Lorsque les Députés annoncerent cette nouvelle aux Esclaves, ils firent tant valoir les services qu'ils leur avoient rendus, qu'ils en extorquerent un quintal d'argent, qui étoit dans le dépôt de la Nation. Ce prémier gain ne leur suffit pas. Avant que les Esclaves se missent en marche, ces Négociateurs fourbes & avides se rendirent au bord de Mr. d'Antin, qui étoit de retour à Salé, & lui dirent, sans ordre du Prince, que les Captifs ne seroient point relachés, s'il n'augmentoit de 4000 Piastres le prix de leur rançon. Il fallut les contenter. Le 13 Aout 1737 les Esclaves se 13 Aout
mirent en route, & arriverent le 18 à Mahmo- 1737.

MAROC. more. Il ne furent tous embarqués que le 26 du même mois; & le Marquis d'Antin, ayant levé l'ancre, prit la route de Cadix, où il resta environ trois semaines. Il mit ensuite à la voile, & arriva à Toulon le 9 Octobre.

Fin du Tome VII.

